

Du même auteur

LA MISÉRICORDIEUSE COURONNE DU TANTRA, Éditions Ethos, Paris 1978.

IMPERIUM, Éditions Les Autres Mondes, Paris 1980.

TRAITÉ DE LA CHASSE AU FAUCON, Éditions de l'Herne, Paris 1984.

DIANE DEVANT LES PORTES DE MEMPHIS, Éditions Catena Aurea, Padoue et Paris, 1986.

LA SPIRALE PROPHÉTIQUE, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1986, Grand Prix national de la place Royale.

LA SERVANTE PORTUGAISE, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne et Paris 1987, Grand Prix continental des Éditions des nouvelles littératures européennes et du Comité des Sept. *LE MANTEAU DE GLACE*, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1987.

LE SOLEIL ROUGE DE RAYMOND ABELLIO, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1987.

INDIA, Éditions Style, Paris 1988.

LES MYSTÈRES DE LA VILLA « ATLANTIS », Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne et Paris 1990.

JOURNAL DE L'ÎLE DE PÂQUES, Praeceptum, Louvain 1990.

L'ÉTOILE DE L'EMPIRE INVISIBLE, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1993.

LES FONDEMENTS GÉOPOLITIQUES DU GRAND GAULLISME, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1995.

RAPPORT SECRET A LA NONCIATURE, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1995.

LE GUÉ DES LOUVES, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1995.

LE RETOUR DES GRANDS TEMPS, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1997.

VERSAILLES, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1998.

LA CONSPIRATION DES NOCES POLAIRES, Guy Trédaniel Éditeur, Paris 1998.

LE BAL MASQUÉ À GENÈVE, Guy Trédaniel Éditeur, Paris, 1998, Prix des Treize.

RENDEZ-VOUS AU MANOIR DU LAC, Jean Curutchet éditeur, Hélette 2000.

LE VISAGE DES ABÎMES. Éditions L'Âge d'Homme, Paris 2001.

LA PYRAMIDE DES BRAISES, Éditions Alexandre, Paris 2001.

LA STRATÉGIE DES TÉNÉBRES, Guy Trédaniel éditeur, Paris 2003.

EN APPROCHANT LA JONCTION DE VÉNUS, Éditions Arma Artis, La Bégude de Mazenc 2004.

MISSION SECRÈTE À BAGDAD, Éditions Jean-Christophe Pichon, Paris 2004.

LES PALISSADES INDIGO, Éditions Arma Artis, La Bégude de Mazenc 2004.

VLADIMIR POUTINE ET L'EURASIE, Éditions A.C.E., Charmes-sur-Rhône 2005.

INVESTIR L'HISTOIRE. AU SUJET DE MICHEL D'URANCE, « JALONSPOUR UNE ÉTHIQUE REBELLE », DVX, Marseille 2005.

LE SENTIER PERDU, Alexipharmaque, Billère 2007.

HENRY MONTAIGU CLANDESTINEMENT EN COLCHIDE, DVX, Marseille 2007.

DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU, Alexipharmaque, Billère 2007.

CINQ CHEMINS SECRETS DANS LA NUIT, DVX, Marseille 2007.

L'ÉTRANGE KNUTHAMSUN, DVX, Marseille 2008.

LES LITTÉRATURES D'AURORA CORNU, DVX, Marseille 2009.

JEAN PARVULESCO

UN RETOUR EN COLCHIDE

Préface de Michel D'Urance

GUY TREDANIEL ÉDITEUR
19, rue Saint Séverin
75005 Paris

PRÉFACE

APPLICATIONS DU RÊVE

« Il y a dans la vie comme l'hystérie d'une fin de printemps » écrivait Emil Cioran dans les années trente. Oscillation ininterrompue, la « vie » - au sens colossal (l'ensemble des vies, la vie comme vitalité, la vie par opposé à la mort) ou au sens de la vie distinctive (particulière, celle de chacun, l'existence individuelle) - suscite une rumeur hystérique qui sourd sur l'arrière-plan qu'est son être. Cette tension intercède entre fin de la clarté animale à l'avantage des soucis humains, et initiation de son retour à l'origine d'une force. La destinée est bien un aléa perpétuel, une alerte incessante consacrée au péril des émotions, des buts, des pensées, entre des « sujets » et des « objets » réciproques et alternatifs. En conséquence, exister de façon « humaine » (ce n'est pas le mode « humaniste » d'Hugo ou de Kant), implique l'édification au fil de l'eau d'un construit plus léger et plus solide chaque jour. Il survient que ce construit se perde et se dissipe sous lui-même, ou au contraire s'élève sur cet homme circonstanciel dont l'activité existentielle est de construire le construit. Ainsi, l'homme et sa construction après s'être ajustés peuvent faire *un*. Du moins est-ce le cas dans ces existences déraisonnables et symboliques que l'on appelle les existences héroïques. Une personnalité supérieure, un « héros », se base sur une atteinte de folie, sur une forme hystérique pour fonder sa vie historique mais ne s'y méprend pas : il additionne les formes de l'hystérie et la corrige, il aspire le suc morbide pour créer des abris anti-atomique d'esprit. Des vies à la Camille Claudel, Yukio Mishima, Antonin Artaud, Émile Henry, à la Simone Weil, à la Évariste Galois, qui sont des vies violentes et tendues vers l'absolu.

Décrire la part de l'hystérie dans le rêve ressortirait d'une possibilité de cheminement, près d'un semblable, près d'un tout proche : pourquoi séparer le rêve de l'hystérie, le faux du bouleversé ? Comme l'hystérique diagnostiqué par les psychiatres, le rêve serait inapte au réel. Théâtralisme et mise en œuvre imaginaire du monde lui enlèveraient ce corps de cohérence indispensable pour vivre avec la réalité et, de ce fait, la potentialité d'un futur « adulte » (« réel »). Résiduel à l'expressif, récif du réel, le rêve

désignerait un « moins » traduisible, repéré, s'inscrivant dans la normalité atmosphérique de cette réalité. Production abîmée du tangible, le champ onirique soumis au domaine de la vérité du réel constituerait, à ce titre, une dégradation du vrai.

La voie suivie dans ce livre n'est pas celle-ci. Jean Parvulesco ne confirme pas la thèse qui affirme de façon apparemment contradictoire : le rêve est inférieur au réel et constitue l'outil de révélation (plus ou moins efficient) d'une pensée inconsciente. L'idée directrice de son travail annonce : le rêve est un mode de création par l'être ainsi déployé, dont la fonction tient à répliquer les zones les plus originelles de soi-même pour faire survenir au réel la mission native de l'individu qui « rêve ». Il ne s'agit pas forcément du rêve du sommeil, mais de chacune des expériences - même éveillées ou conscientes - dans lesquelles s'établissent des lignes de jonction entre ce que la réalité peut et *ce que le rêve veut*. Le rêve, en droit, étend à partir de la figuration origininaire et fonctionnelle de l'individu une pensée déviée du chemin majoritaire, qui permet d'accéder à son propre chemin, l'être tel quel. En tant que clé ouvrant l'accès au pouvoir matriciel de tout étant humain, il fait office de carnet de correspondances entre soi et soi. Le rêve produit au réel est véritable, et c'est la « réalité » extirpée du rêve qui est inexacte dans son pouvoir : l'objectivité du réel est sous la dépendance d'un rêve du réel, souffleur scénique du monde physique « authentique ».

Les deux commentaires suivants ont pour tâche d'indiquer le positionnement de l'œuvre de Jean Parvulesco. Ce qui apparaît devoir faire 1 objet d'un détour par ceux qui l'animent (qu'il anime) : les personnages de Jean Parvulesco sont des êtres vivants (I) dans une œuvre aléatoire et fondamentale (II).

I

Les personnages de Jean Parvulesco sont des êtres vivants. Né en 1928 en Roumanie, Jean Parvulesco fuit le régime communiste en juillet 1948 franchissant la frontière yougoslave à la nage par le Danube). Il est expédié comme prisonnier politique au camp de travaux forcés de Litva-Banovici, en Bosnie, ce qu'il racontera en termes *romanesques* dans *Rapport secret à la nonciature*. Un an après, il passe confidentiellement en Autriche et entretient des liens imposés avec l'un des services de renseignement américain de la Deuxième Guerre mondiale et du début de la Guerre froide. Il rejoint ensuite la zone d'occupation française. Sur cette période, on trouve des références écrites également en termes *romanesques* dans *Le gué des louves*. C'est en janvier 1950 qu'il arrive en France, après avoir rencontré Martin Heidegger

dans son chalet de montagne au sud de la Forêt-Noire. À Paris, il connaît les « atroces tribulations d'un état de misère inconcevable » sommairement exposées dans la nouvelle « Incendium Amoris » (*Mission secrète à Bagdad*) : « Nous étions une tribu étudiante - ou assimilés - relativement fournie, qui hantait plus ou moins clandestinement le quartier latin et Saint-Germain- des-Près dans des conditions de vie des plus incroyables, dans un état de dénouement qui n'accédait même pas au statut d'une certaine misère ; des zombies sociales que nous étions, tous, qui vivaient et qui en même temps ne vivaient pas dans une sorte de souterrain transparent, factice et honteux, parce que, tout cela, en plus, se passait en pleine lumière du jour ("On n'a rien à cacher, nous autres" entendait-on souvent) ». Sous les cendres de cet univers faubourien, certains trouvèrent assez de forces pour devenir des étoiles visibles d'assez loin, dans la culture ou une certaine culture, au cinéma, à la littérature.

Jean Parvulesco rejoint à cette époque le groupe informel intégrant Éric Rohmer, Pierre Boutang, Roger Nimier, Paul Gegauff et Jean Wahl, tout en fréquentant continuellement une fraction révolutionnaire de la droite parisienne portée par Jean Dides, Charles Delarue et un industriel discret, Jean Parcé. La mouvance de sa jeunesse fut un champ de braises initiateur : socle, énergie puis solution à un parcours qui n'allait jamais cesser sa *divergence*. Les ailes de l'hélice débutaient leur agitation. Jean Parvulesco avait puisé le milieu littéraire et cinématographique lui donnant une chance de prendre racine, de découvrir en lui sa singulière itinérance, chemin de pulsion vers la naissance future de l'œuvre. Cette divergence, c'était l'étirement d'une figure géométrique sur sa vie : la *spirale*, sujet d'étude pour les « sciences de l'occulte ». Ce champ de braises recueillit suffisamment d'étincelles pour se maintenir le temps d'un destin. La plupart des liens fondamentaux, comme celui avec Éric Rohmer, conduisirent à d'autres rencontres. Signalons Jean- Luc Godard qui fit interpréter par Jean-Pierre Melville le « Parvulesco » d'*À bout de souffle* (1960), dont la principale réplique aura comme pénétré l'identité de la véritable personne : « Devenir immortel... et puis mourir ».

Son premier texte en français paraît en 1967 dans le deuxième « Cahiers de l'Herne » (consacré à Georges Bernanos) et s'intitule « Les plus secrets chemins ». Le livre initiateur de l'œuvre est publié en 1978 aux éditions Ethos. Son titre, *La miséricordieuse couronne du Tantra*, pourrait servir de résumé à l'ensemble des textes publiés. Plus d'une trentaine d'ouvrages suivent et entre autres un ensemble poétique, le *Traité de la chasse au faucon* (au titre inspiré du très alchimiste traité de fauconnerie de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, le *De arte venandi cum avibus* ou « De l'art de chasser au moyen des oiseaux »), deux recueils d'articles (*La spirale prophétique*, *Le retour des grands temps*), l'étonnant poème *Diane devant les portes de*

Memphis, quatre essais dont deux géopolitiques (*Le manteau déglacé*, *Le soleil rouge de Raymond Abellio* ; *Les fondements géopolitiques du grand gaullisme*, Vladimir Poutine et l'Eurasie), une pièce de théâtre (*Les palissades indigo*), un recueil de nouvelles (*Mission secrète à Bagdad*), des articles (dans *Éléments*, *Nouvelle École*, *Combat*, *Le Pariscope*, *La Place royale*...), des opuscules aux éditions DVX, puis évidemment les nombreux romans, et romans-journaux intimes, dont la suite de douze livres composant un cycle romanesque (de *La servante portugaise* à *Dans la forêt de Fontainebleau*). L'un des romans de ce cycle reste à paraître après le présent *Retour en Colchide*. Dans *Éléments*, l'auteur a expliqué que la « parution de cet ultime *opus* refermera le cycle dans la mesure où il précède, en réalité, *Dans la forêt de Fontainebleau*, le véritable dernier livre du cycle, mon roman final, "sorti avant l'heure", sorti avant les deux autres romans qui vont conduire à lui et à sa fin décisive, dont l'avenir romanesque se concrétisera dans le réel lui-même ».

Le syncrétisme politique-littérature, où les deux membres se confondent, occupe une place importante dans la vie de Jean Parvulesco. Avec la conjugaison inattendue entre les milieux pro-gaullistes et anti-gaullistes pendant les événements d'Algérie, et l'exil espagnol qui s'ensuivit (comme, plus tard, l'étonnant aménagement entre les descendants du gaullisme croissants dans le parlementarisme et des cadres « révolutionnaires-conservateurs »), on constate sa volonté de concrétiser une approche marginale situant une conception spécifique du monde et de l'être au cœur d'un activisme sûr, approche soumise à la littérature comme postulat primordial. Quel qu'en soit le prix face à la déviation des positions du réel, du moins le réel tel qu'il est le plus souvent « cru ». Le déviationnisme fictionnel de la réalité (avec cette question de la politique, par exemple) est bien l'équivalent, dans les affaires de la vie et les équilibres sociétaux, de l'« irrationalité dogmatique » développée par l'auteur dans le domaine du spirituel. Leur défi est d'affirmer qu'il est réalisable de faire réussir cette déviation : la politique doit être soumise à la littérature qui, potentiellement politique, ne l'est toujours que par *assimilation*. *La politique saisie par la littérature* veut avancer des pions jusqu'à des positions essentielles et vitales, car la littérature est un monde risqué.

«...Première question, d'où venez-vous donc?» demande Théa von Canalis au héros d'*Un bal masqué à Genève*, un certain Jean, le prénom présumé autobiographique que l'on retrouve dans de nombreux romans de Jean Parvulesco. Venir, provenir, advenir : ceux qui l'ont influencés venaient de niveaux de pensées et d'engagements fort distincts (Arthur Rimbaud, Antonin Artaud, Gérard de Nerval, Knut Hamsun, Louis-Ferdinand Céline, Joseph de Maistre, Karl Haushofer, René Guénon, André Dhôtel...). Il faut compter encore ces rencontres sans doute si capitales (Martin

Heidegger, Mircea Eliade, Arno Breker, Jean Daniélou Vintila Horia, Ezra Pound, Julius Evola, Raoul de Warren...), ces amitiés singulières (Louis Pauwels, Raymond Abellio, Éric Rohmer, Jacques Vergès, Jean-Luc Godard, Dominique de Roux, Constantin Tacou...), et l'apport des grands auteurs du fantastique américain et anglais, surtout Howard Phillips Lovecraft, Graham Masterton, Talbot Mundy, Algernon Blackwood, Gustav Meyrink et John Buchan. Cela confère à Jean Parvulesco cette assise un peu curieuse et très hétéroclite, très paradoxale, qui fonde son originalité en tant qu'homme et en tant qu'écrivain. Son renom toujours confidentiel dépassera l'étendue des divers milieux de culture dissidente. Il inspire un cinéaste réputé (on a déjà vu le cas de Godard), Éric Rohmer, qui lui donne un rôle dans la distribution de *L'arbre, le maire et la médiathèque* (1993), où il joue « Jean Walter », des musiciens (Dimitri from Paris lui dédie un épilogue musical dans « Sacrebleu » (1996), le duo Symphony du label Tricatel a composé « M. Parvulesco » en 2000), ou encore la presse bonne observatrice (comme le producteur Olivier Germain-Thomas, le journaliste Michel Marmin, la revue *1895, Spectacle du Monde, Valeurs Actuelles*, etc) lui consacrant des émissions de radio, de télévision, des cahiers spéciaux, des entretiens et des articles. Il semblerait que ce mouvement ait existé ailleurs qu'en France, principalement en Russie avec l'appui du géopoliticien Alexandre Douguine, conseiller du pouvoir russe écrivant que Jean Parvulesco est son « auteur préféré ».

Auteur qui n'aura que rarement douté ou de ce *bon doute* qui se murmure le soir avec soi-même, une fois les fenêtres fermées, qu'on ne montre pas, qui n'assaille pas, dont l'acte positif s'appelle « résolution ». C'est le fonctionnement des êtres littéraires : ils ne doutent pas comme les autres. Robots de leur propre destin même chaotique, ils subsistent constamment au fond d'eux-mêmes. Les êtres littéraires de Jean Parvulesco, ses personnages, bénéficient de ce qu'il serait juste d'appeler un statut préfigurant comme on en voit parfois dans la vraie vie. Des conceptions élitaires ont préfiguré leurs âmes, ce ne sont plus tout à fait des hommes et des femmes. Il y a une élite des « éveillés ».

Ces êtres sont des êtres qui *croient*. Appelés à rejoindre un ordre informel sans véritable nom, « l'Organisation », dont les principes doctrinaux sont d'ordre révolutionnaire et les buts existentiels profonds éloignés du monde « normal », des hommes et des femmes développent des « nids », points d'action stratégique qui fédèrent un ensemble diffus de groupes provenant de milieux sociaux dissemblables. Les nids sont des résidences mobiles sur le plan social, inamovibles sur celui de la destinée, pour servir à la formation et à l'action révolutionnaire. L'action typique du roman de Jean Parvulesco fait intervenir un couple ou un groupe de couples intercédant,

de façon *rêvée*, avec des « supérieurs inconnus » dans le cadre opérationnel des nids, dont les différents cercles concentriques et hiérarchiques - certains sont plus intérieurs que d'autres - regroupent des hommes politiques et des personnalités du monde du spectacle ou des lettres, agissant pour des buts concrets dont la véritable intrigue est pourtant autre part - dans la constitution d'un pôle révolutionnaire, héraut de l'« être », face à des adversaires fondamentaux, représentants du « non-être ». L'amour ardent, l'amour tantrique, débute alors le processus de la lente et dure modification de ces personnages, « de leurs vies à eux », de leurs passés et de leurs trajectoires sociales afin de créer les conditions du renversement existentiel signant l'autorisation de leur « passage ».

Car ces êtres sont des êtres qui *changent*, déterminant leur combat grâce à la réserve du pouvoir de la « déflagration » amoureuse, qui ne les rend plus jamais à eux-mêmes mais les fait ce qu'ils sont du fond de leur origine, au fonds de leur être. Appartenance qui leur a donné ce pouvoir de modification et de renversement ? Le « camp de l'être ». Suite de « veilleurs de nuit », « moissonneurs sans moissons », « travailleurs nocturnes » des hauts desseins du « Règne », les personnages de Jean Parvulesco traitent la « vie » exclusivement par l'affirmation absolue ayant détruit tous leurs sentiments de négativité et les faiblesses des *douteurs* ; société organisée, polices du régime, institutions, morale, inquiets et indécis, mythomanes impénitents, agents éducatifs, agents répressifs, presse et journalistes. Les personnages progressent fanatiquement comme gardiens de forces archaïques engagées contre d'autres forces archaïques dont les positions d'ensemble, des unes et des autres, métamorphosent le monde.

Ensemble de manuels d'action inspirée, le roman parvulesquien n'expose pas d'histoires confortables et des simulations romancées de la réalité. Chaque roman a une fonction de mythe de la littérature occidentale « parvenue à sa fin » en lien avec le « roman ultime » de Raymond Abellio - « roman du huitième jour, où s'effacent le roman, les événements et 1 histoire, [qui] est en fait un roman du passage du septième au huitième jour, roman d'un moteur immobile et de la remontée du monde mobile en lui » (correspondance d'Abellio avec Dominique de Roux) -, dernier roman de 1 époque occidentale que Jean Parvulesco qualifie, lui, de « Jonction de Vénus ». Ce n'est plus de naître qu'il s'agit, ou de faire naître, mais de renaître et faire renaître. Appuyés sur des techniques de persuasion structurantes tournées vers la formation d'une nouvelle réalité dans le monde vécu, les héros de Jean Parvulesco inscrivent leur signe statutaire au feu et au marbre.

L'Imperium comme nombre de puissance de l'empire eurasiatique est alors le concept d'entrée de l'esprit révolutionnaire dans ceux qui en sont les servants : Europe, Russie, Inde, Japon, Tibet, constituant ensemble un

organe géopolitique issu de l'histoire et de la spiritualité, détourneront les hégémonies politico-culturelles déclinantes et formeront l'empire eurasiatique. Mais l'empire n'existe pas visiblement dans la réalité, il n'est pas là, pas encore là, il n'est plus là ou mis en attente, peut-être à proximité.

Et, face à la possibilité de l'empire, les personnages de Jean Parvulesco sont des êtres qui *vivent*. Leurs histoires adviennent en tant que manifestations combattantes et vivifiantes de la migration vers le réel d'entités littéraires. Quand l'aventure advient pour la littérature elle-même, son sens ne peut plus s'identifier ontologiquement à l'advenue de la littérature comme « aventure ». Ces personnages, dans le roman, habitent « leur » réel et invoquent le pouvoir du roman qui doit pénétrer le réel - *du roman en tant que rêve* ; mais, personnages de roman, ils « rêvent » déjà. Ils rêvent non pas d'une existence « romanesque » qui devrait trouver sa place dans leur « vie », mais d'une existence *romanesque* concédant sa figuration par le « roman », par le « roman » seul. C'est en tant qu'ils sont primitivement dans le roman que le réel, notre réel, devient dès lors le « roman » de leur propre réel, et notre roman, leur réalité qui provient. *Romanesque* corrompt dès lors le nom d'aventure qui n'a plus la signification autonome de « situation où le péril guette » ou « tournant de la quête », mais seulement le sens de l'élément réel du roman : étant donné que la littérature advient dès lors comme aventure réelle, c'est l'advenue de l'existence dans la littérature qui sert d'acteur aux romans de Jean Parvulesco.

À un certain stade de l'interprétation, l'objectif central relativement atteint de cette œuvre est la novation originale de la catégorie du roman en ce sens, novation qui doit être interprétée comme telle.

Il est question, dans cette catégorie nouvelle, de l'application du rêve dans le réel au sens mathématique où l'application peut être l'exacte inverse d'une autre application si un élément A est retrouvé à partir de son image A', autrement dit si une application « de retour » défait ce que l'application « originale » a fait. En termes *romanesques*, qui ne sont donc pas des termes d'aventure, un personnage est appliqué en personne, ou une personne est appliquée en personnage, suivant les critères d'un ordre normatif qui tient compte de l'être. En ce sens, n'est une application du rêve ni la réalisation d'une « aventure » par les sujets du rêve, ni la création du rêve, ni la lecture du roman par ceux auxquels il s'adresse. L'application du rêve est déterminée par la préexistence et la post-existence du rêve qui est appliqué, avant le roman et après le « roman », dans le réel lui-même : l'application est constituée par l'annexion des personnages du roman, qui est rêvé, par des personnes du réel qui est une application du rêve. La théorie de l'application du rêve dans le système romanesque parvulesquien consacre des modèles d'une activité humaine supérieure, forme latente et graduelle de surhumanité.

Réussiront-ils ? La fugue mystique d'Armande Béjart dans *La stratégie des ténèbres*, l'ambivalence fondatrice de Karin, fondatrice d'un monde pour le narrateur d'*I/n bal masqué à Genève*, ou encore la présence déchu-renaissante des agents du Manoir des roses dans *La forêt de Fontainebleau*, ne peuvent plus apparaître comme des descriptions littéraires selon les définitions classiques de la littérature. Il s'agit plutôt de sillons d'identités archétypales « creusés » dans un livre, comme pour un labeur magique. Chaque personnage a matriciellement des séries de rôles jouables par sa propre réalisation personnelle : par lui-même, ou sans lui-même. Cette attribution est une prédestination selon Jean Parvulesco, mais il se pourrait qu'elle ne relève cependant pas du destin en tant qu'assujettissement divin et « supérieur », mais de l'être et seulement de l'être qui se règle, résultat de ce panoptique originaire conteneur de buts propres. Créés dans l'ordre du roman, les personnages de Jean Parvulesco sont des vecteurs du rêve dans la réalité. Rêver à la réalité *romanesque*, dans la vraie vie, en est la quête du support de production. Choisir le camp d'un devenir distinct, celui des vies reprises dans les territoires du rêve, impose un monde de configurations subtiles qui forme des êtres à former des êtres afin de continuer en termes définitifs la suite ontologique d'entités très éloignées dans l'onirique, dans l'archaïque.

Réussiront-ils ? Dans la réalité, des personnes qualifient des personnages du roman ; dans le rêve, des personnages appliquent des personnes de la réalité ; et c'est l'inverse dans le « roman ». Jean Parvulesco a joint par la littérature une cohorte invisible des pairs « en rêve et au réel » qui agit pour les *deux empires*. Car si l'empire est un, il se double dans ses fonctions selon qu'il soit intérieur (c'est la force spirituelle en soi, par soi) ou extérieur (c'est la force spirituelle au-delà de soi, créée par la géopolitique). Or, quand se produit la transformation inaugurale entre la réalité vécue et le rêve, entre le rêve réel et la réalité, il n'existe plus que *rien* séparant les pairs du réel et leurs pairs du rêve. La réalisation du rêve supposant un éloignement essentiel du rêve comme tel, le réel peut amorcer le rêve à la « vie » et convoquer les personnages comme personnes, et le rêve figurer les personnes comme personnages. Tous figurants d'un jeu de stratégie, l'alliance entre les pairs en rêve et au réel est le lieu philosophique de la conversion du roman dans la réalité ; contre ce qui dans le réel doit changer ; une immense tectonique des êtres agit comme facteur de la mobilité des préfigurations des êtres se préfigurant. L'être se règle, les êtres se préfigurent. La dispersion des pairs dans 1 existant est enfin cette récréation qui est jouée comme joue l'enfant dont parle Héraclite, qui joue parce qu'il joue : « Le temps est un enfant qui joue au tric-trac ». Quelles qu'en soit les instabilités internes, l'ouvrage romanesque de Jean Parvulesco nous montre le chemin de cet « enfant ».

Le temps et l'être représentent une totalité dont l'ordonnement conjoint laisse penser une loi générale de gravitation psychologique modulant le réel comme dans un jeu, loi générale bénéficiant à chaque partie au joueur le plus fort : celui qui l'emporte *car il croit le plus*.

II

L'œuvre de Jean Parvulesco est une œuvre aléatoire et fondamentale. Quand les œuvres s'entretiennent ensemble par le biais de la critique, comme une personne s'entretenant avec d'autres personnes, une règle de mesure sert à établir une hiérarchie des œuvres.

L'œuvre traitée ici a été (dé)considérée « élitiste » et alambiquée, redondante ou même incompréhensible. La hauteur de ses influences ne saurait l'exonérer de la charge de « répétition » qui l'incrimine le plus souvent, liée au reproche d'hyper-prolixité, ni lui fournir un gage de qualité par principe. L'auteur s'est justifié de certaines des caractéristiques lourdes de son texte : « toute ma vie n'est faite que de répétitions, le présent appelé à répéter, toujours, ce qui l'avait immédiatement précédé. Ainsi dans ma vie n'y a-t-il jamais du nouveau, mais toujours un renouvellement... est-ce l'"éternel retour" ? » (*Dans la forêt de Fontainebleau*) ; « Ce qui dans le roman - dans la romance - de mon cheminement vers le saut final de la vision que j'ai eue à la Belle Ferronnière peut paraître - et l'est - bien effectivement - du domaine d'une sorte de répétition lassante de l'interrogation amoureuse [...] correspond - il est nécessaire, je crois, que cette chose soit dite, doctrinalement consignée ici - au processus terminal de l'"œuvre au rouge" que les philosophes du feu vivant, de l'Incendium Amoris, appellent du nom farouche et doloriste de *réitération*. Cette répétition donc, si fatigante, qui ne cesse de désorienter et de compromettre toute lecture non avertie - non initiatique je veux dire - de ce roman, de cette romance, relève du statut de *passage obligé* et, comme tel, participe activement au processus salvateur dont elle est appelée à rendre compte sur la marche même de ce qui s'y fait à la fois dans le visible et sur le plan caché de ce même visible philosophiquement piégé de l'intérieur : c'est bien cette répétition apparemment indéfinie d'une recherche amoureuse toujours la même qui donne à l'écriture la véhiculant une prédisposition dissimulée, mais hautaine et permanente, sur l'invisible, et qui en fait, ainsi, une écriture induite. Je veux dire une *écriture induite en réitération* » (*Les mystères de la villa « Atlantis »*).

Un autre reproche presque constant est l'incohérence de certains textes, ou du moins leur apparente incohérence à cause d'inversions dans la narration (notamment). De cela, chacun peut en être le juge. On peut

considérer qu'un écrivain est comme une femme au-delà de sa beauté, qui peut vivre haut placée sans modeler cette beauté apparaissant plus informe, et critiquable. 11 y a quelque chose de cet exemple dans l'absence partielle de modelage, à destination d'un public plus large, de cette œuvre aux accents si personnels quelle ne peut pas toujours être comprise. Reste dans un certain nombre de textes ce qui appartient d'emblée à un certain niveau de littérature, reste également la lecture fonctionnant par intuition. Ceux qui la lisent aisément se sont rendu compte des éminentes capacités littéraires, et aussi de l'originalité de vues réellement nouvelles sur la littérature (sur ses rapports avec la vie, la réalité et l'imaginaire, le problème de l'être et celui de l'engagement).

Aléatoire est l'œuvre de Jean Parvulesco car il n'en est pas déductible un système du fait de ces irrégularités. Mais la force des intuitions et de fulgurances rares, ajoutée à une forme elliptique de roman, conduit à contourner la question de la cohérence propre du texte par les bases sur lesquelles il a pu se construire. Au final, il doit être possible de reconnaître un écrivain marginal et intuitivement supérieur à beaucoup, s'insérant dans la tradition de l'« anti-naturalisme ». L'écriture est bien unique et faite sur un univers d'intrigues naissant pour la première fois, avec son cadre de référence presque impénétrable. Le transfert de sentiments nouveaux vers le lecteur, qui donne à une œuvre sa portée, basée sur des contenus littéraires valables, y est régulier une fois prise en compte la totalité des romans et leur insertion dans ce qui avait été fait, et dans ce qui n'avait pas été fait, sur le plan de l'étude des lettres. C'est le tout qui fonde, le tout comme somme close et non la seule partie pauvre en regards.

L'écrivain, le métier, la fonction ou le statut d'écrivain, n'est pas univoque. L'écrivain glisse par l'écriture vers ce risque imminent de celui qui peut agréger des mondes et des hommes. La seule arrivée de sa sincérité sera de fonder un Dire nouveau. Henry Miller, développant à travers de nombreux ouvrages la quête qui fut la sienne pour définir un sens littéraire, ne dit pas autre chose que cela ; créez des mondes, créez des êtres, bouleversez le monde en y rajoutant une émotion discernée. Jean Parvulesco, en ce qui le concerne, a tenté de proposer un au-delà du Dire.

Fondamentale, son émotion a porté des définitions, des appels, des orientations pour un lectorat rare dont chacun des pairs *s'il en est* sait ce qu'est son monde et pourquoi évoluer sous l'égide des nations invisibles du rêve. Sous la protection du sceau intime et secret, personnel et constitutionnel, de son propre parcours décisif, chacun des pairs sait ce qu'il doit faire en tant qu'élément d'une légion invisible marchant avec l'« arche du rien » dont dissertait Heidegger. Dans *La spirale prophétique*, Jean Parvulesco écrit que « plus la part extérieure des ténèbres se développe et semble donc l'emporter

sur tout, plus le jugement des êtres spirituels se referme amoureusement sur ceux-là seuls qui se trouvent concernés par leur jugement et par leur jugement seul et plus ce renfermement devient, en lui-même, surpuissance, la spirale de son auto-intensification intime menant très précisément au foyer d'embrasement occulte qui, à l'heure prévue, sera appelé à devenir la déchirure originale, la première annonciation, fulgurante, de la terrible déflagration spirituelle devant marquer, d'un côté et de l'autre de la ligne de partage de l'être et du non-être, le renversement apocalyptique des pouvoirs en présence et de la situation d'irréductible antagonisme d'état représentée par ces pouvoirs [...] Or, il n'en est guère autrement de nous autres, immobiles, sans passé ni avenir, qui dans les ténèbres de la parfaite impuissance et de la honte infinie de notre état actuel, continuons, le combat désespéré du seul honneur de Dieu ».

Aléatoire et fondamentale, l'œuvre de Jean Parvulesco, imprégnée de christianisme mais sans liens théologiques réels avec lui, est cette œuvre post-chrétienne niant les valeurs chrétiennes tout en sollicitant Dieu (un « Dieu » qui a la consistance de l'Être de Heidegger). Œuvre dont la conception de l'énergie vitale, des personnages, du rêve, du réel, est issue du discours du Tao et des valeurs du polythéisme grec, du retour de Rome, des mythologies d'une Europe vue à l'aune d'une Tradition primordiale (qu'on nous laissera considérer comme introuvable), du départ mental pour Thulé, du Tantra et de la notion de *mana*. En cela, l'apparente binarité être/non-être et bien/mal devient très factice. Pour Jean Parvulesco, seule compte la lutte de la force contre la faiblesse, de l'onirique contre le lucide, de la vitalité contre la négativité, et partant, autrement perçus cette fois, de « l'être contre le non-être » au service des causes politiques et spirituelles qui lui importe. Une dynamo lentement en marche vers... le service de cette énergie...

Quelques-uns ont compris l'œuvre de Jean Parvulesco comme le moyen du pourvoi en cassation contre le christianisme, moyen contradictoire face aux apparences du texte, mais moyen certain. L'énergie étendue de l'œuvre sert à établir un contrôle sur nous-mêmes, parmi d'autres sources de contrôle, pour arriver à penser et à agir contre l'esprit oriental envahisseur de l'Europe, la négativité existentielle et contre les régimes politiques de l'époque (parlementaires et « rationnels »). Il faut considérer que ce qui doit être fait, peu importe comment il faudra le faire, ce sera fait même par détours et chemins de traverse, s'ils sont utilisables pour la cause agitant le révolutionnaire. Et singulièrement par les traversées, lorsque les circonstances le demandent eu égard au principe supérieur de la révolution : la réalisation des fins. Détourner les routes de l'adversaire implique de connaître ses phraséologies et méthodes, pour se positionner dans l'action non pas au niveau du « ragot » (celui des joyeux camarades qui avalent du

café en parlant de révolution, comme les fonctionnaires en avalent quand ils parlent de leurs futures vacances), mais à celui du « renseignement ». Ce qui compte est d'agir collectivement et personnellement en utilisant les moyens de combat les plus larges et englobants possibles. Biologiquement virale, la stratégie des agents révolutionnaires est opérationnellement « trotskyste » et fondamentalement activiste. Elle se doit d'adapter l'activisme aux options transitoires tout en considérant comme définitivement obligatoire l'effort de la pensée, le travail doctrinal et la fermeté de l'œuvre résistante réelle - même cachée. Le seul terme étant l'élimination finale de l'adversaire et la requête révolutionnaire exaucée, l'outil est provisoire.

Comme une onde rouge et serpentine, ligne du soir avant le sommeil et inquiétante étrangeté qui frappe les sphères de la rationalité d'incapacité, les perçant pour d'autres formes, révélant les chemins d'un rêve, la lecture de *Retour en Colchide* établit à destination du réel une proposition d'aube dure. Jean Parvulesco me disait un jour, à Paris : « Nous ne sommes plus des hommes ». Quels entretiens étranges a-t-il dû avoir avec Raymond Abellio, près de la Muette, aux Jardins du Ranelagh... « Mais des surhommes » ajoutait-il, quand je pensais à ce qu'il y avait de vrai dans sa vie, et uniquement à ce qu'il pouvait y avoir de vrai. Dans une autre de nos discussions, il évoqua la « science heideggérienne ». Et la littérature, qui « peut être très violente » : « N'oubliez pas, et ce n'est pas pour la formule - les formules n'ont plus de sens maintenant -, que nous ne sommes que quelques-uns à pouvoir à la fois attendre et nous remémorer. N'oubliez pas que tout au-dessus de nous, dans les cieux de France, une dette de sang est présente car tout est parti de la France et c'est en France que tout sera soldé ». Une autre fois, sur le chemin du retour vers la Muette, j'écoutais ses appels à la littérature, les appels du roman dans la vie, mais comme absent de moi-même puisqu'une phrase puis une autre m'avaient raisonnablement marquées, j'étais *transféré* : je pensais que notre responsabilité tient à la fixation de la littérature dans le réel, et qu'elle voisine avec la convocation de l'être dans la philosophie.

Je ne sais pas pourquoi Martin Heidegger avait accepté de rencontrer Jean Parvulesco, ni le degré de signification d'une telle rencontre. Cette possibilité de rencontre entre pairs, individus hautement différenciés, pouvait avoir valeur circonstancielle d'exigence pour l'avenir du roman et celui de la philosophie. L'addition des données résultantes d'une œuvre avec celle d'une autre œuvre peut mener loin la pensée, même si on s'attendait à une réduction ou une transgression. Peut-être qu'une conjugaison du roman de Jean Parvulesco à la philosophie de Martin Heidegger est plus « fidèle » aux objectifs singuliers des deux œuvres consultées que d'autres communions, comme la version du « roman heideggérien » donnée par Ingeborg Bachmann.

L'auteur de *Retour en Colchide* notait dans *La conspiration des noces polaires* que c'est le « tout proche avenir qui nous montrera la marche des choses, et c'est l'évolution même de la situation sur le terrain qui se chargera de nous dévoiler le secret final de l'épreuve identitaire en cours dans les souterrains de la plus grande histoire [...] Dans un certain sens, tout se fait aussi par notre attente ». Attente qui est entendue si acceptée comme l'axe chronologique d'une tradition philosophique : « Nous entendons marquer ainsi d'une manière abrupte le retour de la nouvelle conscience européenne de l'être à la pensée héraclitéenne et présocratique des origines premières de notre race, la négation, et l'abandon résolu de deux millénaires d'aveuglement rationaliste occidental, abandon et négation pré-annoncés par le mouvement intérieur des recherches philosophiques finales de Martin Heidegger. Il nous faudra donc *tout recommencer* à partir de Martin Heidegger, très radicalement ».

Dans *Un retour en Colchide*, il est précisé que « ce n'est pas assez que de rejoindre la Colchide : en Colchide même, il faut savoir arriver jusqu'à l'Arbre polaire, et jusqu'à la Toison d'or. Et parvenir à s'emparer de celle-ci. Et ensuite sortir clandestinement de la Colchide, la Toison d'or, pour l'amener dans l'espace et le temps historiques propre à ce monde, où elle devra pouvoir agir selon le plan préconçu et dans les buts entrevus et arrêtés avant le départ pour la Colchide. Car c'est pour pouvoir agir sur ce monde que l'on y va ». Du point de vue des applications du rêve, le roman est une arme intemporelle. *Retour en Colchide*, comme l'écrit Jean Parvulesco, a comme « temps intérieur » son propre déploiement hors du temps linéaire - « tout devient roman et roman de ce roman, dont l'histoire ne serait alors que celle de son propre devenir au jour le jour ». C'est que le rêve est l'outil d'une volonté hautement définie par l'être, dont le livre présent, suite du *Gué des louves*, illustre certains des critères et des pouvoirs. L'étude de la révolution et des pensées révolutionnaires constitue initialement une étude de la vie clandestine, type de vie qui est une pratique des conditions d'appel de l'être.

L'auteur de ce roman, qui en est pareillement son rêveur, le diariste et un lecteur, a cette conception édifiante et heuristique du rêve : le rêve peut passer au réel par l'action ou par l'écriture. Mais encore s'agit-il d'un passage partiel, d'un passage de veille, car « capter par écrit l'impression intérieure tranchante, vivante et surpuissante de certains rêves que l'on doit, à juste titre, tenir pour des instances décisives de notre existence comprise dans son entier, de notre existence de jour et de nuit, n'est en effet presque jamais chose possible. Toujours il s'en échappera cela même qui eût dû constituer la part d'indiscutable participation à un autre ordre de la réalité, à un espace de conscience et d'expérience supérieur, et même très certainement surnaturel.

Non, la mystérieuse réalité intime du rêve ne se laisse jamais surprendre que dans les seuls termes de son vécu immédiat, ne supportant absolument aucune forme de répétition, d'approche reportée, de reprise ultérieure, ni même de souvenir ». Un passage de veille, passage pour toujours et passage oublié dès sa traversée. Car les « rêves les plus puissants, dit Ernst Jünger dans *Le Cœur aventureux*, sont rêvés dans des lieux profonds et perdus, d'où l'œuvre apparaît comme un accident, où n'est guère enclose qu'une faible part de nécessité ».

« Ils ont échoué parce qu'ils n'avaient pas commencé par le rêve » : la trop célèbre citation de Shakespeare mute maintenant en administration de combat. Combattre, en appliquant du rêve pour faire œuvre en charge de futur, a donc comme signification constante : *commencer*. Il existe des divinités froides dans certains rêves, sans doute les prototypes de ce qui dans la vie est saisi. Sans elles, plus rien ne vient car elles sont mobilisatrices de l'objet saisi. Dans des Asgards irréelles, elles referment les lignes de vie des hommes qu'elles impulsent, les hommes qui empruntent les chemins de Bifröst : l'arc-en-ciel mythologique aux trois couleurs dont l'une brûle, dit aussi le « pont des Ases ». « Des chemins de pensée, pour lesquels ce qui est passé est sans doute passé, mais ce qui est en mode rassemblé demeure en venue : de tels chemins attendent qu'un jour des hommes qui pensent s'y engagent » exposait le maître de la Forêt-Noire.

Il y a une élite des « éveillés ». Elle est éclaircissement d'une définition de l'être et solution d'une mission secrète. Or, l'être se nourrit de l'être.

Michel D'Urance

LA NUIT DE SAINT-PHILIPPE DU ROULE

« Dans la mort, son visage était devenu d'une pâleur presque translucide, mais la peur et la solitude que reflétaient ses traits avaient cédé la place à une beauté irréelle, extraordinaire. »

Shizuko Natsuki

(36) Cette nuit - ou plutôt aujourd'hui à l'aube - j'ai pour la troisième fois eu à subir en rêve la mystérieuse imposition du même paysage hanté et du même scénario médiumnique d'épouvante. J'avais, tous les sens en alerte, sur un ancien sentier instable, décati, longeant une rivière tumultueuse, noire, produisant des masses de hautes écumes blanches. En face de moi, de l'autre côté du ravin de la rivière, s'élevaient de très hautes falaises à pic d'une terre jaune, dépourvue de toute végétation.

J'entendais au loin les cloches d'un couvent qui sonnaient, et dont le son, amoindri, se transmettait le long de la rivière en bas ; c'était vers le milieu de la journée. Soudain, du fond du ravin de la rivière qui faisait un coude vers la droite, une ombre étrange, immense, vaguement humaine, se lève comme si elle venait à ma rencontre. Je ne distinguais pas son visage, mais j'ai compris, intérieurement - ou j'ai cru comprendre - ce que cette haute ombre voulait me dire : « ...N'avance plus d'un seul pas, attention, fais très attention... Ne t'avise surtout pas de t'approcher encore de l'endroit interdit que tu sais... Arrête-toi, reste là, retourne en arrière, *renonce*... Sinon, tu seras perdu, irrémédiablement perdu... Perdu pour l'éternité... De toutes les façons, le marché avec "ce que tu crois devoir chercher" va maintenant se faire sans toi, et les vents glacés de l'Emerson Palace emporteront ce qui restera ou ne restera pas de toi... Et dis-moi, cela m'intéresse, *can you see the real me ?* » Un fulgurant souvenir me vint alors, qui disparut aussitôt. Et puis cette haute ombre issue du ravin me jeta une couverture noire sur la tête, pour m'aveugler et pour m'étouffer ; pour que l'on en finisse.

(42) Long déjeuner chez Lipp avec Jean-Pierre Rassam et Nathalie, merveilleuse fille, mince, blonde, racée, aventurière, putain, adjointe de Madame Claude, travaillant en free-lance pour les services spéciaux, catholique fervente. J'avais dans l'idée qu'il devait songer à l'épouser ; cela le changerait de ces comédiennes capricieuses et instables, aussi prétentieuses qu'avidées des films quelles se figuraient (l'imbécile illusion) décrocher à travers lui. Toujours la même comédie minable, atroce et inutile à la fin.

En fait, Nathalie, mêlée à l'affaire singulièrement tordue des « diamants de Bokassa » - double manipulation d'un « endêvé » français et de l'ambassade libyenne jouant à côté de la plaque, mal renseignée et mal intentionnée - venait de sortir de quelques mois de taule. C'est ce que nous fêtions. Dans sa courte robe noire, elle régnait, enjouée et sereine, irradiante, sur notre table. Jean-Pierre, dans une verve inspirée, folle, qui ne cessait de s'intensifier et qui donnait le vertige, était déchaîné. Sa rage mettait violemment à nu les conspirations du crétinisme congénital et de la basse veulerie au pouvoir, partout, et sans changement.

Debout, près de notre table, Roger Cazes, le patron, gagné par l'atmosphère surchargée, par le vin léger de l'insouciance et de la joie vive, par les emportements impitoyables de Jean-Pierre Rassam, n'arrivait pas à nous quitter. Un peu plus loin, sur notre gauche, se tenaient François Mitterrand et François de Grossouvre, avec une très jeune rouquine dont je n'arrive plus à me rappeler le nom, la fille d'un ambassadeur aux Seychelles de seconde zone. Pauvre con ! moi qui pensais alors que ça y était. Plus tard, je comprendrai.

(44) J'ai passé tout mon après-midi à errer, seul, aux Buttes-Chaumont, par temps de pluie. Au centre transcendantal de la double immensité incommensurable, inconcevable, de l'univers, s'étendant à la fois dans l'espace et dans le temps, reste et restera éternellement la figure du foyer ardent allumé par Marie-Madeleine, essuyant de ses cheveux les pieds endoloris de Jésus qu'elle venait de laver et d'oindre du nard très précieux. L'instant absolu de l'Absolu Amour. C'est vers cette figure nuptiale suprême que doivent se tourner tous ceux que le mystère de l'« absolu amour » a détachés des voies subalternes de ce monde de ténèbres inassouvies.

(46) Les deux petites filles en pleurs, tôt le matin, aux Buttes-Chaumont, à la recherche de leur chien égaré. Le pressentiment aigu d'un danger extrême quelles encourageaient, en cet endroit désertique à cette heure, et la manière furtive dont je les avais surveillées, de loin, dans les chemins de leur errance, jusqu'à ce qu'elles finissent par retrouver leur jeune labrador roux au bord du lac.

Pendant tout ce temps, j'avais la conscience obscure d'accomplir une mission secrètement providentielle, de faire face à la bête rapace - à la Bête elle-même - blottie dans l'ombre, guettant le moment propice pour l'exécution de son horrible convoitise criminelle, à travers un quelconque dément de passage, et quelle attirerait elle-même jusqu'au *lieu prévu*. Et pas un seul instant, je n'avais cessé, tout au long de ce matin de confrontation avec l'abomination des ténèbres à l'œuvre, de sentir au-dessus de moi l'ombre attentive de l'Ange.

(59) « *Le vide est émasculé. Derrière le paravent, une voyante se lave les pieds.* » Michel Bulteau, dans *La vie des autres*, Editions de la Différence, Paris 1995.

(53) Vais-je pouvoir tout raconter ? Est-ce vraiment la chose à faire ? La peur comme une chemise de feu, la peur comme une chemise de glace. Car j'allais être témoin de quelque chose d'infiniment terrible, éprouvant, je le savais. Ma décision était prise, je ne pouvais plus reculer. Et cela d'autant plus que l'occasion ne se représenterait pas de sitôt. J'avais à cette fin réservé une chambre d'hôtel pour deux jours, rue de la Boétie, tout près de l'église Saint-Philippe du Roule. Cela m'avait permis de me trouver vers les trois heures du matin à pied d'œuvre, en train de traverser la place entièrement vide, éclairée vaguement par des lampadaires cachés par les frondaisons.

J'ai poussé doucement la porte de l'église qui était entrouverte. Il y régnait une obscurité noire, silencieuse, étouffante. Je n'ignorais pas qu'il fallait que je m'attende au pire. Au milieu de l'église, encadré par quatre hauts cierges allumés, un catafalque vêtu de noir supportait le cercueil découvert d'un homme arborant une courte barbe grise, enveloppé dans une longue cape violette, le collier de Grand Officier de la Légion Asiatique sur la poitrine. Une effrayante dureté minérale se dégageait du visage mal éclairé par les flammes vacillantes des cierges. J'attendis avant de m'avancer et comme rien ne semblait arriver, j'allais me placer silencieusement du côté gauche de l'église, debout contre le mur, dans les ténèbres épaisses, presque matérielles.

Au bout d'un certain temps, deux personnages entrèrent qui allèrent se poster tout près du catafalque, me tournant le dos. Ils se tinrent debout, silencieux, pendant une vingtaine de minutes. Ensuite, je les entendis qui se mirent à réciter ensemble, à voix basse - en riant peut-être - une sorte de longue litanie dans une langue inconnue, une langue très ancienne, me sembla-t-il. Cette situation commençait à se prolonger quand je m'aperçus qu'un troisième personnage venait se joindre aux deux hommes soi-disant en prières. Aussitôt après, je distinguai - mal - une grande femme vêtue d'une sorte de chasuble noire taillée dans un tissu léger, ouverte sur le devant de

haut en bas. A l'évidence elle ne portait rien au-dessous, laissant à découvert des chairs blanches, lactescentes, voluptueusement évocatrices, tandis qu'un épais voile noir lui couvrait le visage et la tête entière. « La Dame en noir », me dis-je.

Je ne tardai pas à comprendre qu'il se dégageait des blancheurs agressives de sa nudité une puissance d'appropriation et d'ordination érotiques d'une réalité - d'un niveau - en quelque sorte inhumain, dangereux, irrésistible. Elle était allée se placer à la tête du cercueil et se penchait légèrement au-dessus du visage du défunt. Après un quart d'heure environ, elle se pencha brusquement plus avant au-dessus de celui-ci et, se saisissant de sa tête à deux mains, elle la souleva de manière à l'embrasser à l'envers, longuement et très violemment, sur la bouche, comme si elle eût voulu lui insuffler l'air de ses propres poumons.

« ...Non, non, pas de cela ici, et surtout pas maintenant... On l'a châtré, salope ! Sais-tu qu'on l'a châtré ? » s'écria un des deux personnages près du catafalque. Un instant après, il sortait de sous sa redingote une longue lame, comme une baïonnette, pour frapper rapidement, avec une furieuse et terrible violence, la Dame en noir, à la poitrine et à la gorge, mais ses coups s'enfonçaient dans une ombre, comme si cette ombre n'était pas celle d'une mortelle. Dans la bousculade, les cierges s'éteignirent en tombant.

De l'autre côté de l'église, il vint alors comme un souffle chaud et j'entendis une grande surface de verre s'écroulant d'un seul coup, les éclats dégringolant dans un bruit de verre brisé, un des vitraux de l'église sans doute. Il se fit ensuite un profond silence. Le noir était devenu encore plus noir, un noir métaphysique, frémissant, et l'on ne savait plus où l'on était. Un froid glacial se fit ensuite sentir et je surpris, venant du fond de l'église, un étrange bruit. Quelque chose ou quelqu'un, avançant avec difficulté dans une robe à longue traîne, arrivait, déplaçant dans sa marche les chaises, s'y heurtant sans cesse. *Une certaine chose* s'avancait.

Le lent et lourd frottement de la chose contre le plancher de l'église, son *avancée* inintelligible, suprêmement menaçante, me paralysait jusqu'à la catalepsie. Ce bruit, ce qu'il *signalait* - sans que je sache pourtant de quoi il était porteur - était en mesure de me faire perdre toute contenance. Je ne pourrais pas retenir le hurlement de peur inhumaine, irrationnelle, que je sentais monter en moi. Une immense fatigue s'était emparée de tout mon être ; j'en perdais le souffle, je ne pouvais m'empêcher de trembler comme une feuille.

Je crois que déjà je ne savais plus où j'étais, qui j'étais, ni ce qui était en train de se passer là : seul restait ce bloc noir de l'épouvante en train de se constituer autour de moi - du non-moi que j'étais devenu alors - et qui s'efforçait de m'emporter vers je ne sais où. Pris d'une atroce nausée, je me glissai à quatre pattes - je ne sais comment - vers ce qui luisait faiblement

devant moi, une petite porte à côté de l'autel majeur, donnant sur un escalier étroit qui conduisait à l'étage. Une grande pièce vide, munie de trois hautes fenêtres sales donnant sur l'avenue Myron Timothy Herrick, s'y trouvait, elle-même débouchant sur un autre escalier. Je pus gagner la rue. Déjà il commençait à faire jour, et je me rendis compte que j'étais mort de fatigue. Il faut dire que je revenais de loin, de plus loin encore que je ne me le figurais.

(Le récit fort succinct, et d'ailleurs assez incomplet, que je viens de faire ne recouvre pas bien sûr entièrement ce qui s'est passé cette nuit-là dans l'église de Saint-Philippe du Roule. Je ne pense pas pouvoir, dans les circonstances actuelles, révéler ici le nom du cadavre qui fut l'objet de certaines tentatives d'attaques menées par un certain outre-monde. Ceux qui n'ignorent pas tout à fait les chemins secrets de l'autre face de la réalité sauront l'identifier sans trop de difficultés, lui et sa Dame en noir. Il s'agit d'un assez récent passé parisien et de hauts personnages qui se sont fait connaître en des circonstances bien particulières.)

(44) Comme si c'était hier, « *L'éclat merveilleux de ta lumière a jailli des montagnes éternelles* ». C'est par cette citation de l'Ancien Testament qu'il y a cinquante ans débutait, le 11 août 1952, devant le numéro 23 de la rue Bois-le-vent à Passy, à 17 heures, le mémorial de ce qui allait devenir une existence, la mienne, « marquée » par le feu. Cinquante années de misère atroce, d'impuissance et de piétinements désespérés, de vide et de honte. Le juste prix à payer.

(402) « *Es ist heute der Tag des Heils* », s'écriait Frédéric II Hohenstaufen à Jérusalem, devant Hermann von Salza, général de l'ordre Teutonique. Or ce *Tag des Heils* vient non pas au bout d'une longue, ni même d'une très longue saison de ténèbres, mais bien après la conclusion de celle-ci, quand on ne l'attend déjà plus, quand la « haute promesse » a été oubliée. Sans crier gare, comme si de rien n'était, il arrive un peu avant midi, ce mystérieux *Tag des Heils*. C'est ainsi que moi-même je l'avais connu, en 1949, à Maribor, sur la frontière autrichienne, sans doute le jour le plus important de ma vie. J'avais réussi à franchir clandestinement le rideau de fer pour pénétrer dans les temps secrètement préconduits de ce qu'allait être mon futur parcours initiatique, mon chemin par dessus les gouffres.

(403) Dans l'actuelle nébuleuse trotskiste, le courant de Lutte Ouvrière ne se rattache ni aux « frankistes » (du nom de Pierre Frank, fondateur de la Ligue communiste d'Alain Krivine), ni aux « lambertistes » (du nom de Pierre Lambert, pseudonyme de Pierre Boussel, actuel dirigeant du Parti des travailleurs).

Jean-Claude Valla, cité dans *La lettre de Magazine Hebdo* en date du 6 juin 1998 :

« Comme chaque année plusieurs milliers de militants et de sympathisants de Lutte Ouvrière se sont retrouvés, du 30 mai au 1 juin, dans le parc du château de Preste (Val-d'Oise), une propriété dont l'organisation trotskiste est propriétaire depuis 1979. »

« La fête du château de Presles est la vitrine annuelle de Lutte Ouvrière, mais de cette organisation, on ne sait pas grand-chose. Depuis toujours, écrit David Dufresne dans Libération des 30 et 31 mai, Lutte Ouvrière joue le secret. Pas de siège social connu, mais une boîte postale, une direction sous pseudonyme, des rendez-vous en deux temps systématiques, des appels passés quasi exclusivement depuis des téléphones publics. » Le journaliste précise que le « centre névralgique » de l'organisation, situé rue Bouvet, dans le XIX^e arrondissement de Paris, est « tenu ultra- secret des militants eux-mêmes ». A la même adresse seraient également domiciliées plusieurs sociétés liées au monde médico-pharmaceutique dont certains actionnaires seraient des dirigeants de Lutte ouvrière. Sociétés qui pourraient servir de pompe à fric à l'organisation. C'est dans ces locaux que se réunissent chaque samedi vers 9 heures la trentaine de membres du comité exécutif. Si l'on en croit encore *Libé*, le chef occulte de Lutte Ouvrière serait un ancien membre des Jeunesses communistes, arrêté pendant la guerre pour ses activités de résistance et converti au trotskisme dans les prisons de Vichy. C'est à la Libération qu'il aurait rejoint l'Union communiste (trotskiste), plus connue sous le nom de Voix ouvrière, dissoute en juin 1968 et aussitôt reconstituée sous le nom de Lutte ouvrière.

Connu seulement sous son pseudonyme de Hardy, « il serait né à Paris, en juillet 1928 », écrit Dufresne qui en sait probablement plus qu'il ne veut bien le dire.

« Il porte des lunettes, ses cheveux sont blancs et courts, sa taille moyenne, son visage avenant. Une figure énigmatique. Même la police ne saurait pas officiellement ce qu'il est. (...) Dans le parti, ils ne sont qu'une poignée à connaître sa véritable identité. L'usage d'un pseudonyme, véritable nom de guerre, est en effet systématique. Même Arlette Laguiller a choisi celui de Bizet. Mais, en tant que porte-parole et candidate du mouvement, elle est bien obligée d'apparaître au grand jour, alors que ses camarades cultivent le goût de la clandestinité. Il faudrait pouvoir consulter les fiches des Renseignements Généraux pour savoir si toutes ces précautions les mettent vraiment à l'abri du flicage. On nous permettra d'en douter. Mais, au-delà de l'efficacité, c'est la façon de vivre de ces militants qui a de quoi intriguer. On est loin, en effet, du relâchement des mœurs très en vogue dans certains

milieux gauchistes. Celui qui veut adhérer à Lutte Ouvrière doit accepter l'ascétisme révolutionnaire : ne pas se marier, ne pas avoir d'enfants, ne pas se droguer, ne pas se livrer à l'homosexualité et, surtout, accepter une surveillance permanente de sa vie privée. Il n'est pas rare que des femmes enceintes se voient retirer le droit de vote au sein du mouvement ou soient acculées à la démission. »

(404) On sait que Gustave Flaubert avait conçu le dessein d'écrire un roman ou un conte oriental, *Les Sept Fils du derviche*, dont, en fait, rien ne nous est parvenu que le titre. Alain Santacreu a relevé le défi en écrivant sous le même titre un récit initiatique et visionnaire de haute classe, un *récit d'intervention*. Qui en plus est censé véhiculer un message chiffré d'une importance considérable, concernant la mise en liturgie cosmique du mystère des Sept Dormants d'Ephèse, mystère apocalyptique s'il en fût. J'ai tenu à préfacer ce premier roman, l'ayant présenté à Guy Trédaniel qui s'est dit d'accord pour le publier. Une préface destinée à *vendre la mèche*.

Alain Santacreu compte proposer à cet éditeur la mise en place d'une collection de romans initiatiques qui, outre *Les Sept fils du derviche*, republierait le roman oublié de Jules Bois, *L'Eternel retour*. Une œuvre où l'on est invité à la visitation dramatique et supratemporelle des « caveaux noirs » du château de Mervac, dans le Lot, et qui traite de l'opposition tragique entre l'amour absolu et l'amour passionnel, avec le conflit entre la fiancée d'Adolphe Antonis, Faustine Lancel, et la maîtresse de celui-ci, « l'envoûteuse et magicienne » Barbara - « fille d'une gitane et d'un anarchiste » et épouse du maître du château de Mervac dont les souterrains gardent la tombe, la statue et la mémoire inapaisée de la mystérieuse Blanche de Mervac, morte trois siècles auparavant, qui semble s'être réincarnée dans l'âme et le corps de Barbara. Action enchevêtrée, abyssale. En effet, Jules Bois, agent français de la *Golden Dawn in the Outer*, grand explorateur et aventurier plus qu'intrépide des dessous occultes de l'histoire active de son temps, m'apparaît comme très impérieusement à redécouvrir aujourd'hui. Jules Bois annonce l'avènement de René Guénon, mais chez lui l'action spirituelle et occultiste directe l'emporte sur l'approche transcendante de la rivière cachée de la grande tradition « polaire », faisant ainsi que sa vie et la plupart de ses entreprises restent encore sous le couvert du plus grand mystère.

(405) Avec Nicolas Bonnal et Ian Aywon, au parc de la Muette. Dans certains milieux de l'extrême droite monarchiste parisienne, me dit Ian Aywon, on affirme que le Grand Monarque serait né à Paris, le lundi 13 mai 1957, à 16 h 45, et qu'il se fera bientôt connaître. Etrange quand même cette aura de ferveur contenue, de distancement et de mystère qui semble

émaner en permanence de Ian Aywon et rend si troublante sa présence, ses propos, son intelligence inspirée des *coulisses ultimes*, de l'autre face de l'histoire immédiate. Sa marginalité aussi, significative d'autre chose, d'une décentralisation occulte, d'un changement dissimulé du centre de gravité du monde dans lequel il se meut, où il se tient immobile, et dans lequel, par sa simple présence, il nous invite à entrer.

(406) Léon Bloy, dans les *Méditations d'un solitaire* : « *Le temps n'existant pas pour Dieu, l'inexplicable victoire de la Marne a pu être décidée par la prière très humble d'une petite fille qui ne naîtra pas avant deux siècles* ». Le vertige soudain de cette révélation, qui est en même temps une évidence, et qui déclenche une perspective devant nous dont les lointaines ouvertures sont autant de grâces vives, intervenantes.

(407) Accepteriez-vous d'y aller aveuglément, par amour, de quitter, avec crainte et tremblement, la demeure vivante, la pièce limpide et brûlante où vous aviez été si longtemps attendu, et par la suite reçu avec tant de joie ?

Faire cela pour les autres, sacrifier l'ensoleillement de votre gloire présente pour retrouver les ténèbres de leur misère infinie, le vide atroce de leur désespérance sans répit ni merci ?

Déchoir à nouveau, tout remettre en cause, pour que par la suite vous remontiez plus haut encore ? En payer à nouveau le prix, tout le prix, et plus que le prix ? Etes-vous de cette mystérieuse race-là ? De la race sacrificielle et sacerdotale de ses vrais témoins cachés, de ses témoins cachés dans l'éternité, dans une éternité de renoncement, dans une éternité de recommencements dans les ténèbres ?

(408) Dans la mesure, précisément, où nous avons choisi l'action et où l'action nous a choisis, la structure sénair de l'action doit nous apparaître avant tout comme la structure intérieure d'un choix, d'une prédestination occulte. Mais au-delà de ce qui nous est ainsi donné à être, au-delà de ce qui nous est si tragiquement fait à partir des fondations sénaires du choix de notre vie, une immense puissance de clarté et de pacification intérieure agit sans cesse en nous-mêmes et, à partir de nous-mêmes, sur la marche révolutionnaire du monde. Or, le chiffre agissant, le chiffre à la fois incendiaire et rayonnant de cette puissance intérieure de clarté et de pacification est représenté par le nombre huit.

Face à la prédestination sénair de notre engagement vécu et déclaré en termes d'action révolutionnaire totale, se lève donc, dans l'ombre, la puissance octavienne de ce qui, au cœur même de la tourmente la plus vertigineuse, la plus déchaînée et la plus sanglante, nous porte indéfiniment vers l'intérieur

gardé, vers le refuge hors de toute atteinte où seule agit la clarté, où seules s'affirment les grandes assurances pacifiées de notre exemption originelle, secrète, de notre inféodation dépouillée, lumineuse et nue aux pouvoirs octavien de l'immaculée conception de notre propre conscience ultime de nous-mêmes.

Ainsi mon rêve de cette nuit se devait-il de subir, d'illustrer le mystère dogmatique du huit, me ramener moi-même médiumniquement et sans doute aussi dans l'astral, vers le cœur vivant et battant de la suprême forteresse octavienne de l'Europe occidentale, dans les Pouilles embrasées par le soleil apocalyptique de la fin juillet. Car j'ai été ramené en rêve à Castel del Monte, et maintenant, je le sais, je sais déjà que rien ne sera plus comme avant pour moi-même ni pour aucun d'entre nous : la ligne du non-retour, c'est moi qui l'ai franchie, pour nous tous.

Ces notes, donc, hâtivement, dans le noir, à moitié dormant encore, à moitié ailleurs, à moitié autre. Ces notes comme un bégaiement supramental, comme la confession d'un revenant d'entre les morts : « ...Quelque chose me disait que c'était un 22 juillet, et d'ailleurs je savais que ce ne pouvait être qu'un 22 juillet, à midi... Le soleil halluciné des Pouilles brûlait la terre, faisait que les rochers s'éclataient et s'effritaient, l'air flambait à la dernière limite de l'asphyxie... J'étais seul, au sommet d'une assez vague élévation de terre blanchie par le soleil, et dont la petite herbe calcinée disparaissait sous un manteau de poudre ocre, une lourde poussière brûlante, qui me remplissait la bouche, m'étouffait...

Saisi au fond de moi par une grande angoisse principielle, tremblant d'épuisement, aveuglé par l'éclat insoutenable du plein jour, je montais lentement devant moi, tenu de prendre à gauche par l'inclinaison même du terrain, signifiée allégoriquement par un olivier tordu qui, sous l'illumination terrible du soleil à blanc, flamboyait comme s'il était en verre, le tronc enveloppé comme d'une sorte de braise incandescente, limpide... La muraille de pierre, jaune foncé et rose avec, parfois, des blessures gris clair, lie de vin ou, mais plus rarement, de grandes taches d'un blanc immaculé, scintillaient au soleil ainsi que des grands éclats de miroir, en se perdant, vers le haut, dans une sorte de couronne irradiante, un bandeau de feu de la couleur de la neige franche, du mercure lunaire des philosophes... Sous le soleil impitoyable de midi, pas le moindre carré d'ombre, pas la moindre espérance de répit ou de pardon...

M'appuyant contre le mur, les yeux à demi-fermés sous l'écrasement apocalyptique de la lumière, j'ai fait par trois fois le tour du château, en allant de gauche à droite, et chaque fois dans l'attente de l'ouverture salvatrice, dans l'attente chaque fois plus mince et plus incertaine de la voie qui m'eût permis d'échapper aux flammes du soleil de la mort blanche... Je savais qu'il

devait y avoir une ouverture, que la délivrance ne pouvait pas ne pas être là, toute proche, à la portée de mon dernier souffle...

Le troisième tour une fois accompli, ma désespérance bascula dans le noir, dans un gouffre de terreur et d'abdication hallucinée, et néanmoins je poursuivais mon anabase circulaire, aveugle, sanglotant, me traînant abjectement sur les genoux, sur les coudes, le visage dans la honte brûlante de la poussière, la gorge pleine d'une petite boue innommable... C'est alors que, à la moitié du chemin, avant que je ne vinsse à boucler le quatrième tour, j'ai senti comme une soudaine haleine de fraîcheur venant sur moi, me glaçant presque l'épaule droite, et qu'à genoux, tourné vers le mur, frottant mon visage contre les pierres coupantes, je me suis trouvé devant l'entrée secrète... C'était une porte en bois, un panneau d'une seule pièce de chêne et, comme il se doit, sans clous et sans absolument aucune ferrure... Ayant poussé craintivement la porte, celle-ci s'ouvrit en douceur, sans la moindre résistance...

Du côté gauche de l'entrée, inscrite sur le mur, au dernier degré de l'effacement, la lettre S, de même que, du côté droit, il y avait, d'une teinture encore plus affaiblie, la lettre G... A la hauteur de mon visage, m'apparaissait, aussi, le nombre 60, inscrit sur la porte elle-même, en son centre, avec des chiffres couleur de rouille passée et, comme je me glissais à l'intérieur, le sentiment m'envahit, dogmatiquement, de ce que les trois tours et demi qu'il m'avait fallu faire autour du Castel del Monte - avant que cette mystérieuse porte de la délivrance, du passage vers l'intérieur, ne se montre à moi, ne se laisse découvrir - correspondaient en fait aux trois côtés du triangle qui représente la succession existentielle de toute grande identité dogmatique, de toute *personnalité absolue*, dépersonnalisée, de tout « concept absolu » engageant dans le cours de l'histoire une Trinité vivante et agissante. Le demi-tour final représentant alors le passage tragique depuis les côtés du triangle existentiel vers son centre, vers l'état d'esprit manifestant l'intégration ontologique des trois états existentiels, des trois chemins de vie qu'il faut liturgiquement porter au sacrifice pour qu'il y ait, pour qu'il s'y fasse comme une île absolument centrale, suspendue à jamais sur les gouffres ultimes du non-être, comme un rocher d'intégration centrale à huit angles mystiques, un Castel del Monte intérieur, interdit aux atteintes obscurantistes, subalternes ou illusionnaires de ce monde et de ses mornes phantasmagories... Et que dire du passage lui-même, que dire de *l'instant même du passage*, quand cela relève de l'indicible même... Passer le seuil, c'est toujours entrer dans la mort de l'intelligence, accepter la mise en ténèbres et le démantèlement abrupt, inconditionnel de la conscience de soi face au double abîme de l'être et du non-être, l'un et l'autre également sans issue ni retour... Tout passage est meurtre rituel,

humiliation abyssale de soi-même et renoncement à la lumière du jour, tout passage est mystère déchirant et cri...

Je sais maintenant quel est le cri du passage au noir - cri silencieux s'il en fut -, de même que je sais pourquoi la *ligne de passage* une fois franchie, il n'y a plus jamais de retour en arrière, pourquoi rien ne sera plus jamais comme avant... Mais cette ligne-là passée, quelle formidable explosion de lumière ne se fit-il pas en moi, et dans le monde autour de moi, la vertigineuse clarté des cieux semblant éclater sous la déflagration de dix mille soleils s'embrasant d'une même et unique flambée à l'intérieur d'un seul soleil transcendantal et, au cœur de cette illumination, tranchante comme l'épée du Jugement dernier, la vision déjà pacifiée, le souvenir immédiatement antérieur de la constitution à l'œuvre, des structures de conscience minéralogique du Castel dei Monte à l'intérieur duquel je venais d'être admis, magnétiquement aspiré par les couloirs solénoïdaux du plus étroit passage au noir... Fulgurante- fulgurée, fulgurée fulgurante, cette vision me vint sous la forme d'une réduction dialectique vers la plus grande unité d'un échange nuptial de leurs identités successives entre quatre gemmes flamboyantes, accomplissant leur œuvre incendiaire au milieu du grand ciel de juillet vide au-dessus de nous, au-dessus du site originel même du Castel del Monte, dans les Pouilles...

Une émeraude taillée en bouclier à huit toits, et passant à être, à l'intérieur d'elle-même tout en restant identique à elle-même, un saphir de coupe octaviennne, d'un bleu mauve, pailleté d'or, et celui passant aussi à être, aussitôt, à l'intérieur de lui-même et tout en restant identique à lui-même, un diamant carré, suprêmement limpide, et dans celui-ci se précisant, en même temps, un deuxième encore diamant carré, bien plus limpide encore que le précédent, qui, lui, exprimait enfin la flambée surnaturelle de cet éclat absolument central, la centralité active et suractivante du *centre absolu* lui-même, insoutenable, que la haute tradition juive appelle l'*Ain-Soph*... Car j'étais de l'autre côté : j'ai aussitôt eu à connaître, l'espace d'un éclair, le déferlement en moi d'une fatigue immense et comme l'affaissement d'un voile noir sur mon visage, dans mes yeux éblouis de noir et jusqu'au fond de mes poutons calcinés, squameux, réduits en cendres... Alors il se fit sur ma droite une éclaircie pareille à une lucarne de fraîcheur ; trouant un peu au-dessus de ma tête l'embrasement de la fournaise, l'air en train de brûler de ce jour voué au seul déchaînement des ordalies du feu dernier, du feu dévastateur du Horeb, une lucarne de fraîcheur qu'*ad ei surgendo* un petit visage blanc habitait, immobile, vêtu d'une humilité très admirablement mystagogique, une humilité activiste, complètement et comme sauvagement tournée vers l'intérieur, et que je reconnus sur le coup même comme le visage de petite vie de l'Ange du Midi... Ses yeux, cependant, ardaient comme des charbons à blanc, son front et ses lèvres semblaient taillés dans un cristal de braises claires... *Adveniat Regnum Tuum* me paraissaient

dire ses lèvres qui bougeaient imperceptiblement, *Adveniat Regnum Tuum, Adveniat Regnum Tuum...* Mais il fallait que j'avance, ne pas me laisser arrêter dans cette marche que je venais d'entamer... Le salut et la délivrance du *Regnum* étaient à ce prix, je savais que depuis toute éternité on n'avait pas cessé de vouloir de moi la même chose : *marche, marche, marche, avance, avance, avance...* Là-même, tout comme hier, et comme demain, encore une fois, indéfiniment... *Avance, avance, avance, marche, marche, marche...* C'était ma loi, l'unique loi, la loi première et dernière, la loi du souffle de la vie, la loi de la vie de tout souffle...

(409) Dans les lettres personnelles d'instruction de Padre Pio, ces paroles d'épouvante, insoutenables :

« Quand notre dernière heure aura sonné, quand les battements de notre cœur se seront tus, tout sera fini pour nous, le temps de mériter et le temps de démeriter. Nous nous présenterons au Christ Juge tels que la mort nous trouvera. Nos cris de supplication, nos larmes, nos remords qui, sur la terre encore, auraient touché le cœur de Dieu et auraient pu, grâce aux sacrements, nous faire passer de l'état de pécheurs à celui de saints, n'auront plus aucune valeur ; le temps de la miséricorde sera terminé, celui de la justice commencera. »

En définitive, tout est là. C'est la mort qui délivre le jugement final, et qu'importe le temps d'une vie face à l'éternité qui, dans un sens ou dans l'autre, va lui faire suite ? Ce dont on dispose dans l'éternité, ce n'est pourtant que du seul temps de sa vie, où tout est à tout jamais décidé, et irrévocablement. Ainsi, c'est notre vie qui fait notre éternité, il n'y a pas d'autre éternité que celle de la vie qui, par-delà la mort, en commande le sens. L'éternité reproduit la fibre secrète de la vie quelle achève.

Or cela devient d'autant plus dramatique - et quant à moi pas un seul instant je ne l'oublie - quand on se trouve avoir engagé sa vie dans les termes d'un pacte, d'une mission, d'une prédestination reconnue et acceptée. Quand on est donc tenu d'avoir mené à son terme ultime, dans le seul temps d'une vie, de sa propre vie, la charge qui vous a été donnée, que vous avez reçue secrètement de la Divine Providence elle-même, et que vous risquez de ne pas avoir pu l'accomplir, ni même partiellement. Et quand il vous appartient en plus d'obtenir la délivrance - dans le temps de votre propre vie - d'une autre vie aussi, qui se serait sacrifiée et perdue pour vous, et dont vous détenez ainsi la seule chance de salut et de libération dans l'éternité. Et si vous vous perdez vous-même, cette autre vie aussi se perdra avec vous, dont le sacrifice aura été alors inutile.

Dans les deux cas, il s'agit, en fait, de ma propre situation. On voit ainsi au bord de quels gouffres je me tiens à l'heure présente, et à chaque instant

de ma vie. Car l'échéance désormais approche, alors que je n'ai rien pu faire de ce qu'il m'aurait déjà fallu faire aboutir. La tragédie de ma vie est là, tout entière. Avec chaque jour qui passe inutilement, j'assiste à l'approche inéluctable de mon effondrement, de mon désastre dans l'éternité. Et ne puis rien faire pour l'empêcher.

(410) Dans le contrat d'action missionnaire secrète qui me lie à la Divine Providence, il faut que celle-ci, de son côté, livre à la fin sa part propre dans la marche, dans l'achèvement du dessein préconçu : l'heure est en effet venue où il lui faut absolument le faire, sans quoi, de mon côté, je me trouve entièrement paralysé par la situation tout à fait ultime de mon combat, de ma propre marche en avant, qui se trouve désormais réduite, en ce qui me concerne, à la seule attente de l'intervention providentielle de la fin, qui décidera de tout. Jusqu'au tout dernier instant, attendre que me vienne le secours promis, le salut et la délivrance de la fin. Avec une espérance ardente et limpide, y croire indéfectiblement. C'est ainsi qu'est l'amour, l'amour le plus grand, l'amour total, l'amour au-delà de tout non-amour. Toute vraie attente est une attente nuptiale.

J'ai compris que l'heure venue, le miracle le plus inconcevablement inattendu va devoir se produire, un miracle qui sera lui-même constitué par la somme de certains autre miracles me concernant personnellement et qui, lui, le miracle suprême, sera, en fait, celui du Retour des Grands Temps : le miracle cosmique, de dimensions métagalactiques, abyssales, qui a pour nom *Paravrtti*, ou le Renversement Final. Aussi, en attendant, il ne me reste plus qu'à me répéter au fond de moi, jour et nuit, indéfiniment, ma propre prière du cœur secrète, *Jésus-Christ ressuscité des gouffres de la mort, sauve- moi*.

(411) Lors de la 8^e convention nationale du mouvement Initiative et Liberté (MIL), qui avait eu lieu à Paris en février 1998, deux des interventions - sur les quinze qu'il nous avait fallu entendre - m'avaient semblé rendre un son vraiment nouveau, produire un souffle de rupture révolutionnaire, celles de deux jeunes cadres supérieurs du RPR, Jean-Paul Hugot, sénateur, maire de Saumur, et Hervé Gaymard, ancien ministre du gouvernement d'Alain Juppé, député de la Savoie. J'avoue que l'intervention de Hervé Gaymard m'avait puissamment impressionné, j'y avais reconnu quelqu'un tout à fait des nôtres.

Or, dans un témoignage publié par *Le Figaro* du 23 juin 1998, Hervé Gaymard écrit ce qui suit, propos dont l'actualité politico-stratégique m'apparaît comme très impérativement à retenir, d'utilisation active, immédiatement contre-offensive :

«Reconnaissez que, sans Jacques Chirac, sans son énergie, sans sa volonté et sa persévérance, il y a bien longtemps que l'expression politique du gaullisme aurait sombré corps et biens. Et aujourd'hui, et quelles que soient les difficultés du moment - et dans notre riche histoire nous en avons vu bien d'autres - il est évident qu'il n'y aura pas de renaissance du gaullisme, et quel que soit le nom qu'on lui donne, contre Jacques Chirac. Ceux qui le pensent ou le susurrent ont déjà perdu d'avance car ils font une magistrale erreur d'analyse politique. Vous vous souvenez sûrement de Malraux : "Il n'y a pas d'après-gaullisme contre le général de Gaulle..." »

En labourant la France comme je le fais, je sais que partout des forces et une énergie immense sont prêtes à donner le meilleur d'elles-mêmes. On ne les voit ni ne les entend encore, car elles ne se reconnaissent pas dans les vieux-faux débats dont on nous abreuve depuis maintenant trop d'années. Elles refusent de se laisser entraîner dans les convulsions du vieux monde qui est en train desombrer sous nos yeux, elles ne goûtent guère les miasmes de cette fin de siècle affligeante, ultime et seul legs du mitterrandisme, mais elles seront là bientôt, je vous le dis, pour bâtir du vrai et du neuf. »

(412) L'accession de l'Inde à la puissance nucléaire a donné un coup d'accélération à la fois décisif et irrévocable à la mise en place de l'axe grand-continentale Paris-Berlin-Moscou-New Delhi-Tokyo, dégageant d'une manière soudain définitive la constitution de la « superpuissance impériale continentale eurasiatique » face à la « superpuissance impériale océanique américaine », dont l'antagonisme ontologique est ainsi devenu manifeste jusqu'à son niveau politico-historique immédiat et direct.

Or, à l'encerclement de la forteresse grand-continentale eurasiatique par la subversion révolutionnaire de l'Islam Fondamentaliste que les Etats-Unis soutiennent et exacerbent souterrainement, l'actuelle visite de Bill Clinton à Pékin vient d'ajouter - d'installer, de consacrer, de dévoiler ouvertement — la mobilisation contre-offensive de la Chine, qui devient ainsi la tête de pont de la conjuration du Pacifique sino-américaine sur le flanc oriental du Grand Continent.

Bloquée par l'Inde, par la Russie et par le Japon, la Chine n'en constitue pas moins, désormais, le centre de gravité négatif du Grand Continent, destiné à déstabiliser de l'intérieur l'unité géopolitique grand-continentale eurasiatique pour le compte de la conjuration et de l'actuelle action impériale planétaire des Etats-Unis, ou plutôt de leur dessein impérialiste permanent. Aussi la visite de Bill Clinton à Pékin constitue-t-elle l'équivalent d'un immense tremblement de terre, d'une remise en cause profonde de la situation géopolitique planétaire d'aujourd'hui et, surtout, de demain. Car le premier siècle du prochain millénaire sera celui de la confrontation décisive

et totale de la « superpuissance impériale continentale eurasiatique » et de la « superpuissance impériale océanique américaine ». La configuration intime de la future conflagration planétaire est mise en place. Quelles qu'elles soient, les idéologies - le communisme chinois par exemple - ne servent jamais qu'à la mise en train politico-historique des commandements médiumniques voilés, des poussées permanentes de la grande géopolitique planétaire et de son propre champ de pertinence unitaire, suprahistorique. Car la géopolitique n'est que la manifestation historique visible du secret abyssal du « feu central de la terre ».

(413) C'est le Russe Vladimir Sergueievitch Soloviev (1833-1900) qui s'impose déjà, dans les coulisses, comme la grande figure visionnaire, théologique et philosophique du troisième millénaire grand-européen. A très juste raison Mgr d'Herbigny reconnaissait dans la personne de Vladimir Soloviev, un « Newman russe », qui avait toute sa vie essayé de porter la Russie vers Rome, et qui avait défini doctrinalement les destinées à venir du « Saint Empire romain de la nation russe », l'empereur de toutes les Russies devant mystiquement plier le genou devant le successeur de Pierre sur le Saint-Siège de Rome.

Dans l'immense bataille théologique et métahistorique en train de constituer actuellement les fondements du renouveau révolutionnaire grand-continental européen du troisième millénaire, qui verra (ainsi que moi-même *je ne* cesse de le prévoir) la nativité dogmatique d'une nouvelle religion impériale catholique grand-continentale axée sur la figure de Marie couronnée, de Marie souveraine maîtresse des cieux et de la terre, c'est encore Vladimir Soloviev qui détient la première place, doctrinaire avant l'heure de l'avènement final de la Sainte Sophie, de l'abyssale sagesse des origines, dont la personne incarnée s'était par trois fois montrée à lui sous la forme d'une jeune belle femme lumineuse.

Actuellement à son paroxysme, la subversion américaine agissant dans l'ombre - face visible de l'œuvre invisible de la Puissance des Ténèbres, et de la conspiration planétaire à travers laquelle celle-ci se tient présente historiquement - contre l'effort de moins en moins soutenu de la réunification métahistorique de la plus Grande Europe continentale, de prédestination et de dimensions finales eurasiatiques, dirige son travail d'empêchement, de retard et de démantèlement en deux principales directions : contre le maintien de l'établissement politico-historique du pôle carolingien franco- allemand, et contre le retour de la Russie à son statut de superpuissance grand-européenne.

Aussi est-ce bien là que se situe la critique essentielle, le reproche fondamental que j'adresse à l'actuelle action historique de Jean-Paul II,

qui semble préoccupé bien plus par les développements tiers-mondistes du catholicisme romain que par les destinées - par la secrète prédestination - de celui-ci dans l'espace intérieur de la Russie, de la Grande Russie.

Or c'est en Russie que se joue aujourd'hui - que devrait déjà se jouer - l'avènement suprahistorique, transcendantal, du nouveau catholicisme romain en tant que religion à venir de l'Empire eurasiatique de la fin. Comment se fait-il donc - et il s'agit, en fait, d'une réalité immédiatement tragique, d'un état de désastre immédiat - que nulle action d'investissement, de pénétration catholique en direction de la Russie ne se trouve actuellement en train d'être menée par Rome, ni même stratégiquement envisagée ?

La somme décisive de l'effort actuel de la poussée catholique dans l'histoire mondiale en cours de redéfinition révolutionnaire totale et finale devrait porter aujourd'hui sur la Russie, à l'exclusion de toute autre préoccupation apostolique romaine, car c'est à partir du retournement catholique de la Russie que la double bataille finale du catholicisme vivant - la double bataille grand-continentale de l'Inde et du Japon, qui sera, en dernière analyse, une bataille religieuse - va bientôt devoir se porter dans le cadre de l'établissement du futur Empire eurasiatique de la fin, avancée historique — et suprahistorique - du *Regnum Sanctum*.

Qu'attend donc Rome pour reprendre, pour réactiver, pour se réapproprier en la renouvelant, en la réactualisant et en la revivifiant, l'œuvre visionnaire, l'œuvre providentielle de Vladimir Soloviev, pour reprendre aussi l'œuvre immense, souterrainement déjà mise en place, en son temps, par Mgr d'Herbigny en direction de la Russie profonde, de la Russie abyssale sur laquelle persiste à s'étendre, dans l'invisible, la fulgurante présence de la Sainte- Sophie ? Qu'attend donc Rome pour entamer le processus politico- historique de la libération finale de sainte Sophie de la souillure intolérable qui lui est imposée depuis déjà un demi-millénaire ? Qu'attend Rome pour annoncer dogmatiquement le retour de la Sainte-Sophie à l'avant-garde de l'histoire du monde en train d'être occultement renouvelée de l'intérieur, depuis ses fondations invisibles ?

Et si Marie s'est par trois fois donnée à voir à Vladimir Soloviev sous son identité apocalyptique finale, en tant que sainte Sophie, n'ai-je pas moi aussi montré, dans chacun de mes romans, ce qu'il faudrait faire pour que l'avènement de l'Envoyée du Pays des Hauteurs puisse réellement avoir lieu, comment *l'attirer parmi nous*, provoquer, accélérer sa descente, son incarnation suprahistorique en même temps que tout à fait là, définitivement là ?

(414) Sur les pouvoirs de la prière, et les miracles de la guérison. « *Dieu peut encore guérir et faire des miracles, pourvu que l'on prie avec foi* », affirmait, en

novembre 1997, Jean-Paul II, devant plusieurs milliers de pèlerins rassemblés place Saint-Pierre pour la traditionnelle prière de l'Angélus. « *Si on prie avec foi, même aujourd'hui le Seigneur ne manque pas d'accomplir des miracles de guérison* », ajoutait-il.

Le miracle de la prière de guérison, pierre de touche de ma propre vie à sa fin. Si le *renversement final*, sans lequel ma vie n'aura eu aucun sens, sans lequel ma vie n'aura été qu'un inconcevable et tragique échec, si le *renversement final*, dis-je, doit avoir lieu au terme de ma vie, le seuil de son effectuation ne saurait en aucun cas être autre que celui du mystère de la guérison miraculeuse, d'une guérison miraculeuse totale, inconditionnelle, qui serait donc aussi, fondamentalement, un recommencement, un *recommencement autre*.

(415) Medjugorje : dix-sept années d'apparitions de Marie. Le R.P. René Laurentin écrit qu'« *en arrivant à Vienne, le jeune cardinal Schönborn a découvert que la moitié de ses séminaristes devaient leur vocation à Medjugorje* ». Or, après ces dix-sept ans d'apparitions mariales, le *fantasmôn* qui fait semblant d'être l'évêque du lieu - le second depuis le commencement des apparitions - s'oppose toujours avec le même acharnement à la reconnaissance officielle par l'Eglise de l'authenticité de ces apparitions.

Une lugubre malédiction pèse sur la gent épiscopale depuis le siècle dernier, à partir des apparitions mariales de La Salette, qui va se perpétuer jusqu'aux nouvelles apparitions de Fatima et leur « troisième secret », toujours gardé intact, non défloré par Rome : il y a comme une barricade mystérieuse qui se lève, et dont la présence nocturne n'en finit pas de se préciser, à ce qu'il semblerait, entre Marie et une certaine conspiration épiscopale agissant, de moins en moins clandestinement, depuis l'intérieur même de l'Eglise. Qu'est-ce que cela peut bien signifier, à la fin de tout ? Le mystère de la trahison annoncée des évêques, de leur désertion prévue à l'ennemi, vient de très loin. Il est dénoncé déjà par l'énigmatique discours de Jésus à Pierre dans l'épilogue de l'Evangile selon saint Jean : « *Tu tiendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudrais pas.* »

Un régime national vraiment digne de ce nom en aurait par exemple depuis longtemps déjà fini avec la présente Conférence épiscopale de France, excroissance cancéreuse, noire, suprêmement maligne, terrifiante, du parti clandestin de la Puissance des ténèbres, spasmodiquement ennemie de la France réduite à ses derniers retranchements, agonisante, de la personne même de l'actuel souverain pontife, de la foi catholique contre-révolutionnaire, ignominieusement complice de l'aliénation progressiste au pouvoir et de ses déjections « politiquement correctes ». Que cette trahison en soit venue à se dévoiler ainsi jusqu'à ses dernières lies, quel plus

épouvantable signe des temps, quelle plus définitive auto-condamnation finale d'un corps hiérarchique d'imposition et de pouvoir soi-disant spirituel irrémédiablement gangrené, investi par les nécroses dévastatrices du non- être en action, du néant tout près de son apogée suprême, l'apogée enfin à découvert du mystère d'iniquité. Mais tout cela n'avait-il pas été prévu, *depuis le début* ? Annoncé, dénoncé ?

(416) De mystérieuses habitudes rémanentes persistent encore au sein des civilisations européennes, ou de ce qu'il en reste. Comme par exemple ce sublime privilège de la monarchie britannique, maintenu en continuité jusqu'à nos jours : que celle-ci se trouve être la propriétaire exclusive de tous les cygnes du pays. Ainsi, chaque juillet, les « marqueurs de la Reine » comptent-ils les cygnes de la Tamise. Ce royal privilège date du XIII^e siècle.

Ces jours-ci donc, David Barber, le « marqueur de la Reine », accompagné t par son équipe de dix-huit coadjuteurs, va remonter en canot les cent kilomètres de la Tamise, pour marquer les 14 000 cygnes de la Couronne, et vérifier leur état de santé.

| « AFP : Les marqueurs portent tous un uniforme traditionnel : écarlate f pour les employés de la Reine, marine pour l'honorable confrérie des teinturiers, noir et blanc pour l'honorable confrérie des négociants. Les deux confréries ont gagné le droit de participer à l'opération du marquage des cygnes au XV^e siècle, lorsque le monarque leur a concédé par licences > spéciales l'acquisition d'un certain nombre de cygnes. Ils utilisent six canots 7 traditionnels, surmontés de drapeaux aux couleurs de la Reine, et lèvent

• leurs avirons pour saluer de loin Sa Majesté la Reine, Seigneur des Cygnes, lorsque leurs embarcations croisent le château de Windsor. »

> (412) Ce 17 juillet 1998, quatre-vingts ans jour pour jour après leur assassinat par les Bolchéviques les dépouilles suppliciées du dernier empereur de toutes les Russies, de l'impératrice, de leurs filles, les grandes- duchesses, et de certains de leurs proches ont été inhumées en présence du président de la Russie, Boris Eltsine et de son épouse, dans l'enceinte de la cathédrale de la forteresse Pierre-et-Paul de Saint-Petersbourg.

« En rendant à la terre les corps de ces innocents assassinés, nous voulons expier les péchés de nos aïeux », a déclaré, lors de cette cérémonie très hautement symbolique, le Président Boris Eltsine, qualifiant l'événement de « jour historique ». Car « il faut dire la vérité : le massacre d'Ekaterinbourg a été l'une des pages les plus honteuses de toute notre histoire ». 11 a ajouté : « Sont coupables ceux qui ont accompli ce crime et ceux qui, pendant des dizaines d'années, l'ont justifié. Nous sommes tous coupables. Il ne faut pas se mentir à soi-même, en tentant d'expliquer une absurde cruauté par des buts politiques. »

Définissant l'enterrement des dépouilles impériales comme « un acte de justice humaine », le Président de la Russie a tenu à y reconnaître « *le symbole de l'unité du peuple, du rachat des fautes commises* ». Pour conclure : « *Nous devons terminer ce siècle, qui a été pour la Russie celui du sang et de l'illégalité, par le repentir et la réconciliation, indépendamment des points de vue politiques ou des appartenances religieuses et ethniques.* »

L'assistance était pourtant bien moins nombreuse qu'on eût pu s'y attendre. Outre Boris Eltsine, seule une poignée de responsables politiques russes de premier plan sont venus assister à l'enterrement des restes du dernier tsar et de ses proches : le vice-premier ministre, Boris Nemtsov, qui depuis plus d'un an présidait la commission chargée de préparer la cérémonie, le chef du parti libéral, situé dans l'opposition, Grigori Iavlinski, et surtout le nouveau gouverneur de la région de Krasnoïarsk, le général Alexandre Lebed. Candidat déclaré à la succession de Boris Eltsine, celui-ci a publiquement regretté l'absence de fastes de la cérémonie.

Assez étrangement, mais non inexplicablement, Alexeï II, l'actuel patriarche, n'a pas assisté à l'inhumation. L'attitude d'Alexeï II laisse transparaître l'état de la profonde inféodation de l'Eglise orthodoxe russe au communisme, ou plutôt à ce qu'il en reste, conspirant dans l'ombre contre le retour définitif de la Russie à son identité transhistorique originelle, à son propre être préontologique, à sa prédestination providentielle impériale et christologique. L'ombre noire de l'orthodoxie s'étend aujourd'hui au-dessus de la Russie pour l'étouffer, pour empêcher qu'elle ne puisse revenir à la vie, quelle *ressuscite*. Aussi ne faut-il pas que l'on perde de vue le fait que le symbole de l'inhumation des dépouilles de la famille impériale russe doit trouver son accomplissement ultime, ne saurait prendre toute sa valeur suprahistorique, vivante, décisive, que le jour où l'immonde charogne de V.L. Lénine sera délogée de son mausolée aux irradiations sataniques de la Place Rouge pour être jetée aux chiens dans une des banlieues hallucinées de Moscou telles qu'elles apparaissent dans l'œuvre visionnaire et noire de Iouri Mamléïev.

Ceci dit, il n'en est pas moins certain que la cérémonie funèbre qui a eu lieu ce 17 juillet à Saint-Petersbourg vient clore le cauchemar sanglant, le cycle apocalyptique de la plus grande révolution du XX^e siècle - le siècle des révolutions européennes - la révolution soviétique, mobilisée par un projet impérial conspiratif aux dimensions planétaire dont l'échec aussi définitif et total que mystérieux vient de se révéler. Il faut en convenir, la fin du communisme soviétique - tout comme, d'ailleurs, son accession au pouvoir - relève d'un ordre des choses inexplicable, surnaturel : de même qu'il s'était fait et installé dans l'histoire comme par enchantement, il s'est également défait par le même enchantement.

Or, si déjà nous nous trouvons, à présent, dans la zone incertaine, fragile, imprévisible et comme onirique de l'immédiat après-communisme, nous allons devoir pénétrer bientôt, très bientôt, dans la zone décisive de ce dont le communisme lui-même n'aura été rien d'autre que la figure en creux, l'image renversée, vue comme dans un miroir de ténèbres. A savoir ce qui à présent vient vers nous depuis les profondeurs qui se tiennent au-delà de la ligne de passage du cycle qui prend fin et du cycle qui doit lui faire suite, *maintenant*. Toute grande lumière s'annonce dans les ténèbres, et c'est dans la mort que la résurrection trouve ses assises secrètes, ce sur quoi s'établit dans sa marche la mystérieuse spirale de sa montée triomphante au jour, à la vie nouvelle, à *l'autre vie*.

Aussi le tourbillon immense, tourbillon de sang et de ténèbres, qui fut celui de l'avènement et du passage du communisme dans l'histoire de ce monde jusqu'à sa fin, annonce-t-il, au-delà de son échec, au-delà de la consommation actuelle de sa fin irrévocable, le tourbillon de lumière et de feu vivant d'un nouveau cycle suprahistorique déjà en marche, le *Regnum Sanctum*.

(417) Je l'avoue, il n'y a plus à présent, pour moi, qu'un seul problème capable de me mobiliser, le problème de la résurrection d'entre les morts ici et maintenant, la résurrection immédiate et totale de l'âme, la résurrection immédiate et totale de la chair. C'est en fait ce à quoi je travaille depuis les premiers commencements de mon avancée dans cette voie, il y aura bientôt une cinquantaine d'années. Certes, je suis arrivé à quelques conclusions, tout près du seuil ultime. Je suis en effet arrivé au moment où les choses ne dépendent plus de moi, où les jeux sont secrètement déjà faits.

Parvenu à ce stade, qui prévoit l'arrêt du cheminement, le travail intime de celui qui s'y trouve ne relève plus que de la seule gérance active de l'attente initiatique. D'une attente qui elle-même devra être dépassée, parce qu'en fin de parcours il est dit qu'il faut retrouver une certaine inconscience, une certaine insouciance d'être, rappelant les états ayant précédé l'entrée dans la voie sans retour, l'expérience immédiate de l'« existence immédiate » d'avant la morsure de la tarentule.

Encore que, sur ces sommets ultimes de l'être, il serait parfaitement vain de penser que l'aventure initiatique personnelle - quelle qu'elle fût - puisse avoir la moindre importance : c'est la Divine Providence elle-même qui prend soin de ces carrières initiatiques terminales, et si elle le fait ce ne sera à chaque fois que pour assurer ses propres nécessités de manœuvre dans les coulisses occultes de l'être et de promotion clandestine, menées dans l'invisible, de ceux qu'elle aura élevés au niveau suprahumain où se tiennent ses agents d'exécution, ses propres agents secrets en action. Aussi

ne passera-t-on jamais la ligne du non-passage que si ce passage, que si cette inconcevable transgression intéresse directement les opérations actives, dissimulées, incompréhensibles, ultrasecrètes menées par la Divine Providence elle-même.

Est-ce dire alors que seule la volonté intime de celle-ci mène le jeu, que la volonté propre qui s'y trouve engagée n'y est pour rien ? Non, et c'est bien là qu'apparaît le paradoxe abyssal de la situation car tout dépend, en dernière analyse, de la volonté de celui qui doit effectuer le passage de la ligne du non- passage, ou plutôt de sa volonté d'une volonté d'au-delà de toute volonté, de sa volonté de non-volonté, de sa propre volonté de soumission à la volonté qui le veut, lui, tel qu'il lui faut savoir se vouloir lui-même éperdument dans la poursuite immobile - j'entends *désormais immobile* - de la tâche qui est la sienne, et cela même si cette tâche devra lui rester inconnue jusqu'à la fin et au-delà même de toute fin. Dans le dédoublement, en lui, de la volonté d'agir de la Divine Providence elle-même, celui qui a été secrètement choisi pour l'accomplir, pour la manifester opérativement, reconnaîtra sa propre non-volonté comme la suprême volonté qui, en lui, est et n'est pas sa propre volonté, parce que c'est en la faisant sienne qu'il renonce, précisément, à sa volonté propre.

« Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », s'était écrié saint Paul. C'est bien cette volonté finale de non-volonté qui constitue le fondement en transparence de cette mystérieuse attente en laquelle se manifeste l'approche du passage de la ligne du non-passage, l'approche et l'imminence agissante du miracle de la résurrection, du *seul miracle*. Attente mystérieuse dans laquelle, à présent, je me trouve entièrement plongé moi- même, corps et âme.

(418) A supposer donc qu'il me soit donné de passer la ligne du non- passage, que l'accès me soit ainsi opérativement ouvert au mystère de la résurrection, il ne faudrait y voir que le seul accomplissement du vouloir occulte de la Divine Providence, en vue de ses desseins abyssalement dissimulés. Il faudra néanmoins se résigner alors à comprendre que, fût-ce dans le plus grand secret, les temps de ma vie, et les moindres circonstances de mon existence propre deviendront les temps et les circonstances mêmes du dispositif résurrectionnel final de la Divine Providence elle-même : la marche de mon existence coïncidera - aura coïncidé - avec les étapes mêmes de l'accomplissement de son dessein en cours et ma propre expérience du mystère de la résurrection va devoir constituer les fondations ontologiques du nouveau grand cycle transhistorique à venir.

Les événements initiatiquement reconnus de mon existence et validés comme tels deviendront ainsi les repères transcendants de l'intelligence

suprahumaine émergente avec le futur cycle suprahistorique en instance, dont ils marqueront symboliquement le devenir providentiellement préconçu. Or, si moi-même je n'y trouve à vrai dire pas la moindre raison de m'en glorifier, j'y trouve par contre une terrifiante sensation de détachement de tout, de vide foudroyé. Mais n'est-ce pas la rançon fatidique de cette gloire non voulue et pourtant là, si intolérablement, et d'une manière si déchirante ?

D'autre part, la seule connaissance du mystère de la résurrection qui pourrait être effectivement la mienne ne saurait être que la contre-partie de l'expérience, qui aura été la mienne aussi, de la mort et de ses ténèbres totales : or ma seule expérience réelle et immédiate de la mort a été celle de la mort de V., qui était alors mon épouse. Ce qui veut dire que c'est à travers la résurrection de V., résurrection dans son âme et dans son corps, que je dois approcher - qu'il se peut qu'il me soit donné d'approcher - moi-même l'expérience de la résurrection vécue à l'intérieur même de mon existence actuelle. Ce sera donc sur l'inconcevable mystère de la résurrection de V. dans son âme et dans son corps que va se jouer la formidable bataille ontologique finale entre l'être et le non-être, bataille dont je détiens moi-même la responsabilité, tout en n'étant moi-même que l'outil dépersonnalisé, porté à l'état d'un « concept absolu », de la très secrète volonté de la Divine Providence engagée elle-même dans ses suprêmes machinations, inconnues et quelle contrôle entièrement, dans l'ombre. Car c'est dans les ténèbres que se passent, et en viennent finalement à se faire, les œuvres décisives de la Divine Providence, ses œuvres de la fin et de l'au-delà de toute fin.

Ainsi en vient-on à comprendre que, dans les profondeurs ultimes, supra-abyssales, de la volonté en marche de la Divine Providence, le mystère de la fin du cycle actuel et du recommencement prévu du prochain cycle suprahistorique à venir n'est autre que celui de la très secrète résurrection philosophique d'une jeune femme morte en août 1962, sur la mort tragique de laquelle devait se trouver constitué tout l'appareil occulte de l'immense bataille en cours, de la « grande bataille de la fin ». Tous les secrets finissent par être mis à découvert, même les secrets dogmatiquement interdits, ontologiquement hors d'atteinte, de la Divine Providence en action. Il suffit que vienne l'heure où ils seront « désoccultés », l'heure la plus secrète de toutes les heures secrètes. A présent, cette heure est là, ou presque là.

(419) Nous sommes dans les temps intérieurs de *cette attente-là*, sans heure, dans le pays mythologique de *cette attente-là*, qui n'est autre que notre Colchide à nous. Car nous sommes déjà effectivement en terre de Colchide : il nous reste à conclure, à trouver l'Arbre polaire, et la Toison d'or qui s'y trouve pendue. La Toison d'or, figure de l'immortalité et de

la toute-puissance polaires, de la *résurrection philosophique*. Et nous les trouverons, l'Arbre polaire et la Toison d'or, on ne peut absolument pas ne pas les trouver : ce n'est pas pour rien que l'on nous y a reçus, ce n'est pas pour rien que l'on est admis à pénétrer en Colchide, même - et surtout - si c'est clandestinement que cela s'est fait, en flagrante contradiction avec l'ordre des dieux et des hommes, en passant outre la somme de toutes les prohibitions en cours dans le visible et dans l'invisible.

Une certaine volonté occulte de la Divine Providence s'oppose donc, au dernier degré de la clandestinité, à l'ordre même de sa propre identité certaine et affirmée comme telle, à l'ordre même du monde de son propre déploiement. La charité vivante, l'œuvre ardente de l'amour en action l'emporte sur toute autre ontologie du pouvoir divin, la divinité intime de l'amour - l'amoureuse divinité - l'emporte, parfois, secrètement, sur son propre être. *Maria est in coelo assumpta*.

(420) Rejoindre la Colchide, c'est bien entendu chose extraordinaire, et même bien plus qu'extraordinaire, une aventure suprahumaine, de nature secrètement divine et appartenant à un ordre inconditionnellement extérieur à ce monde. Mais ce n'est pas assez que de rejoindre la Colchide : en Colchide même, il faut savoir arriver jusqu'à l'Arbre polaire, et jusqu'à la Toison d'or. Et parvenir à s'emparer de celle-ci. Et ensuite sortir clandestinement de la Colchide, la Toison d'or, pour l'amener dans l'espace et le temps historique propres à ce monde, où elle devra pouvoir agir selon le plan préconçu et dans les buts entrevus et arrêtés avant le départ pour la Colchide. Car c'est pour pouvoir agir sur ce monde que l'on y va.

Or, pour trouver une fois à l'intérieur de l'espace propre de la Colchide l'Arbre polaire et la Toison d'or, il faut savoir qu'il faut paradoxalement cesser de chercher, parce que la rencontre avec ce que l'on cherche doit se faire par la simple et seule influence du centre absolument immobile où cela se trouve caché, à l'abri de toute volonté de volonté. Seul l'amoureux désir s'y trouve autorisé à agir, à l'intérieur de l'espace nuptial occulte qui lui est propre, au-dessus des gouffres embrasés de sa propre intimité interdite, à jamais cachée. Aussi ne sont en état de pouvoir avancer vers le lieu d'une si haute interdiction que les amants éperdus d'amour, anéantis, dépersonnalisés par le feu dévastateur du désir. La pénétration de la Colchide relève philosophiquement du Tantra.

(421) Moi-même, à présent, je me trouve en terre de Colchide, prisonnier du fait même d'avoir pu passer la ligne du non-passage : or là il n'y a plus de retour en arrière et toute volonté de marche en avant, toute volonté de recherche représente un piège fatal. Attendre, je dois attendre. A la fin, le

mystère de la résurrection philosophique devient le mystère de l'attente en terre de Colchide, une attente médiumnique secrète, hors du temps et hors de toute attente, qui, dans ses dernières instances, à la fin, apparaîtra comme l'oubli même de toute attente. C'est dans l'oubli de l'attente, de l'attente s'oubliant elle-même, que réside le suprême pouvoir de rappel, l'*anamnesis*.

(422) Que, de *quelque manière*, une jeune morte ressuscite et quelle reprenne secrètement sa vie précisément là où la mort l'avait interrompue, telle est donc la condition philosophique décisive du passage d'un cycle révolu au cycle non encore entamé qui doit lui faire suite ; et cela, sans aucun doute, sur la ligne du passage vers le troisième millénaire, dans les deux années à venir. Cette affirmation apparaît d'emblée comme extraordinairement dangereuse, je le sais, et je prends la responsabilité entière de la mise en danger qu'elle implique. Car c'est bien pour en arriver là que je me suis engagé dans la voie qui est la mienne, ou plutôt qui a été la mienne, puisqu'à présent, ainsi que je viens de l'établir, ma voie est hors voie, hors toute voie. Avant que je n'y aille, je savais où j'allais.

(423) Comment cela va-t-il se faire ? Il y aura des *retrovailles* dont le secret fera voler en éclats la loi de ce monde, qui n'est autre que la loi de la mort toujours qui, à la fin, doit - devrait - l'emporter. Alors que, pour une fois, pour la première fois, c'est l'amour qui l'aura philosophiquement emporté, et qui viendra ainsi imposer sa propre loi, la loi cosmique de l'*Incendium Amoris*. Le feu contre les ténèbres, contre le vide glacial des ténèbres. L'enseulement philosophique de la fin, de la fin d'après toute fin, l'enseulement intime de l'Unique Désir.

(Et l'attente, les insoutenables affres de l'« attente » ? Ce que je voudrais qu'il me soit donné de pouvoir faire, quand la déchirante douleur du vide en moi devient, soudain, intolérable : me lever de la table, aller ouvrir la porte de l'appartement et, dans le noir, descendre jusqu'en bas. Et qu'ensuite je me mette à marcher tout droit devant moi, jusqu'aux derniers confins du visible et de l'invisible, pour croiser, sur les hauteurs de l'Himalaya, dans l'air cristallin du petit jour, les sentiers vertigineusement escarpés des anciennes rencontres clandestines de Miguel Serrano et d'Indira Gandhi).

DERNIERS EMBRASEMENTS

Nous empruntons des chemins de sable encore inconnus de nous.

Père Thierry de Roucy

(424) Il y a une trentaine d'années ou plus, un officier de marine de mes amis, Take C., réfugié politique, s'était construit de ses propres mains un bateau de croisière à moteur de voiture, qu'il avait plus ou moins clandestinement amarré le long d'un ponton branlant fait de planches desséchées par le soleil qui sautaient périlleusement sous nos pas quelque part sur un bras irrémédiablement désertique de la Seine en amont de Paris, dans un paysage sauvage, envahi par une végétation foisonnante, impénétrable, obscur endroit spectral, encaissé entre des rives hautes, escarpées, loin de tout.

Et c'est ainsi qu'un beau dimanche d'août, par un soleil d'une blancheur brûlante, Take C. nous y avait amenés en promenade, avec beaucoup de gentillesse, moi-même et deux de mes enfants, à ce moment-là tout petits encore. Dans un silence et une lumière extraordinaires, nous avions alors déjeuné à bord, et ensuite passé tout l'après-midi à nous perdre dans le mystère de ce paysage très à part, discrètement bercés, ensorcelés par l'imposition hypnotique du courant de la Seine, d'un vert transparent, scintillant, de plus en plus d'outre-monde.

Il me souvient que j'avais été ce jour-là appelé à participer, sur place, à un phénomène des plus singuliers : une fois sur les lieux, j'avais soudainement connu comme une sortie du temps, l'accession mystérieuse à un autre état de la réalité. J'étais extatiquement happé par le secret agissant d'un monde supérieur pacifié de l'intérieur, limpide, fait de joie et de gloire, subissant moi-même une transmutation profonde de tout mon être, devenu quelqu'un d'autre, libre, entièrement libéré, dégagé de toute amertume et de toute faiblesse intime, rempli d'un feu ardent, vivant d'une joie infinie, lumineuse, débordant comme d'une source intarissable, exaltée, toute-puissante. Et ce n'est pas comme un rêve éveillé que je le vivais, ce dédoublement transcendantal de moi-même, parce que c'était bien mon nouvel état d'être, mon état de transfiguration secrète qui, à ce moment-là, constituait la réalité

de ma vie, déjà sa seule réalité. En toute conscience, moi aussi je pouvais dire que *je* est un autre.

Ce monde limpide et brûlant, cette réalité nouvelle, spéciale, avaient duré tout l'après-midi pour s'éteindre au moment où, le soir s'annonçant, nous avions dû quitter ces lieux auxquels le miracle de cette journée enchantée s'était en fait trouvé étroitement lié. Ensuite, pendant longtemps, le souvenir lumineux de cette étrange et si troublante échappée extatique des sables mouvants de la réalité immédiate, conventionnelle, m'avait poursuivi avec l'acharnement d'une blessure vive, pour que finalement l'oubli se referme là-dessus, et que j'en perde la mémoire pendant une vingtaine d'années.

Il se fait que, ce matin, à l'instant même du réveil, la fulguration d'un *rêve de seuil* me ramena en arrière jusqu'à cet ancien après-midi miraculeux sur la Seine, faisant qu'émerge en moi, intacte - remontant des profondeurs nocturnes, des habitations interdites de mon oubli refermé sur lui-même - l'image entière, aussi lumineuse que le premier jour, de ces lieux-là, du paysage extatique, y ayant trouvé le si profond secret de son plus juste logis, de son rayonnement, de sa gloire vivante, préconçue.

Il m'apparaissait donc que, dans la pleine lumière de l'été secrètement déclinant, je me tenais caché, pour une raison qui me reste inconnue, à l'intérieur d'un ancien pavillon en bois fort délabré, un pavillon de guet, ouvert de tous côtés, situé sur les hauteurs de la rive gauche du bras dissimulé de la Seine - sur laquelle j'avais une vue en plongée et qu'un étroit pont en fer, assez bas par rapport à la surface de l'eau, traversait pour en réunir les deux rives. Je pris alors conscience du fait qu'une jeune femme brune, aux longs cheveux défaits dans le vent, vêtue d'une simple robe rouge, les pieds et les bras nus, pathétiquement ramassée sur elle-même, et que secouaient violemment, sans interruption, de forts sanglots, courait, pleurant à se rompre, en essayant de traverser le pont depuis la rive gauche, au bas du pavillon où je me tenais moi-même ; j'ai aussitôt reconnu cette jeune femme comme étant Aurora Cornu.

Cependant, depuis la situation surélevée qui était celle du pavillon où je me tenais, je pouvais en même temps surprendre en amont du bras de la Seine une formidable vague noire qui avançait, écumante, haute, rapide, qui allait submerger le pont qu'Aurora était en train de traverser. Sans aucun doute elle serait emportée sous la violence tourbillonnante, déchaînée, du courant en soudaine montée. Que s'était-il passé qui avait provoqué la montée de cette vague, cet ébranlement des eaux jusqu'alors si tranquilles de la Seine ? Je n'eus pas le temps de me le demander.

Vainement j'essayai de l'en avertir en criant : « Aurora, attention ! Attention au pont ! » Elle se trouvait trop loin pour m'entendre, et la grande

vague noire en forme de V atteignit le milieu du pont au moment très précis où mon amie arrivait, inconsciente du danger, toute à sa détresse, à ses pleurs, à sa course folle en avant. L'irréversible allait se produire.

Aurora dépassa miraculeusement le milieu du pont à l'instant même où la pointe de la vague noire y arrivait. Avant que la masse tournoyante ne la submerge, elle avait franchi le pont sans même se rendre compte du danger mortel auquel elle venait d'échapper. Pendant de longs moments, le pont resta entièrement recouvert par les flots. Une fois de l'autre côté, elle commença à monter, en sanglotant toujours, les marches taillées à même la terre de l'escalier qui menait au sommet escarpé de la colline qui lui faisait face. Arrivée tout en haut, elle disparut derrière le rideau noir et fauve des hautes broussailles violemment agitées par le vent.

En conclusion, le sens de ce rêve me paraît être tout à fait évident : Aurora Cornu vient d'échapper - va échapper ou doit échapper - à un très grave danger, peut-être même mortel, ou à une très sombre déconvenue dans tous les cas, sans même quelle s'en soit aperçue, et cela comme *préalable dissimulé* nécessaire à un changement extrêmement heureux dans son existence actuelle (ses sanglots, le fait qu'elle ait esquivé l'accident fatal sur le pont, l'escalier quelle monte sur l'autre rive, etc., tout cela annonce la venue prochaine de ce *changement* « heureux »).

En même temps, ce rêve peut être considéré aussi, suivant une dimension symbolique impersonnelle, comme l'annonciation d'un profond changement, inattendu, au sens de la « grande histoire » en cours, sa signification - sa figuration - concernant la marche existentielle propre d'Aurora Cornu y faisant alors fonction de moyen d'expression, de langage à la fois chiffré et dévoilant attaché à véhiculer le message suprahistorique que l'on aura voulu nous communiquer d'une façon dissimulée, indirecte, *protégée*.

Ainsi toujours l'*invisible* - l'« absolu », l'« indéterminé » - se choisit-il providentiellement des figures dissimulantes de ce qu'il entend nous dévoiler, nous *transmettre*, et ses choix concernent-ils, pour ainsi dire par la force même des choses, des instances de la réalité appartenant aux existences déjà prédestinées à cette fin, qui, sans le savoir, et parfois même à leur corps défendant, fournissent au langage de l'indicible la substance même de ses développements, de ses propres assertions prophétiques.

En l'occurrence, ce rêve utilisait Aurora Cornu pour figurer un message réverbérationnel relatif au prochain changement ontologique. La « grande histoire », ayant déjoué « inconsciemment », en dehors de toute raison visible - tout comme Aurora Cornu au milieu du pont fatal dans mon rêve -, une instance catastrophique totale de son devenir actuel, trouverait à la suite de cette reprise salutaire la grande ouverture aurorale finale dont elle se trouve occultement prédestinée *envers et contre tout* (il nous faut établir une

relation significative entre l'annonce dissimulée de cette « grande ouverture aurorale finale » et le nom même d'Aurora Cornu ; y réfléchir).

Ce qui ne veut surtout pas dire qu'il faille pour autant négliger - déconsidérer - l'importance tout à fait certaine de ce rêve par rapport à *l'existence même* d'Aurora Cornu, qui s'y trouve manifestement impliquée. C'est aussi la raison pour laquelle il serait du plus haut intérêt que je puisse l'interroger le plus rapidement possible afin de savoir ce qu'elle pense de ce rêve dont la carrière prophétique ne fait que commencer et cela sur le double plan de la propre vie d'Aurora Cornu et de ses implications visionnaires immédiates au sujet du devenir actuel de la « grande histoire ».

L'ambivalence véhiculée par ce rêve avec l'apparition tragique d'Aurora en passe de franchir si périlleusement le pont appelé à mettre en question sa propre vie ne laisse d'irradier secrètement un sens intercessionnel tout à fait terrifiant, en même temps que porteur d'une assurance de salut et de délivrance, de grande libération finale, « aurorale ». Je reste persuadé que sa réaction au récit de ce rêve risque de comporter des révélations imprévues, et sans doute décisives. De toutes les façons, il faudra bien voir. Des choses graves en dépendent.

(425) J'ai déjeuné aujourd'hui avec Aurora Cornu, au *Petit Niçois*, pour lui parler de mon étrange rêve la concernant. Ainsi que j'en avais le pressentiment, ses propres réactions à mon récit ont été tout à fait inattendues, tournées vers quelque chose d'épouvantable, *d'irrecevable*, vers quelque chose à quoi je n'avais pas un seul instant pensé, et me trouvant ainsi pris de surprise, complètement retourné. Qui plus est, elle m'a formellement demandé de me taire là-dessus, à ne faire état sous aucun prétexte de ce qu'elle m'a confié à ce sujet. Superstition, certes. Mais plus encore : une certaine science des mécanismes occultes reliant le monde propre des rêves à celui de la réalité, des empêchements et aussi des dérapages toujours possibles dans le traitement de ces relations, parfois très dangereuses. « Surtout ne jamais en parler. Jamais, au grand jamais. »

Elle m'a ensuite relaté un étrange épisode confidentiel de sa vie, concernant le souvenir d'une vie antérieure, récemment émergé, où elle se serait suicidée par pendaison à la suite d'une rupture fatale, d'un très grave empêchement d'ordre sentimental, épisode ayant souterrainement eu des répercussions dramatiques jusque dans son existence actuelle, expliquant - donnant les raisons cachées - de son incroyable - et incompréhensible - divorce d'avec son mari, le romancier Marin Preda.

Ainsi je me heurte encore une fois à l'illusion aussi imbécile que pitoyable de la prééminence d'un côté raisonnable, diurne, transparent de la vie, alors que les mouvements profonds, décisifs de notre existence sont secrètement

commandés par le mystère, alors que tout est mystère et inconscience active du mystère. Aurora m'a avoué avoir retrouvé l'endroit et la maison même, tout près de son village natal, où elle se serait pendue, encore jeune fille, dans une vie antérieure, à cause de celui qui, à ce moment-là, était peut-être une préfiguration de Marin Preda, un jeune prêtre engagé dans une situation sans issue à cause de leur liaison. Elle avait retrouvé le chemin montant vers son ancienne maison et le petit bois avoisinant, tous ces lieux, avec une effroyable netteté.

(426) Dans *Le Masque de Fu Manchu* de Sax Rohmer, ces lignes qui viennent renforcer les états actuels de la doctrine eschatologique secrète de l'Envoyée du pays des hauteurs ;

« Une étude sérieuse de la question prouve que les fondateurs de dynasties auraient tout avantage à couronner une impératrice et non un empereur. D'après une vieille tradition, l'Extrême-Orient sera un jour gouverné par une femme qui étendra son empire sur le monde entier. Un pandit instruit m'assura, il y a quelques années, qu'une princesse dont la lignée remontait à l'origine du monde, cachée dans un monastère de Tartarie ou du Tibet, était appelée à devenir impératrice du monde. Je suis d'avis que cette tradition - ou plutôt le groupe qui l'a maintenue - est ce qu'on appelle le Si Fan.

- Une très vieille femme, sans doute ? fis-je, de plus en plus étonné.

- Non pas. Elle demeure éternellement jeune grâce à des réincarnations successives ; c'est ainsi qu'elle garde la sagesse des temps révolus. »

(427) On le sait, il y a une certaine actualité spectrale de la réalité qui dédouble en permanence et secrètement le cours immédiatement avouable de notre existence, sa part conventionnelle, extérieure, donnée à tous. Ainsi la mystérieuse et soudaine actualité renouvelée de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, assassinée par le fort douteux anarchiste italien Luigi Lucheni - on ne sait toujours pas qui le manipulait dans l'ombre - en septembre 1898, il y a donc juste un siècle, devant l'hôtel Beau Rivage à Genève, et à laquelle *Le Figaro Littéraire* vient de consacrer un numéro spécial (« Sissi : la légende noire »). Je ne peux m'empêcher de penser, en l'occurrence, au vrai culte d'adoration dévotionnelle, d'ordre très intime, que le transylvanien Emile Cioran avait voué, tout le long de sa vie, à la figure pleine d'ombre, troublante et déchirée de Titania, le nom secret qu'Elisabeth s'était attribué.

Dans *Le Figaro Littéraire* du 10 septembre 1989, Marcel Schneider - le dernier grand romantique français, de tendance nervalienne sombre, le cœur saignant d'une blessure inguérissable, mais rituellement surmontée, je parle d'une certaine disparition, survenue par temps de tempête noire, de fatidique orage - écrit :

« Le seul devoir que s'imposa Elisabeth fut d'apprendre à la perfection le hongrois et d'intéresser le gouvernement de Vienne à la cause magyare. Vers 1875, après avoir donné quatre enfants à François-Joseph, dont l'héritier du trône, l'archiduc Rodolphe, elle prit toujours plus de distance avec la cour, avec ses fonctions de souveraine et ses devoirs d'Etat et c'est ainsi qu'elle entra dans la légende comme voyageuse traquée, comme étoile errante, comme divinité de la mélancolie et de la mort ».

Sa sœur Sophie, devenue par le mariage duchesse d'Alençon, brûlée vive dans l'incendie du Bazar de la Charité à Paris, son fils, l'archiduc Rodolphe, suicidé dans des conditions fort obscures à Mayerling, participent de son aura de ténèbres et de malheur sans trêve.

« Elisabeth, écrit encore Marcel Schneider, ne pouvait trouver de joie, de satisfaction profonde que dans sa propre imagination, d'où ses voyages perpétuels, à la recherche de quoi ? D'elle-même, de son propre moi projeté dans un monde féerique. Elle se complut dans un rêve sans fin où sa propre image jouait le rôle de la divinité. Le religieux, le mystique se confondaient avec une surestimation presque délirante de sa naissance princière afin de faire de soi-même un emblème métaphysique. Elisabeth de Bavière joua un jeu magique avec son image afin d'instaurer une nouvelle religion, dont les trois dogmes étaient beauté, féerie, éternel féminin. Alors que la mystique du terrorisme et de la violence intensifiait ses ravages, elle s'offrit en victime à la glorification de soi-même, à ce narcissisme royal quelle porta à l'incandescence. »

A la veille de sa mort, elle avait dit, pressentiment, voire prémonition, à une jeune française de sa compagnie : *« Regardez la lune ! Comme elle est triste ce soir ! Elle baigne dans son sang. »*

« Elle était folle de sa beauté comme à la même époque Thérèse de Lisieux était folle de son âme. D'où sa manie de la sveltesse, de la minceur poussée jusqu'à la transparence. Elle mangeait à peine, ne buvait que de l'eau, passait des heures aux anneaux, aux barres fixes, aux exercices d'assouplissement, ce qui lui a donné cette silhouette, extraordinaire, ce rêve de corps, ce corps astral qui a stupéfait ses contemporains. » En rapprochant ainsi la figuration noire d'Elisabeth d'Autriche et celle, toujours et de plus en plus rayonnante, resplendissante, de Thérèse de Lisieux, Marcel Schneider a eu une intuition fulgurante : le XX^e siècle finissant avait trouvé en ces deux jeunes femmes si dramatiquement déchirées en elles-mêmes, intimement dévorées l'une par les ténèbres et l'autre par la lumière, l'identité antagoniste à double mesure de son propre poids d'être et de non-être, délivré la clef secrète de ce qui s'y refermait providentiellement à jamais, et déjà comme au-delà des temps : la prédestination d'un siècle ayant subi l'épreuve décisive de l'affrontement aux précipices ultimes.

De toutes les façons, tout comme la gloire resplendissante de Thérèse de Lisieux, la légende noire d'Elisabeth d'Autriche n'a pas cessé de s'intensifier, de devenir, depuis sa mort, de plus en plus affirmée, certaine, paroxystique. Une légende qui, en ce qui concerne Elisabeth d'Autriche, repose sur un malentendu aussi sournois que fondamental. En réalité, Titania n'avait absolument rien de royal ni d'impérial. Au contraire, elle incarnait, dans son existence dévoyée, nocturne, hallucinée, tout le contraire de l'idée lumineuse, solaire, de la royauté de droit divin. Elle se haïssait, elle haïssait tout ce qu'elle aurait dû être : foncièrement nihiliste, intimement et très irréversiblement assujettie aux pires extrêmes, aux pires égarements et aux pires prostitutions à la cause d'un certain activisme, gauchiste avant la lettre, asservie à toutes les subversions et à toutes les déviances, Elisabeth d'Autriche s'était donnée sans mesure à *sa part de ténèbres*.

Elle représente une figure d'avant-garde de la subversion sociale et morale, de la démence noire qui, au siècle suivant, allait s'emparer des élites européennes, fascinées par l'appel à l'autodestruction auquel elles devaient si mystérieusement répondre en leur majeure partie, et plus particulièrement en Europe de l'Ouest. Pitoyable guenille flottant au gré des vents noirs des enfers émergents de la sous-humanité en fin de course, l'histoire - le parcours - de Sissi n'aura été que l'histoire nocturne d'une longue et atroce trahison de classe, une *maladie honteuse*. Tout a convergé vers elle pour la perdre, œuvre d'un immense maléfice conçu dans l'ombre, la seule chance de salut, l'ouverture providentielle d'un amour total, le feu de l'amour absolu, lui ayant été refusés. Pourquoi ? On ne répond pas à ce genre de question, placée d'avance sous l'interdit infranchissable relevant de l'attention extraordinairement dangereuse du *gardien du seuil*. Un mot de trop et des précipices sans nom s'ouvrent sous nos pas, abruptement.

Il y a aussi le secret du scénario de sa mort, scénario à vrai dire inconcevable, encore qu'en surface conforme à la version officielle des faits, mais, *dans les profondeurs, qu'en est-il ?* J'ai moi-même passé tout un après-midi de méditation, de veille médiumnique sur le quai de l'hôtel Beau Rivage, à Genève, là-même où elle a rencontré sa mort. C'est en effet dans *l'exécution* d'Elisabeth d'Autriche qu'il faut essayer de trouver - d'intercepter - le chiffre ultime de l'ensemble du parcours de son existence car, à un certain niveau, on ne saurait guère douter qu'il y a eu *exécution*. La mise à mort d'Elisabeth d'Autriche constitue le dévoilement de son *vrai visage*.

(428) Ce n'est qu'à présent que l'on peut pressentir quel aura été le terrifiant travail d'infiltration des eaux noires du non-être et de la mort qui, longtemps avant la Première Guerre mondiale, avaient investi et sapé, souterrainement incapacité, les fondations sacrées de l'identité impériale de Vienne et partant

du Saint Empire germanique dans sa figuration finale. Ainsi se fit-il que la crevasse noire médiumniquement fomentée par Titania, et soutenue par les puissances subversives que celle-ci avait inconsciemment mis en branle, aient fini par tout emporter.

C'est que, très secrètement prise en charge, à son tour, dans les arrières- coulisses de l'histoire, par la famille spirituelle - ou plutôt anti-spirituelle

- du « Dr Falk Schenck », Elisabeth d'Autriche n'avait plus aucune chance de se libérer de l'emprise exercée sur elle par la puissance des ténèbres. Le même Dr Falk Schenck qui, un siècle auparavant, avait su en finir, par les moyens magiques et diaboliques de son art occulte, avec Louis XVI et Marie- Antoinette, et avec la monarchie française de droit divin.

J'ai montré dans *Le Gué des louves* comment la même lignée nocturne des docteurs Falk Schenck était venue croiser, au cours d'une extraordinaire épreuve de force clandestine, il y a une cinquantaine d'années, les chemins de ma propre famille, et comment cette confrontation avait fini par tourner

- exceptionnellement - en notre faveur, les manigances du Dr Falk Schenck, à P., sur les bords de l'Argès, se trouvant alors déjouées et retournées, à notre insu, mystérieusement contre lui-même et son groupe d'action.

(429) Est-ce là de l'histoire ancienne, de l'histoire ancienne *seulement* ? Je ne le crois pas. Dans l'ombre, quelque part, je sens toujours la présence derrière moi du Dr Falk Schenck, attentive au cours de mon existence, à la marche de mon action en continuité, dans le visible et dans l'invisible, et je sais qu'il en sera ainsi *jusqu'à la fin*. Toujours à l'affût, guettant sans cesse l'occasion d'intervenir, de retarder ou d'empêcher que je fasse ce que je dois faire.

Certes, à travers toutes ces années, le Dr Falk Schenck n'a pas fini de se dépersonnaliser, d'approcher de plus en plus l'état conceptuel de son état premier, tout comme moi-même, d'ailleurs. A mesure que nous approchons de la fin de l'histoire, nous approchons aussi de la fin de notre propre historial, le dénouement prévu de la terrifiante dialectique de tension qui nous a opposés dans les siècles : tension aussi occulte que décisive, fondationnelle, porteuse du mystère même de l'histoire. Toutes choses à ne pas dire.

(430) Evgueni Maximovitch Primakov vient d'être nommé Premier ministre. Le chaos s'installe en Russie, soudain tout semble sur le point de basculer dans le vide sanglant des recommencements antérieurs, le spectre du communisme refait sournoisement surface.

La catastrophe politico-économique de la Russie est organisée, dans l'ombre, depuis 1 extérieur : en s'attaquant à la Russie, la puissance des ténèbres à l'œuvre dans l'histoire actuelle du monde s'attaque au concept en marche de la grande

Europe et aux visées impériales grand-continetales eurasiatiques de celle-ci. C'est en effet la Russie qui assure, géopolitiquement aussi bien qu'en termes de « grand destin », le pont de passage et d'intégration du pôle carolingien franco-allemand en direction de la Grande Sibérie, de l'Inde et du Japon, et la présente tentative de neutralisation politico-économique de la Russie est destinée à empêcher, à bloquer la marche en avant du processus de mobilisation impériale et polaire européenne grand-continetale, la constitution à terme de l'empire eurasiatique de la Fin pour lequel nous combattons, nous autres « travailleurs de minuit » de l'achèvement révolutionnaire, de la mise en situation immédiatement eschatologique de l'actuelle histoire du monde, entrée en son cycle terminal ultime.

C'est à l'Allemagne que doit être imputée aujourd'hui, en premier lieu, la présente catastrophe de la Russie, parce que c'est à l'Allemagne qu'était échue la charge d'organiser et de promouvoir, après l'effondrement du communisme soviétique, les forces national-révolutionnaires émergentes en Russie, de les soutenir et de les armer, doctrinalement aussi bien qu'en termes d'action politique immédiate, de manière à ce que le front intérieur national-révolutionnaire puisse s'occuper réellement d'activer le démantèlement des derniers foyers encore en place de la conspiration soviétique, ainsi que de faire face - en même temps - à l'offensive extérieure du capitalisme mondial, sous lequel se cache l'action subversivement permanente de l'impérialisme planétaire des Etats-Unis.

Pourquoi l'Allemagne n'a-t-elle pas été en situation d'accomplir la tâche spéciale qui était la sienne à l'égard de la Nouvelle Russie ? Parce que, sur le plan interne, l'Allemagne elle-même s'est trouvée neutralisée, politiquement bloquée par l'assaut permanent de la subversion socialo-communiste et gauchiste-trotskiste souterrainement toujours en place, assaut auquel le régime du chancelier Helmut Kohl n'a pas su ni sans doute pu opposer la contre-stratégie qui eût pu contenir et finalement anéantir le travail négatif de l'opposition marxiste. Et cela à cause de cet extraordinaire état d'hémiplégie progressive dont l'Allemagne se trouve si dramatiquement affligée, à la suite de l'impuissance d'une classe politique inepte et corrompue jusqu'à l'os, aliénée par la *culpabilisation* qu'on lui fait subir et assumer depuis 1943, et qui a fini par devenir une condition fondamentale de l'actuelle conscience politico-historique allemande.

Cependant, cette culpabilisation abyssale de sa conscience politique et historique nationale n'est pas seulement propre à l'Allemagne ; l'Europe dans son entier - et plus particulièrement, depuis quelques années, la France - s'est trouvée contrainte à la même aliénation, subversivement concertée en vue de la neutralisation de ses pouvoirs de décision, d'affirmation politique offensive propres.

Aussi l'auto-déculpabilisation révolutionnaire de la conscience politique et historique de l'Allemagne et de l'Europe devient-elle aujourd'hui la condition absolument fondamentale de tout recommencement d'un destin autre de l'Europe, la condition fondationnelle même d'une Nouvelle Europe conforme à son ultérieure prédestination grand-continentale eurasiatique.

Les faits sont en train de le prouver : l'histoire de la décadence politico- historique de l'Europe, sa marche suicidaire vers la démission totale et l'impuissance irréversible s'identifie ouvertement avec l'histoire de la montée au pouvoir du socialisme européen en Allemagne, en France, en Grande- Bretagne, en Italie, en Espagne, en Belgique et aux Pays-Bas. Le socialisme, c'est le sida en phase terminale de l'histoire actuelle de l'Europe.

Car c'est le socialisme qui se trouve à l'origine de la mise en culpabilisation de l'Europe et, encore une fois, l'auto-déculpabilisation révolutionnaire de l'Europe constitue la condition première de sa libération, de la mise en marche du processus de ses retrouvailles avec son destin propre, avec son nouveau destin impérial révolutionnaire de la fin.

Cela ne servirait à rien de se le dissimuler : l'arrivée au pouvoir, en Allemagne, de la coalition socialiste du nouveau chancelier Gerhard Schröder constitue une défaite apocalyptique pour l'Europe de la ligne grand-continentale eurasiatique, l'équivalent, dans les circonstances actuelles, de la défaite politico-historique de 1945. Ce terrible revers du destin de la liberté européenne dont Gerhard Schröder devient aujourd'hui le symbole et l'axe de renversement, comment le dépasser ? Quelle contre- stratégie opposer à cette soudaine rupture des digues ? *Que faire ?*

(431) L'Histoire se révélera avec une face toujours différente, suivant le niveau de l'intelligence qui arrête son regard sur elle, suivant le niveau que l'on consacre à son approche : plus on opère dans ses coulisses, plus elle se montre sous un jour inattendu, tout autre que celui de son acception conventionnelle. Aussi n'y a-t-il à proprement parler aucune limite aux révélations résultant d'une exploration vraiment aventureuse des arrière- coulisses de l'Histoire : on s'apercevrait vite que *là, tout est possible*. Même, et surtout, l'impensable.

Le *Daily Telegraph* de Londres faisait état, hier, d'une série de documents ayant récemment émergé, qui dévoilent une séquence extraordinairement explosive, appartenant aux zones les plus obscures, aux coulisses profondes, interdites, de l'actuelle histoire mondiale : celle de *l'Opération impensable*, laquelle, émanant du cabinet de guerre confidentiel de Winston Churchill, proposait à celui-ci, deux semaines à peine après la signature de l'armistice, le 22 mai 1945 - dans un document d'une trentaine de pages - le déclenchement d'une guerre préventive des Alliés contre l'Union soviétique.

L'attaque surprise aurait dû avoir lieu le 1^{er} juillet 1945 et engager, sur une ligne stratégique allant de la Baltique à Dresde, 47 divisions alliées, américaines et britanniques, ainsi qu'une dizaine de divisions allemandes réarmées en hâte (soit 100 000 soldats allemands pour épauler un demi- million de soldats alliés). « *Les concepteurs de l'Opération impensable estimaient qu'en représailles Staline envahirait la Turquie, la Grèce et les champs pétrolifères d'Irak et d'Irak. La France et les Pays-Bas devaient s'attendre à des opérations de sabotage de grande envergure, et l'Italie à une éventuelle prise de pouvoir communiste* ».

En même temps, la prise en main politique immédiate de l'Europe de l'Est dans son ensemble aurait été confiée aux forces militaires soviétiques sur place, tenues d'agir avec une soudaineté et une violence imparables. Refusée par Winston Churchill, *l'Opération impensable* n'a pas eu lieu : dans le cas contraire, il est absolument certain que la face du monde en eût été entièrement changée.

Encore une fois, Winston Churchill apparaît, mystérieusement, comme le grand coupable du désastre européen de 1945 : déjà, en 1940, il avait réussi à saboter la tentative de Rudolf Hess et du duc de Hamilton - qu'il avait aussitôt après fait assassiner par les services secrets militaires - en vue d'un retournement continental européen contre l'Union soviétique. Et je dis *mystérieusement* parce que le moment est sans doute venu de se demander *qui était - qu'était devenu* et à la suite de quelles influences souterraines, agissant dans l'ombre, depuis *l'invisible* - Winston Churchill dans le secret ultime de son être. Derrière le cours conventionnel de l'histoire, il y a toujours une histoire inconnue, il y a toujours comme une troisième dimension de l'Histoire.

A cette troisième dimension appartient également le projet secret qui obséda Staline tout au long des années incertaines 1946-1954, au sujet d'une Allemagne - une Grande Allemagne - libérée de l'occupation des forces quadripartites, totalement libre sur le plan économique et politique (à condition toutefois d'une neutralisation militaire de principe des deux blocs antagonistes américain et soviétique), une Allemagne réunifiée à la tête de laquelle Staline comptait installer Rudolf Hess (voir les projets soviétiques ultra-secrets de libération de Rudolf Hess de la prison berlinoise de Spandau, et de son transfert en un lieu sûr, en attendant son arrivée à la présidence de la nouvelle Grande Allemagne neutralisée). Lors du procès final de Lavrenti Béria, à la suite de la mort de Staline, le principal chef d'accusation secret contre celui-ci portait sur sa participation personnelle et son soutien au « complot pro-allemand de Staline ».

Je mentionnerai aussi, pour illustrer la doctrine de la troisième dimension de l'Histoire, le projet du renversement des alliances que le général de Gaulle

Aussi l'auto-déculpabilisation révolutionnaire de la conscience politique et historique de l'Allemagne et de l'Europe devient-elle aujourd'hui la condition absolument fondamentale de tout recommencement d'un destin autre de l'Europe, la condition fondationnelle même d'une Nouvelle Europe conforme à son ultérieure prédestination grand-continentale eurasiatique.

Les faits sont en train de le prouver : l'histoire de la décadence politico-historique de l'Europe, sa marche suicidaire vers la démission totale et l'impuissance irréversible s'identifie ouvertement avec l'histoire de la montée au pouvoir du socialisme européen en Allemagne, en France, en Grande-Bretagne, en Italie, en Espagne, en Belgique et aux Pays-Bas. Le socialisme, c'est le sida en phase terminale de l'histoire actuelle de l'Europe.

Car c'est le socialisme qui se trouve à l'origine de la mise en culpabilisation de l'Europe et, encore une fois, l'auto-déculpabilisation révolutionnaire de l'Europe constitue la condition première de sa libération, de la mise en marche du processus de ses retrouvailles avec son destin propre, avec son nouveau destin impérial révolutionnaire de la fin.

Cela ne servirait à rien de se le dissimuler : l'arrivée au pouvoir, en Allemagne, de la coalition socialiste du nouveau chancelier Gerhard Schröder constitue une défaite apocalyptique pour l'Europe de la ligne grand-continentale eurasiatique, l'équivalent, dans les circonstances actuelles, de la défaite politico-historique de 1945. Ce terrible revers du destin de la liberté européenne dont Gerhard Schröder devient aujourd'hui le symbole et l'axe de renversement, comment le dépasser ? Quelle contre- stratégie opposer à cette soudaine rupture des digues ? *Que faire ?*

(431) L'Histoire se révélera avec une face toujours différente, suivant le niveau de l'intelligence qui arrête son regard sur elle, suivant le niveau que l'on consacre à son approche : plus on opère dans ses coulisses, plus elle se montre sous un jour inattendu, tout autre que celui de son acception conventionnelle. Aussi n'y a-t-il à proprement parler aucune limite aux révélations résultant d'une exploration vraiment aventureuse des arrières-coulisses de l'Histoire : on s'apercevrait vite que *là, tout est possible*. Même, et surtout, l'impensable.

Le *Daily Telegraph* de Londres faisait état, hier, d'une série de documents ayant récemment émergé, qui dévoilent une séquence extraordinairement explosive, appartenant aux zones les plus obscures, aux coulisses profondes, interdites, de l'actuelle histoire mondiale : celle de l'*Opération impensable*, laquelle, émanant du cabinet de guerre confidentiel de Winston Churchill, proposait à celui-ci, deux semaines à peine après la signature de l'armistice, le 22 mai 1945 - dans un document d'une trentaine de pages - le déclenchement d'une guerre préventive des Alliés contre l'Union soviétique.

L'attaque surprise aurait dû avoir lieu le 1^{er} juillet 1945 et engager, sur une ligne stratégique allant de la Baltique à Dresde, 47 divisions alliées, américaines et britanniques, ainsi qu'une dizaine de divisions allemandes réarmées en hâte (soit 100 000 soldats allemands pour épauler un demi-million de soldats alliés). « *Les concepteurs de l'Opération impensable estimaient qu'en représailles Staline envahirait la Turquie, la Grèce et les champs pétrolifères d'Irak et d'Irak. La France et les Pays-Bas devaient s'attendre à des opérations de sabotage de grande envergure, et l'Italie à une éventuelle prise de pouvoir communiste* ».

En même temps, la prise en main politique immédiate de l'Europe de l'Est dans son ensemble aurait été confiée aux forces militaires soviétiques sur place, tenues d'agir avec une soudaineté et une violence imparables. Refusée par Winston Churchill, *l'Opération impensable* n'a pas eu lieu : dans le cas contraire, il est absolument certain que la face du monde en eût été entièrement changée.

Encore une fois, Winston Churchill apparaît, mystérieusement, comme le grand coupable du désastre européen de 1945 : déjà, en 1940, il avait réussi à saboter la tentative de Rudolf Hess et du duc de Hamilton - qu'il avait aussitôt après fait assassiner par les services secrets militaires - en vue d'un retournement continental européen contre l'Union soviétique. Et je dis *mystérieusement* parce que le moment est sans doute venu de se demander *qui était - qu'était devenu* et à la suite de quelles influences souterraines, agissant dans l'ombre, depuis *l'invisible* - Winston Churchill dans le secret ultime de son être. Derrière le cours conventionnel de l'histoire, il y a toujours une histoire inconnue, il y a toujours comme une troisième dimension de l'Histoire.

A cette troisième dimension appartient également le projet secret qui obséda Staline tout au long des années incertaines 1946-1954, au sujet d'une Allemagne - une Grande Allemagne - libérée de l'occupation des forces quadripartites, totalement libre sur le plan économique et politique (à condition toutefois d'une neutralisation militaire de principe des deux blocs antagonistes américain et soviétique), une Allemagne réunifiée à la tête de laquelle Staline comptait installer Rudolf Hess (voir les projets soviétiques ultra-secrets de libération de Rudolf Hess de la prison berlinoise de Spandau, et de son transfert en un lieu sûr, en attendant son arrivée à la présidence de la nouvelle Grande Allemagne neutralisée). Lors du procès final de Lavrenti Béria, à la suite de la mort de Staline, le principal chef d'accusation secret contre celui-ci portait sur sa participation personnelle et son soutien au « complot pro-allemand de Staline ».

Je mentionnerai aussi, pour illustrer la doctrine de la troisième dimension de l'Histoire, le projet du renversement des alliances que le général de Gaulle

avait à un moment examiné - très précisément pendant l'offensive allemande dans les Ardennes assez aventureusement nourrie -, quand il avait songé à **un** soulèvement politico-militaire de la France contre les Etats-Unis, dans le cas où ceux-ci auraient donné cours à leurs plans d'imposer à la France le statut de pays sous occupation militaire américaine. Des pré-contacts avaient même été ébauchés, dans cette perspective, en Suisse, entre Paris et Berlin.

Tout ceci appartenant à ce que l'on pourrait appeler la zone secrète, maintenue à couvert, de l'Histoire, la zone de la « troisième dimension de l'histoire ». Mais il ne faut pas oublier que cette zone secrète, qui concerne les états cachés de la réalité politique, des projets et de décisions d'ordre politique supérieur, se double d'une quatrième dimension transcendante, la zone propre au mystère de l'Histoire, la zone occulte où c'est l'Esprit lui-même qui agit directement. Celle-ci concerne le mystère fondamental en action : il y a, dans l'Histoire, une dialectique active du secret et du mystère.

(432) Un grand merci, vraiment, à François Ducos qui, dans la Bibliothèque du fantastique au *Fleuve Noir*, vient de rééditer *Les Filles de la nuit* de Jean- Louis Bouquet, recueil comprenant certains écrits occultistes parmi les plus importants de l'auteur du *Soleil noir d'Ermenonville* (avec, en prime, deux émouvantes photos de Jean-Louis Bouquet en jeune homme sage).

Après une vingtaine d'années, où les écrits de Jean-Louis Bouquet étaient restés tout à fait introuvables, j'ai pu retrouver ainsi, à nouveau, intacte, l'étrange, l'extrême fascination qu'avait exercée sur moi l'expérience de haute magie opérative constituée par le simple fait de l'approche active de cette œuvre pas comme les autres - alors là - pas du tout, et de ce qui se tient dissimulé derrière ses buissonnements d'ombre et de troublantes clartés en provenance de l'outre- monde qui en arment le cours, les hypnotiques développements, l'affirmation toujours sous-entendue, et comme chuchotée dans le noir incestueux de l'aube.

Aussi me suis-je précipité pour relire avant tout *La Cité d'ombre*, qui évoque une récente réapparition de Diana Vaughan, dans un pavillon caché « sous les ombrages d'une vieille avenue privée d'Auteuil », en fait une « ancienne maison de rendez-vous ». Quel vertige et, tout comme *Les Pénitentes de la merci*, quel sommet ultime d'une certaine expérience littéraire s'affirmant au-delà de la littérature. C'est un fait : qu'on le veuille ou pas, les « écrits noirs » de Jean-Louis Bouquet constituent, à ce jour la seule vraie littérature française fantastique. Il est grand temps que Jean-Louis Bouquet trouve sa place qui est de droit parmi les plus grands aux côtés des Nerval, des Bosco, des Montaigu. Que justice lui soit faite, c'est à présent une question concernant l'être même d'une certaine littérature de limite, la *mission secrète* d'une certaine littérature française qui sera toujours plus que de la littérature, une intervention directe du surnaturel en action.

Dans *La Cité d'ombre*, est-ce Diana Vaughan ou bien Diana Vernon qui apparaît ? La visiteuse inconnue du mystérieux pavillon d'Auteuil parle, et ce quelle dit est prophétie ardente :

« - J'ai dit tout ce que je devais dire ! déclara-t-elle, ce que je puis ajouter, c'est que j'ai parlé dans un état intermédiaire. J'ai, vous le savez, deux personnalités, qui souvent se contrarient, se contredisent, s'entrebattent... »

- Bon, interrompit Emmanuel Lambert, sans pouvoir tout à fait réprimer un sourire, mais en admettant la chose, à qui avons-nous affaire présentement ? A Diana Vernon ou à Diana Vaughan ?

L'interrogée, alors, sembla réfléchir avec une application candide et, après un instant de silence, donna cette réponse oblique :

- J'ai pu jouer à la prophétesse, mais certaines paroles m'étaient vraiment dictées, tandis qu'avec d'autres, une partie de moi-même protestait contre ce que j'étais contrainte à dire...

- Contrainte ? et QUI dictait ? demanda Lambert.

- Celui qui se voit déjà vainqueur, et qui claironne son futur triomphe. De même qu'Adanoï, autrefois, envoyait les Nabis annoncer son Messie, de même l'Adversaire aime cracher à la face de l'humanité sa haine impatiente et prédire la fin ignominieuse qu'il lui réserve...

- Mais enfin, de QUI parlez-vous ? Vous en arrivez, j'imagine, à dénoncer le vieux Satan légendaire.

- Satan, Lucifer sont des sobriquets plus ou moins profanes, expliqua calmement « Diana ». Pour les initiés, le véritable nom est SAMAEL, ce qui signifie Le Poison suprême, qui tuera tout ce qui vit, qui sera même le Poison de Dieu. »

Faisant bifurquer l'entretien, Lambert reprit :

- Vous venez de nous prédire la naissance de la mère de l'Antéchrist.

- Prédire ? Point du tout. Je vous parle d'une chose accomplie. Il y a peu de jours, à la fin de l'année écoulée...

- Et... où se trouve cette enfant prédestinée ?

- Les couches de sa mère Hélène ont eu lieu tout près d'un illustre sanctuaire asiatique... Hélène elle-même avait été mise au monde par une vieille ennemie, Sophie Waldner, dans une dépendance souterraine de l'ancien Temple de Jérusalem, dénommée « Ecuries de Salomon ». Quant à l'Antéchrist en personne, il naîtra à Rome même, dans une crypte secrète, au-dessous de l'Eglise Saint-Pierre, mais il accomplira dès l'enfance un voyage triomphal pour être montré aux fidèles, et c'est à Paris qu'il recevra le baptême... Oh ! un baptême infernal.

- Vous nous parlez des « mères », de Sophie Waldner, d'Hélène, de Sophia-Hélène... Mais... qui sont les pères ?

- Ce ne sont pas... des hommes ! Ces femmes ont été fécondées, et la dernière le sera par ce que l'on nommait jadis les incubes.

- Des démons, en somme ?

- Samaël lui-même engendrera l'Antéchrist, qui sera le fils du Dieu bon.

- Vous avez dit également qu'un déluge de feu détruirait le monde. Et il se trouverait des dévots, des Palladistes pour applaudir à cette extermination générale ? N'en seraient-ils pas, eux aussi, les victimes ?

- C'est bien possible. Mais le Grand menteur leur a promis de les préserver, eux, ou plutôt leur descendance, et de leur livrer un univers nouveau, où les turpitudes s'épanouiront en pleine lumière. Qu'il leur tienne parole, cela est autre chose ! »

Auparavant, la troublante inconnue, la visiteuse du mystérieux pavillon d'Auteuil, avait dit aussi :

- Sans doute, en vos esprits, ma folie ne fait plus de doute. Eh bien, « la folle » vous en avertit : le présent siècle ne s'achèvera pas sans que cet Etre à venir, celui que les Palladistes appellent de leurs vœux, ait transformé la Terre entière en un abominable charnier, ouvert la voie à une humanité immonde, foncièrement dépravée, imprégnée des souffles démoniaques et courant droit à un nouveau déluge, un Déluge de feu. Seuls, pourraient échapper à la catastrophe des Etres foncièrement purs, renonçant aux prestiges d'une civilisation déviée, aux tentations toujours nouvelles du maudit Arbre de science, et tournés vers une vie spirituelle, que d'ailleurs les officielles religions pratiquées n'éclairent que de faibles lueurs souvent troublées par les aberrations de prêtres désaxés. »

De phrase en phrase, la voix de la femme changeait curieusement de régime, allant sans transition des accents orageux d'une tragédienne professionnelle à la suavité d'une angélique adolescente.

« - Pour éviter cette FIN DES TEMPS, ô Vous, Occultistes, vous devriez... vous devriez... »

(433) On se rappellera que dans le II^e chapitre du présent ouvrage j'avais moi-même abordé, sous le titre « Vers un retour de Diana Vaughan », le problème de la véritable identité de celle-ci. Et j'avoue que je tiens la nouvelle de Jean-Louis Bouquet, *La Cité de l'ombre*, non pour de la littérature, mais pour un travail de témoignage visionnaire et prophétique de toute première importance, pour une abrupte et fort mystérieuse entrée de l'invisible, de l'« outre-monde », dans le domaine réputé - sans doute à tort - dépourvu de tout danger - de notre vie de chaque jour. Alors que c'est bien dans notre vie de chaque jour que tout se passe, que tout doit avoir lieu.

(434) D'ailleurs, dans une assez énigmatique « Note de l'auteur » placée au début de sa nouvelle, n'écrivait-il pas ce qui suit :

« Ce récit se subdivise en deux parties : la première (et la plus importante par ses dimensions) narre des faits situés en 1930, a été écrite et déposée à la Société des Auteurs de Paris, le 21 avril 1938, sous le n° 4024 (cette précision afin d'éviter toute contestation et controverse, étant donné la nature du sujet). Par contre, la deuxième partie est relative à des événements beaucoup plus récents, mais qui ajoutent sans doute des précisions curieuses pour les amateurs d'insolite. En toute logique, l'auteur doit prévoir une troisième partie, mais située à une époque telle qu'il ne sera plus vivant pour la consigner. Quand les temps seront venus quelque autre écrivain complètera peut-être les choses. »

Je répète, en le soulignant : *L'auteur doit prévoir une troisième partie, mais située à une époque telle qu'il ne sera plus vivant pour la consigner. Quand les temps seront venus quelque autre écrivain complètera peut-être les choses.*

(435) En même temps, je reste tout à fait persuadé qu'une profonde relation cachée existe entre la nouvelle de Jean-Louis Bouquet, *La Cité d'ombre*, et mon actuel cheminement le long de la *ligne de passage*, une relation cachée qui comprend également la participation active de sainte Thérèse de Lisieux - encore que très occulte - et jusqu'à sa présence même, dans un invisible ayant subi certains *accommodements*. Ce qui, en son temps, s'est passé entre sainte Thérèse de Lisieux et Diana Vaughan, persiste donc à réverbérer encore, très secrètement, quelque part, tout en ayant subi des modifications ultérieures, peut-être impensables pour nous autres.

Les vrais secrets de l'au-delà de la mort sont hors d'atteinte. Mais *pas toujours*, et cela pour des raisons encore plus obscures que ce qu'elles ont à cacher, ou à ne révéler que fort partiellement. Mais n'en parlons plus, cela vaut bien mieux. De toutes les façons, même si les épouvantables ruses - souvent indiscernables - de l'Adversaire sont infinies, les pouvoirs salvateurs de la Divine Compassion iront toujours au-delà de toute indiscernabilité.

(433) Cette nuit, autre rêve qu'il me faut impérativement noter. En faire la base d'un grand travail ultérieur sur moi-même, travail de reconquête de mes propres profondeurs interdites, de mon propre oubli ontologique de moi-même, des plus secrets précipices nocturnes de l'inconnu, du « grand inconnu ». Rêve donc fait à Paris, la nuit du 27 au 28 août 1998.

Après d'interminables bagarres, d'une atrocité aussi aveugle qu'imbécile, mêlées confuses, poisseuses, toute une théorie de forces démoniaques se succédant vertigineusement à la tâche, mais, quand même, essentiellement factices, je parvenais à m'en dégager dans l'entrée d'une rue légèrement

montante ; pour prendre ensuite à gauche, où *je* me retrouve dans une large et belle avenue s'ouvrant, ensoleillée, loin devant moi, et comportant, à gauche et à droite, de hautes maisons aux murs clairs, d'une sobre et princière élégance architecturale à l'ancienne. Un immense silence y régnait, un silence tranquille et lumineux, un silence comme d'outre-monde.

Or, avançant, non sans une certaine lenteur, dans cette avenue, je surprends sur le trottoir de gauche une jeune et fort belle femme, grande, svelte, le visage à moitié recouvert d'un voile noir. Sur le point de sortir de chez elle, elle s'attarde à refermer la porte de la maison d'une manière assez alanguie, comme pour attirer mon attention, interrompre ma marche. Cependant, malgré le très vif désir que j'avais d'obtempérer à son injonction masquée, je m'abstins et passai mon chemin, maîtrisant difficilement mon trouble, l'obscur et l'ardente attraction quelle venait d'exercer secrètement sur moi. Aussitôt après je débouchais sur une vaste place circulaire, disposant en son milieu d'un espace rond, d'une centralité polaire en action, richement fleurie. La lumière du jour s'était alors faite éblouissante, radieuse, d'une blancheur paroxystique et qui semblait en quelque sorte émaner du cœur de la place elle-même. Ce n'est qu'à présent que je le comprends, il s'agissait là d'un lieu urbain de haute signification, qui portait le nom symbolique de Place de l'Eternel Retour. Des couples au visage rempli d'ombre peuplaient le pourtour de la place, se déplaçant avec beaucoup de peine, comme s'il leur avait fallu sans cesse l'emporter en eux sur je ne sais quelle retenue intime, faite d'épuisement, d'incertitude, de profond oubli d'eux-mêmes.

(D'emblée je dois le préciser : mon propre désespoir ne laisse pas d'être extrême quant à l'incompatibilité foncière, et je dirais même fatale, qui apparaît chaque fois entre le vécu immédiat du rêve et ce qu'il en reste quelques heures après, sinon quelques instants après, et à plus forte raison quand il s'agit d'en faire une relation par écrit, car *tout s'y perd*.

Capter par écrit l'impression intérieure tranchante, vivante et surpuissante de certains rêves que l'on doit, à juste titre, tenir pour des instances décisives de notre existence comprise dans son entier, de notre existence de jour et de nuit, n'est en effet presque jamais chose possible. Toujours il s'en échappera cela même qui eût dû constituer la part d'indiscutable participation à un autre ordre de la réalité, à un espace de conscience et d'expérience supérieur, et même très certainement surnaturel. Non, la mystérieuse réalité intime du rêve ne se laisse jamais surprendre que dans les seuls termes de son vécu immédiat, ne supportant absolument aucune forme de répétition, d'approche reportée, de reprise ultérieure, ni même de souvenir.

Quoi de plus vain alors que ma présente tentative de rendre par écrit le souvenir qui me reste de mon rêve de la nuit du 27 au 28 août dernier ? Mais

qu'importe. Je veux qu'il en reste quand même une trace, aussi ténue fût-elle, compromise et édulcorée, déjà dévastée par l'oubli subtil et noir agissant en l'occurrence pour le compte de ces abîmes-là d'où elle était si brièvement ressortie, qui sait pour quelle raison, sans doute providentielle, ainsi qu'il me semble qu'il faille le supposer).

Je poursuis mon récit : dès que je m'étais surpris dans la grande avenue ensoleillée menant à la place circulaire - la Place de l'Eternel retour - au centre si exceptionnellement soigné (fleurs à profusion, en des tons d'un bleu intense et profond), le sentiment s'était fait jour en moi que j'étais en train de me retrouver sur des lieux que j'avais autrefois connus et depuis longtemps

- fort longtemps - oubliés, et qu'à présent je reconnaissais à nouveau parfaitement, émergeant des plus secrets précipices nocturnes de mon oubli, de mon inconscient le plus interdit, à mesure que je m'y engageais, que je refaisais un cheminement obligé, d'ordre confidentiellement initiatique.

Dans mon rêve, je savais que j'étais en train de revivre un parcours que j'avais déjà effectué ; il s'agissait de Genève, d'un certain quartier de Genève, où il m'avait été donné de connaître - dans quelque autre temps, et dans quelle autre vie, comment le savoir ? - des certitudes, jadis, et des joies inouïes, une longue saison d'allégeance suprahumaine, *divine*. Tout cela à nouveau je le savais, je savais que je le savais dans un but caché - qui persistait à m'être encore caché - mais qui bientôt me sera, ne fût-ce que partiellement, révélé, et cette révélation sera appelée à être ma nouvelle vie, ou plutôt le recommencement d'une ancienne vie à moi, ainsi subversivement portée à la rencontre des ultimes clartés de sa propre éternité immobile, enfin rejointe.

Au-delà de la place circulaire, ensoleillée - la Place de l'Eternel Retour

- une avenue descendait en pente légère, que j'empruntai, porté en avant par mes propres pas. Ce dont je me souvenais : qu'au bout de cette nouvelle avenue, j'allais rencontrer comme une sorte de barrage, le fond d'une impasse constituée par un pâté de maisons anciennes, aux murs blanchis à la chaux, qui laissait sur sa droite un étroit espace de passage, une ruelle débouchant sur un autre quartier de la ville. Sur le trottoir du pâté de maisons constituant la fermeture de l'impasse, il devait aussi y avoir - en tout cas, je savais qu'il y avait eu, c'était une chose dont je me souvenais en toute certitude - une guérite de planches où l'on tenait un négoce prospère de livres d'occasion, spécialisé dans les ouvrages initiatiques, d'occultisme actif et de « sciences secrètes ».

Et, surtout, je savais que l'enseigne de ce négoce comportait un sens ultrachiffré, une devise dissimulant, dans le texte même de son énoncé, une révélation d'une importance, d'une puissance magique formidables, de niveau cosmique, « métagalactique », l'équivalent de la parole même de la

« grande libération ». Au fond de moi, je brûlais d'impatience de retrouver le spectacle à la fois si humble et si dangereux de cette mystérieuse enseigne, exposant au vu de tous de si prodigieux secrets à peine voilés.

En même temps, je savais qu'il ne fallait surtout pas que je me presse d'arriver là où il me fallait arriver, de forcer l'allure de ma *promenade arrangée* ; qu'il fallait que je respecte et que je suive, avec une feinte inattention nonchalante, les propositions du parcours prévu par la descente de cette avenue piégée d'avance en son aboutissement, toutes ses propositions. Or, ce que je ne savais pas encore, c'est qu'entretemps - je veux dire depuis mon dernier passage dans ces lieux - tout avait changé, que les choses n'allaient plus m'apparaître à présent telles que je les avais connues « en d'autres temps ».

Néanmoins, en descendant l'avenue, je reconnus sur ma droite une église dont la façade surélevée par un haut escalier occupait toute la largeur d'une ruelle en impasse, contiguë à un square tranquille et désertique, avec une rangée de vieux tilleuls et quelques bancs. « L'église de saint Jean-Borromée », me suis-je surpris dire. Et, ensuite, sur ma droite toujours, la longue façade aux baies vitrées d'une entreprise à l'étrange enseigne de *L'initié de Sainte- Amantyne*. Et, derrière ces baies vitrées, un certain nombre de visages qui, dans l'ombre, me semblaient surveiller mon passage ; aussi je ne m'attardai pas.

Un peu plus loin je longeai des baraques de planches peintes en vert, en rouge, fermées - c'était midi, l'heure du déjeuner - qui abritaient toutes un ensemble de commerces - encore - de livres d'occasion, spécialisés dans les livres d'occultisme (des vieux livres, dont une majorité datant plus ou moins des années 1930, des éditions inconnues, clandestines, ainsi que pas mal de manuscrits tapés à la machine ; des cahiers aussi, écrits à la main, d'une étrange facture, à l'encre rouge, verte, violette). Au bout de l'avenue, abrupte surprise, je me retrouve devant un fond d'impasse tout à fait autre : pas la moindre trace de la guérite de planches à l'enseigne hautement révélatrice, ni du pâté de maisons aux murs blanchis à la chaux qui auraient dû fermer l'impasse.

A la place de tout cela apparaissait à présent un haut immeuble moderne d'une dizaine d'étages, aux longs balcons vitrés, dominant, dans l'avenue, un square aux grands arbres, plein d'ombres, aux buissons fournis et, sur le devant, des rangées régulières de plantes décoratives aux feuilles minces, très longues, d'un vert pâle argenté, scintillant sous la vive clarté de midi, et que le vent faisait se frotter entre elles avec un faible bruit métallique, obsédant.

C'est là - au spectacle de cet immeuble, de ce square - que je fus frappé comme par la soudaine déflagration d'une lumière inouïe, qui rompit - défit

- à l'instant même les dignes de l'amnésie abyssale dont j'avais été la victime inconsciente pendant de longues, de très longues années ; d'un seul coup, j'ai reconnu les lieux - j'ai tout reconnu - et me suis aussitôt, souvenu de tout.

Car c'est bien là, dans un certain appartement de cet immeuble, que j'avais connu - il y a de cela qui sait combien d'années, et qui sait en quelle autre vie mienne, à moins que ce ne fût encore dans cette vie même, mais dans un espace oublié de celle-ci - une secrète période de haute joie, de certitude absolue, de volonté et de puissance surhumaines, d'accomplissement amoureux ardent et brûlant qui m'avait porté loin, bien loin au-delà des plus extrêmes limites de l'existence humaine.

Ce très secret endroit d'exaltation amoureuse suprahumaine, je le rapproche du refuge nuptial supratemporel, sur les hauteurs de Prague, où le mystérieux héros dédoublé du roman opératif de Gustav Meyrink, *Le Golem*, et la jeune juive qui lui était amoureusement prédestinée finissent par aboutir au terme de leur parcours initiatique et si dramatiquement probatoire quand il leur est donné de quitter les ténèbres sans espoir de leur exil dérélictionnel, au plus profond oubli d'eux-mêmes et de leur liaison transcendante, divine, suprahumaine, fondamentalement eschatologique.

Au tréfonds donc de mon rêve, un canal interdit s'est quand même ouvert jusqu'à rejoindre à nouveau ce lieu où je viens d'arriver, ou plutôt qu'il m'a été donné d'entrevoir encore une fois, l'espace d'un éclair, l'espace fulgurant du réveil, lieu où j'avais été absolument identique à moi-même, dogmatiquement rendu à mon identité nuptiale première et ultime, supratemporelle, impériale et divine. Je sais que tout cela a été, et que j'y ai été moi-même. Quand, au juste ? Et avec qui y étais-je ? Autrement dit, *qui était-elle* ? Et dans quelles circonstances existentielles précises ? C'est ce que je ne sais pas : j'ai pu revenir en arrière jusque sur le seuil, mais le seuil lui-même je n'ai pu le franchir à l'intérieur de ce rêve-ci. Pas cette fois-ci, mais j'y reviendrai. Par quels moyens ? Par des *moyens révolutionnaires*.

(434) L'heureuse et fort inattendue excavation opérée dans le temps intérieur de mon devenir abyssal et déjà presque intemporel, presque impersonnel aussi, par la fulgurance passagère issue de mon rêve de ce matin, peut également servir de révélateur à toute une problématique opérative concernant les mystères de l'amnésie ontologique chargée d'interdire l'accès, les passages entre les différentes régions métapsychiques constituant l'identité dogmatique supratemporelle de certaines existences prédestinées

- comme la mienne, à ce qu'il me paraît - à de longs voyages de vie en vie et même, parfois, à l'intérieur de la même vie, de la même existence. Il se peut en effet qu'à l'intérieur d'une même existence se trouvent des périodes d'immense détresse, insoutenable, ou d'une trop haute illumination,

également insoutenable, qu'entourent, protègent et séparent les ténèbres infranchissables de l'amnésie ontologique, les parois à vide d'un oubli abyssal et sans nul recours.

(435) Les mâchoires de fer et de ténèbres de l'amnésie ontologique écartées, la lueur vive de l'« ancien souvenir » interdit s'en trouva pour quelques instants mise en liberté : souvenir soudain là d'une longue période de joie lumineuse, ardente, suprahumaine, d'une rencontre et d'un accomplissement amoureux vécus sur les ultimes sommets enneigés, polaires, de l'être ; et, aussi, sentiment d'un retour clandestin dans l'antré caché d'un ensoleillement éternel. Mais un sentiment dépourvu de tout souvenir existentiel, limpide certitude intime détachée pourtant de tout engagement, de toute relation circonstancielle : rien d'autre que le vide foudroyé du souvenir sans substance d'un temps où ma vie s'était vue investir de plein fouet par les embrasements inouïs de l'*Incendium Amoris*. Ni nom, ni visage, ni l'ombre de l'ombre de quelque histoire que ce fut, seulement l'endroit fugitivement retrouvé et, en cet endroit, la persistance intacte de la lumière de l'ancien éblouissement fou que j'y avais connu.

J'avais retrouvé le lieu - les lieux - mais je n'avais pas pu retrouver - cette fois-ci tout au moins - l'histoire, le souvenir de ce qui s'y était passé au juste, comment, ni surtout *avec qui* : seulement le reflet du soleil dans l'eau, mais pas la clarté même de l'ancien soleil de vie et de gloire regardé en face, de tout près à la portée de mes lèvres, du souffle même de ma vie. Comme une sorte d'illusion, ou à peine quelque chose de plus. Car il y eut quand même *quelque chose de plus*.

(436) Dans *Alexandre* en date de décembre 1998, la conclusion du compte rendu que faisait André Murcie du bref roman d'Henri Bosco, *Le Récif* Gallimard, était la suivante : « *Il suffit de peu de chose pour que le retour puisse s'accomplir. Il suffirait d'un homme, d'un homme seul, d'un seul homme. Et pourquoi ne serions-nous pas celui-ci ? Silence.* »

(437) Je sais donc ce qu'il me reste à faire : le chemin, à présent, se tient tout tracé devant moi, qui doit me conduire jusqu'à la délivrance finale, jusqu'à la « grande libération ». Que je parvienne à rejoindre, au tréfonds de mon inconscient abyssal, au-delà des intraitables interdits de l'amnésie ontologique, l'endroit où dans mon rêve de la nuit dernière j'ai si miraculeusement été amené à retrouver le *souvenir vivant* de mon ancienne accession au centre polaire de mon identité dogmatique la plus occulte, le souvenir je veux dire de l'immeuble d'un mystérieux quartier inconnu de Genève - avec, devant celui-ci, le square boisé, enveloppé par le soleil limpide et frais du grand matin - où *tout cela* avait déjà eu lieu.

Et qu'une fois à nouveau sur place, je force les portes de ténèbres et de haut vide qui en gardent l'accès pour rejoindre en moi l'immémorial de ce qui s'y était passé, l'histoire, les circonstances, l'identité secrète et jusqu'au visage même de celle avec laquelle je m'y étais trouvé « en ces temps-là ». Briser les remparts intérieurs de l'amnésie ontologique, c'est briser le pouvoir de la mort, accéder à l'existence supratemporelle, à l'*immortalité*, autrement dit retrouver la Toison d'or, rentrer victorieusement du suprême voyage initiatique en Colchide.

(438) L'extraordinaire révélation qui se dégage de mon rêve initiatique de la nuit dernière affirme d'évidence que j'ai déjà connu la délivrance, la « grande libération », mais dans un autre temps et dans un autre espace intérieur de ma propre existence actuelle, que j'ai oubliés, et que par conséquent il me faut à tout prix parvenir à rejoindre encore une fois en moi, la *deuxième fois*. Aussi me souvient-il de la si mystérieuse proposition obsessionnelle de Mircea Eliade, qui disait si souvent, d'une manière entendue, que *seule la deuxième bouteille compte*. L'expérience finale, décisive, fondamentale de la libération, c'est retrouver ce qui vous a été déjà donné une première fois et que vous avez perdu. L'expérience finale de la « grande libération », c'est la connaissance immédiatement vécue et jusqu'au bout du mystère orphique des *chemins du retour*.

Ainsi, dans un certain sens, il n'y a pas de problème concernant mon salut final : le salut, la délivrance, la « grande libération » ne sauraient en aucun cas être autre chose que le souvenir retrouvé en soi-même d'un fait déjà accompli, qu'il s'agit de revivre encore une fois, entièrement et définitivement. Ce que je cherchais si éperdument ces dernières années, je l'avais déjà, j'en portais l'abyssal secret enfoui au tréfonds de moi.

Il reste donc à déterminer les modalités, la forme que doit prendre l'expérience des chemins du retour. S'agit-il d'une recherche hypnagogique, ou bien faut-il envisager une recherche portée au niveau de la réalité immédiate des choses, essayer de retrouver *ce lieu-là* dans l'espace extérieur, objectif, de ce monde, là où il se situe ? Là où il n'avait jamais cessé de se tenir, en dehors des ténèbres de mon amnésie initiatique ?

(439) Par je ne sais quelles accointances souterraines des signes en rappel, je tombe ce matin sur le fragment suivant du roman inachevé de Henri Bosco, *Une Ombre*, que je n'avais pas encore lu, et que j'ai pris hier à la bibliothèque du Trocadéro :

« Combien y a-t-il d'années que je cherche ? Oui, combien ?... »

Et je n'arrive pas à renouer le fil. De l'oubli parfois, je retire un bout, mais je ne sais où le lier. Un trou, un gouffre s'est creusé dans mon existence à

l'époque où j'ai fait ce voyage insensé. Ce trou, ce gouffre, il faut que je le comble.

Mais est-ce possible ?// est profond comme un tombeau. C'est à peu près comme si j'étais mort. Cependant j'ai vécu puisque je vis encore, puisque je sais que j'ai vécu, quoique j'aie oublié ce que fut cette vie...

Où s'en est-elle allée ? Est-ce si loin de moi que je ne puisse même désespérément y atteindre ? Est-ce en moi qu'elle a fait naufrage ? Il se trouve dans nos profondeurs comme au fond des mers des abîmes d'où ce qui coule à pic ne remonte jamais à la lumière. Jadis j'ai perdu une part heureuse de moi-même. Et je la cherche avec passion car je l'aimais.

Voilà ma hantise, mon secret tourment ».

Et aussi :

Quand on est en sommeil et que l'on songe, peut-on se souvenir de ce qu'on a rêvé antérieurement dans un autre songe ? Y a-t-il dans le songe une vraie mémoire des songes ?

(440) En réalité, il n'y a, à ma connaissance, aucune technologie valable de prise sous contrôle des rêves, toute tentative dans ce sens est d'avance vouée, réduite à des tâtonnements, à des essais aux résultats toujours des plus approximatifs, si ce n'est inexistants. Cela fait déjà une vingtaine de jours que chaque nuit je m'efforce de retrouver en moi les chemins antérieurs que j'avais reconnus dans mon rêve du 27 au 28 août 1998, sans que je puisse arriver à aucune approche significative des lieux ayant constitué, cette nuit-là, l'objet de la révélation qui m'avait porté au-delà des gouffres infranchissables de ma propre mémoire cachée au fond de moi.

Ce n'est donc pas dans le rêve qu'il me faudra poursuivre ma recherche, mais dans ma vie même : essayer de retrouver réellement les lieux dont la souvenance m'a été redonnée cette nuit-là. Entamer sans plus attendre la longue errance de mes retrouvailles avec les lieux et les circonstances oubliées de mon autre vie en moi.

D'UNE TRÈS SECRÈTE FISSURE DANS LA TROISIÈME ENCEINTE INTÉRIEURE DE L'ÊTRE

« La nature humaine ne peut tendre vers la perfection qu'au moyen de procédés imparfaits. "Ne jugez point !", dit le colonel. C'est valable pour les miracles comme pour les crimes. »

Claude Aveline, Le jet d'eau

(441) Je viens d'apprendre que le nouvel évêque de Tulle, Mgr Patrick Le Gai, a été chargé par le Vatican de relancer d'urgence et en profondeur le dossier du procès en béatification de l'ancien ministre de la Justice du général de Gaulle, Edmond Michelet (février 1999). Je ne peux m'empêcher d'y pressentir comme un signe d'importance, voilé, quant au prochain tournant, encore impensable, du « grand gaullisme » en France et dans l'ensemble de l'espace géopolitique grand-continental eurasiatique. Un autre destin se lève.

Ce n'est qu'à présent que les réunions impériales de l'Escorial, dans les années cinquante, vont pouvoir porter leurs fruits, ce n'est qu'à présent que va pouvoir émerger, au niveau de l'histoire visible, l'extraordinaire travail clandestin qu'Edmond Michelet y avait mené pour le compte du général de Gaulle et avec la complicité plénière du caudillo Francisco Franco. Les mystérieuses semailles d'Edmond Michelet vont aboutir. Etrange quand même comme ces années-là, qui me semblaient si loin en arrière, effacées, perdues dans les brumes incertaines du néant, du coup se rapprochent, revivent *comme si c'était hier*.

(442) Se saisissant de l'occasion offerte par le quarantième anniversaire du soulèvement de Lhassa de mars 1959, le gouvernement de Pékin déclenche, pour d'assez obscures raisons, une campagne de dénigrement et de déstabilisation personnelle d'une violence tout à fait inhabituelle contre le dalai-lama. Alors que celui-ci était tout prêt à reconnaître, lors d'un voyage prévu à cette fin aux Etats-Unis, en novembre 1998, que « le Tibet et Taiwan sont partie intégrante de la Chine ».

Ainsi l'Agence Chine Nouvelle s'est-elle vraiment dépassée à la tâche en réussissant à produire le témoignage d'un « haut responsable » d'on ne sait quelles « archives nationales tibétaines », qui accuse le dalaï-lama - à l'époque un adolescent - d'avoir exigé, jusqu'à la fin des années 40, qu'on lui offre pour son anniversaire des « crânes humains, du sang humain frais, des peaux humaines ainsi que des organes ». L'Agence Chine Nouvelle se répand également sur l'existence de « marchés aux esclaves » au Tibet. Les féodaux proches du dalaï-lama y auraient pratiqué des punitions sanguinaires, « yeux arrachés, bras et jambes coupés », etc. En même temps, l'Agence Chine Nouvelle exalte, de la manière la plus éhontée et suivant les canons imbéciles habituels de la langue de bois communiste, les extraordinaires améliorations d'ordre social, économique et culturel qui auraient été apportées au Tibet à la suite de son occupation - « libération » disent-ils - par la Chine.

Le fait est que l'extrême violence de la campagne engagée à découvert par Pékin contre la personne même du dalaï-lama rend désormais - et pour longtemps - tout à fait impossible la poursuite des négociations entreprises secrètement par le gouvernement chinois avec celui-ci : le sabotage délibéré par la partie chinoise de ces négociations met totalement en porte à faux le dalaï-lama et annule le jeu des concessions fort avancées que celui-ci s'apprêtait à faire depuis son réduit de Dhamsala, dans le dessein d'arriver à un accord d'ensemble, à parts égales, avec le gouvernement de Pékin.

Pas d'accord à parts égales : seul compte pour Pékin le fait accompli de son occupation du Tibet. Ainsi la Chine manifeste-t-elle sa volonté inébranlable de mainmise définitive et totale sur le « Toit du monde ». Au Tibet, la Chine joue son destin ultime. C'est qu'il y a là *quelque chose d'autre* : les visées chinoises dépassent de loin le seul intérêt politico-administratif ou basement expansionniste que Pékin pourrait nourrir - et nourrit en effet à un certain niveau - au sujet de son contrôle de fait sur l'ensemble du Tibet.

D'autres intérêts, des intérêts supérieurs, d'ordre transcendantal, occulte, sont en jeu en cette région du monde si dramatiquement éprouvée à l'heure présente. Car le Tibet est le centre de gravité géopolitique suprême de l'ensemble du grand continent eurasiatique, le haut lieu où se nouent souterrainement toutes les lignes de force géopolitiques de celui-ci, le centre de rayonnement qui assume et commande son unité polaire toujours en action. Qui tient le Tibet exerce donc un droit de contrôle inconditionnel sur l'ensemble géopolitique du grand continent eurasiatique.

En s'emparant du Tibet, la Chine bloque donc, et neutralise, l'ensemble du grand continent eurasiatique, quelle interpelle et attaque ainsi dans le secret le plus intérieur de ses œuvres vives, dans sa centralité polaire même, dans son identité polaire à la fois première et ultime. D'où, en même temps, mais dans le sens contraire, l'exigence absolument incontournable qui doit

être aussi la nôtre quant à notre propre maintien du contrôle géopolitique total du Tibet.

Car, encore une fois, c'est le Tibet qui constitue le centre polaire de l'espace impérial grand-continental eurasiatique dont nous sommes à présent appelés à instruire les destinées en marche au double niveau politico-historique et supratemporel, transcendental. Aussi n'accepterons- nous jamais, et quels qu'en puissent être les conséquences et les risques conflagrationnels immédiats ou plus lointains, que le Tibet reste sous l'influence anti-impériale de la Chine qui, à l'intérieur de l'espace impérial grand-continental eurasiatique, constitue la part des ténèbres et du néant, le contre-poids géopolitique négatif de tout ce que nous ne sommes pas et ne voulons jamais être.

Face à notre actuelle décision révolutionnaire impériale, la Chine représente, ontologiquement, l'Anti-Empire, l'ombre portée par notre propre projet en marche d'un empire eurasiatique de la fin. La bataille finale de l'être et du non-être, c'est au Tibet qu'elle devra avoir lieu, quelle a déjà eu lieu et qu'elle continue à livrer eschatologiquement sa pleine mesure secrète. Aujourd'hui, et jusqu'à la fin, c'est au Tibet que se situe la *première ligne* du front invisible le long duquel l'être et le non-être se livreront décisivement bataille, la « grande bataille de la fin ».

C'est le Tibet qui constitue le pôle géopolitique occulte, fondationnel, suractivé et suractivant de l'espace impérial suprahistorique du grand continent eurasiatique. Sa libération de la mainmise subversive chinoise représente pour nous un devoir de destin, le devoir même de notre propre destin total. D'autre part, ne doit-on pas penser que le lieu du séjour clandestin en ce monde des grands Etres Extérieurs, des grands Etres Galactiques doit se trouver, nécessairement, dans les recoins hors d'atteinte de la région la plus élevée du continent central ?

Derrière le Tibet, un autre Tibet se tient profondément dissimulé, hors d'atteinte, interdit. Derrière les interdictions politiques et autres, circonstanciées, qui n'en finissent plus de défendre l'accès au Tibet, il y a, aussi, encore et toujours, une interdiction ontologique, transcendante, intransgressable qui veille sur *l'autre Tibet*. Mais il se peut que cette dernière interdiction, sans faille, ne nous regarde pourtant en rien, nous autres qui bénéficions occultement de certaines passes clandestines ne s'entrouvrant que pour nous, suprêmement *spéciales*.

(443) Je me suis par deux fois tiré le Yi-King, et chaque fois dans des circonstances absolument décisives de ma vie. Par Patrick Bauchau, à Louveciennes, et par Raymond Abellio. Et chaque fois c'est le 55 qui m'est sorti, dont j'ai aussi retrouvé l'enseignement - la confirmation, plutôt que la

révélation - lors de mon second passage à Medjugorje, quand, à la tombée de la nuit, sous le pommier au fond du jardin, avait retenti le chant de celle que j'avais commencé par confondre avec la jeune Ivanka Ivankovic :

*Il fait si noir, si noir éperdument
En ces temps du Mystère de la Fin
qu'à midi même on peut apercevoir
brillant en plein jour l'Etoile Polaire
à travers les ténèbres de la séparation*

Depuis les débuts de mon existence et jusqu'aujourd'hui, le même mystère d'obscurcissement en plein jour, obscurcissement profondément nocturne, sans trêve aucune ni merci, n'a pas un seul instant cessé de me maintenir dans un état d'éloignement total, infranchissable, par rapport à moi-même. Aussi dois-je reconnaître que je suis né en exil, et que j'ai passé toute ma vie exilé hors de moi-même, retenu impitoyablement en marge de mon propre être dogmatique.

Ma nuit intérieure, cependant, n'est elle-même autre que la grande nuit terrifiante de ce monde arrivé au bout du chemin de sa fatidique déchéance, au terme de la mystérieuse extinction en elle de l'être. Ainsi ma propre déchéance secrète suit, représente et fonde la déchéance de ce monde crépusculaire et inversement. Mais, quand cette nuit en moi prendra fin, prendra fin aussi la grande nuit de ce monde et ce sera, alors, le Renversement final, la *Mahapralaya*, et le retour des Grands Temps. Or, si les nombres ont un sens secret, cette fin de la nuit fondamentale n'est désormais plus tellement loin. Car je viens d'avoir accès, en ce 11 mars 1999, très précisément au 55^e état d'approche eucharistique de mon existence sous contrôle, une certaine limite dernière ayant ainsi été atteinte.

« ...à Dieu, rien n'est impossible », je le sais, et c'est bien là-dessus que j'ai assis toutes mes contre-stratégies occultes. Depuis toujours.

(444) Cette profonde occultation de l'être qui fait « qu'à midi même on peut apercevoir / brillant en plein jour l'Etoile Polaire / à travers les ténèbres de la séparation », doit être mise en relation fort étroitement avec l'interdit insurpassable qui m'est fait de retrouver celle que l'on peut appeler « la Résidente ».

Jean-Paul Richter, dans *La Loge invisible* :

« Il arriva avec la résidente jusque dans la chambre de celle-ci. Il ne pouvait ni ne voulait se détacher des scènes qu'il avait jouées ce jour- là. Cette chambre lui représentait toutes les autres et dans les cordes du clavecin se cachait une voix lointaine et chère, et derrière le tain du miroir une forme lointaine et chère. La nostalgie se mariait comme une

fleur sombre au bouquet diapré des plaisirs ; la résidente gagnait aussi au voisinage de cette fleur sombre. »

(445) Aujourd'hui, j'ai passé tout mon après-midi à me promener, seul, au parc du Ranelagh, incapable de travailler, incapable de penser. Une obscure inquiétude me taraudait, un vague à l'âme nauséux, sans objet, me rendant indisponible à toute suite dans les idées. Je ne sais pas d'où cela me venait, ni ce que tout cela pouvait bien signifier, mais au bout de trois heures d'errance, ou plus même, un souvenir depuis longtemps oublié refit surface en moi et tout mon malaise s'en trouva dissipé comme par enchantement. Etranges, insondables manigances de l'inconscient.

Je revis brusquement la *tasca* - café brasserie populaire - de Madrid, place Nunez de Balboa, aux murs recouverts de céramiques anciennes, blanches et bleues, où parfois, à la tombée du soir, nous nous rassemblions, Georges Demetresco, le colonel Fernando Saenz de Santa Maria, et quelques-uns des nôtres, pour attendre l'arrivée du général Munoz Grandes, ancien chef de la division Azul, à ce moment-là chef d'état-major. Celui-ci arrivé, toujours accompagné par son aide de camp, nous communiions dans le rite obscur et quelque peu confidentiel de manger ensemble, silencieusement, des couilles de mouton - de larges assiettées - grillées sur la braise, en buvant du vin rouge. Ensuite, dans la nuit brûlante de l'été madrilène, nous rentrions à pied, par petits groupes. C'étaient des temps secrètement lumineux, qu'habitaient la grâce d'une très grande paix, des *temps indéchiffrables*.

(445) Robert Musil, dans *L'homme sans qualités* :

« Ainsi Ulrich entreprit-il d'entretenir sa sœur d'une expérience qu'il lui avait contée une fois déjà ; il reprit l'histoire de la femme la plus merveilleuse qui eût croisé sa route, Agathe mise à part. Cette femme était une enfant, une fillette d'une douzaine d'années, merveilleusement accomplie en tous ses gestes, qui avait fait un bout de trajet avec quelque parent dans le même tramway que lui et l'avait ravi comme un poème d'amour écrit en secret et dont les allusions sont chargées d'un bonheur encore inconnu. Plus tard, ce flamboiement d'amour lui avait donné quelques scrupules, car il était assez étrange et permettait sur son compte certaines déductions. C'est pourquoi, à évoquer avec émotion ce souvenir, il préféra parler de ses scrupules, encore qu'il ne les généralisât pas tout à fait froidement. « Une petite fille, à cet âge, a souvent des jambes plus belles qu'après, dit-il. Sans doute est-ce à cause de ce qu'elles portent immédiatement au-dessus d'elles quelles épaississent ensuite; quand la croissance n'est pas achevée, elles sont longues, libres, elles peuvent courir, et les jupes, dans un geste trop vif, découvrent les cuisses dont la rondeur contient déjà comme une

suave croissance (oh ! je songe au croissant de la lune à la fin de sa tendre adolescence lunaire), c'est superbe ! Plus tard, je me suis sérieusement interrogé sur les raisons de cette beauté. A cet âge, la chevelure a son état le plus doux. Le visage présente son plus beau dessin, Les yeux sont comme de la soie lisse pas encore froissée. L'esprit, destiné à devenir bientôt mesquin et cupide, est encore au milieu de ses obscurs désirs une pure flamme sans trop de clarté. Et ce qui n'est certes pas beau encore à cet âge, par exemple le ventre enfantin ou l'expression aveugle de la poitrine, gagne grâce au vêtement, dans la mesure où il feint adroitement l'âge adulte, et grâce à l'imprécision rêveuse de l'amour, tout ce que peut donner un masque de théâtre plein de charme. Il est donc tout à fait honnête et normal d'admirer une telle créature, et comment le ferait-on sans un soupçon d'amour ?

- N'est-il pas contre nature de rapporter de telles émotions à une enfant ?
demanda Agathe.

(Dans la traduction de Philippe Jacottet, à la fois admirable de fidélité et qui laisse quand même à désirer, peut-être à cause de cette fidélité même.)

(446) Dans *Le Figaro*, en date du 3 mars 1999 :

« Cinq mineurs de 14 à 17 ans ont été écroués la semaine dernière pour les viols collectifs de deux fillettes de 11 et 12 ans dans un parking souterrain de Cergy (Val d'Oise). Les faits remontent au dimanche 17 janvier. Les deux victimes, qui se rendaient chez une amie, ont croisé un groupe d'une vingtaine de « jeunes » qui les ont entraînées dans le parking, ont isolé chacune dans un box et les ont violées pendant plusieurs heures sous la menace d'un couteau. La brigade des mineurs a lancé un appel à témoins pour tenter d'identifier les autres membres du groupe et éventuellement d'autres victimes ».

(447) C'est depuis peut-être déjà une trentaine d'années que je ne cesse de faire extrêmement attention à un certain immeuble de l'avenue Georges- Mandel, à Paris, qu'un seul haut mur sépare, épais, monolithique, du cimetière de la Place du Trocadéro.

Comportant quatre étages pourvus chacun d'assez admirables balconnages en bois, peints du même vert sombre, son unique porte d'entrée cache - j'ai pu le constater - un groupe d'élégants immeubles peints en jaune, séparés par une étrange succession de cours intérieures pleines d'ombre, mystérieusement plongées dans un silence aussi profond que permanent. Une certaine retenue y règne, la présence appuyée d'une sorte d'absence chiffrée, immédiatement significative, qui ne manque pas de provoquer aussitôt comme un malaise diffus, marque d'une respiration spectrale des lieux. Pendant toutes ces années de guet métapsychique, je n'ai pas une seule

fois surpris ou entrevu quelqu'un aux fenêtres de la façade, ni personne qui entrât ou sortît par la porte de l'avenue Georges-Mandel. Personne, jamais. Pas une seule fois.

Il me faut l'avouer, chaque fois que je m'y rends, irrésistiblement attiré, appelé là par les habitudes de surveillance discrète que j'ai prises à l'égard de cet endroit chargé d'influences aussi obscures que suractivées sans cesse, un sentiment d'indicible horreur spirituelle prend naissance en moi, qui me fait trembler et me tétanise, me prend la poitrine comme dans un lourd étai de glace. Que s'y passe-t-il donc de très secret, d'inavouable, de puissamment interdit ? La présence là, immédiate, enveloppante, du cimetière de la place du Trocadéro y est-elle fondamentalement la raison des frémissements hallucinés qui persistent à s'y perpétuer dans l'ombre, des influences, des haleines d'outre-tombe inlassablement à l'œuvre ?

Quels rites nocturnes, funèbres, hautement prohibés, s'y poursuivent à la faveur de la profonde fermeture sur elle-même de cette énigmatique forteresse confidentielle, spectrale, quelles terrifiantes pratiques occultes, quelles inconcevables procédures nécromantiques des gouffres souterrains de la non-réalité ? Quel anti-monde aurait trouvé ainsi, avenue Georges-Mandel, la protection subversive d'un asile caché, inviolable, la zone d'investissement clandestin poursuivi par les *tenebrae activae* s'avancant jusqu'au centre de ce monde-ci, jusqu'au cœur même de Paris, investissement concerté, nourri dans quel *but ultime* ?

Est-ce là, mystérieusement, la toute dernière instance de cette si dangereuse fable de défi, de provocation inconsciente, qu'avait été, en son temps, le film de Jacques Rivette « Paris nous appartient », qui célébrait l'investissement du visible par l'invisible, du jour par les conspirations actives, sournoises, puissantes, du monde des ténèbres ?

Dédoublement nocturne du cimetière de la place du Trocadéro - si paisible en apparence et si oublié -, ce bâtiment à l'identité spectrale constituerait-il en fait l'espace d'échange et d'accueil où viendraient se déverser, se décharger, pour qu'elles émergeassent au jour, en s'y reconstituant rituellement - et peut-être d'une autre manière, que l'on ne saurait deviner ni reconnaître - les influences et les récupérations obscures, toutes les émanations métapsychiques incontrôlées et sans doute déjà incontrôlables en provenance de ce cimetière à moitié désaffecté ?

Je le sais bien, il y a là un fort redoutable secret en action, un secret des abîmes ultimes qu'il ne faut en aucun cas trop approcher sous peine de se faire happer, de s'y faire prendre et amener à d'épouvantables assujettissements nocturnes, inhumains et sans doute, aussi, antihumains.

Mon intime attraction à l'égard de l'avenue Georges-Mandel est dangereuse et coupable, une *attraction impie*. Je n'y peux rien, j'ai été inconsciemment

mandaté à percer le mystère des manigances qui s'y perpétuent, à déchiffrer la raison ultime et permanente de ce qui s'y fait dans l'ombre, à en saisir ce que je viens d'appeler le *but ultime*, ainsi que l'étendue des influences à l'extérieur. Car il n'est pas impossible du tout que cela aille loin, un feu mauvais y couve.

Hier, pour la première fois, j'ai surpris quelques personnes en train d'essayer d'y entrer : quatre vieilles fort élégamment vêtues, fardées, coiffées, hargneuses, vrombissant comme des guêpes noires.

(448) Alice Voinescu (1885-1961), dans son *Journal*, à la date du 18 avril 1953, a ces interrogations terriblement déstabilisatrices :

« J'admets que le mal est un effet du mal, et que l'on ne saurait échapper à ses "rechutes" que par la souffrance, c'est-à-dire en en payant réellement le prix, en purifiant la cause par l'annulation payante de ses effets visibles. Vraiment ?

Cependant, si on ne peut pas s'évader de la chaîne cause-effet, et que l'intervention directe du Divin est ainsi censée ne pas pouvoir avoir lieu, autrement dit si le miraculeux n'arrive pas à s'affirmer, reste inexistant, comment pourrait-on encore parler de la Toute-Puissance divine en action, de sa Bonté infinie ? Et quelle raison peuvent-elles encore avoir dans ce cas, nos prières, et toute foi en général ?

Mais ne disposons-nous pas, pourtant, de certains exemples vivants, de cas personnels même, du fait que cette intervention existe, et quelle agit, parfois, de la manière la plus directe ? »

Autrement dit, seule l'intervention miraculeuse, instantanée et gratuite du divin dans l'enchaînement des faits de notre existence peut changer la réalité négative de ce monde et de notre propre vie en ce monde. Ce n'est pas la suite intelligible et comptante de nos souffrances et de leur pétition de rachat qui nous sauve, mais l'irruption miraculeuse du divin dans la suite de notre vie, qui s'en trouve, alors, renversée, totalement changée, *transfigurée*. L'ordre providentiel, occulte, de ce monde, n'a rien à voir avec l'ordre de ce monde lui-même, qu'il dédouble très secrètement et dont il est le contraire absolu.

(449) Et dans ce même « Journal » d'Alice Voinescu, à la date du 30 juin 1958:

« Les nouvelles concernant la vague actuelle de divorces, et cela dans des situations souvent des plus cyniques, je ne les apprends qu'en provenance de la classe bourgeoise, c'est-à-dire de là, malheureusement, où il n'y a plus aucune espèce d'idéal à la base, aux fondations de la vie, mais seulement de la jouissance. Je ne sais pas comment les choses se passent dans la classe

ouvrière. A quoi va-t-elle donc mener, l'actuelle libération des relations sexuelles ? J'espère à des familles basées sur l'expérience, et non plus sur le rêve. Le besoin que manifestent actuellement les femmes d'avoir de nombreux enfants est, d'une part, un symptôme de santé mais, d'autre part, peut indiquer aussi une puissante émancipation de l'idée de l' "amour", la recherche du bonheur à travers l'enfant bien plus que dans une relation amoureuse spécifique avec le mari.

Ce nouveau tournant mènera, je l'espère, à une forme de famille plus solide, et qui ne sera plus basée, comme dans le passé, sur la peur, la dépendance, le besoin. Je crois aussi que, maintenant, les femmes, qui se seront guéries de leurs illusions stériles, vont être surtout des mères exemplaires, et seulement d'une manière indirecte de bonnes épouses. Je me trompe ? L'avenir va montrer quelle est la juste direction des choses, assez confuses, pour le moment, à nos yeux.

Cependant, le grand nombre d'enfants, d'âge pré-scolaire ou déjà scolarisés, méfait penser que, malgré la vague croissante des divorces qui sévit actuellement, la famille va pouvoir perdurer. Mais il reste désormais fort probable que l'équilibre intérieur de la famille sera tout autre que par le passé. Aussi je crains que la femme se prenant, dans l'avenir, bien trop d'obligations, l'homme ne devienne le sexe faible.

»

La vision d'Alice Voinescu, valable sans doute pour l'évolution artificielle de la société communiste de l'Est européen de la fin des années cinquante, révélait le déplacement de l'intérêt vital, au sein de la famille, de l'intérêt de la femme vers l'enfant au détriment de l'époux, et la destitution progressive de l'homme par la femme en train d'accéder à un statut de supériorité de fait sur celui-ci, réduit à son tour à l'état de « sexe faible ».

Cependant, les choses, depuis, n'ont pas cessé d'empirer, et la situation est en train de devenir la même dans l'Europe de l'Ouest - et dans l'ensemble de l'Occident - que dans l'Europe de l'Est, successivement communiste et libérée du communisme. Car l'évolution négative de la famille, sa dégénérescence pathologique finale où l'épouse s'éloignait du mari pour ne plus se concentrer que sur les enfants, a déjà dépassé à l'heure présente le stade du seul intérêt maternel de l'épouse, celle-ci ne se sentant plus concernée désormais que par elle-même, se désintéressant aussi bien du mari que de ses propres enfants. L'éclatement intime de la famille est déjà un fait accompli, l'homme, la femme et les enfants constituant aujourd'hui des entités autonomes, séparées, se montrant de plus en plus hostiles les unes aux autres.

Cette dissolution finale des liens intérieurs de la famille, cette mise en séparation ontologique des éléments constitutifs de la cellule originelle et partant de l'ensemble de la société humaine, correspond entièrement à la

doctrine traditionnelle de l'Eglise orthodoxe concernant la satanisation du monde à la fin de l'histoire, et qui, de celle-ci, sera la cause même.

(450) Aujourd'hui, à l'aube, long rêve tourmenté, obscur, parcouru par des flambées ardentes, par des murmures prophétiques, par d'anciennes déchirures spirituelles profondes, intolérables ; par la figure amère, très amère d'une défaite inqualifiable, irrémissible ; par la figure d'une épouvantable défection que j'avais faite aussi mienne, face aux manipulations occultes de la « puissances des ténèbres ».

Rêve aussi de retrouvailles troublantes, dangereuses avec moi-même, témoin de l'affirmation d'une redoutable fissure de l'être, devant laquelle je m'étais trouvé tout à fait impuissant. J'y revoyais, comme à travers une succession de rideaux de fumées dispersées, couleur de cendres, par un vent à la violence s'intensifiant à mesure que la résistance de celles-ci augmentait face aux sollicitations de son souffle déchaîné, j'y reconnaissais, dis-je, les lieux en démolition de l'ancienne chapelle du Christ-Roi, rue Tournefort, à Paris (V^e), endroit où avait été commis l'explicable crime spirituel de l'Archevêché de Paris, qui s'était laissé manipuler, entraîner à l'irréparable par de longues et ténébreuses manœuvres, destinées à obtenir la disparition de ce haut lieu parisien du culte catholique de la divine royauté céleste et historique, supratemporelle et tout à fait immédiate du Christ, « qui est Roi de France ». Apparemment inexpugnable, il fallait néanmoins que ce réduit confidentiel de la foi vivante et agissante soit amené à tomber, et c'est ainsi qu'il en a été fait. Mystérieusement.

Pendant huit années, de 1950 à 1958, c'est bien là que j'avais moi-même poursuivi les travaux de ma montée spirituelle la plus secrète, et c'est là aussi que j'avais reçu les puissantes assurances qui m'avaient amené à choisir, en 1958, les chemins du combat souterrain qui, depuis, n'a pas cessé d'être le mien.

Bien des années après, de retour en France, il m'a fallu assister, impuissant, à la démolition insensée, sacrilège et criminelle de cette chapelle sanctifiée et sanctifiante, d'où rayonnaient sur toute la France les grâces très particulières d'un endroit si hautement et si puissamment consacré, disposant d'influences secrètes, surnaturelles, et qui avait pendant si longtemps servi de foyer ardent aux opérations confidentielles de certaines instances de la foi œuvrant pour que la royauté du Christ puisse venir s'installer au terme de l'histoire de la France et du monde, au terme de ce qu'il était convenu d'appeler, alors, dans ces milieux-là, l'« histoire française du monde ».

Car il s'était fait que la chapelle du Christ-Roi de la rue Tournefort constituait depuis fort longtemps l'objectif prioritaire des manigances négatives, aussi acharnées à la tâche que porteuses d'une haine de plus en

plus paroxystique, à très proprement parler satanique, visant à obtenir que, par n'importe quel biais, la chapelle fut amenée à être désaffectée, et qu'elle soit anéantie, quelle disparaisse comme si elle n'avait jamais été là. C'est bien ce qui avait fini par être fait, avec le concours - la complicité active de l'Archevêché, dont l'inconscience de façade et toutes les raisons officiellement avancées pour se justifier ne parvenaient pas à cacher l'insoutenable brasier infernal, le brasier de la haute trahison spirituelle.

Il me souvient encore du fait que, pendant un certain temps - pendant plusieurs jours - une haute statue de la Vierge Marie en plâtre colorié était restée debout au milieu des gravats chaotiques du chantier de démolition, et que malgré nos objurgations - nous étions alors quelques-uns à tenter de sauver, sur place, ce qui eût pu encore l'être - les ouvriers chargés des travaux avaient préféré la casser au marteau, sous nos yeux, plutôt que de nous la confier pour qu'on la transporte ailleurs, à l'endroit hâtivement prévu pour cela, quelque part près de Versailles.

La joie mauvaise, sacrilège, l'abjection de cette engeance, de ces ouvriers aussi inconscients que dévoyés, trop contents d'assister à notre malaise, à nos déchirements, à la rage impuissante de notre deuil, et qui ne cessaient de nous poursuivre de leurs provocations haineuses, n'a pas fini d'empoisonner mon souvenir de ces moments-là, certain comme je le suis que de redoutables influences se trouvaient secrètement à l'œuvre sur ce chantier, et quelles exultaient à mesure que l'irréparable avançait.

Assez étrangement, pendant que les travaux de démolition se poursuivaient, une partie du couvent attendant à la chapelle avait été provisoirement cédée à une société de travaux cinématographiques, où Eric Rohmer, avec une équipe fort réduite, était en train de monter son film *La Marquise d'O*. Ce qui faisait que l'on se retrouvait presque chaque jour dans les escaliers, couverts d'un épais manteau de plâtre, le long de couloirs aux fenêtres sans vitres, où l'on marchait sur les livres de la bibliothèque du couvent, déchirés, souillés, jetés en des amoncellements informes, mêlés à des chiffons douteux, à des restes avariés de cuisine, à de grands éclats coupants de carreaux brisés, à de grandes brassées de fleurs pourrissantes.

Il me souvient que Rohmer paraissait d'autant plus sensible à l'atroce désolation de ces lieux profanés, souillés, dévastés, que, tout au long des années cinquante, il m'y avait maintes fois accompagné. Il était présent à mes côtés lors de mes visitations mystiques de l'endroit, lors de mes ascensions inspirées à ce même sanctuaire alors vivant et ardent du Christ-Roi que l'on était maintenant en train de faire disparaître si ignominieusement, je ne reverrai plus jamais le haut et fier escalier de granit bleu qui, depuis la rue Tournefort, montait au portail en retrait du sanctuaire, mais je n'ai pas un seul instant eu la curiosité malsaine d'aller voir à quoi ressemblent ces

lieux aujourd'hui. Tout y a été effacé, la « puissance des ténèbres » a vaincu. Vraiment, vaincu ? Voire. On le sait, tout sanctuaire saint est éternel, et ce qui a pu être amené à se trouver anéanti dans le visible se perpétue, glorieusement, et en toute-puissance, dans l'invisible.

Il me reste à m'interroger sur la signification cachée du fait qu'il m'ait fallu retrouver en rêve le spectacle révoltant, le souvenir halluciné du chantier de démolition de l'ancien sanctuaire du Christ-Roi, à essayer de déchiffrer le *signe abyssal* que l'on vient de proposer à mon attention soudain éveillée, *mise en alerte*. J'ai peur.

(451) Le 18 avril 1999, troisième dimanche de Pâques, à Notre-Dame de l'Assomption, Paris (XVI^e). Prière pénitentielle :

« Seigneur Jésus, tu marches avec nous sur la route, mais nous avons peine à te reconnaître. »

« O Christ, tu nous as choisis dès avant la création du monde, mais nous ne savons pas voir les signes que tu nous donnes. »

« Seigneur, tu nous appelles à être des ressuscités, mais nous n'osons pas encore y croire. »

Ma LVIII^e station eucharistique du cycle des LX. Au moment même où je consummais l'eucharistie, une voix se fit entendre en moi, alors que je me disais : « Jésus-Christ, si je m'unis à toi maintenant, c'est parce que mon heure est venue ».

Je me trouve donc sur la frontière intérieure établissant la séparation ontologique finale d'avec moi-même, frontière au-delà de laquelle je serai un *autre moi-même* : c'est bien ce qu'annonce l'allégation auto-médiumnique selon laquelle *mon heure est venue*.

(452) Rêve d'endeuillement et d'effroi, aux terribles résonances funèbres, qu'il me tintrent en leur pouvoir longtemps après mon réveil. Il se faisait qu'en compagnie d'une jeune fille inconnue, serrée contre moi, je me trouvais dans un autobus qui longeait une vaste esplanade vide avec en son milieu un plan d'eau immobile, scintillant sous une aveuglante lumière blanche, métallique, essentiellement surnaturelle. Sur la droite parallèle à l'autobus, apparut une série d'affûts funéraires, entièrement recouverts de drap noir, marqués, sur toute la longueur et sur toute la largeur de l'affût, d'une croix blanche en tissu argenté. Des personnages portant des cagoules sombres semblaient surveiller, menaçants, cette représentation, de laquelle émanait une insoutenable aura d'épouvante ; il était juste midi. « Mais qu'est-ce donc que tout cela ? demanda la jeune fille. - C'est la fin des Orléans, lui répondis-je.

(452) En fouillant ce matin à la recherche d'une certaine lettre, dans de vieux dossiers, je suis tombé sur deux feuillets manuscrits, qui faisaient partie de la version alors en chantier de mon roman *La Servante portugaise*. De ces deux feuillets manuscrits, je transcris ci-dessous le contenu :

« Ce sont les changements d'être des personnages historiques et de leurs doubles visibles et invisibles qui font et défont l'histoire dans son devenir, dans ses engagements de direction et dans ses vœux fondamentaux.

L'histoire elle-même ne fait jamais que suivre et représenter les instances du grand dessein providentiel qui, lui, ne se laisse surprendre ni ne peut se donner à approcher, à voir, que dans les mutations du Cœur Supplicié, du Cœur Vivant et Battant dont la Sainte Blessure témoigne, par le sang sans cesse versé à flots, d'une continuité dans la douleur qui, elle, établit et alimente souterrainement les terribles dramaturgies des existences appelées à accomplir, dans leur devenir intime, les vœux, le vœu en marche de la Divine Miséricorde que nous avons appris à servir dans les plus lointains couloirs de l'auto-anéantissement et de la mort la plus silencieuse et la plus noire irrémédiablement.

« Si Marie-Antoinette porte donc, et représente l'intangibilité intérieure du Royaume, l'immaculée conception agissante, virginale et profonde de la Fontaine Scellée, la royauté intérieure du Règne et ses Divines Entrailles, la princesse de Lamballe, elle, représente et porte, auprès de Marie-Antoinette, dans sa course astrale autour de Marie-Antoinette, le dédoublement impérial de celle-ci. Dans son être symbolique profond, la princesse de Lamballe se trouve engagée pour interpréter l'intérieur du Règne qui se tourne vers l'extérieur et devient, sacrificiellement, Empire, l'immaculée contemplation du Cœur Immaculé de Marie qui se fait, dans le sang et par le sang, action au service occulte du Sacré-Cœur de Jésus, qui se fait action directe, rempart vivant et agissant de l'imperium.

“Il n'est que temps de partir, la Reine m'attend, je dois vivre et mourir pour elle,” écrivait, le 15 octobre 1791, d'Aix-la-Chapelle, Marie-Thérèse de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe.

Aussi avait-il été nécessaire, pour arriver jusqu'à Marie-Antoinette, de passer par la princesse de Lamballe. Pour qu'ils parviennent à détruire l'intérieur du Règne, il fallait qu'ils démantelassent, avant, ses remparts stratégiques, ses murailles extérieures, vivantes et palpitantes, il fallait qu'ils ouvrirent la poitrine de la princesse de Lamballe, que son sang soit versé et que la profanation finale de son cœur annonce la désoccultation mystagogique du Royaume, sa mise au jour et sa fin. Pour atteindre la Vierge, il fallait parcourir en sens inverse les vertigineuses orbites extérieures du Verseau. Pour arriver à la fouille des chairs de Marie-Antoinette, il fallait que l'on réduise en lambeaux les chairs de la princesse de Lamballe, pour

arriver au sang de la Reine, il fallait commencer par le sang de sa princesse de Sang ; le sang versé est le sang bu, et le sang bu est le sang versé.

Ce qui revient aussi à dire qu'à l'heure du salut et de la délivrance finale, la mise en marche d'une nouvelle immaculée conception du Royaume exigera que l'on procède, avant tout, à la reconstitution ontologique des remparts visibles et invisibles de l'Empire, et que le retour de Marie-Antoinette doit être précédé par le retour de la princesse de Lamballe : telles étaient donc les bases doctrinales cachées de l'action contre-révolutionnaire entreprise par Franz Belloni sous le couvert de l'opération Tango à Kâli.

Pour parvenir à la fouille des chairs de Marie-Antoinette, il fallait que l'on réduise en lambeaux les chairs de la princesse de Lamballe, pour arriver au Sang de la Reine, il fallait commencer par le sang de sa princesse de Sang. »

Une certaine consolation morose m'est venue à la lecture de ces pages retrouvées. C'est que, si ma vie devait finir par l'échec flagrant de ce qui avait constitué, après mon entrée dans la carrière, son *dessein fondamental*, il en restera au moins mes écrits. En effet, je crois que personne, aujourd'hui, en France - et je dis bien personne - n'est en état de comprendre - ni même de pressentir - le sens et la véritable importance de ces écrits d'instructions contre-stratégiques transcendantes. Leur ensemble constitue, en quelque sorte, le dépôt initiatique prévu pour servir aux retrouvailles parousiales de *ce qui s'était perdu* et de *ce qui devra venir* au-delà de la fin de l'actuelle histoire crépusculaire d'un monde déjà révolu.

L'extinction finale de toute conscience traditionnelle française et européenne propre, ou de ses derniers restes, a fini par se faire dans l'espace d'un quart de siècle, et ses débuts peuvent même se trouver arrêtés au moment de l'échec du dernier référendum du général de Gaulle et de son abandon volontaire du pouvoir visible et invisible qu'il détenait encore en France. Aussi nous retrouvons-nous aujourd'hui plongés sans retour au cœur le plus noir des ténèbres.

Encore une fois, je suis très intimement persuadé que personne en France ni en Europe n'est plus capable de comprendre ce que je veux, ce que je dois dire dans mes écrits, et cela est vrai aussi pour ceux-là même qui me suivent actuellement, ou plutôt qui se figurent pouvoir le faire. C'est que nous appartenons, moi-même et les autres, tous les autres, à deux mondes culturels, à deux formes de conscience ontologiquement différentes, et que, désormais, un gouffre infranchissable sépare. Je suis, moi, encore, de la fin du cycle précédent, alors que les générations actuelles appartiennent à ce qui a fait suite à la fin révolue du cycle, à la chute dans le néant d'après la fin de tout.

L'accès à mes pensées, à mon discours, dans sa substance propre, leur est comme d'emblée prohibé. Des pensées pour eux insaisissables, comme

étrangères, sans aucun repère auquel s'accrocher, qu'ils puissent appeler à l'aide, ni aucune piste familière d'approche et de voisinage qu'ils eussent déjà empruntés ; un discours apparaissant comme dans une langue inconnue, hallucinée ou rêvée, dans une langue interdite. Ce contre quoi, en effet, il n'y a plus rien à faire.

Revenons donc à la réalité immédiate de notre désastre : elles se sont définitivement refermées, les Portes de l'Esprit. Qui saura les rouvrir, et quand ? Telle me paraît être la seule question pertinente que l'on peut se risquer à formuler dans l'état actuel des choses.

(453) En ce 20 avril 1999, où les temps de la fin se font de plus en plus proches, où la nuit persiste en plein jour. Dans la soirée, pluie de printemps, obstinée, dense, revivifiante et sainte. En descendant la rue de Babylone, j'ai surpris, par l'entrebâillement d'une porte cochère, le merveilleux spectacle d'un espace recouvert d'herbe verte nouvelle, haute, puissante, qui luisait sous la pluie. Moi qui ai toute ma vie haï la pluie - facteur de la dissolution, de l'action nocturnement abyssale, crucifiante et dévastatrice du mystérieux *solve*, qui doit fatalement précéder les relevailles aurorales, ardentes du *coagula* réintégrateur de tout - ce soir j'ai vécu, sous la nappe virginale, lumineusement tissée, de cette vraie pluie d'avril, le mouvement naissant en moi d'une très grande joie spirituelle, limpide, le mouvement annonciateur d'un proche renouvellement depuis les profondeurs ultimes de l'être, le mouvement même de la *Renovatio Mundi*.

Aussitôt après, je connaissais, à l'église Notre-Dame de l'Assomption, le feu de la LIX' station eucharistique du cycle final des LX que je me suis imposé de suivre jusqu'au bout. Et ayant ainsi eu à comprendre que cette LIX' station eucharistique était secrètement porteuse aujourd'hui de *ce qui*, il y a quarante ans de cela, le 13 juillet 1959, à Madrid, avait rendu possibles dans les faits mes retrouvailles avec L., mon partage eucharistique de ce soir agissant donc en arrière, dans les termes du mystère ardent de la réversibilité des grâces, sur ce qui s'était produit alors, quand soudain l'étreinte des ténèbres et de la séparation s'était trouvée défaite. C'est mon eucharistie de ce soir qui avait rendu possible, il y a quarante ans, le 13 juillet 1959, mes retrouvailles à Madrid avec L.

Ce soir encore j'ai compris que, en même temps, le miracle de nos retrouvailles de Madrid devenait ainsi le symbole de *ce qui* maintenant ne va très certainement pas manquer de se produire, à un *niveau cosmique aussi* ; maintenant, dans les jours qui viennent. Je veux dire le même miracle que celui du 13 juillet 1959, mais cette fois-ci situé à un niveau vertigineusement plus haut sur la spirale prophétique de mon parcours existentiel, de ma montée conceptuelle vers l'accomplissement ultime de ma prédestination providentielle

occulte, suprahumaine et *révolutionnaire*. Car tout est recommencement, ou *ritorno dei tempi*, et s'il n'y a de recommencement que révolutionnaire tout recommencement est aussi retrouvailles. Recommencement cosmique, retrouvailles nuptiales, action révolutionnaire suprahistorique : c'est bien ce que l'on veut de moi, et c'est bien que je ferai (« ce qui doit être fait sera fait »).

(494) En ce 21 avril 1999, sous le signe en élévation assumptionnelle de mes anciennes retrouvailles avec L., mais après sa mort dans la mystérieuse « échoppe du cordonnier ». Il y eut des retrouvailles vécues et des retrouva il les rêvées, les mêmes. A Saint-Pierre de Chaillot, ma LX^e station eucharistique, la dernière du cycle fondamental, du « cycle cosmique » de LX. Aujourd'hui, à midi.

Au sujet de l'importance très effectivement apocalyptique, absolument décisive, du nombre LX dans le développement à la fois vécu et rêvé de mon parcours existentiel initiatique le plus secret, relire, dans *Les mystères de la villa « Atlantis »*, ce que j'en dis au fragment 43, pages 87-88 (l'« échoppe du cordonnier ») : « Assise, et qui, à son tour, se lève à mon entrée, L. souriante, un peu embarrassée par mon intrusion (peut-être imprévue, abrupte en tout cas ; elle porte, je m'en aperçois aussitôt, son ancien chandail vert. Mais elle n'hésite pas à courir à ma rencontre, encore quelle eût attendu que je la prenne dans mes bras pour me dire, à bout de souffle : "Tu vois, c'est fait, je suis quand même revenue" » .

(455) « ...elle porte, je m'en aperçois aussitôt, son ancien chandail vert. » Au-delà de la mort, le signe de reconnaissance occulte apparaît pour certifier, au-dessus de quels précipices ontologiques, la légitimité immanipulable de nos propres identités dogmatiques, en ce monde-ci et dans l'éternité (et même, sans doute, au-delà de l'éternité, qui comporte des limites non- conceptuelles, alors que les noces abyssales de nos identités dogmatiques ne sauraient supporter aucune limite).

(456) *La Dépêche du Midi*, 2.XII.1996 : « Jean-Paul II a invité les chrétiens à être prêts au retour du Christ sur la terre, dans son homélie dominicale, lors d'une messe dans une église de Rome. "La première et la seconde venue se sont déjà réalisées. Nous vivons maintenant dans l'attente de la troisième venue du Christ, au cours de laquelle la création et la rédemption trouveront leur définitif accomplissement" a dit Jean-Paul II, invitant les fidèles à "veiller", à être prêts au retour définitif du Christ sur la terre, "dont on ne sait pas quand il adviendra..." » .

Comme si l'on ne savait pas qu'il est secrètement déjà de retour, secrètement déjà présent et agissant parmi nous. Seulement, il se cache encore. Il se cache

tout comme il s'était caché - dissimulé dans le fait même de se donner à voir - lors de ses mystérieuses apparitions d'Emmaüs, ou de la « pêche miraculeuse », le matin au bord du lac de Tibériade.

Pour peu que l'on se donne la peine d'essayer de regarder derrière les apparences immédiates, derrière la couche préventive des faits en surface, le catholicisme apparaît immédiatement comme la religion de profonds mystères qu'il n'a en fait jamais cessé d'être. Le catholicisme est la vraie demeure de l'être, c'est ce que Heidegger n'a pas eu le temps de finir par comprendre.

(457) Le catholicisme ultime, authentique et total, le catholicisme voilé, réservé à une élite restreinte, supérieure, cachée, le catholicisme des mystères originels se tient en retrait dans les zones des turbulences métaphysiques et eschatologiques finales, où la seule présence réelle est celle du sacre immédiatement agissant, celle du Buisson Ardent.

(458) Dans son roman *Drapeaux Noirs*, Actes Sud 1964, August Strindberg rappelle le mystérieux cyclone qui, le 10 septembre 1896, avait ravagé, d'une manière aussi imprévisible qu'inexplicable et terrifiante, la ville de Paris. Je cite :

« *Cyclone qui prit naissance à la hauteur des deux tours et du séminaire de la place Saint-Sulpice et traversa Paris jusqu'à la porte Saint-Martin. Il fut enregistré par le baromètre de la tour Saint-Jacques à 14 h 42.* » Décrit dans l'illustration, n° 2795, 19 septembre 1896, page 223.

Et aussi :

« *Je voulais simplement constater la présence de faits inexplicables. Le plus inexplicable est le cyclone de Dreyfus à Paris, le 10 septembre 1896. Je le nomme ainsi parce que Dreyfus fut condamné à Rennes le 10 septembre, trois ans plus tard.*

- *Alors, tu pourrais tout aussi bien l'appeler le cyclone de l'impératrice, puisque l'impératrice d'Autriche fut assassinée le 10 septembre 1898...* »

« *Après le décès, l'année auparavant, de sa sœur, la duchesse d'Alençon, dans l'incendie du Bazar de la Charité qui sembla être un holocauste de la vieille noblesse française... Cependant, le Vossische Zeitung, qui n'est pas un journal occulte, écrit :*

« *Ce cyclone est un phénomène qui n'a jamais été observé auparavant à Paris. Il commença place Saint-Sulpice, parcourut Paris du sud-ouest au nord-est et finit sa course dans les jardins de l'hôpital Saint-Louis... Sur son chemin, des arbres furent déracinés, des réverbères cassés, des cheminées arrachées et des toits emportés, des lourds omnibus renversés, des fiacres projetés vingt mètres à travers les airs avec chevaux, cochers et*

passagers. Sur la Seine, des bateaux furent jetés les uns contre les autres, et trois furent détruits, parmi lesquels le bateau à charbon La Revanche. Au Palais de Justice, l'échafaudage de la Sainte-Chapelle s'effondra. Le Sénat dut interrompre sa séance, car les portes et les fenêtres furent décrochées de leurs gonds. A la préfecture de police, une des guérites fut emportée dans les airs. Le soldat qui montait la garde avec son fusil se retrouva tout d'un coup au fond d'un couloir sans savoir comment il y était parvenu. Un juge en train de faire un rapport vit une fenêtre s'ouvrir et un grand arbre voler à travers la pièce avec ses racines, et tout ceci au deuxième étage.»

»

Pour comparer, je cite le compte rendu de la Frankfurter Zeitung :

« L'orage occasionna les plus grands ravages le long de la Seine, et le Palais de Justice subit de sérieux dégâts... Un journaliste du Courier de Paris échappa à la mort presque par miracle lorsqu'il passait devant l'hôpital Saint-Louis au moment où une grille de fer d'au moins cinquante mètres fut arrachée du mur. »

«-En somme, un cyclone tout à fait exceptionnel, que l'on peut qualifier de symbolique, n'est-ce pas ?

- Alors tu peux aussi noter que la foudre tomba à Brest, le 9 juin 1899, et justement sur le sémaphore qui devait guider le navire Sfax, lequel était en mer avec Dreyfus à bord. »

Je relève que ce mystérieux cyclone parisien du 10 septembre 1896 avait pris naissance place Saint-Sulpice, et plus exactement *entre les deux tours de l'église Saint-Sulpice*. Ce qui me semble jeter un éclairage des plus troublants sur l'ensemble de l'affaire, où apparaît l'action dans l'ombre de certaines influences d'ordre occulte, des influences magiciennes noires, malfaisantes, criminelles, poursuivant un but, comme le dit si bien August Strinberg, avant tout *symbolique*.

Dans mon roman *Le gué des Louves*, j'avais moi-même essayé d'attirer l'attention de ceux qui se trouveraient prédisposés à le comprendre sur l'espace magnétique de surnaturalité secrète présente à la hauteur, et plus précisément entre les deux tours de l'église Saint-Sulpice, où s'entrouvrent, parfois, sur les périlleuses hauteurs de l'air sous influence, des portes induites en prise directe sur la réalité immédiatement agissante là de l'« autre monde ». D'aventureux navigateurs des hauteurs de l'air y avaient été récemment foudroyés, impitoyablement, qui sans doute tentaient de franchir les interdits magiciens des lieux, qui sont là sans pardon.

De toute évidence, le cyclone dévastateur du 10 septembre 1896 ne peut avoir été que le résultat de puissantes opérations magiciennes (et je m'avoue que sans aucun doute ! faut en dire autant de l'incendie du Bazar de la Charité, dont les buts symboliques appartiennent au même ensemble d'actions criminelles ayant endeuillé à l'époque la vie parisienne ; ensemble d'actions

déstabilisatrices suivant un dessein de haute subversion anti-spirituelle). Ne pas oublier non plus que le plancher de l'église Saint-Sulpice est traversé en diagonale par le fil en cuivre rouge du Grand Méridien encastré dans la pierre, ni qu'en dessous s'étagent en profondeur des souterrains à l'accès prohibé, infranchissables, à l'identité et aux fonctions jamais encore avouées, jamais encore approchées depuis l'extérieur.

Et que c'est bien aussi à l'église Saint-Sulpice que moi-même je m'étais marié, le 22 janvier 1957, avec L. *Tout avait donc commencé là*, de ce que, ultérieurement, allait devoir installer la fin d'un monde, et de par cela même instruire le commencement de celui qui adviendra, le monde d'après la fin de ce monde- ci, qui déjà n'est plus que l'ombre délictueuse de sa propre ombre agonisante, crépusculaire, évidée de toute substance propre, entièrement assujettie au non- être et à l'anti-monde sur lequel s'exerce désormais le règne à la fois encore secret et tout à fait évident de celui-ci, le *règne spectral du non-être*.

(459) L'ouvrage de Knorr von Rosenroth *Kabbala Denudata, seu, doctrina Hebraeorum transcendentalis et metaphysica atque theologica*, paru à Salzbach en 1667/76 fut réimprimé à Francfort en 1684 (Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragossé*).

(460) Il y a des choses - il y en a toujours eu, on le sait - qui ne sauraient être dites. Qu'en aucun cas on ne peut se risquer à dire. Et il se fait que cela est vrai, très particulièrement, pour certains aboutissements de mon discours actuel, qui sont du genre de ce que l'on doit passer sous silence, de ce que l'on ne peut absolument pas dévoiler. Mais, en même temps, ne faut-il pas tenter parfois, en prenant sur soi tous les périls, de se donner la liberté offensive, révolutionnaire, de *passer outre* ?

C'est bien ce qu'à présent je vais faire, en avouant ici en toute clarté ne pas ignorer le fait que le sort ultime de ce monde - que l'issue finale de l'actuelle conflagration entre l'être et le non-être - dépend secrètement de mon propre parcours initiatique et de sa conclusion ultime, et sera décidé par la marche existentielle en cours de mon destin à l'épreuve des faits. Destin empêché pour le moment de s'accomplir, selon le signe suprême qu'il porte en lui, par les travaux occultes des puissances des ténèbres opposées à ce que signifierait *que je passe* et qu'à la fin je l'emporte sur les conjurations dressées contre la spirale montante de ma prédestination dogmatique la plus cachée.

Car ma prédestination originelle, ma prédestination secrète, est celle d'un « concept absolu » mobilisé, au terme ultime de l'histoire, dans un dessein de combat eschatologique, un « concept absolu » que je porte en moi et dont le mystère agissant me porte en avant d'une manière inexorable. Jusqu'à ce que je parvienne à faire ce qui doit être fait.

L'ANNÉE DES DEUX ÉCLIPSES : ÉCLIPSE DE LUNE, ÉCLIPSE DE SOLEIL

*C'est moi qui vais marcher devant toi.
je briserai les vantaux de bronze, je ferai céder les verrous de
fer.*

Isaïe, XLV, 2

(461) Éclipse totale de la Lune le 28 juillet 1999, éclipse totale du Soleil le 11 août 1999 : « Lorsque les dieux descendent sur la terre, le Soleil ou la Lune se dérobent pour quelque temps à la vue des hommes, » disait la tradition hellénistique égyptienne d'Alexandrie.

(462) Certains ragots scandaleux, rapportés par Elise von Recke, prétendent que Jean Potocki aurait entretenu des rapports charnels suivis avec sa propre mère, ainsi qu'avec sa sœur et la mère de sa future femme, la princesse Lubomirska.

(463) Le degré suprême de la désinformation active et aveuglement partisane, le dernier degré de la prostitution morale, et la plus abjecte. A ne pas oublier, cela exigeant une sanction significative de notre part, quand l'heure viendra. Dans un journal parisien du soir, dans une tribune d'Ismail Kadaré, le 4 avril dernier :

« Le crime triomphe une nouvelle fois au cœur de l'Europe. Membres humains amputés, enfants massacrés à coups de hache, femmes enceintes éventrées, mineures violées, vieillards carbonisés/...) Après l'holocauste contre les juifs, cette nouvelle souillure pèse très lourd sur les consciences. » Sous le titre provocateur et putassier *Le triomphe du crime*, ce « témoignage » de l'écrivain albanais tente d'accabler, d'une manière mensongère, le camp serbe, actuellement engagé en première ligne dans le combat désespéré de l'Europe contre l'agression colonialiste de la « superpuissance planétaire », les Etats-Unis. Ceux-ci soutenus par leurs complices et valets, sous-traitants de la social-démocratie européenne qui, nous en avons fait le serment, va le payer cher, extraordinairement cher.

(464) C'est le 2 mai dernier que, depuis Rome, Jean-Paul II proclamait l'élévation à l'autel de Padre Pio. « Je remercie Dieu d'avoir permis que j'inscrive aujourd'hui Padre Pio dans le Livre des Bienheureux », a-t-il déclaré devant la foule réunie place Saint-Pierre.

Quand on connaît la somme inouïe de résistances, de haines hallucinées et persistantes qui, pendant une cinquantaine d'années, s'étaient mobilisées autour de la figure vertigineuse du stigmatisé de San Giovanni Rotondo, il faut voir dans cette conclusion inespérée le fait d'un miracle, ce miracle lui-même étant un grand signe providentiel. Un *signe prodigieux* proclamant, aux yeux de ce qui savent voir avec le regard intérieur de l'Esprit en action, le renversement final de l'emprise totalitaire de la « puissance des ténèbres » sur l'histoire en cours et le commencement d'un nouveau cycle, d'une *Ætas Novissima* encore dissimulée derrière le mystère de son propre avènement, porteuse de la prédomination impériale, renouvelée, des forces de la clarté de l'être et de la « lumière antérieure ». Un signe avant-coureur d'un grand changement de régime cosmique, dont l'avènement sera marqué, aussi, par la double éclipse de lune et de soleil des 28 juillet et 11 août prochains.

Le règlement de comptes final entre les puissances de l'être et du non-être antagonistiquement présentes dans la marche même de l'histoire actuelle du monde va devoir avoir lieu, qui verra la victoire inconditionnelle et définitive des forces lumineuses dont le Commandeur Suprême, siégeant sur les ultimes hauteurs invisibles de l'être, est désormais Padre Pio dans son identité dogmatique, surnaturelle, dans l'identité éternelle de sa sainteté rayonnante. Car tel sera son ultime et total ministère suprahistorique occulte.

Le long et limpide calvaire ardent du mystérieux stigmatisé de San Giovanni Rotondo n'aura donc été que la piste de son secret cheminement vers ce qui constitue à présent son ministère apocalyptique, le dédoublement dans l'invisible de ce cheminement qui, dans sa vie visible, préfigurait déjà les flamboiements de sa gloire future. Je me considère comme étant moi-même profondément brûlé dans le sillage de l'œuvre de feu de Padre Pio. Comment, dans l'impitoyable fournaise à blanc qu'est ma vie, ne pas penser à ce qu'il disait : « *Il suffit de garder son cœur ouvert, tourné vers le ciel, et d'attendre ainsi la Rosée Céleste* ».

(465) Aujourd'hui 4 juin, vendredi, l'étrange rencontre. Comme je longuais le mur du cimetière sur la gauche, avenue Georges-Mandel, je le vois avançant vers moi, sur le même trottoir, le Dr Walter Néroman, toujours très élégant, mais assez vilainement vieilli, accompagné d'une rombière desséchée, hargneuse, poilue - libanaise, grecque ou tunisienne - croulant sous les bracelets, les chaînes d'or, les bagouzes ; exaltée, *suspecte*. Plongés

dans une discussion animée, lui donnant de la voix, et elle poussant des petits glapissements écœurants, atroces. Ils ne s'aperçurent pas de ma présence et, arrivant au numéro 27 de l'avenue, il composa le code d'entrée et y pénétra, avec la dame derrière lui (« ... Vos entêtements deviennent parfois de la vraie bêtise, » ai-je cru l'entendre dire).

Que le Dr Walter Néroman franchisse ainsi les portes de cette enclave d'outre-tombe, clandestinement logée au 27 de l'avenue Georges-Mandel, quoi d'étonnant à cela ? Mais le fait que je venais d'avoir la confirmation directe de cette terrifiante accointance m'a - je l'avoue - assez troublé. Il s'y passe peut-être des choses bien plus sombres que je ne me croyais en droit de penser. De toutes les façons, la réapparition du Dr Walter Néroman dans ma vie n'est pas un signe à prendre à la légère.

(466) Couleur rouille foncée, une maison extraordinaire, en plein XVII^e arrondissement de Paris, qui ne ressemble qu'à certaines vieilles architectures du XVII^e siècle de Transylvanie, des architectures de la communauté allemande sur place. Logée à la fois au numéro 1 de la rue Léon-Cosnard, au 19 de la rue Legendre et au 32 de la rue Tocqueville, celle-ci se montre comme retournée sur une petite cour intérieure, pareille à un puits d'ombre, et que des hauts murs cachent à toute attention étrangère à son secret. Ce qui s'y est passé de grave doit se situer pendant les premières années de la guerre de 1914-1918 dont le noir tourbillon n'a depuis pas un seul instant cessé de tourner sur lui-même : je me suis laissé happer à maintes reprises. Lors de mes guets, j'ai souvent observé un grand nègre circulant avec lenteur le long des galeries extérieures, à l'abri des vitraux rouges qui déformaient son image, une vision spectrale s'il en fut.

(467) Je retiens aussi les deux maisons voisines, portant les numéros 12 et 12 bis de la rue Oswaldo-Cruz, dans le XVI^e, endroit silencieux, plein d'ombre, hanté, que j'avais vu en rêve avant de le retrouver et de le reconnaître. Un rêve qui, à un moment donné, a beaucoup compté pour moi. Aujourd'hui encore la réalité des lieux est appelée à supporter la lumière spéciale de ce rêve-là, qui les a irrémédiablement marqués et *transfigurés* mystérieusement, à mon intention.

Je sais que dans un monde parallèle la maison du 12 bis garde en ses murs un secret apocalyptique, disposant de pouvoirs numérologiques propres, toujours en état d'agir, dont j'ai moi-même approché en rêve les habilitations cosmologiques interdites, inavouables, d'une terrifiante puissance de réverbération immédiate. Qui plus est, le mystère secrètement à demeure au 12 bis de la rue Oswaldo-Cruz n'appartient pas au passé, il se trouve orienté vers l'avenir : ce qui doit s'y passer n'a pas encore eu lieu, mais s'y

fera le jour venu, et sans doute en relation avec moi-même. Lieu prédestiné, et prédestination localisée, dont il me semble que ma propre vie va dépendre (ainsi qu'il m'était prédit dans le rêve où ces lieux m'étaient apparus pour la première fois).

(468) L'énigmatique abbé Cassis de Clichy (où il a longuement pratiqué), prophète, nécromant et magnétiseur célèbre dans la haute société parisienne, n'était en réalité qu'un sodomite venu du Caire, Joseph Abécassis, convaincu de vol qualifié, de chantage et de tentative d'assassinat sur la personne d'un de ses comparses, un médecin dévoyé, fournisseur de drogue et avorteur. Joseph Abécassis, franc-maçon de grade supérieur, échappa néanmoins à la justice. Pour se faire oublier, il s'installa à Chambéry, ensuite à Nice, où il fonda une secte spirite active dans certains milieux d'invertis. Il y fut longtemps protégé par le maire, Jacques Médecin.

J'ai moi-même assez bien connu Joseph Abécassis, du temps où il se démenait à Clichy. Je crois qu'il était vraiment dangereux. Il avait tenté de m'attirer dans un groupement d'action secrète qui soutenait la succession Naundorff, groupement bénéficiant, prétendait-il, de l'appui à couvert de Jacques Chaban-Delmas. Je sais aussi que Jacques Bergier avait constitué un fort intéressant dossier sur les menées nocturnes de Joseph Abécassis, qu'il tenait pour une sorte de réincarnation - un « retour affaibli », disait-il - de Cagliostro, avec lequel le mage interlope de Clichy avait en effet une sorte de vague ressemblance.

Juste avant qu'il ne lui faille quitter Paris, l'« Abbé Cassis » avait sciemment dévoyé, et poussé à se prostituer, le jeune neveu - qui avait fini par se suicider - d'un important député de la majorité gaulliste, ancien ministre. Affaire qui avait failli lui coûter la vie. Vouant une détestation pathologique à la personne du général de Gaulle, l'« abbé Cassis » s'était beaucoup agité pendant les événements d'Algérie ; il fréquentait alors l'entourage immédiat du président du Sénat, haut lieu en ces temps-là de toutes les conspirations anti-gaullistes. Il serait finalement reparti pour le Caire, d'où il n'est, que je sache, plus jamais revenu en France et on n'a plus entendu parler de lui.

Je pense que Joseph Abécassis avait appartenu à l'émergence infernale d'une nébuleuse activiste de signe noir - d'ailleurs fort richement établie - ayant participé à la préparation et à la mise en place des événements catastrophiques de mai 1968, à la fin d'un sous-cycle de redressement spirituel voué d'avance à l'échec, ce cycle ayant effectivement pris fin avec la mort du général de Gaulle. Vint ensuite la rupture finale de toutes les digues, de nos « derniers remparts » face à l'immense déferlement de ténèbres que l'on a vu.

(469) Donnant rue du Docteur-Blanche, dans le XVI^e, la rue Mallet- Stevens se termine par un grillage métallique clos en permanence ; au-delà commence un endroit prohibé, interdit à toute intrusion extérieure à l'ordre confidentiel des lieux, une *zona inquinata* pour reprendre un titre de FJ. Ossang.

Cependant, si d'aventure on parvient à franchir ce grillage, il y a là comme une importante continuation dissimulée de la rue Mallet-Stevens qui va assez loin et finit par un étroit chemin sinueux, surmonté de hauts grillages de bois tressés serrés, peints en vert, abritant des buissons fournis et aboutissant à des bâtiments d'habitation de grand standing que l'on entrevoit à peine, presque entièrement cachés par de hauts arbres aux feuillages touffus.

D'autre part, comme on franchit la haute grille qui sépare de la *zona inquinata*, il y a, aussitôt sur la gauche, une sorte d'assez vaste dépression faisant cour, entièrement à découvert - l'enclos en fer forgé de celle-ci, à claire-voie, n'atteint pas un mètre de hauteur, tout est *donné à voir* - où s'élèvent plusieurs grands arbres centenaires. Cour au fond de laquelle se dresse - magiquement, dirais-je - une maison particulière à deux étages, à la façade peinte en blanc, aux nombreuses fenêtres comportant toutes les mêmes volets en bois peints en bleu clair, un bleu d'azur.

La brusque apparition de cette maison a quelque chose d'hallucinant, parce qu'il émane d'elle une insoutenable aura de tranquillité limpide, cristalline, de *pacification profonde*, qui fait immédiatement penser à la mystérieuse *Pax profunda* des Rose-Croix ; l'air dans la cour semble habité par une sorte de blancheur transparente, par un flamboiement secret, ininterrompu, par une grâce ancienne, fragile, souveraine, enveloppante et certaine. S'y trouver, c'est être soudain ailleurs.

L'aura extatique de cette maison dispense de par elle-même une expérience initiatique supérieure qui vous prend immédiatement à la gorge, qui vous transporte dans un autre temps et dans un autre monde. Ceci sans parler de ce qui doit se tenir caché derrière sa façade ardente et sereine, royale, ensoleillante comme le fond de l'azur du Grand Été. Il y a là vraiment comme une porte induite vers l'au-delà, il suffit d'y arriver et de regarder, de s'ouvrir au regard de l'affirmation hermétique là en place. De quelque manière que ce soit, un jour, j'y pénétrerai - et disparaîtrai à jamais - à l'intérieur de la « maison de l'azur profond », à demi-clandestine, au fond de la rue Mallet- Stevens. Cela me paraissant inscrit d'avance.

Mes errances parisiennes, sans doute répondant à une instance occultement médiumnique, se révèlent comme étant toutes d'une nature essentiellement initiatique. Paris, pour qui est habilité à voir dans les profondeurs, n'est-il pas en fait une vaste forêt de Brocéliande ? Et là, toujours la même question, *qui conduit mes pas ?*

(470) André Murcie, *dans Alexandre* de mai 1999 : « A tout moment Rome peut perdre une bataille, jamais elle ne renoncera à la guerre. Les Venètes sont défaits au premier retournement de la situation. Le barbare est celui qui refuse de continuer la bataille après l'échec. Il cède à la facilité de la victoire ou de la défaite avec une égale complaisance. La notion de barbarie ne repose pas sur un manque supposé de « civilisation », mais sur l'acceptation de la perte de l'énergie originelle. Le christianisme sera la forme de l'élément barbare de la romanité qui fomentera la mort de *l'imperium*. »

En effet, *le barbare est celui qui refuse de continuer la bataille après l'échec*.

(471) Pierre Chalmain, *Mauvaises Fois. Journal* 1995, à l'Age d'Homme. Le 21 novembre, il écrit que *la seule action politique vraiment sérieuse, c'est l'assassinat*. Et le 29 novembre : « Grèves depuis une semaine, les fonctionnaires paralysent gentiment le pays et font longuement chier le reste de la population : ceux qui travaillent. Il est à prévoir que le Gouvernement reculera, d'ici une semaine au plus, et consacrera une fois encore ce changement inavoué de régime : le pouvoir à la rue, c'est-à-dire à la canaille. Idem de la « crise » étudiante ; je rejoins Nabe sur le sujet, il est temps d'organiser de vastes camps de concentration où parquer tous ces merdeux. » Par les temps qui courent, il est chose de plus en plus rare de trouver quelqu'un de si politiquement correct.

(472) « Il y a un temps pour tout », dit-on et aussi, « tout arrive ». En ce qui me concerne, je sais que *l'heure est venue*, l'heure de la conclusion ultime. Je suis arrivé, j'arrive au bout de mon chemin. « J'ai fait mon chemin. » Au moins vais-je savoir, à présent, ce qu'il en sera, ce qui déjà en est de moi. Si, ayant perdu ma vie, à la fin je la regagnerai ou, au contraire, ayant perdu ma vie, à la fin je reperdrai à nouveau tout, et définitivement. Sur un dernier coup de maldonne dont j'aurais depuis toujours porté en moi, caché, le signe noir.

Mes jours, mes heures sont désormais comptés. Puis-je faire, tenter d'entreprendre encore quelque chose ? Non, je suis persuadé que non. Tout est fini, il n'y a plus rien à faire. L'inconcevable horreur de ce vide béant devant moi, le vide de cette attente sans heure, pétrifiée, qui m'écrase la poitrine, et m'empêche de respirer. Et l'espérance, alors ? L'espérance, vertu théologale, se trouve surnaturellement, et d'une manière souterraine, alimentée par la foi, qui, elle, est un don, une grâce totalement divine, une pénétration irrationnelle, en ce monde, de la réalité - de la surréalité - agissante de l'outre-monde : son action n'en tient jamais compte, n'a absolument rien à voir avec les conditions objectives de la situation dans laquelle il lui est demandé de se manifester, passant outre ces conditions quelles qu'elles

fussent. Seule la mort peut abattre l'espérance, et encore pas toujours. C'est par la foi que l'espérance parvient à me tenir encore debout, et je sais quelle m'est inspirée - imposée - directement par Dieu, dans l'abyssal secret de son être.

(473) Rêve de la nuit du 29 juillet 1999. Sensation progressive de froid, et ensuite de très grand froid, où je me vois - dans mon rêve - dormant à poil dans le lit aux draps rabattus, les couvertures tombées par terre ; les fenêtres grandes ouvertes sur la nuit, sur la forêt toute proche dont le vent fait frémir les riches feuillages, un bruit comme celui de la mer, en plus assourdi ; pas la moindre lumière, nulle part, il fait nuit noire, noire, noire ; ce qui laisse aux constellations, dans les ultimes hauteurs des cieux, le privilège glacial de leurs luminosités de diamant, surintensifiées, comme un concert d'incessantes fulgurations au-dessus des ténèbres de la profonde nuit régnant ici-bas.

Sans me réveiller, je me débats contre le froid, secoué par des vagues de tremblements ; je n'y peux rien, il faut subir, je me trouve prisonnier d'une situation donnée, sans doute est-on en train de se concerter, quelque part, pour me nuire, pour en finir une fois pour toutes avec moi et avec mes insoumissions, si flagrantes ces derniers temps. Le froid cependant semble s'intensifier encore, est-ce possible ? Je ne sais comment, je me retrouve par la suite suspendu très haut dans les airs, tranquille, serein, étranger à tout souci ou tourment de mon existence. J'aperçois en bas, à la lisière de la forêt pleine d'ombres, le vague blanchissement de la villa et, plus loin, le miroir obscur de l'étang sous les brumes de l'aube de plus en plus proche ; qui n'est pas encore là, mais que l'on pressent toute proche à cause d'un certain silence peut-être, car il y a une mystérieuse qualité du silence qui se fait quand l'aube vient.

Peut-être que je fus alors élevé plus haut encore dans les airs, c'est même tout à fait certain parce qu'au bout d'un moment je me rendis compte du fait que je voyais en bas la Terre comme une sphère tournant sur elle-même qu'habillait une étrange lumière verdâtre, lumière qui de temps en temps devenait - comme par des éclairs successifs, éclatant à des intervalles irréguliers - d'un vert émeraude, intense, profond et royal, vision mystique, éblouissante, et qui me troublait profondément. Vision sans doute sanctifiante. Et qui me délivrait peut-être un message salvateur.

Ce fut alors que du plus lointain, du plus noir des cieux, sur ma droite, apparut comme une bande de lumière noire, comme un étroit pont de lumière noire, qui n'est pas absence de lumière - dont le train vint heurter la Terre dans sa marche circulaire, pour en obscurcir provisoirement la mince portion ainsi atteinte par celle-ci, qui l'encerclait en biais, alors qu'elle tournait, comme d'un tracé noircissant. A l'instant même, je sus - je l'ai

su de l'intérieur de moi-même, *Christus intus docet*, disait saint Augustin - que ce noircissement, que cette *mise en ombre* d'une partie de la Terre (là où elle se trouvait interpellée, dans sa rotation autour d'elle-même, par l'étroite bande de lumière noire) n'était pas du tout, comme on eût pu être tenté de le croire, un signe de malheur, mais tout le contraire : l'annonce qui nous était faite d'une grande décision providentielle, la mise en œuvre d'une charnière abyssale des temps, impliquant le Renversement final, l'avènement du Renouveau absolu et le retour des Grands Temps, du « Règne antérieur ». Une joie suprahumaine me remplit alors le cœur et tout mon être, une certitude extatique, limpide, ardente, totale, quant aux destinées finales des nôtres et de notre cause secrète et sainte, et aussi quant à mon propre salut, quant à ma propre délivrance, que j'ai cru devoir comprendre comme tout à fait immédiats.

Car cette étroite bande de lumière noire - de mise en obscurcissement provisoire, juste le temps que l'annonce libératrice nous fût ainsi signifiée - était l'axe autour duquel allaient devoir tourner les temps de la fin de ces temps déjà révolus, afin que s'accomplisse ainsi le mystère du Renversement de la fin, du « Grand Renversement », de la *Mahapralaya* prévue par la plus haute tradition secrète hindoue.

(474) Les falaises du rêve, le vertige des hautes falaises d'air, extatiques, plongées dans la nuit la plus noire. Avec, au-dessus, le scintillement radieux des galaxies, l'éblouissement de leur affirmation ininterrompue. La pacification intime, l'effacement radical de tout ce qui n'était pas participation de cette nouvelle paix en moi, aussi profonde que limpide. Qui n'était d'ailleurs pas à proprement parler de la paix, mais une sorte de joie immense, cosmique, posthumaine.

Je voyais en même temps, tout en bas, ma chambre à coucher, dans la villa, les fenêtres grandes ouvertes vers la forêt, le feu qui était en train de s'éteindre dans la cheminée ; mon lit défait, mes vêtements épars sur le tapis et, dans l'ombre, de l'autre côté de la pièce, le portrait en pied de H., peint par F. P., avec, au fond de la toile, les Alpes enneigées du Tyrol autrichien.

(475) La vision, dans mon rêve du 29 juillet dernier, de la Terre suspendue dans l'immensité de la nuit cosmique, pareille à une sphère tournant sur elle-même et qu'entourait une mince bande de lumière noire, me rappelle les confidences que me faisait Julius Evola à Rome, l'été de 1968, sur ses entretiens avec Corneliu Codreanu, à Bucarest, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale.

Corneliu Codreanu avait en effet confié à Julius Evola que, parfois, quand il ressentait le besoin impérieux de s'arracher au monde et à ses

tribulations, de se plonger dans la méditation, il allait retrouver la solitude sacrée de la haute montagne, où il passait un certain temps à se recueillir en la présence vertigineuse des précipices, dont il aimait connaître les bords, face à l'immensité du ciel dépouillé, vide, se faire happer par la profonde respiration cosmique originelle, se laisser emporter par l'extase libératrice des hauteurs ultimes.

Ainsi lui arrivait-il parfois de se trouver élevé, dans sa méditation, très haut dans les airs, de rejoindre la spatialité transcendante finale à l'intérieur de laquelle la Terre lui apparaissait comme une lointaine sphère tournoyant sur elle-même ou plutôt comme plusieurs sphères emboîtées l'une dans l'autre et tournant ensemble à des vitesses différentes, l'une sur l'autre, des sphères de teintures différentes, qui chacune représentait un état ontologique différent de la réalité humaine, suivant ses différents niveaux d'éloignement ou d'approche par rapport à l'affirmation de la présence divine.

La sphère rougeoyante qui tournait beaucoup plus lentement que les autres correspondait au domaine de l'humanité inférieure, des masses bestiales, l'humanité des désirs primitifs, des pulsions criminelles et du vice agissant ; la sphère bleuâtre était celle du psychisme supérieur, des échappées métapsychiques, des illusions idéales et des croyances légendaires, des contes traditionnels et des rêveries inspirées ; alors que la sphère blanche correspondait au domaine de la foi vivante et agissante, aux sommets de la religiosité vécue dans ses hauteurs ultimes, des expériences mystiques de certains saints et de certaines instances de sainteté - ordres religieux, communautés spirituelles élevées - des pointes les plus avancées de l'humanité en voie de transfiguration finale ; la sphère verte, enfin, était celle du mystère de la divinisation accomplie de certaines fractions occultes de l'humanité ayant rejoint la « centrale polaire suprême », dont elles partagent pleinement la présence immédiate et les pouvoirs suprahumains.

Alors que les sphères rougeoyante, bleuâtre et blanche présentaient chacune leur teinture d'une manière uniforme, partout la même, la sphère verte, elle, se présentait dans un état discontinu, seules quelques minces surfaces de la terre subissant la teinture au vert dans tout son éclat, comme des taches d'une lumière verte d'une insoutenable intensité, signalant ainsi les foyers d'incandescence spirituelle suprême où la divinité vivante avait choisi de séjourner secrètement, et d'une manière tout à fait plénière.

Ainsi Corneliu Codreanu avait-il pu identifier, suivant la disposition des taches vertes incandescentes sur la surface de la terre, la région de la montagne du Carmel et certaines régions montagneuses du Sud de l'Italie (sans aucun doute le mont Gargano), ainsi que plusieurs autres régions de haute montagne, notamment au nord de l'Inde, comme des endroits où la divinité règne secrètement, directement, pleinement, à travers la conscience

humaine - ou plutôt suprahumaine - de certains groupes d'action spirituelle suprême, « polaire », avec lesquels il se sentait en étroite liaison, en état de « liaison nuptiale », groupes auxquels il était même descendu rendre visite en certaines occasions (« J'étais chez mes pareils, j'étais chez les miens, j'étais vraiment chez moi, mais, chaque fois, pour peu de temps. »)

C'est Mircea Eliade qui avait été chargé de conduire Julius Evola en voiture jusqu'à la maison Verte, à Bucarest, où ils étaient attendus par Corneliu Codreanu - qui, par la suite, devait s'entretenir fort longuement avec Evola, seul à seul. Corneliu Codreanu lui avait annoncé qu'il savait déjà qu'à brève échéance, lui-même et la totalité des élites de la Légion de l'Archange-Michel allaient devoir subir *l'épreuve du feu*, l'épreuve du sacrifice sanglant de leurs propres vies, afin qu'ils puissent être admis, ainsi, à rejoindre, dans l'invisible, « dans l'au-delà de cette vie », l'espace d'élection suprême où ils entreraient dans les rangs prédestinés de l'« Armée blanche » qui, sous la conduite de l'archange Michel, et en la compagnie des Saints Anges et de tous les héros de la fidélité et de la foi tombés au combat, doit être prête dans l'attente sans heure de la Bataille finale pour l'établissement, à la fois dans l'histoire et hors de l'histoire, du mystérieux *Regnum Sanctum* dont les temps supplanteront, dans le siècle, l'actuel règne des ténèbres.

Je sentais bien que Julius Evola eût voulu m'en dire plus, me confier peut-être tout ce que lui avait dit, le jour de la Maison Verte, Corneliu Codreanu, mais qu'il n'arrivait pas à se décider à le faire sur le moment. « Je vous dirai bien d'autres choses lors de notre prochaine rencontre, dans les jours qui viennent, sur ce que m'avait alors confié Corneliu Codreanu, des choses qui sont du domaine d'un surnaturel tellement élevé, d'un engagement prophétique tellement dangereux que je dois vous avouer que j'éprouve les pires difficultés à en parler. Même à vous, et j'en suis particulièrement navré ».

Quoi qu'il en fût, j'ai moi-même pu confirmer à Julius Evola, ce jour-là, que l'enseignement initiatique concernant l'« Armée blanche » constituait le fondement même de la doctrine secrète - et même ultra-secrète - dispensée, sous le serment du silence, dans les cercles les plus fermés de la Légion de l'Archange-Michel (le « jurement de silence », *juramantul tacerii*).

(476) Cependant, au sujet encore de son mystérieux voyage à Bucarest à la veille de la dernière guerre, Julius Evola me racontait aussi que, le lendemain de sa rencontre avec Corneliu Codreanu, il avait été conduit par le préfet de police de Bucarest non loin de la capitale. Dans le lit desséché d'une petite rivière - la Dambovitza qui traverse aussi Bucarest -, il avait eu l'occasion d'assister en plein jour à une cérémonie « tantrique » (interdite par le gouvernement) donnée par certaines communautés initiatiques

paysannes. Installées dans le désert de Baragan, poursuivies sans cesse par les gendarmes, celles-ci dissimulaient farouchement leurs activités spéciales, et même plus que spéciales.

Autour d'un foyer orgiastique central, suractivé - où l'on procédait liturgiquement, en groupe, à l'acte sexuel sacralisé, surintensifié, porté à ses ultimes déchaînements - plusieurs cercles de danseurs - hommes et femmes - tournaient en chantant, de plus en plus vite à mesure que le foyer central s'activait, approchait de son paroxysme final. Le tout plongé dans une très intense atmosphère sacrale, dont on ne pouvait pas ne pas ressentir puissamment les vibrations de plus en plus vives, terrifiantes, insoutenables.

Des rondes de danseurs tournaient ainsi en chantant, autour du foyer orgiastique central, certaines de gauche à droite et d'autres de droite à gauche, accélérant sans cesse leurs battements de pieds, leurs cris rythmés, hallucinatoires, jusqu'au moment paroxystique final où la fulguration de l'extase collective produisait une sorte de halo lumineux s'élevant au-dessus des groupes liturgiquement en action, pour en recouvrir, soudain, l'ensemble, pour quelques instants, comme d'une tente de hautes flammes, comme une aveuglante pyramide de feu.

Tous les participants restaient ensuite étendus, immobiles, pendant quelques instants, avant de se remettre debout et de se disperser en courant dans toutes les directions, comme les rayons d'une roue, en poussant de hauts hululements soutenus, sauvages, qui résonnaient longtemps dans le creux de la rivière desséchée.

Ce genre de cérémonial attirait souvent la foudre, même si le ciel se trouvait vide du moindre nuage. Or, même si la foudre tombait pile sur le foyer orgiastique central, non seulement les participants directs n'en ressentaient pas le moindre dommage, mais ils y trouvaient un regain de puissance à leur ouvrage, soudain habillés par le feu du ciel, translucides, incandescents.

Ami et admirateur de Julius Evola, le préfet de police - haut dignitaire maçonnique, mais qui émergeait quand même largement aux fonds secrets de l'ambassade d'Italie mussolinienne à Bucarest - le ministre en poste, Peregrino Chigi, sachant très bien manipuler son monde - se trouvait être secrètement le protecteur efficace et attentif de ces communautés initiatiques paysannes installées dans le voisinage de Bucarest et, à ce titre, il bénéficiait - à ce qu'ils disaient lui-même à Julius Evola - de certains appuis, de certains secours en provenance de l'invisible. C'est peut-être ce qui lui a permis de survivre à la prise du pouvoir par le Mouvement légionnaire qui, normalement, aurait dû lui régler son compte. Le double jeu n'a pas que des désavantages, il faut croire. Bien plus, sans doute, que le secours de l'invisible, et surtout quand il s'agit de cet invisible-là (encore que l'on ne sait jamais, et dans tous les cas *pas tout à fait*).

(477) Ce 4 août 1999, en fin de matinée. Je crois avoir finalement déchiffré le sens occulte de mon rêve du 29 juillet dernier : la mince bande de lumière noire qui venait s'enrouler autour de la terre, c'était symboliquement la zone d'ombre de l'éclipse du Soleil du 11 août prochain, et l'état de joie extatique dont je m'étais trouvé envahi, à l'intérieur même de mon rêve, à la suite de cette vision prémonitoire, y faisait secrètement allusion à ce qu'il fallait que je m'attende à la suite, précisément, de celle-ci, suites personnelles, et suites concernant l'actuelle histoire planétaire en marche.

Je ne pense certes pas qu'il faille que je m'attende à des conséquences immédiates, cette éclipse ne fait qu'annoncer le changement total d'orientation de la plus grande histoire en cours, mais il n'est pas moins certain que l'éclipse de Soleil du 11 août prochain marque la fin d'un cycle cosmique, suprahistorique, déjà révolu, et annonce l'avènement - dans l'invisible, déjà en cours - d'un nouveau grand cycle cosmique, cycle de salut et de délivrance, qui provient d'un renversement total et définitif par rapport au cycle précédent, qui, lui, aura marqué, atteint et dépassé les limites ultimes de l'obscurcissement ontologique et de la déréliction, de l'auto-destitution de l'être dans sa procession nocturne à travers ses propres gouffres négatifs.

L'éclipse de Soleil du 11 août prochain établit donc un *seuil de passage*, trace la ligne à partir de laquelle tout doit changer, et changera absolument.

(478) Qu'il ait fallu que ce soit un 11 août que l'éclipse de Soleil de la fin du millénaire ait lieu, cela ne fait que me mettre dans l'obligation d'y surprendre un signe me concernant moi-même personnellement, moi-même et le mystère abyssal de ma prédestination occulte, de mon si long cheminement dans les ténèbres de l'après-monde, de mon ordre de service impérial : ce qu'annonce le 11 août 1999, c'est la négation totale, le renversement total et le rachat non moins total de ce qui s'était passé le 11 août 1962 à Madrid, quand la lumière de ma vie s'est éteinte.

11 août 1962 - 11 août 1999 : trente-sept ans, et c'est le nombre 37 qui devient ainsi porteur du grand mystère de l'achèvement en cours et du commencement - du recommencement - à venir, et qui en principe est déjà là, d'une manière en quelque sorte clandestine. Car il y a aussi une certaine clandestinité ontologique grâce à laquelle ce qui n'est pas encore peut quand même être déjà là.

(479) Nous aurions donc quand même fini par gagner la partie, V. et moi-même, et à présent « tout rentre à nouveau dans la zone de l'attention suprême ». Je n'ai plus rien à craindre, tout comme en 1949, j'ai encore une fois franchi la frontière de l'être et du non-être, j'ai rejoint clandestinement l'être et laissé derrière moi les territoires du non-être. Et cela, tout cela, ce

n'est pas le moins du monde moi-même qui l'ai fait, non, absolument pas moi-même, cela s'est fait tout seul, cela m'est venu, cela m'a été donné comme en rêvant : c'est ainsi quelle agit, la Divine Providence, toujours en effaçant ses propres traces, toujours dans le mystère de sa propre transparence qui n'est autre que la transparence de son mystère propre, transparence abyssale et mystère à jamais hors d'atteinte, encore qu'entièrement présent là, toujours, où son action se dévoile de par sa totale occultation même.

(480) Mais l'éclipse de Soleil du 11 août prochain n'est en tout état de cause que l'annonce du changement total, l'annonce du renversement final à venir, et non ce changement lui-même, ni ce renversement : la promesse messianique, la garantie sans heure de ce qui ne peut désormais absolument plus ne pas se faire, mais qui ne se fera qu'à *l'heure prévue*, puisque cette heure, c'est la Divine Providence qui en établit la venue, et qu'elle ne viendra donc - quand elle nous viendra - que d'en dehors de tout ce que nous sommes nous-mêmes, du dehors inconcevable et hors d'atteinte pour nous-mêmes qu'est la part de la Divine Providence agissant selon ses propres desseins occultes, impénétrables.

Nous avons gagné en principe, mais il reste encore que s'accomplisse le passage du principe à la manifestation de celui-ci dans le temps prévu pour que cela puisse se faire, et que *cela se fasse*.

Au moins suis-je en mesure de comprendre qu'en ce qui me concerne moi-même personnellement, cette heure est dans tous les cas imminente, car elle doit me venir de mon vivant. Dans le plus grand secret, inconsciemment, toute ma vie s'est donc trouvée mobilisée, tendue dans l'attente de cette heure, qui maintenant est proche. Je ne sais pas encore quand ni comment, mais je sais ce qu'elle doit m'apporter : la restitution de tout ce qui m'a été enlevé, la restitution de tout ce qui ne m'avait jamais été donné. Cependant, est-il concevable que l'on veuille se faire *restituer ce que l'on n'avait jamais eu* ? Oui, parce que ce que l'on n'avait jamais eu, c'est bien ce que l'on aurait dû avoir s'il n'y avait pas eu, si n'était pas intervenu l'interdit ontologique de la procession probatoire à travers les ténèbres du non-être, qui seule peut garantir le retour à l'être : l'être n'est jamais donné qu'en tant que recouvrance de l'être. *Offrez-vous à Dieu comme des vivants revenus de la mort*, Paul, Rom., VI, 13.

(481) Ce mercredi 11 août 1999, un peu après une heure de l'après-midi, l'éclipse de Soleil de la fin du millénaire. Un certain obscurcissement du jour, un certain silence qui s'était fait au-dessus de Paris. En fait, il ne s'est rien produit d'exceptionnel, d'inattendu : c'est dans l'invisible que le tracé de cette éclipse aux réverbérations cosmiques a été appelé à marquer

la frontière de la séparation ontologique des deux mondes, de deux cycles suprahistoriques antagonistes, le cycle révolu, fondamentalement négatif, nocturne porteur des tout derniers temps du Kali Yuga, et le cycle en train de s'affirmer, qui sera - qui est déjà - celui du Retour des Grands Temps, de l'avènement impérial de notre *Regnum Sanctum*.

Plus occultement encore, l'éclipse de ce 11 août 1999 est porteuse, aussi, du renversement total de ce qui s'était passé, le 11 août 1962 à Madrid ; porteuse du rachat intégral de la mort de V., porteuse du processus philosophique de la recouvrance, du recomblement ontologique de la faille abyssale qui s'était alors ouverte dans l'être, et dont le vide n'a pas fini d'aspirer depuis, de déstabiliser et d'anéantir les soubassements secrets de l'histoire occidentale ainsi soumise à l'action dévastatrice des puissances du non-être y ayant établi leur base d'émergence, d'infiltration offensive et d'attaque. C'est sur la mort de V. que s'est en effet édifié, depuis l'invisible, l'immense désastre de ces trente dernières années de l'histoire occidentale, sa marche inexorable à l'abîme, son auto-destitution en train d'atteindre son état de non-retour. Or ce dont l'éclipse solaire du 11 août 1999 constitue l'annonce de fait, c'est la fin de cet état des choses et le renversement du sens de sa marche, l'avènement du contraire absolu de celui-ci, la résurrection, en quelque sorte, de V., et *tout ce que cela implique*.

(482) Je reste sidéré devant la facilité avec laquelle on peut aborder les secrets, même les plus prohibés, les plus dangereux, comme si de rien n'était : certaines des choses dont je viens de traiter ici en toute liberté, très ouvertement, concernent les fondations ultimes de ce monde et de son histoire dans l'invisible qu'elles peuvent à tout instant faire chavirer, changer de cap, disparaître dans les gouffres inintelligibles de leurs propres profondeurs interdites, et cela par le simple fait d'en parler, sans compter les risques insensés que j'encours moi-même en le faisant. Ce qui est encore un signe de la proximité de la fin de tout, de la Grande Fin : car c'est là seulement que tout devra être dévoilé, porté à la lumière du jour. A la fin, tout doit se savoir, les plus extrêmes secrets cosmiques - les plus extrêmes secrets personnels aussi - devront se retrouver mis au jour, parce que tout étant consumé - ou en train de l'être - rien n'aura plus aucune espèce d'importance, si ce n'est ce qui viendra par la suite, l'*imprévisible* pour utiliser un concept heideggerien.

(483) En franchissant, le 11 août dernier, la ligne de l'éclipse de Soleil de la fin du millénaire, nous sommes déjà en Colchide, nous avons retrouvé les territoires interdits de l'Ancien Pays, les pouvoirs, les intelligences spéciales, les dominations et la conscience éveillée du Règne antérieur.

Cependant, pour que tout, vraiment tout, se voit accompli, une fois présents - comme nous le sommes déjà - dans l'ancien espace intérieur de la Colchide, il nous faudra encore parvenir à nous emparer de la Toison d'or. Ce qui est autre chose, la partie est loin d'être gagnée. L'imminence décisive, pour nous autres, n'est désormais plus que celle de la bataille finale pour la Toison d'or.

(484) Rêve prophétique. Je vois apparaître, du dessous de mon lit, un doigt - un index - dressé vers moi, un doigt bleuâtre, secrètement entamé par la putréfaction, un doigt de mort ; Je m'en empare et le tire vers moi, faisant venir ainsi tout un bras, ainsi qu'un morceau d'omoplate. Ce bras semble rachitique, l'omoplate a un aspect cadavérique des plus dégoûtants. Je crache dessus et prends le tout sous l'emprise d'un grand signe de la croix. Aussitôt l'ensemble se met à se décomposer, se transformant vite en une masse pâteuse, un magma blanchâtre, qui commence à dégager une odeur suspecte, nauséabonde. Je me réveille brusquement, pris de panique, imaginant tout d'abord que l'on venait de me signifier ainsi une prémonition mortuaire. J'ai compris plus tard qu'il devait s'agir de toute autre chose. Dont je ne saisisrai, peut-être, jamais le secret, le « dernier mot ».

Un certain malaise, pernicieux, s'est quand même emparé de moi à la suite de ce rêve, qui m'a poursuivi jusque tard dans la journée (ce 23 octobre 1999).

(485) Ce livre s'intitulant *Un retour en Colchide*, il n'entame vraiment son dire propre qu'à partir du 11 août dernier, parce que c'est l'éclipse de Soleil de la fin du millénaire qui constitue, ainsi que je viens de le dire, la frontière de la Colchide, de la « nouvelle Colchide », de la « Colchide éternelle », où se rejoignent tous les sentiers d'une certaine clandestinité ontologique finale en action.

Certes, se retrouver en Colchide, cela signifie déjà que beaucoup a pu être fait, que de terribles interdits ont été franchis. Mais, en même temps, cela signifie aussi que l'heure est venue où il faut affronter directement le mystère de la conquête - de la reconquête - de la Toison d'or. Autrement dit, rien n'a encore été fait de ce qui compterait définitivement. Car là, tout peut encore échouer lamentablement, tout peut encore tourner de manière telle que l'on soit brusquement amené à mordre la poussière. D'où mes craintes atroces, et ce tremblement glacial, singulièrement écœurant, dont je n'arrive pas à me départir.

Le seul soutien qui me reste en cette circonstance vraiment finale, c'est la parole vivante de Dieu :

*Car avec tristesse et pleurs je vous ai vus partir,
Mais Dieu vous rendra à moi*

*pour toujours dans la joie et la jubilation.
Car Celui qui vous amena ces malheurs
vous ramènera, en vous sauvant, la joie éternelle.*

(Baruch, IV, 23, 29)

J'avoue donc cette peur épouvantable de perdre la dernière partie, car ce n'est pas mon combat qui peut me faire l'emporter, mais la seule volonté de Dieu. Ce dernier combat est un combat de la foi, hors de toute juridiction réelle, hors de tout.

(486) En ce deuxième dimanche d'Avent, je retrouve, en fouillant dans mes dossiers de travail, une note en date de novembre 1998, que j'avais égarée, concernant la position de Jean-Paul II sur la « démocratie ». Comme il recevait, le 20 novembre 1998, les évêques d'Autriche - d'où est partie la première pétition de groupes catholiques contestataires, « Nous sommes aussi l'Eglise » - Jean-Paul II a déclaré que c'était une grave erreur de réclamer une démocratisation de l'Eglise et pris ouvertement position contre la démocratie, dont il a contesté les fondements mêmes, contraires à la réalité de l'Eglise.

« La démocratie étant la forme de régime la plus acceptée par la sensibilité d'aujourd'hui, la demande d'une démocratisation de l'Eglise s'est répandue chez un certain nombre de fidèles », a-t-il reconnu. Cependant, pour lui, il s'agit de conceptions erronées, qui ne correspondent « ni aux données bibliques, ni à la tradition de l'Eglise du temps des Apôtres ». En même temps, le souverain pontife a déclaré être profondément affligé par la diffusion de plus en plus fréquente de désinformations concernant la foi et la morale catholiques, qui sont battues en brèche par des courants d'origine et d'intentions essentiellement négatives.

« La vérité, a-t-il conclu, n'est pas issue d'une Eglise de base. Il s'agit d'un don qui vient d'En Haut, qui vient du Ciel. »

La démocratie est en effet, essentiellement et fondamentalement, la raison (à la fois visible et extrêmement cachée, maintenue à couvert, comme le nuage d'encre de la seiche) de l'actuel désastre spirituel et politico-historique de la civilisation européenne occidentale. A la suite du mouvement de la grande œuvre satanique en cours d'affirmation depuis déjà cinq siècles, et dont les ultimes développements marquent sous nos yeux la fin prochaine de 1 actuel cycle historique, la démocratie constitue le renversement ontologique de l'ordre divin venu d'En Haut par l'anti-ordre satanique émergé des profondeurs de la sous-histoire, de la multitude indifférenciée, spectrale, des foules dépourvues de toute vie propre, de morts-vivants, anti-ordre censé remplacer l'Unité nuptiale, la centralité impériale agissante et revivifiante du *Regnum Sanctum*.

Abattre, anéantir, reléguer dans le sous-espace des ténèbres antérieures d'où elle a été ressortie à des fins de dévastation subversive par des puissances occultement criminelles, en finir définitivement avec la démocratie, là est le seul salut de notre civilisation de la Foi Divine. L'avoir compris, c'est avoir déjà gagné la partie. S'obstiner à ne pas le comprendre, c'est s'enfoncer irrémédiablement dans le vide chaotique où l'on s'emploie à nous faire nous perdre sans retour.

(487) Les événements de nature symboliquement apocalyptique qu'on attendait depuis si longtemps, l'éclipse totale de Soleil du 11 août 1999 et le passage au troisième millénaire sont, à l'heure présente, derrière nous. Certes, au niveau des choses visibles, il ne s'est rien passé, mais il reste à savoir quelles seront les implications de ces deux événements dans l'invisible. Et là, tout change : car *le partage est fait*, entre le *monde d'avant* et le *nouveau monde* qui vient, la *Novissima Ætas* dont le mystère propre nous reste encore impénétrable. Sans doute plus pour longtemps.

(488) La grande tempête, la terrible montée des vents dévastateurs qui s'étaient levés la nuit de Noël - la nuit du 24 décembre 1999 - ne doivent surtout pas être considérées comme un simple « phénomène naturel » : il s'agissait du « résultat sur le terrain » d'une très puissante opération magique, d'une entreprise de magie noire de portée cosmique, œuvre d'une instance satanique qui est passée à l'attaque dans un but inconnu. Un but de renversement et de contradiction, mais agissant en arrière, inutilement, pour « marquer le coup » et, de toutes les façons *trop tard*.

A juste titre, Marc Gandonnière me faisait observer que les zones d'intensité maximale de la tempête continentale dévastatrice de la nuit de Noël dernier coïncident avec le tracé de l'éclipse totale de Soleil du 11 août, avec la « ligne de passage » vers le troisième millénaire. Tout cela faisant partie des combats d'arrière-garde de la Puissance des Ténèbres en principe déjà défaite, qui « a fait son temps ».

Dans la même lettre, il m'écrivait aussi : « Saï Baba dit que la polarité magnétique des pôles est en train de s'inverser. Est-ce la cause de ces *catastrophes naturelles* ? Il ajoute :

« Swami Premananda nous a fait parvenir un puissant montra de protection, sans doute savait-il les épreuves attendues sur l'Europe. C'est un montra de pleine lune, qui a été utilisé le 11 août dernier :

Om Sham Pasha

Juvala Juvaala Jivhe

Karala Thamshtre Pratyangire

Sham Hreem Hum Pat. »

Marc Gandonnière se montre profondément bouleversé par l'ouverture en force que Jean-Paul II vient de perpétrer, à Rome, des Portes du mystère. En effet, Jean-Paul II a ouvert hier la porte sainte de la basilique Sainte-Marie Majeure, troisième porte sainte ouverte depuis le début du Jubilé le vendredi 24 décembre. Le Saint-Père doit ouvrir une quatrième porte, le 18 janvier prochain, à la basilique Saint-Paul-hors-murs.

Marc Gandonnière : « Ainsi notre Jean-Paul II vient d'ouvrir les portes de l'ésotérisme. Nous avons eu une vision de cet événement il y a une dizaine d'années ».

(489) Lettre, aussi, le même jour, de Christian Casino :

« *"L'aboutissement final de notre conspiration révolutionnaire en cours, ne pourra avoir lieu, on le sait, que sur la ligne de passage du Troisième Millénaire, dans une trentaine d'années, et ce sera long, très long," écrivez-vous dans votre incandescent Bal masqué à Genève.* »

L'attente fut longue sans doute, mais c'est maintenant chose faite, notre saint pape Jean-Paul II, De Labore Solis, « Slave parmi les Latins et Latin parmi les Slaves », a ouvert la sainte porte de l'année jubilaire, mission qui lui fut confiée au lendemain de son élection au trône de Pierre par Mgr Wyszynski, primat de Pologne : « ...tu dois faire entrer l'Eglise dans le troisième millénaire ». Mission accomplie. Quant à la nature de ce jubilé de l'an 2000, le Saint-Père n'a évidemment pas manqué de nous en révéler la profonde signification dans son message Urbi et Orbi du 25 décembre 1999 : « A travers le Christ, nous entrons dans une nouvelle dimension et nous parvenons à la plénitude du destin de salut que le Père a préparé pour nous. » Or, quelle peut être cette nouvelle dimension, sinon celle du cœur de Jésus, saint des saints du temple de la Trinité sainte, dont la blessure en forme de Yod est la porte ?

C'est pourquoi je trouve particulièrement jubilatoire que le Prix des Treize ait été attribué à votre Bal Masqué à Genève. Un Prix des Treize dont je me réjouis tout particulièrement de compter parmi les membres du jury, d'autant plus que ce prix a été constitué à Paris, le 13 décembre 1999, en la fête de sainte Lucie, la sainte qui aida Dante à entrer dans le Purgatoire, et que c'est le 13 décembre 1986, à Paris, treize ans jour pour jour donc avant la constitution du Prix des Treize, qu'il me fut donné de franchir une étape particulièrement opératoire de mon cheminement spirituel, étape qui n'est pas, par certains aspects, sans rapport avec le DXV dont il est question dans le trente-troisième chant de la Divine Comédie de Dante ».

(490) *Le jour va bientôt se lever, l'aube est encore noire. Nous sommes en Colchide, la mer, sur la plage, est tiède.*

NOUS SOMMES DÉJÀ EN COLCHIDE, TOUT EN N'Y ÉTANT PAS ENCORE

...mais il avait évité que se précipitât cette rencontre fatale, et qu'il attendait. Il y avait en lui quelque chose de divin...

Aragon, Aurélien

(491) Depuis quelques années, deux sortes de rêves récurrents, qui se ressemblent, hantent mes nuits régulièrement. Le moment est venu d'en rendre compte parce que ce dont ils parlent, me semble-t-il, va bientôt déboucher sur la réalité même de ma propre vie. Je ne sais pas encore comment cela va se faire, mais je sais en même temps que cela ne manquera pas d'avoir lieu, que cela est *prévu d'avance*.

Dans le premier cas, sur la rive droite de la Seine, au milieu d'un large espace découvert, asphalté, il y a un petit établissement faisant café au rez-de-chaussée et, au premier étage, hôtel, un hôtel à quatre chambres plus celle des propriétaires. Endroit fort à la mode, élégant, aéré, lumineux, vivant en même temps que jouissant d'une certaine note intime, conspirative presque, *passage obligé* d'une certaine élite parisienne, en fait assez refermée sur elle-même. Rempli de monde toute la journée, on y sert aussi une excellente petite cuisine. Quant à moi, j'entretiens secrètement une liaison avec la jeune et fort jolie patronne des lieux, qui est, sans aucun doute, en même temps, *quelqu'un d'autre* aussi. Car cet endroit est en réalité un seuil occulte, un passage voilé vers un état autre de ce monde, dissimulé, interdit, mais que certains, plus prévenus que d'autres, savent parfois rejoindre pour de brefs allers et retours, juste le temps d'un dangereux éblouissement sur la rive droite de la Seine où depuis des temps immémoriaux se tient ce lieu, caché en plein jour au vu de tout le monde, ouvert à tous les passages. Lieu superchargé, ce qu'indique une certaine intensité blanche, trop blanche, de la lumière du jour logée à l'endroit même et dans ses environs immédiats, un certain tremblement de l'air, une certaine odeur de haute montagne, fort prenante, qui s'y fait parfois surprendre, par qui sait reconnaître qu'il se passe là quelque chose de spécial, qu'il y a là comme une qualité différente de l'espace subtilement localisé.

J'ai également eu le loisir d'observer une attraction s'exerçant sur certains passants qui, une fois dans le voisinage immédiat de cet endroit, se trouvent soudain dans l'impossibilité de ne pas s'y arrêter, oubliant leurs propres préoccupations du moment pour s'y attarder indéfiniment, comme pris d'un vertige disqualifiant qui les dépersonnalise et les assujettit au mystère sans nom ni visage dont la présence se manifeste subversivement, un sanctuaire caché en plein jour, un sanctuaire dédoublant les lieux par un foyer suractivé de puissance, de liberté et de gloire. Une porte secrètement maintenue entrouverte sur l'au-delà.

Je suppose que ce à quoi je dois m'attendre de mes fréquentes stations en cet endroit si puissamment marqué, ce sera, le jour venu, une brève épiphanie fondamentale, le dévoilement décisif d'une entité surnaturelle agissante, angélique ou divine, qui changera totalement le cours de mon existence, qui en sera même, peut-être, la conclusion salvatrice. Qui me transfigurera, secrètement, de l'intérieur.

Mais, ainsi que je le disais, il y a une autre sorte de rêves, ceux-là différents. Au sommet d'une assez notable élévation de terre située à l'intérieur d'un grand parc boisé, se trouve, tout près de l'enceinte grillagée du parc, un étrange établissement - d'évidence, un ancien hôtel particulier - faisant café au premier étage, alors qu'au rez-de-chaussée et au deuxième on pratiquerait des habitudes confidentielles, des préoccupations spéciales dont il vaudrait mieux ne pas avoir connaissance du tout.

Les élégantes boiseries claires, les larges baies vitrées en continuation des trois côtés, l'ensoleillement ainsi que le silence profond qui règne au café en font un endroit de haute qualité, fréquenté surtout par des gens dont on sent qu'ils ont en commun d'appartenir à on ne sait quelle confrérie élitiste et discrète, distante, rigoureuse, difficilement pénétrable, néanmoins fort active dans le domaine qui lui est propre - et dont nous autres, gens de passage, ne pouvons avoir la moindre idée. Non pas que ceux qui n'en sont pas n'y soient pas admis, mais nous autres donc, qui n'en étions effectivement pas, ne cessions de sentir que nous y étions à peine tolérés, acceptés à contrecœur, dédaigneusement et comme par indifférence ; que notre présence n'était pas différente d'une absence. On ne nous laissait y être que parce qu'en fait nous n'étions pas là.

Malgré tout cela, j'avoue que j'appréciais infiniment de m'y rendre aussi souvent que possible, d'y passer des heures entières à écrire, lire, rêvasser en regardant autour de moi, tout en faisant en sorte de cacher l'intérêt coupable que je ressentais à l'égard des personnes qui s'y trouvaient, à l'égard de leur allure passionnée, quelque peu fiévreuse, spectrale devrais-je dire. De leur côté, ces gens, aussi ombrageux qu'indéchiffrables, m'ignoraient totalement ou faisaient de leur mieux pour faire semblant.

Ce qui pourtant amène toujours mon excitation à son comble lorsque je me trouve dans cet endroit somme toute des plus équivoques (encore que parvenant à dissimuler assez parfaitement ses œuvres), c'est la conscience assourdie que des choses inavouables doivent se passer au rez-de-chaussée et au deuxième étage, pendant que je suis tranquillement assis au premier. Des choses dont j'ignore jusqu'à la nature même, mais dont je pressens la dangereuse exaltation, les fascinantes transgressions auxquelles certains doivent à coup sûr se livrer, en toute impunité et avec quelle belle avidité secrète.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'il pourrait s'agir d'une « centrale du mal », mais il n'empêche que je sens que des choses s'y passent dans le plus grand secret, un secret gardé par le statut même de demi-transparence des lieux, un secret agissant et protégé par une enceinte de complicités singulièrement bien agencées. Ce qui en dit long sur l'impact immédiat, sur la nature et les développements en cours de ce secret, voire de cet archipel de secrets en piste dont je subis les influences, le vertige, l'appel voilé et la brûlure inacceptable, chaque fois que je m'assieds au premier étage, à une table de ce café lumineux, tranquille, *fatidique*. Où l'inconcevable, un jour, se passera.

Il faut que je l'avoue aussi : quelque chose d'autre, quelque chose *de fort précis* m'attire au café du premier étage de cet établissement, qui baigne dans la troublante atmosphère des influences spectrales s'y exerçant en plein milieu du jour, de permanente épouvante implicite, aussi assourdie qu'insistante. C'est que parfois j'y vois, seule, toujours seule dans un coin retiré de la salle, une jeune femme dont la simple présence m'émeut jusqu'à ce que je défaille presque, une jeune femme mince, grande, aux cheveux tout blancs, pâle, très pâle, au regard éteint, couleur de cendres, se mouvant avec une lenteur qui trahit sa grande lassitude, sa tristesse profonde, son distancement sans doute irrémissible par rapport à la réalité immédiate de ce monde ; absente, songeuse, il émane pourtant d'elle une extraordinaire aura de gloire voilée, retenue, dissimulée à dessein.

Cette fascinante inconnue, personne ne saurait m'empêcher de la reconnaître. Je savais qu'elle était morte, et non seulement morte, quelle était revenue de la mort, quelle avait su regagner le « rivage de la vie ». Ce faisant, elle avait dû changer d'apparence, ainsi que cela est mentionné dans l'Epilogue de l'Evangile selon saint Jean, où l'on parle de la troisième apparition de Jésus après sa résurrection (« Or, le matin déjà venu, Jésus se tint sur le rivage ; pourtant les disciples ne savaient pas que c'était Jésus », Jn XXI, 4). D'autre part, ceux qui reviennent de la mort sont également tenus de tout oublier - absolument tout, c'est le rideau noir, que l'on ne passe pas - de ce qu'ils avaient eu à connaître de l'« autre côté de la ligne ». Les rares - et c'est le cas de l'inconnue aux yeux de cendres - qui parviennent à garder

la mémoire entière de ce qu'ils ont connu de l'autre côté se trouvent frappés d'une étrange langueur, apparemment inguérrissable.

Je savais qu'elle ne pouvait pas ne pas m'avoir reconnu, et qu'elle faisait semblant de ne pas se souvenir de moi, craignant la transgression de je ne sais quel redoutable interdit. Quant à moi, je n'ai pas à le cacher : il s'agissait de mon épouse morte, et nos retrouvailles, là, avaient d'évidence une signification définitive, cosmique, marquant le seuil d'un mystérieux recommencement qui, à terme, devra changer la face du monde.

Je savais aussi que, pour le moment, je n'avais pas à m'avancer, à prendre sur moi d'agir, ne sachant pas quels auraient pu être les risques d'un mouvement erroné, d'un geste précipité de ma part, et préférant donc lui laisser toute latitude quant à la conduite du jeu de nos retrouvailles, de notre reconnaissance avouée, de nos recommencements dans la vie, de notre nouvelle vie.

Ce jour-là, absorbée par ce qu'elle était en train de faire ou de faire semblant de faire, pas une seule fois elle n'avait levé son visage, pas une seule fois regardé dans ma direction. Je me concentrai sur elle, essayant de l'influencer mentalement, de lui intimier l'ordre de se tourner intérieurement vers moi, *d'accepter le contact*. Je la vis se lever brusquement et, après avoir appelé la serveuse pour régler sa consommation, quitter avec une certaine précipitation, avec une certaine fébrilité, la salle du café. Comme je sortais, moi aussi, derrière elle, je la vis hésitant quelques instants à la sortie de l'hôtel, pour se diriger ensuite vers le cœur du parc. Il était midi passé, un soleil radieux revivifiait, rajeunissait les choses et les êtres, une certaine excitation agitait les feuillages. Aussi me suis-je mis, aujourd'hui en fin de matinée, à la prendre en filature.

Elle avait pris le parc en biais et le traversa en prenant tout son temps, à une allure de longue flânerie, pour sortir de l'autre côté et prendre à gauche jusqu'à une petite place où, à midi et demie, elle entra dans une église pour participer à la messe. Caché derrière un pilier, je la vis qui priait avec ferveur. J'aurais bien voulu communier tout de suite après elle - que nous communions ensemble - mais je ne voulais pas qu'elle puisse s'apercevoir de ma présence, que j'étais en train de la suivre. En sortant de cette église, étrangement illuminée par des centaines de cierges vacillant en pleine lumière du jour comme des vagues, elle se rendit à la bibliothèque d'arrondissement où elle choisit et prit quatre livres avant d'aller au Prisunic faire des courses. Toujours derrière elle, je la vis pénétrer dans un immeuble moderne de huit étages avec une grande cour intérieure verdoyante. En consultant le tableau indiquant les noms des locataires, je l'ai aussitôt identifiée : Laure de Maréchal, 4^e étage. Elle avait donc choisi un nom de la lignée maternelle. Quelques instants après, je montais moi-

même au quatrième, pour m'arrêter, le cœur battant à se rompre, devant la porte couleur bordeaux de l'appartement où vivait clandestinement - je veux dire en se cachant, en dissimulant sa véritable identité - une jeune femme ressuscitée d'entre les morts. Qui, après trente-huit longues années vides passées dans les limites occultes de la mort, était miraculeusement réapparue à la lumière du jour, à la vie, dans son âme et dans son corps, ayant retrouvé le cours de son ancienne existence là où celui-ci s'était interrompu par sa mort, par la destruction totale de son corps et par l'évanouissement de son âme dans la nuit.

C'est là que je m'étais brusquement réveillé, tout ébloui par une étrange lumière. Je sais, bien sûr, que tout cela ne s'est passé que dans le rêve, mais il n'en reste pas moins certain qu'un rêve comme celui-ci n'est plus tout simplement un rêve - un rêve comme les autres - mais, déjà, tout à fait *autre chose*. C'est ce à quoi il me faut à présent réfléchir, essayer de déchiffrer le message qui m'a été envoyé depuis l'« autre monde ».

(492) Je n'ai pas le choix : il me faut coûte que coûte trouver le mystérieux hôtel particulier qui, au sommet d'une éminence de terre s'élevant dans un grand parc, abrite le café où, dans mon rêve, « Laure de Maréchal » a été amenée à se montrer à moi. La pétition de réalité de ces rêves récurrents - *pétition de réalité* extrême - exige qu'ils soient pris au premier degré, comme la double intrusion du rêve dans la vie et de la vie dans le rêve. Montsouris, Buttes-Chaumont, Bois de Boulogne, Bois de Vincennes ? Un autre endroit encore, au nord-est de Paris ? Ailleurs peut-être, mais où alors ?

(493) Avec Vladimir Dimitrijevic, dans le sous-sol conspiratif de la librairie de l'Age d'Homme, rue Pérou. 11 me fait part d'une troublante vision qu'il a eue il y a quelques jours à Martigny en Suisse, lors d'une exposition d'icônes russes présentée par Vladimir Volkoff à la fondation Pierre-Gianadda. Cela avait commencé par un malaise ; une nausée l'avait submergé quand il s'était remémoré la relative inutilité de « tous nos combats, toutes nos activités actuelles »

En face de la Bête qui se dresse devant nous, immense, remplissant les cieux de ses tumultueuses ténèbres, nous ne faisons rien d'autre, disait-il, que l'agacer indéfiniment par des petites banderilles, alors que le moment de l'estocade décisive a sonné depuis longtemps déjà ; tous nos efforts actuels sont donc aussi dérisoires qu'imbéciles, et le plus souvent le produit d'une manipulation menée par l'ennemi lui-même, pour faire diversion ; parce qu'à présent ne compte plus que le *coup final*, l'épée placée directement dans la grosse veine du cœur ; la mort immédiate, fulgurante. Et personne - aucun des nôtres - ne s'avisait d'y penser, tenus, tous, par le terrifiant travail

hypnotique de la Bête, par l'embrasement hallucinatoire de son regard. « Le commandement du moment présent : la Bête, il faut la frapper à mort. »

C'est sur le fond obscur de ce malaise (quant à notre paralysie actuelle face à la Bête) qu'il avait eu sa renversante révélation : à savoir que ce que l'on nous prépare à l'heure présente, c'est l'avènement prochain d'un Christ virtuel. Qui aurait toutes les apparences, voire toutes les qualités du Christ, sauf qu'il *ne serait pas le Christ*, mais qu'on nous l'imposerait comme s'il l'était. L'état suprême du mensonge fondamental. Car ce Christ virtuel ne serait en réalité que l'ombre portée de l'Antéchrist, tel que le « mystère d'iniquité » nous le présente dans la II^e Epître de saint Paul aux Thessaloniciens. Le Christ virtuel est déjà agissant. « Il s'agit là d'un fait que, désormais, l'on ne saurait plus nier . L'avènement de ce Christ virtuel sera aussi le couronnement apocalyptique de l'actuelle conspiration menée par les Etats-Unis et par ce qui se tient derrière eux. Derrière la nativité du Christ virtuel, l'Antéchrist. Tel serait donc le secret de la virtualisation intensive du monde que poursuit le noyau central de la grande subversion satanique, installé au cœur du pouvoir mondialiste en expansion permanente. Le règne des ténèbres est là.

L'ACTUALITE VISIONNAIRE DE HORIA DAMIAN

La littérature n'est qu'une forme de délinquance.

Juan Manuel de Prada, *Les masques du héros.*

(493) Je me suis enfin rendu à Châtillon visiter le nouvel atelier de Horia Damian, au-dessus duquel se trouve son appartement. L'atelier, au rez-de-chaussée, est vaste, lumineux. Une certaine présence sacrée s'en dégage, à laquelle il semble fort difficile de ne pas répondre du plus profond de soi-même, tout naturellement ; l'air y est différent, une sorte de réverbération permanente établit une relation, impose une attention soutenue, un assujettissement immédiat à ce qui modifie les rapports de la réalité avec elle-même, fait comme si l'on s'y retrouvait dans le voisinage d'une faille dissimulée, verticale, entrouvrant le passage vers une réalité autre, vers l'espace intérieur de l'outre-monde dont on sent, toutes proches, les ardentes et limpides intimations platoniciennes, le souffle, la fraîcheur légère des hauteurs ultimes. Et tout cela comme dans un état second, comme dans une sorte de rêve éveillé où c'est la conscience de soi-même qui devient soudain une conscience autre, la conscience et le vertige d'un monde autre : le monde de l'être retrouvé, le monde de la totalité archaïque, intacte, éveilleuse des origines préontologiques du monde et de soi-même.

Tout cela, on le comprend sur le coup, constituant la résultante sur le terrain des modifications ontologiques de l'espace environnant produites par l'exposition, dans l'ouvert-dos de l'atelier, par l'ensemble de ces unités de transfiguration et de dépassement de la réalité que sont les dernières œuvres de Horia Damian présentes là, qui agissent directement sur la nature même de l'espace et de la conscience, qui font fonction, chacune, de foyer d'exaltation supra-spatiale et de supra-conscientisation à l'œuvre, sur place, comme autant de batteries clandestines d'action transcendante, comme autant d'entailles polaires, incandescentes, opérées dans les chemins occultes de la permanente remontée de l'être en cours, précisément, *ayant lieu*.

Il est certain qu'un passage par l'atelier de Horia Damian n'est pas chose que l'on puisse faire impunément, loin de là : c'est ce passage qui

va inexorablement pouvoir à la modification secrète de la conscience, du souffle même de la vie, de l'existence immédiate de celui qui s'y engage à en assumer le parcours intérieur, si périlleusement exposé à l'action des espaces occultes de l'ouvert extérieur. Une fois qu'on y a mis le pied, c'est trop tard - ce sera toujours trop tard - pour reculer, il faudra aller *jusqu'au bout*. Avec tout ce que cela implique de terrible, car tout changement profond de conscience est une tragédie.

Quoi de plus étrange, en effet, que l'aventure apparemment banale d'une visite à Châtillon dans le bunker lumineux de l'atelier de Horia Damian, tout près de cette immense élévation de terre recouverte d'herbe verte, cachant les réservoirs d'eau de la ville. On se retrouve brusquement devant la ligne de passage vers l'autre monde, vers le monde platonicien des idées absolues, l'invitation de sauter le pas s'empare de vous comme un irrésistible vertige qui vous emporte en avant, qui vous fait d'un seul coup basculer de l'« autre côté ». Ensuite, c'est certain, rien ne sera plus comme avant, plus rien.

Cet après-midi, j'ai donc subi moi-même, chez Horia Damian, par lui accompagné, cette métamorphose abyssale qu'implique le fait du parcours liturgique secret de cette mort et de cette résurrection représentant, chaque fois, *le passage de la ligne*. Dans cet atelier, j'ai vraiment été amené à passer la ligne, à voir l'invisible, à ressentir la montée en moi de l'indicible, *Et in Arcadia ego*. Cet après-midi, j'ai donc fait ce qui est sous-entendu dans l'extraordinaire tableau de Nicolas Poussin : que l'on peut s'aventurer et tenter des actions qui parfois même réussissent.

Comment témoigner de l'indicible ? Je ne sais pas. Mais je sais que je peux au moins rendre compte de ce qui constitue les œuvres de Horia Damian, stations irradiantes, foyers suractivés du changement de régime ontologique de la réalité auquel on se trouve invité à répondre existentiellement, lors du passage initiatique à travers l'atelier de Châtillon. Il suffit d'un seul pas pour que tout change. Totalemt, et sans doute irrémédiablement.

Je parlerai, en premier lieu, des quatres œuvres de grand format représentant, sur un fond de doubles panneaux noirs, la même figure emblématique, le puissant symbole de ce que Horia Damian appelle, le « chevalier endormi ». Au centre de chacun de ces panneaux se trouve un lit bas, fait de planches, sur lequel se trouve allongé un chevalier casqué et en armure (une armure de tôle peinte, constituée de nombreuses pièces), le visage à découvert ; les jeunes visages sont ascétiques, nobles, virils, d'une affirmation extatique supérieure, peints en couleurs naturelles. Descendus tout droit des toiles de Piero délia Francesca, ces chevaliers se trouvent au repos, plongés dans un profond sommeil ; j'insiste sur Piero délia Francesca.

Cependant, au-delà des apparences, on comprend - il y a là une *certitude montrée* - qu'il s'agit d'une mise en sommeil symbolique, un sommeil

philosophique et astral, cosmique, le grand sommeil dogmatique de la fin d'un cycle, de l'interrègne qui s'installe quand le cycle déjà révolu n'est plus là et que le nouveau cycle à venir n'est pas encore tout à fait advenu.

Le chef-d'œuvre de Horia Damian, exhibant ses « quatre chevaliers endormis » enveloppés dans leurs scintillantes armures philosophiques, va se hausser jusqu'à l'état d'un symbole cosmique à part entière, au même titre que l'avait fait, en son temps, le chef-d'œuvre de Robert Bresson, *Lancelot du Lac* qui, lui, montrait la fin de l'Occident traditionnel à travers la liturgie négative de l'amoncellement désolé des armures vides célébrant, après la « dernière bataille », l'avènement de la « fin d'après la fin de toute fin ». Ils annoncent, chacun, des temporalités différentes.

C'est que, farouchement antagonistes en même temps que dialectiquement, voire même nuptialement reliés, les deux chefs-d'œuvre en question, celui des « quatre chevaliers endormis » de Horia Damian et *Lancelot du Lac* de Robert Bresson représentent deux instances différentes du même processus cosmique en continuité, processus de mort et de résurrection liturgique. Si le chef-d'œuvre de Robert Bresson, *Lancelot du Lac*, montre la fin ultime d'un cycle révolu totalement, les « quatre chevaliers endormis » de Horia Damian illustrent, eux, l'interrègne en continuation.

En tant que symbole agissant de devenir cosmique actuellement en cours, les « quatre chevaliers endormis » de Horia Damian participent donc à part entière du processus sacré dont ils sont censés expliciter, porter liturgiquement en avant et incarner la marche révolutionnaire en continuation, la grande spirale prophétique en cours de développement cosmique préconçue depuis l'extérieur des temps et de toute temporalité. Emportés sur les « hauteurs ultimes », les « chevaliers dormants » y veillent.

Cependant, si ce ne sont certes pas - quand même pas - ces deux symboles cosmiques corrélativement, dialectiquement à l'œuvre - les « quatre chevaliers dormants » de Horia Damian, et le *Lancelot du Lac* de Robert Bresson - qui commandent la marche du devenir cosmique actuellement en cours, il n'en est pas moins certain qu'en dernière analyse c'est précisément cette même marche de la spirale cosmique en action, cachée, qui a suscités, dans ses propres chemins, ces deux symboles - ces deux chefs-d'œuvre - si hautement révélationnels, afin qu'elle puisse elle-même s'appuyer sur eux dans son propre travail d'avancement révolutionnaire, et qu'elle en fasse l'outil de son auto-annonciation prophétiquement opérative, ses *signes des temps* prédestinés. Des *signes des temps* qui livrent la mesure suprahistorique du moment.

Au-delà de la part de créativité propre de leurs auteurs respectifs, il y a donc eu, dans la conception opérative de ces deux chefs-d'œuvre symboliquement révélationnels de la marche en cours de l'actuel devenir cosmique, une part absolument décisive d'inspiration non-humaine d'origine abyssale,

sacrée, « divine ». On l'aura compris, c'est au milieu du cosmos, au « centre du soleil », que se trouvent, situés les « quatre chevaliers dormants » de Horia Damian. Le fond noir, profond, des plateaux en dédoublement au milieu desquels les « quatre chevaliers dormants » imposent leur présence, représente les ténèbres intérieures de la lumière.

Car s'il y a une lumière intérieure des ténèbres, la lumière luciférienne secrète du soleil de Minuit, le « soleil des morts » des antiques traditions thessaloniennes, il y a aussi, et bien plus glorieusement, les aveuglantes ténèbres intérieures de la lumière en laquelle se reconnaît l'immaculée Conception mariale préoriginelle, *nondum erant abyssi, et ego concepta eram*, et, avec celle-ci, la profusion des Vierges noires du printemps du Moyen Age occidental, ainsi que la grande Isis noire égyptienne.

La situation cosmique des chevaliers dormants de Horia Damian, au milieu de leurs grands panneaux dédoublés, au fond noir, signifie, en effet, leur élévation au « centre du soleil », leur extatique persistance au cœur des ténèbres aveuglantes qui régner au centre polaire de la « Suprême Lumière ». Ils sont *ce qu'en dit le fond*. Mais, en même temps, les scintillantes coquilles blanches de leurs armures métalliques rappelleront aussi leur double identité nuptiale occulte, qui n'est pas seulement solaire mais lunaire aussi, car c'est de la conjonction nuptiale du Soleil et de la Lune que viendront à se produire les très ardentes noces alchimiques dont va prendre auroralement naissance l'Etoile du matin.

Le grand art de Horia Damian tient dans le génial assemblage ésotérique, inspiré et amoureux, des nombreuses pièces métalliques des armures constituant les enveloppes sacrées de ses chevaliers endormis comme un inexpugnable et mystique suaire astral, comme la tunique de lumière de leur futur éveil à la Délivrance Finale. Il apparaît donc que le groupe des « quatre chevaliers dormants » de Horia Damian est en réalité le support suractivé d'une puissante, d'une fort puissante interpellation cosmique destinée à rétablir sans cesse, jusqu'à son terme ultime, l'actuel devenir cosmique suivant la loi occulte de sa prédestination supratemporelle, en accélérant, en exacerbant la marche du processus révolutionnaire en cours, faisant que vienne enfin le Grand Renversement défini par le concept hindouiste fondamental, de limite finale, le *Paravrtti*.

On se souvient que, lors de ses approches absolument décisives de la poésie de Hölderlin, Heidegger a su montrer que la grande poésie ne saurait parler que de l'essence même de la poésie. Il en est de même pour tout grand art en action, aussi la grande peinture ne parle-t-elle que de l'essence même de la peinture, en donnant à voir l'invisible à travers le visible, en ouvrant, à travers ses représentations, l'accès à la totalité des espaces extérieurs à notre seul espace conventionnel.

Or il se fait que la toile de Nicolas Poussin mentionnée plus haut, *Et in Arcadia ego*, propose précisément la figure chiffrée de la suprême raison d'être de la peinture, puisqu'elle montre que la peinture doit être, et est toujours ouverture d'un passage - la « passe secrète » - vers l'« autre côté » de la réalité et des espaces immédiats de la réalité, vers l'éternelle et verte Arcadie originelle, vers le pays - vers les espaces - de l'être ne répondant que de lui-même. Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'étrange toile de Nicolas Poussin a pour sujet le mystère même de la peinture, sa raison d'être, ses pouvoirs cachés et sa plus secrète mécanique intime. Le grand initié Nicolas Poussin avait su faire les choses.

Comme tel, l'art - la poésie, la peinture, etc. - relève avant tout d'une fonction cosmique, se trouve très effectivement intégré au devenir cosmique en cours, dont l'œuvre d'art s'affirme comme un des appareils occultes de suractivation sous contrôle. C'est la raison pour laquelle les principales propositions de la peinture de Horia Damian ne concernent, dépouillées à l'extrême, que le mécanisme même du devenir cosmique dont elles révèlent, dont elles nous font surprendre - si l'on sait, si l'on est *habilité à voir* - l'intimité agissante et les lignes de marche, et jusqu'aux grands secrets galactiques en action, car là tout se passe à un niveau galactique, où se font, se défont et viennent à se refaire, sans cesse, les mondes, les consciences et et les glissements cycliques de leurs immémoires abyssales.

Ainsi, outre le groupe des « quatre chevaliers endormis », on peut contempler, dans l'espace sanctuarisé de l'atelier de Horia Damian, une extraordinaire représentation du mystère suprême des ténèbres intérieures de la lumière, la figuration héroïquement transsymbolique de l'habitation intime du sacré lui-même, du sacré le plus haut, de la « chambre interdite » où « Dieu se tient présent à Lui-Même », la très secrète « Demeure de l'Unique ». Ce qui constitue, en fait, la toute dernière instance active d'un certain cheminement initiatique des plus dangereux, au-dessus des « gouffres infranchissables ».

Il s'agit de la maquette finale d'une grande chambre noire, carrée, comportant trois représentations en blanc, aplaties, réduites à leur plus simple expression, collées contre trois des parois de l'habitation, la quatrième paroi, nue, marquant - signifiant - la présence de l'indicible, de l'invisible, mais, par cela-même, par son *invisibilité-là*, devenant visible : l'invisible lui-même, le « sacré présent-là » se donnant pour *visible-là*. Il est clair que nous sommes dans la « Demeure du Sacré ».

Les trois représentations sont les suivantes : la Chaise, symbole de la royauté absolue, immuable et polaire, immobile, irradiant ses dominations occultes, la Table, symbole de la « communion », du partage et des engagements nuptiaux au service de l'*Incendium Amoris*, et le Lit, symbole d'intégration de

la mort et de la résurrection, du « sommeil dogmatique » reliant entre elles, et les transcendant, ainsi, et l'une et l'autre, et la mort et la résurrection : car, au-delà de celles-ci, il y a le fait de leur immuable continuité, le fait qui en assure cette continuité. Or, cette assurance-là, qu'est-elle sinon le « sommeil dogmatique » en son mystère agissant ?

Et l'on peut ainsi établir que l'intégration dialectique des deux chefs- d'œuvre actuels de Horia Damian, ses « quatre chevaliers endormis » et sa « Demeure de l'Unique » proposent un système cosmique au complet dont les « quatre chevaliers dormants » représentent l'état de devenir, l'état en devenir, et la « Demeure de l'Unique » l'état de l'immuabilité extatique centrale, polaire, autour de laquelle tout tourne et devient, indéfiniment. D'autre part, il est tout à fait certain que, théologiquement parlant, la « Demeure de l'Unique » répond en même temps aux conceptions religieuses et cosmogoniques du « sacré suprême » des trois religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam, et que, par cela même, cette œuvre aux arrières-dimensions ultra-spéciales se pose comme un espace hors d'atteinte, comme un sanctuaire sollicitant là, en permanence, l'avènement et la présence du « sacré suprême », une présence ininterrompue.

Il reste encore à définir la symbolique, à l'intérieur de la « Demeure de l'Unique », de l'espace vide du plancher, du sombre miroir qui en appelle au mystère des danses sacrées galactiques, à l'« aire de danse » de laquelle John Buchan parlait dans son roman initiatique *The Dancing Floor*. « Aire de danse » dans laquelle, par son absence, se reflète la sixième paroi, absente, le plafond ouvert vers les immenses trans-espaces s'élevant au-dessus de tout, transespaces qui sont ceux des gouffres éternels d'en-haut, sans étoiles ni nuages, le vide extatiquement foudroyé du vide éternel. Ainsi nous apparaîtra-t-il que cette « sixième paroi » absente de la « Demeure de l'Unique » est censée représenter l'ouverture, ou plutôt l'« ouvert » à l'incrée (*l'ouverture* comportant, en l'occurrence, un sens phénoménologique et *l'ouvert* une signification ontologique).

Je le répète, une visite régulière - et j'entends *visite régulière* dans le sens initiatiquement précis du terme - à l'atelier de Horia Damian n'est pas chose sans danger, *terribile est locus iste*. Faisons extrêmement attention à ce qui peut arriver, même le pire, en ces voies tellement guettées, longeant le néant. Je n'ai cité que deux des œuvres exposées là. Elles constituent une impérieuse invitation à *sauter le pas*, à pénétrer clandestinement dans le périlleux domaine de ce qui se tient à l'intérieur de l'intériorité même, du mystère de l'« intériorité prohibée ».

Sur ce même sujet, je voudrais citer une troisième œuvre majeure de Horia Damian, « La Porte interdite ». D'environ quatre mètres de haut sur deux, « La Porte interdite » figure une sorte de haut portail noir barré par des

planches brutalement clouées de biais, fermeture se continuant à l'intérieur de l'espace contrôlé, en arrière, par celui-ci, le tout recouvert par une épaisse feuille de plastique transparent, ainsi que cela se fait, du côté de la rue, pour certains travaux publics en cours d'exécution. Montrant ainsi l'impossibilité de tout passage entre des états ontologiquement différents, cette œuvre de Horia Damian dispose d'une puissance d'impact réellement inouïe, à la limite du supportable. Mais son message propre, il s'agit surtout de pouvoir le vaincre, parce qu'à tout prix il faut que l'on parvienne à franchir l'interdit fondamental dont elle se veut le signe fatidique : car *il y a passage*, malgré tout, pour « ceux qui savent », les chemins de la mort, de l'inexistence, ne sont pas toujours sans retour. Et c'est sans doute ce que cette œuvre à la fois monumentale et essentiellement ambiguë se trouve chargée d'affirmer dialectiquement, en contradiction avec son propre sens premier. C'est l'exhibition outrancière de l'interdit qui laisse sous-entendre ses périlclitacions occultes qui établissent la chance clandestine d'un passage quand même.

Dire que la nouvelle actualité de l'art en train d'émerger à travers l'œuvre d'avant-garde de Horia Damian se trouve à présent utilisée par les combats menés pour son retour final à l'être, par la conscience occidentale du monde jouant ses dernières chances, apparaît donc comme une obligation d'évidence, car *c'est ainsi*. On se trouve là engagé sur les frontières les plus périlclitées, mais aussi les plus prometteuses du mystère de l'actuel retour cosmique à l'être, qui transparaît déjà à l'horizon occidental du monde. A travers notamment l'art actuel de Horia Damian.

Qu'il faille que l'on soit *absolument modernes*, depuis Rimbaud, on ne le sait que trop : mais l'assujettissement à l'actualité est quand même autre chose - malheureusement il mobilise le plus grand nombre autour de nous, ce qui fait parfaitement l'affaire de ceux qui manipulent les masses estropiées et imbéciles aussi bien que les fausses élites dépravées, suicidaires et aveuglées par le poison brûlant de leur lâcheté congénitale, de leur impuissance d'être. Mais n'est-ce pas bien ainsi ?

Etre moderne, c'est pouvoir se maintenir à l'avant-garde du devenir historique en cours, alors qu'aujourd'hui la mise en actualité signifie le dernier degré paroxystique de l'aliénation subversive d'un art dévoyé, crépusculaire, autodestituant et sale, très sale. L'art actuel, c'est la négation inconditionnelle de tout art, l'art comme antiart et comme auto-endeuillement illégal et obscène de l'art.

L'actualité de l'art occidental implique l'asservissement fatidique, à la fois conscient et inconscient, aux manigances écœurantes de la grande conspiration anti-occidentale et par cela même anti-spirituelle, la domination du non-être, des plus dramatiques et atroces aliénations de l'être : l'antiart impose subversivement l'abandon éhonté de l'art, et son remplacement

par les diverses installations excluant en force l'œuvre assumptionnelle de l'action créatrice, des gestes liturgiquement créateurs de l'œuvre d'art en action. Être actuel, dans l'acception présente du terme, c'est ne pas être, c'est ne plus rien être. C'est choisir le parti nihiliste du non-être. Alors que la modernité de l'art engage directement la présence affirmative de l'être en son devenir à la fois souterrain et historiquement agissant quelle s'efforcera de devancer dans son propre devenir.

L'immense conspiration subversive de l'actualité occidentale de l'antiart interdit, à l'heure présente, toute manifestation de l'art engagé dans les combats de l'être, dont elle ne finit pas de démanteler sans fin les tentatives de remontée à contre-courant, d'essayer d'asphyxier en germe toutes les velléités de percée stratégique. Cependant, la *nouvelle actualité* - qui est, en réalité, la contre-actualité poursuivie par Horia Damian dans ses œuvres en chantier - parvient à elle seule à faire pièce au front en marche des grandes subversions du non-être agissant à travers ses détournements en cours de l'art (de l'antiart) occidental, parce qu'elle - la nouvelle actualité de Horia Damian - mobilise à nouveau, en première ligne, les anciennes poussées de revivification transcendante appartenant aux remontées occultes de l'être, dont elle dévoile, à ses risques et périls, le nouvel ordre de marche révolutionnaire en avant. Qui va s'avérer être tout autre que celui que l'on eût dû croire.

Ce dévoilement marque la rupture irrévocable de deux mondes opposés, et la brusque apparition de cette rupture en plein jour : l'antimonde du non- être qui - pour peu de temps encore - étouffe mortellement le monde de l'être, sans trêve ni merci. Ainsi, à travers l'antagonisme de la *modernité* et de l'*actualité*, revient-on encore une fois à la bataille finale de l'être et du non-être, bataille dans laquelle l'œuvre de Horia Damian détient désormais une place tragiquement décisive. La place même d'un *choix absolument final*.

Il fallait que tout cela fût dit d'urgence, et c'est bien ce que je viens de faire (ou tout au moins d'essayer de faire). Ceci effectivement dit, pourquoi s'étonnerait-on de la fausse indifférence, de la permanente destitution critique et de l'interdit sans faille que l'on s'acharne à maintenir, comme en un cercle de feu, autour de l'œuvre en marche de Horia Damian ? N'est- ce pas la conséquence immédiate de l'état de « guerre spirituelle totale » que cette œuvre entretient contre la conjuration subversive actuellement au pouvoir, dans tous les domaines de l'art occidental dégradé, dépravé à dessein par celle-ci, et ses manigances criminelles, anéantissantes, engagées au service du non-être et du retour au chaos que l'on nous prépare et dont les temps des conclusions dernières sembleraient venir aujourd'hui à échéance. Or nous sommes encore quelques-uns à vouloir faire face, résister aux avancées actuelles de la catastrophe en cours d'une civilisation en train de se

trouver mise à mort, à qui l'œuvre de Horia Damian sert d'appui, d'exemple et d'incitation vivante et agissante de nos combats en première ligne, au bord de l'abîme, face à ce qui se tient devant nous comme une immense muraille de ténèbres en marche.

Le camp retranché de Châtillon tient le coup, c'est là que se trouve confidentiellement rassemblée la forêt magicienne des symboles engagés cosmiquement à l'avant-garde des grandes batailles décisives en cours, dont la prochaine issue rendra la conduite de ce monde aux dominations originelles de l'être, à la loi archaïque de nos analogies galactiques, à l'ancien *dharma* qui fait que l'être est et que le non-être n'est plus. Une forêt de symboles dont le champ magnétique modifie l'espace et le temps.

Dans les chemins de l'égarément ontologique où il s'est fourvoyé, l'art actuel, néanmoins, existe ; et il est désormais constitutionnellement infiltré dans les demeures assistées de notre existence d'aujourd'hui, monolithique dans ses infinies diversités aliénantes, dramatiquement incontournable. Rien n'y fait. Les choses sont ainsi. Rien, si ce n'est précisément la contradiction agissante qui lui est en permanence opposée par cette « forêt magicienne de symboles » qu'est l'œuvre engagée de Horia Damian, en marge de toute actualité et, de par cela même, au-delà de toute actualité que la sienne propre.

D'une manière fondamentalement contradictoire, l'œuvre de Horia Damian en vient à participer elle aussi, malgré elle, au mouvement d'enveloppement circulaire entrepris par l'art actuel autour de l'îlot périclité des derniers réduits endeuillés de l'ancienne conscience occidentale de l'être, situation symbolisée par la série des « sarcophages liturgiques » - roses, bleus, gris cendre et noirs - qu'il instruit depuis quelques années déjà, étroits réduits oblongues, découverts - sans couvercle - entièrement vides de tout contenu. Des sarcophages vides, des sarcophages vidés, à travers lesquels Horia Damian célèbre indéfiniment la mise à vide du vide lui-même, le « vide foudroyé » par l'éternelle immaculée conception abyssalement, occultement à l'œuvre aux ordres de la maison de l'être, qui n'est admise à l'être qu'en contre-attaquant.

On dispose là d'un ensemble coronaire de sarcophages dont le symbole agissant est celui du super-concept cosmique du retour à l'être, de la « résurrection » dans le sens où la christologie considère le mystère fondationnel du « tombeau vide du matin de Pâques ». Loin de célébrer la mort, la série répétitive des sarcophages vides de Horia Damian célèbre donc la victoire finale contre la mort, une célébration extatique, transparente, lumineuse et définitive de la victoire ontologique de la vie sur la mort qui annonce cette victoire, et qui la fait être symboliquement au niveau de son affirmation permanente et totale. Un mandala sacré, un mandata cosmique, un mandala en action.

C'est à partir des sarcophages vides de Horia Damian qu'émane secrètement le contre-espace, l'espace modifié, transfiguré par le retour à l'être, l'espace libéré, l'espace de la liberté reconquise, celui-là même dont l'existence symbolique actuelle sera un jour appelée à être l'espace du renouvellement final de ce monde, un monde ayant lui-même subi la modification, le renouveau et la transsubstantiation de son état ultime, de la *Novissima Aetas*. L'actuelle marginalisation qui est imposée à l'œuvre de Horia Damian vient de loin.

(474) Dans son ensemble en marche, la sombre avalanche de la poésie de José Galdo est la forge intérieure, clandestine, de l'« œuvre au noir » cosmique, la *Melanosis* à son état paroxystique actuel, qui est un état tout à fait final. Un double courant, ascendant et descendant, y emporte tumultueusement les caillots noirs de la substantification issus de la déconfiture ultime de ce monde dans l'invisible, dans l'astral, le tout baignant dans le plasma nocturne d'une grande volonté négative, anonyme, inassouvissable, qui est celle de l'anti-monde à l'œuvre.

*cette fente où s'arbore le tronc tendu par les radeaux de son origine
à la route du retour où tourne le fou
comme rat dans la roue qui roule au trou à l'écrouement de l'ombre et
l'entrouvrement des lèvres brûlantes
et l'envulvement de la bandaison du tronc
à l'astre noir de la terre antérieure
archaïque aspiration de la bouche de lumière
l'état d'une mise à mal de la langue et l'état vie d'un brasier sans fin cep de
sang retourné de la troue*

(495) Dans *Le Monde* de ce 4 juin, on apprend que, selon Andrea Tornielli, auteur de *Pie XII, pape des Hébreux*, celui-ci aurait, depuis le Vatican, tenté de « libérer à distance Hitler de ses démons ». Or Gabriele Amorth, exorciste de première ligne, estime que ces tentatives étaient d'avance vouées à l'échec, parce que, précise-t-il, « nous n'obtenons de résultats qu'en présence des possédés catholiques et consentants ». Hitler n'était-il pas catholique ?

(496) Finalement, car j'ai longuement hésité à le faire, je ne pense pas devoir passer sous silence l'étrange rêve que j'ai fait la nuit du 19 juin dernier, et cela d'autant plus qu'il me semble ne pas être concerné moi-même, ce rêve ne me serait venu que pour que j'en fasse état, pour perpétuer et répandre à travers mon témoignage l'architecture de hauts symboles qui s'y trouvaient

mobilisés à des fins secrètement opératives dans l'immédiat, ainsi que pour le proche avenir ; car, je le sais, la figure du saint tsar Nicolas II se trouve mystérieusement promise à une carrière dont on ne peut mesurer encore, ni même soupçonner la véritable ampleur et bien moins le sens ultime, qui ne saurait être que de nature apocalyptique.

Il se faisait que je me trouvais seul par une belle matinée d'été sur le sommet d'un haut rivage escarpé du Dniestr, du côté droit - du côté roumain -, près de la naissance du vaste estuaire de son déversement dans la mer Noire ; l'eau étale scintillait au soleil, jusque dans le plus lointain d'un horizon qui finissait par s'inventer comme des hautes falaises de brumes lumineuses blanchissant en une longue ligne incertaine au contact de l'eau.

Un terrible silence y régnait, jusqu'au tréfonds de l'immense azur s'élevant au-dessus de la baie vide. Habité par une sorte d'intense clarté diffuse, extatique, je ne savais plus qui j'étais, ni ce que je faisais là, ni comment j'y étais arrivé : ma conscience ne répondait qu'aux seules choses présentes là, devant moi, à l'instant même. Cependant, une embarcation, au loin, descendait au fil du Dniestr, un vieux bateau en bois, demi-ponté, bas de gîte, avec, tendue par le vent, une grande toile rouge et noire, qui était en train de gagner les eaux soudain agitées de l'estuaire. Une étrange forme militaire se tenait immobile à la proue, comme une haute flamme blanche s'élevant droit dans l'air et comportant quelques traits dorés qui, de temps en temps, fulguraient au soleil.

Or, comme le bateau approchait, je m'aperçus que l'on me faisait signe depuis le bord, que l'on essayait d'attirer mon attention. Je m'aperçus vite - à mon grand étonnement - que c'était Vladimir Dimitrijevic qui se tenait là, debout, et me hélait : « Viens, descends, prends la petite barque en bas et viens nous rejoindre, tu sais bien que l'on t'attend... Ne tarde surtout pas, on va bientôt passer juste à ta hauteur... Fais vite, tu m'entends... »

Au risque de me casser le cou, je me précipitai pour m'engager sur l'étroit sentier escarpé, dangereux au possible, conduisant au rivage où une barque déglinguée se trouvait amarrée au ponton fait de quelques planches disloquées, pourries, qui armait la mince bande de sable et de gravier noir se poursuivant, précaire, le long du rivage, au niveau presque de l'eau.

Prenant les rames, je réussis à rejoindre le bateau, me mettant debout pour me trouver au niveau du pont après avoir attrapé une corde mouillée que Vladimir Dimitrijevic venait de me jeter, tout en me prévenant de l'interdit qui m'était fait de monter à bord : « .. .Toi, tu dois rester où tu es, dans ta barque... attention, n'essaie surtout pas de monter à bord... ce serait très dangereux pour toi... car, ainsi que tu vas le comprendre sans tarder, c'est un bateau magicien que le nôtre, un bateau envoûté... une embarcation spectrale, appartenant à l'autre monde... regarde son nom, *Sogra*... c'est-

à-dire, *Argos* à l'envers... Car s'il s'appelait bien *Argos* lors de sa remontée vers la Colchide, maintenant qu'il refait le même chemin à l'envers, que nous rentrons en Grèce, il lui a fallu changer de nom, prendre le même nom à l'envers, *Sogra*... »

Je vis que le bateau était plein de gracieuses tourterelles bleues, qui perchaient partout, deux par deux, en grappes sans cesse agitées qui se défaisaient et se refaisaient continuellement, comme de vives flammes bleues, scintillantes, barattant l'air dans une sorte de folie vénusienne aussi limpide que joyeuse, ardente et comme sanctifiante. Vladimir Dimitrijevic me paraissait extrêmement jeune - comme miraculeusement rajeuni - le visage brillant d'une étrange joie, retenue, secrète ; habillé d'une ample chemise blanche en lin, sans col, et d'un caleçon rouge, au-dessus des genoux ; il était pieds nus, et portait des lunettes de soleil noires, sa mèche habituelle sur le front.

Il y avait cinq autres personnes à bord, ombres indistinctes, spectrales, rassemblées, immobiles, à la poupe, et, près du mât, sur un chevalet en bois blanc en forme de X, exposée au soleil, une épaisse fourrure de béliet scintillante, comme si elle était recouverte d'or (ce qui était d'ailleurs le cas). A présent je commençais à comprendre à qui ou plutôt à quoi j'avais affaire. Assez étrangement, je ne me sentais pas du tout inquiet.

A la proue se tenait un personnage de taille surhumaine, au moins trois mètres, vêtu de l'uniforme blanc et or de l'ancienne marine impériale russe avec, étrangement (mais je n'en étais guère étonné) accroché à l'épaulette gauche, un vaste drapeau blanc flottant dans l'air, au-dessus de lui ; à mieux le regarder - car je subissais une fascination grandissante - je compris qu'il s'agissait sûrement du saint tsar Nicolas II. Un foudlard jaune dissimulait son cou ensanglanté, et il émanait de lui une sombre épouvante qui me serrait la poitrine et me coupait le souffle, comme dans l'attente de quelque chose d'horrible qui n'allait pas manquer de se produire, la vision du sang étant un signe que je me refusais d'interpréter. Je savais que je ne devais surtout pas le faire, que si je m'attardais là-dessus il allait m'arriver malheur ; si malgré tout j'essayais d'interpréter ce signe, *j'étais perdu*. Un piège m'était tendu là, que j'ai, par une heureuse impulsion, su éviter.

« Viens, je vais te présenter à notre saint tsar Nicolas II, » me dit alors Vladimir Dimitrijevic, d'une voix basse, étouffée, que je ne lui connaissais pas, la voix de quelqu'un d'autre. « Sa Sainteté veut s'entretenir avec toi... Je pense qu'il vaut mieux que je vous laisse seuls, tous les deux... » Et il alla s'asseoir au pied du chevalet qui supportait la fourrure de béliet, contre laquelle il mit sa tête lentement, fermant les yeux et retrouvant ainsi le geste originel du « disciple que Jésus aimait ». Celui qui, pendant la Cène, avait affectueusement posé sa face contre la poitrine de Jésus ; car tout se tient.

Le grand drap blanc attaché à l'épaule de Nicolas II, qui s'élevait haut dans l'air, et le foulard jaune ensanglanté auraient dû m'apparaître comme des éléments opposés à la réalité rationnelle des choses mais, dans l'espace intérieur du rêve, les lois de la réalité se retrouvent autres parce que la réalité elle-même est autre. Aussi n'ai-je vu rien d'anormal à tout cela, il s'agissait de faits intégrés dans un tout auquel j'étais appelé à participer, à ce moment-là, de tout mon être ; sans doute d'un autre de mes êtres, car, n'est-ce pas, nous sommes tous secrètement multiples, ce qui n'apparaît jamais avec autant de clarté qu'au cours de certains rêves - qui comptent autrement que les autres parce que venus ou envoyés d'ailleurs, et à des fins aussi précises que secrètement impénétrables.

De grandes vagues noires, écumantes, soudainement, s'élevaient, ma barque, prête à se disloquer, heurtait avec une sourde violence les flancs du bateau. Une vive inquiétude s'était saisie de moi ; je ne savais vraiment plus quoi faire et me sentais intérieurement vaciller.

- « .. .Ne crains rien, me dit alors le tsar Nicolas II, ne crains rien, aucun mal ne peut plus nous arriver à nous autres, maintenant. Nous nous dirigeons vers Leuké, vers l'île Blanche - l'« île des Serpents»... [qui se trouve en haute mer devant Constantza, en Roumanie]. Nous allons y descendre pour rejoindre le temple sacré, dédié à une divinité cosmique tellement antérieure que son nom est devenu tout à fait interdit, et que personne - sauf quelques initiés suprêmement cachés - ne saurait plus connaître... Nous devons y procéder à l'initiation finale, sacrée, de Vladimir Dimitrijevic, faire que naisse - ou renaissse - en lui le feu vivant de l'Ancienne Lumière... La grand-mère de Vladimir Dimitrijevic - sa grand-mère transcendante, la mère originelle, archaïque de sa souche de sang secrète, souterraine - se trouve enterrée depuis des millénaires au-dessous du temple sacré, près de ses fondations. Le temple en tire ses pouvoirs, de très hauts pouvoirs cosmologiques, les pouvoirs mêmes qui, en d'autres temps, ont permis l'avènement historique d'Alexandre le Grand... Ensuite seulement nous nous rendrons à Constantinople, où notre ministère nous attend, aussi vais- je te faire une révélation : ce qu'il nous est demandé de faire, c'est de mettre sur pied les bases de la libération prochaine de la Sainte-Sophie, de faire que vienne ainsi la *Novissima Aetas* et l'ensevelissement final de l'*Imperium ultimum*... vois-tu, il y a, dans le Sud-Est européen, une ancienne centrale polaire supratemporelle, suprahumaine, profondément enterrée, hors d'atteinte, dont les irradiations continuent d'agir... et qui sera bientôt réactivée, ce qui va changer la face du monde... Des événements sont prêts à éclater... Il nous faut nous préparer, être nous-mêmes prêts à faire face... A la fin, quand vient l'heure de la Grande Fin, tout doit commencer par retrouver ses propres origines antérieures à soi-même... C'est la raison pour laquelle

Vladimir Dimitrijevic doit se rendre à Leuké, où se trouve le temple du Dieu d'avant les temps actuels, pour célébrer ses noces de feu avec son autre soi-même, d'avant lui-même... Ensuite seulement il pourra répondre à l'appel occulte de son ministère à venir, qui d'ailleurs est déjà là... quelque chose de totalement inconcevable... que personne ne saurait se figurer, d'aucune manière... car ce qui vient à la fin de tout, c'est *{l'inconcevable absolu...}* ce à quoi nous devons nous attendre, ce pourquoi il nous faut être prêts, tout à fait prêts... C'est là le *secret de l'heure* et quelques-uns seulement le savent...

Je m'entendis répondre :

« Mais... Vladimir Dimitrijevic n'est-il pas déjà parvenu, à lui tout seul, par le travail de son génie, de son abnégation et de son acharnement à la tâche, n'est-il pas parvenu, par son seul travail éditorial, à faire passer ces trente dernières années un vaste courant de présence et d'affirmation spirituelle russe, ou plutôt slave et grand-orthodoxe, à travers la forêt dévastée de la conscience occidentale déficitaire et agonisante ? Que peut-on vouloir encore de lui, que pourrait-il faire de plus ? Son destin, il l'a largement accompli, ce qu'il devait faire, il l'a déjà fait, et même plus encore. N'est-ce pas déjà assez qu'à lui seul il ait pu susciter une renaissance spirituelle dont les réverbérations continuent, et continueront longtemps encore à retentir dans la conscience collective occidentale, réduite à un vaste champ d'épandage à l'abandon... »

- Le travail personnel de Vladimir Dimitrijevic, l'ingérence salvatrice de la spiritualité impériale russe et de la haute mystique orthodoxe en Occident (ingérence qu'il a lui-même suscitée, maintenue et intensifiée au long des années), lui ont été imposés depuis l'extérieur de ce monde... A l'Age d'Homme, il a toujours agi sous l'influence des pouvoirs suprahumains qui l'interpellaient, sous le contrôle incessant des puissances occultes en provenance de la sacralité vivante, du feu vivant de l'Esprit... A présent, c'est pour lui l'heure secrète de laquelle personne en ce monde ne saurait avoir la moindre idée avant qu'elle ne vienne... car c'est maintenant qu'il est appelé à accéder à la phase vraiment finale, décisive, totale, de son propre cheminement ardent... qu'il devra naître une seconde fois, naître à l'Esprit, naître du feu dans le feu...

- Et en ce qui me concerne ? lui demandai-je, saisi par une soudaine angoisse, par un mauvais pressentiment... Que pouvez-vous me dire sur moi-même, sur ce qui doit m'arriver ?

- Rien sur toi-même, je ne peux rien te dire : ton changement d'être est bien trop proche... car *tu seras rétabli*, sois-en assuré... et non seulement toi-même, mais, à travers toi-même, *tout sera rétabli*...

- Je reconnais, poursuivis-je, en haut du mât du *Sogra*, l'Aigle bicéphale de l'Empire russe, de la Sainte-Russie... mais quelle peut bien être là cette deuxième enseigne déployée au vent, portant un aigle d'or sur fond pourpre ?

- Comment, tu ne reconnais pas l'enseigne de l'empire d'Occident, de la *Roma aeterna*... car l'heure vient, et nous savons qu'elle est déjà là, de l'avènement à la fois historique et suprahistorique de la *Roma ultima*... et tout ce que je viens de dire là, retiens-le, pour le transmettre à quelques-uns de ton choix... car tout rentre à présent dans la zone de l'attention suprême... »

L'empereur Nicolas II leva alors la main droite au-dessus de ma tête et se tut, en me donnant sa bénédiction impériale. Brusquement, tout changea : je me vis suspendu quelque part dans les airs, au-dessus de ce monde, dans les solitudes d'un ciel complètement vide qui à l'instant même se déchira d'un bout à l'autre comme une feuille de papier, pour s'embraser d'un seul coup, devenant aussitôt un océan de flammes pourpres tournant vertigineusement sur lui-même, suivant une immense spirale de feu dévastateur, la spirale d'un brasier paroxystique emportant dans sa course folle les cieux et les mondes, la spirale intérieure même de l'*Incendium Amoris*, tandis qu'une divine voix s'écriait du cœur vivant de ce brasier : « .. Viens à moi ma bien-aimée, serre- toi fort, très fort sur ma poitrine incandescente, donne-moi le souffle ardent de ta bouche, ouvre-toi à moi, amoureuse éternelle, oh ouvre-moi, ouvre- moi ton corps adoré... » Aussitôt je me réveillai. Il faisait déjà jour.

(497) Question fondamentale : *ce rêve, d'où m'est-il venu ?* Par qui m'a-t-il été envoyé, et pourquoi ? C'est ce que je ne cesse de me demander. Rêve que je n'ai d'ailleurs fait que noter, aussi objectivement que me l'a permis la loi fatidique qui gère l'affaissement de la mémoire des rêves aussitôt après le réveil.

Le procès, qui s'y trouve instruit, de la personnalité et des destinées cachées de Vladimir Dimitrijevic, me paraît devoir être très sérieusement pris en considération, sans toutefois que j'en comprenne le vrai *message secret* ni la mise en relation de celui-ci avec la figure solaire et apocalyptique du saint empereur Nicolas II. Les révélations concernant la centrale initiatique secrète de l'île Blanche - Leuké - me paraissent néanmoins correspondre à certains enseignements réservés de Vasile Lovinescu, qu'il me faudra revoir, en cette occasion, avec toute l'attention qui s'impose (et notamment son étude sur le « couvent invisible », le « couvent de lumière » se trouvant intemporellement installé dans l'ancienne Leuké, en face de Constantza).

Ce rêve appartient à la catégorie de ceux que j'appelle des *rêves dogmatiques*, porteurs d'une structure archétypale occulte qui ne concernent pas directement le rêveur, qu'ils n'utilisent qu'au titre de véhicule, et dont le sens profond engage chaque fois le devenir caché de ce monde, voire même de l'« autre monde ». Je ne suis pas très loin de croire que, dans un certain sens, ce monde est mené souterrainement par les *rêves dogmatiques*, dont il suit les ordinations secrètes.

(498) Comment ce qui est artificiel pourrait-il rejoindre le réel ? La réalité peut-elle naître de la fiction ? Il existe, au Musée national de sculpture de Valladolid, une extraordinaire *Madeleine pénitente* en cèdre polychrome du XV^e siècle, œuvre de Pedro de Mena, qui, dans un registre quelque peu spécial, atteint un niveau de réalisation tout à fait ultime, tout à fait génial. De taille presque normale, cette Madeleine ressemble aux jeunes aristocrates qui ont servi de modèles à l'école préraphaélite. Elle est en train de contempler le crucifix quelle tient à la main quand une sorte de stupeur extatique, provoquée par le souvenir de ses anciens dérèglements, son incompréhension actuelle face à son propre passé l'emportant de loin sur les regrets quelle pourrait avoir (on pourrait presque l'entendre murmurer : « Comment cela a-t-il été possible ? Comment ai-je pu faire tout ce que j'ai fait ? »).

Mais ce n'est pas encore cela qui compte le plus : le violent vertige que provoque en nous l'œuvre de Pedro de Mena provient en fait de la révélation immédiate de la qualité de l'être - l'âme et le corps - de la jeune femme représentée là, dont, plus que l'état de grâce, la divinité même apparaît comme immédiate, totale, offensive, et qui agit comme telle. Cette œuvre de Pedro de Mena est une épiphanie permanente de la divinité ardente et déchirante par ce qu'elle donne à voir plus qu'elle ne représente la « divine amoureuse » du ressuscité d'entre les morts. C'est que l'immanence du feu dévorant de la transcendance vivante n'en finit plus de se rendre *saisissable*, réellement présente et vivante, et désirable éperdument, faisant que le bois devienne chair, et que la chair devienne feu, le feu même de l'« éternel désir, de l'éternel inassouvissement ».

Le mystère de Marie-Madeleine est celui de l'impossible souillure de l'immaculée Conception qui sans le savoir avait accompagné le Christ dans sa descente aux gouffres derniers de la mort dont elle était ressuscitée intacte, elle aussi, le troisième jour de ses terrifiantes noces noires. D'une manière à peine voilée, la *Madeleine pénitente* de Pedro de Mena participe d'un fort angoissant phénomène de transsubstantiation. A vrai dire, je suis stupéfait que tout cela n'ait pas du tout inquiété l'Eglise, surtout au XV^e siècle. L'espace cosmique se trouve secrètement criblé par de mystérieux vertiges ardents de transsubstantiation agissante, qui s'utilisent à y inscrire les galaxies parallèles de la nuptialité à l'œuvre, qui maintient tout suspendu au-dessus des formidables précipices du néant originel, des ténèbres d'avant les ténèbres. Ainsi en est-il à Valladolid à travers la *Madeleine pénitente* de Pedro de Mena, œuvre d'ingérence, d'infiltration cosmique du divin à l'état d'incandescence amoureuse immédiate.

(499) A travers la « grille stochastique » de James Frankenheimer, faisant apparaître les suivants enchaînements de faits, sursignifiants et comme agencés d'avance :

(1) Abraham Lincoln a été élu au Congrès en 1846. John Kennedy a été élu au Congrès en 1946.

(2) Abraham Lincoln a été élu Président en 1860. John Kennedy a été élu Président en 1960.

(3) Les noms de Lincoln et de Kennedy contiennent chacun sept lettres. Ils étaient l'un et l'autre particulièrement soucieux du respect dû aux droits de l'homme. Leurs femmes respectives ont perdu chacune un enfant pendant leur séjour à la Maison Blanche. Les deux Présidents ont été assassinés un vendredi. Les deux ont été atteints à la tête. Le secrétaire de Lincoln s'appelait Kennedy, celui de Kennedy s'appelait Lincoln. Les deux ont été assassinés par des hommes du Sud. Les deux ont eu pour successeur un homme du Sud appelé Johnson.

(4) Andrew Johnson, qui a succédé à Lincoln, est né en 1808. Lyndon Johnson qui a succédé à Kennedy est né en 1908.

(5) John Wilkes Booth, l'assassin de Lincoln, est né en 1839. Lee Harvey Oswald, l'assassin de Kennedy, est né en 1939. Les deux assassins ont porté leurs trois noms, et les noms de chacun se composent de quinze lettres.

(6) Lincoln a été assassiné au théâtre Ford et Kennedy dans une automobile « Lincoln ». Booth s'est enfui du théâtre et a été arrêté dans un entrepôt. Oswald, qui se trouvait dans un entrepôt, a été assassiné dans un théâtre.

(7) Booth et Oswald ont été assassinés l'un et l'autre avant leur jugement.

(8) Et le comble : une semaine avant sa mort, Lincoln se trouvait à Monroe, Maryland. Une semaine avant la sienne, Kennedy était avec Marilyn Monroe.

Qu'ils sont redoutables les frémissements des feuilles de l'Arbre à Symboles, dont les chuchotements séphirothiques interpellent parfois jusqu'aux moelles les plus cachées de la marche des choses !

(500) Dans *Le Monde* encore, on apprend que, selon un entomologiste britannique de renom, Graham Smith, des araignées venimeuses à l'abdomen rouge et noir grouillent sous le château de Windsor, la résidence de « Queen Mum », la reine mère centenaire.

(501) L'effroyable découverte a été faite par des ingénieurs de la British Telecom venus effectuer des travaux sur les lignes téléphoniques. La surprise a été d'autant plus grande que l'on croyait cette espèce rarissime « éteinte depuis des milliers d'années ». Ces araignées venimeuses se multiplient encore aujourd'hui, des monstres arachnéens aux pattes noires, mesurant jusqu'à neuf centimètres et possédant des mandibules capables, selon Graham Smith, d'« entamer la peau humaine ». Comment ne pas y reconnaître un puissant symbole d'autodénonciation sanglante et spectrale de la terreur ancienne qui s'attache à la monarchie subversive,

d'origine infernale, qui est celle des abjects massacreurs des Stuarts, race catholique de droit divin dont la disparition marquait l'entrée de l'histoire anglaise dans son cycle de dépravation et d'obscurcissement contre- historique ?

La part de ténèbres sanglantes entachant ainsi l'actuelle monarchie protestante anglaise mise à jour de cette manière inattendue, celle-ci s'apprêterait-elle à se donner, mystérieusement, une *identité autre*, libérée de ses terrifiantes culpabilités antérieures, ou bien faut-il y saisir, au contraire, l'annonciation fatidique de sa prochaine fin, déjà décidée dans l'invisible ? Je penche, quant à moi, pour la deuxième de ces possibilités, pour un brusque et peut-être définitif deuil de l'actuelle monarchie britannique.

Sans nulle exagération, il faut savoir donner toute l'importance qui est la sienne à ce qui semble être une infernale vision posthume de Bram Stoker. Cet épais matelas rouge et noir en marche a l'importance d'un coup frappé sur le mur du destin pour marquer la fin du troisième acte, le passage à rebours du *seuil des ténèbres*. La Grande-Bretagne doit payer le crime inexpiable de la destitution d'Edouard VIII et de tout ce que cela a impliqué dans l'immense catastrophe de l'arrêt et du renversement de l'histoire mondiale depuis 1945. Car c'est bien lors de l'abdication subversivement forcée - il y avait eu complot au plus haut niveau du gouvernement - d'Edouard VIII que *le non-être l'a emporté sur l'être* (et j'utilise là, à dessein, l'expression même par laquelle, le matin du 22 juin 1941, Martin Bormann a annoncé à Arno Breker l'attaque de l'URSS par l'Allemagne).

(502) J'ai aujourd'hui découvert le fort élégant dispositif des cours intérieures de la rue Royale, réaménagées dans le proche voisinage de *Maxim's*, des arrangements ayant une assez fascinante *allure berlinoise*. J'avais rendez-vous dans le quartier avec Grégory Pons, en début d'après-midi. En nous séparant, il m'accompagna, par une chaleur d'enfer, jusqu'à la station du bus 52, devant le Ritz, où, au dernier moment, vint à monter une jeune femme - vingt ans au plus - mince, assez grande, belle à couper le souffle, vêtue d'une robe noire d'été courte, fort décolletée, les jambes gainées d'un collant résille qui me paraît très à la mode cet été. Cette jeune femme ne me semblait pas tout à fait inconnue, mais je n'arrivais pas à la situer.

Ce n'est qu'après un certain temps, après l'Etoile, que la lumière se fit brusquement en moi, aveuglante : j'avais en face de moi le double absolument identique, la mystérieuse incarnation vivante de ma jeune tante, la princesse Florence Comnène, que je n'avais pas revue depuis au moins une soixantaine d'années. La dernière fois où je m'étais trouvé en sa présence, c'était chez mes grands-parents maternels, à Pitesti, et il me souvient parfaitement que j'avais dansé le tango avec mon frère *pour la*

séduire (elle devait avoir alors une vingtaine d'années ; j'avais six ans et mon frère quatre; pourtant cette scène est restée intacte, dissimulée en moi, et cela *comme si c'était hier*).

Ce qui dans le bus me parut extraordinairement troublant, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une ressemblance - fût-elle des plus inouïes, anormale même - mais très littéralement d'une *identification*, de l'identification ou de la réidentification de deux êtres, car je reconnaissais jusqu'à sa respiration, jusqu'à ses gestes et postures les plus intimes. Je n'avais rien oublié d'elle, absolument rien tout au long de ces soixante années de séparation noire, de cauchemar et de honte. Visiblement, cette *réapparition* de ma tante Florence Comnène, elle, ne se souvenait pas du tout de moi. Ou alors il aurait fallu l'approcher, éveiller en elle, par des circonvolutions médiumniques intensives et suivies, le feu du souvenir antérieur, transcendantal, le courant - les courants - souterrains de l'immémoire abyssale. Sidéré par le choc de la stupéfaction, la terrible commotion intérieure à laquelle je devais faire face, je laissai passer l'occasion de lui parler. Elle descendit à La Muette. *Erreur fatale* peut-être de ma part.

De toutes les façons, je considère que ces retrouvailles d'outre-temps - et d'outre-mort - ferment le grand cycle de ma vie, que *tout est accompli*. Que la conclusion apocalyptique attendue que je tenais déjà pour imminente depuis quelque temps ne saurait plus tarder. J'ai compris ce que signifie la réapparition de Florence Comnène. Et l'ayant compris, je me tiens prêt. Le rétablissement secret de ma vie - et de tout - est proche à présent, tout proche, *l'heure est venue*. Je le sais. Ces mystérieuses retrouvailles de la fin ont eu lieu ce 21 juin 2001, jour du solstice d'été.

(503) Je savais, je ne le nie pas, que tout allait devoir se passer au cœur ardent de l'été, je le savais depuis toujours. J'ose même dire que, d'une certaine manière, j'en portais le pressentiment en moi, voire même la certitude voilée, depuis l'âge de six ans : je portais en moi la figure secrète d'une certitude donnée, irrationnellement imposée de l'extérieur, abyssalement, que toute ma vie, que mon destin final auraient à se trouver accomplis *un certain été*, et que ce serait *brusquement*, d'un *seul coup*. Aussi, maintenant je peux le dire, j'ai en fait passé toute ma vie dans l'attente de cet *été final*.

Je crois que j'y suis. Je crois que l'heure est venue. Si tard, trop tard sans doute, et tous comptes faits, n'étant même pas certain qu'il ne s'agisse encore une fois d'un leurre. Combien de fois me suis-je écrié : « Encore un été de perdu ! » Combien de fois les ténèbres ne se sont-elles pas refermées sur moi, combien de fois n'ai-je pas dû vivre cet endeuillement ? Cela ne fait rien, car c'est toujours la « dernière fois » qui compte. Si toutefois il y a une « dernière fois » dans le sens de la conclusion apocalyptique finale qu'il s'agit de donner

à ce terme. S'il y a un mystère originel de ma vie, c'est bien cette attente éperdue de l'été de la délivrance, attente chaque fois contredite par la réalité, qui doit en constituer le fondement d'impuissance sans cesse recommencée, et de honte noire. Ma secrète malédiction.

Néanmoins, la question demeure, la même question : *est-ce maintenant ?* Dans les jours qui viennent, je connaîtrai la réponse.

(504) Le présent livre ne s'intitule-t-il, précisément, *Un retour en Colchide ?* Retour en Colchide, retour au « Vieux Pays », endroit spectral de la centralité polaire absolue, magicienne et ontologique, où œuvrent indéfiniment les mystères philosophiques de la *coincidentia oppositorum*, de l'*incendium amoris* ; endroit situé hors du temps, et en dehors de l'espace, contenant en son sein la réalité transcendante du Grand Œuvre sous les espèces mythologiques de la Toison d'Or ; lieu d'origine, aussi, du mystère astral illuminant, à la fois de l'intérieur et d'en haut, le « cœur vivant et ardent » du Grand Été cosmique ; aussi l'acceptation du séjour au « cœur vivant et ardent du Grand Été » n'est-elle autre que le droit accordé de rejoindre les terres intérieures de Colchide, l'expérience d'un retour ontologique à l'être antérieur, archaïque, de l'immaculée Conception, dont on se trouve ainsi admis à revivre - à vivre une seconde fois - le vertige préontologique originel, fondationnel de l'être ; car l'immaculée Conception elle-même n'accède à l'être que lors de son second avènement, lors de son incarnation historique en la personne de Marie : l'expérience du séjour au « cœur vivant et ardent du Grand Été » sera donc, secrètement, l'expérience d'un séjour au sein du *Regnum Mariae*, station amoureuse et charitable qui ne connaîtra jamais plus de fin, car si l'on s'y trouve admis, c'est pour l'éternité. Telle est la partie actuellement en cours. C'est là-dessus que je joue ma vie.

(505) Il faut aussi avoir à l'esprit le fait qu'il n'y a pas - qu'il ne se peut absolument pas qu'il y ait - d'admission existentielle au « cœur vivant et ardent du Grand Été » d'ordre individuel, à titre personnel. Chaque fois que cela vient à être fait, c'est parce que la Divine Providence compte utiliser la personne ainsi distinguée, ainsi surélevée dans la marche en avant de ses grands desseins occultes concernant l'histoire du monde en marche et, au-dessus de celle-ci, le mystère même de la transhistoire.

On n'est admis à séjourner - encore que toujours clandestinement - au sein du *Regnum Mariae* que si l'on a été choisi pour mener à bout un ministère occulte concernant directement le secret de la marche providentielle de l'Histoire, le mystère en action de l'intelligence suprahistorique des temps et du devenir supratemporel de la face du monde et des grands âges cosmiques en succession. On ne passe la ligne du « suprême interdit » que si l'on a été

pressenti préontologiquement pour le faire, on n'accède au statut de « concept absolu » de la Divine Providence que si l'on a été appelé à le faire, et toujours dans un but précis (que l'on peut parfois connaître, ou même pas).

Or j'avoue le savoir : j'avais été choisi, avant même que je ne vienne au monde, pour accomplir une tâche secrète de dimensions suprahistoriques, d'intervention supratemporelle dans la marche des âges cosmiques, afin d'en interrompre, le moment venu, et d'en renverser le cours actuel, de changer le sens de l'histoire à contre-courant. Tout comme quelqu'un d'autre, récemment encore, a essayé de le faire avant moi, toujours à contre-courant. Et peu importe qu'il ait échoué.

Et, dans ces chemins ardents, qui avait conduit mes pas ? J'ai été initié la nuit de la Saint-Sylvestre 1949 à Innsbruck, et j'ai été amené à entamer ma mission le 2 août 1952, à Paris, rue Boislevont, près de La Muette ; devant le numéro 23 de la rue Boislevont, à cinq heures du soir.

(506) Armée de treize éléments constitutionnels de base, une entité spéciale d'éveil et d'exaltation en puissance et en sainteté avait été créée dans les hautes sphères, la Loge de Cristal, s'employant à soutenir le combat inhérent à ma mission prédestinée. Or ces éléments constitutionnels sont, je ne sais si je peux me permettre de le dire, les suivants, qui répondent à mes interpellations :

- (1) Le Sacré-Cœur de Jésus
- (2) Le Cœur Immaculé de Marie
- (3) Sainte Marie-Madeleine
- (4) Le Très Saint Paraclet
- (5) Sainte Sophie
- (6) Le Très Saint Archange Michel
- (7) Sainte Véronique Sénac de Meilhan
- (8) Sainte Marguerite-Marie Alacoque
- (9) Sainte Thérèse de Lisieux
- (10) Sainte Bernadette
- (11) Saint Maximilien Kolbe
- (12) Saint Padre Pio
- (13) Jean d'Altavilla

Les modalités d'action propres de la Loge de Cristal relèvent d'un état de secret hors d'atteinte ; il m'est impossible d'en parler ; je ne pense pas pouvoir assumer le risque d'en dire plus, cela impliquerait de trop dangereux chocs en retour. D'un autre côté, il faudra bien qu'un jour certaines choses soient quand même dites ; mais l'heure n'en est pas encore venue.

(507) Malgré toutes ces consignes de silence, il faut comprendre que les suprêmes enjeux du moment concernent la France en premier lieu, et fondamentalement : au moment où l'histoire mondiale actuelle se trouve à la croisée de ces chemins, la France se voit repoussée hors compétition, reléguée dans les marges par l'état terminal du processus d'autodestruction dans lequel elle est plongée de par les extraordinaires pressions négatives dont elle fait l'objet à la fois de l'intérieur et de l'extérieur de son actuelle identité politico- historique prise ainsi en tenaille. Préventivement, au terme d'une longue période d'épreuves meurtrières, dévastatrices, culminant avec l'actuelle mainmise socialiste et communisto-gauchiste sur son être politico-historique, mainmise socialiste derrière laquelle se cache la Veuve Noire et, derrière la Veuve Noire, se tenant dans l'ombre profonde de l'antihistoire, les forces à proprement parler « sataniques » de l'antimonde en train d'accomplir leur œuvre finale d'anéantissement et de mort, la France a été amenée à ne plus être que l'ombre d'elle-même, l'anti-France l'ayant totalement emporté sur la France, devenue ainsi le contraire d'elle-même, le non-être s'étant installé à la place de l'être dans les termes de la dictature de la légitimité fondamentalement illégitime du « politiquement correct » démocratique.

Les puissances occultes au service du « mystère d'iniquité » savent que, par prédestination divine, préontologique, c'est à la France que revient le devoir suprêmement royal de renverser, à la fin des temps (« à la fin de ces temps ») le sens de l'histoire - en fait, le sens de l'antihistoire en cours - pour ramener les choses à leurs ordinations antérieures, archaïques, originelles, rétablir l'ordre de l'être et par cela même faire que s'évanouisse l'anti-ordre du non-être au pouvoir depuis les commencements de l'actuel grand cycle suprahistorique final du Kali-Yuga, de l'« âge des Ténèbres » . Ces puissances ont donc fait abattre la France pour empêcher qu'elle n'accomplisse son ministère eschatologique propre, sa mission transcendante de salut et de délivrance finale devant se répercuter, dans l'histoire, à travers l'avènement du *Regnum Sanctum*.

Cependant, ce faisant, les puissances au service du « mystère d'iniquité » n'ont réussi qu'à donner aveuglement dans le piège qui leur avait été dialectiquement tendu, depuis les débuts, par la Divine Providence en action : car ce n'est qu'une fois abattue, réduite au néant, que la France devait pouvoir accéder au noyau suprême de son identité suprahistorique ultime, à son être eschatologique d'éveil et de surpuissance révolutionnaire finale, lui permettant le rétablissement apocalyptique de la dernière heure, le Grand Renversement final, ce qui constitue le *but même* de sa propre prédestination abyssale, préontologique, conspirative et révolutionnaire au niveau cosmique. C'est bien de cela qu'il s'agit, du Grand Renversement final. Ceci étant les enjeux ultimes de la conflagration abyssale en cours,

on comprendra la raison des formidables concentrations de pouvoirs suprahumains, de puissances suprahistoriques et cosmiques mobilisés sur l'actuelle « ligne de front », *qui se situe en France*.

Ainsi c'est bien le tragique super-paroxysme même de son autodestruction finale, de sa déchéance apparemment irrémédiable, qui constitue l'assurance, et par cela même qui annonce l'imminence certaine de son redressement révolutionnaire, aussi mystérieusement soudain que politiquement encore inconcevable dans l'état actuel des choses, l'heure du Grand Renversement final devant coïncider avec l'heure du dernier degré de son abaissement, au-delà duquel il ne saurait vraiment plus y avoir de redressement. C'est au bord de l'abîme que la France sera appelée à se retrouver dogmatiquement elle-même et, en se sauvant elle-même, qui fera que tout soit sauvé, « comme par enchantement ». Rien ne saura s'opposer au feu ardent et dévorant qui viendra alors à la fois de l'intérieur et d'en haut de notre attente hallucinée, pour foudroyer le vide qui s'est fait au cœur du monde et en nous-mêmes.

Nous en sommes là. C'est donc bien de l'intérieur qu'il faudra briser l'encerclement de dépravation aliénante qui enserre aujourd'hui la France. Un *feu absolument nouveau* devra s'y lever qui, soudain, embrasera tout, un feu nouveau qui sera une immaculée conception vive. Et c'est là que le groupe conspirationnel souterrain des veilleurs clandestins d'une certaine France secrète devra agir pour mener à bout sa mission, dans les ténèbres qui se trouvent dissimulées au cœur même de la situation actuelle de la France, clandestins jusque dans la clandestinité elle-même, *inexistants*. Ainsi le pouvoir, le vrai pouvoir, le pouvoir qui s'apprête à se lever à l'horizon final de ce monde, appartient-il déjà aux inexistants, à ceux qui ne sont plus tout en n'étant pas encore, mais qui dans l'entre-deux affirment révolutionnairement leur présence, dogmatiquement, dans les souterrains subversifs de l'être en train de se réveiller.

(508) La somme des problèmes politiques concernant la plus grande Europe converge aujourd'hui sur la France, qui détient secrètement la clef de l'ensemble : c'est le redressement révolutionnaire total de la France qui commande - lui seul, exclusivement - la mise en chantier politico-historique du processus de l'intégration fédérale du futur Empire eurasiatique de la Fin. Tout est là. Malgré l'exceptionnelle volonté visionnaire de Vladimir Poutine, la Russie seule ne peut absolument pas assumer la mise en marche du processus impérial grand-continentale européen, dont la centrale polaire exécutive de l'axe franco-allemand est le double projet de base : le projet de l'axe Paris-Berlin-Moscou et le projet Grande Sibérie qui se propose de mobiliser l'ensemble du grand continent eurasiatique autour de l'exploitation commune de la Sibérie russe.

Les relevailles de la France passent cependant par l'exigence de 1 apparition d'un nouveau grand chef charismatique français, l'« homme providentiel », et le « concept absolu » de la nouvelle histoire française de l'Europe, histoire qui sera celle de l'achèvement impérial final de l'unité européenne grand- continentale eurasiatique. Or l'apparition de ce chef charismatique français de haute prédestination, de stature suprahistorique, ne saurait pourtant se faire que dans les termes d'un avènement providentiel, totalement imprévu et totalement irrationnel, donc *miraculeux*. Car seule l'intervention directe, miraculeuse, de l'autre monde peut encore sauver ce qui doit l'être, ce qui ne peut pas ne pas être sauvé.

(509) Telle est donc la situation du moment présent, qui est aussi le dernier moment avant la fin, quelle que pourra être cel te fin. Je sais aussi que *la décision est déjà prise*, quelque part. Que mon sort est réglé d'avance, inexorablement. Il n'empêche qu'il faille me battre jusqu'à la fin, et au-delà même de la fin. Je suis pris au piège, les mâchoires de fer du piège se sont refermées sur moi.

Le salut et la délivrance finale du Grand Continent eurasiatique, des espaces géopolitiques prédestinés pour qu'ils constituent le futur *Imperium ultimum* dépendent en dernière analyse du renversement révolutionnaire total de l'actuelle situation spirituelle et politico-historique de la France alors que, dans les profondeurs, ce renversement dépend occultement de ma propre situation personnelle, si tant est qu'à ce niveau, et dans mon cas, l'on puisse parler encore de « situation personnelle », *mundus mihi crucifixus est et ego mundo* (« Le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde », Ga VI, 14).

En ce qui me concerne, seule une intervention totalement miraculeuse en provenance directe de l'« autre monde » saurait encore redresser la courbe descendante, arrivée à présent à son terme, qu'a subi le cours de mon existence, et qui aboutit actuellement à une impasse, à un blocage absolument indépassables dans les conditions qui les régissent, convergeant vers le goulot d'étranglement de la catastrophe finale. Il me reste quelques jours à peine pour résoudre ce problème, pour arrêter et renverser le cours de l'histoire du monde, de plus en plus vertigineusement happée en avant par la terrifiante conclusion d'un échec de dimensions cosmiques, d'une fatalité de ténèbres et de chaos post-finales. Ainsi ne me reste-t-il plus que ce mois de juillet et, peut-être, en toute dernière limite, le mois d'août prochain : ensuite, ce sera, abruptement, la *culbute*.

Pendant ce temps-là, absolument aucune possibilité objective de salut. Ce sera l'intervention directe de l'« outre-monde », ou la fin ignominieuse d'un parcours existentiel ignominieux, tout à fait ignominieux. Quoi qu'il en soit, je fonde

mon dernier espoir sur le raisonnement suivant : si, pendant une soixantaine d'années, les « puissances supérieures » se sont occultement acharnées à faire de moi ce que je suis à l'heure actuelle, il serait - il est - chose inconcevable que l'on ait pu tant investir dans mon horrible formation. Je fais partie de ces « horribles travailleurs » dont parlait Arthur Rimbaud - et dans mon secret mûrissement philosophal pour admettre à la fin que tout cela puisse aboutir à un échec, à l'épouvantable arrêt d'un non-passage final. Car je ne peux pas ne pas reconnaître avoir compris que mon cheminement n'a pas un seul instant cessé d'être, dans le visible et dans l'invisible, l'œuvre privilégiée des « puissances supérieures » engagées, en ce qui me concerne, dans un travail de longue, de très longue haleine. Qui, aujourd'hui, arrive à son terme. C'est sur le faite ultime de l'édifice total de l'être, du plus haut des deux, que, secrètement, ce problème va devoir se trouver résolu le moment venu, qui pose l'issue finale du cheminement initiatique de toute mon existence, *maintenant*.

Il est certes chose extrêmement difficile de parler de ces convenances, mais non impossible, la preuve étant que je viens de le faire. Et je n'ai pas fini. Non, je n'ai pas fini. En fait de convenances inavouables, rien n'a encore été dit, *rien, rien*. D'ailleurs, la raison d'être du présent livre, *Un retour en Colchide*, n'est-elle pas de rendre compte de la conclusion finale de mon cheminement ? Ou, plutôt, du cheminement de *quelqu'un d'autre*, que je ne connais déjà plus et qui ne me connaît pas. Qui est-il vraiment, celui qui parle et qui ne parle pas ici ? Comment en appréhender la post-parole, à la fois dite et non-dite, non non-dite ?

Je sais à qui j'ai affaire, je sais quelle sont ces mystérieuses « puissances supérieures », chargées de m'accompagner dans mon avancement au-dessus des gouffres ultimes et de régler la conclusion de celui-ci, *finit coronat opus*. Et il me semble aussi savoir ce qu'elles ont voulu de moi, et ce à quoi elles veulent finalement en venir. Mais cela ne suffit pas, car tant que le « passage » n'aura pas été fait, rien n'aura été fait : le passage lui-même, le saut par dessus le dernier abîme, par dessus le *tout dernier interdit*. Car tout se tient en effet dans les marges théurgiques et sanctifiantes du mystère du « tout dernier interdit », qui est le mystère même de la transmutation intérieure de l'existence, réadmise à séjourner entièrement dans l'être, le passage du *Dasein* au *Sein*.

(510) Jean Daniélou, dans ses *Carnets Spirituels*, Fourvières, 1936-1937 : *Audace de la prière, tout demander : nous mourrons de ne pas oser*.

(511) Dans son livre fondamental *Le Chant de Bernadette*, Franz Werfel raconte que sainte Bernadette Soubirous, la voyante de Lourdes, a subi par deux fois l'épreuve de l'ouverture de sa châsse, qui se trouve

dans la cathédrale de Nevers. Une première fois soixante-dix ans après sa mort, et la deuxième fois bien plus récemment ; or chaque fois son corps a été trouvé en état d'incorruption parfaite, les yeux entrouverts, la bouche aussi, « comme si elle respirait » encore. Sa chair était élastique, teintée de rose, pas du tout froide, les ongles de taille normale, d'une couleur rose vivace, totalement dépourvus des marges noires habituelles de la mort ; son corps manifestait toutes les apparences de la vie ; l'ayant sortie de la châsse pour la transporter provisoirement ailleurs, les sœurs chargées de ce travail avaient été profondément secouées par l'état miraculeux - et à vrai dire plus que miraculeux - du corps de la jeune sainte.

Je sais, quant à moi, qu'avec Bernadette on peut s'attendre à tout. Car Bernadette a un secret, jusqu'à présent fort bien gardé : à savoir qu'il ne s'agit pas, avec elle, d'une « petite sainte », mais d'une « très grande sainte », dont la mission post mortem concerne d'une manière directe et immédiate, totale, la marche de la plus « grande histoire » occultement menée par la Divine Providence vers sa fin prévue depuis avant ses commencements, mais de laquelle nous sommes tenus de tout ignorer jusqu'au moment où il faudra qu'elle se produise. Sauf que son aboutissement ne saurait être que celui de l'établissement à la fois suprahistorique, surnaturel, et politico-historique du *Regnum Sanctum*. Car Bernadette Soubirous est précisément la sainte chargée de veiller sur les voies dissimulées de l'établissement révolutionnaire du mystère parousial du *Regnum Ultimum*, désormais tout proche de nous et de nos propres temps.

Assez mystérieusement, Thérèse Martin - sainte Thérèse de l'Enfant- Jésus et de la Sainte-Face, « Thérèse de Lisieux » - se trouve, elle, dans une situation rigoureusement contraire à celle de sainte Bernadette Soubirous : si cette dernière manifeste l'incorruptibilité post mortem totale et parfaite de son corps, il ne devait rien rester de la dépouille de Thérèse Martin, à peine une poignée de cendres, et encore. Cela doit signifier très certainement quelque chose.

La Mère supérieure d'un grand couvent de carmélites, en Italie, avait une certaine nuit fait un rêve qui l'avait singulièrement bouleversée : une jeune carmélite lui était apparue en rêve, inconnue d'elle, qui lui avait dit que, venant de mourir, elle savait que son corps allait devoir entièrement disparaître, « ne rien en rester ». Des années plus tard, la Mère supérieure de ce couvent de carmélites d'Italie devait reconnaître sur une photo celle qui l'avait visitée : ce n'était autre que sainte Thérèse de Lisieux. Il en est de même pour sainte Véronique Sénac, dont le corps (au cimetière royal d'Almudena, à Madrid) fut transféré à la fosse commune quant le délai prévu de sa station à la niche CXLIX en vint à être révolu.

Dans son extraordinaire *Conte d'Hiver*, qui est un film secrètement - hermétiquement - engagé dans l'instruction symbolique, dissimulée, du mystère de la Résurrection, Eric Rohmer situe le moment du renversement de la mort par la vie émergente à nouveau - l'instant suprême du *kairos* résurrectionnel - dans la cathédrale de Nevers, devant la chaise contenant le corps incorrompu de Bernadette, « instant suprême » institué par une brève musique, par une clef musicale du mystère en train d'avoir lieu là, composée par Eric Rohmer lui-même, cette musique, dont on peut être sûr qu'il savait parfaitement ce qu'il voulait - devait - montrer, tout en faisant tout pour ne pas le montrer, tout au moins à découvrir.

Quant au mystère de la totale disparition, de la dissolution inconditionnelle d'un corps pénétrant dans la mort en état de sainteté déjà agissante, cela veut dire qu'une « seconde venue », un « second passage », une « seconde prise de corps » est prévue pour l'identité dogmatique se trouvant appelée à habiter dans la continuation occulte de sa mission providentielle propre. Pour l'instant, je ne crois pas pouvoir en dire plus.

(512) Si Jésus-Christ est ce qu'il est, et qui il est, je n'hésiterai pas un seul instant à affirmer que le mystère du Renversement final, du « Retour des Grands Temps » tient entièrement au mystère de la niche CXLIX du cimetière madrilène d'Almudena, dont l'aboutissement au néant de la fosse commune possède la double signification d'une fin définitive impliquant, en même temps et de la manière la plus occulte, un autre commencement - un recommencement - autre, à venir, non pas une autre nativité, mais une *continuation autre* de l'identité dogmatique de celle qui s'y était apparemment perdue à jamais, et qui, en réalité, n'avait subi qu'un déplacement, un *changement de corps*. Tout ceci à des fins apocalyptiques totalement hors de la zone de conscience à laquelle on peut avoir accès sans encourir les risques épouvantables du dépassement illégal de la ligne du « suprême interdit ».

(513) Ainsi la « petite sainte Bernadette de Lourdes » devait-elle devenir, au terme de son cheminement initiatique, divinisant, se prolongeant au-delà de sa mort, dans les espaces intérieurs de l'« autre monde », du « ciel », la très grande sainte Bernadette de Nevers, généralissime dans l'invisible des grandes batailles apocalyptiques secrètes qui seront celles de l'immaculée Conception de la fin, de l'immaculée Conception du *Regnum Sanctum*, de ce *Regnum Ultimum* qui sera essentiellement le *Regnum Mariae* : toujours, éternellement, Bernadette servira Marie.

Car il y a deux immaculées conceptions : la première, l'immaculée des avant-débuts de la création, *nondum erant abyssi et ego concepta eram*, la deuxième l'immaculée conception d'après la fin de l'histoire, de l'au-delà

de l'histoire, celle du *Regnum Ultimum*, toutes les deux incarnées en la personne même de Marie, ainsi qu'elle-même l'avait confessé à Bernadette lors de son apparition à Lourdes, *que soy era hnmaculada Concepciou*. Marie étant donc elle-même, en elle-même, l'immaculée Conception, réunissant ainsi en elle-même, en son être dogmatique et dans son corps vivant éternellement, dans sa chair éternellement vivante, le fondement du double mystère de l'immaculée conception, celle d'avant et celle d'après l'histoire de ce monde en tant que lieu de l'accomplissement du grand dessein amoureux et charitable de la Divine Providence en marche.

Ce qui fait que la dévotion à l'égard de sainte Bernadette est, secrètement, une option active, opératoire, d'engagement personnel dans le courant apocalyptique en marche, et cela qu'on le sache ou pas ; un acte de participation abyssale au devenir de l'ensemble de la création happée en avant par l'inexorable volonté eschatologique de la Divine Providence. Ma propre relation personnelle, spéciale, avec sainte Bernadette, a été, je l'avoue, un long dévoilement de sa part, lent, dramatique, poignant, sur tout le temps de ma vie, car ce qu'il fallait que je comprenne je ne l'ai compris qu'à la fin, *maintenant*. Le mystère de l'« Immaculée Conception de la fin » n'est autre que celui du renouvellement virginal de la création, de son recommencement final à partir de ses préorigines abyssales, prétemporelles, impliquant l'effacement total des temps historiques de l'obscurissement et de la séparation d'avec l'être ; mais aussi l'enfermement suprême de la divinité avec elle-même, d'où émanera l'Eternelle charité, ardente.

DES PIÉTINEMENTS SUR LA FRONTIÈRE FINALE

Ich gehorchte, und im nächtlichen Dunkel erfuhr ich...
Wilkie Collins, *Der rote Schal*

(514) Etant entendu que par l'« enfermement de la divinité avec elle-même », il faut comprendre l'enfermement amoureux et abysalement nuptial de Dieu avec Marie dans la pièce centrale de l'*Aedificium Amoris*, que d'aucuns ont appelée aussi l'*Aedificium Tantricum*.

(515) Jean Daniélou, dans son *Essai sur le mystère de l'histoire* : « La montagne est, avec le temple, un des lieux de la demeure divine. On sait que pour l'Apocalyptique, les habitats divins sur la Terre sont la montagne du Nord, la montagne d'Eden (Ezech., XXVIII, 14), le Sinaï et la montagne de Sion. »

(516) Ainsi que cela s'est fait avec moi à Maribor en Croatie, lors de mon passage clandestin du Rideau de fer en août 1949, il y a une structure imposée que doit suivre tout *renversement de régime* ontologique d'une situation existentielle qui, des « ténèbres », passe à la « lumière », du « non- être » à l'« être » : avant que le moment du salut ne vienne à se déclarer ouvertement, il faut qu'un certain temps de tergiversation, de *mise en retard* apparemment inexplicable, soudaine, déraisonnable et déraisonnée ait mystérieusement lieu, un temps de piétinement le long de la frontière, sur la « ligne de passage ». Il s'agit très précisément de cette « demi-heure environ de silence » qui, dans l'Apocalypse de saint Jean, marque l'ouverture du « septième sceau », le passage apocalyptique à l'*acte de feu* : « Et lorsque l'Agneau ouvrit le septième sceau, il se fit un silence dans le ciel, environ une demi-heure ». C'est - en tout cas je l'espère - l'explication, enseignée par l'expérience du passé, de ce mystérieux arrêt de tout mouvement qui caractérise le moment actuel de mon existence par rapport à ce qu'en même temps je sais être l'imminence du « grand renversement final », de ce que

la tradition hermétique appelle *finis coronat opus*. Ce qui doit venir est en train de venir, mais quelque chose en retient, en retarde la venue. Or c'est bien cette *rétenion* elle-même qui, en l'occurrence, est le signe destiné à confirmer secrètement que ce qui est en train de venir ne peut pas ne pas venir, que ce qui doit venir est, en fait, déjà là.

Et c'est aussi ce que, à Barcelone, en 1963, tout comme à Rome en 1968, lors de mon extraordinaire montée mystique à Trinita dei Monti, le jour même et dans l'heure de mon arrivée, m'était apparu comme l'ordre secret d'« aller à la Montagne », un ordre qui m'était intimé de l'intérieur de moi-même, en provenance d'un au-delà que je savais appartenir à la juridiction directe et immédiate de la Divine Providence en action.

Car jamais on ne se trouve engagé à franchir clandestinement la frontière de l'être pour une raison autre que celle d'« aller à la Montagne ». Frontière escarpée, se trouvant à chaque fois infranchissable sans l'œuvre de veille et de soutien du « guide invisible » qui seul connaît le chemin et sait en désamorcer les épouvantables, les mortelles embûches. Pas de passage clandestin de la frontière ultime sans guide invisible, pas d'accès à la conscience interdite du surnaturel sans l'accompagnement dans l'ombre de l'inconscience dogmatique du non-conscient cosmique, de la très haute voûte de ténèbres impénétrables qui, elle, constitue la *vraie conscience*. Aussi faut-il pouvoir s'élever jusqu'au niveau de cette voûte-là et s'y *maintenir*. Le seul salut réside dans les ténèbres intérieures de la lumière, le seul vrai danger se tient à l'affût dans la lumière intérieure des ténèbres. Là, on ne marche plus : on est aspiré. Irrésistiblement, en dehors de toute conscience, au-delà de toute volonté propre, « comme un mort emporté par un vent occulte ».

J'espère qu'on l'aura compris : ces considérations de marche, il ne faut surtout pas les prendre dans un sens symbolique, figuré, mais dans leur sens matériel immédiat, à la lettre. Dangereux pari s'il en fût, mais il n'y a pas d'alternative.

(517) « *La vraie prophétie est le fait de ceux que l'Esprit-Saint, qui fait l'Histoire, introduit dans les secrets de cette histoire pour faire d'eux les instruments par lesquels elle s'accomplira. Par l'Esprit, qui seul sonde les profondeurs de Dieu, ils pénètrent, au delà des vues charnelles et extérieures sur le monde, dans la connaissance des voies de Dieu, qui surpassent notre intelligence. C'est là leur grandeur. Ils deviennent les dépositaires des desseins cachés de Dieu. Peu importe ce que ces hommes sont naturellement* », Jean Daniélou, *Essai sur le mystère de l'histoire*. Paradoxalement, il y a aussi des prophètes dont les activités prophétiques restent secrètes, une prophétie tournée vers l'intérieur, qui ne s'épanche qu'en elle-même. Ce sont les prophètes voilés du cœur caché de Dieu, les agents secrets du Sacré-Cœur de Jésus.

(518) Aujourd'hui, ce 23 août 2001, en la fête de sainte Rose de Lima, journée des plus tourmentées, *exaspérante*. Le matin, étrange lettre, inquiétante, de la part de Marc Gandonnière :

« ...quand vous avez appelé ce matin je venais juste de raconter à ma femme mes assez éprouvantes expériences nocturnes dans l'invisible avec vous. Vous me faites rencontrer dans l'autre monde des types pas très sympas. Discretion envers ma femme que cela inquiète assez, désormais ; surtout après votre coup de téléphone. Je me suis trouvé engagé dans un pugilat, si on veut très physique. C'est vous qui suscitiez cette bataille, vous en étiez l'enjeu. Vous ne combattiez pas vous-même, activement tout au moins. Je n'étais pas le seul à combattre mais en face nous avions des vrais méchants, ayant du métier. Il s'agissait de restituer un lieu dans sa vocation au service de la "lumière". C'était un appartement. Du fait de votre absence, de votre "errance", il se trouvait investi par ces affreux, et nous devions les déloger manu militari. »

Dans l'après-midi, ayant rendez-vous avec Ana Novae, chez elle, rue Beaupaire, sur le canal Saint-Martin, outre le fait que le résultat de cette rencontre fut des plus décevants, une série insensée d'obstacles, de résistances, s'étaient levés. Des incidents suscités pour m'empêcher dans mes chemins, *faire barrage*.

A l'aller, m'étant trompé d'autobus, au lieu de descendre à la République, je me suis retrouvé, hagard, par une chaleur torride, à la Bastille ; et pour le retour, j'ai eu droit à deux accidents successifs de bus, avec arrêt, changement de voiture après de longues attentes, à Richelieu-Drouot avec le 20, et à Saint-Philippe du Roule avec le 32. En plus, dans le 20, juste avant l'accident de Richelieu-Drouot, une bagarre sanglante devait opposer deux immondes pouffiasses, une négresse et une arabe, écumantes, dépoitraillées, folles. Alors que, dans le 32, un lugubre camé aux lunettes bleues, en loques puantes, avait fait une syncope finale avec des cris rauques, des spasmes, de la bave, tout.

Autant de métastases d'un travail d'empêchement, de diversion, concerté, poursuivi par une certaine instance négative à l'œuvre contre moi et mes agissements du moment, se tenant profondément cachée, une *instance négative* que j'ai aussitôt pu identifier. Sans surprise.

(518) Brian Stableford, *Werewolves of London*, en français *Les loups- garous de Londres*, Editions J'ai Lu, Paris 1993 : « L'univers est un tout et doit être reconnu comme tel. Les connexions qui en rattachent les parties et lui conservent son indispensable intégrité relèvent d'une magie qui, quoique fascinante dans ses manifestations, n'en demeure pas moins fondamentalement triviale. C'est à ce niveau que l'alchimiste, l'envoûteur

de service, le sorcier de la tribu œuvrent avec quelque succès. Mais le véritable magicien se doit d'aller au-delà de la manipulation des objets et des personnes ; son ambition doit être de travailler sur l'univers lui-même, dans sa totalité. » Et aussi : « Il est impossible d'apporter des réponses à ces questions, sauf à convenir qu'elles n'en ont pas. Mais il reste un moyen, et un seul, d'atteindre la vérité, et c'est en disant ceci : soit le monde est tel qu'il semble être, soit il ne l'est pas ; et s'il ne l'est pas, il pourrait en principe nous apparaître différent, et en principe être rendu différent, par un acte délibéré de transformation et de re-création ; auquel cas la véritable sagesse n'est pas dans la science mais dans la magie, et porte comme véritable ambition de détenir une espèce de pouvoir divin : le pouvoir de la seule volonté. » Certes, c'est bien dans ces mots-là que se tient la clef suprême du « grand tantrisme », le *pouvoir de la seule volonté*.

J'y trouve également ceci : « Peut-être dois-je agir seul. Peut-être est-ce la seule façon d'atteindre au vrai pouvoir. Peut-être l'acte de création est-il nécessairement individuel, et celui qui prétend être Dieu est tenu d'être un Dieu solitaire et jaloux. Ceux de mes amis et fidèles qui m'ont le plus adoré et se sont soumis le plus volontiers à mes directives, en ont souffert en conséquence. C'est un fait auquel je dois faire face : je ne peux plus accepter cette adoration que me portent les autres. Il serait préférable de m'en tenir aux êtres incapables d'amour. Les fervents font de piètres instruments ; de fait, l'instrument parfait ne peut qu'être *créé*, et non pas découvert au hasard des rencontres mondaines. »

(519) Christopher Pike, *The Listeners*, titre français *Les Témoins*, Editions J'ai Lu, Paris 2000. Des renseignements extrêmement intéressants s'y trouvent livrés au sujet de certains rituels dogons ultra-secrets de régression vers les fosses ultimes de la mémoire génétique de l'humanité. L'un de ces rituels exige la participation active d'un couple de jumeaux, ou *plutôt de jumelles*. Assises face à face, les genoux se touchant, celles-ci pratiquent tour à tour l'inspiration et l'expiration, tout en récitant à haute voix les paroles qui conduisent leur dangereux travail de « régression », qui peut aller au-delà même des limites dernières de la mémoire en continuité de la conscience humaine, au-delà de l'apparition de l'humanité, vers les Règnes antérieurs des reptiles et des insectes intelligents, des « Grands Transparents », etc., dans les ténèbres de millions d'années.

Les exigences jumellaires de ce rituel éclairent d'un jour particulier, d'un *jour autre*, les raisons cachées des recherches sur le mystère de la gémellité entreprises par le Dr Mengele à Auschwitz, sans doute en suivant les instructions de certains commanditaires - réfléchir aux obsessions nazies concernant les périodes « antérieures », « pré-humaines » de l'histoire

du monde et leurs possibles continuations occultes, supratemporelles, souterraines, interdites, subversives. Réactualisation du rituel dogon à envisager opérativement, à des fins directement en relation avec nos propres combats secrets actuels.

Comme si l'on tirait les rideaux en loques déjà à moitié réduites en cendres qui, pour quelque temps encore, s'emploient à cacher derrière la « Fenêtre noire » de Horia Damian ce qui à aucun prix ne saurait être entrevu dans les temps qui sont nôtres – même si certains parmi nous ne sont plus là, ayant su se libérer par des voies pourtant interdites. Par les *voies de l'empêchement*, qui sont, on le sait, nos propres voies.

(520) Ce samedi 28 septembre 2001, juste avant l'aube, et plutôt dans un état de demi-sommeil, un rêve rapide, mais d'une extrême intensité, qui me ramène encore une fois en présence de Nicolas II. Après-midi lumineux, dans la gloire du grand été. Je me retrouve dans une haute pièce étroite, très longue, aux innombrables fenêtres donnant sur un parc, sans doute à Tsarskoïe-Selo. Quelqu'un m'accompagne, un aide de camp, j'ai rendez-vous là, un rendez-vous important, « absolument décisif ». La peur d'être en retard me tourmente, la terrible angoisse de *ce qui m'y attend*, mais que j'ignore totalement. On m'introduit et me laisse seul dans une toute petite pièce, vide, avec une haute fenêtre entrouverte sur le parc, et deux portes se faisant face ; sur le mur, à droite, un imposant miroir à cadre doré, richement ouvragé, à la manière baroque, *enguirlandé*.

Quelques instants après, Nicolas II apparaît, tout vêtu de blanc, jeune, rayonnant, le visage marqué comme par un léger sourire entendu ; sa barbe rousse, coupée court, a une étrange teinte dorée (rappel peut-être de nos Colchides perdues). Je m'incline profondément sans rien dire, la gorge nouée, et lui aussi, de son côté, garde le silence. Après quelques instants de suspens, il m'indique d'un geste lent l'autre porte, fermée ; une porte laquée, d'un merveilleux beige doré, comportant un double filet rouge et vert sur tout son pourtour. Voyant que je ne comprenais pas bien ce qu'il désirait que je fasse, Nicolas II me prit par l'épaule et me poussa doucement vers cette porte, derrière laquelle je compris que se tenait le mystère de mon destin final. En l'ouvrant, cette porte, et en faisant un pas en avant, je me suis réveillé, ébloui.

(521) Vladimir Dimitrijevic ne devrait plus tarder à faire traduire en français et publier les recueils de documents concernant les manifestations et les miracles de Nicolas II et de la famille impériale russe qu'Alexandre Chargounov a fait paraître à Moscou, aux Editions Novaïa Kniga. Il s'agit d'un profond devoir mystique (Alexandre Chargounov, *Miracles du tsar*

martyr Nicolas U (1994, 1995, 1996, 1998 et 2000) ainsi que *Miracles des martyrs royaux* (1994, 1995, 1996, 1998 et 2000). De ces recueils, je retiens ce matin un témoignage intitulé *Nina Kartachova et le manteau du tsar*, document dont Victor Loupan donne la traduction en français dans son livre *Nicolas II, le saint tsar* (Presses de la Renaissance, Paris 2001).

(522) Chez Marko Dinic, à Boulogne ; par la fenêtre de sa chambre à coucher, vue (au loin) sur le château des Rothschilds à l'abandon, fantôme halluciné, tombant en ruines mais, néanmoins, présentant encore une certaine tenue dans la désolation. Un endroit hanté, se débattant dans l'obscurité incertaine de sa léthargie, de son définitif désinvestissement. J'avoue avoir été longtemps sensible à sa somptuosité funèbre, à ce dont il est le symbole voilé. Aussi va-t-il sans doute apparaître dans le roman que je suis en train d'écrire, et qui, en ce moment, me tourmente beaucoup.

Rajeuni, visiblement très en forme, Marko Dinic, cédant à je ne sais quelle impulsion intérieure, se décida alors à me dire brusquement, d'un seul trait :

« ...il y a un an, je me suis pris en main et j'ai fini par l'emporter sur ma tuberculose ; j'étais arrivé à la toute dernière limite, je me voyais mourir, il n'y avait plus rien à faire ; aujourd'hui, me voilà entièrement guéri. Les médecins d'Ambroise-Paré en étaient, l'autre jour, comme foudroyés, mais j'ai refusé de leur confier ce que j'avais dû faire pour arriver ainsi à la guérison "par mes propres moyens". Ce sont là des choses que l'on ne doit livrer à personne, et même à vous je ne les dirai pas ; en tout cas pas maintenant. Je m'apprête à partir pour le Maroc clandestinement. Je dois me rendre à Fez, où il me faudra rester au moins six mois : c'est pour moi une obligation fondamentale, en étroite relation avec tout ce qui s'est passé - tout ce qu'il m'a fallu faire - lors du processus de ma guérison magique. »

Il m'a ensuite emmené dîner chez un Chinois du coin, vraiment fabuleux, mais qui ne payait pas de mine. Il connaissait personnellement le patron, qui ne me sembla pas du tout être ce qu'il voulait paraître, et qui y parvenait presque. Vers la fin du dîner, Marko me dit en baissant la voix : « .. Vous savez, il y a trois ans, si je l'avais voulu, j'aurais pu tuer de mes propres mains Oussama ben Laden à tout instant pendant quatre jours... J'aurais pu, j'en suis persuadé, me tirer indemne de l'affaire... *Je ne regrette pas de ne pas l'avoir fait. Il fallait - je le savais - que quelque chose arrivât par lui, il fallait qu'il puisse faire ce qu'il avait à faire, changer la face du monde, ou tout au moins de l'Histoire... Encore que, je vous prie de le croire, lui-même n'a aucune conscience historique d'ensemble, visionnaire... Sa pathologie islamiste l'empêche de s'élever à la "vision finale"...* Ce n'est pas quelqu'un des nôtres, prisonnier comme il se trouve de son obsession islamiste... Déviation obscurantiste et lugubre, manipulation tordue de la "puissance des ténèbres"

que nous savons... Je crains pourtant que mort ou vif il ne finisse par devenir, à l'intérieur de l'Islam, dangereux. Personne ne sait jusqu'où il est capable de mener le monde, jusqu'à quelles extrémités d'horreur, de déchaînements criminels... De toutes façons, à l'heure qu'il est, il essaie de s'infiltrer en Europe, en Allemagne probablement... *Porca madonna !* Vous verrez qu'il leur échappera...

- Et votre sœur, Daria ? Qu'est-elle devenue ?, demandai-je.

- Daria ? Avec tout son pognon, vous ne me croirez pas... elle s'est faite religieuse catholique dans le New Jersey... »

(522) J'ai connu Marko Dinic - à ce moment-là, le « colonel Branko Maidanek » - dans les années soixante, au Katanga où, malgré son jeune âge, il était le chef d'un « commando d'intervention rapide » croato-italo- autrichien. Nous avions eu à faire certaines choses ensemble, à la fois inavouables et stratégiquement tout à fait conséquentes. Et puis nos chemins s'étaient séparés. Par la suite, nous nous sommes retrouvés de temps en temps, partout en Europe et dans le monde. La dernière fois, ce fut à l'occasion de la guerre américano-européenne contre la Serbie où, en tant qu'observateur et conseiller pour certains services allemands, il s'était engagé aux côtés de la Bosnie, non sans une arrière-pensée.

Marko Dinic a été un des premiers parmi les agents de terrain à saisir la véritable signification, ainsi que les buts occultes, de la percée islamiste organisée et soutenue par les Etats-Unis dans les Balkans. C'est en Bosnie, j'imagine, alors qu'il se trouvait dans le proche entourage du président Alija Izetbegovic, qu'il a dû rencontrer Oussama ben Laden. Très certainement, il a dû recevoir pour mission de l'accompagner clandestinement en Allemagne, à la demande des services spéciaux militaires de Bonn. Il serait étonnant que ceux-ci n'aient pas souhaité établir un contact avec le chef relativement inconnu de la nouvelle mouvance terroriste de l'islam révolutionnaire.

(523) Cette nuit, j'ai fini de corriger les premières épreuves de mon prochain roman, *Dans la forêt de Fontainebleau*, qui clôt un cycle commencé il y a quatorze ans, en 1987, avec *La servante portugaise*. Il fait très froid et l'aube ne va pas tarder. Je ressens une étrange sensation de vide, comme si un grand trou noir s'était fait en moi ; s'il m'est impossible d'avoir un jugement sur ce roman, je n'arrive pas non plus à suivre l'ordre des parties qui le constituent, ni même à retrouver de quoi elles se composent : je me tiens devant un corps étranger qui n'est pas de moi, qui n'est pas venu là « à travers moi ». Je ne comprends rien à ce qui se passe. Je n'avais connu cet état avec aucun de mes romans précédents, en fin d'écriture.

J'ai en même temps le lancinant remords de ne pas avoir su représenter d'une manière vraiment décisive, dans *La Stratégie des ténèbres*, le personnage d'Angélique du Saint-Esprit. Je sens qu'elle s'y trouve comme retenue dans l'ombre, en deçà d'elle-même, que le « secret ultime » de son être ne parvient pas à sortir à la lumière du jour, à s'imposer dans le cours de l'action ; peut-être parce que son destin personnel se trouve lié - en contradiction avec sa *prédestination* - à celui de Jean Le Chardonnais qui, lui, devait connaître, abruptement, la fin tragique, inconcevable, qu'il ne lui appartenait pas de connaître à l'avance, qui n'était pas du tout prévisible dans la marche de son destin. La vraie tragédie, c'est l'antagonisme soudain qui peut surgir parfois entre la prédestination et le destin de celui qui se trouve pris au piège.

C'est là, je crois, que le devenir intérieur de ce roman s'est trouvé comme interrompu et dévié dans une direction que rien ne laissait prévoir. Ce n'est qu'à présent que je m'en rends donc compte : tout cela m'a été imposé depuis d'obscures profondeurs, des profondeurs dont j'ignore toujours les ultimes secrets. Comme à la surface d'un étang noir, extatique, une énigmatique figure lumineuse faisant hiéroglyphiquement surface pour livrer un message pour le moment indéchiffrable, mais fondamentalement prophétique ; dont seule la marche de l'Histoire saura, le moment venu, défaire l'interdit pour laisser passer ce qui devait être à la fois dit et non dit, dit en tant que message voilé, et non dit en tant que dévoilement d'avance inutile.

Cette nuit, je suis sorti du piège de ce roman comme d'un long songe qui a duré plus de deux ans. Déjà le réveil m'en sépare ; il m'apparaît comme un oubli en train de s'obscurcir de plus en plus. Tout vrai roman est possession profonde, désappropriation de soi-même, sombre passage par la mort. Toute grande littérature a partie liée avec les ténèbres. « J'y suis passé et ne l'oublierai pas ». Il me vient aussi à l'esprit qu'il y a peut-être lieu d'établir une comparaison entre ce roman, *La Stratégie des ténèbres*, et le grand film de Stanley Kubrick, *Eyes Wide Shut* (1999).

Certes, non pas tellement en ce qui concerne les déploiements esthétiques respectifs de ce roman et du film, mais quant au fond qui leur est commun, celui de l'affirmation de la *présence-là* d'un espace mystériologique se tenant aux aguets, qui dans les deux cas constitue le véritable enjeu et la raison d'être de ces œuvres, et de leur volonté d'intervenir dans la conscience profonde de leur temps, aujourd'hui le temps de notre propre vie. « J'y suis passé et ne l'oublierai pas », écrivait Antonin Artaud, en juillet 1946, dans *Aliénation et magie noire*.

(524) Ce que les gens n'ont pas du tout compris, c'est qu'avec son dernier film, *L'Anglaise et le duc*, Eric Rohmer n'a pas fait un film sur la Révolution française, mais sur la manière dont une aristocrate anglaise voit, de ses

propres yeux, la montée de la démence sanglante jusqu'à l'assassinat de Louis XVI. Et assiste à la fin de la Révolution elle-même avec la chute de Robespierre - ce qui lui sauve la vie. La figure centrale de ce film est donc celle de Lady Grâce Elliott, les événements révolutionnaires dont Eric Rohmer se saisit exclusivement à travers son regard n'étant que la projection extérieure de la prise de conscience de la jeune et aventureuse - peut-être aussi quelque peu putain - aristocrate qui a choisi de rester en France, au risque d'y laisser sa vie.

Le fait qu'Eric Rohmer ait intégré dans son scénario le texte du journal de Lady Grâce Elliott, et qu'il ait choisi d'utiliser de nouvelles techniques de tournage lui permettant de rendre la réalité des endroits, des paysages et des personnages tels que Grâce Elliott les avait vus, témoigne d'un souci d'authenticité dont la véritable raison d'être ne peut être que la recherche passionnée de l'âme de cette jeune femme prise dans le maëlstrom d'atrocités sanglantes, post-humaines, de la terreur jacobine. Suivre de près, parvenir à rendre compte du parcours d'une âme fidèle dans une *traversée rituelle* des enfers révolutionnaires - figure symbolique des Enfers tout court - tel aura donc été le but voilé d'Eric Rohmer dans son *Anglaise et le duc*. D'ailleurs, n'a-t-il pas fini par avouer, quand il se trouve poussé dans ses derniers retranchements, que ce qu'il entend faire à travers ses films, c'est révéler les âmes, donner à voir le mystère vivant de l'âme ?

L'Anglaise et le duc est le film d'une inavouable passion, celle qui a porté Rohmer à vouloir ramener Lady Grâce Elliott à la vie, dans le temps de sa vie à elle et dans son propre corps à elle, avec tout le souffle de sa jeune vie périlée et tout le rayonnement de son âme compassionnelle, ce qui a amené d'une assez mystérieuse manière Eric Rohmer à finir par trouver, pour le rôle de Lady Grâce Elliott, l'extraordinaire Lucy Russell, choix qu'il s'agit de comprendre dans les termes d'un véritable processus de réincarnation médiumnique ; de même que le choix de Jean-Claude Dreyfus représente l'instance active non d'une interprétation cinématographique, mais d'une réappropriation médiumnique du duc d'Orléans.

Si les intentions d'Eric Rohmer peuvent paraître obscures, ce à quoi il a abouti ne l'est guère : nous sommes conviés à assister, sous des dehors plus ou moins conventionnels, à une tentative - tout à fait réussie - de restitution magicienne d'un fragment de vraie vie arrachée aux ténèbres des temps passés, depuis longtemps passés, forcés comme nous le sommes, à travers ce film pas comme les autres d'effectuer un retour en arrière, de suivre un long couloir jusqu'à la confrontation de Grâce Elliott avec la Révolution. Aussi nous est-il permis de soutenir que le film d'Eric Rohmer traite essentiellement du mystère - car il s'agit bien d'un mystère - de la « fidélité royaliste » de Grâce Elliott à l'égard de la personne de Louis XVI,

et plus encore peut-être à la personne de Marie-Antoinette, la « Cavalière de l'Apocalypse » de Léon Bloy.

Michel Marmin, dans « Le deuil de la beauté perdue », éditorial de *Contrelittérature*, numéro 7, automne 2001 :

« Cette fidélité est moins d'ordre idéologique ou sentimental - elle l'est aussi, secondairement - que religieux. Cette étrangère, sans doute libérale ("whig", dit Marc Fumaroli) et peut-être même "patriote", exprime en effet uniment sa croyance absolue, émerveillée et blessée en la sacralité de la personne du roi de France, du seul roi de France : la décapitation de Charles I^{er} ne fut qu'un acte strictement politique, celle de Louis XVI un sacrilège. » Film rigoureusement magique, *L'Anglaise et le duc* est consubstantiellement un grand film mystique, qui porte le deuil de la beauté perdue de la royauté française, la seule théurgiquement légitime - ce dont étaient bien évidemment pénétrés les régicides eux-mêmes, sinon leur crime eût été dépourvu de son sens tragique, de sa sombre, antique et irréfutable "grandeur".

Les régicides, Péguy l'avait bien vu, étaient du même monde que leur victime, le monde de l'Ancien Régime, ce qu'exprime de façon extrêmement troublante cette sorte de sublime requiem républicain de Gossec qui accompagne les toutes dernières minutes du film. »

1k
W (525) Qui était en réalité Lady Grâce Elliott ? On sait quelle avait eu de son amant, le futur roi d'Angleterre, une fille morganatique. Mariée avec un Dr Elliott, on lui connaît d'autres liaisons en plus du duc d'Orléans - elle les mentionne dans son journal. D'autre part, on pense généralement quelle a été ce qu'on appellerait aujourd'hui un « agent secret », un « agent à couvert », ayant rendu de grands services à la Cour de Vienne, peut-être directement à la famille impériale ; elle a été étroitement mêlée, aussi et surtout, à la politique personnelle, secrète, menée par Marie-Antoinette, à Versailles et à Paris ; protégée par Robespierre à un moment crucial de sa vie, au moment où elle a failli se faire décréter d'arrestation, elle n'était pas . sans entretenir des relations actives, encore que souterraines, dans le camp révolutionnaire (dont, notamment, avec le général Dumouriez). La figure de Lady Grâce Elliott reste enveloppée d'un impénétrable voile de mystère, peut-être à jamais.

(526) Vu, d'autre part, la complexe et mystérieuse apparence engagée par Eric Rohmer pour la mise en œuvre finale de ce film où plusieurs étages de réalité en action, sollicités pour qu'ils se manifestent ou pour qu'ils se gardent au secret, se répondent et réverbèrent confidentiellement de l'un à l'autre, sans cesse, il y aurait lieu, me semble-t-il, que l'on se pose aussi un certain nombre de questions sur la personnalité même de Lucy Russell, sur

son conditionnement existentiel et moral, voire spirituel, ayant fait quelle fut choisie par lui pour qu'elle incarne - dans tous les sens du terme, y inclus le plus *initiatique* - Lady Grâce Elliott. Ce choix ne laisse pas de me paraître extraordinairement *significatif*, de cacher des arrière-plans opérationnels des plus confidentiels. Ne serait-il pas intéressant que l'on suive les cheminements ultérieurs de sa carrière, de sa vie privée même ?

(527) Il y a plus, bien plus encore : il serait en effet nécessaire que l'on tienne compte, en dernière analyse, du fait que pour le tournage de ce film Eric Rohmer a fait appel à la *reconstitution numérique* de la réalité historique, ce qui nous amène à une vision singulièrement proche de la kabbale judaïque et des manipulations théurgiques les plus aventureuses, les plus dangereuses aussi. Toutes choses dont il est malséant de parler, mais comment avancer, si ce n'est en transgressant, toujours ?

(528) La terrible puissance, à la fois extatique et au dernier degré de la tourmente, de la séquence qui clôt le film - fort brève - montre, suivant les cadences de la marche lugubre de Gossec, une file d'aristocrates en marche, jusqu'au premier plan, vers la guillotine, avec, au fond de l'image, Lady Grâce Elliott, qui, debout, immobile, attend son tour ; à chaque coup de tambour, quelqu'un sort du rang et, d'un pas ferme, avance vers la mort ; des figures d'aristocrates français conformes au plus haut type de la noblesse solaire de la race, inoubliables.

(529) Etrange, d'autre part, qu'Eric Rohmer ait pris le parti de dissimuler en permanence le corps de Lucy Russell, dont tout le long du film il ne nous montrera que les bras et le cou, et vaguement les épaules, alors qu'à maintes reprises il aurait fort bien pu nous la présenter dénudée. Il y a là une surenchère implicite, exceptionnelle, inavouée et inavouable de la chair même de Lucy Russell, de sa chair vivante et rayonnante, qui doit comporter un sens opérationnel précis, mais que je n'ai pu trouver. Je ne manquerai pas de m'en enquérir auprès d'Eric Rohmer lui-même, dès que je le verrai. Sans doute cet après-midi même.

(530) Tout en sachant qu'il n'aimera pas que je le questionne à ce sujet, j'ai la certitude intime que le tournage de *L'Anglaise et le duc* n'a pas pu ne pas représenter pour lui - et cela bien entendu en toute conscience - une expérience de *retour en arrière*, de retrouvailles spectrales, médiumniques, avec les temps de la Révolution, « dans les rues de Paris », qui sait, peut-être même avec Grâce Russell. Des retrouvailles à la fois outre-temps et dans le temps présent. Il y a dans ce film un accent grave, l'ombre d'anciens

déchirements terribles qui ne trompent pas, la troublante lumière d'une souvenance antérieure.

(531) Tout se passe en effet comme si, à travers son film, Eric Rohmer avait monté une machinerie spectrale pour donner clandestinement asile à un rendez-vous outre-temps avec Lady Grâce Elliott, dont les hauts pouvoirs de séduction auraient ainsi joué encore une fois. Une passion d'outre-temps, une passionnée immortelle, une possession passionnelle ayant su passer, subversivement, *outre-tout*.

(532) Sous le titre « *La réincarnation de l'imam caché* », Henri Bourbon d'Orléans, comte de Paris, écrit dans *Le Figaro* du 3 octobre 2001 :

« *Ben Laden est le produit de ces erreurs, le descendant spirituel du "Vieux de la montagne" et, peut-être le croit-il ou le fait-il croire, la réincarnation du mythe chiite, celui de l'imam caché qui viendra sauver le monde à la fin des temps en le convertissant à la vraie religion, pour lui apporter justice, paix et félicité. On ne fait pas la guerre à un mythe. Il faut éteindre, étouffer cette flamme, pour quelle ne ravage pas tout sur son passage.* »

(533) Je ne sais pas s'il s'est agi à proprement parler d'un rêve : dans mon rêve, je me réveillais en proie à une peur submergeante, qui me nouait le souffle, et me tétanisait ; une peur sainte, la *sacra horror* de la condition humaine se trouvant confrontée avec le grand sacré à découvert. Je me trouvais étendu sur mon lit, en proie à cette insoutenable épouvante, provoquée par le sentiment - la certitude intime - qu'au-dessus de moi, à droite, dans une cavité du mur, du haut mur qui s'élevait à mon chevet, venait de se donner à voir la Vierge Marie. Comme je m'apprêtais à me lever pour aller au devant d'elle, je vis qu'un homme grand, de blanc vêtu, coiffé de la calotte pontificale, venait se jeter devant elle dans un violent élan. Étendu de tout son long, il sanglotait, ravagé par le spectacle de la reine des cieux qui s'était rendue là, devant nous, pour qu'on la voie.

Et comme à mon tour je défailtais, j'ai juste eu le temps de m'écrier *Ave Regina Coeli*, avant de perdre connaissance pour quelques instants, ma commotion ayant été trop violente, trop tranchante ; pour revenir à moi tout tremblant, ne sachant plus où je me trouvais ni qui j'étais, ni plus rien de rien, happé par les cristaux de l'extase, alors qu'un terrible cri montait en moi, que je maîtrisais avec beaucoup de peine, un cri d'affirmation et de joie, d'affirmation non-humaine et de joie non-humaine, un cri d'assujettissement en même temps que d'élévation angélique.

Pourquoi cette vision m'est-elle venue, ou plutôt pourquoi m'a-t-elle été envoyée ? Est-ce le signe de *l'imminence d'un seuil* ? L'annonce d'un

changement définitif, d'un *renversement* à surgir incessamment dans les chemins de ma vie actuelle ? Je sais que le personnage pontifical n'est autre que Jean-Paul II, en pleine possession de ses moyens, habité par une formidable puissance spirituelle en action, par une surhumaine dévotion. Quant à Marie, je ne l'ai pas réellement vue, mais je sais comment elle était. *Je* la voyais intérieurement depuis mon lit, et cela suffisait à entretenir mon trouble.

Eblouissante, d'une blancheur inouïe, immobile, rayonnante, toute- puissante, royale et impériale, elle était la *Regina Coelorum* ; aux regards comme le soleil, qui ensoleillaient tout, en violence ; les plis de sa robe étincelant, elle se tenait, les lèvres légèrement entrouvertes, comme si elle s'apprêtait à nous adresser la parole. Où trouverai-je les mots pour rendre vraiment compte de *tout cela* ?

(534) Je crois savoir quelle était la raison du trouble qui s'était emparé, dans mon rêve, de la personne de Jean-Paul II : - il me semble que je doive impérativement le dire - il entendait demander à Marie ce qu'il tenait pour la raison même, l'unique raison, de son désir de rester en vie. A savoir que la grâce lui soit faite de se survivre - fût-ce d'une manière secrètement surnaturelle, et d'apparence précaire - jusqu'à ce qu'il ait pu accomplir ce qu'il considérait comme étant sa mission providentielle suprême, celle d'accomplir l'intégration finale des deux religions continentales européennes, le catholicisme et l'orthodoxie, et cela dans la perspective du prochain avènement du *Regnum Sanctum*. Si, comme le disait Moeller van den Bruck, « il n'y a qu'un seul Reich comme il n'y a qu'une seule Eglise », l'Eglise est le vrai Reich, et le Reich est la vraie Eglise.

C'est bien la vision ardente et l'attente mystique de l'émergence finale d'une seule religion impériale grand-continentale eurasiatique intégrée, comprenant le catholicisme et l'orthodoxie, qui constituent la base du rapprochement secret de Jean-Paul II et de Vladimir Poutine - l'obsession de Vladimir Poutine à l'égard de la personne de Jean-Paul II - ainsi que la complicité souterrainement agissante qui les lie dans la résistance aux obstacles en apparence insurmontables qui ne cessent de se lever à présent dans les chemins qui devront quand même finir par nous amener là précisément où nous allons nous retrouver encore une fois ensemble. Tout comme nous l'avions déjà été au début du grand cycle historique actuellement finissant si ce n'est déjà révolu, au moment de l'unité aryenne originelle, au nord de l'« île eurasiatique ».

(535) A l'heure actuelle, la principale - si ce n'est la seule - résistance effective à la réintégration du catholicisme et de l'orthodoxie en une seule

religion européenne grand-continentale provient (et c'est bien un des cauchemars de Vladimir Poutine) de la majorité suspecte, et même plus que suspecte, des hiérarchies supérieures orthodoxes en place, farouchement opposées, *irréductiblement* même dans l'état actuel des choses, à cette opération de signe eschatologique évident que l'on ne peut pas ne pas reconnaître comme déjà inscrite dans l'évolution des faits en cours.

Ceci dit, il est certain que Vladimir Poutine, n'étaient les difficultés de la situation intérieure actuelle de la Russie (où il a grandement besoin d'un soutien immédiat, permanent et inconditionnel des orthodoxes), serait déjà parvenu à réaliser son dessein impérial d'intégration eschatologique religieuse grand-continentale si ces hiérarchies n'étaient manipulées par la « puissance des ténèbres ». Celle-ci sait exacerber leurs terribles ressentiments, leur soif de pouvoir non partagé, qui font d'elles une « écorce morte », ce que la Kabbale appelle un *Klippoth*, quelque chose qui possède la substance même de la mort, que la mort possède et manipule. On en revient toujours là.

(535) Je crois qu'il me faut revenir à Eric Rohmer, et à son dernier film. Il y a une question qui ne me laisse pas tranquille, à laquelle je sais qu'il me faut absolument arriver à répondre : qu'est-elle devenue, par la suite, la fille que Grâce Elliott a eue avec le Prince de Galles, le futur roi d'Angleterre George IV - dont elle s'ennuyait tellement alors qu'elle se trouvait prisonnière du tourbillon sanglant des événements révolutionnaires à Paris ? Pour oublier sa peine, elle avait pris sous sa protection une petite fille.

(536) Tout le monde s'est trouvé d'accord, dans la critique parisienne, pour relever la manière dont Eric Rohmer s'est employé à montrer, dans *L'Anglaise et le duc*, le vrai visage des masses dégénérées, infrahumaines, qui constituaient la lie du peuple des « patriotes » en action et des factions qui tenaient le pouvoir dans la rue. Dans un entretien publié par *Le Monde* (5.IX.2001), Jean-Michel Frodon dit à Rohmer : « Au-delà des opinions de Grâce Elliott, il y a un parti pris de votre part, clairement hostile, dans votre manière de représenter les gens du peuple ». A quoi Rohmer répond : « Elle est témoin de choses horribles, elle rend compte des moments les plus violents. Je les ai même montrés d'une façon un peu édulcorée, ça aurait pu être plus violent. Le cortège qui portait la tête de la princesse de Lamballe devait être beaucoup plus terrible, les descriptions d'époque sont atroces, c'est le corps entier coupé en morceaux et qu'on avait traîné, et d'autre part les gens plus ou moins avinés étaient peut-être plus sales, plus sanglants. Ce cortège était constitué d'éléments qu'on appellerait maintenant incontrôlés, des gens souvent sans emploi qui cherchaient l'aventure comme les casseurs »

aujourd'hui. Certains agissent ainsi par goût de la violence, d'autres par intérêt, il y a beaucoup de pillage à ce moment-là, des pillards qui étaient poursuivis par les gardes nationaux. »

(537) Ce dimanche 14 octobre 2001, la messe du soir en latin à Sainte- Odile, à la porte de Champerret. J'ai été saisi, j'ai abdiqué, j'ai été enlevé. Dédoublement, accès à un autre espace, à une autre réalité. Conscience tranchante du fait que l'on n'est rien, qu'un autre constitue le fondement de notre être. Séparation d'avec le monde, et une extraordinaire indifférence à l'égard de celui-ci qui n'a plus aucune espèce d'importance (un sentiment essentiellement post mortem, qui par la suite m'avait fait assez peur, sachant que j'avais franchi là un interdit sévère, et des plus dangereux).

Tout est dans le Christ, tout nous vient du Christ. Ce que Heidegger n'a pas su (ou pas voulu oser ni accepter, on ne sait pas), c'est que, depuis la Résurrection, c'est l'Eucharistie - le mystère eucharistique lui seul - qui constitue le fondement de l'être, et que l'ontologie est aussi devenue une mystériologie en marche vers un accomplissement annoncé à la fois dans l'histoire et hors de l'histoire. Chaque messe implique le rétablissement d'une cosmogonie périlée, et chaque participant à celle-ci est le témoin agissant de ce rétablissement, de cette *reparatio mundi*.

(538) Néanmoins, il existe à l'intérieur de l'espace religieux orthodoxe traditionnel des foyers ardents d'activité mystique, des fournaises d'une foi secrètement vivante et agissante qui, hors de l'attention commune, perpétuent une certaine lignée initiatique essentiellement orthodoxe. Or, dans son ensemble, cet archipel dissimulé de foyers de foi orthodoxe brûlante se trouve tourné vers Rome, animé, dans son espace de réverbération propre, par le désir initiatique d'une intégration impériale finale des deux grandes religions continentales européennes, l'orthodoxie et le catholicisme se retrouvant dans l'adoration de Marie l'immaculée ; ce en quoi cet archipel incendiaire caché se trouve totalement opposé aux positions actuelles des hiérarchies subversives de certaines orthodoxies de façade, dévoyées par les manigances du siècle et de ses incitations « sataniques » dans l'ombre. J'ajouterai qu'un des grands agents d'influence de ces « foyers initiatiques orthodoxes » dissimulés avait été Mgr André Scrima, proche du patriarcat de Constantinople et figure décisive des grands temps eschatologiques à venir, qui repose depuis deux ans au cimetière du couvent orthodoxe de Cernica, près de Bucarest, et qui avait réussi à tendre la toile opérative de sa mission secrète depuis le Tibet et l'Inde jusqu'à Rome, Paris et Madrid, en passant par la Russie et l'ensemble de l'Europe de l'Est.

(539) Henri de Grossouvre - fils de l'ancien conseiller intime de François Mitterrand, mort « suicidé » dans son bureau de l'Elysée dans les conditions mystérieuses que l'on sait - vit à Vienne, où il travaille pour Alcatel. Il tente actuellement de pénétrer l'entourage immédiat de Jean-Pierre Chevènement, sur lequel il a écrit un article fort remarqué dans *Le Figaro*. Non seulement il s'y emploie à prouver le gaullisme implicite de l'ancien ministre, mais il révèle qu'il serait un partisan convaincu de la doctrine géopolitique de l'axe Paris-Berlin-Moscou.

D'une exceptionnelle intelligence politique soutenue par une grande volonté de *s'imposer*, parlant parfaitement l'allemand et entretenant en Allemagne des relations, des contacts politiques et économiques de très haut niveau, de niveau gouvernemental, Henri de Grossouvre compte s'établir, à brève échéance, comme une sorte d'intermédiaire officieux, confidentiel plutôt, œuvrant activement pour une politique d'intégration de la Russie en Europe, la « Nouvelle Russie » de Vladimir Poutine, duquel il me semble qu'il a déjà compris bien des choses. Aussi l'ai-je mis directement en contact avec Alexandre Douguine, à Moscou, qui a reçu sa démarche d'une excellente manière, et même « avec enthousiasme ».

Je suis sûr que Henri de Grossouvre fait partie du petit nombre de ceux qui, dans les générations européennes actuelles, ont été choisis par le destin pour mettre en œuvre la Grande Europe continentale eurasiatique et la projection constitutionnelle de celle-ci, à savoir l'« Empire eurasiatique de la Fin », qu'il faut souhaiter tout proche. Un chemin très particulier est en train de se creuser devant Henri, qui l'amènera à faire la preuve de ce qu'il porte en lui, à quoi il doit obéir s'il veut accomplir un certain dessein préconçu. Comme tous ceux qui ont été choisis pour intervenir dans l'histoire et qu'il me faut rassembler occultement dans un faisceau, déjà engagés dans l'action, pour le *Projet final*.

Aussi la mise en place des *éléments décisifs* se fait-elle à l'abri des regards. Sous les cendres des récents désastres du passé couvent les braises ontologiques de l'*Etas Novissima*, de la nouvelle grande révolution planétaire européenne, qui concerne déjà un autre monde, et même l'« autre monde ».

(540) Ce matin, lettre de Marc Gandonnière, fort révélatrice de son avancement, ou plutôt de sa montée (« Je n'ai fait jusqu'ici que me préparer, mais je suis l'homme des réalisations tardives. C'est donc par le rêve que j'accède à l'être, et par l'amour. ») Dans cette même lettre, il me communique trois de ses « rêves initiatiques », auxquels, me semble-t-il, on devrait accorder beaucoup d'attention. Toute une canalisation entrouverte en direction de l'invisible s'y révèle à l'œuvre :

1) « *Nous sommes un petit groupe familial, en promenade dans la campagne. Après une bonne marche dans la nature verdoyante, nous*

cherchons un endroit pour nous asseoir. Je découvre alors derrière une grosse roche plate une inquiétante cavité souterraine, plongée dans l'ombre. Nous découvrons là des objets d'art sacré sculptés dans la pierre, ainsi que des textes gravés sur les murs dans une écriture ancienne, inconnue. C'est un mélange de civilisations sumérienne et égyptienne. Rutilant, le dieu Anubis des Egyptiens attire mon regard dans un coin, et je découvre, au-dessous de celui-ci, un siège taillé dans la roche. En y prenant place, une puissante vibration monte aussitôt dans ma colonne et dans mes bras, envahit tout mon corps. Je suis comme entièrement régénéré. Tout en restant moi-même, je suis en train de devenir quelqu'un d'autre. » (28- 29.X.2001).

2) « Je me trouve en conversation avec un jeune homme aux cheveux crépus qui me parle de Saï Baba. Il me demande si je connais la véritable mission de celui-ci. La mission secrète de Saï Baba consiste à réaliser le basculement des pôles du globe terrestre. Ce processus est inéluctable, et c'est lui qui doit le faire s'accomplir. Par des moyens occultes. Son dessein est de préserver la plus grande partie possible de l'humanité. Mais cela dépend aussi de l'humanité elle-même, de ses choix ultimes. Au réveil, en analysant ce rêve concernant une idée à laquelle je ne crois pas forcément, celle du basculement des pôles, je réalise que le jeune homme avec lequel j'étais en conversation est Saï Baba lui-même, dans sa prochaine réincarnation, dans sa prochaine manifestation comme Prema Saï. L'événement, cosmique ou symbolique, du basculement des pôles, va donc se trouver situé au milieu du siècle qui est le nôtre. Ce rêve prend fin sur une vision colorée du visage-masque du dieu hindou à tête d'éléphant, Ganesh. » (29-30.X.2001).

3) « Il s'agit d'une terrible bataille dans l'au-delà. Bataille théurgique. Je dois affronter une démonsse féminine très puissante et sans pitié. Bataille basée sur des connaissances magiques et occultes très pointues. Je dois invoquer des Anges, surtout Nathanaël et Michel. Une bataille se passant sous quatre horizons. Or je sais que bientôt je trouverai le moyen de neutraliser totalement la démonsse. Il me faut pour cela trouver l'origine d'un certain "objet d'art religieux". C'est une question de course de vitesse. Je pense à un "éléphant", tout en compulsant un vieux grimoire fiévreusement. Mais, alors que j'étais sur le point de trouver, je suis réveillé en pleine nuit. C'est la parade de la démonsse pour m'échapper. J'enrage. » (30-31.X.2001).

(541) Devant deux fourches de téléphone rouge-orange, placées dos à dos, à la verticale, et que sépare une ligne blanche striée, tout néon : vers les six heures du soir, au café près de Saint-Pierre de Chaillot, soudain, la peur de

la folie, dévorante. Si Dieu ne veut plus de moi, rien n'a plus aucun sens et aucune importance, tout sombre dans une sorte de tremblement épileptoïde de plus en plus violent, de plus en plus général, cosmique.

Cet affolement sismique serait-il la vraie fin du monde, l'irréversible explosion de ma conscience ? Une déflagration dont l'épicentre occulte se trouverait en ce café parisien de la colline de Chaillot, et dont l'onde de choc va se précipiter jusqu'aux ultimes confins de la galaxie ? Danger exacerbé par une autodéstabilisation en relation directe avec les épreuves de la foi qui me sont imposées de l'extérieur et l'évolution négative de ma propre situation dans le monde, ce monde assujéti de plus en plus à une terrifiante précarité ontologique, désespérée, sale, insoutenable. Seule la grâce...

J'ai plus peur pour le monde que pour moi-même. « Aucun de ceux que tu m'as confiés ne s'est perdu » . Tenir, tenir encore, envers et contre tout, tenir, c'est ce qui mettra toujours en échec les inconcevables prétentions de la puissance des Ténèbres. Des gauloises blondes sur la table à côté, et des mégots en tas qui s'acharnent encore à brûler alors qu'ils sont éteints depuis longtemps. L'air scintille.

Il m'en coûte beaucoup de le dire, mais je peux quand même avouer que, là, j'ai connu *l'indicible en action*. On peut dire que ce fut le dernier degré de l'horreur crépusculaire, des précipices qui s'entrouvrent dans le noir le plus intime de la conscience, ou plutôt d'une certaine surconscience qui, déjà, n'était plus la mienne, ni celle de personne, qui se situe au-delà de la ligne des ténèbres, mince ligne incertaine, fuyante, qui parfois s'autodestitue brusquement. Tout cela, maintenant, n'étant déjà plus qu'une sorte de vague rêve.

« En l'espace d'un seul jour et d'une nuit funestes, l'île Atlantide s'enfonça sous la mer et disparut à jamais, » écrit Platon. C'est, je crois, une sorte de message chiffré.

(544) Entre les églises Notre-Dame de Lorette et de la Trinité, l'espace toujours hanté de la Nouvelle Athènes, qui fut le haut lieu du romantisme et de ses secrets (des secrets qui se sont perdus, *et d'autres pas*). « Nouvelles Athènes » ?

J'y ai passé tout un après-midi, attentif aux émanations encore présentes des anciens nœuds d'influences équivoques, des confrontations sentimentales et des pouvoirs occultes en action qui s'y sont poursuivis pendant la longue période fiévreuse qui va du Directoire au Second Empire. Au cœur du tourbillon de feu qui a happé dans ses langoureux vertiges toutes ces années exaltantes et de folie à la fois dépravée et sublime, manipulée dans l'ombre, *arrangée*. Car en ces temps-là tout était conspiration, jeu de désir et de volonté.

Derrière Factuelle banalités des façades mal déguisées, normalisées et reblanchies de certaines maisons *marquées*, je sentais les anciens feux qui sommeillaient encore, la démente des passions terribles ayant clandestinement survécu à la disparition de ceux qu'elles avaient eu à supplicier. Et qui parfois y reviennent. Au rendez-vous confidentiels des ombres, je me suis surpris moi-même glissant le long des murs qui ramenaient, dans mon oubli même, les souvenirs interdits de ces lieux en dédoublement, où rien n'est plus que ténèbres. « Trous vides et noirs ». Pas de musique, ni de chants ; que des chuchotements. Aux caresses glacées, du champagne noir. Quelqu'un disait : « Je ne vous connais pas. Je ne sais plus qui vous êtes. » On lui répondait : « Moi non plus, je ne sais pas qui vous êtes. Mais j'ai le vague souvenir de ce que nous avons été, vous pour moi et moi pour vous. Rien. »

FACE A LA MONTÉE DE LA MARÉE NOIRE, L'OPPOSITION SOUTERRAINE DE L'ESPRIT

*C'est l'Esprit qui prend le pouvoir, et ce pouvoir est
Esprit.*

Georges Soulès, *La Fin du nihilisme*

(543) En fait, regarder droit, c'est savoir regarder secrètement par en dessous. Tout se passe donc comme si, dans l'invisible, l'immense, l'écrasante et omniprésente étendue en marche d'une mystérieuse « marée noire » - ce que l'on peut appeler aussi la « puissance des ténèbres », le « mystère d'iniquité » - était déjà parvenue à occuper tout l'espace politico-historique disponible à la fin de l'histoire actuelle, à faire se retirer dans sa dernière marge l'ensemble des puissances de l'être face aux puissances du non-être.

Il faut se rendre à l'évidence : les ténèbres « avancent », comme s'il n'y avait plus rien à faire. Et, en effet, *il n'y a plus rien à faire*. A moins que n'intervienne abruptement, dans cette conjoncture finale, un changement révolutionnaire contre-stratégique tout autre, à l'intérieur de notre propre camp. Une contre- stratégie autre, mettant l'accent décisif non pas sur la grande confrontation entre l'Union européenne et l'actuelle tentative de mainmise planétaire des Etats-Unis (confrontation dont nous avons probablement déjà perdu le contrôle), mais sur l'émergence révolutionnaire d'une épreuve d'ordre spirituel, survenant après la fin de l'actuelle épreuve politico-historique en cours, et quelle que puisse être la conclusion de celle-ci.

Qu'un gigantesque mouvement tectonique de retour abyssal à l'être se produise quelque part, là précisément où il doit se produire, un très secret renouvellement abyssal du « sacré vivant », appelé à faire pièce à l'état d'autodissolution et d'aliénation totale de l'actuelle histoire d'un monde à sa fin.

Que l'on regagne en intensité, dans l'invisible, ce qui se sera déjà irrémédiablement perdu sur le mode de l'ampleur, dans le visible, au niveau des affrontements politico-historiques directs, au niveau de l'actuelle guerre politique totale où il semblerait que nous sommes en train de nous enliser, de perdre pied. Déplacer l'espace propre de la confrontation armée, changer

le mode même du combat. Faire que, du plus profond de ses propres gouffres antérieurs, le feu de l'Esprit revienne à la lumière du jour et remonte immédiatement au combat, en première ligne. Redécouvrir ainsi les grandes ferveurs antérieures de la guerre spirituelle totale, ce que l'Islam appelle, à contre-jeu, le *Jihâd*, et qui, en réalité, en ce qui concerne l'Islam, est une guerre satanique.

Pendant que nos dernières forces combattantes révolutionnaires continuent leurs engagements désespérés d'arrière-garde et de retardement, que des petits groupes particuliers se situent sur les cimes d'une perspective polaire, surhumaine, détachés de tout et déjà secrètement tout-puissants, pour s'intégrer ensemble dans un invisible archipel de feu ardent et dévorant, de feu spirituel paroxystique destiné à infiltrer occultement les territoires historiques et politiques en train d'être perdus pour nous autres à l'heure actuelle, pour retourner ainsi, de l'intérieur, le front à la fois sur le plan visible et sur le plan de la possession plénière des puissances secrètes qui font et qui défont l'Histoire et, au-delà de l'Histoire, dressent les barricades invisibles, supra historiques, de l'Esprit, qui régnera sans partage.

Que de nouvelles infrastructures hiérarchiques s'affirment ainsi, en s'inventant dans l'invisible les hautes murailles polaires de leur propre immaculée conception, infranchissables, de la résistance des nôtres face aux conspirations en marche du non-être, apparemment partout encore au pouvoir mais qui, face au renouvellement abyssal du sacré, auront cessé d'être ce qu'elles n'avaient jamais été, car le seul vrai pouvoir appartient fondamentalement à l'être et non au non-être, qui n'est pas.

Faire donc *revivre le sacré*, tout est là. Recentrer le monde et son histoire autour du sacré vivant et ardent et parvenir à faire que cette recentrifcation du sacré s'incarne dans un « concept absolu », dans l'être à l'identité secrètement porteuse d'une prédestination suprahistorique, salvatrice, immédiatement providentielle, « divine » même. Que ce nouveau concept de l'Histoire, l'être attendu dans les siècles, se dresse face aux déversements ■ chaotiques de l'actuelle non-Histoire en marche, afin que le règne halluciné de l'anti-Règne rencontre ainsi sa fin, et que ce qui devait se faire se fasse, ainsi qu'il a été prévu depuis toujours.

La question qu'il faut se poser, c'est la suivante : *comment faire* pour que ce « renversement total de la fin », ce que la doctrine traditionnelle hindoue appelle le *Paravrtti*, ait lieu, dans ces années-ci ? Que doit-on envisager de faire pour hâter l'événement, provoquer sa venue ? Comment intervenir ? Quelle devrait être notre part dans le déclenchement de ce qui doit venir ? L'ancienne tradition occulte de l'Occident antérieur a évoqué ce sujet, « tout cela » n'a pas cessé d'être dit dans les temps d'avant, et des œuvres comme celles de René Guénon ou Julius Evola l'ont appelé ; moi-même,

dans mes onze romans initiatiques, je l'ai dit, et livré jusqu'aux procédures mêmes - je le répète, j'ai *tout dit*, car *l'heure est en effet venue* d'une manière ostentatoire, sans d'ailleurs que personne ne se soit encore avisé d'en tenir compte. C'est ainsi que les choses devaient se faire ; l'ensemble des secrets des anciennes procédures eschatologiques les plus occultes, les plus interdites, sont à présent à découvert et personne, cependant, ne veut ni ne peut se rendre compte de rien. Or il se fait à présent que le *moment est réellement venu* : c'est la première chose qu'il faut impérativement comprendre quand on se trouve engagé personnellement sur les positions situées au-dessus des gouffres ultimes qui sont actuellement celles de la « nouvelle stratégie autre » qu'il s'agit de savoir faire nôtre sans plus attendre. La « nouvelle contre-stratégie autre » pour la libération finale de la plus grande Europe, du Grand Continent eurasiatique.

Pour tout dire - et là je m'avance fort dangereusement, encore que d'une manière quelque peu chiffrée, dans mes confessions révélationnelles interdites -, ce qu'il faut obtenir pour que tout change d'une manière totale, pour que le « grand renversement suprahistorique » ait lieu, c'est l'avènement historique secret, la « descente en ce monde » de la sainte Sophie, de l'épouse ontologique du Saint-Esprit sur laquelle sera fondé le prochain *Regnum Novissimum*. Ainsi que l'affirment, prophétiquement, les Ecritures : « Puis elle est apparue sur terre, et elle a vécu parmi les hommes ». Autrement dit, à un niveau symboliquement décisif, que la cathédrale de Sainte-Sophie, à Constantinople, soit libérée et restituée à son culte originel. Or nous savons que la « libération » de Sainte-Sophie constitue un des objectifs occultes majeurs des grands desseins eschatologiques encore cachés du régime de Vladimir Poutine, et de l'Eglise orthodoxe russe dans ses « ultimes profondeurs ».

Pour conclure, je livre ici, à l'attention de ceux qui doivent savoir et qui savent, ce qui suit : le 7 mai dernier, après la cérémonie du nouveau serment présidentiel - qui a eu lieu dans la Salle du trône des tsars de Russie, au Kremlin, en présence des suprêmes hiérarques de l'Eglise orthodoxe russe dont le patriarche Alexis II, ainsi que du grand chaman de Sibérie Toizine Berenov - Vladimir Poutine a descendu seul l'escalier du Kremlin pour se rendre dans la cour intérieure où l'attendaient les forces armées avec leurs anciens drapeaux, renouant ainsi avec le grand cérémonial militaire de l'empire des tsars de Russie. Les cris rituels du salut de Vladimir Poutine à ses troupes ont été les mêmes que ceux de l'empire des tsars. Tout est en place. Le reste viendra, providentiellement. Car *il faudra voir*, laisser les choses s'arranger - ou sembler s'arranger - suivant un vouloir extérieur à notre propre action. Suivant un vouloir transcendantal, dont il nous est interdit de saisir la présence-là, l'imposition et le souffle.

La Russie de Vladimir Poutine est aujourd'hui le seul Etat politiquement vraiment libre de l'Union européenne, et sa prédestination originelle, politico- stratégique et impériale, de tradition eschatologique, est entièrement assurée par lui. Qui est Vladimir Poutine ? L'aberration criminelle de tous ceux qui, inconscients pathologiques ou traîtres professionnels, se livrent aujourd'hui, au sein de l'Union européenne, à la promotion déchaînée et totalement subversive de l'intégration de la Turquie au sein de la Grande Europe, apparaît ainsi sous son véritable jour, celui d'une manipulation contraire aux intérêts vitaux fondamentaux du Grand Continent eurasiatique, visant à disloquer l'unité actuelle - la nouvelle unité continentale - de la civilisation européenne. Pendant de longs siècles, cette unité s'est faite contre la Turquie et ses velléités d'invasion à l'ouest ; à l'heure présente, elle est à nouveau devenue, à travers le « commandement prédestiné » de la libération finale de la Sainte-Sophie, l'objectif primordial des nouveaux engagements activistes impériaux de la Plus Grande Europe. Ainsi, la Turquie, aujourd'hui, ne doit pas être intégrée, mais boutée hors d'Europe.

Cependant, il n'est pas moins certain qu'un nouveau ministère doctrinal secret, ainsi qu'organisationnel et d'enseignement révolutionnaire direct, est imparti actuellement à nous autres, porteurs de la nouvelle conscience suprahistorique polaire déjà en train de s'affirmer, ministère tourné vers les militants épars, là où chacun se trouve, au service de la cause impériale grand-continentale eurasiatique. Avant toute autre chose, ne sommes-nous pas des passeurs du feu ?

Une immense conspiration nuptiale, foncièrement incendiaire, doit se trouver ainsi mise en place occultement, poussée à avancer suivant ses propres buts, hautement spirituels, encore inconnus, en direction du renversement final d'une histoire arrivée au terme de son cycle actuel. Or, devant la caducité, de plus en plus ouvertement manifeste, de l'ensemble des champs d'appel et de mobilisation politico-historique devant nous, seuls les territoires d'affirmation de l'Eglise, de la sainte foi, peuvent être remis à l'œuvre par les nôtres, en cette heure finale. Que l'on songe à l'incroyable multiplication de miracles opérationnels qu'ont été, à chaque fois, les Journées mondiales de la jeunesse organisées par Jean-Paul II. Nous sommes quelques-uns à être persuadés que le salut et la délivrance de ce qui doit encore être sauvé et délivré passe désormais par l'espace intérieur de l'Eglise telle que celle-ci se trouve actuellement - engagée ou désengagée - dans le siècle. Tout ne peut pas encore être dit, mais déjà il apparaît que nous nous sommes tournés vers l'Eglise et que toutes les directives politico-stratégiques révolutionnaires émanant de notre centre polaire caché se trouveront orientées dans ce sens-là. Je n'ignore pas le terrible effort de réorientation intérieure que représente, pour beaucoup des nôtres, ce nouveau tournant. Mais il faudra en passer par là.

(545) Le site internet *Financière Accréditée* en date du 21 janvier 2003 présentait une troublante suite d'événements, évocateurs d'une certaine « marée noire » ; c'est un pressentiment obscur que certains des nôtres éprouvent secrètement ; une sorte d'obsédant voilage de la conscience, ou plutôt du sous-conscient. Voici la suite de ces faits :

Des scientifiques danois ont découvert que des trous se formaient dans le champ magnétique de la Terre, suggérant que les pôles Nord et Sud s'apprentent à inverser leurs positions. Une période de chaos pourrait être imminente lorsque les compas n'indiqueront plus le Nord. Les trous sont localisés dans l'Atlantique Sud et l'Arctique après que les données du satellite danois Orsted ont été analysées et comparées aux précédentes. Néanmoins, ce qui a le plus surpris les scientifiques est la vitesse à laquelle avance ce changement. (CNN Space - 20 Mars 2002)

Le Nord magnétique qui dérive depuis des années a accéléré sa course au cours des dernières années et pourrait quitter le territoire canadien dès 2004, d'après Larry Newitt du Geological Survey of Canada. Si le pôle suit sa course, il va passer au nord de l'Alaska. Sa vitesse a considérablement augmenté ces derniers vingt-cinq ans, avec des pointes entre 10 et 40 km par an. Le changement du pôle magnétique n'affecte pas les humains comme pourrait le faire un changement des pôles terrestres, mais posera de graves problèmes d'orientation. (ABC News - 7 décembre 2002)

Le Mars Global Surveyor de la NASA montre que les niveaux d'eaux glacées sur les pôles de Mars ont fondu de presque trois mètres en l'espace d'une année martienne, soit presque deux années terriennes. (Icarus Astronomy - novembre 2002)

Le satellite Io de Jupiter a été observé le 19 février 2001 avec la plus puissante éruption volcanique jamais vue sur une planète. Le cratère de la montagne Surt a la taille de la ville de Londres ou de Los Angeles avec une superficie de 1900 km². L'éruption a été 6500 fois plus puissante que la plus forte enregistrée de l'Etna. Cette explosion des quelque 300 volcans sur Io est due à l'attraction exercée par Jupiter. Lorsque Io se rapproche de Jupiter, son diamètre perd 100 mètres à cause de la compression. (Massachusetts Institute of Technology News - 9 octobre 2002)

L'équipe du Pr James Elliot a établi avec certitude qu'en l'espace de quatorze ans, la planète Pluton se réchauffe : la température a été multipliée par trois. C'est une surprise totale pour l'ensemble de la profession qui ne

pouvait pas prévoir une telle transformation. (BBC Science & Technology News - 25 juin 1999)

Depuis 1989, on a enregistré une augmentation de 5 % de la température à la surface de Triton, un phénomène de réchauffement inattendu pour ces planètes si éloignées du Soleil. (NASA - novembre 1999)

Les deux sondes lancées par la NASA et le JPL ont parcouru moins de distance que prévu en raison d'une force inconnue qui ralentit leur progression. Si les lois de Newton sont suffisantes pour envoyer des fusées dans l'espace et calculer leur trajectoire, il semble qu'elles sont de moins en moins précises au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la Terre en raison de trop d'inconnues.

(546) Ce 9 août 2003, c'est le soixantième anniversaire de la destruction de la ville catholique japonaise de Nagasaki, atomisée par l'Air Force américaine le 9 août 1943.

« Soixante ans après, des têtes d'anges décapités gisent devant la cathédrale », écrit *Le Monde* d'aujourd'hui. « Après avoir été béni par le chapelain de la base de Tinian dans les Mariannes, l'équipage du bombardier B-29 avec à bord "Fat Man", la seconde bombe atomique, prit la direction de Kyushu. La cible était la ville industrielle de Kokura, au nord Del 'île. Vers 10 h 30 du matin, le 9 août, ses habitants entendirent, anxieux, les vrombissements des moteurs sans le voir. Le bombardier survola trois fois la ville, mais rien ne se produisit : les nuages qui obstruaient le ciel sauvèrent Kokura. »

« Le pilote, le major Charles Sweeney, qui ne pouvait localiser la cible, décida de se diriger vers le second objectif : Nagasaki. Mais là aussi le temps était couvert. L'appareil, qui avait un problème d'alimentation, n'avait plus beaucoup de réserves. "Il vaut mieux lancer la bombe plutôt que de la jeter à la mer", était en train de dire le major à son coéquipier lorsque, soudain, la ville apparut entre les nuages : "Ça y est, je l'ai !" "Fat Man" fut larguée. Quelques secondes plus tard, l'avion fut pris dans de fortes turbulences provoquées par la déflagration. "Bon, il y a des milliers de Japs en moins lança Charles Sweeney, cité par Frank Chinook dans Nagasaki : The Forgotten Bomb (Allen and Unwin). »

« "Fat Man" explosa à la verticale du quartier périphérique d'Urakami, où se trouvait la plus grande cathédrale de l'Asie du Nord-Est. Des fidèles étaient en prière, célébrant une foi pour laquelle deux siècles et demi auparavant leurs aïeux avaient été persécutés. Dans sa prière, le chapelain de la base de Tinian n'avait pas évoqué le sort de ceux qui allaient mourir :

la moitié de la communauté catholique de Nagasaki (14 000 personnes en août 1945) fut tuée sur le coup - avec 60 000 autres personnes. »

« A l'extérieur de la cathédrale, reconstruite, des statues qui ont résisté à la déflagration portent sur le visage des dégoulinades noirâtres de la pluie radioactive. Sur l'herbe gisent des têtes d'anges décapités par une « fin du monde » qui ne fut pas le fruit de la colère de Dieu mais d'une décision d'hommes qui invoquaient le Bien. « Nous remercions Dieu de nous avoir donné cette arme et nous prions pour qu'il nous guide dans son usage », avait déclaré le président Harry Truman en annonçant, deux jours auparavant, le bombardement d'Hiroshima. »

Ce crime immense, aussi épouvantable qu'obscène, restera impardonnable. S'il est « obscène », c'est à cause de la bonne conscience affirmée de l'abject major Sweeney et du crétin profond Harry Truman - au moment même de l'accomplissement du mal le plus inconcevablement atroce, moment dont témoignent encore silencieusement les têtes d'anges noircies répandues sur le parvis de la cathédrale de Nagasaki.

(547) J'ai une pile de livres devant moi, sur lesquels je dois écrire d'urgence ; pour le moment, je n'ai pu travailler que sur le livre de Jean-Paul Bourre:

- Patrick Berlier, *La Société angélique*, Editions Arqa, Marseille 2004
- Alexandre Mathis, *Les condors de Montfaucon*, Editions é/dite, Paris 2004
- Kai Meyer, *La Fille de l'alchimiste*, Editions du Rocher, Paris 2005
- Jean-Paul Bourre, *L'Elu du Serpent Rouge*, Editions Les Belles Lettres, Paris 2005
- Jean-Marc Tisserant, *Les Fils de la veuve*, Editions de la Différence, Paris 2005
- Christopher Gérard, *Maugis*, Editions L'Age d'Homme, Paris 2005
- Patrice de Plunkett, *Benoît XVI et le plan de Dieu*, Editions.Presses de la Renaissance, Paris 2005

(548) Il me faut avoir sans cesse présent à l'esprit que la plus insignifiante des petites messes, régulièrement dite, se répercute sur des dimensions cosmiques. Que toutes les messes dites au même moment en ce monde sont la même messe. Que toutes les messes qui ont été dites en ce monde, depuis la Résurrection, constituent une seule et même messe. L'eucharistie tient le cosmos dans son entier. Tout ce qui existe n'existe que par l'eucharistie, tout ce qui n'est pas eucharistie n'existe pas.

Agnus occisus a constitutione mundi. On comprend ainsi que c'est le sacrifice eucharistique permanent qui constitue le secret du concept heideggerien du *Sein*. Concept heideggerien fondationnel de l'Histoire,

d'après la fin de l'histoire actuelle du monde, et du passage de l'ultime conscience occidentale de l'être vers l'occident ultime de la conscience occidentale accomplie. Passage qui sera, aussi, celui vers la civilisation - la super-civilisation - européenne grand-continentale que nous autres sommes chargés de faire venir.

L'action révolutionnaire fondamentale du pontificat transcendantal de Benoît XVI va devoir procéder à une surévaluation dogmatique du mystère de l'eucharistie qui en dévoilera les plus profonds abîmes de sens, de puissance et de resplendissante ardeur, engageant dans sa marche la mobilisation active de cet extatique « Occident ultime de la conscience occidentale accomplie » *qui est un feu vivant*. Etat sommital de la préparousie, où la conscience humaine s'identifiera à la conscience divine et où la conscience deviendra pouvoir, dans le sens du christologique : « Tout pouvoir m'a été donné sur la terre comme aux cieux ». Le pontificat de Benoît XVI sera celui de l'Eucharistie, du *Regnum Ardens*.

(549) Peter Ackroyd, *Le Complot de Dominus* (en anglais, *The Clerkenwell Tales*, traduit en français par Bernard Turlé, Philippe Rey éditeur, Paris 2004). Je lis :

« Lorsque tous se furent répandus dans la nuit, il gravit le degré jusqu'à la salle de défense du deuxième étage. Il s'y trouvait une alcôve dans laquelle une silhouette agenouillée murmurait les saintes paroles de l'Evangile secret. Sœur Clarice psalmodiait : "Vertas. Gadatryme. Trumpas. Dadyltrymart". Elle se tourna vers messire Geoffrey : "Tout se passera bien, mon bon chevalier, et quantité de bonnes choses ressortiront de tout cela". »

Personnellement, je serai plutôt persuadé du contraire. Hier comme aujourd'hui, on ne peut pas savoir de quoi ni de qui il s'agit là. Si ce n'est d'une transmutation sans doute satanique de la langue, *sacramentum iniquitatis*. Je lis aussi : « ...ils transsubstantient le vin en néant... »

En effet, c'est ainsi que les choses se font en réalité. Les lignes souterraines de l'antitradition ne faisant jamais que talonner les lignes inductives de la tradition à l'œuvre, qui elles aussi sont profondément cachées. Rien d'essentiel ne saurait se passer à la lumière du jour. Il faut donc commencer par en tenir compte, il faut s'habituer aux ténèbres.

(530) William Sloane, *La Rive incertaine*. En américain, *The Edge of Running Water*. Librairie Hachette, Marabout. Paris 1962.

« Voici seulement un an, il m'aurait paru ridicule d'assurer qu'il est des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir, et même aujourd'hui je ne crois pas que l'ignorance soit bénéfique et la connaissance folie. Mais cette chose-là,

celle-là seulement, il vaut mieux qu'on n'y touche point. Elle peut détruire la texture, la texture entière de l'existence humaine et nous laisser aux prises avec un vent aussi froid que celui des espaces interstellaires. J'ai un jour frôlé de près ce froid-là. Je sais de quoi je parle. »

(551) Ina Schmidt, *Der Herr des Feuers. Friedrich Hielscher und sein Kreis zwischen Heidentum, neuem Nationalismus und Widerstand gegen den Nazionalsozialismus*, Editions SH, Cologne 2004.

(552) Il est absolument certain que si « le moment » n'est pas encore tout à fait venu, il est déjà proche, et même très proche. Je parle là du moment apocalyptique du Grand Renversement, de la *Paravrtti* qui devra marquer l'ultime fin du cycle présent et, au-delà de celle-ci, l'abrupt commencement de ce qui viendra par la suite. Il se fait que, dans un certain sens, c'est précisément nous autres qui sommes, ainsi que la suite des événements va le prouver, la « génération prédestinée » du Grand Renversement : ceci étant, pour quelque temps encore, un secret.

(553) Lettre ultra-confidentielle à Gautier Decaen. De Paris, en date du 4 juillet 2005. Texte intégral.

« Cher camarade Gautier Decaen, le jour où vous êtes passé me voir chez moi (...) vers un nouvel Etat franco-allemand, il faudra donc envisager, dès maintenant, que la "nouvelle organisation" révolutionnaire grand-européenne soit, dès ses débuts, une organisation franco-allemande. Ce que vous êtes vous-même déjà en position d'organiser, sans plus attendre.

L'Allemagne, désormais, c'est la France, et la France, c'est l'Allemagne, l'Allemagne et la France représentant, ensemble, le cœur vivant et battant de la plus Grande Europe continentale, du Grand Continent eurasiatique, de notre Imperium Ultimum. Vous verrez, tout ce que nous allons devoir faire se fera comme de par soi-même, en quelque sorte "magiquement". L'Histoire elle-même, ce que Nietzsche appelait, lui, la "grande Histoire", se trouvant entièrement engagée dans le processus révolutionnaire en cours, et agissant comme le premier moyen mis en jeu par l'accomplissement du dessein impérial final providentiellement à l'œuvre.

Faut-il que je le dise ? Il y a -à présent tout comme par le passé - "quelque part au nord de l'Inde, au bord des plus vertigineux remparts polaires de l'être, une 'centrale occulte', 'transcendantale', 'supra-humaine', qui dirige médiumnique notre combat. C'est l'invisible qui décide du visible, et nous-mêmes, c'est depuis l'invisible que l'on nous commande, que l'on s'en rende compte ou pas.

Certes, je suis parfaitement conscient du fait que les choses dont je vous fais part dans ma présente correspondance risquent fortement de paraître hors de l'entendement commun, mais je n'y peux rien : il vient toujours un moment où ce qui ne devrait absolument pas être dit doit malgré tout être dit, afin que certaines choses puissent en venir à se faire, afin que l'on prenne conscience des dessous abyssaux de l'histoire - de notre propre histoire - en marche. Mais nous en reparlerons - il le faut - lors de nos prochaines rencontres qui, je l'espère, vont avoir lieu de plus en plus, à Paris ou ailleurs. De toutes les façons, il est désormais indéniable qu'il fallait - qu'il était voulu - "depuis les hauteurs" que nous nous rencontrions, afin que ce qui devait être fait en vienne à se faire, "à l'heure prévue". »

Cette lettre constitue déjà un « document politique » d'importance - peut-être même d'une extraordinaire importance - mais seul l'avenir dira s'il s'agit d'une authentique et vraie inspiration prophétique, de la *prédésignation* d'un destin appelé à profondément marquer la prochaine Histoire européenne. En ce qui me concerne, c'est bien de cette manière que j'ai ressenti l'émergence en moi de cette inspiration, comme une sorte d'éclat de lumière s'élevant irrationnellement des profondeurs ; en moi, mais qui n'était pas de moi.

La *prédésignation* prophétique aura toujours ses origines dans les gouffres nocturnes, irrationnels, « archaïques » d'une civilisation, d'un grand cycle en cours d'affirmation, et une fois qu'elle s'est fait déclarer comme telle par une « bouche d'ombre » de service, il lui faudra subir - par la suite - l'épreuve décisive de sa confrontation avec la « réalité des temps » à l'intérieur desquels elle sera tenue de se manifester : ou bien elle parviendra alors à y imposer un nouveau courant, une « nouvelle direction » dans l'historial visible ou invisible en cours, ou bien elle passera comme un mystérieux et tragique balbutiement des abîmes d'en dessous fallacieusement entrouverts. Car elle n'a qu'une existence probatoire, la *prédésignation* prophétique, elle ne décide que si elle-même est décidée, et « décidée de l'extérieur ».

(554) Une exemplification des plus représentatives du concept de *prédésignation* prophétique m'apparaît comme étant celle qui permettra d'éclairer d'un jour tranchant l'assemblage des destinées particulières - à l'état de *prédésignations* prophétiques - qui s'était trouvé à pied d'œuvre lors de la série de rencontres ayant eu lieu, dans les années tourmentées de 1916-1918, au camp allemand de prisonniers de guerre du fort d'Ingolstadt, dans la Haute-Bavière, sur les bords du Danube. Charles de Gaulle, le futur maréchal soviétique Toukhatchevski, Rémi Roure, etc. y ont passé leurs années de captivité.

Dans son journal de captivité, Rémy Roure fait état de la vision géopolitique tracée par le futur maréchal Toukhatchevsky devant Charles de Gaulle, concernant le chemin eurasiatique, le retour aux profondes « origines archaïques » que devrait emprunter la Russie « révolutionnaire », « rouge ». Il faut également noter que parmi les prisonniers d'Ingolstadt, il y avait à ce moment-là au moins trois autres noms qui, par la suite, ont marqué profondément l'histoire européenne du XX^e siècle ; des noms dont qu'il ne m'est pas possible d'indiquer ici. Il se fait aussi que le nonce apostolique à Berlin, Eugenio Pacelli, futur pape Pie XII, s'est rendu à Ingolstadt. Et que le commandant allemand du fort a joué par la suite un rôle décisif dans la prise du pouvoir par le parti national-socialiste.

Ainsi l'étrange nœud de rencontres prédésignantes qui, au cours des années 1916-1918, s'est constitué à Ingolstadt comme une très occulte « sphère d'influence », tournant sur elle-même, a-il réuni certains des protagonistes de la grande Histoire européenne du XX^e siècle, sans qu'aucun d'eux ait eu conscience de son destin dans ce *jeu-là*. Nœud de rencontres mobilisées par qui, ou par quoi ? Par quelle concentration astrale suprême, « polaire » ? Quelle conspiration dans l'invisible a agi alors ? Que s'est-il passé, dans les années 1916-1918, au fort d'Ingolstadt ? Le saura-t-on jamais ? Faut-il que j'écoute mes inavouables soupçons ? Depuis des années, j'essaie de me décider - sans y être encore arrivé - à écrire un livre substantiel sur le mystère des rencontres prédésignatives d'Ingolstadt durant les deux dernières années de la Grande Guerre.

(555) Avant la fin de la guerre, de Gaulle, Toukhatchevski, Pacelli, et tous les autres présents dans la forteresse d'Ingolstadt avaient pressenti, au plus profond de leur conscience, leur lointain « plan de carrière », les chemins de leur destinée secrètement préconçue. Les Mémoires de Rémy Roure le laissent entrevoir ; d'autres documents aussi. Des recherches restent encore à faire, je sais que des témoignages inédits existent. Aussi suis-je tenté de croire que ce mystérieux « rendez-vous d'Ingolstadt » avait été organisé « depuis les hauteurs » par de grands initiés supérieurs du Tibet - dont plus tard allait parler Jean Marquès-Rivière et la Société des Polaires, qui n'a pas du tout été ce que l'on a voulu faire croire.

(556) A Madrid, en 1945, échappé de justesse aux massacres de la « Libération », Jean Marquès-Rivière avait réussi à monter une organisation d'action politique civile et militaire qui suivait des objectifs de recherches stratégiques allant bien au-delà de la politique et même de la religion dans le sens courant du terme. Il disposait d'une bibliothèque fabuleuse, tout en donnant des cours, d'une manière à demi-clandestine, au ministère

de la Guerre, à de jeunes officiers choisis avec soin et suivant des critères confidentiels. Des cours auxquels se rendait parfois le chef de l'Etat-Major général, le général Munos-Grandes (qui, lui, s'intéressait surtout aux « mystères de l'Inde »).

Jean Marquès-Rivière pensait que, « en fin de compte », la franc-maçonnerie devait être dépositaire d'un « suprême secret », un grand secret, fondamentalement négatif, récessionnel, relevant du non-être ; mais, tout de même, un « suprême secret ». Il avait passé la seconde partie de sa vie à la recherche hagarde de ce « secret maçonnique » ; je ne crois pas qu'il ait trouvé ce qui l'obsédait d'une si intraitable manière. Je pense qu'il avait songé à entrer lui-même dans la maçonnerie, mais comment aurait-on pu l'y accepter ? De toutes les façons, il n'ignorait pas que, s'il trouvait ce secret, par cela même, il aurait « perdu son âme ».

Jean Marquès-Rivière avait longtemps poursuivi le projet d'une exposition antimaçonnique plus ou moins confidentielle, aux premier et deuxième étages d'un vieux palais madrilène noyé dans la verdure. Projet qui n'a jamais pu aboutir, alors que nous étions quelques-uns à savoir qu'il disposait d'un certain nombre de pièces vraiment extraordinaires, dont des têtes momifiées après des exécutions rituelles secrètes, etc. Le propre frère du Provincial des Jésuites espagnols était un militant de pointe de l'organisation. Il avait rejoint une des fractions madrilènes de l'OAS et était également un des piliers d'un certain carlisme révolutionnaire plus ou moins illégal, qui s'efforçait alors, sans trop de succès, d'infiltrer les structures politico-administrative du franquisme au pouvoir.

La transversalité des activités clandestines dans l'obéissance directe ou indirecte du groupe central de Jean Marquès-Rivière était en train d'aboutir à quelque chose de réellement décisif. Madrid, dans les années soixante, était le chaudron des sorcières de toutes les conspirations et contre-conspirations agissant aux marges du pouvoir. Quarante ans ont passé depuis mes rencontres conspiratives avec Jean Marquès-Rivière à Madrid, et j'ignore totalement ce qu'il est devenu. Est-il rentré en France ?

Quelque chose me dit que la figure de Jean Marquès-Rivière s'apprête à refaire spectralement surface dans ma vie, que le train de réverbérations occultes de son action contre-subversive ne va pas tarder à me rejoindre, là, maintenant. La *Brihadânyaka Upanishad* chantait, déjà, avec des paroles infiniment antérieures, l'étroit sentier ancien qui mène très loin, le « sentier arien » par lequel les contemplatifs, les connaissants de Brahma montent et deviennent des *Vimuktâh*, des Tout-Délivrés. Or, le sentier arien, c'est le chemin de l'être, alors que le sentier maçonnique suit le chemin du non-être. Mais quel est ce « suprême secret » maçonnique qui a tant mobilisé la vie de Jean Marquès-Rivière ?

(557) La carte de la « mission opérative » de la Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit :

« Parla présente, je m'adresse à toutes les personnes privées, groupements, institutions, sociétés ou administrations auxquelles la Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit, attachée à la "Comunidad del Sagrado Corazon de Jesús y del Corazon Inmaculado de Maria", de Ventador, Espagne, se trouvera en situation de demander, dans l'exercice de la mission spéciale que je lui ai moi-même confiée, le concours immédiat, le soutien ou le secours, pour confirmer que c'est bien moi-même qui, en ces circonstances, parle, personnellement, et les sollicite à travers elle. In Christo, Jean- Paul II. »

(538) Constance de L'horme, *L'Anneau sacré du Temple*, Editions Aquarius, Genève 1994. Que découvre-t-on dans ce document, qui s'entrouvre sur l'« autre monde » ? Un témoignage médiumnique fort particulier, allant loin, très loin, sur Marie-Antoinette et son temps. Yves Adrien m'affirme qu'il s'agit d'un livre rare, puissamment chargé, décisif en quelque sorte, dont il émane des influences singulières et qui dispose sans doute d'une destinée secrètement activante. Une « porte spectrale » :

« Puis la Reine se matérialisa d'une façon plus précise. Elle se présentait en grande tenue de cour, avec sur la tête un chapeau à plumes, et, assise, tenait un enfant sur ses genoux. Je reconnaissais dans cette vision la souveraine du somptueux tableau peint par Madame Vigée-Lebrun. Marie-Antoinette griffonnait à mon intention quelques mots sur un papier. Sur la feuille qu'elle me tendait, je lisais un nom entouré d'un cercle appuyé plusieurs fois ; ce nom était "Saint-Lo".

Le message se précisait : "Allez voir de ma part le comte de Saint-Lo et dites-lui qui vous envoie. Dites-lui de vous montrer la tombe au fond du jardin..." Sur cette tombe qui m'apparaissait, se tenait, figure symbolique, la Joconde. Elle portait, à la main gauche, un flambeau allumé à quatre branches en argent et, sur sa main droite, s'appuyait un aigle. La communication se termina sur ce mystère. »

(Dans ses voyances, Constance de L'horme dénonce, sur la foi des confessions médiumniques dont elle aurait bénéficié de la part de Madame Elisabeth, le marquis de La Fayette comme le véritable maître d'œuvre, ayant agi dans l'ombre, du massacre de la famille royale. Les émigrés étant parvenus à s'emparer de la personne du marquis de La Fayette, celui-ci connaîtra « des années de prison cruelle et misérable, de 1792 à 1797, quand Bonaparte le fera libérer. » Il sévira encore, par la suite, jusque sous Louis-Philippe. Longévité suspecte, due à la protection qui lui avait été assurée par ce que Madame Elisabeth appelait, dans ses entretiens médiumniques avec

Constance de L'homme, le « Serpent noir de la Révolution ». Le « Serpent noir de la Révolution » ? Le « Serpent noir » ? Voilà, *nous y sommes*. Il s'agit du déversement direct des enfers en ce monde-ci, soudain submergé, et qui vacillait déjà sur ses bases ; des massacres inépiables dont en premier lieu celui de la famille royale qui, en réalité, proclamait et accomplissait le *déicide*).

(539) Livres actuellement en lecture, qu'il me faut finir d'urgence ; après, je n'en aurai plus le temps. Je sais qu'en novembre prochain, je serai contraint à agir.

- Yves Adrien, *F pour Fantomisation*, Flammarion, Paris 2004
- Dominique Dubois, *fuies Bois* (1868-1943), ARQA, Marseille 2004
- Claudine Moine, *La Couturière mystique de Paris*, Téqui, Paris 1981
- Patrick Berlier, *La Société Angélique*, ARQA, Marseille 2004

(540) Dans sa lettre confidentielle *Faits & Documents*, Emmanuel Ratier, dont les sources se sont avérées toujours indiscutables, relève le fait que des pourparlers ultra-confidentiels se poursuivent, en ce moment même, au monastère de Montserrat, en Catalogne, entre des représentants du catholicisme et du judaïsme, dans le but d'un fléchissement (prévu d'avance comme tel) du catholicisme face à certaines positions du judaïsme, qui, tous comptes faits, espère finalement pouvoir résorber plus ou moins, en son sein, les développements à venir de celui-ci. Un vaste dessein occulte serait déjà à l'œuvre dans ce sens-là.

Déjà, sous le régime franquiste, le monastère de Montserrat était devenu, malgré l'état de répression permanente, un foyer clandestin des menées marxistes clandestines, communistes et socialistes, et de l'activisme séparatiste catalan ; lieu privilégié haut rencontres et d'entreprises de ligne antinationale soutenue, concertée et de plus en plus effective. Et même, en quelque sorte, de plus en plus à découvert.

Pour quelle obscure raison, une institution majeure du catholicisme traditionnel, mystique et inspiré d'en haut, vivant et agissant - comme celui de la communauté monastique originelle de Montserrat - en est-elle arrivée à se convertir, au fil des années, en son propre contraire, une sorte d'excroissance multipliant de tous les assujettissements possibles aux sollicitations du « mystère d'iniquité » ? Suspendu haut dans les airs, le grand cercle de fer noir enserrant l'espace disponible à l'intérieur de l'église conventuelle de Montserrat ne peut que figurer quelque chose, qu'en même temps *il ne faudrait surtout pas dire*.

J'ai quand même pu pénétrer l'effroyable secret lors de certaines retraites successives que j'ai moi-même entrepris de faire à Montserrat, accompagné

par M. M. et S. C., des camarades de Barcelone disposant de certaines accointances. Cependant, je n'ai toujours pas, à ce jour, compris la tolérance du régime franquiste à l'égard du foyer suractivé de subversions à l'œuvre dans l'enceinte du monastère de Montserrat.

Au cœur d'un paysage de montagne fabuleux, éclaté, pleine d'ombres insoumises, d'une prodigieuse puissance tellurique, un espace n'appartenant pas à ce monde, le site de Montserrat s'affirme - se dresse - comme une structure architectonique philosophale, rassemblant en lui une potentialité intemporelle de ressacs, de grandes ruptures, de grandes convulsions retenues. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais il me semble que le moment est venu pour, quels que puissent être les risques, essayer d'intervenir ; faire que ce qui paraît inchangeable soit transformé par n'importe quel moyen. Une sorte de pari irrationnel. « Nettoyer » Montserrat, c'est peut-être voulu d'en haut.

(540) J'ai déjeuné aujourd'hui, près de Suresnes, chez l'amiral D. ; était présent un des secrétaires politiques de l'ambassade de l'Inde à Paris et je crois bien que c'était voulu ; une rencontre discrètement organisée, je m'en étais aussitôt rendu compte. Pour le café est apparu un autre haut fonctionnaire de l'ambassade, un militaire en civil m'a-t-il semblé, élégant, très « britannique », un « contrôleur » qui sait se taire, avec une mèche blanche et la main gauche raide, infirmité qu'il parvenait à très bien cacher.

La Chine, m'a-t-on appris, met en place souterrainement mais en force un dispositif révolutionnaire islamiste recouvrant l'ensemble du territoire indien. Ce projet vise à déclencher à terme une guerre civile indienne aux dimensions du continent. En même temps, elle s'efforce de liquider toute velléité d'autonomie islamiste sur son propre territoire (ambiguïté spécifiquement chinoise). J'ai cru comprendre que les deux conseillers d'ambassade auraient voulu que (à travers nos « groupes géopolitiques » en action) je m'engage personnellement à propager, dans les milieux activistes européens, la thèse du complot continental islamiste anti-indien actuellement soutenu par la Chine. Ce que je ne manquerai pas de faire, l'Inde étant déjà partie prenante du dispositif de l'axe impérial grand- continental Paris-Berlin-Moscou-New Delhi-Tokyo. Il est donc de mon devoir militant le plus direct de donner cours à ces sollicitations politico- stratégiques indiennes, et même de m'y engager bien plus que ce que l'on me demande.

C'était une splendide journée d'automne tardif, sur les collines au-dessus de Paris, une journée ensoleillée avec de petites brumes subtiles dans l'air alangui. Vers les trois heures de l'après-midi vint se joindre à nous une jeune femme que je connaissais, Marie Prina, de l'office du tourisme d'Autriche à

Paris, dont je sais quelle est une proche de Renata Ferrero-Waldner, ministre des Affaires étrangères. Sa grande jeunesse, sa vive intelligence rieuse, sa beauté vraiment exceptionnelle provoquèrent un malaise inexplicable. Brusquement son arrivée venait de tout modifier.

Ayant vécu deux ans à New Delhi, Marie Prina est l'auteur d'un livre qui a fait du bruit, *Das neue Indien*. Partisane du précédent régime nationaliste actuellement délogé du pouvoir, elle y manifeste une dureté tranchante à l'égard de Sonia Gandhi, du Parti du Congrès et du gouvernement aux commandes du pays, ses attaques frisant même, par leur précision et leur violence, une ingérence inadmissible dans les affaires intérieures indiennes. Bien entendu, l'Inde lui ne lui a pas renouvelé son visa d'entrée.

Marie Prina ne faisait pas mystère de sa conviction que, désormais, la seule chance d'un redressement assuré du pays résidait entre les mains de ses forces armées, qu'il fallait avant tout mettre à la porte les conseillers atlantiques - et autres - pour les remplacer par des conseillers français, ou russes éventuellement. Nous en étions aux cognacs que l'amiral D. ne cessait de nous verser avec une sereine complaisance.

Assise dans un profond fauteuil, Marie Prina croisait sans cesse ses longues jambes fines et je me suis aperçu qu'elle avait une tache rouge sur la cuisse droite, une tache rouge en forme de A. Était-ce bien le « signe attendu » ? Qui sait ? Les deux conseillers et elle-même insistaient vivement pour que je leur fasse parvenir des exemplaires de mon dernier livre, *Vladimir Poutine et l'Eurasie*. « Je vous les ferai envoyer demain matin, » ai-je dit pour les rassurer. J'aurais certes voulu prendre rendez-vous avec elle, mais la présence des trois hommes m'en empêchait (et cela d'autant plus que je soupçonnais qu'il y avait quelque chose entre l'amiral et elle). Dommage. Il me fallait partir de suite, la voiture de l'amiral m'attendait en bas depuis plus d'une demi-heure.

(541) Un communiqué de l'association universitaire *Universitas Scholarum de l'université Frédéric II Hohenstaufen* de Naples :

« Il est prévu que, le 28 octobre 2003, à 16 h 30, aura lieu, à la faculté de Lettres et Philosophie de Naples, une rencontre publique sur le thème France- Allemagne-Russie, l'axe qui fait trembler Washington. Henri de Grossouvre, auteur du livre Paris-Berlin-Moscou, Géopolitique de l'indépendance européenne, sera présent, personnellement, à cette rencontre.

Henri de Grossouvre qui est actuellement conseiller du ministre de l'industrie française Laos, dirige aussi l'ADA (Agence pour le Développement de l'Alsace, entité qui détient un rôle central dans le développement de l'intégration européenne et de la coopération entre les pays de l'Union européenne), tout en se trouvant à la tête du Think Tank Forum Carolus, spécialisé dans la recherche stratégique de ligne géopolitique et géoéconomique. On rappellera

aussi que Henri de Grossouvre est le fils de l'ex-responsable des services de sécurité politique de François Mitterrand.

Cette convention grand-européenne a été organisée par l'association universitaire Universitas Scholarum de l'Université Frédéric II Hohenstaufen de Naples, en collaboration avec l'association culturelle Porta del Sud, l'association culturelle OIKOS et le centre d'études La Contea ».

Henri de Groussouvre continue sa percée, porteur d'une vision géopolitique grand-continentale qui engage l'avenir final de l'Europe et du Grand Continent eurasiatique. Son destin s'annonce comme très significatif.

(542) *Réfléchir et Agir*, n° 21, Automne 2003 :

« Sur une zone de 600 km de long, partagée entre l'Allemagne, l'Autriche, la Slovaquie et la Tchéquie, viennent d'être découverts des dizaines de temples édifiés il y a 7000 ans. L'un des temples les plus importants se trouve, quel symbole, sous la ville de Dresde. L'Europe est bien le berceau de la civilisation. » Un grand ensemble civilisationnel qu'il s'agit de savoir rapporter aux traces effacées des Constellations secrètes successivement régentes sur les hauteurs.

(543) Ce 28 octobre 2005, au parc de la Muette, rencontre, dans l'après-midi, avec Yves Adrien et Edouard Buralat. C'est un bien grand jour. Yves Adrien et moi nous nous surveillons, nous nous attendons depuis une trentaine d'années, sans que nous nous soyons, à ce jour, rencontrés. C'est le « noble voyageur », personnage hors du temps et des temps, « venu d'ailleurs », qui subit avec une indifférence affectée les stigmates transparents de son état de grâce, qui se trouve là, devant moi ; l'incroyable accomplissement, *tout arrive*. Un ange à double identité, noire et blanche, la blanche l'emportant de loin sur la noire qui, subtilement, ne sert que de faire-valoir. Cette ambiguïté est-elle autre chose qu'une étincelante voilure ?

Une grâce aristocratique le commande, impitoyablement ; selon un mot de Charles Dickens, elle « porte l'estampille du ciel », et sa soumission est la garantie de son excellence prédestinée. Une grâce aérienne commande à son être, à tout instant. Et c'est sans doute ce qui crée un certain malaise, une certaine peur. Sans cesse il impose à ce monde une présence étrangère, d'outre-monde. Qui sont ses étranges, ses mystérieuses protections occultes, qui parviennent à le maintenir hors des atteintes des « centrales du Chaos » ? Un jour, on saura peut-être qui était Yves Adrien, mais ce sera trop tard, bien trop tard.

En attendant, il est chose certaine que les opérations confidentielles dont il a la charge en ce monde contribuent à rétablir en permanence les déficiences imposées à celui-ci par les ténèbres menant leurs jeux cachés. Sa vraie patrie n'est-elle pas quelque part du côté de la constellation d'Orion ? Ce qu'il faut

savoir, c'est que les temps d'Orion reviennent, et ceux de ses anciennes zones d'influence religieuse et civilisationnelle ; et qu'il ne s'agit pas seulement de l'Égypte, mais aussi du cœur irradiant de l'Eurasie, de la « Grande Europe ».

(464) Yves Adrien m'a confié qu'il ne se séparait jamais d'une petite image de sainte Thérèse de Lisieux la représentant sur son lit de mort, les yeux clos, la bouche entrouverte, on dirait qu'elle respire encore ; le visage secrètement brûlé, comme taché par la grande fièvre de la mort ; au-dessous de l'image, une brève citation des écrits de la sainte : « ...ô mon Dieu, vous avez dépassé mon attente ». La même image de Thérèse n'a pas un seul instant quitté, depuis une trentaine d'années et plus, ma table de chevet.

Nous autres, l'« armée clandestine » des dévots inconditionnels de sainte Thérèse de Lisieux, constituons actuellement une des armatures les plus sûres de l'Eglise, le visage de la petite sainte illuminant nos vies en profondeur, comme un vivant soleil de grâce. Comme une garantie de salut, de victoire d'avance acquise par sa veille toute-puissante. Je ne peux encore en être certain, mais il se peut que cette nuit même - la nuit du 8 au 9 novembre 2005 - sainte Thérèse m'ait enfin accordé son pardon, (ce mystérieux pardon serait-il à mettre en relation avec ma rencontre avec Yves Adrien ? *Je me le demande.*)

(543) Comme, rêveur, je regardais au loin, par-dessus les toits d'Auteuil et le bois de Boulogne, les collines de Saint-Cloud estompées par les brumes tardives du matin, j'ai soudain compris, dans une fulguration venue de l'intérieur, quel était le secret du nœud, du coup d'arrêt et de renversement total qui devait résoudre l'actuel désastre de l'histoire européenne à sa fin conclusionnelle. J'ai compris que l'acte contre-fondationnel suprême, qui sera, en fait, un acte de refondation, ne saurait être autre - au stade terminal de la sombre et terrifiante involution de l'histoire occidentale dans sa course vers les précipices ultimes - que celui de l'élévation à l'autel, par l'Eglise romaine, de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Acte révolutionnaire s'il en fut, dans le vrai sens du terme, qui est celui du retour assumptionnel de la spirale des temps à son propre point de départ.

(1) C'est à travers l'opération de haute magie infernale qu'a été en réalité la so-disant « Révolution française », et par le meurtre rituel qu'a été le régicide perpétré sur les personnes sacrées de Louis XVI et de Marie-Antoinette, que la Puissance des ténèbres est parvenue à briser la muraille défensive du noyau eucharistique vivant de l'histoire occidentale à sa fin, et a donné libre cours à l'investissement de l'espace intérieur de ce noyau par les puissances nocturnes et le chaos en marche vers l'institution subversive de l'actuelle anti-Histoire en place, et de l'anti-Règne qui en constitue la concrétisation finale, *l'incarnation* dans le visible et dans l'invisible.

(566) Révérend Père Gauthier, dans *Le Grand Monarque et l'Antéchrist*, Editions Godefroy de Bouillon, Paris 2001 :

« Ces papes resteront trop longtemps en Avignon pour n'avoir pas eu l'intention d'y édifier une demeure digne de les abriter ; celle-ci achevée, elle présente depuis lors (encore aujourd'hui) sept tours. Et dans ce palais se sont succédé sept papes ! Qui ont trôné durant soixante-dix ans. Il y a mieux : Avignon possède sept paroisses, sept couvents, sept hôpitaux, sept palais, sept collèges, sept portes, sept cours de justice, et sept places publiques ! »

Cela intéressera à coup sûr, et bien vivement, Richard Kitaëff et les autres tenants souterrains actuels du « nouveau Vaucluse ».

(567) A l'aube, brusquement, de terribles difficultés de respiration. A genoux dans mon lit défait, j'essayais désespérément de retrouver mon souffle, déjà je commençais à paniquer. Une sorte de vertige obscur s'empare de moi, je me rends compte du fait que je suis en train de perdre conscience. Au bout d'une dizaine de minutes de cauchemar, le processus se met à baisser lentement d'intensité. Quelle abominable entité noire vient me *visiter de l'intérieur* ? Est-ce un avertissement ? Peut-être faut-il que je le croie, mais je n'en suis pas sûr. Quelque chose en moi m'interdit d'y penser, *m'en éloigne*.

(568) Au sujet de mon dernier roman, *Dans la forêt de Fontainebleau*. En ces épouvantables dernières heures d'agonie de la France poussée au bord de l'abîme, une seule question reste encore pertinente : l'identité encore interdite du futur sauveur de la France de la fin, de la France secrète. Ce livre apporte à cette question une double réponse. Une réponse symbolique, liée au mystère de la réapparition de Louis XVII, « qui se cache quelque part dans la forêt de Fontainebleau », et une réponse activiste et conspirationnelle concernant l'identité du prétendant inconnu qui s'apprête à assumer révolutionnairement sa destinée eschatologique ; identité que l'on peut éventuellement entrevoir par l'intermédiaire d'une lecture inspirée de ce roman, qui n'est en définitive qu'une arme de combat suprahistorique total.

L'AIGLE À TROIS TÊTES

Il marchait et il était sûr de parvenir à la Cité Ecarlate. Un temps, il suivit le fleuve qui allait perpétuellement droit. Lorsque les eaux se révoltèrent en fées et se mêlèrent à la suavité du jour, il continua à se perdre dans la bonne direction.

Arnaud Bordes, *Voir la Vierge*.

(1942) L'Angleterre décide le début de ses bombardements de terreur sur l'Allemagne. A Londres, le ministre de l'Air, Charles Portai, déclare : « Il est clair que nos cibles en Allemagne doivent être les zones d'habitation et non, par exemple, les chantiers navals ou les industries de l'aviation. »

(1945) Churchill déclare aux Communes : « Les Polonais doivent pouvoir s'approprier eux-mêmes autant de terres allemandes qu'ils le voudront. Je suis conscient que beaucoup d'Anglais seront choqués par l'idée qu'on puisse transférer par la force tant de millions d'êtres humains. Moi je ne suis pas choqué du tout. Nous avons déjà tué six à sept millions d'Allemands, ce qui fait qu'il y a de la place en Allemagne pour les Allemands vivant dans ces régions de l'Est ». (*Eléments*, printemps 2006)

(570) « Je viens d'acheter, me disait il y a quelques jours Yves Adrien, un vieil et mystérieux appartement au rez-de-chaussée, quai de Bourbon, à la pointe de Saint-Louis-en-l'île. Un de mes plus anciens rêves s'est ainsi finalement trouvé accompli, et j'y vois aussi comme un redoutable signe des temps. »

Yves Adrien a donc réussi à prendre pied dans l'île Saint-Louis, à nouveau ; et à *l'endroit même*. On assiste là au dispositif de la mise en place du *ritorno dei tempi*, et du passage à la limite que cette opération théurgique supérieure implique chaque fois qu'elle parvient à avoir lieu. Il s'y réinstalle.

(571) De passage à Paris, la princesse Gloria R. - sœur Jeanne du Très Précieux Sang - me reçoit dans le somptueux appartement de sa cousine, boulevard Lannes. Protégée personnellement, pendant les dernières années

du pontificat de Jean-Paul II, par Mgr Stanislaw Dziwisz, 1 « ombre du pape » et futur cardinal-archevêque de Cracovie, sœur Jeanne du Très Précieux Sang s'est trouvée être fort proche du « cercle intérieur » du souverain pontife régnant, qui l'avait chargée de plusieurs missions confidentielles d'importance, aux Etats-Unis, en Autriche et en Pologne ; en France aussi, tout récemment. Approchant de la quarantaine, elle est d'une jeunesse et d'une beauté rayonnantes, miraculeuses en quelque sorte, et d'une très exceptionnelle prestance. Une étrange complicité nous lie, et une fidélité aussi agissante que secrète, très secrète.

Cette fois-ci, elle va devoir rester à Paris au moins une dizaine de jours, ce qui fait que l'on va sans doute se revoir. En plus, tant quelle sera boulevard Lannes, on sera presque voisins : moins de dix minutes en voiture. Légèrement maquillée, elle est fort élégante, en civil, dans son tailleur court en soie noire.

-...Est-ce que j'ai la berlue, lui dis-je, je vois que tu portes une alliance... non, je n'y crois pas, tu ne peux pas être mariée... à moins qu'il ne te faille faire semblant, qui sait pour quelle raison inavouable...

-...Tiens ! Tu ne le savais donc pas ? Je suis mariée, moi... et depuis une dizaine d'années... mariée avec le Verbe de Dieu... mariée pour toute l'éternité...

(572) Elle s'obstinait à donner le change, mais je la connaissais quand même assez pour me rendre compte qu'elle n'était pas dans son assiette, qu'elle se trouvait en proie à une profonde inquiétude qui la rongeaient silencieusement, lui interdisant d'avoir accès à sa paix intérieure. Elle finit par me faire part de ce qui la troublait ainsi. Une grande vague de ténèbres empuanties venait de s'abattre sur le Vatican ; les structures gauchistes clandestines agissent sur place, dans l'ombre, contrôlent de l'intérieur, bloquent en permanence le pouvoir central de l'Eglise. Elles sont en train d'engager, à l'heure actuelle, la « grande offensive finale » que Jean-Paul II était parvenu à contenir pendant si longtemps et avec tant de peine. Même les armatures hiérarchiques intérieures de l'Eglise sont en train de céder.

C'est aussi le moment où l'ancien archevêque de Milan, le cardinal Carlo Maria Martini, aujourd'hui réfugié en Israël, se laisse donner le rôle d'« antipape », adoptant dans ses déclarations officielles, systématiquement, le contre-pied de l'enseignement régulier de l'Eglise, épousant toutes les démenches gauchistes ou pire même, depuis l'avortement légal, l'adoption d'enfants par les couples homosexuels et l'euthanasie jusqu'au retour à la « théologie de la libération », l'objectif n'étant autre que celui d'installer une Contre-Eglise au sein même de l'Eglise.

De plus en plus seul, Benoît XVI ne peut rien faire d'autre que se replier défensivement, céder - ou faire semblant de céder - le terrain à l'extérieur pour mieux pouvoir se donner le temps de se concentrer sur le combat intérieur, sur le combat porté en termes de sainteté exclusivement. Le crépuscule annoncé de l'Eglise romaine obscurcit déjà les cieus au-dessus de la Ville sainte. Il n'empêche. Quel est le « grand secret » de Benoît XVI, la raison de son actuel immobilisme, le fait d'avoir en quelque sorte déjà *décroché* ?

En effet, une rumeur persistante hante actuellement, comme par réverbération, un certain étage réservé du Vatican, selon laquelle Benoît XVI aurait eu une suprême révélation personnelle concernant un « prochain événement », absolument inattendu, absolument inconcevable. Un événement de dimensions et d'importance suprahistoriques, « cosmique », engageant la marche même de l'Eglise, destiné à changer la conscience de ce monde et jusqu'au sens même de l'histoire ; un événement qui risque d'avoir lieu, déjà, à l'été 2006. Un événement face auquel tout projet en cours semblerait dérisoire, superflu, et dans l'attente duquel il faut ralentir, suspendre toute initiative, « retenir sa respiration ». Désormais, tout devient expectative mystique totale. « Il se fit alors dans les cieus environ une demi- heure de silence, » dit l'Apocalypse de saint Jean. Une demi-heure de silence, ou d'attente.

- ...Alors, dis-moi. M'as-tu comprise, entièrement comprise? As- tu compris ce que cela veut dire, *tout cela* ? Car il y a toujours plusieurs compréhensions, quand les mots ne veulent, ni ne peuvent plus rien dire. Tu viens là d'être détenteur d'un...

- ..Non, tais-toi maintenant, dis-je... Plus un seul mot... N'éreintons pas trop le terrible secret dont tu viens de me faire part... Quant à moi, je suis sûr d'avoir tout saisi de tes dires... Tu as été chargée de faire retentir très confidentiellement cette extraordinaire nouvelle concernant Benoît XVI dans certains cercles des nôtres, en Europe et aux Etats-Unis...

- ...Et pourtant, tu vois, *ce n'est pas encore tout*, continua-t-elle.

- ..Qu'est-ce que tu crois, je l'avais déjà compris... alors fais-moi savoir le reste aussi, c'est le moment...

D'une pâleur mortelle, agrippée à la nappe, elle semblait sur le point de défaillir. Le soleil de l'après-midi faisait flamboyer les grandes vitres de la salle à manger. Je lui versai du champagne.

(573) Il a encore une fois frappé, le maire de Tokyo, Shintaro Ishihara, auteur, entre autres, d'un livre à succès, *Le Japon qui sait dire non*, ainsi que d'un roman aux thèses de combat non-conformistes, ultra-nationalistes et traditionnelles, *La saison du soleil*. Lors de l'inauguration d'une exposition

de la très parisienne fondation Cartier dans sa capitale, Ishihara n'a pas hésité à qualifier l'« art contemporain » de « nul », a dénigré les œuvres exposées et laissé entendre que la culture japonaise était « supérieure à la culture occidentale ». Ces propos d'extrême-droite ont puissamment choqué, « sidéré » une partie de l'assistance, la fine fleur des intellectuels gauchistes présents, « traîtres dans l'âme et dégénérés, pourris jusqu'à la moelle » par l'aliénation mondialiste du « gouffre noir » de l'archipel de la Sonde.

Dans le contexte actuel, les déclarations révolutionnaires de Shintaro Ishihara prennent une dimension immédiatement active, une réalité symboliquement opérative, dépassant de loin le seul domaine de l'art contemporain. Car le drame implicite du Premier ministre Junichiro Koizumi réside dans l'impossibilité objective où se trouve actuellement le Japon d'assumer l'effort nécessaire à l'immense mobilisation économique et politico-sociale demandée par l'accroissement à terme de ses forces armées actuelles au niveau exigé par le retour à la situation qui était la sienne dans les années quarante, dans le Pacifique, face à la Chine et au Sud-Est asiatique. Seul un sursaut révolutionnaire d'ouverture nationale peut encore redresser la situation négative qui est actuellement celle du Japon. Un retour révolutionnaire à la conscience transcendante de son propre destin impérial, « solaire », « eschatologique ».

(574) Les Etats-Unis et le Japon ont signé, le 1^{er} mai 2006, à Washington, un nouvel accord sur le redéploiement des troupes américaines stationnées dans l'archipel. Accord se traduisant par une plus profonde intégration des forces d'autodéfense japonaises au système stratégique américain en place, et surtout par l'installation d'un « centre de commandement intégré » situé à Zama, à l'ouest de Tokyo. Ce qui changera totalement la donne dans le Pacifique.

Le quartier général du 1^{er} corps d'armée américain, actuellement à Fort- Lewis, dans l'Etat de Washington, sera déplacé et intégré au commandement conjoint américano-nippon de Zama. Ce « commandement intégré » deviendra le centre névralgique en cas de crise dans la péninsule coréenne ou en relation avec la situation de Taïwan. Et dans certaines autres conjonctures aussi. De nouvelles directives, des *guidelines*, sont prévues, élargissant la coopération opérationnelle américano-japonaise concernant les missiles balistiques, la lutte antiterroriste et les crises internationales (ainsi qu'un certain nombre de clauses secrètes).

L'objectif confidentiel fondamental de la grande entreprise politico- stratégique poursuivie par Junichiro Koizumi sur deux niveaux - le niveau visible, et le niveau souterrain - reste celui d'amener le Japon à retrouver intégralement - voire à dépasser - son ancien statut de superpuissance dans

l'Est du continent, par rapport à la Chine et à l'ensemble des puissances du Sud-Est asiatique. Pour cela, il lui faudrait pouvoir s'appuyer sur une puissance économique et industrielle surdimensionnée, dont non seulement il ne dispose plus, mais qu'il ne peut même pas envisager, vu les conditions actuelles, de reconstituer dans les termes d'une échéance prévisible.

Junichiro Koizumi se trouve donc dans l'obligation de continuer à jouer à fond la carte américaine, afin de franchir les étapes successives de la période critique actuelle et, ultérieurement, atteindre le « niveau ultime » exigé par ses grands desseins géopolitiques continentaux et planétaires. Il déploie confidentiellement une somme d'efforts insoupçonnable pour replacer le Japon sur la ligne de son plus grand, de son *ultime destin*. C'est très certainement dans ses pèlerinages au sanctuaire de Yasukuni qu'il arrive à trouver le souffle nécessaire à la poursuite de son entreprise de salut suprahistorique.

(270) Le moment est sans doute venu de se souvenir des desseins visionnaires de saint Maximilien Kolbe, qui avait lui-même passé quelques années bien remplies au pays du Soleil Levant, où il avait réussi à installer une mission catholique fort active en un lieu qui par la suite allait être nucléarisé par l'US Air Force.

Nous sommes quelques-uns à savoir que, vers la fin de sa vie, saint Maximilien Kolbe avait été prophétiquement hanté par le pressentiment d'un « grand avenir catholique » du Japon, et aussi de l'Inde, quelque chose comme un mystérieux « recommencement asiatique » du catholicisme. Ce qu'il entrevoyait dans la perspective intérieure de sa foi illuminée, ce n'est pas tellement une simple conversion conventionnelle du Japon et de l'Inde au catholicisme, mais un renouveau transfigurant à venir, issu des croyances anciennes du Japon et de l'Inde, de leurs tréfonds religieux antérieurs, archaïques, préoriginels, renouveau devant se produire à travers une mystérieuse « ouverture » qui se ferait, le moment venu, et devant se faire, le *moment venu*, au cœur d'un certain « catholicisme » de la fin, un « catholicisme d'au-delà de l'Histoire », qui sera le catholicisme de notre *Imperium Ultimum*.

(271) Le renouveau spirituel fondamental du Japon d'aujourd'hui exigeant son retour vers ses propres origines antérieures, vers ses retrouvailles nuptiales avec la grande déesse des prérecommencements, Amaterasu, ce n'est que ces retrouvailles une fois consommées - consommées à nouveau - que le parcours de son futur engagement catholique pourra prétendre avoir effectivement lieu, à travers la transfiguration sophianique de la déesse Amaterasu et l'apparition de la nouvelle religion cosmique mariale,

la religion de l'Apocalypse (« Un signe grandiose apparut dans le ciel : une femme que le soleil enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête »).

Un dispositif analogue devra aussi se trouver enclenché, en temps dû, par le processus de la future venue de l'Inde vers le catholicisme de la fin, processus dont saint Maximilien Kolbe avait pressenti la mise en marche encore souterraine, clandestine, mais déjà décidée sur les ultimes hauteurs polaires de l'être. Il faudrait qu'à ce sujet on se souvienne de la troublante rencontre qu'avait faite saint Maximilien Kolbe à bord du bateau qui l'amenait vers le Japon, la rencontre providentielle avec un représentant de la plus haute tradition occulte de l'hindouisme actuel et de toujours - dont la teneur essentielle l'avait puissamment conforté dans sa vision prophétique des destinées religieuses finales de l'Inde. Quelque part, *tout se sait d'avance* par ce qu'il est convenu d'appeler le *petit nombre*.

(272) Tenir compte aussi du fait que, dans le *Cahier Jean Parvulesco*, publié en 1989 par les Editions des Nouvelles Littératures européennes, j'avais moi-même été amené à faire paraître, sous la forme d'un long poème intitulé *Que le Japon vive et revive dix mille ans*, un document hautement chiffré, livrant l'ensemble des clefs doctrinales, théurgiques et rituelles nécessaires à l'approche de la figure cosmogonique et régnante d'Amaterasu considérée dans son dévoilement nuptial suivant l'identité sophianique ultime de Marie. Car déjà l'ombre de celle-ci s'étend secrètement au-dessus de l'archipel du Soleil Levant.

(273) L'histoire intérieure de notre univers, dans sa double identité visible et invisible, n'est-elle pas la longue, la très longue histoire du dévoilement dogmatique progressif - encore en cours à l'heure actuelle - du mystère irradiant de Marie, de la figure divinissime de *Maria Ultima* ?

(274) Malgré l'extraordinaire ampleur providentielle du pontificat de Jean-Paul II dans son ensemble, ne pas oublier que celui-ci a débuté par la double défaite totale, inconditionnelle de son vaste projet de « nouvelle évangélisation de l'Europe », ainsi que de son dessein concernant la réintégration finale du catholicisme et de l'orthodoxie dans une seule religion européenne grand-continentale. Or, on ne l'ignore plus, c'est la conspiration des évêques européens qui se trouve à l'origine du non-aboutissement du projet de Jean-Paul II concernant la « nouvelle évangélisation de l'Europe », la « nouvelle Europe de l'Esprit ».

Ceux-ci n'ont pas hésité à dresser la menace d'une obstruction généralisée si Jean-Paul II s'obstinait à maintenir son projet, craignant qu'un

renouvellement profond, revivifiant, « révolutionnaire » de la foi catholique en Europe les prive de leur actuelle mainmise gauchiste, socialisante, sur Je* disponibilités religieuses du continent européen. Un des plus épouvantable* mystères des temps présents reste celui de cet aveuglement, de la haute trahison des évêques contre Rome jusqu'à tenter d'empêcher le pape d'exercer sa légitime autorité en provenance d'en haut, jusqu'à s'employer à déjouer, à défaire séditionnellement ses projets. L'anti-Rome est déjà en Rome.

La tragédie que l'Eglise actuelle subit de plein fouet est celle de la défection des évêques, prisonniers des fausses évidences concernant l'obscurcissement si ce n'est l'extinction même de la foi, assujettis aux tentations infernales qui s'adressent directement à l'Eglise en marche. Cet état des choses constitue la sombre caractéristique de ces « temps de la Fin » qui sont les nôtres. Ainsi se fait-il qu'à l'heure présente les combats d'arrière-garde de la foi et de la juste fidélité vivante ont lieu à l'intérieur même de l'Eglise, dans ses structures de plus en plus assiégées sournoisement, par ceux-là mêmes qui se trouvent en charge de sa défense. C'est à l'intérieur même de l'Eglise qu'il faut à présent combattre les agissements à peine déguisés du mystère d'iniquité.

(275) Sous le titre « Les kabbalistes attendent leur antéchrist », *La Lettre d'informations Economiques Stratégiques Internationales* (LIESI), paraissant à Châteauneuf (France), écrivait le 31 mars 2006 :

« Peu de temps avant les élections anticipées israéliennes, les agences de presse d'Israël annoncèrent la mort du Rav Itzhak Kadouri, le 2 janvier à Jérusalem. La rédaction de LIESI a retenu les informations suivantes : "Quelques jours auparavant, dans un sursaut, il aurait transmis à ceux qui se trouvaient à son chevet un dernier message des plus surprenants." Selon des proches qui se trouvaient parmi eux, le Rav Kadouri (l'un des maîtres du judaïsme séfardite) aurait déclaré en hébreu : "Les kabbalistes analyseront mes récentes déclarations concernant la rédemption et Meshia'h (Messie) et révéleront le nom secret de Meshia'h qui m'a été dévoilé le 9 Hechvan 5764 (4 novembre 2003)." Le Rav Kadouri a affirmé avoir rencontré personnellement Meshia'h. "Il n'arrivera pas en disant : Je suis Meshia'h, donnez-moi les rênes. Ce seront plutôt les Kabbalistes qui découvriront son nom secret au travers des codes que j'ai dévoilés, et la nation lui demandera de la diriger." Après ces déclarations, une cérémonie aurait eu lieu en présence de quatre personnes au cours de laquelle le Rav Kadouri aurait murmuré à l'une d'entre elles des codes cabalistiques. Le nom de cette personne n'a pas été dévoilé. »

En 1990 avait eu lieu une mémorable rencontre entre le rav Kadouri et le rabbi des loubavitch, au cours de laquelle les deux hautes personnalités religieuses juives avaient échangé une interminable poignée de main, et

s'étaient ouvertement entretenues de l'« imminente venue de Meshia'h ». Le rabbi des loubavitch avait rappelé au rav Kadouri que la signification même de son nom évoquait une influence spirituelle sur l'ensemble du monde (« Kadour », en hébreu, signifie « globe »).

(276) Mgr Jérôme Beau et Mgr Jean-Yves Nahmias, tous deux âgés de 48 ans, ont été nommés évêques auxiliaires de Paris auprès de l'archevêque André Vingt-Trois par Benoît XVI. Avec Mgr Pierre d'Ornelles et Mgr Philippe Pollien, cette nomination porte à quatre leur nombre dans la capitale. Se situant au centre polaire du carré sacerdotal sacré constitué par les quatre éléments de sa garde spirituelle rapprochée - Mgrs Pierre d'Ornelles, Philippe Pollien, Jérôme Beau et Jean-Yves Nahmias - l'archevêque de Paris André Vingt-Trois peut se consacrer entièrement à la tâche spéciale décisive pour laquelle il sait avoir été choisi par Jean-Paul II, disposant de Notre-Dame de Paris comme sanctuaire de soutien offensif et d'irradiation protectrice immédiate. Je crois à ce que l'archevêque André Vingt-Trois est en train de faire, dans le plus extrême secret opératif, j'y crois vivement. Mais ce que j'ai été amené à croire à ce sujet, je ne peux pas le dire et ne le dirai pas (6.VI.2006).

(581) Les vagues successives de canicule qui viennent de submerger à présent le continent européen ne sont pas sans comporter une signification cachée, qu'au fond de moi je n'arrive pas à ne pas craindre. L'apparition de ces dragons de feu au tréfonds des cieux ne me dit rien qui vaille, ni la sauvage renégade de leurs souffles incendiaires. Qui manipule donc ces aveuglants embrasements au-dessus de nous ?

(582) Lors de la prise du pouvoir par les nôtres, deux objectifs symboliquement prioritaires : faire démolir immédiatement la Tour Eiffel et le Centre Beaubourg.

(583) Jean-Marc Tisserant, *Les Fils de la veuve* (La Différence, 2005) :

« 26 septembre. Le parvis du Centre Beaubourg ressemble à une cour des Miracles. Quant à l'usine à gaz elle-même, cette déchetterie de la post-Histoire, ce haut lieu de "culture" standardisée pour lobotomisés à roulettes, elle me me paraît symboliser parfaitement la dégénérescence d'une civilisation. »

La « dégénérescence d'une civilisation » au stade final de son agonie minable.

(584) Long coup de fil nocturne de « Florent Nodier », depuis Caracas. Excellentes nouvelles : Hugo Chavez serait décidé à poursuivre « jusqu'au

bout » son entreprise révolutionnaire continentale latino-américaine et « planétaire ». « Rien ne l'arrêtera ». Un intense mouvement sismique parcourt souterrainement le continent latino-américain ; à présent tout est possible. Le sens de l'histoire est-il réellement en train de changer ? Je suis moi-même en train de faire un long article là-dessus où je n'hésite pas à dire ce qu'il ne faut pas dire (« Le nouveau tournant de l'Amérique latine »). En fait, je me sens à nouveau tout proche de certaines décisions irrévocables, dangereuses, irrationnelles. Je ne connais que trop cette secrète nausée métallique de l'action qui s'annonce, qui s'impose.

(586) Sombre jour avec des nuages bas, fuyants et pluie froide. Déjeuner tardif à la Brasserie Lorraine, place des Ternes, avec deux camarades récemment de retour d'un voyage de travail de deux mois en Russie. Ils me font état de la situation politique à Moscou au plus haut échelon, au niveau du président Vladimir Poutine et de son plus proche entourage,

Si celui-ci a été, à un moment donné, entièrement décidé à jouer à fond et très sincèrement la carte de la plus Grande Europe continentale, engagée par l'axe géopolitique révolutionnaire Paris-Berlin-Moscou-New Delhi- Tokyo, son attitude a quelque peu changé à la suite des modifications de la situation politique en Europe, avec l'échec du référendum sur la Constitution européenne et la défaite électorale du chancelier Gerhard Schroeder en Allemagne. Certes, Vladimir Poutine entend toujours engager la Russie dans le parcours révolutionnaire métapolitique de la mise en place de la plus Grande Europe continentale, « eurasiennne », mais pour cela il faudrait que la Russie s'y trouve étroitement accompagnée par l'Europe tout entière, l'Europe de l'Ouest et celle de l'Est.

Or, si à la lumière des récents événements politiques survenus en Europe, il n'est plus possible de compter sur une participation européenne assurée au niveau des Etats, au moins faudrait-il pouvoir compter sur l'appui de certaines formations politiques révolutionnaires européennes, de groupes d'action d'orientation géopolitique grand-continentale, intégrant une organisation européenne transnationale, que l'on pourrait appeler l'« Organisation » (et que, dans nos milieux, on appelle déjà ainsi). C'est donc l'« Organisation » qui, dans la vision actuelle du Kremlin, devrait représenter la partie européenne de l'axe géopolitique grand-continentale d'horizon impérial, « eurasiatique », Paris-Berlin-Moscou-New Delhi-Tokyo. La Russie attend donc que nous autres, militants nationaux-révolutionnaires grand-européens, prenions sur nous de mettre en place l'« Organisation » sans plus attendre. Tel est le problème du jour, et les choses étant ce qu'elles sont, ce n'est point un mince problème. Il nous revient de l'assumer, face à la « grande histoire » en cours.

(588) Le quotidien romain *Rinascita* publie, dans son numéro du 27 juillet 2006, les « notes confidentielles » inédites qu'avait prises Benito Mussolini lors de sa détention dans l'île de la Maddalena, après son arrestation du 25 avril 1943 :

*Tutto quanta accadde doveva
accadere perché se non doveva
accadere, non sarebbe accaduto*

C'est par cette phrase fort mystérieuse, « gnostique », porteuse d'un message caché, que débudent ces « notes confidentielles » de la Maddalena, à valeur testamentaire. Il s'agit là de la « séparation initiatique de l'histoire ».

(589) La pénétrante, l'étrange magie des jardins du Ranelagh, que l'on appelle aussi - je crois - le parc de la Muette. Cet espace secrètement surqualifié bénéficie du voisinage immédiat du bois de Boulogne - dont seule la largeur du boulevard Suchet le sépare - ainsi que de la présence, fort significative aussi, du chemin résiduel de l'ancienne ligne de Petite Ceinture, ensauvagé, entièrement recouvert d'une haute végétation foisonnante, nocturnement hantée, qui en accompagne le contour depuis la chaussée de la Muette jusqu'au boulevard Suchet.

Ces trois espaces verts de l'Ouest parisien - les jardins du Ranelagh, le bois de Boulogne, l'ancienne ligne de chemin de fer à l'abandon - jouissent d'une situation particulière, qui cache des galeries, des architectures et des demeures antérieures, oubliées, *interdites*, qui, en fait, n'ont jamais eu à supporter la moindre construction en surface ; sauf la Petite Ceinture, au statut plus équivoque.

Effet d'un dédoublement spectral des lieux, le promeneur qui, vers le milieu de la nuit ou tôt le matin parcourt d'une manière entendue les allées désertiques des jardins du Ranelagh, subit les assauts successifs de certaines influences métapsychiques en provenance d'un redoutable ailleurs, d'ombres enveloppantes, des chuchotements, des demi-présences suspectes et des sollicitations souvent dangereuses, *inévitables*. Je ne sais si je peux en dire plus. J'y ai connu quantité d'incidents.

Je citerai néanmoins cette inquiétante dame, grande, svelte, au visage indiscernable, qui ne me paraissait pas tout à fait inconnue, s'abritant sous un ample manteau de soie noire. Venue lentement à ma rencontre, elle m'obligea, je ne sais comment, à la suivre tout le long de l'allée centrale jusqu'au fond du parc où, brusquement, elle disparut, s'évanouissant dans les airs. Faut-il que j'évoque aussi la bande de tissu rose d'une longueur de peut-être une dizaine de mètres, qui, suspendue dans l'air, ondulait doucement, tout en essayant d'une manière fort discrète, sournoise, de m'envelopper, par un lent mouvement circulaire, de la tête aux genoux ? J'avais eu toutes les peines du monde à m'en débarrasser.

(590) Tout coïncide ? Ce 6 août 2006, *dimanche de la Transfiguration*. Dans le clair-obscur de la première aube, une angélique voix s'exclame, au-dessus de moi : « *La merveilleuse lumière de Ton Visage a jailli des Montagnes Eternelles.* » Les « anciens temps » seraient-ils de retour ? L'heure tranchante est-elle proche ? Considérant la Foi, la Charité et l'Espérance, qu'en sera-t-il, maintenant, de nous ? L'étouffement et le vertige me terrassent. J'ai peur. Si je sais qu'à présent je vais connaître mon jugement, l'ultime issue de celui-ci, je ne la connais pas encore. Et il en sera ainsi *jusqu'au dernier instant*. Quelle sombre et immense pitié que ma vie, qui n'a été dans son entier qu'un long et indéchiffrable cauchemar de chaque jour !

Tu seras rétabli, Isaïe, 44/28. J'avoue que j'ai longtemps eu foi en cette promesse prophétique, mais, cheminant dans les ténèbres, ma foi s'est affaiblie progressivement. Dépouillé de tout, jusqu'à la nudité finale. De toutes les façons, d'ici demain je saurai à quoi m'en tenir. Quoi qu'il en fût, je dois reconnaître qu'il s'agit là d'un profond mystère, du mystère même de la sainte Providence en action.

« Une femme à sa fenêtre ».

(591) Au-dessus du Mont Saint-Michel, l'« Ange de la Face » suspendu sur les vertigineuses hauteurs océaniques des lieux, à midi. En ce qui me concerne, le suprême recours peut-être.

(592) Par une chaleur torride, métallique, j'ai passé une bonne partie de la journée à Châtillon, chez Horia Damian. Il tenait à me montrer la nouvelle peinture, monumentale, qu'il venait d'achever, un chef-d'œuvre renversant, absolument décisif, *reconstituant*. De grand format, environ quatre mètres sur quatre, il s'agit d'une pièce composée de trois morceaux, représentant sur un fond noir uni le Christ nu, debout dans son sarcophage, visible seulement jusqu'en haut du tronc, les épaules et la tête n'étant pas montrées ; le suaire abandonné sur le rebord du sarcophage.

J'ai l'intime conviction que cette œuvre extraordinaire de Horia Damian restera comme une instance majeure de l'histoire du christianisme et de l'ensemble de la civilisation européenne. Une haute falaise d'outre-monde. L'affirmation de la divinité y est surprise au moment paroxystique du mystère de la résurrection en acte, de sa victoire inconditionnelle sur les ténèbres de la mort et leur domaine chaotique et vide. Une puissante extase se saisit de celui qui s'arrête devant cette peinture, capable de provoquer des changements existentiels d'une violence inouïe, impliquant une approche liturgique de limite extrême, une *approche eucharistique*. Personne ne peut contempler ce tableau sans en être profondément brûlé. Sur le chemin du retour, je n'ai pas un

instant cessé de me demander qui est réellement Horia Damian. Quel jeu, quel double jeu cache-t-il ?

(593) Je n'étais pas très loin de croire que ma visite chez Horia Damian constituait une sorte de pèlerinage à demi-inconscient vers la zone si dangereusement équivoque des premiers contreforts de l'« autre monde », une incursion risquée au-delà de la ligne du passage interdit, vers où l'on va pour ne plus en revenir. Tout chemin vraiment décisif est un chemin sans retour en arrière. Le Christ est parfois une lourde porte blindée, et parfois une fenêtre entrouverte directement sur la rue. Ce qui établit le choix, c'est ce que l'on appelle le destin, le plus secret destin.

(594) Dans son numéro de juin 2006, *Ciudad de los Césares*, revue publiée à Santiago du Chili et dirigée par Erwin Robertson, on peut lire l'essai du regretté Carlos A. Disandro, *Wolfgang Amadeus Mozart, Resonancias Hyperboreas*. Texte sublime, fulgurant, établissant une relation entre la musique de Mozart et l'ontologie archaïque de la Grande Europe antérieure, les fondations boréales de la métacivilisation hyperboréenne et ses préorigines historiques. Je viens de lire et relire ce texte dans un état de profond envoûtement, comme dans l'air raréfié des cimes, y retrouvant l'insoutenable éclat de la lumière agissante du « royaume éternel », l'*Ewige Reich*. Je garderai une infinie gratitude à Erwin Robertson pour sa décision de republier ce texte de Carlos A. Disandro, qui laisse derrière lui comme une longue traînée de braises vives. Il faut le dire, le vide marqué dans nos rangs par la disparition de Carlos A. Disandro m'apparaît comme une défaite irréparable.

(595) Je me demande si d'autres que moi ont été amenés à soupçonner le « secret foncier de Pierre Laval », secret vraiment enfoui au plus profond de lui-même, d'où il s'entendait à régir subversivement le cours extérieur de son existence. On peut en effet considérer une première figure de Pierre Laval, sa figure la plus « conventionnelle », comme celle d'un politicien retors de la Troisième République, l'homme des douteuses intrigues de couloir et des options changeantes, attaché au pouvoir sans trop se soucier des implications idéologiques en jeu, prêt à toutes les compromissions exigées par le pouvoir parlementaire dépravé qui était celui de son temps. Mais, pour un regard vraiment avisé, habitué à pénétrer dans les régions occultes de la conscience, il y a aussi « un autre Pierre Laval », le conspirateur de haut vol, l'homme de la vraie « grande politique », dissimulée pour pouvoir agir à sa guise, derrière ses propres apparences diversionnelles et factices ; car la « grande politique » ne saurait être que subversive.

Pierre Laval a été un des plus grands conspirateurs politiques du XX^e siècle, ayant directement participé à l'immense projet révolutionnaire européen du roi Edouard VIII d'Angleterre, qui avait tenté de mettre en place une « Nouvelle Europe » fédérale, mobilisée contre l'URSS et le danger de la « révolution mondiale » du communisme soviétique, qui aurait compris l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, la France, la Belgique, etc. Une « Nouvelle Europe » dont Pierre Laval eût représenté la France en tant que président de la République nationale française (c'est Paul Claudel, on le sait maintenant, qui, ambassadeur à Londres, assurait le relais entre Edouard VIII et Pierre Laval).

Il y a plus encore. Pendant les quatre années de l'occupation militaire allemande de la France, de 1940 à 1944, c'est Pierre Laval qui a mené l'ensemble de la politique souterraine d'une certaine « France autre », s'appuyant sur l'Allemagne pour mettre clandestinement en place sa propre révolution européenne national-socialiste des profondeurs. Dans cette perspective, Pierre Laval avait veillé dans l'ombre à la mise en œuvre du seul mouvement authentiquement révolutionnaire de la collaboration, le Mouvement social révolutionnaire (MSR). Ayant soutenu la prise du pouvoir par Raymond Abellio contre Eugène Deloncle à l'intérieur du MSR, Pierre Laval était devenu le patron caché de ce mouvement aux destinées confidentielles, mal connues encore aujourd'hui.

Raymond Abellio, qui avait gardé une fidélité ardente à la mémoire de Pierre Laval, me racontait vingt ans après comment, chaque 1^{er} du mois, il faisait discrètement un aller-retour Paris-Vichy pour rapporter une valise bourrée de l'argent nécessaire au fonctionnement de son mouvement, argent que lui fournissait, en liquide, Pierre Laval lui-même. On n'a pas idée de la formidable machine de guerre révolutionnaire que Pierre Laval et Raymond Abellio ont essayé de monter pendant la guerre pour faire de la France, au cas où l'Allemagne l'aurait emporté, et *même dans le cas contraire*, une surpuissance à part entière, dans la « Grande Europe » de l'après-guerre.

Laval avait été le premier homme politique français entièrement gagné à la cause suprapolitique de la « Grande Europe » continentale, « eurasiatique », et, tout comme le général de Gaulle, il comptait lui aussi sur un renversement à terme du régime communiste soviétique, de manière à ce que la Russie puisse être ensuite intégrée au sein de la plus « Grande Europe » continentale. Laval avait sans interruption œuvré dans ce sens - avant et pendant la guerre - à la tête d'un important appareil supérieur ultra-secret, opérativement actif, derrière la face diversionnelle qu'il avait toujours su dresser comme couverture à ses activités hautement subversives. Un « appareil supérieur » dont personne, à aucun moment, ni en France ni ailleurs, ne soupçonnait l'existence, encore moins les *activités*

de fond. Cependant Pierre Laval a malheureusement raté sa sortie. Là- dessus, il y aurait sans doute bien des choses à dire. On en ignore tout (ou presque tout).

Certains le pensent, la cravate blanche qu'il portait toujours était le « signe de ralliement » convenu d'une organisation contre-révolutionnaire supranationale, ultra-secrète, abyssale, « hors d'atteinte », que dans certains cercles de la contre-information stratégique allemande on appelait *Geheime Frankreich*. Aussi l'« autre Pierre Laval », le Pierre Laval « secret », est-il resté « secret » au-delà de sa fin. Après la guerre, Raymond Abellio aurait pu en parler, mais il ne l'a pas fait. Ni personne du tout petit nombre de ces « quelques autres » ayant accompagné, plus ou moins en pleine connaissance des choses, la grande aventure « suprahistorique » de Pierre Laval. Entre autres, Jean Jardin, dont la récupération ultérieure par le général de Gaulle me paraît singulièrement significative.

J'ai eu moi-même à me rendre à plusieurs reprises à la Tour de Peilz, en Suisse, où j'étais reçu par Jean Jardin dans sa propriété romantique au bord du lac. Nous étions préoccupés tous les deux par la nécessité de transmettre au Général notre commune obsession concernant le grand avenir politique de l'Inde et d'une politique française aux dimensions à la mesure de ce continent, inspirée par une vision finale de la plus Grande Europe continentale, « eurasiatique ». Jean Jardin travaillait à un vaste projet de relations économiques et industrielles franco-indiennes qu'il voulait immédiatement opérationnel, et pour lequel il ne cessait d'entretenir des contacts stratégiques majeurs avec New Delhi, du côté français, mais aussi en Allemagne et en Espagne. Et il me disait qu'il voulait m'amener avec lui, en Inde.

(596) Le 11 juin 1968, à une heure et demie de l'après-midi, je me trouvais à Rome, Piazza di Spagna, au pied de l'escalier monumental qui conduit à l'église Trinità dei Monti. Ce matin, je revois comme en rêve ces marches qui m'apparaissent à présent tel un signe annonciateur de délivrance et de grâce, de libération. Tout comme cet autre escalier qui m'était apparu en rêve le matin du jour où, au terme d'un long cauchemar, j'avais réussi à franchir clandestinement le rideau de fer, en Croatie, près de Maribor, le 19 août 1949. Ce même escalier m'apparaissant, chaque fois, comme plongé dans une pénombre spectrale, ses marches étroites taillées dans une pierre d'un rouge pâle.

(597) Les éditions DVX viennent de publier mon essai de géopolitique révolutionnaire *Le nouveau tournant de l'Amérique Latine*, que le quotidien romain *Rinascita* fait en même temps paraître en italien, et dont j'attends également les versions espagnole et russe. *Je cite :*

« Considérons donc qu'il soit déjà chose impérative que le Président Hugo Chavez se fasse installer à ses côtés, à Caracas, un "dispositif de renseignements stratégiques et d'action idéologico-politique révolutionnaire", aux habilitations planétaires, lui permettant d'avoir en permanence une vue approfondie sur la conjoncture présente, à l'intérieur de laquelle se situe et va devoir agir, accomplir ses destinées propres, le continent latino-américain en cours d'"intégration finale". Ce qui serait, aussi, en principe, le signe décisif de l'engagement de l'entreprise révolutionnaire latino-américaine à son niveau idéologique maximal. En attendant, il ne serait pas moins urgent que l'on s'approprie un des actuels quotidiens péronistes de Buenos Aires, pour en faire, avec une rédaction renforcée, super-spécialisée, l'organe officiel de la révolution continentale latino-américaine, avec, aussi, une agence de presse internationale, ouverte sur la zone de problèmes intéressant notre actuelle action d'ensemble.

En même temps, obtenir de Hugo Chavez les moyens pour faire que, à Santiago du Chili, la revue d'Erwin Robertson, Ciudad de los Césares, puisse devenir régulièrement mensuelle, faisant ainsi fonction de « chambre haute », d'atelier philosophique de recherches idéologico-révolutionnaires au service d'une nouvelle vision suractivée du « retour à l'être », rassemblant autour d'elle les nouvelles élites latino-américaines grand-européennes, grand-russiennes et asiatiques - indiennes et japonaises - disposées à franchir le gué abyssal du « Grand Retour ».

Ce qui s'est à présent secrètement mis en marche, à l'assaut de la grande histoire, désormais - on le sait - ne s'arrêtera plus. Car ce n'est pas parce que des groupes d'hommes se sont décidés à agir révolutionnairement que les choses seraient en train de changer, c'est parce que, dans les ultimes profondeurs de la grande histoire, quelque chose s'est secrètement mis en branle que les hommes se sont irrésistiblement sentis appelés à agir, et qu'ils agissent. Et ce n'est pas parce que nous agissons que le monde changera, c'est parce que le monde lui-même est à présent en train de changer que nous-mêmes l'on agit, ou plutôt que nous sommes agis, médiumniquement. Ce qui est en train de se passer actuellement en Amérique Latine ne vient pas de ce monde, mais du fond des cieux, c'est le mystère des astres du firmament qui commande tout. Voilà ce que l'on prétend, à présent, prophétiquement, sur les ultimes hauteurs des Andes. »

(598) Alain Santacreu m'envoie de Jasna Gôra une admirable carte en couleurs représentant, sur un carton glacé, l'icône miraculeuse de Notre- Dame de Czestochowa. Fasciné comme je le suis par le sourire infiniment mystérieux et par la tendresse à la fois résignée et ardente de son jeune visage, je reste persuadé qu'une certaine procédure théologique et cosmique,

d'une importance, d'une puissance inconcevables, reste attachée, dans un insondable dessein préconçu depuis sa création même, à cette icône miraculeuse. Car il s'agit là d'un appareil de pénétration nuptiale active au sein même de la sainte Trinité. Infiniment plus qu'une icône.

Il y aurait, je crois, une monographie initiatique à faire sur cette icône miraculeuse de Jasna Géra, et le dangereux projet me hante d'assumer moi-même la responsabilité de cette tâche, secrètement souhaitée dans les hauteurs par je ne sais, ni pour le moment ne veux savoir, quelle procurature divine. En ce qui me concerne, je dois le confesser, il suffit que je jette furtivement un regard sur cette image pour sentir monter en moi toutes les fragrances lumineuses du Paradis. Une fenêtrure entrouverte sur les territoires nuptiaux de *l'autre côté* : cela, on s'est en effet arrangé pour que je puisse finalement le comprendre, au terme d'une assez longue série d'événements plus ou moins chiffrés ayant croisé mon chemin.

(599) Le souvenir de Jean-Marc Tisserant, que je ressens comme un remords. *J'ai pitié, comme dans la Conciergerie*, disait-il. Et aussi : *J'ai le sentiment, sans trop savoir comment, que la mort de Marian Mazurkiewicz ne fut pas naturelle.*

(560) La terrible solitude, et l'épouvante continuelle que doit connaître Benoît XVI, sommé de faire face à l'état actuel de la catholicité agonisante, aux spasmes conclusionnels d'une histoire et d'un monde allant inéluctablement à la dérive (« Tu tendras les mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas » Jean, XXI, 18). Benoît XVI doit savoir, *il sait* quelque chose d'effroyable, dont il ne peut parler pour le moment. Le fait même de savoir n'en finit plus de le dévaster intérieurement.

Le front commun offensif de tous les pouvoirs d'iniquité à l'œuvre ainsi que les avancées de plus en plus à découvert des agents de la puissance des Ténèbres, qui agissent désormais depuis le cœur même de l'Eglise, assiégée à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, empêchent Benoît XVI d'y faire face. Il ne parvient plus à maîtriser les confrontations occultes des foyers de pouvoir souterrains, les pressions déchaînées des factions subversives qui constituent l'intimité agissante de l'Eglise. Le souverain pontife se trouve ainsi paralysé dans ses œuvres vives, les factions subversives sur place lui interdisant dans les faits d'imposer sa volonté propre, de *contre-attaquer*.

Très mystérieusement, Dieu lui-même semblerait se cantonner dans une expectative intemporelle dont on ne peut en vérité déjà plus déceler le sens - apparemment aucun sens - donneur de direction, d'espérance, de souffle vivant, de vie nouvelle. Comme s'il avait décidé de donner quartier libre à l'ensemble des conspirations du non-être déjà à l'œuvre.

Est-ce donc bien l'« heure de l'épreuve suprême », de l'« épreuve finale » dont on nous a prévenus qu'il nous fallait craindre *plus que tout* ? L'heure serait-elle donc soudainement venue de la fin de toute foi et de toute Fidélité vivante ? Il apparaît comme un fait d'évidence que l'humanité n'a pas du tout l'air de se rendre compte vers quels gouffres nocturnes la porte inexorablement, avec une vitesse accélérée, fatale, sa démarche actuelle. Les choses étant ce qu'elles paraissent être, tout semble déjà joué/*acta est justitia mundi*.

Ainsi l'angoisse mortelle de Benoît XVI doit avoir pour cause ce qu'il a été amené à soupçonner - ou qu'il croit connaître déjà - ce qu'il faudra bien appeler « le dernier secret de la dernière volonté de Dieu », secret d'un jugement apparemment sans merci. Mais Dieu qui n'est Lui-même rien d'autre que le Merci, peut-Il avoir recours à un jugement sans merci ? Le salut ne saurait plus venir que d'un resaisissement miraculeux de la foi et de la fidélité vivante des nôtres, d'une totale subversion de la subversion à l'œuvre. Tant qu'il en est encore temps.

Ce que Benoît XVI pourrait tenter de faire, c'est essayer de rassembler en une « nouvelle communauté » ontologique, vivante et agissante, *eucharistique* dans son être même, les derniers groupes d'authentiques agents de la foi du Christ encore debout, s'employer à remplacer inconditionnellement les ampleurs épuisées et irrémédiablement dépravées de l'Eglise « finale » aliénée, subvertie dans son essence par la spirale montante d'une intégration nuptialement accomplie comprenant les ultimes foyers encore vivants de la « foi » et de la « fidélité » antérieures, et aussi par la surintensification paroxystique de leurs suprêmes feux d'embrasement sur le mode apokatastasique de l'*Incendium Amoris*.

Car ce n'est que par les amoureuses transactions de l'œuvre philosophique vivante et de ses inextinguibles feux des hauteurs ultimes que le « petit nombre » des nôtres pourrait encore être sauvé, si telle était la volonté secrète de Dieu. *Que la volonté de Dieu se fasse !* Ac, XXI, 14. A ce sujet, il est également à retenir que l'intégration - ou plutôt la *réintégration* - de l'ensemble de l'orthodoxie européenne et du catholicisme dans une Eglise unitaire de la plus Grande Europe continentale de la Fin pourrait apporter un gain plus que considérable - une réévaluation décisive - au processus du renouvellement miraculeux de la fin, l'orthodoxie se trouvant à l'heure présente bien moins atteinte que le catholicisme par la « Finale Malfaisance ». D'après la prophétie de saint Malachie, Benoît XVI n'est-il pas l'avant-dernier pape romain, chargé de régler la clôture du grand cycle actuel de Rome, et l'avènement du dernier pape, *Petrus Romanus* ?

(Notes hâtivement prises, ce 14 août 2006, dans le square des Ecrivains- Combattants, boulevard Suchet, Paris XVI).

(561) Etablissement religieux d'importance, le couvent orthodoxe de Cernica se situe à une quarantaine de kilomètres de Bucarest. D'étranges rumeurs circulent avec persistance à son sujet. On a même prétendu qu'il abriterait dans ses murs une certaine « centrale spirituelle et mystique supérieure » qui entretiendrait des relais opérationnels dans le monde entier, notamment au Moyen-Orient et en Asie centrale (Inde, surtout). On lui prête également un rayonnement spirituel secret, émanation directe des activités confidentielles de la « centrale spirituelle ».

C'est dans le petit cimetière attenant au monastère de Cernica, sous le ciel vide du désert de Baragan, que reposent les restes de Mgr André Scrima, vrai personnage de légende, ami personnel et complice du dalaï-lama, qu'il avait aidé à rejoindre clandestinement l'Inde lors de son évasion du Tibet. Supérieur d'un couvent orthodoxe au Liban, reçu dans les milieux intellectuels de pointe à Paris, à Rome, à Madrid, théologue et doctrinaire de haut vol, il était connu dans les milieux politico-religieux les plus fermés de l'Inde. Il avait représenté le pape Paul VI et le patriarche de Constantinople comme chargé d'importantes « missions spéciales », notamment un projet de réintégration finale de l'orthodoxie qui l'avait amené à procéder à une réglementation liturgique de la basilique Sainte-Sophie à Constantinople ; par ailleurs, écrivain reconnu et téméraire, et un des fondateurs dans l'ombre du nouvel Institut culturel allemand de Bucarest.

On ne s'étonnera pas que des visiteurs venus de loin hantent discrètement le cimetière du monastère de Cernica pour se recueillir sur une humble tombe, qui semblerait imposer l'apaisement et l'oubli de la guerre anonyme. L'actuelle réputation de sainteté de Mgr Scrima, qui s'accroît sans cesse, n'a pourtant commencé qu'après sa mort, portée par une rumeur souterraine. Or depuis quelque temps, je suis en train de vivre moi-même une inquiétante expérience en relation directe avec le monastère de Cernica. En premier lieu, je me surprends en train de répéter, sans cesse, médiumniquement en quelque sorte, au tréfonds de moi, le nom de « Cernica » ; sans savoir pourquoi ni être en mesure de me contrôler. Parallèlement, une vision est venue m'habiter avec clarté et persistance : dans le vaste espace de ténèbres qui s'étend devant moi, je vois se dresser un haut foyer de lumière blanche, violente, extatique, dont « je sais » quelle représente le lieu - dans le visible, et dans l'invisible aussi - où se situe le monastère de Cernica. Et « je sais » aussi que ce lieu représente l'origine - le lieu même de la nativité - d'un prochain grand, d'un très grand événement d'ordre spirituel, charismatique, destiné à profondément bouleverser la conscience européenne. J'ai l'impression que la tombe de Monseigneur André Scrima est pour quelque chose dans la définition de ce violent éclat, de ce jaillissement de lumière au cœur des ténèbres.

Dans l'« attente de ce qui doit venir », une ligne d'imposition directe garde un canal de contact - de communication - valable en permanence entre cette mystérieuse « lumière de loin » et une partie de moi-même inconnue, cachée, qui m'est à moi-même cachée. Ainsi je porte cachée en moi la « lumière de Cernica », à des fins que j'ignore encore, mais qui *me tiennent déjà*.

(562) Rédacteur en chef de *Nouvelle Ecole* et spécialiste de Knut Hamsun, Michel d'Urance est sans doute le plus intéressant - et déjà, peut-être, le plus important des éléments montants de la nouvelle génération politique française actuelle, parfaitement conscient de son destin et de la direction qui lui est déjà imposée par celui-ci. Il vient de publier un mince essai d'instruction métapolitique révolutionnaire, *Jalons pour une éthique rebelle*, qui arrive très justement à son heure, et qui engage le concept de ces « quelques-uns » gardés en marge pour les batailles de la fin d'après toute fin, concept de rupture finale s'il en fût. A côté de cet essai, j'ai moi-même rédigé une brochure d'orientation idéologique combattante, intitulée *Investir [l'Histoire*. Car c'est bien de cela qu'il s'agit en l'occurrence. J'y écrivais :

« Or nous sommes quelques-uns à l'avoir compris : les temps ne sont plus aux supputations aléatoires, à l'«attente sans heure», ni aux engagements d'arrière-garde auxquels seul l'échec total peut encore donner un sens, car l'heure décisive des grands ébranlements révolutionnaires au-delà de la fin est secrètement à nouveau là. Le monde qui vient, la Novissima Aetas émerge à présent de la matrice ontologique ultime, et son émergence a lieu - se fait - avant l'heure, avant que l'ancien monde ne fût lui-même entièrement révolu. Aussi, dans tous les cas, nous faut-il être présents-là, avant l'heure; totalement présents. L'heure est là, toujours, avant l'heure. »

« L'avènement préontologique du prochain renversement de la conjoncture politico-historique planétaire actuellement en cours a déjà eu lieu, et ce qui va suivre ne sera donc que la conséquence dialectique de cet état de fait aussi paradoxal que subversivement déjà à l'œuvre. Ce qui devait avoir lieu a déjà souterrainement eu lieu, l'avènement de l'être à venir est en train d'allumer ses feux de position sur les plus hautes collines d'au-delà de ce qui n'est plus. »

« D'où l'impérieuse nécessité de la mobilisation urgentissime de tous les éléments qui, dans notre camp, ont déjà subi au tréfonds d'eux-mêmes le changement philosophique - la transmutation ontologique secrète - faisant d'eux l'avant-garde d'une nouvelle conscience européenne révolutionnaire en train de s'affirmer dans les termes d'une vision eschatologique, transcendante, de l'histoire planétaire finale. Une vision apocalyptique, pourrait-on dire. »

« Il est donc grand temps qu'on le sache, tout se met, à l'heure présente, révolutionnairement en place, et la figure cosmiquement symbolique de la Grande Ourse, de notre lointaine « matrice sidérale » apparaît comme le concept transhistorique dont la suite en continuation établit le lieu- même de l'éternel avènement de l'être à lui-même, comme le fait des noces ardentes de ce qui est avec ce qui est face aux noces dépravées et vides de ce qui n'est pas avec ce qui n'est pas. »

« Or ce livre de Michel d'Urance, Jalons pour une éthique rebelle, montre leur chemin, très secret et très difficile, aux nouvelles générations européennes prêtes aujourd'hui à remonter à l'assaut final d'une nouvelle Histoire et d'un destin autre, encore inconcevable, à épouser le profond mouvement sismique de leur action souterrainement en marche. »

« Une conclusion ? Otto Rahn : "Je retourne à nouveau mon regard vers le Nord. Vers le Minuit. Là-bas doivent se trouver une Montagne du Rassemblement, et une Couronne." »

L'essai de Michel d'Urance apparaît donc comme un document politico-révolutionnaire d'extrême importance, et il faut s'habituer à le considérer comme tel ; un document de portée visionnaire, « prophétique ». Disons-le aussi, une arme de guerre idéologique d'avant-garde, une « arme spéciale ».

(563) Ce que dans nos milieux on appelle à présent l'« Aigle à trois têtes », c'est l'intégration nuptiale des deux grandes religions continentales européennes - le catholicisme et l'orthodoxie - au sein d'une troisième entité religieuse à venir. La résultante finale de cette intégration en projet des deux religions européennes actuelles est en réalité une *réintégration*, les deux composantes antérieures ayant constitué la première grande religion impériale européenne avant leur séparation fatidique de 1154. Ces retrouvailles seront donc un retour à l'unité antérieure et la réactualisation définitive de celle-ci, son retour à l'Histoire présente, son *Rétablissement*.

KRIEGSMARINE

Et ma haine elle-même aurait cru faire un crime De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime

Comeille

(564) A.T. Mahan, *Le salut de la race blanche et l'Empire des mers*, Traduction, sommaire et introductions par Jean Izoulet, Professeur de philosophie sociale au Collège de France, Ernest Flammarion, Paris, 1900.

Sur la page de garde de mon exemplaire, une édition originale cadeau de Michel Marmin, cette dédicace : *A Madame Marthe Rondet-Saint, respectueusement offert, en souvenir d'une présentation, à Deauville, à bord de la Sainte-Marthe*. Signé, Izoulet.

Au dessous : *Et à Jean, bientôt à bord de la Sainte-Marthe*. Signé, Michel Marmin.

L'amiral A.T. Mahan avait été, pour son temps et pour le nôtre, un profond génie de la géopolitique, de la géopolitique civilisationnelle, ses intuitions assurant à ses recherches, à ses thèses opérationnelles une actualité exemplaire. C'est lui qui devrait être, aujourd'hui, le responsable visionnaire du super-staff politico-stratégique de George W. Bush, l'homme de la projection planétaire finale des Etats-Unis, le double caché du Président.

(565) Yves Adrien, *F. pour Fantomisation*, Flammarion Editeur, Paris 2004 :

« A la surprise de tous, Mystic Eyes s'avança, revendiquant l'insigne honneur d'enfanter le Sauveur : et l'heure d'après, couché sur un méchant banc du presbytère, il tirait de dessous une guenille - la robe de l'immaculée Conception - un baigneur de cellulöid qu'il tendait dans un rai de lumière vers cet escabeau - Dieu - salué d'un très biblique : - Grâce Vous soit rendue, car Il est venu.

A peine ces quelques mots étaient-ils retombés dans l'air sanctifié que Mystic Eyes, se dé faisant de sa robe virginale, se tournait vers le demi- cercle des anges aux dents cariées et, se plantant devant celui qu'il avait vu ricaner A la représentation du mystère, lui décocha un hideux coup de

poing dans le ventre : geste qui eut pour effet de laisser l'un blême, souffle coupé, et l'autre convaincu que la religion, désormais, était derrière lui. » Je voudrais bien savoir si quelqu'un serait capable de déchiffrer ce scénario gnostique, et puisse me dire ce que l'on doit en faire ou ne pas en faire.

(566) Derrière l'urgence inconditionnelle d'une sévère épuration de certaines séquelles du malheureux synode Vatican II, ce qui implique la réintégration à terme de l'ensemble des communautés traditionnalistes actuellement dans une situation équivoque inacceptable, au sein de l'Eglise catholique, Benoît XVI poursuit (pour le moment d'une manière plutôt discrète) deux objectifs fondamentaux, à savoir la « nouvelle évangélisation de l'Europe » et la « réintégration des deux grandes religions européennes, le catholicisme et l'orthodoxie, dans une seule communauté eucharistique continentale », une commune « religion impériale », une même « religion d'Empire ».

Sachant parfaitement quelle est la résistance intraitable des conférences épiscopales européennes à toute tentative de réintégration des actuels groupements traditionnalistes au sein de l'Eglise, Benoît XVI poursuit son action salutaire et décidée contre les aliénations flagrantes du concile Vatican II d'une manière parfois appuyée, mais dans un ordre apparemment dispersé, tout en laissant à certains de ses proches la tâche d'assurer les difficiles positions de la première ligne de contre-attaque, déployée en plein jour. Une contre-attaque stratégique d'ensemble contre les positions subversives de certaines hiérarchies dévoyées, présentes et agissantes au sein même de l'Eglise, et dont il s'agit de neutraliser d'urgence et profondément l'action néfaste et les dangereuses progressions du moment.

D'où la raideur de certaines déclarations tranchantes de Mgr Malcolm Ranjith Patabendig, numéro deux - nommé par Benoît XVI - du « ministère » du culte et de la discipline des sacrements et ancien nonce apostolique en Indonésie, qui déclarait récemment qu'après le concile Vatican II, « certains changements peu réfléchis ont été faits dans la rapidité et l'enthousiasme, ce qui a débouché sur une attitude opposée à celle que l'on souhaitait ». Mgr Patabendig ne se retient pas de critiquer vivement les « directions erronées, comme l'abandon du sacré, la confusion des rôles entre les laïcs et les prêtres, ou encore certains changements qui ont vidé les églises en les "protestantisant" ». Ces changements de mentalité, affirme-t-il, ont affaibli le rôle de la liturgie plutôt que de le renforcer, et favorisé le « sécularisme ». Pour Mgr Patabendig, l'« Eglise doit être sensible à ces urgences que les gens ressentent vivement, et retrouver sans plus tarder certains aspects de la liturgie du passé. Le Saint- Siège demande ainsi aux Evêques de renforcer les acquis antérieurs ».

« En avril dernier, écrit Hervé Yannou dans *Le Figaro* du 23 juin 2006, une réédition en italien d'un livre de celui qui était alors le cardinal

Ratzinger a exhumé ses positions favorables à la célébration de la messe en latin, “dos au peuple”, selon l’ancien missel. Il y a trois ans déjà, le futur pape exprimait son désir de rouvrir ces questions, regrettant les “*fanatismes*” du débat post-conciliaire sur la liturgie ». L’épreuve critique, super-tendue, de la réintégration des actuels « groupements traditionalistes » au sein de l’Eglise décidera des nouvelles destinées, des *destinées finales* de l’identité romaine de celle-ci. Enjeux gigantesques, suprahistoriques.

(567) On se souvient du fait - assez singulier pour que l’on puisse le noter à part - que la première visite officielle d’Etat effectuée par Vladimir Poutine, lors de son accession à la présidence de la Russie, l’avait amené à Rome, ou plus exactement au Vatican, où il s’était longuement entretenu avec Jean-Paul II. Des entretiens, pour la plus grande part, confidentiels. Tant Vladimir Poutine que Jean-Paul II étaient des partisans décidés de l’action concertée devant aboutir à la réintégration finale de l’orthodoxie et du catholicisme dans une troisième entité commune.

Or cette rencontre providentielle des positions religieuses de Jean- Paul II et de Poutine, qui représentait au moment où elle avait lieu une chance absolument décisive pour les intérêts géopolitiques de la plus Grande Europe de la Fin, n’est pas parvenue - à l’heure présente, tout au moins - à imposer, à *forcer en avant* une ouverture directe vers le cours immédiat de l’histoire. Et cela à cause du fait que le patriarche de toutes les Russies, Alexis II refusait absolument, d’emblée et par principe, tout rapprochement de l’église orthodoxe russe avec Rome.

Il y dressait une barrière infranchissable, obligeant Vladimir Poutine à renoncer à ses desseins. Certes celui-ci aurait pu faire appel à certaines « procédures spéciales » dans les habitudes du Kremlin pour éliminer l’obstacle constitué par le patriarche Alexis II. Mais il se fait que l’hôte actuel du Kremlin est un profond croyant, à qui il répugnait de lever la main sur le chef hiérarchique de l’Eglise orthodoxe russe.

Ainsi, avant même qu’on puisse réellement entamer sur le terrain le processus de réunion de l’orthodoxie et du catholicisme européens, processus promu de concert par Jean-Paul II et par Vladimir Poutine, celui-ci s’est trouvé évacué de l’histoire en cours, empêché d’y avoir accès, maintenu à l’état d’une pétition de principe en attendant que la conjecture change. Or celle-ci semble changer. Une ouverture se laisse pressentir pour la mise en œuvre, à terme, du processus en suspens.

(568) Depuis juin 2006, un élément de la haute hiérarchie orthodoxe russe, le métropolite Cyrille, donné déjà pour le futur remplaçant du

patriarche Alexis II, ne cesse de faire état de choix opérationnels de plus en plus favorables à une réintégration en temps utile de l'orthodoxie au catholicisme. A l'heure présente, il est à peu près chose sûre que Mgr Cyrille sera l'« homme du plus grand destin ». Ce sera donc à travers les positions unitaires, à partir des initiatives grand-européennes, continentales, de Mgr Cyrille, que le processus actuellement en suspens va trouver son issue ; peut-être même une issue proche.

« *Le splendide hôtel fut bâti sur le chaos de glaces et de nuit polaire* », Rimbaud.

(569) Cela dit, le problème de la réunion finale de l'orthodoxie et du catholicisme au sein d'une même grande religion continentale européenne apparaît comme d'un tel niveau d'importance (pour les positions géopolitiques impériales révolutionnaires qui sont actuellement les nôtres) que je dois tenir pour un devoir inconditionnel d'intervenir directement dans le jeu des forces en présence, d'y faire intervenir l'« Organisation ». Aussi ai-je décidé d'envoyer confidentiellement, auprès de Mgr Cyrille, une mission spéciale d'information, de présence et de soutien, constituée par Florence D., Jean-François V, et Régis W., ainsi que, un peu plus tard, une équipe de trois éléments italiens, dont un religieux traditionaliste. Les frais d'établissement de cette mission spéciale - la mission *Aurora Consurgens*, - je compte les couvrir en faisant appel, encore une fois, à Madame Hélène K. et à son comité de soutien social.

J'ai également chargé Florence D., universitaire russophone, elle-même d'origine russe, de rédiger d'urgence un rapport aussi exhaustif que possible sur la personnalité et l'environnement opérationnel de Mgr Cyrille. Je sais déjà que le métropolite se trouve en étroites relations avec Alexandre Douguine et le mouvement idéologico-politique de celui-ci, *Eurasia*. Il serait donc des nôtres. Veillons de près sur le devenir de la « mission spéciale » *Aurora Consurgens*.

(570) Quand, en 1154, Rome a rompu avec Constantinople, les délégués pontificaux romains se sont rendus à la basilique de Sainte-Sophie pour y déposer, à des endroits symboliquement déterminés, les écrits romains consignants cette rupture, dont les autorités impériales de Constantinople refusaient d'accuser réception. Sept siècles plus tard, Mgr André Scrima s'est rendu, sur instructions personnelles du pape Paul VI, à Sainte-Sophie où il s'est employé à rituellement neutraliser les points précis où les écrits pontificaux déclarant la rupture théologico-impériale de l'Europe avaient été jetés à terre.

Cette mission confidentielle a été l'une des plus significatives accomplies par Mgr Scrima en tant que « réparateur de ponts spirituels », mission qui comptera dans l'Histoire et au-delà de l'Histoire. Je ne sais s'il faut aborder

à présent l'ensemble de ce que j'appellerai la « carrière souterraine » de Mgr Scrima, les dimensions *surnaturelles* de certaines de ses activités. 11 faut faire extrêmement attention, surtout *pas de faux pas*. De graves périls guettent les confidences indues. Dévoiler ce qui ne doit pas l'être, c'est trahir, et l'on sait où peut mener la « trahison spirituelle ».

(570) Dans la nuit du 5 au 6 septembre 2006 ; longue nuit d'insomnie, intense, obstinée, fort pénible. Vers la fin, je me suis brusquement souvenu, dans une sorte d'état de demi-conscience, de cette étrange journée d'octobre 1967 où, chez Dominique de Roux, au château de la Boucauderie dans les Charentes, m'était si mystérieusement apparu celui que j'avais appelé, alors, le *personnage-là*, qui m'avait fait connaître les trente années à venir de ma vie.

Ces trente années - trente-cinq - sont maintenant déjà passées, et à l'heure présente je me trouve déjà engagé dans cette zone incertaine de la prophétie en cours, sa zone finale, qui prévoit qu'après un soudain paroxysme de malheurs incompréhensibles, d'impuissance et d'empêchements obscurs, il viendra soudain un « ultime renouvellement », qui me fera retrouver mon *identité abyssale*, et me donnera les « pouvoirs occultes » supérieurs devant m'amener à « changer la face du monde ».

Toute ma vie, je n'ai pas été moi-même, mais *un autre*, derrière lequel je me suis tenu conspirativement dissimulé, ces longues années d'une vie qui était tout en n'étant pas et n'était pas tout en étant - en quelque sorte - ma vie. J'ai toute ma vie été mon propre agent secret en dédoublement abyssal, n'étant moi-même que dans la mesure où je faisais semblant de ne pas l'être - « je est un autre ».

Ainsi, « tout rentre à présent dans la zone de l'attention suprême ».

« Tu seras rétabli », Isaïe, 44/28

(571) La sainte Trinité n'est pas trine, mais *sénaire* : si la secrète substance vive qui en constitue les parties composantes et les relie ensemble est l'amour, si tout dans la sainte Trinité est nuptialité ardente, Dieu s'y trouve dédoublé par Marie, Jésus-Christ par Marie-Madeleine et le Saint-Esprit par sainte Sophie. L'identité vivante et agissante de la sainte Trinité est celle d'une amoureuse dialectique sénaire. C'est le six qui est le *nombre absolu*.

Ce à quoi on doit s'attendre à présent, c'est à l'avènement à la fois historique et suprahistorique du « règne de Sainte-Sophie ». Or c'est aussi ce que je n'ai cessé de laisser entendre dans mes dix romans, depuis *La servante portugaise* (1987) jusqu'à *Dans la forêt de Fontainebleau* (2007) : qu'il est là, tout proche, le « règne de sainte Sophie », le « règne de l'ardent amour ». *l'Incendium Amoris*.

(572) La fulgurante encyclique de Benoît XVI, *Deus caritas est*, présente - sous de fausses apparences conventionnelles à dessein - des ouvertures théologiques d'une importance qu'il faut tenir sans discussion pour absolument décisives ; des ouvertures historiques, concernant l'être ultime du catholicisme. Dont, avant tout, le passage où - pour la toute première fois dans l'histoire de l'Eglise - le souverain pontife actuel révèle la véritable place de l'amour - je dis bien de *l'amour* - dans la cosmologie secrète de la « charité » : si la « charité » constitue, ontologiquement, la substance même et le sens suprême de la création, l'« amour » est le feu vivant de la « charité », sa moelle intérieure et son souffle abyssalement à l'œuvre. Ainsi, c'est l'amour de Dieu pour Marie qui fait que, charitablement, le monde est ; que la création existe en tant que charité alimentée d'en dessous par le feu vivant de l'amour de Dieu pour Marie.

L'expérience amoureuse - physique et métaphysique - des « amants supérieurs », des amants ayant atteint dans leur propre œuvre amoureuse en action un niveau transcendantal, définit la limite suprême de la vie - de la vie *vivante de la vie* - et la dimension cosmique occulte, ainsi que les moyens de l'autodépassement divinisateur de la condition humaine face à l'univers, face à la totalité du Kosmos et de la divinité elle-même, en tant que telle. La place de l'amour, tel que celui-ci se trouve initiatiquement cerné par l'encyclique *Deus caritas est*, correspond d'ailleurs aux enseignements interdits des organisations occidentales souterraines des *Fedeli d'Amore* et de leurs successions de plus en plus occultes. Ainsi le « tantrisme » des nouvelles conceptions catholiques de l'amour annonce-t-il l'avènement final du « règne de sainte Sophie ».

Je suis persuadé que toute l'encyclique *Deus caritas est* n'est en réalité qu'un prétexte, le cadre qu'il fallait à Benoît XVI pour faire passer son message initiatique sur la nouvelle théologie cosmique de l'« amour », sur l'« amour » en tant que véhicule ardent et pétition révolutionnaire concernant les « nouveaux pouvoirs » qui sont ainsi, secrètement, déjà impartis aux nôtres, en vue de *certaines événements*, encore imprévisibles.

(573) Aujourd'hui, déjeuner tardif avec Guido von Schwerin aux Cascades du bois de Boulogne. Cadre supérieur d'une importante société immobilière berlinoise, Guido von Schwerin est, en même temps, mais « dans l'ombre », le responsable pour la partie allemande de l'« Organisation ». En fait, il est spécialement venu à Paris dans le but de me dresser un tableau exhaustif (ainsi qu'il est tenu de le faire chaque mois) sur les dessous confidentiels de l'actuelle conjoncture politique intérieure de l'Allemagne d'Angela Merkel, les nouvelles dispositions politico-administratives et les changements en cours ; enfin sur les « grands projets » gouvernementaux de la nouvelle coalition au pouvoir à Berlin.

Ci-dessous, je relate l'essentiel des renseignements dont Guido von Schwerin m'a fait part. Effectivement, une « ligne nouvelle » est en train de se préciser, de laquelle il faut déjà tenir compte pour éviter d'être pris au dépourvu :

(1) Ayant déjà abandonné, discrètement, la ligne dure du « pôle carolingien » franco-allemand, l'Allemagne se déclare fermement décidée à assumer, « à elle seule », l'ensemble des destinées politico-historiques à venir de la plus grande Europe continentale qu'elle se trouverait ainsi implicitement chargée de représenter auprès de Washington. Elle va tenter de remplacer l'Angleterre auprès des Etats-Unis, se veut la « fondée de pouvoirs » de Washington pour l'ensemble de la Grande Europe à venir, qui comprendra l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est.

Libérée de la tache noire de son passé nazi, dont à présent elle prétend avoir été elle-même la victime (entreprise de rattrapage de sa virginité à laquelle Benoît XVI, le « pape allemand », a récemment contribué), l'Allemagne entend pouvoir exercer ses responsabilités politiques et diplomatiques, affirmer ouvertement sa nouvelle situation de « grande puissance » (voire, à terme, de *superpuissance* à la tête de la Plus Grande Europe, la plus grande Europe allemande). Pour ce faire, elle ne reculera plus devant rien. Ainsi le nouveau pouvoir de Berlin entend-il se doter, à brève échéance, d'un appareil de renseignements opérationnels contre-stratégiques de dimensions et avec des visées planétaires, mobilisé à des fins politiques majeures confidentiellement offensives.

(2) A ce sujet, le ministre de l'intérieur fédéral, Wolfgang Schäuble, vient de décider la mise en chantier immédiate d'un plan d'organisation fédérale contre-stratégique d'ensemble, placé sous son contrôle personnel et constitué par trois échelons opérationnels de base. Ces trois échelons étant les suivants :

- Un grand « fichier central anti-terroriste » intégrant toutes les structures fédérales et régionales de surveillance et d'action antisubversive en une seule organisation centralisatrice active, placée sous la direction du ministère de l'intérieur fédéral de Berlin.

- Une nouvelle organisation fédérale de sécurité opérationnelle d'ensemble destinée à l'exploitation active de ce « fichier central anti terroriste ».

- Une contre-organisation, ultra-secrète, de sécurité politico- stratégique intérieure et extérieure, ayant des buts offensifs avoués de niveau planétaire, contre-organisation sur laquelle je me trouve dans l'obligation de ne rien dire, celle-ci étant l'axe autour duquel va tourner l'ensemble de la future « grande politique » allemande qui s'annonce, et qui « va changer la face de l'Europe » (suivant les déclarations récentes de la chancellerie de Berlin).

(3) Est également prévu, à l'occasion du même train de nouvelles programmations, la création d'un ministère fédéral de l'information et de la Représentation extérieure, dépendant de la chancellerie de Berlin, et destiné à l'encadrement de la presse et de l'ensemble des médias dans le « nouveau projet fondamental » tourné vers l'expansion européenne et planétaire de l'Allemagne (de la « Nouvelle Allemagne » que l'on n'ose pas encore appeler ainsi ; mais « on s'y fera »).

(4) Guido von Schwerin m'a également signalé la réorganisation en profondeur et le renforcement accéléré des Forces armées allemandes concernant l'armée de terre, l'aviation et la marine, et suivant les nouvelles structures de mission, de déploiement et de présence à l'intérieur et à l'extérieur, en Europe et dans le reste du monde. D'ailleurs, les Forces armées allemandes se trouvent déjà présentes en Europe, en Afrique et en Asie, avec des différentes missions.

L'envoi immédiat d'une flottille (constituée de deux frégates ultra-modernes, de quatre vedettes rapides de combat et d'un important ravitailleur) en Méditerranée, affectée au contrôle et à la surveillance côtière du Liban, comporte une première signification, dévoilant le rôle primordial qui sera désormais accordé à la *Kriegsmarine*. Il semblerait, en effet, que Berlin entendrait concentrer l'effort maximal du renforcement présent de ses Forces armées sur la *Kriegsmarine*. Les nouvelles programmations en cours, encore secrètes, risquent de provoquer d'importantes surprises. Angela Merkel vient de déclarer, au sujet de l'envoi de cette flottille dans la Méditerranée orientale, que *cette intervention a une dimension historique au regard de l'avenir de l'Allemagne*. Pourquoi la *Kriegsmarine* ? C'est la question que je n'ai pas posée à Guido von Schwerin.

(574) Vers les cinq heures de l'après-midi, un peu échauffé par le champagne, je me suis laissé aller au désir inconscient de traverser le bois de Boulogne à pied, depuis les *Cascades* jusqu'à la porte de Passy. J'étais, assez étrangement, terriblement fatigué, à moitié endormi, en même temps que dans un état d'excitation fébrile, malsaine. Je ne suivais pas les sentiers, j'allais - souvent même les yeux fermés - droit devant moi, à travers les fourrés accrocheurs, à travers les groupements d'arbres cachant entre eux des éboulements, des murs réduits, des tas de briques cassées. Sous mes pas, l'herbe était épaisse, ou bien de minces espaces de terre nue.

Je marchais comme dans un rêve à demi-éveillé, tarabulé par le désir subversif de me laisser tomber, pour dormir, le dos contre un arbre. Mais je savais qu'il me fallait résister à cette faiblesse, qu'il me fallait continuer coûte que coûte, ne pas m'arrêter en chemin. A un certain moment, ayant entendu comme un violent battement d'ailerons, des branches qui se cassent, des feuilles

qui s'envolent, je m'arrêtai pile. L'instant suivant, une grosse poule faisane d'un rouge sombre venait se blottir, avec un choc assez violent, dans mes bras, s'agrippant avec force à moi, toute tremblante, sa tête profondément cachée sous ma veste. Impossible de me débarrasser de cette lourde visiteuse, agitée par des spasmes presque amoureux. Que faire ? Une voix cristalline se fit alors entendre, haut au-dessus de moi, sur la droite, qui disait : *Vendonga malenteri, subalen cridi senta palavinha, bientra'manni ! Dherba, dherba, dherba !* Et puis, bien moins fort, presque un chuchotement retenu, *ude, ude, lassenave ! Ude, ude, arssenave !*

Avec un violent mouvement, la poule faisane s'envola de mes bras à la verticale, poussant un long cri aigu, tranchant, laissant derrière elle un vif courant d'air froid, comme la queue d'une invisible comète de glace. Arrivé finalement à la porte de Passy, j'ai dû, pour rejoindre le boulevard Suchet, traverser une longue procession religieuse chinoise qu'enveloppaient d'épais nuages blancs de parfums et le puissant vacarme incessant de clochettes d'argent que l'on agitait avec force. Des petits feux bleux mystérieux trouaient de temps en temps les nuages blancs qui recouvraient tout. La jeune fille chinoise, la robe retroussée haut sur les cuisses, qui tenait un petit enfant souriant dans ses bras, m'apostropha alors avec un regard incroyablement hargneux, *va-t'en toi, va-t'en ! Va-t'en !* Là, je chavirai. Une poule faisane venant symboliquement de loin, de très loin, des confins occidentaux de la Chine, là où se cache la Cité interdite, située sur l'étroite corniche montante.

Ma journée était loin d'être finie, mais je ne le savais pas encore.

(575) Ce matin, je suis intervenu - en insistant au possible - auprès de l'état-major politique de Hugo Chavez pour qu'ils aménagent d'urgence une ouverture idéologico-stratégique planétaire de leur mouvement révolutionnaire. J'ai réitéré mes propositions de mobiliser *Ciudad de los Césares* (la publication d'Erwin Robertson paraissant à Santiago du Chili) pour en faire un mensuel régulier de travail idéologique de haut niveau. Ce mouvement, à présent en pleine expansion, doit se débarrasser - ai-je insisté aussi - d'un certain gauchisme outrancier pour moduler sa « ligne générale » dans le sens d'un « nouveau concept révolutionnaire » latino- américain, « national et continental ». Si Hugo Chavez ne se décide pas à faire avancer, à dépasser certaines de ses options gauchistes, à se donner une ouverture authentiquement révolutionnaire - dans un horizon d'affirmation et de marche qui lui soit propre, une ouverture national-continentale conséquente et suivie - il va tout droit à un échec final, irréversible. Ce qui serait une véritable catastrophe pour nous tous. Mais tout cela ne le sait-il pas parfaitement ? L'échec de son entreprise au Pérou et au Chili provoque et entretient déjà une certaine dialectique de stagnation qui semble devenir

de plus en plus significative, *négativement agissante* pour l'ensemble du mouvement. Comment remédier à cela effectivement et en temps utile ?

Je pense qu'il faudrait organiser, à Paris, pour la fin octobre prochain, en s'appuyant sur l'ambassade du Venezuela, une rencontre confidentielle entre des représentants politiques de Caracas, proches de Hugo Chavez, et certains éléments de pointe de l'« Organisation ». En y faisant intervenir aussi des responsables révolutionnaire argentins actuellement plus ou moins en place à Buenos-Aires avec le président Kirchner. A qui puis-je déléguer la tâche de s'occuper de l'organisation de cette rencontre consultative ?

(576) Katherine Neville, *Le Cercle Magique*. Traduit de l'américain par Gilles Morris-Dumoulin, Pocket, Paris 2003. Assez troublant, un nouveau type de polar, peut-être chiffré, auquel je trouve un intérêt conséquent, pouvant servir à certaines manipulations. Je ne sais pas si la biographie de Katherine Neville fournie par l'éditeur n'est pas en quelque sorte - voire même entièrement - fictive. Il faut également voir son autre roman, paru chez le même éditeur, *Le Huit*. Il y a dans *Le Cercle Magique* une approche de l'hitlérisme qui ouvre des horizons inattendus, *révélateurs*.

De toutes les façons, affaire à suivre.

(577) Lawrence Block, *Errance (Random Walk en américain)*, traduit par Ophélie Beshay. Gallimard Série Noire, Paris 2000.

On trouve dans ce livre - ce n'est pas ce qui constitue son principal intérêt, mais pour moi il s'agit d'une incidence circonstancielle fort *signifiante* - un passage concernant le « mystère totémique » du faisán ou, si l'on veut, de la « poule faisane » qui avant-hier s'était jetée dans mes bras au bois de Boulogne.

« Nous avons fait une pause à Huron, hier, pour admirer le plus grand faisán du monde, mais cette halte nous a pris seulement quelques minutes.

- Quelle taille peut avoir le plus grand faisán du monde ?

- Il est assez grand. Bien sûr, moi, je l'avais déjà vu. En fait, mes parents habitaient dans le coin et nous allions à Huron tout le temps. Le plus grand faisán du monde mesure douze mètres de haut et pèse vingt-deux tonnes.

- C'est un grand faisán, dites donc !

- Je vous l'avais bien dit. Ou, attendez une minute, est-ce que je n'ai pas dit une bêtise ? Il mesure plutôt sept mètres de haut et pèse quarante tonnes. Non, je pense que j'ai vu juste la première fois. Il a été construit en acier et fibre de verre.

- Pas de plumes ?

- Non, pas de plumes. Nous passerons à côté du site des Ingalls, mais je ne pense pas que nous y entrerons. »

Dans une « Note de l'auteur », Lawrence Block adresse ses remerciements à Peter Russell, auteur de *The Global Brain*, et à Raphaël pour *The Inseed Transmissions*. Ainsi qu'à « son maître spirituel », Durchback Akuete, et à ses « guérisseurs personnels », Lloyd Youngblood et Danny Slomoff.

(578) Rue des Bauges, où il avait habité les dernières années de sa vie, Raymond Abellio était à dix minutes à pied du parc du Ranelagh. Il faisait chaque jour, à l'heure du crépuscule, entre chien et loup, quatre fois le tour du parc, en des cercles successivement de plus en plus serrés. Tous les trois ou quatre jours, je l'accompagnais pendant la durée (plus de deux heures) de ses circuvagations médiumniques secrètement rituelles (*secrètement*, parce qu'il tenait à faire passer ce rituel en action pour une « simple promenade du soir »).

C'est lors de ces promenades circulaires qu'il m'avait raconté maints épisodes de sa vie - d'avant-guerre, pendant la guerre et après guerre - et que nous avions pu établir les premiers plans concernant l'organisation effective du « Commandement général » (CG). Je ne sais pourquoi, on n'avait que fort peu souvent abordé le « domaine initiatique ». Par contre, il ne cessait de me faire des confidences au sujet de ses nombreuses aventures amoureuses. Il avait sauté l'entier cheptel de luxe de Madame Claude, en leur faisant des horoscopes fulgurants qui les rendaient toutes folles ; il « chassait » aussi chez les bourgeoises huppées de l'avenue Paul-Doumer. En réalité, c'était un prédateur tantrique.

Il y avait en ce temps-là un bistrot assez spécial, à l'angle de la rue de Boulainvilliers, disparu depuis, où il avait ses habitudes. Nous y avons fait nombre de déjeuners réservés au premier étage, notamment en compagnie de deux de ses anciens responsables supérieurs du MSR, réfugiés depuis la guerre au Canada, et qu'il avait spécialement fait rentrer à Paris pour la mise en marche du CG ; il les avait placés auprès de Georges Gorse, à la mairie de Boulogne, sous de fausses identités.

(579) Abellio ne pouvait s'empêcher de garder un sentiment d'attention admirative à l'égard de Léon Blum, qu'il tenait pour le Walter Rathenau français. Comme Rathenau, il aurait dû périr assassiné si son amie, la très belle et très riche Louise-Mélanie W., voyante et magicienne reconnue, n'était « intervenue dans l'astral » pour le sauver. Pourtant, malgré ses puissantes amitiés allemandes de l'occupation, elle n'avait pu empêcher qu'il fût déporté en Allemagne, au camp de Sachsenhausen. Il en était revenu vivant, pour en 1946 redevenir président du Conseil pour la troisième fois.

(580) Avec Raymond Abellio et Roland Saunier-Deville, le successeur de son « ancien maître », par une pluvieuse journée d'automne, pleine de

brumes, au Ranelagh. Je mentionne que ce qui manque au parc du Ranelagh, c'est un étang, une pièce d'eau. « Ne dites surtout pas cela, me fait alors observer Roland Saunier-Deville, le Ranelagh est un territoire secrètement élu, consacré exclusivement au feu, sous le signe et la puissance sacrée de Hathor. Aussi ne supporterait-il pas la moindre trace d'eau. D'ailleurs, c'est tout près d'ici, avenue Mozart, que Samuel Liddell Mathers, l'ancien dirigeant de la *Golden Dawn in the Outer*, avait établi son temple secret à Hathor. Le nombre de socles de statues sans statues qui s'y trouve marque la présence invisible des divinités du Feu. Nous sommes tous des agents du Feu ».

« J'ai depuis longtemps reconnu le secret de cette vive brûlure dans la poitrine qui me vient chaque fois que j'effectue mon parcours en ces lieux, » s'exclama alors Raymond Abellio, en s'arrêtant dans sa marche.

(581) En fait, si je m'étends ainsi à parler de Raymond Abellio, c'est parce que cette nuit il m'est apparu en rêve, sa longue écharpe blanche nouée lâchement autour du cou. Nous marchions au Ranelagh, suivis de près par un grand chien roux, qui s'arrêtait quand nous nous arrêtions, les yeux fixés sur nous comme des escarboucles, et se remettait en marche quand nous recommencions à avancer.

En me réveillant, j'avais oublié de quoi nous parlions, je crois qu'Abellio me racontait quelque chose sur l'assassinat d'Eugène Deloncle par les SS - si c'est bien de SS qu'il s'agissait. J'enrage d'avoir perdu le fil de ses confidences, mais il n'y a rien à faire. C'est ainsi que cela se passe avec les rêves. Il me souvient aussi, vaguement, que dans une sorte de trouble embranchement paradoxal du même rêve, je l'accompagnais lors d'une visite qu'il faisait à Marlène Jobert dans une sorte de clinique de luxe. Elle venait d'accoucher et était heureuse. Il faut toujours avoir de quoi écrire près de son lit. Noter ses rêves aussitôt que l'on se réveille et que l'on en possède encore le souvenir intact. Ensuite, on peut se rendormir, et tout oublier.

(591) Lors d'un colloque confidentiel qui avait lieu à l'hôtel Nikko de Beaugrenelle, axé sur la « force nucléaire française et ses doctrines », Olivier Guichard m'avait demandé - en la présence d'Edgar Faure - s'il était vrai que j'étais en train d'écrire un livre sur la « géopolitique gaulliste » en relation avec la « force nucléaire française ». Comme j'hésitais à lui répondre, il m'avait dit qu'« au plus haut niveau » on s'intéressait vivement à ce livre, et qu'il était lui-même disposé à le soutenir avec une préface substantielle allant dans le sens de ce qu'il connaissait de mes propres thèses. A la suite de certaines pressions négatives de la part d'une instance pseudo-gouvernementale, ce livre n'a finalement pas été publié. Je l'avais dédié à la mémoire du général

Ailleret, et j'y faisais état de la doctrine gaulliste selon laquelle la « force nucléaire française » se voulait la « force nucléaire de la plus grande Europe continentale ».

(592) « *Saint-cyrien, chef de l'état-major particulier de Jacques Chirac depuis 2002, le général Jean-Louis Georgelin, né en 1948, succède en ce mois d'octobre 2006 au général Henri Bentégeat comme chef d'état-major des Armées (Cerna), Bentégeat devant aller, lui, à Bruxelles, pour prendre la présidence du comité militaire de l'Union européenne. Jean-Louis Georgelin a commencé sa carrière au 9^e Régiment de chasseurs parachutistes avant de devenir général adjoint à la HO' division parachutiste en Bosnie. A la tête de la Cerna, il est le commandant en chef des trois armées, terre, air, mer, leur « arbitre suprême ». La référence décisive.*

« *Ceux qui Vont côtoyé à l'Elysée lui connaissent une vraie passion pour l'histoire. L'histoire tout court. L'histoire militaire aussi, bien sûr. Mais aussi et peut-être surtout celle qui lie militaires et politiques ». Il a aussi dirigé, en 1990, la division « PPE » - « plans, programmes, évaluation » - de l'état-major des Armées, « où l'on planifie à trente ans l'avenir des armées ». D'où la profondeur de ses perspectives. Ceux qui ont appris à le connaître savent qu'un vent puissant et décidé va « souffler fort, boulevard Saint-Germain, que les habitudes seront bousculées et que ceux qui ne suivront pas le nouveau rythme seront balayés ». Il est certain que la forte personnalité du général Jean- Louis Georgelin va provoquer une mutation décisive au sein des armées. » Mais que valent ces notes ? Tout cela devra être vérifié, ultérieurement par les faits. La tragédie, c'est les faits.*

(593) Et maintenant viennent les journées parisiennes des rencontres qu'organisent, chaque année, dans un bel hôtel particulier du XVII^e, ceux de l'*Etoile vénitienne*. Une journée philosophique axée, cette année, sur le « tantrisme » taoïste, et une journée politique, consacrée à une approche immédiatement opérationnelle de l'axe géopolitique grand- européen Paris-Berlin-Moscou. Malade, je crois qu'il me faudra renoncer à y participer, ce qui ne manquera pas de donner lieu à des considérations tendancieuses.

Comme il est déjà tout à fait certain que l'année 2007 amènera en France des troubles graves, des événements irrévocables - voire une sorte de guerre civile - qui finalement ne pourront pas ne pas aboutir à un changement radical de régime, ce sont ceux de l'*Etoile vénitienne* et leurs instances parallèles qui - ne fût-ce que parce qu'il n'y aura rien d'autre à un certain niveau - auront à encadrer occultement, à armer idéologiquement et révolutionnairement, la mise en place du « nouveau régime » qui s'annonce, et qui ne sera pas du

tout ce que l'on pourrait en penser à l'heure présente. Ne faudrait-il donc pas que dès maintenant on s'y prépare, sans plus attendre ?

(Dans le dernier roman de mon œuvre, intitulé *Dans la forêt de Fontainebleau*, j'ai parlé assez substantiellement de ceux de *L'étoile vénitienne* et de leurs desseins, de leurs activités les plus confidentielles).

(594) *World Affairs*, New Delhi, India, numéro spécial, Hiver 2005, « Weapons of the New World Order : Genesis of International Terror » (Vishnu Bhagwat, « Unlimited Militarisation, Delusions of World Hegemony ») ; Daniele Ganser, « Fear as a Weapon : The Effects of Psychological Warfare as Politics » ; David Guyatt, « Anti-Personnel "Soft Kill'em" Weaponry » ; Leuren Moret, « Planet Earth as a Weapon and Target » ; Michel Chossudovsky, « Owning the Weather for Military Use : The Ultimate Weapon of Mass Destruction » ; T.E. Bearden, « Scalar Electromagnetic Weapons and their Terrorist Use » ; Richard Boylan, « Classified Antigravity Aerospace Craft » ; Alfred Lambremont Webre, « Directions Towards an Exopolitics Initiative »).

(595) En concluant mon dernier livre, *Le sentier perdu*, je reviens sur le souvenir, que j'ai gardé intact, d'un dîner auquel nous avons été conviés - Jacqueline de Roux et moi-même - par Louis Pauwels, une certaine nuit de neige, au cœur de la forêt de Saint-Germain, devant un beau feu de bois flambant haut, dans la salle à manger d'une auberge assez sélecte pour qu'elle puisse passer pour clandestine. Ce qui nous avait réunis là, c'était la mise en œuvre d'un projet de Louis Pauwels concernant la parution d'une revue dont il devait assurer le financement, intitulée *Contre-littérature*, et dont nous entendions qu'elle constitue l'épicentre d'un mouvement littéraire et politique - métapolitique, plutôt - destiné à changer le cours du prochain destin spirituel de la France et de l'Europe. Revue dont Louis Pauwels devait être le directeur, Jacqueline de Roux la rédactrice en chef et moi-même le conseiller spécial de la rédaction.

Je me rends compte, à présent, que dans *Le sentier perdu* j'avais omis de parler de ce qui constituait l'essentiel médullaire de cette nuit ardente, à savoir la lecture par Louis Pauwels d'une douzaine de feuillets, l'éditorial du premier numéro de *Contre-littérature*. La première moitié de ce texte était consacrée à la mise en dévastation totale et définitive du concept subversif de la modernité, du sida mental régnant alors comme aujourd'hui ; l'autre partie apportait la définition prophétique de ce qui allait devenir - si les choses se passaient comme nous l'entendions — la nouvelle réalité spirituelle salvatrice dont *Contre-Littérature* se voulait le véhicule combattant en France et en Europe. Il s'agissait là d'un projet de *guerre totale*.

Quand notre ami eut fini sa lecture, une sorte de terrible silence se fit, qui se prolongea pendant un certain temps. Un silence parfait, un silence comme extatique. J'étais en proie à une émotion - à une commotion - étrange, envahissante, irrépressible. Le texte de Louis Pauwels était un bloc étincelant, d'une violence inouïe, dont la dialectique intérieure, fulgurante, vous coupait le souffle, vous déportait hors de vous-même. C'était une profession de génie à l'état incandescent qui provoquait un malaise, un vertige. Sans doute le texte le plus extraordinaire que Pauwels ait jamais écrit. Il s'était entièrement dévoilé. Il s'était vraiment mis à nu. Une expérience inoubliable, une entaille vive dans notre conscience. Un *moment fondamental*.

(596) Pauwels souhaitait que, pour le premier numéro de *Contre- littérature*, j'obtienne de Raymond Abellio un grand article sur la signification géopolitique et métahistorique planétaire de la révolution maoïste, qui alors battait son plein (je savais que, suite à des entretiens confidentiels avec certains diplomates chinois en poste à Paris, Raymond Abellio s'était vu inviter par le gouvernement de Pékin à effectuer un séjour secret de trois mois en Chine ; il hésitait à accepter cette proposition. « J'ai un mauvais pressentiment », disait-il).

J'étais l'hôte de Louis Pauwels, cette nuit-là, en sa maison de Saint- Germain-en-Laye, et n'avais pu m'endormir que vers les quatre heures du matin. Je pris la décision de le mettre au courant de l'existence du Commandement général (CG) et de l'inviter à en faire partie. Il était fondamentalement des nôtres.

Dans mon lit d'insomnie, j'avais compris qu'il y avait un autre Louis Pauwels, dont j'avais la fulgurante révélation. Un Pauwels qui avait su garder en lui-même le secret de ce qu'il était, le secret de sa prédestination cachée et de ses puissances visionnaires supérieures dont il n'avait pas eu l'occasion au cours de sa vie d'administrer réellement la preuve. S'il était, certes, brillant, cela ne lui avait servi que pour masquer en permanence qui il était et n'avait pas été en réalité, le mystère premier et ultime de son véritable être en dissimulation.

Ce qui peut se dire, aussi, de la manière suivante : c'est parce que dans sa vie il n'avait pas été le fils de son père que, toute sa vie, il n'avait cessé de mettre en avant, de maintenir devant lui un Louis Pauwels qui n'était pas Louis Pauwels, le vrai Louis Pauwels, le « vrai fils de son père », mais quelqu'un d'autre, un « autre lui-même », ayant vécu en surface une vie qui n'était pas sa vie, la sienne de vie se trouvant abyssement dissimulée derrière le simulacre tragique et secrètement endeuillé de celle-ci. Quelle mystérieuse, quelle immense tristesse ! Louis Pauwels, ou le *masque d'étain*.

(Que sont devenus les douze feuillets de l'extraordinaire éditorial destiné au premier numéro de *Contre-littérature* ? Le masque d'étain n'a été ôté qu'une seule fois, une certaine nuit d'hiver en forêt de Fontainebleau).

(597) Dans le square de la Trinité, vers les sept heures du matin, une jeune femme assise sur un banc en retrait sanglotait à se rompre l'âme. Par terre, quasiment sous ses pieds, un livre déchiré, piétiné. Cette désespérée matinale s'appelait-elle Eugénie, était-elle Eugénie ? Sans qu'elle n'en sache rien, était-elle chargée d'un signe me concernant ? J'étais navré par le spectacle de cette détresse, mais n'ai-je pas appris à me méfier de certains signes équivoques qui apparaissent parfois sur mon chemin ?

(598) *Kriegsmarine*, mot de passe. En groupe, nous sommes allés rendre visite, en Allemagne, à l'amiral Karl Dönitz. Quand nous pénétrâmes dans son bureau, il nous attendait, debout en grand uniforme, derrière une petite table en bois noir sur laquelle se trouvait un service en argent timbré du swastika, qui provenait certainement d'un de ses anciens navires. Dominique de Roux était accompagné par une très belle jeune fille blonde, C., d'origine anglaise. L'amiral dit : « Puisque Mademoiselle C. est aujourd'hui présente parmi nous, je lève cette coupe à l'honneur de la vaillante marine de guerre anglaise. »

Il se tourna ensuite vers M. W. qui, lui, était assis, à cause de sa blessure à la hanche (qui l'empêchait de rester debout) et, levant à nouveau sa coupe, il nous dit : « Ce que je veux dire à monsieur M. W., c'est que dans soixante ans l'Allemagne se retrouvera elle-même, à nouveau, intacte, et qu'elle maîtrisera, alors totalement la plus grande Europe - Russie comprise, qui se sera libérée du communisme - et qu'à travers sa situation en Europe elle approchera la maîtrise du monde entier. Les Etats-Unis, ayant atteint l'apogée de leur puissance, vont décliner à la suite de problèmes intérieurs. Le plus grand destin de l'Allemagne s'accomplira. » Après quoi, l'amiral se tourna vers moi et, levant sa coupe, me dit : « Je salue en vous, cher camarade, les nouvelles jeunesse européennes qui ayant su exorciser un passé tout à fait inacceptable, peuvent à présent regarder l'avenir en face. L'avenir absolument nouveau d'une vie absolument nouvelle ».

Ensuite, levant pour la quatrième fois la coupe, il s'adressa, en se tournant vers lui, à Arthur Axmann, à qui il dit : « Cher camarade Axmann, maintenant, nous autres, les réprouvés, nous allons rester ensemble. Tous ensemble, et rien ne pourra nous séparer. Jamais ».

(Comme, de notre côté, nous étions tenus de vider notre coupe d'alcool blanc à chaque toast del amiral et en même temps que lui, il faut reconnaître que, suivant l'ancien rituel de la *Kriegsmarine*, à la fin de ce cérémonial nous

étions tous plus ou moins partis ; réfugiés ensemble dans une zone parallèle à la réalité. Derrière l'amiral, il y avait, dans un lourd vase en terre cuite, un immense bouquet de roses blanches et jaunes. Et, accrochée au mur, une peinture classique représentant, en des tons bleu foncé et vert, une jeune femme debout, souriante ; le vase au bouquet de roses était posé à même le parquet).

Je sens, en rendant compte de cet épisode, comme un souffle glacial qui m'étreint la poitrine. A part moi, tous ceux qui se trouvaient là sont morts à présent. Cela signifie *quelque chose*. Ai-je rêvé ? Mon souvenir de cette rencontre en Allemagne avec l'amiral Karl Dönitz possède un étrange accent spectral, comme si cela n'avait jamais eu lieu, ou alors « dans une autre vie », dans une « autre réalité ». De tout ce qu'il a déclaré ce jour-là, rien ne s'est réalisé, sauf peut-être ce qu'il a dit sur l'Allemagne (et encore). Hors du présent, l'Histoire n'existe pas. Finalement, je finis par croire que cette rencontre n'a eu lieu que pour prouver qu'en réalité elle n'a pas eu lieu. Mais à quelle fin ? Pourquoi ? La réponse à cette question se trouve ensablée sous les pas de Dieu ; sous les pas secrets d'un Dieu en marche).

(599) C'est à Venise que pour la première fois de ma vie j'ai vraiment eu peur. Une peur inconditionnelle. Une peur blanche, extatique. Ce qui s'était alors fait en moi dure encore, une rupture cachée, un vide irrémédiable. C'est par là qu'un jour ma volonté de veille risque de se défaire.

(Il y a une question qui ne cesse de me travailler : comment se fait-il que personne à ce jour ne se fût encore aperçu du fait que, depuis déjà huit siècles, Venise reste très occultement la proie d'une certaine « puissance négative », inidentifiable, mais toujours présente, et toujours souterrainement en action ? Mais n'ai-je pas moi-même assez approché, dans une des nouvelles de *Mission secrète à Bagdad*, l'éventuelle mise au jour de cette « puissance négative » ?)

ACQUA ALTA

*Qui pouvait le faire ? Ç'aurait été comme écrire un livre
avant de l'avoir écrit.*

Ake Edwardson, *Ombre et Lumière*

(600) Les Editions parisiennes de l'Homme libre viennent de publier quatre livres de Julius Evola, *Hiérarchie et démocratie*, *Synthèse de doctrine de la race*, *Trois aspects du judaïsme*, et *Phénoménologie de la subversion*.

Je me demande quand je trouverai le temps de finir mon livre de révélations et d'approche intérieure de l'homme de *La dottrina del risveglio* et de *La tradizione ermetica*, de l'homme politique et du révolutionnaire souterrain dont on ne sait, en réalité, rien encore. Un révolutionnaire qui a su imposer profondément sa trace et accomplir ses missions plus que secrètes, mais qui s'était arrangé pour tout cacher de son véritable parcours, alors que l'on croit tout savoir de ses combats, de sa doctrine, de ses véritables *appartenances*.

(601) Reuben, le baron de la colonie de peuplement des corbeaux des jardins du Ranelagh, se laisse fort difficilement surprendre. Il est grand, d'une taille anormalement grande, une sorte d'aura sacré se dégageant de lui. Il se tient presque toujours immobile, hiératique, comme absent de l'endroit où il se trouve. Et j'ajoute qu'il ne faut en aucun cas douter de l'état de dédoublement sacré de l'ensemble même de la colonie des corbeaux sociétaires des jardins du Ranelagh.

La science subversive de leurs nidifications, toujours invisibles d'en-bas, mais toujours présentes à la cime des plus hauts arbres du parc, donne la mesure de leur *véritable état*, et il n'est pas bon de trop réfléchir au mystère de cette invisibilité suspendue dans les airs, faite de branches desséchées et de couronnes d'herbe serrées, tendues comme des anneaux de fer ; où pendent, souvent, de minces bandes de tissus disqualifiés, tels des tankas secrètement prophétiques. Il est obligatoire de savoir en déchiffrer les indications codées, les messages à couvert et les avertissements muets (ce qui fait beaucoup). J'ai quant à moi un contact personnel avec Reuben, qui lui-même se trouve en communication médiumnique permanente avec trois ou quatre mondes

différents établis dans les lieux inconcevables existant au-dessus de lui, toit sur toit.

Fiers et distants, dissimulateurs, mes corbeaux du Ranelagh sont cependant suprême^mnt fidèles. En certaines occasions, ils se transforment en des nuages de battements d'ailes fous, leurs becs regorgeant d'un sang impur, dépravé. Là où il est, Reuben règne. Toujours. Je viens de parler ici de ces *nuages noirs*, et je crois qu'il faut que je m'arrête là, un certain danger se faisant soudain trop important, et trop proche.

(602) Si ce matin, au réveil, je m'écrie *Acqua Alta*, c'est que je sens que nous entrons en des temps de très hautes marées. Des puissances immenses, tout à fait insoupçonnées jusqu'à présent, s'apprêtent à être de retour en force ; des choses se passeront que nous n'avions jamais encore vues, et cela d'un instant à l'autre. D'autre part il est certain que, malgré l'état authentiquement révolutionnaire de ses débuts, le Troisième Reich hitlérien a dû assumer, jusqu'à la fin et même au-delà, quatre grandes erreurs fondamentales, erreurs qu'il a dû payer de sa totale destitution politico-historique, de son évacuation irrévocable de la réalité de ce monde, comme s'il n'avait jamais existé. Ces quatre erreurs sont les suivantes - *c'est le moment de les rappeler*. (1) L'inconcevable imbécillité criminelle de la *Shoah*, de la conception et de la mise en œuvre dans les conditions que maintenant l'on sait du projet visant l'anéantissement du peuple juif dans toutes ses dispersions européennes.

(2) Le mépris paranoïaque de toutes les nations slaves, et de la Russie en premier lieu, dans la perspective finale d'une vaste entreprise de colonisation des espaces continentaux de l'Est européen.

(3) L'hostilité à l'égard de l'Eglise catholique, dont la partie la plus ardente eût dû constituer le substrat eucharistique de la grande révolution continentale européenne que menait le III^e Reich.

(4) Ne pas avoir su reconnaître et encore moins utiliser, sur son front de combat intérieur, des penseurs de la taille d'un Martin Heidegger, ou de Karl Haushofer, ce dernier idéologue du rapprochement continental germano- russe, et avoir préféré à leur place les services d'un crétin subalterne comme Alfred Rosenberg et tous les débiles de la même classe d'indigence mentale (exception faite, peut-être, pour les niveaux supérieurs, « ultimes », de certaines hiérarchies intérieures secrètes de la SS).

Derrière ces terribles erreurs - derrière ces malédictions indélébiles - il y eut cependant une partie incomparable de grandeur réalisée, de surpuissance visionnaire et d'engagement irrationnel, abyssal, d'exploitation symbolique, révolutionnaire, de l'histoire européenne en marche, une part qui ne lui sera jamais enlevée.

(Ces considérations peuvent paraître, aujourd'hui, dangereuses et elles le sont, mais il ne faut pas non plus se laisser piéger par les sables mouvants d'une actualité trafiquée, déviante et entièrement assujettie, soumise aux aliénations apparemment irréversibles d'une certaine ligne politico- historique et culturelle, subversivement opposée à toute option national- révolutionnaire représentant les destinées finales de la plus grande Europe continentale. Nous sommes ce que nous sommes, et nous ne serons jamais ce que nous ne sommes pas. Car, à la fin de l'Histoire, et nous y sommes, c'est la marche à rebours, la « contre-Histoire », qui représente le vrai sens de l'histoire, sa vraie direction finale, son achèvement et son auto- coronation).

(603) Messe de midi, au Sacré-Cœur de Montmartre. Peu de monde, mais une atmosphère recueillie. Une aire de changement d'état de la réalité marquait invisiblement l'espace occupé par les participants à l'office. Juste avant le début de la messe, une jeune fille vint prendre place dans la rangée devant moi. Je l'observais de biais, me rendant compte qu'à mesure que l'office avançait, priant avec une intense ferveur, elle était en train d'approcher d'un état extatique, de se « libérer de l'emprise de ce monde ». Cet état s'exacerbant, il réverbérait sur moi, intervenait sur mes propres pouvoirs de changement ontologique de la réalité.

Je sentais que *quelque chose* se passait en moi, que je me laissais faire (j'avais déjà compris que même si j'eusse tenté - ou tout simplement *voulu* - m'y opposer, je n'avais plus la possibilité de le faire ; il me fallait aller jusqu'au bout de ce qui m'était ainsi imposé). A demi conscient, les yeux fermés, je subissais lentement une montée en spirale vers le sommet de la coupole, pour arriver dans un face à face avec la figure du grand Christ blanc, les bras ouverts, qui survole le chœur de la basilique ; de tout cela j'ai gardé un assez vague souvenir, d'autant plus que mon ascension mystique était d'un ordre intérieur étranger à l'espace visible.

Ce dont je me souviens avec une parfaite clarté, c'est de l'intuition que j'avais du fait que la grande figure du Christ se situait à la verticale de la sainte-table sur laquelle en ce moment même se trouvait exposée l'Ardente Vie de plus en plus vivante des eucharisties consacrées, ce qui donnait à la figure du Christ (à laquelle je faisais face) une identité vivante, comme s'il était réellement là, réellement *présent et vivant* à l'intérieur de l'image de Lui surmontant le chœur de la basilique. Une fulgurante sollicitation m'attirait plus haut encore, mais là il n'y avait pas de plus haut. J'étais un bloc de braises incandescentes refermé sur lui-même , ma vie ne tenait plus qu'à un fil, était prête à basculer de l'autre côté. Je ne savais plus qui j'étais, ni plus rien de rien.

(604) J'ignorais si l'idée qu'une représentation picturale du Christ puisse être secrètement animée par la présence d'une grappe ardente d'eucharisties consacrées est un terrible blasphème, mais je sais que j'ai éprouvé cette peur ce jour-là. La messe une fois dite, et la jeune fille extatique partie sans un regard pour moi, je suis resté longtemps prier, exalté par le sentiment d'une divine présence pardonnante, qui m'apaisait et qui me réconfortait, silencieusement, car *Christus intus docet*.

(605) Sous les apparences immédiates qui sont les siennes, la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre est en réalité une forteresse en armes, qui doit faire face aux conjurations d'un monde depuis longtemps gagné à la cause des Ténèbres. Comme telle, elle fait partie d'une chaîne de haute résistance occulte qui comprend aussi le mont Saint-Michel et, plus au Sud, le mont Gargano. Chaîne de haute résistance placée sous la garde de saint Michel, dont une imposante statue équestre, très guerrière, veille sur les toits de la basilique. Il y a sur le mont Gargano une autre basilique, souterraine, dédiée à saint Michel - au Moyen Age, le saint y aurait lui-même dit la messe une certaine nuit, en présence d'un empereur germain. Tout cela tient surnaturellement ensemble. C'est aussi sur ce Mont que le saint Padre Pio de Pietralcina avait choisi de passer sa vie, au couvent de San Giovanni Rotondo.

(606) Je ne savais pas que Rimbaud avait tant voyagé. Ne devrait-on pas l'appeler le « vagabond planétaire » et même, symboliquement, le « vagabond cosmique » ?

« Par deux fois dans son adolescence, il gagne Bruxelles et Paris ; deux fois Londres. De Stuttgart, ayant acquis des notions suffisantes d'allemand, il parcourt à pied le Wurtemberg et, de Suisse, passe en Italie. De Milan, il se met en route, encore à pied, pour les Cyclades, en passant par Brindisi, avec pour seul profit une insolation qui le fait rapatrier sur Marseille, via Livourne. Il parcourt la Scandinavie et le Danemark, avec une foire ambulante ; il s'embarque de Hambourg, Anvers et Rotterdam ; il rejoint l'armée hollandaise à Java et déserte aussitôt. Passant un jour en vue de Sainte-Hélène sur un navire anglais qui refuse d'y faire escale, il saute par-dessus bord, mais on le repêche avant qu'il ait pu atteindre l'île. De Vienne il est reconduit à la frontière bavaroise par la police pour cause de vagabondage ; et de là sous une autre escorte, raccompagné jusqu'en Lorraine. Dans toutes ces allées et venues, il se trouve toujours sans argent ; sans cesse à pied, l'estomac presque vide. A Civita- Vecchia on le débarque avec une inflammation gastrique due au frottement des côtes sur l'abdomen. Il a trop marché. En Abyssinie, ce sera pour avoir fait trop de cheval. Tout à l'excès. Inhumain envers lui-même. Le but est toujours au-delà ». Henry Miller, *Le Temps des assassins*. 10/18, Paris, 1984.

(J'ai trouvé ce livre dans l'autobus 63 avec dedans un billet de vingt dollars. Sur la page de garde, écrit au crayon, en toutes petites lettres, ceci : *Sensitiva/ folle, spasmodique, gémissante. C'est quoi, tout ça ?*)

(607) Je descends, en rêve, une fort abrupte colline, que recouvrent à peine des herbes folles, une végétation dégénérée, jaunâtre, maléfique. En bas, le lit d'une assez large rivière à sec, exhibant de longs bancs de sables blancs qu'entrecoupent des blocs de pierre éclatés. D'inquiétants grands oiseaux blancs tournent sans cesse au fond du ciel sans le moindre nuage. Pour remonter de l'autre côté de la rivière, je trouve un escalier en briques, dont il ne restait presque rien. Arrivé en haut, je vois de vastes ruines blanchies au soleil ; je n'hésite pas à m'y avancer.

Assez vite, j'aperçois, à travers une lourde porte en bois entrouverte, un personnage de grande taille, mince, tout de blanc vêtu, se tenant debout devant une fenêtre vide, le dos tourné vers moi. Je crois reconnaître Pie XII et je sens que, derrière lui, hors de ma vue, des gens se tiennent en foule dans l'attente enfiévrée de quelque chose d'inconcevablement nouveau, décisif, sans retour. Une forte tension spirituelle règne, presque intolérable. Un vent puissant, impétueux, se lève, qui est plus qu'un simple vent. On entend, au loin, des chants. Je m'aperçois soudain que, à mon extrême étonnement, je porte à l'annulaire une lourde bague en or, avec un grand - très grand - saphir d'un bleu sombre, concentré, dangereux. Je n'ose plus faire un pas. Pie XII se tourne vers moi, et de sa main droite me fait signe de m'approcher de lui. Je sens que je ne peux pas ne pas le faire. J'ai peur. En me réveillant, je suis resté des heures concentré sous l'influence agissante du saphir mystagogique, ébloui jusqu'à l'extase par l'éclat prodigieux de son bleu profond, nocturne, sidéral.

(608) Le général Markus Wolff, chef de la redoutable Stasi est-allemande pendant plus de trente ans, a eu le goût douteux de mourir le 9 novembre 2006, jour anniversaire de la chute du mur de Berlin. Réfugié à Moscou lors de la réunification des deux Allemagnes, Markus Wolff n'y restera qu'un an. Après quoi il retournera à Berlin. Si toute sa vie a été un impénétrable mystère, le mystère réside dans le fait que Moscou lui ait permis de rentrer en Allemagne. Aurait-il été chargé d'une grande mission « ultra-secrète » ? A-t-il accepté de travailler pour l'Allemagne réunifiée, de livrer ses implantations cachées au Moyen-Orient, ce qui expliquerait l'étrange efficacité des services spéciaux allemands dans cette partie du monde, efficacité d'autant plus pointue que totalement ignorée ?

En même temps, le général Markus Wolff a réussi à sauvegarder, sans la moindre faille, le secret opérationnel de ses anciens services, sur lesquels

il s'est refusé à livrer toute information, couvrant jusqu'à la fin l'ensemble de ses agents. Collaboration peut-être, mais non trahison. Il y a là une grande affaire d'Etat, infiniment trouble, infiniment troublante. Des choses commencent à se préciser dont il faudra désormais tenir compte d'une manière préventive. *l'Allemagne revient*. Un nouvel état de fait apparaît, qui révèle l'existence d'une certaine Allemagne secrète, disposant déjà des fondements opérationnels lui assurant une liberté d'action inconditionnée ; des fondements opérationnels souterrains, hors d'atteinte, inaccessibles, ne dépendant en rien des fluctuations de la politique visible. C'est bien là-dessus que se basent les plans d'action à longue échéance de la nouvelle classe politique allemande en train d'arriver au *pouvoir final*. Ce que sera ce *pouvoir final* reste encore à savoir.

(609) On vient de faire savoir que l'armée française a procédé au premier tir d'essai d'un nouveau missile stratégique, le M 51, destiné à équiper ses sous-marins nucléaires. Ce missile, qui sera mis en service d'ici à 2010, doit équiper les sous-marins nucléaires lanceurs d'engins de nouvelle génération de la Force océanique stratégique française. Cependant, sans l'assurance de la prochaine mise en œuvre d'un second porte-avions nucléaire, ces améliorations apparaissent aléatoires.

(610) J'écume de rage devant l'abjectissime spectacle de la récente rencontre épiscopale française de Lourdes, où 110 évêques en lice, rassemblés, se sont longuement vautrés dans les eaux noires, écumantes, de leurs conspirations antipontificales. Ils sont en effet *passés à l'attaque*. Pourquoi souillent-ils ainsi - régulièrement - la ville de Lourdes, ce haut lieu de sainteté, si ce n'est pour *marquer le coup* contre les établissements traditionnels de la foi en France ? Sous la direction personnelle du cardinal Jean-Pierre Ricard, président de la Commission épiscopale française, ils y ont monté un dispositif opérationnel destiné à contrecarrer l'initiative en cours de Benoît XVI en faveur de la réintégration entière des actuels courants traditionalistes au sein de l'Eglise.

Les évêques ainsi réunis le 8 novembre dernier n'ont fait que retrouver, à travers leurs options cafardeuses anti-traditionnalistes (et en revenant du coup aux conclusions souterraines du concile Vatican II) à leur ancienne, ferme et permanente volonté d'imposer à l'Eglise une « conduite collégiale », « démocratique », se dressant contre la primauté pontificale. Cette fois-ci les choses sont allées trop loin. Et il sera difficile aux conspirateurs de Lourdes de faire marche arrière.

D'une manière relativement enveloppée, mais néanmoins fort claire, les conclusions émanant des menées séditeuses de Lourdes ont donc signifié à Rome leur refus d'obéissance, leurs décisions schismatiques et anti-

pontificales d'opposition à la volonté d'apaisement et de réunification e Benoît XVI envers le traditionnalisme. Il ne reste plus à l'Eglise, pour sauver ce qui peut encore être sauvé, que le recours aux trois décisions suivantes .

(1) L'obéissance absolue au primat pontifical, à la « monarchie absolue, de droit divin », du souverain pontife.

(2) Dynamiter, sans plus attendre, le concile Vatican II qui dissimule subversivement une certaine volonté de destitution, de l'intérieur, de l'unité foncière de l'Eglise romaine et de ses engagements dogmatiques de base.

(3) Faire appel aux courants traditionnalistes pour soutenir ouvertement la primauté pontificale absolue contre les conjurations antipontificales actuelles, visant le remplacement de la primauté pontificale par la dissolution, la disqualification et l'aliénation de son principe originel instauré par Jésus-Christ.

L'ennemi intérieur de l'Eglise a choisi cette fois-ci - signe de sa « mobilisation finale » - de montrer à découvert son hideux visage, ses vrais objectifs inavouables, sa volonté agissante de servir les avancées protestantes de la puissance des Ténèbres aujourd'hui à l'œuvre d'une manière de moins en moins dissimulée.

Et ce n'est pas pour rien non plus qu'en guise de « message d'ouverture » de la conférence des évêques de Lourdes, Mgr Jean-Louis Brugès, évêque d'Angers, a présenté un « travail de groupe » concernant la libération subversive, contre-nature, des problèmes sexuels de société dans le sens d'une adhésion aux « courants actuels », en train de s'affirmer licencieusement pour tout dénaturer, pour tout disqualifier.

Quant au mouvement traditionnaliste dans l'Eglise, Mgr Jean-Pierre Ricard propose qu'il soit admis à rejoindre le sein de l'Eglise à condition de prouver « son attachement à la rénovation liturgique voulue par le concile Vatican II ». On ne saurait manifester plus d'imbécillité.

(611) Comme si je ne savais pas que la couronne sacrée du Christ-Roi se trouve enfouie dans la crypte de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, comme si je ne savais pas ce que cela signifie ; comme si je ne savais pas que déjà les temps sont proches, très proches. Comme si je ne savais pas quel risque démesuré je prends en avouant ainsi *ce que je sais et ce que je ne sais pas*.

(612) J'avais donc eu raison de jouer, en Suisse - et de faire jouer - la carte de Christoph Biocher. La droite nationale suisse a préconisé hier, au nom de la liberté d'expression, l'annulation d'une loi réprimant le racisme, et a réclamé la dissolution de la commission fédérale contre le racisme. Le parti UDG, dont l'homme fort est Christoph Biocher, ministre de la Justice et de l'intérieur, prône aussi le retrait de la Suisse de la convention internationale contre le racisme.

(83) Sur ma table de nuit, ces livres déjà depuis quelques jours. Ces derniers temps, je ne lis que tard dans la nuit, souvent jusqu'à l'aube.

- Philippe Djian, *Impuretés*, Gallimard, Paris 2005
- Joseph Kessel, *Makhno et sa juive*, Gallimard folio, Paris 1987
- Elizabeth Longford, *Victoria, reine d'Angleterre, impératrice des Indes*, traduction par Denise Van Moppes, Fayard, Paris 1966
- Arz Bro Naoned, *Energies sacrées, les Runes*, Guy Trédaniel Editeur, Paris 2003
- Gérard Leroy, *Breker*, Editions Pardès, Paris 2005
- Julius Evola, *Essais Politiques*, Editions Pardès, Paris
- William Manchester, *Winston Churchill, rêves de gloire, 1874-1932*, traduit par Odile Démangé, Robert Laffont, Paris 1985
- Nicolas Bonnal, *Les territoires protocolaires*, Editions Michel de Maule, Paris 2001
- Jean-François Villepelée, *Sur les pas du Père Kolbe*, Editions P. Lethielleux, Paris 1989

(613) Je ne sais pas comment raconter cette rencontre, qui d'ailleurs ne fut pas tout à fait ce que l'on peut appeler une rencontre, mais plutôt de fort mystérieuses retrouvailles. Dans mes errances philosophiques, mon attention avait été longtemps retenue, rue ***, par une vieille maison, ou plutôt un hôtel particulier de belle allure, mais assez sérieusement délabré ; apparemment abandonné, ou en tout cas pas habité pour le moment, et qui comportait aussi un grand jardin par-dérrière ; un jardin en friche, désolé, silencieux, donnant l'impression d'être en permanence plongé dans l'ombre.

Il y a deux jours, j'ai sauté le pas et m'y suis introduit clandestinement vers les six heures du soir. Nous sommes en novembre et il faisait déjà nuit, ou presque. Cédant à une obscure impulsion, je suis tout de suite monté au dernier étage sans le moindre bruit, l'escalier central étant recouvert d'une épaisse moquette bleu marine. J'étais dans un état second. Dès que j'ai mis les pieds à l'intérieur, j'ai senti comme une légère mais persistante odeur d'encens et aussi autre chose, que je n'ai pas été capable d'identifier sur le coup, comme une odeur d'eau stagnante, de fond de ravin, de sous-bois ombragé.

Au dernier étage, il y avait, autour d'un corridor central en deux tronçons séparés par une rotonde éclairée d'en haut, quatre grandes - on peut même dire quatre très grandes - pièces, ainsi que plusieurs - cinq, six, je ne sais plus - autres petites pièces, presque toutes vides, pleines d'une épaisse poussière grise, plongées dans le noir. Toutes les fenêtres depuis longtemps fermées, l'air était lourdement chargé, *matérialisé* en quelque sorte ; ce qui, avec l'obscurité ambiante et le profond silence régnant, proposait comme une espèce d'inquiétude sournoise qui allait en s'intensifiant à mesure que

je m'y attardais. Un certain malaise s'insinuait en moi, comme une sorte de froid mental, métaphysique, dont la persistance commençait à gêner assez sérieusement ma respiration (la peur me vint que j'allais manquer de souffle). Ce fut alors que j'entendis, dans le salon d'à côté, un cartel qui sonnait les sept heures du soir ; saisi par une fatigue irrésistible, je me suis à ce moment- là, presque sans m'en rendre compte, laissé tomber dans le premier fauteuil à ma portée pour aussitôt m'endormir profondément (il ne s'agissait pas d'un sommeil normal, mais d'autre chose).

Pendant ce sommeil, j'ai rêvé, j'ai beaucoup rêvé. Et toujours le même rêve : à la suite d'un grand lévrier roux, je visitais, pièce par pièce, l'hôtel de mon aventureuse expédition. Or *je reconnaissais tout*. La mémoire immédiate des lieux, des objets, de certaines circonstances passées qui s'y attachait provoquait en moi un état de tristesse ravageuse, qui m'amena vite à sangloter. J'y retrouvais ma vie perdue, tout un passé - pas tellement éloigné - de violentes passions, de préoccupations et d'attentions vivantes qui me troublait, qui me faisait sortir de moi, qui me *dérégla*t. De chambre en chambre, je cherchais, partout, une « jeune femme blonde ». *Je* ne savais pas ce qui lui était arrivé, où elle pouvait s'être perdue ; ou bien *où elle se cachait*, car je ne cessais de la sentir présente, toute proche, là même, quelque part. Je crois que j'avais dormi, en tout, pas loin de deux heures.

Entre-temps il s'était passé quelque chose de nouveau. De l'autre côté du salon dans lequel je me tenais, un rectangle de vive lumière était apparu au niveau du sol. En m'approchant avec beaucoup de précaution, je me rendis compte qu'il s'agissait d'une mystérieuse ouverture dans le plancher, d'environ deux mètres de largeur, qui donnait directement sur l'étage d'en dessous, où l'on avait allumé une puissante source de lumière, qui se répandait jusqu'en haut.

Je me mis à genoux, au bord de cette lumière rectangulaire, pour tenter d'observer ce qui devait s'y manigancer, car je pressentais que *tout cela* ne pouvait pas ne pas me concerner directement. J'ignorais à quoi je devais m'attendre. C'était un vaste salon, presque vide, avec six hautes fenêtres étroites du côté de la façade, qu'illuminait *a giorno* un lustre fabuleux, aux mille feux scintillants. Pas de tapis, mais le parquet brillait sans discontinuité, trois grands miroirs fixés aux murs reflétant le tout. Au fond du salon, un imposant piano de concert de couleur grenat semblait attendre les mains qui le feraient vivre. Et aussi plusieurs peintures de grande taille, aux scènes de société, dans de lourds cadres dorés.

De cet ensemble émanait une atmosphère tendue, enfiévrée, que l'on pressentait sollicitée par l'invisible. On se surprenait retenant son souffle, dans l'attente exaltée de ce qui maintenant ne pouvait pas ne pas se manifester d'une manière soudaine, évidente et totalement bouleversante.

A plat-ventre, au bord de l'ouverture, je surveillais le salon au-dessous pour que l'on ne puisse se rendre compte de ma présence, de mon guet clandestin.

Brusquement une porte s'ouvrit et une grande jeune femme blonde - une vraie lionne - apparut, vêtue d'une longue robe blanche, transparente, déshabillée au possible. Après avoir marqué un petit temps d'arrêt, elle se dirigea lentement vers le piano ; j'avais eu le temps de me rendre compte de sa très exceptionnelle beauté. Elle ne me semblait pas tout à fait inconnue. S'asseyant au piano, elle se mit à jouer, tout en chantant. Je ne crois pas avoir, de ma vie, assisté à une prestation aussi extraordinairement surhumaine - surnaturelle, dirais-je. Sa voix divine soulevait l'espace où elle se manifestait avec une sûreté, une vivante plénitude, produit d'une inspiration - je l'avais aussitôt compris - étrangère à ce monde. Un vertige s'était emparé de moi. Je me sentais en train de défaillir, d'être brutalement frappé, *enlevé* par l'outre-monde.

Et ce ne fut pas tout. Au bout d'un certain moment, elle cessa brutalement de jouer et de chanter et, se mettant debout, laissa glisser sa robe pour apparaître complètement nue. Elle s'approcha alors du centre du salon, et se tint assez longtemps immobile sous le lustre allumé, les yeux fermés. Sans crier gare, elle s'éleva dans l'air d'un bond absolument prodigieux, à la Nijinski, un bond peut-être de deux mètres, pour, en retombant sur terre, se mettre aussitôt à danser.

Danser ? Je ne sais pas si l'on pouvait appeler cela de la danse. En des bonds de plus en plus soutenus, affirmés, elle s'éloignait circulairement du centre du salon vers ses marges pour refaire ensuite, dans un mouvement contraire, le chemin inverse, vers le centre. De temps en temps, et en tournant de plus en plus vite sur la spirale de son double mouvement d'encerclement- désencerclement, elle poussait des cris puissants, comme de longues jetées de feu, avec la sonorité angélique de l'argent le plus pur.

A la fin elle parvint à se maintenir haut dans les airs, au milieu du salon, en tournant vite sur elle-même pendant une bonne dizaine de minutes, comme une flamme blanche, surmontée par la couronne scintillante de ses longs cheveux blonds vertigineusement en mouvement. Elle se maintint là, à une hauteur de plus de deux mètres - descendant un peu, puis remontant aussitôt - avant de se laisser tomber à terre, où elle resta, allongée, immobile, pendant un certain temps. J'étais réellement éveillé, je savais parfaitement que je ne rêvais pas, les choses étaient telles qu'elles m'apparaissaient. Il fallait que je me résigne à le croire, *c'était ainsi*.

Me ressaisissant au bout de quelques instants, sans me rendre bien compte de ce que je faisais, je me précipitai dans l'escalier central pour rejoindre la déesse - comment l'appeler autrement - au milieu du salon où elle revenait lentement à elle-même.

- Je sais que vous m'avez espionnée depuis l'ouverture dans le plafond, me dit-elle, souriante, en se remettant debout.

- Mais qui êtes-vous donc ? me surpris-je en train de lui demander.

- Et vous, qui êtes-vous, et qu'êtes-vous venu faire ici ce soir ? me répondit-elle.

- Qui suis-je ? C'est bien ce que moi-même je ne sais pas... ou plutôt je ne le sais plus... oui, je ne le sais plus...

- Cela ne fait rien, moi je sais parfaitement qui vous êtes... sachez que, de mon côté, je me tairai sur votre passage ici, mais faites quand même attention... si l'on apprend que vous êtes parvenu jusqu'ici, vous êtes un homme mort, on vous cherchera et on vous trouvera, où que vous alliez, pour vous tuer... encore que, d'autre part, vous êtes déjà sous protection... une très haute et très puissante protection...

- Et vous, mystérieuse déesse, comment vous appelez-vous ? Etes-vous autorisée à m'en faire part ?

- Comment voulez-vous que je m'appelle ? Laure bien sûr... Vous, je ne le sais que trop, vous êtes Jean... Si vous voulez que l'on se revoie, je vous donne rendez-vous pour la soirée du 30 novembre prochain, ici même... le 30 novembre, la Saint-André... vous savez, la *Walpurgisnacht*, l'entrouverture des « autres mondes »...

- Et d'ici là ?

- D'ici là, vous attendrez... On a déjà si longtemps attendu... un siècle, deux siècles peut-être...

- Comment se fait-il que j'ai ressenti l'intérieur de cet hôtel comme si je le connaissais déjà... comme si j'y avais déjà vécu... je ne sais plus quand... oui, je me le demande...

- C'est que vous y avez peut-être déjà vécu, en effet... Des choses y sont arrivées... Une terrible tragédie, mais à présent il se peut qu'il y ait réparation, nous allons voir... Vous ne me reconnaissez donc pas ? Jean, vous ne me reconnaissez pas ?... Je vous ai appelé, et vous êtes venu... C'est pour vous que j'ai chanté et dansé tout à l'heure, et maintenant il nous faut nous séparer à nouveau, pour peu de temps... Laissez-moi donc remettre ma robe, c'est moi qui dois quitter les lieux la première... Suivez-moi une demi-heure après et faites très attention à vous, je vous en supplie... Oui, très attention... Vous me le promettez, n'est-ce pas...

Quand elle eut revêtu sa robe, je vis qu'elle portait entre ses seins un faisceau serré de cinq roses rouges, pareilles à cinq flammes rouges, fraîches, rayonnantes, et dont la fragrance embaumait comme une drogue puissante.

(615) J'ai vécu les dix jours suivants comme dans un état de transe permanente, dévoré par le désir de la retrouver, elle et aussi l'intérieur

enchanté de l'hôtel particulier où elle m'avait si mystérieusement fait venir et où elle avait elle-même trouvé abri contre la marche du temps, et *contre tout*. Et où il me semblait avoir vécu, pendant quelques heures, une autre vie, plus libre, plus glorieuse, comme mon ancienne vie avant que la terrible tragédie dont j'ignorais encore la mystérieuse nature, l'« épouvantable secret » ne s'élève dans nos chemins de vie.

De toutes les façons, il m'apparaissait comme un fait absolument certain que mon intervention clandestine en ces lieux de haute interdiction métaphysique avait définitivement changé le cours de mon existence, que rien ne me serait plus comme avant. Une étrange et folle espérance s'était saisie de moi, et un soudain regain de vie ; un « nouveau souffle » dont la violence ne laisse de m'étonner. Que m'arrive-t-il ? Je voudrais bien y voir plus clair, mieux discerner la situation dans laquelle je me sens m'avancer d'une manière de plus en plus irrationnelle. Ce n'est pas que cela ne m'aïlle pas. Mais j'avoue que je m'y perds de plus en plus. Déjà « je suis un autre ».

(616) Quatre questions fondamentales à l'ordre du jour : qui était, qui est Laure ? Et que m'était-elle - que m'avait-elle été à moi ? Et que risque-t-elle de m'être, maintenant, à nouveau ? Quel était son nom de famille, quelles étaient ses ascendances cachées ? Ces interrogations me tourmentent effroyablement, comme des braises posées sur une blessure vive. Je ne peux plus dormir, je me lève à quatre heures du matin et me promène dans ma chambre d'une manière à demi-somnambulique. J'ai envie de descendre dans la rue, et de me mettre à courir droit devant moi.

(617) Et si tout cela n'avait été qu'un rêve, un rêve bien plus fort que la vie elle-même ?

(618) Or, le matin déjà venu, *Jésus se tint sur le rivage ; pourtant les disciples ne savaient pas que c'était Jésus* (Jean, XXI, 4).

(619) Dans la cathédrale de Barcelone, je m'étais trouvé, dans les années soixante - du côté gauche, face à l'autel central - devant le tombeau de marbre, placé bien en hauteur, de Maria de Cervellò, Supérieure de l'ordre de la Mercy, décédée en 1290. Aujourd'hui, en ce 21 novembre 2006, jour de l'immense fête cosmique de la Nativité de Marie, qui est elle-même l'immaculée Conception et qui s'est incarnée en tant que telle, l'ancien ordre de la Mercy vient d'être rappelé à la vie par nous autres lors d'une cérémonie ultra-secrète ayant son domicile terrestre dans la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre et son domicile céleste à la fois dans le Sacré-Cœur de Jésus et dans le Cœur Immaculé de Marie.

Nous avons choisi comme aumônier Fray Justo Pérez de Urbel, ancien responsable religieux de la Valle de los Caidos, citadelle funéraire près de Madrid du franquisme dans l'outre-temps, le Fray Justo Perez de Urbel est mobilisé par nous *là où il se trouve à présent*. Ainsi, cette nuit, les deux occultes de l'ouest du continent eurasiatique sont entrés sous l'empire d'une étoile inconnue, appartenant à la grande constellation de la Mercy, une mystérieuse constellation antérieure, car un rétablissement d'ordre divin a eu lieu, cette nuit, dans la sphère des ultimes hauteurs polaires. N'a-t-il pas été dit *Tu seras rétabli* (Isaïe, 44, 28). J'ai fait ce que je devais faire. Ce qui devait être fait a été fait.

(620) Ce dimanche 26 novembre 2006, en la fête nationale française du Sacré-Cœur. Qu'est-ce que la France ? Constitutionnellement - je veux dire de par l'acte même de sa constitution, historique et suprahistorique - la France est une milice combattante au service exclusif des desseins providentiels du Christ, du *Christ-Roi*. Avec le baptême de Clovis, l'histoire de l'Europe - de la plus grande Europe continentale - se trouve secrètement sanctifiée à travers l'histoire de France, cœur vivant et battant de *l'imperium*, du Saint Empire romain germanique.

La désacralisation subversive de l'histoire européenne du monde se fit, en son temps, à travers la Révolution de 1789 et par l'anéantissement conséquent de la race royale française. Aussi le prochain redressement suprahistorique de la France se doit-il d'être fondé - ontologiquement refondé, j'entends - sur le retour de la France à sa mystérieuse prédestination sacrée, sur ses retrouvailles miraculeuses avec la race de droit divin de ses rois légitimes et sur le rayonnement sanctifiant de la royauté française à nouveau présente au cœur de l'histoire continentale européenne à venir, invisiblement située sur le sommet polaire, intemporel, immobile, hors d'atteinte de celle-ci, à nouveau rappelée à l'ordre. Car tout se passera dans l'Histoire. Cependant, c'est de l'extérieur de l'Histoire que viendra le grand *rappel à l'ordre*.

Cependant, vu la situation politique actuelle de la France, que l'on ne saurait en aucun cas ne pas tenir pour absolument désespérée, envisageable seulement dans les termes d'une catastrophe finale, apocalyptique, avec, déjà, la quasi-certitude d'une guerre civile à l'horizon - même s'il s'agissait d'une guerre civile d'un type nouveau - vu ce qui est en train de se passer aujourd'hui, visiblement et d'une manière souterraine, comment ne pas songer à un redressement transcendantal qui seul pourrait donner à la France la possibilité d'un changement de destin, d'un retournement salvateur qui en ferait à nouveau le soubassement revivificateur et sacré d'un renouvellement abyssal de l'actuelle histoire continentale européenne dans son ensemble ?

Il ne faut pas oublier que ce qui fait de la France une entité suprahistorique à part, c'est l'imposition qui lui a été faite d'une identité secrète d'ordre

exclusivement transcendantal, prévoyant qu'il lui faille passer (pour quelle arrive à la conclusion salvatrice de son parcours), surmonter l'épreuve tragique du passage par les ténèbres, d'une défaite politico-historique et spirituelle inconditionnelle : « mourir pour renaître ».

Le mystère de la seconde naissance finale de la France - d'une certaine « France secrète » - n'est donc en rien redevable de quelque condition politico-historique, objective, matérielle, visible : le mystère de ses relevailles ne saurait se poser que dans les termes d'une équation révolutionnaire d'ordre exclusivement transcendantal, étrangère à toute réalité matérielle. C'est quand il semblera qu'il n'y a vraiment plus rien à faire pour son salut politico-historique que la France sera mystérieusement - et comme d'un seul coup - sauvée, rendue à sa prédestination intacte, eschatologique, sacrale. Remise miraculeusement sur les rails à travers une intervention occulte, en provenance directe de l'extérieur de ce monde.

Pour nous autres, il ne s'agit pas de désespérer, mais de l'emporter en dépit de toute évidence matérielle contraire, négative ; *l'emporter miraculeusement*. En dernière analyse, il s'agit de la manipulation rituelle d'un vouloir d'au-delà de tout vouloir, d'un suprême non-vouloir. Il faut comprendre que c'est bien cette dialectique visionnaire opposant la France dans son actuel état à la France de l'« au-delà transcendantal » qui signifie l'intelligence authentiquement révolutionnaire de la fête nationale française du Christ-Roi. C'est dans un présent actuellement invisible que se forge occultement le visible à venir. Pour le moment, le monde à venir et son histoire se tiennent encore profondément ensevelis dans l'invisible. Il suffirait d'une minorité éveillée et suractivée, sachant ce que l'on attend d'elle et engagée à le faire, pour que tout bascule.

(620) Cet après-midi, j'ai pris un verre, au *parc de la Muette*, avec Cyril Lorient, le principal responsable des éditions parisiennes *Le Grand Souffle*. Sous l'influence directe et avouée de ce qu'avait été, dans son temps, *Le Grand Jeu*, les principaux protagonistes actuels du *Grand Souffle* semblent agir comme un groupe dont l'objectif premier serait celui de susciter des rencontres fertiles entre divers courants antagonistes de pensée, d'engagement, de doctrine, de « vision de la vie ». Des rencontres ne cherchant pas tellement à surmonter leurs oppositions foncières, mais à faire acte de leurs confrontations lucides, en vue de certaines constatations ultérieures, essentiellement imprévues pour le moment. Dans la « chaleur d'être là », écrit Cyril Lorient, *Le Grand Souffle* entend mener la « guerre sainte contre la pensée du monde moderne ».

Je sais qu'il vient de demander à Alain Santacreu d'être responsable d'une collection intitulée *Contrelittérature*. Ce dernier définit ainsi les buts de sa nouvelle charge missionnaire : « De même que le Graal fut la pierre tissée

- *lapis textilis* - de la littérature arthurienne, le Sacré-Cœur est le blason de la contrelittérature, sa *mise en demeure* ». (Léon XIII : « Aujourd'hui, un autre symbole divin, présage très heureux, apparaît à nos yeux : c'est le Cœur très sacré de Jésus, resplendissant d'un éclat incomparable au milieu des flammes... »)

A la fin de notre entretien d'aujourd'hui, Cyril Loriot vint à me demander brusquement, comme s'il voulait conclure :

- Mais, en définitive, qui êtes-vous, Jean Parvulesco ? Qui êtes-vous, et qu'est-ce que vous êtes en train de vouloir faire ? Quels sont vos *buts ultimes* ?

J'ai répondu :

- Je suis un agent secret du Christ. Un agent secret de Jésus. Ce que j'entends faire, c'est ouvrir les chemins du *Regnum Christi* dont l'avènement, désormais, n'est plus tellement lointain ; dont il se pourrait même qu'il fut, en quelque sorte, imminent. Vous voyez, j'ose le dire.

- Est-ce possible ? Comment pouvez-vous penser un seul instant que l'hindouisme, que le bouddhisme, que l'islamisme pourraient accepter la conception catholique de la *personne humaine* ? Pour toutes ces religions

- pour toutes ces civilisations - la personne humaine n'existe pas, ne possède aucune espèce d'importance, car seule compte pour elles le « tout cosmique ».

- Elles finiront par y venir, ces religions du « tout cosmique ». Déjà saint Maximilien Kolbe avait réussi à installer au Japon, à Nagasaki - à *Nagasaki* justement - une communauté catholique extrêmement importante, de plus en plus active, dont seule la guerre a arrêté le développement. Souvenez-vous qu'il a eu la grâce de *voir en avant* les noces finales de l'hindouisme et du catholicisme. La visite en Inde de Jean-Paul II a constitué - confidentiellement peut-être, mais très certainement - un immense pas en avant quand une jeune prêtresse hindoue lui a tracé le « signe rouge », le « trident » sur le front. J'ai gardé une photo du moment extraordinairement significatif où cette jeune femme a marqué au rouge le front de Jean-Paul II, et je ne cesse de la regarder.

C'est alors que Cyril Loriot a fini par me poser la question qui le taraudait à mon égard :

- Mais, ainsi que l'on n'a pas cessé de me le répéter de tous les côtés, est-ce vrai que vous seriez d'« extrême droite » ?

- Moi, d'extrême droite ? Ah, la sordide blague ! Non, je ne suis pas et n'ai jamais été d'extrême droite. Je suis, et j'ai toujours été, de l'extrême droite de l'extrême droite... Car je tiens à me situer moi-même et c'est là qu'est vraiment ma place...

- Bon, maintenant je crois avoir compris... Je ne vous cache pas que cela me dérange, pour moi-même et pour *Le Grand Souffle*...

- Ah ! que non ! En réalité, vous n'avez pas, vous ne pouvez avoir compris rien du tout, parce que l'heure n'est pas encore venue pour cela... Mais je vous le dis : ma parole est la dernière parole de ce monde, et par cela même la parole nouvelle aussi, la *parole absolument nouvelle*, la toute première « parole nouvelle ». Ou, si l'on veut, l'*outré-parole à venir*...

Dehors il pleuvait à verse, une pluie raide et glacée d'hiver. A quatre heures de l'après-midi, il fait déjà nuit. Je bois du champagne, je suis autre et ailleurs. Derrière moi, devant moi, il n'y a plus qu'un désert immense et tranquille. Une morne aube s'élevant sur les marges incertaines d'une nuit incertaine, et maintenant il me faudra faire avec.

Cyril Lorient m'apprend que les jeunes gens du *Grand Jeu* étaient tous communistes, membres du PCF. (Les éditions du *Grand Souffle* ont récemment réédité *Le Grand Jeu*, *Les Enfants de Rimbaud*, de Michel Random, ainsi que deux livres décisifs de Rolland de Renéville, *L'expérience poétique*, ou *le feu secret du langage* ainsi que *Rimbaud le voyant*).

(620) « Au bout de sept cents ans le laurier reverdira. » Une longue, trop longue étape, vient d'être achevée, ou est en train de l'être. Le sommeil sacré - qui n'a jamais été qu'une demi-veille - n'est sans doute plus de mise. J'ai peut-être (en parlant ici de l'*anti-parole à venir*) dit plus que je n'avais le droit de dire déjà. Cette incontinence ne serait-elle pas une épreuve obligée, un seuil dangereux à franchir ? Une instance d'initiation spirituelle à prendre entièrement sur moi ? Le « mystérieux ruisseau interdit » dont parlait Regius Montanus, et qu'il me faut enjamber à l'heure suprêmement décisive que je vis à présent ?

La rencontre de cet après-midi avec Cyril Lorient a-t-elle agi sur moi comme une provocation inattendue, comme une incitation à sauter le pas ? Dans tous les cas, elle a eu sur moi un effet philosophiquement irrémédiable. Quelque chose s'est produit dont il m'est impossible d'ignorer l'importance, le voile de la virginité d'Artemis d'Ephèse a été déchiré.

(621) Je l'ai trouvé passionnant, ce dimanche après-midi, le polar historique de Jean-François Parot, *Le Fantôme de la rue Royale* (Editions France-Loisirs, Paris 2001). Comme en un lent vertige, sa riche intrigue foisonnante absorbe tout dans ses dévoilements retenus, et l'évocation fragmentaire de Louis XV et de la du Barry excelle par une sorte de mise en présence immédiate, que je trouve singulièrement saisissante. Une sorte de douceur supratemporelle, métaphysique. Une fenêtre s'entrouvre sur les dessous obscurs du règne finissant du Bien-Aimé.

(622) Rabbi Eléazar, une des figures les plus emblématiques de la théologie rabbinique : « *Depuis le jour où le Temple fut anéanti, une muraille de fer sépare Israël de son père, qui est aux deux.* »

(623) Rabbi Nahmann de Bratslav : « Le personnage de mon histoire (le conte *Les Sept Mendiants*) qui affirme *ne plus se souvenir de rien* veut dire qu'en vérité il se rappelle tout ce qui était avant que ce monde ne soit. »

(624) André Dhôtel, *L'Azur* : « *Vous croyez voir et vous ne voyez pas quoi que ce soit*, assura Mme Desterne. »

(626) Je n'arrive toujours pas à comprendre quelle peut bien être la raison pour laquelle, en un peu moins de deux ans, j'ai été amené à lire quatre fois *L'Azur* d'André Dhôtel. Il doit y avoir, derrière le texte immédiat de ce roman, quelque chose - mais quoi ? - qui concerne le cours secret de ma propre existence, quelque chose qui m'attire médiumniquement - et d'une manière irrésistible - vers l'intérieur à la fois aussi évident que dissimulé de cet écrit piégé ; une sorte d'affirmation qui dispose d'un pouvoir libérateur, d'un certain *pouvoir de restitution*. J'y sens très fort la présence d'un mécanisme initiatique souterrainement tendu, et qui agit à chaque lecture sans se dévoiler, jusqu'au jour où il faudra que cela se fasse.

(627) J. W. m'appelle de Varsovie pour me signaler qu'une cinquantaine de députés catholiques viennent de déposer au Parlement une motion qui demande la promulgation d'une loi stipulant que *Jésus-Christ est le roi de la Pologne*. Ce qui ne devra en aucun cas passer inaperçu. Nous ferons le nécessaire.

(628) Livres étalés sur le parquet, à côté de mon lit. Le seul péché que je me reconnais et qui me débecte profondément, cette fringale permanente de lectures disparates. Il faudra quand même que je m'en débarrasse un de ces jours, en me faisant violence. Je le sais.

- Edward Behr, *Hiro-Hito, l'empereur ambigu*. Traduit de l'anglais par Béatrice Verne. Editions Robert Laffont, Paris 1989.

- Barbey d'Aurevilly, *Une vieille maîtresse*. Editions Flammarion, Paris 1996.

- Aurora Cornu, *Fugue roumaine vers le point C*. Editions Jean-Christophe Pichon édité., Paris 2005.

- Nicolas Bonnal, *Jean-Jacques Annaud, un cinéaste sans frontières*. Editions Michel de Maule, Paris 2001.

- Alain Frachon et Daniel Vernet, *L'Amérique messianique : Les guerres des néo-conservateurs*. Editions du Seuil, Paris 2004.

- Jean Lessay, *Washington ou la gloire républicaine*, Editions Jean-Claude Lattès, Paris 1985.

- Basile Lovinesco, *Incantatia sângelui* (« *L'Incantation du sang* »). Editions de l'institut européen, Iassy 1993.

(Il faudra que je me résigne à remplir de ces livres une douzaine de grands sacs en plastique, et à les descendre par tranches de deux sacs tous les trois ou quatre jours, pour que cela n'attire pas trop l'attention, dans la cour intérieure où se trouve le réduit destiné aux poubelles, un endroit fantasmagorique, toujours plongé dans une obscurité silencieuse, oppressante. Hier soir, en y descendant un sac de détritus domestiques, j'ai vu à mon grand étonnement un képi d'officier supérieur de la Wehrmacht, à vrai dire assez sale ; il était posé sur le couvercle d'une poubelle à journaux remplie à ras bord, poussée en retrait vers le fond de ce réduit qui m'inquiète et me déprime chaque fois que je m'y trouve.)

(629) Scène fort pénible, mais heureusement assez discrète, cet après-midi, avec Henri de Grossouvre, dans le grand salon vide du club privé *Travellers*, installé dans l'ancien et somptueux hôtel particulier de la Païva, aux Champs-Élysées. Je reconnais volontiers que, depuis Strasbourg, Henri de Grossouvre poursuit au niveau européen, mais dirigé surtout vers la *Mitteleuropa*, un travail d'influence et d'organisation - de réorganisation sur une ligne française - que l'on ne peut pas ne pas tenir pour exceptionnel. Une belle réussite. J'étais, cet après-midi, malade, aux abois, et je ne savais plus tellement ce que je faisais. Aussi je crains avoir grillé une relation amicale et politique d'importance qu'il me sera impossible, en tout cas bien difficile à réparer. Et que je le regrette ne sert à rien, ce qui est fait est. Il y a *des jours comme ça*, qui charrient une charge substantiellement négative, faite pour quelle s'avère impossible à éviter.

« LARGUEZ LES AMARRES, VOICI LA MARÉE HAUTE »

- *A présent, je comprends, Dr Watson, qu'il y a des forces au ciel et sur la terre dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.*

- *Vraiment ? m'enquis-je d'un ton brusque. Avez-vous des preuves récentes de cela ?*

Fred Saberhagen, *Dracula et les spirites*

(630) Là, je ne vais pas en arrière. Au contraire, je m'engage déjà bien en avant, mais dans une direction que j'étais loin d'avoir prévue. La question qui se pose à présent est la suivante : faire face, réellement faire face au brusque retournement, dépasser la surprise extraordinairement négative de la nouvelle situation qui m'est faite, *imposée depuis les « ultimes hauteurs »*, dans ma relation philosophique avec Laure, la mystérieuse jeune femme inconnue de l'autre nuit, la « venue d'ailleurs ».

Un fait est certain. En nous séparant à l'aube, Laure et moi n'avions-nous pas pris rendez-vous pour le 30 novembre prochain ? Un rendez-vous ferme ? Aussi, hier, 30 novembre 2006, fête de la Saint-André, vers les deux heures de l'après-midi, je me dirigeais, avec une allure plus ou moins maîtrisée, mais dans un état d'excitation intérieure quasi-paranoïaque, vers la zone de mystérieuses prolongations de la rue Wallace-Stevens où, dissimulé derrière un alignement serré de hauts pins noirs, se trouve l'hôtel particulier qui a vu mes retrouvailles au-dessus des temps avec celle qui m'avait dit s'appeler Laure . La nuit enchantée où elle avait dansé et chanté pour moi jusqu'à l'aube, où elle avait partiellement soulevé l'épais voile noir qui recouvrait mon plus lointain passé, un passé au-delà de mon propre passé et, peut-être aussi au-delà de tout passé. André Dhôtel : « Jadis, dans un passé inappréciable. »

A mon arrivée, j'ai constaté - pendant un moment d'inconcevable surprise - que les monumentales portes de fer se trouvaient grandes ouvertes, que les fenêtres de la façade étaient béantes, vides, noires, que de grands tas de sable encombraient la cour. J'apercevais aussi, au fond, sur la gauche, une rangée de fûts rouges à moitié recouverts d'une bâche. Cependant, l'étrange

soleil de novembre, aux intenses brillances de blancheurs métalliques, juge l'ensemble de ce chantier, l'invite à un déplacement de perspective métaphysique. *Que se passe-t-il donc ici ?* Je ne fus pas long à le comprendre, les grandes portes des temps de ce monde, à la fermeture incertaine, s'étaient à nouveau rejointées devant moi. Pris dans le tourbillon d'une mystérieuse scénographie tantrique en action, il n'y avait déjà plus rien à faire.

Je venais d'être victime d'une banqueroute spectrale, d'un sombre recul des temps de ce monde sur leurs propres arrières. Les « temps de ce monde » repris, happés à nouveau par les marques à la fois affaiblies et devenues existentiellement équivoques de leurs propres instances antérieures, de la conspiration fatale de ce qui avait déjà été, comme s'il n'y avait rien eu. Autrement dit, si cette ingérence ontologique occulte dans le cours régulier des temps de ce monde - je veux dire l'ingérence constituée par le miracle tantrique de « ma nuit avec Laure » - en avait momentanément suspendu la marche en avant, celle-ci avait repris à l'aube, « comme s'il n'y avait rien eu ». Il n'empêche que cette prodigieuse blessure vive avait secrètement renversé le sens de sa marche ; et cela même si, à l'aube, cette blessure vint à se refermer d'elle-même, entièrement cicatrisée. Evanouie.

Ayant compris cela en une déchirante fulguration de conscience, j'ai fait quelques pas en avant, vers ce qui s'ouvrait à mes regards éberlués, vers l'intérieur de la cour. Une certaine effervescence s'y manifestait. Et, voyant alors un ouvrier en salopette bleue couverte de poussière qui venait vers moi, je me suis surpris lui répétant, comme dans un état second, *la question même que je n'eusse surtout pas dû formuler à ce moment-là :*

- *Mais que se passe-t-il donc ici ?* Qu'est-ce que toute cette agitation ?

- On est en train de démolir cet hôtel particulier qui tombait en ruines pour le remplacer par une grande résidence de six étages... Une résidence de luxe, ultra-moderne...

- Quand ces travaux ont-ils commencé ? Récemment ?

- Il y a une dizaine de jours qu'on a ouvert le chantier... On va bientôt élever des échafaudages métalliques sur les quatre côtés de l'ancien immeuble... On vient de trouver des drôles de trucs sous le plancher du deuxième étage, qui faisaient vraiment peur, qui nous ont vraiment secoués... Il a dû s'y passer, dans le temps, des choses, des choses épouvantables, et qui sait quoi encore...

(Fugitivement, très fugitivement, il me vint alors quelque chose à l'esprit, qui concernait le square Caulaincourt, à Montmartre, quelque chose que j'ai oublié sur le coup).

(631) Certes, une dernière chance m'avait été offerte la nuit où Laure et moi nous étions retrouvés, où elle est venue me rejoindre dans cet hôtel

à l'abandon. Peu de temps après - hier, 30 novembre - cette « dernière chance » m'a été enlevée : un gouffre immense et noir me sépare à présent de cette « dernière chance », ainsi que de celle qui l'incarnait. Cet immense gouffre ontologique, c'est en fait *ce monde-ci et sa loi*.

(632) De *ce côté-ci* du gouffre se tient *ce qui est vivant*, alors que, *de l'autre côté*, veille *ce qui a été* et ce qui, d'une manière inconcevable, emporté dans les voies ardentes de Maria Tantrica, risquerait *d'être à nouveau*. De toute évidence, c'est bien de l'autre côté que s'est à présent réfugié le mystère du « spasme divin ». Car il y avait eu un spasme divin, une rupture du monde et des lois propres de ce monde. Je ne le nierai pas, à l'heure présente, le monde m'a totalement brisé. Mais moi aussi, ce monde, je l'ai brisé. Car je refuse la loi des Ténèbres, la « loi de ce monde » contre laquelle je me dresse en armes, et que je combattrai avec une rage surhumaine jusqu'à la fin. Le parti que j'ai pris, le parti qui est actuellement le mien, est celui de *l'Agnus occisus a constitutione mundi*. Aussi ai-je franchi l'infranchissable.

Cependant, je ne sais même pas - oui, je ne sais pas - si l'on peut encore comprendre ce que je viens de dire là, ni la portée absolument inouïe de mon engagement avoué et de ses implications immédiates. Je n'ai pas le droit d'en dire plus, et je n'ai pas envie d'en prendre le risque. « Plus un seul mot, c'est un ordre d'en haut ». Car on est surveillés, maintenant Très étroitement surveillés. Jour et nuit. De l'autre côté du gouffre noir qui l'en sépare ontologiquement, il y a devant nous une éternité à conquérir. Sans plus attendre.

Cette démolition, si mystérieusement opportune, de l'« hôtel particulier » ne préfigure-t-elle pas la démolition souterraine, déjà en cours, de ce monde-ci, du *kosmos* dans l'ensemble de son identité actuelle ? En même temps, le règne ensoleillé et ensoleillant, le règne de haute ferveur et de grâce irradiante qui avait été - qui est encore - celui du royaume transcendantal de l'autre côté du gouffre, reviendra-t-il, revivra-t-il, à nouveau, encore une fois, le Vieux Pays ? Notre plus extrême désespérance, notre actuelle abdication ontologique, ne sont-elles pas l'effet de notre oubli du Vieux Pays ?

(633) Comme l'histoire apparaît sans cesse attirée, *happée* par la répétition ! Il y a déjà une trentaine d'année, le 16 août 1974, j'écrivais dans *Combat* :

« *Maintenant, en tout cas, les chiennes pâles de l'Apocalypse sont lâchées. Le temps que l'on s'en aperçoive vraiment, ce serait déjà, et à nouveau, l'« heure des brasiers»*. Le calme actuel n'est plus que l'accalmie torride et morne d'avant l'éclatement de l'orage, avant que le feu ne se déchaîne. Au niveau des choses les plus profondes, les parties en présence mettent hâtivement en place leurs nouveaux relais secrets, leurs forces

d'intervention spéciales et leurs masses de manœuvre. Pour s'être laissé glisser si piteusement hors du grand jeu, la France se figure-t-elle d'aventure quelle en sera épargnée, lors de la prochaine tragédie européenne, lors de la prochaine donne aux dés de fer ?

Les perdants sont toujours marqués par le destin. »

Quel diagnostic plus actuel des dessous encore plus ou moins occultes de la conjoncture du jour, européenne et planétaire - à laquelle, cette fois-ci, on n'échappera pas ? La confrontation finale des Etats-Unis et de la Russie - la Russie, en l'occurrence, signifiant aussi l'Europe - risque désormais de ne plus pouvoir être contenue. L'actuel désastre politique intérieur de la France constitue déjà un appel, le signal même de l'avancée fatale des choses, le vide qui, soudain, attire la foudre.

(634) Retour, après dix ans d'absence, de Marin Lacharrière chez lui, à Boulogne. Certains s'empressent d'aller l'y rejoindre, pour le saluer. Discrètement. Moi aussi je m'y rendrai, mais j'attends encore quelques jours. Si l'on savait ! Mais on ne sait pas, c'est un secret mortel.

(635) Je crois que je viens de comprendre la raison de l'attraction obsessionnelle qu'exerce sur moi, depuis longtemps et d'une manière inconsciente, le roman d'André Dhôtel, *L'Azur*.

« On y raconte une étrange légende, prétexte aux intrigues où les intérêts se mêlent aux passions amoureuses : une jeune fille inconnue apparaîtrait de temps à autre dans la campagne. Le personnage central - et centralisateur

- n'en est pourtant pas un, pas tout à fait un, puisqu'il s'agit non pas de la présence mais de l'absence d'une jeune fille qui, dans le cours du récit, se signale surtout par le doute quant à son existence même. Une existence ne s'y manifestant que par de brèves incursions de nature quasi onirique, dépourvues de toute réalité certaine, mais qu'illumine d'une lueur d'outre monde le paysage quelle traverse fugitivement, l'« espace de quelques instants à peine ». Or, pendant ses fulgurantes apparitions il est bien évident qu'elle existe réellement, quelle est présente en ce monde. »

« Cette fille n'appartient pas à notre monde, » déclare un des personnages du roman. Et, ensuite, en insistant : *« Mais vous l'avez vue, et vous savez qu'elle est d'un autre monde »*, quelle vient d'ailleurs. Or, cette jeune fille « venue d'ailleurs » ne renvoie-t-elle pas directement à la figure surnaturelle de « Laure », à l'« envoyée du Vieux Pays » dont la rencontre vient de bouleverser, aussi, le cours de ma propre existence ?

Le personnage principal de *L'Azur*, interpellé par le passage devant lui de la « fille de l'autre monde » avait cependant compris - ou cru comprendre

- la tragique vanité d'essayer de franchir le « gouffre immense et noir » le

séparant définitivement de l'objet de son incroyable désir. Ce qui l'avait fait se résigner à - comme on dit - revenir sur terre, à se décider de camper finalement de *ce côté-ci* du « gouffre immense et noir ». En épousant une fille insignifiante, en se laissant glisser et s'établir dans une vie insignifiante. En s'interdisant de rêver encore à la « fille inconnue », à la « fille de l'autre monde ». A renoncer de s'intéresser à ses spéculations galantes concernant l'autre côté du gouffre immense et noir de « ce monde ». « Un impénétrable mystère destitué » disait Joseph Conrad. Or tel n'a pas du tout été mon choix, j'ai pris, moi, la *décision absolument contraire* : prendre directement d'assaut le « gouffre immense et noir » de ce monde-ci qui venait de me séparer - une deuxième fois - de « Laure ». Passer outre, l'y rejoindre de l'autre côté, gagner - regagner - l'espace propre du « Vieux Pays ».

Difficilement on pourrait se figurer ce que cette décision de ma part implique et engage, quelles sont donc les véritables dimensions de mon combat métaphysique et existentiel en cours. Surmonter la loi de ce monde, franchir ses ultimes abîmes chaotiques, les plus secrets, installés de ce côté- ci du monde, de ce côté-ci du non-être face à l'être, de la non-réalité face à la vraie réalité, *qui est autre*. De l'autre côté du gouffre immense et noir qui la sépare de ce monde-ci, n'y a-t-il pas devant nous une « éternité à reconquérir » ?

(636) Dans son numéro 77, en date de juin 2006, la revue *Ciudad de los Césares* paraissant à Santiago du Chili comme organe de presse mensuel d'Erwin Robertson et de son groupe d'action idéologico-politique révolutionnaire, publie la reprise d'un article du regretté Carlos Dissandro, intitulé *Wolfgang Amadeus Mozart, Resonancias Hyperboreas*, article déjà paru, pour la première fois, dans le numéro 22, juillet-août 1992, de la même revue. Il s'agit, pour moi, et sans aucun doute, de l'essai le plus génial de ces quinze dernières années. Carlos Dissandro parvient à y prouver, d'une manière tout à fait éclatante, que l'ensemble de l'œuvre musicale de Wolfgang Amadeus Mozart constitue un témoignage à cru sur le mystère de l'expérience, de l'*appropriation* immédiate et plénière entretenant, toujours, par en dessous, la conscience préontologique de notre civilisation occidentale actuelle. C'est ainsi que la lyrique de Wolfgang Amadeus Mozart « *recupéra la virtud paradisiaca, regenerativa y apokatastàsica de la musica* » de nos origines préontologiques, « premières », de la *mousiké paideia* agissant comme une « *recupéraciôn o recurrence ancestral de las origenes* ». Toute la musique de Wolfgang Amadeus Mozart est, d'après Carlos Dissandro, une affirmation ardente disposant des pouvoirs théurgiques créationnels des origines, du pouvoir d'intervenir sur le double plan ontologique de la conscience humaine la plus profonde et de la plus grande réalité cosmologique

(« *el mundo regenerado y el cosmos, denso, vuelto a su khàris* » par l'œuvre revificatrice de l'hymnein absolu). Dans cet article apparaît ainsi une forme tout à fait nouvelle de la critique musicale, critique nouvelle incorporant une exploration archéologique intégrale, suprahistorique, de l'œuvre, ainsi que la somme suractivante des approches existentielles, approfondies à l'extrême, destinée à en éclairer le parcours secret, suprapersonnel. En réalité, il s'agit de considérer, et de se donner le droit de le faire, l'art de Mozart comme « *un aereo puente hacia la melodía absoluta* ».

Carlos Dissandro écrit :

« *En Wolfgang se afirma la penombra de la natura Intacta, inocente, que espera como dira Wagner en Parsifal el "Mysterio de la Resurreccion" para transfigurarse con et Nombre.* » Et aussi : « *En la concreta figura de Mozart musikôs lyricus hay una via de Dios al cosmos y como un retorno o anabasis del cosmos a Dios. Pero en el camino de la música se abre la procesion de las imagenes propias del lyrico, que compone una semejanza semántica de la natura.* » Et ensuite : « *El maestro sin embargo, alumnus Musarum, ha desembozado la entera historia teogônica y cosmogônica como si recapitulara y reintégrara la complexiôn physica, historica, musical en su vasta obre inconfundible. Reanudamos el despliegue de la obra como potencia de la intima combinatoria del cosmos.* » Le plus haut niveau d'élévation. Et encore : « *En el segundo centenario que recordamos, Mozart sigue siendo principe del universo sonoro, principe de la luz y del canto en medio del hundimiento de la cultura hiperbôrea en la edad post-moderna, de la ciencia hyperbôrea, de la piedad hyperbôrea y de su ocio festivo y lyrico* ». Et comme pour conclure : « *No sabemos si la luz regenerativa de la partitura es suficiente para contener el poder de las sombras. Sabemos, si, que el réfugia en esa luz concilia testimonios defieles celebraciones mystéricas, potenciadas contra la katàbasis y dirimenes en el oido que ajuste a la musica, en el puro desierto de la inspiraciôn, el claro manantial de la inspiraciôn e interioridad mozartianas* », témoignant de « *la esplendente aurora de las origenes* ».

Dans son essai, Dissandro rejoint la parole absolue de l'hymnein antérieur au monde présent, « *elfulgor de la deidad* ». Qui donc était-il ? Un des plus avancés des nôtres, doctrinaire et activiste révolutionnaire de l'actuelle « grande géopolitique » planétaire, l'Argentin Carlos Dissandro restera comme un héros transcendantal de notre camp retranché, comme un héros du camp de la suprême bataille finale pour l'être, de l'*Endkampf* cosmique dont l'heure, peut-être, est déjà infiniment plus proche qu'on ne saurait le penser. Ce qu'il faudrait - et je viens de décider de ne pas tarder à le faire - c'est monter, dans les conditions de nécessité et d'urgence qui s'imposent, un *Institut de recherches avancées Carlos Dissandro*, situé à Buenos-Aires

ou à Santiago du Chili, en m'appuyant sur Erwin Robertson et sur quelques camarades argentins.

Cet institut aura pour but de rassembler, de classer et de publier tous les écrits déjà parus ou encore inédits de Carlos Dissandro, ainsi que de pourvoir au développement de ses travaux dans la direction qu'il avait prévue. La fidélité génialement inspirée, visionnaire, de Carlos Dissandro aux principes spirituels et géopolitiques planétaires fondamentaux d'une certaine conception polaire - hyperboréenne - de la prochaine Révolution Mondiale des nôtres fera de cet institut spécial une arme idéologico-politique de pointe dans le combat final que nous avons déjà souterrainement engagé. Une arme idéologique dont nous ne pouvons pas nous passer, une arme décisive.

L'article de Dissandro sur les « résonances hyperboréennes » de la musique de Mozart constitue en quelque sorte l'indicatif opérationnel des tâches culturelles authentiquement révolutionnaires du futur Institut de recherches avancées portant son nom et invite à continuer son entreprise de recentralisation ontologique hyperboréenne d'une civilisation au bord de l'abîme.

(637) Une approche exceptionnellement prenante des activités secrètes et du devenir mystique intérieur d'un groupement féminin de vingt-huit « religieuses » catholiques américaines déviantes, mystagogiques, *l'Ordre des Sept Voiles*, centré sur une mystérieuse auberge campagnarde, dans le Vermont, l'Auberge du péage : tel est le sujet du fascinant roman de Trevor Ferguson, *The Kinkajou* (traduit par Ivan Steenhout pour les éditions du Serpent à Plumes, Paris 2002). Je cite :

« Je sentais que continuer de la faire parler était mon seul espoir de jeter un pont par-dessus l'abîme qui nous séparait, par-dessus le terrible gouffre aussi quelle avait créé à l'intérieur d'elle-même : - Je voulais que Dieu sorte vainqueur. Je voulais que Dieu me transforme complètement, qu'il m'accorde une vie toute neuve qui restaurerait ma virginité en même temps que mon innocence et permettrait le miracle d'une immaculée conception. - Tu me donnes le vertige. Tu parles d'immaculée conception et, la seconde d'après, tu me dis que tu as perdu la foi. Et maintenant tu portes à nouveau un bébé sanctifié. »

(638) Je dormais. Je savais que je dormais ; dans mon sommeil, j'entendais que l'on frappait à ma porte, tout en appuyant violemment sur la sonnette électrique. Me réveillant, je me rendis compte que l'on frappait de plus en plus fort. Enfilant ma robe de chambre, je m'empressai d'aller voir (je ne pouvais pas faire autrement, malgré l'heure - il était quatre heures du

matin). Regardant par l'œilleton, je vis que celui qui se tenait là, souriant, était Jean-Pierre Rassam : « Ouvre-moi, qu'est-ce que tu attends ? Je sais bien que tu es là. » A moitié endormi, je m'empressai de lui ouvrir tout en me souvenant qu'il était mort depuis une dizaine d'années. Devant la porte, il n'y avait personne. Pieds nus, je descendais à l'étage d'en dessous. Personne, il n'y avait personne.

On comprendra que par la suite il m'avait été impossible de me rendormir. Assis dans mon lit, j'étais assailli par toute une série de scènes du passé, dont il était le personnage principal, et qui se situaient à l'époque où il habitait déjà l'ancien couvent jouxtant l'ambassade du Chili, près de l'Ecole Militaire. Des scènes du passé refluaient que je retrouvais parfaitement intactes en moi. C'est ainsi que me revint en mémoire une belle journée de l'été parisien, où il m'avait emmené dîner - dîner tôt, ce qui était, pour lui, chose tout à fait inhabituelle - dans un restaurant japonais à la mode, rue de la Gaîté, je crois, ou quelque part dans les parages.

Nous y étions attendus par l'épouse de l'ambassadeur d'Algérie à Rio de Janeiro et par un jeune homme blond, mince, élégant, très sûr de lui, que Jean-Pierre me présentait comme le « plus grand cuisinier algérien d'aujourd'hui », un « vrai génie dans son genre ». « Je tenais spécialement à te le faire rencontrer », ajouta-t-il. Le directeur du restaurant ayant été prévenu (sans doute par Rassam lui-même) de la réputation exceptionnelle, de l'« heureux talent rénovateur » que les gens mêmes de sa profession attribuaient au jeune chef algérien, celui-ci - il m'est impossible de me rappeler son nom - en vint à devoir subir, impavide, l'assaut permanent de plats présentés en son honneur par l'établissement. Aussi devait-il émettre, de temps en temps, de brèves - de plus en plus brèves - considérations sur l'inventivité et les qualités spécifiques de chacun des éléments de ce 1^{er} implacable suite de dégustations. Soit une succession obligée d'une dizaine au moins de plats « spécifiquement japonais », tandis que le chef japonais se tenait à deux tables de distance de nous, en proie à une crispation aussi compétitive que malsaine, happé par une sorte de suffocation angoissée, à vrai dire pénible.

Vers la fin de la partie, Jean-Pierre était assez éméché - le saké chaud avait coulé à flots - pour s'engager dans les rapides d'un long discours sur ce qu'il appelait, lui, ses « prophéties géopolitiques », celles-ci concernant, en premier lieu, l'Algérie, dont il prétendait entrevoir le « très grand destin à venir », parce que, disait-il, dans une quarantaine d'années, l'Algérie allait devenir une « superpuissance politico-historique » décisive dans la Méditerranée occidentale ; ensuite venaient les prétentions impérialistes planétaires des Etats-Unis, sous le contrôle d'une « élite occulte » attendant le moment de passer à l'action ; prétentions impérialistes auxquelles s'opposerait l'Amérique Latine, celle-ci étant dans l'intervalle parvenue à sa

complète réintégration politique révolutionnaire, ainsi que la Plus Grande Europe politiquement unifiée suivant la ligne géopolitique continentale Madrid-Paris-Rome-Berlin-Moscou - l'effondrement intérieur de l'Union soviétique était, pour Jean-Pierre, une certitude immédiate, de même que le retour de la Russie à l'Europe et à son propre destin antérieur, impérial et chrétien.

(Quand j'y pense maintenant, j'ai peine à le croire : Jean-Pierre était alors en avance d'une trentaine d'années sur l'ensemble des analyses politiques de son temps ; car ce qu'il appelait, lui, ses « prophéties géopolitiques », rejoignait de la manière la plus serrée les réalités de la conjoncture politique planétaire d'aujourd'hui. Ce qui, tout bien considéré, ne me paraît pas indifférent. Au même moment, je prenais moi-même, dans *Combat*, des positions analogues à celles que, se laissant quelque peu aller, Jean-Pierre soutenait de son côté. Il doit y avoir, dans l'invisible, un mystérieux courant circulaire qui interpelle certains, l'appartenance inavouable - et peut-être inconsciente - à un état de prédisposition spéciale, à une mobilisation dont les buts n'apparaissent presque jamais clairement. D'ailleurs, il vaut mieux ne pas trop réfléchir à tout cela. S'efforcer d'ignorer ces zones chaotiques et obscures, nocturnes, de la vie à demi-éveillée qui sans cesse se dérobe à nous.)

(639) Il faut savoir, aussi, se lever de table. Après la fin un peu brusquée de notre dîner japonais et de ses complaisances plus ou moins coupables, nous conduisîmes l'ambassadrice au Plaza, et nous nous débarrassâmes du « génial cuisinier algérien » en le lâchant dans les moiteurs équivoques de la nuit de Saint- Germain-des-Prés. Pour ensuite revenir sur nos pas, rejoignant à nouveau la rue de la Gaîté. Car Jean-Pierre avait un « programme » pour la nuit. Un « programme » auquel il tenait. « Maintenant il faut que nous allions aux putes, dit-il. Et après notre tour de piste chez les mousmés, viendra la grande, la vraie surprise de la nuit : Jacques Villeret. Tu verras, là je t'étonnerai. »

« Aller aux putes », c'est beaucoup dire. Nous étions enfermés dans d'étroits cabinets individuels où, derrière une haute vitrine éclairée de l'intérieur, une fille à poil se démenait comme une possédée ; elle se livrait à une sorte de danse beaucoup plus imbécile qu'obscène, exhibant, d'une main, ses orifices - quelle forçait tour à tour de ses doigts - tout en pinçant de l'autre main ses nibards aux auréoles rehaussées de rouge à lèvres. Je n'avais pas pu résister plus de deux minutes à cette débectante prestation, et cela d'autant plus qu'il y avait, dans un coin de l'isoloir, une poubelle en plastique remplie à ras bord de kleenex dégoulinants, du plus saisissant effet. Il n'y a peut-être pas de limite à une certaine misère intime, à une

certain abjection lugubre. Et Jacques Villeret ? Jacques Villeret, ce fut, en effet, tout autre chose, « la vraie surprise de la nuit », comme une fulgurante écorchure, inattendue, comme une profonde entaille au rasoir, de biais, dans une toile blanche de Fontana.

Seul, débraillé, debout sur une simple caisse à savons, Jacques Villeret faisait crouler de rire, pendant une heure et demie, la salle bondée d'un cabaret de la rue de la Gaîté. Ses sketches en continuité, composés par lui-même, se suivaient sans interruption comme une irrésistible avalanche emportant tout, devant laquelle rien ne résiste. Ayant assez sérieusement sablé le champagne en petit comité, nous dûmes le raccompagner chez lui après le spectacle, quelque part près de la place de l'Alma. Nous avons passé près d'une heure sur le trottoir car il craignait les violences de sa femme : « Elle m'attend là-haut devant la porte pour me cogner, pour me tuer, je le sais », gémissait-il. Il finit par se décider à rentrer chez lui.

Jean-Pierre me dit : « Attendons au moins un quart d'heure encore, parce que, si sa folle le rejette, il faudra bien que je l'amène dormir à la maison. Il n'y a pas à dire, Jacques Villeret est littéralement habité par un double supérieur, par un génie, il est, crois-moi, le plus grand acteur comique de sa génération, de notre génération devrais-je dire. Dans quelques jours je vais lui signer un contrat d'exclusivité. Je compte lui faire faire une carrière du feu de Dieu. » Il me ramena ensuite chez moi, à moitié endormi sur le volant, poussant dans les rues désertiques de cette fin de nuit à plus de cent cinquante à l'heure. (Je n'avais pas peur, j'étais moi-même trop fatigué, presque dans un état second, pour ressentir quoi que ce soit.)

(640) Quelques jours plus tard, je devais retrouver Jean-Pierre au Touquet, où nous allions passer tout l'après-midi ensemble, errant nonchalamment dans les rues et le long des plages, prenant des verres ici ou là, discutant surtout de ses « projets de production » en cours. Cependant, je sentais qu'il me cachait quelque chose dont il ne se sentait pas en état de parler. Qu'il ne savait pas très bien encore comment « aborder le problème ». Vers les dix heures du soir, nous nous trouvâmes attablés tous les deux dans un salon particulier d'un établissement de grand luxe - nappes immaculées, cristallerie, argenterie, chandelles - attendant l'arrivée d'un convive qui s'avéra être une jeune Américaine, grande blonde aux longs cheveux, assez enrobée, mais plutôt jolie, parlant un français fort acceptable et que Jean-Pierre traitait avec des égards inhabituels, presque suspects, qui n'étaient pas dans ses habitudes. Pendant tout le dîner - par ailleurs somptueux - il se montra dans sa verve des grands jours, tenant à tout prix à éblouir sa mystérieuse invitée, à la fasciner ; à l'*hypnotiser* presque, et je crois qu'il ne fut pas loin de réussir.

Aux environs de minuit, quand il lui fallut régler la note, je surpris une

manœuvre qui me stupéfia : au moment où il était en train de remplir son chèque, l'Américaine, discrètement - très discrètement - lui avait glissé un autre chèque, dissimulé dans une serviette pliée à dessein. Je rêvais ou quoi ? La jeune femme nous quitta et je ne pus m'empêcher d'apostropher Jean- Pierre, non sans une certaine véhémence : - Merde alors ! J'aurais vécu pour te surprendre dans cette dégueulasse posture de mesquinerie inexplicable. Qu'est-ce qui t'a pris ? Si tu l'as invitée, comment as-tu pu accepter qu'elle paye sa part ? Là, vraiment, tu m'as étonné, laisse-moi te le dire... - C'est ce que tu crois avoir compris, ducon... Regarde-le, ce chèque ! C'est une avance-garantie pour une coproduction franco-américaine que je suis en train d'organiser dans le plus grand secret... Oui, *le plus grand secret...*

Je me suis aperçu alors qu'il s'agissait d'un chèque d'un montant de 900 000 dollars 1- Alors, tu veux tout comprendre ? Je travaille depuis quelques jours avec une petite production indépendante de Los Angeles. Je suis sur un coup phénoménal. Figure-toi que je suis tombé sur un scénario inédit formidable, inouï... Oui, formidable, crois-moi. *Formidable*, c'est le mot. Un scénario braqué sur les dessous de la haute nomenclature hitlérienne des « grandes années », 1937-1942. Pédales à foison, drogue, partouzes super-déviantes en tous genres, trafics incroyables, espionnage, trahisons, terreur permanente, une terreur démentielle, affolante, intrigues souterraines de dimensions inouïes, qui secouent sur ses bases le régime en place, les sous-régimes et l'antirégime en action, dans l'ombre... Un vertige de ténèbres, un chaos à couvert, agissant d'une manière spectrale, dissimulée, une vision apocalyptique de « pouvoir total » où, d'ailleurs, Hitler lui-même n'apparaît à aucun instant... Tu comprendras que si je parviens à monter ce film, ma carrière sera définitivement faite... Toutes ces dernières années, c'est ce moment que j'attendais, que je guettais. Maintenant, je joue tout là-dessus, tiens, si tu veux, je ferai que l'on te donne le rôle de Himmler. Je suis sûr que tu prendras un pied immense... - Jean-Pierre, tu le sais bien, je n'ai vraiment rien d'un acteur. Comment veux-tu que... - C'est très précisément pour cela que je te le dis, que je *te le demande même*. Je n'y vois pas du tout une affaire de métier, j'y vois une affaire portant sur le mystère d'une sorte de *réincarnation*... - Enfin, Jean- Pierre, comment comptes-tu t'y prendre pour arriver à mener tout ça au bout. Voyons, c'est impossible... - Comment je vais faire ? J'ai inventé une nouvelle structure de production : une super-production internationale avec les moyens d'une petite production... Une structure de production d'avant-garde, *révolutionnaire*, dont pour l'instant je garde le secret. Je crois que je vais passer incessamment à l'action. *J'attends le moment* et là, je te le promets, tu seras aux premières loges. *J'attends le moment*, et je n'en peux plus d'attendre...

(641) Par je ne sais quelle obscure maldonne du destin, ce film n'a jamais pu se faire. Le projet, assez avancé comme je devais l'apprendre par la suite, avait commencé à se concrétiser ; on pouvait considérer qu'il était sur le point de démarrer. Je crois que Jean-Pierre n'a jamais pu se reprendre en main, face à ce coup du destin. Ayant trébuché, il a abdiqué. Je reste persuadé

- dans les termes de cette *intuition dramatique* personnelle dont j'ai déjà parlé ici même - que c'est de la mésaventure imprévue du projet de *Berlin* que date le commencement du déclin et du mystérieux échec personnel final de Jean-Pierre.

On a dit que c'était la drogue qui avait eu raison de Jean-Pierre ; je crois pour ma part que la drogue n'a été pour lui que le moyen d'en finir, à la suite de l'échec de sa « tentative suprême », le ratage de *Berlin*, le « plus grand projet » de sa vie. (Je compte revenir bientôt, dans le cours du présent roman, et plus longuement, sur cette mienne *intuition dramatique* concernant le nœud existentiel fatidique, le secret désastre d'une vie inconsciemment sabordée, dont cette intuition éclairera, de l'intérieur, le « secret fatal » et les dévorantes ténèbres finales à l'œuvre. « Tout ce qui s'était passé. » Je n'ai peut-être pas dit mon dernier mot sur ce qui me semble se cacher derrière l'épisode du projet raté de *Berlin*. Jean-Pierre Rassam, ou le mystère suspendu d'un « haut envol brisé », dont il a emporté le secret avec lui.)

(642) L'ultime fois où je l'ai vu (trois mois avant sa mort), nous étions allés déjeuner, à trois heures de l'après-midi, dans une brasserie fréquentée depuis les années tourmentées de la dernière guerre, par des malfrats ayant appartenu, dit-on, à la « Carlingue ». Une brasserie située juste de l'autre côté de la rue, où Jean-Pierre était « reconnu et apprécié », entretenant une sorte de relation d'amitié - voire de douteuse complicité - avec le patron, un ancien caïd que je ne pouvais m'abstenir de considérer comme quelqu'un de fort dangereux. (Il savait ce que je pensais de lui). Je trouvais Jean-Pierre vieilli, las de tout et amer, le visage rapetissé et comme noirci de l'intérieur par une grande peine inconfessable et qu'il entendait supporter tout seul. Tout en paraissant être devenu quelqu'un d'autre, ce n'était pas un étranger. Qui se tenait là, devant moi ?

Vers la fin du repas, je ne sais pas ce qui me poussait à le faire, je lui demandai, tout de go : « Et le fameux scénario, *Berlin*, qu'est-il devenu, au fait ? L'as-tu encore ? Est-ce que tu pourrais me le faire connaître - finalement

- dans les jours qui viennent ? Maintenant, si tu veux, si tu l'as encore chez toi. Il suffit qu'on traverse la rue... » Comme il gardait obstinément le silence, je crus qu'il ne m'avait pas entendu, mais il répondit, d'une voix éteinte, qui semblait ne pas lui appartenir tout à fait, « Quoi? Le scénario de *Berlin* ? Je

ne sais pas, je ne sais vraiment plus. J'ai oublié ce que j'en ai fait. *Je m'en fous totalement et puis je ne veux pas en parler, laisse tomber...* »

Des portes mystérieuses s'étaient définitivement refermées derrière lui, j'ai compris qu'il était déjà ailleurs, perdu dans les sous-sols. Ce disant, il filait en douce des morceaux de viande, sous la table, à son chien, un chien de garde aussi tranquille que féroce à l'occasion. Jean-Pierre avait été récemment agressé dans la rue, devant chez lui, avec une étonnante sauvagerie. On avait même tenté de le tuer. On n'en parlait pas. Noir, tout noir, était le chien, qui s'appelait « Xan ».

(642) Lourd de ressentiments, et vaguement honteux encore, j'ai pensé malgré moi, toute la matinée, à Serena. Intrigante pathologique, parjure et certainement criminelle, peut-être géniale, elle m'avait fait découvrir, dans ces années-là qui avaient été les siennes, les gouffres insoupçonnables d'une certaine emprise du vice, que sa très grande beauté avait en quelque sorte su racheter jusqu'à la fin. C'est à travers elle que j'ai connu le maléfique envoûtement de la putain inassouissable, de l'aventurière instable et folle, aveuglée par son mortel et répugnant désir de *changer sans cesse*.

Aussi quand, à Cannes, elle a fini par se jeter à l'aube sous un camion, elle n'a sans doute voulu que mettre un terme à ce que l'on considérait alors comme une folie des sens mais qui n'était que la spirale fatidique d'une terrible obsession mystique de l'unité avec elle-même - se manifestant à travers des aventures sexuelles successives, une quête amoureuse qui devait être autre chose. Maintenant je le sais. Une sainte du cul, la figure inversée, nocturne, de la vraie sainteté, qui a marqué ma vie comme un violent trait de feu invisible. Morte le jour de ses vingt ans. C'est en me détachant d'elle que Serena pouvait prétendre m'avoir piégé, en me mutilant gravement dans les chemins de ma vie. C'est comme si elle n'avait jamais existé, ni pour moi-même ni pour personne. Elle était d'une beauté, d'une grâce transcendantes, hors d'atteinte finalement. Un astre étincelant dans une nuit noire secrète, [e n'ai pas dit qui j'appelle Serena, ni ne le dirai jamais. Par ce silence, je la salue.

« Puis elle s'éloigna sans plus faire de bruit que les ombres qui peuplaient le cloître » (P.D. James, *The Children of Men*).

(643) "*Da Norimberga all'assassinio diSadam Hussein la storia è la stessa*", écrit Paolo Emiliani dans le quotidien romain *Rinascita* du 12.1.2007.

(644) L'après-midi de ce dimanche 14 janvier 2007, une cafardeuse langueur, une profonde fatigue s'étant saisies de moi, j'ai misérablement sommeillé jusque tard dans la soirée, incommodé par l'appréhension de je ne sais quelle

secrète impuissance se déclarant ou ne se déclarant pas au tréfonds de moi, dont la menace ne cesse de m'angoisser. C'est qu'il me paraît - et j'ai peut-être tort - que ce que j'espérais devoir se produire incessamment n'a pas tellement l'air d'arriver, et que ma situation du moment en devient singulièrement intenable. A tel point que j'ai bien peur de ne pas pouvoir faire face à ce qui est exigé de moi. Je veux, j'essaie de me convaincre que rien de cela ne va m'être imposé. Je ne veux pas en dire plus, m'exprimer davantage et plus clairement, pour ne pas accroître le train de ces considérations déprimantes - et de plus, coupables peut-être d'ingratitude à l'égard de la providence).

Je suis convaincu que, faute d'avoir soi-même eu à en essayer les œuvres ardentes, on ne saurait aucunement ce que cela coûte que de s'engager à travailler avec le ciel, avec les « ultimes hauteurs des cieux ». N'a-t-il pas été dit « qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant » ?

(645) Dans le secret de mon âme, chaque jour je pleure et me lamente amèrement sur l'état de destitution et d'opprobre dans lequel se trouve la basilique de la Sainte-Sophie, à Constantinople, tombée dans le sombre cauchemar de sa possession par le pouvoir illégitime et profanateur des autres. De ces *autres* issus des ténèbres extérieures, qui représentent l'ennemi fondamental, indomptable, de la Plus Grande Europe chrétienne, et de sa civilisation propre, aujourd'hui encerclée, en danger de mort immédiate. Civilisation qui ne saurait absolument pas se retrouver elle-même tant qu'elle ne sera parvenue à la libération accomplie de la Sainte-Sophie.

C'est aux armées politiques du Saint-Esprit que revient la tâche suprahistorique décisive de libérer la Sainte-Sophie, afin que le Troisième Règne vienne à se lever, qui sera le règne du Saint-Esprit. Nous autres, *hodie cras* nous sommes tous des illégalistes du Saint-Esprit. Que la Turquie lâche d'elle-même Constantinople et la Sainte-Sophie, ou qu'elle soit détruite et ses populations entièrement soumises à la loi civilisatrice et salvatrice des nôtres. Il n'y a pas d'alternative, c'est ainsi. Cependant, il ne faudrait surtout pas que l'on essaie de se cacher encore le fait que la libération de la Sainte-Sophie dépend, avant tout, de la réunification - de la *réintégration finale* - du catholicisme et de l'orthodoxie en une seule Eglise. Réintégration qui ramènerait l'histoire de l'Europe aux temps de son unité politico-spirituelle antérieure, à son unité paracletique et impériale originelle et totale, sans faille.

(646) Notre époque ne cesse de nous renvoyer des signes à double sens pour qui sait les déchiffrer, écrit Dominique Venner dans l'important article sur son ami François de Grossouvre qu'il vient de faire paraître dans *La Nouvelle Revue d'Histoire (NRH)* de janvier-février 2007. J'en cite ici l'essentiel. Il s'agit d'une affaire qui reste encore à suivre:

(1) « Parmi les cyniques et les blasés, François de Groussouvre reste un homme de conviction et de sincérité. En lui battait toujours un cœur jeune et droit. Il avait aussi gardé le goût des actions périlleuses. Car c'était un gentilhomme de race, parfaitement étranger à la faune politicienne à laquelle de mystérieux hasards l'avaient lié. Mais la médiocrité des autres ne l'atteignait pas. Même si elle allait le faire toujours plus souffrir. »

(2) « Je l'entends encore me dire, parlant de François Mitterrand : « Comment les Français ne comprennent-ils pas ce que veut le Président ? » Et, comme je marquais mon ignorance, il ajouta : Mais voyons ! Le Président a deux buts, c'est assez clair : d'abord réduire le parti communiste - ce qu'il a fait ; ensuite réaliser l'union nationale, la réconciliation des Français. »

(3) « Sa fortune personnelle garantissait son intégrité, tandis qu'un réseau de relations internationales lui donnait accès aux informations réservées aux vrais dirigeants de ce monde. »

Et aussi :

« Sa fonction de président du comité des Chasses présidentielles - institution imaginée par lui - dépassait de beaucoup ce que laissait imaginer ce titre. Elle n'en fit pas seulement un protecteur attentif de la chasse et des chasseurs français, elle était un instrument habile au service d'une diplomatie discrète qui n'affichait pas son nom. Les Chasses présidentielles permettaient d'inviter des hommes d'Etat et hommes de pouvoir dans un cadre chaleureux et discret. »

(4) « Le Président se comporte comme si les lois n'existaient pas pour lui. Il m'en veut d'avoir répondu aux questions du juge Jean-Pierre, et il est devenu fou furieux quand je lui ai dit que j'avais trouvé ce juge plutôt sympathique. Il ne me pardonne pas non plus d'avoir refusé de rapatrier tous mes dossiers à l'Elysée dans le coffre-fort de Michel Charasse. »

(5) « Il souffrait plus que tout de se voir involontairement associé à un système corrompu. Il avait entrepris d'écrire des Mémoires, dont la pensée troublait le sommeil de certains. Officiellement, ce manuscrit n'a pas été retrouvé, ce qui alimente toutes les interrogations. » (6) « Pour ma part, écrit Dominique Venner, j'ai tout d'abord privilégié la thèse du suicide, mais aujourd'hui je doute et m'interroge, tant certains mystères paraissent troublants. » (7) « Dans son livre, François d'Orcival apporte une précision shakespearienne. A l'Elysée, le président Mitterrand fera disparaître toute trace de la mort de son ex-ami, "au point d'effacer même le bureau qui fut le sien : les cloisons sont abattues, et le tout transformé en salle de réunion anonyme". »

(647) De toute évidence, François de Groussouvre a été, secrètement, un des hommes politiques français les plus haut placés, comme avant lui

Jacques Foccart auprès du général de Gaulle. Double nocturne de François Mitterrand, il devait suivre, définir et mener dans l'ombre le cours de l'histoire politique française de son temps.

(648) Il y a quelque temps, je demandai à Henri de Grossouvre ce qu'il savait sur la mort de son père. Il m'a répondu que, en toute sincérité, il ne pouvait se prononcer. Telle n'est pas la conviction de son frère, Patrick de Grossouvre qui, lui, soutient fermement la thèse de l'« assassinat politique », et qui, lors des funérailles de son père, s'est détourné pour ne pas avoir à serrer la main de François Mitterrand. Quant à moi, je suis persuadé qu'il ne saurait en aucun cas s'agir d'un suicide. Non, François de Grossouvre ne s'est pas suicidé.

(649) Belle femme racée, issue de la grande bourgeoisie protestante, Anne D. est une architecte parisienne très en vue, mariée à un industriel belge aventureux et fort prospère qui passe son temps entre Paris, Bruxelles et ses importantes propriétés foncières dans les Ardennes. Le couple habite un grand appartement boulevard Malesherbes et déploie des activités mondaines assez diverses, dont une bonne partie consacrée à promouvoir ce qu'ils considèrent, eux, comme l'art moderne « dans ses instances les plus extrêmes », amenés à soutenir, ainsi, particulièrement, un certain cinéma *underground*, et même - si l'on peut dire - plus *qu'underground*.

Leurs vendredis soirs sont assidûment fréquentés deux fois par mois par les tenants le plus avancés de cet « art moderne dans ses instances les plus extrêmes » qui s'efforcent d'inculquer leurs manies interlopes et déviantes à l'ensemble des officines parisiennes engagées dans la promotion mondaine et dans les promiscuités prétentieuses des courants marginaux alimentant cette mouvance. Derrière laquelle se tiennent aux aguets d'autres influences, plus cachées, d'autres intentions, inavouables : d'autres *lignes de fond*. Le couple reçoit également un « troisième vendredi », celui-là d'une « orientation d'avant-garde » plus dangereuse, et même carrément clandestine. Un « troisième vendredi » auquel ne sont conviés que des participants triés sur le volet, pouvant fournir toutes les garanties nécessaires de discrétion, de « goût du secret » et d'*intéressement* permanent, authentique et passionnel aux activités spéciales proposées lors de ces rencontres « à part » ; criminelles même, ainsi qu'on le verra.

Par une série d'équivoques malentendus, je me trouvais moi-même être, boulevard Malesherbes, l'invité régulier non seulement des « deux vendredis du mois », mais aussi du mystérieux « troisième vendredi » aux activités et aux participations fort spéciales (« confidentielles », « dangereuses ») Aussi, hier soir, j'ai été amené à assister à la projection de deux cassettes en

provenance - prétendait-on - des Etats-Unis. Une expérience qui me devint aussitôt une épouvantable blessure - et qui allait me hanter longtemps, bien longtemps après. Hier soir, nous étions là neuf personnes, le couple invitant, quatre hommes et deux jeunes femmes, qui m'étaient inconnus, et moi-même. Une des jeunes femmes, fort belle, dans une robe du soir noire décolletée jusqu'à l'indécence (en l'occurrence, qu'est-ce que le mot indécence peut encore vouloir dire ?) m'intéressait beaucoup.

Nous étions assis dans le noir en demi-cercle, sur neuf chaises placées face à un très grand écran de télévision. La première des deux cassettes montrait un groupe de quatre hommes et une jeune femme avançant en plein jour dans ce qui semblait être un vaste jardin de plaisance, peut-être quelque peu ensauvagé. Deux hommes marchaient en avant, tirant la jeune femme par le bras, les deux autres suivaient.

La jeune femme, une très jeune fille en fait, Chinoise, de haute taille, longs cheveux noirs dans le dos, est complètement nue, claudiquante, ne tenant plus sur ses jambes. Elle a les mains attachées dans le dos et la bouche fermée par du sparadrap. Ses seins, ses cuisses, son derrière sont abondamment barbouillés de sang, et un long câble électrique, dont un des bouts est tenu par l'homme lui enserrant le cou. Il marche auprès d'elle et, de temps en temps, tire brusquement, pour la faire trébucher, pour marquer son état de prisonnière, d'asservissement, d'irrémissible et totale soumission.

Le groupe était en train de descendre à pas mesurés, en faisant attention, un abrupt sentier longeant ce qui semblait être un petit lac encaissé par de hauts rivages boisés. Au-dessus d'eux un immense ciel pâle. Arrivés en bas, où ils avaient rejoint une étroite bande de sables mouillés, ils s'y arrêtèrent quelques instants, en discutant. D'un seul coup, celui qui tenait le câble enserrant le cou de la jeune captive la jette à terre et, un pied sur son dos, tend le câble au maximum pour l'étrangler pendant qu'elle se débat spasmodiquement.

Après qu'elle fut passée, un des hommes la retourna du pied et, lui écartant les jambes, la prit, comme on dit, « tant qu'elle était encore chaude » (alors que, ainsi que le montraient les traînées de sang qui la recouvraient, elle avait déjà dû être puissamment forcée, des deux côtés). Quand le premier eut achevé sa besogne, les autres suivirent - deux seulement - prenant immédiatement la relève, mobilisés par le goût suprême de la mort, l'ivresse noire de la mise en supplice. Ensuite, ils jetèrent sur le corps inerte de la jeune fille, une boule de feuilles écrites, y mettant le feu, en guettant, avidement, quelles se fussent entièrement consommées. Ils s'emparèrent ensuite de sa dépouille, en la prenant par les pieds et les mains, pour la balancer dans le lac où elle resta à moitié immergée, ses longs cheveux noirs flottant autour de sa tête comme une sorte de couronne, de petites écumes blanches s'y mêlant, parmi des feuilles pourrissantes.

Quelques instants après, trois de ces hommes se jetèrent, sans crier gare, sur le quatrième, le frappant à mort, et finirent par le précipiter à son tour à l'eau, auprès du cadavre de la jeune Chinoise, mais lui, le dos tourné. Cette première cassette prend fin sur le plan fixe d'une photo montrant la jeune suppliciée, debout, dans un vague bikini blanc, souriante, quelque part au bord de la mer, dans je ne sais quel été passé.

Quand on rétablit la lumière, nous rejoignons tous la grande salle à manger, où nous attendait un excellent champagne givré, ainsi que des dames de saumon frais à la sauce verte et des sorbets de mangue. Mais l'atmosphère était quand même assez tendue (c'est en tout cas l'impression que j'ai eue). Peu de temps après, la jeune femme en robe noire outrageusement décolletée ainsi qu'un des hommes présents, un grand chauve aux allures à la fois d'intellectuel et de dur sournois, s'étaient discrètement éclipsés par la porte entrouverte - je m'en étais aussitôt aperçu - qui donnait sur le petit salon d'à côté, destiné aux ébats particuliers.

On passa à la deuxième cassette. D'emblée, on se trouve convié à pénétrer dans une grande bibliothèque, fortement éclairée, où des hauts bancs de livres montent des deux côtés de la pièce jusqu'au plafond, rangés serrés derrière les vitrines étincelantes de longs alignements d'armoires en bois sombre. Pour voir aussitôt apparaître, en gros plan, dans un recoin de cette bibliothèque spectrale, une table, vue de face, sur laquelle se trouve étendue une jeune fille blonde, nue, les bras tendus des deux côtés, fixés par des cordes et, devant, ses longues jambes pendant sur le rebord de la table, le sexe entrouvert ; la bouche recouverte de sparadrap noir. Trois hommes apparaissent alors, vus de dos, eux aussi complètement nus, et qui, à tour de rôle, forcent longuement leur victime, ses jambes levées sur leurs épaules. Leur besogne finie, ils sortent de l'écran.

Une quatrième personne entre alors en scène, portant un masque d'épervier en carton peint ainsi qu'un lourd talisman métallique d'un pourpre sombre lui pendant au cou. Venant du fond de la pièce, il apparaît de face, entièrement nu, lui aussi. Après un bref instant d'hésitation, il s'approche, levant la tête comme pour saisir l'ensemble de la situation, de la table sur laquelle se trouve exposée la jeune fille ; il lui couvre le visage de ses deux mains, très attentivement. De derrière, en se penchant au-dessus d'elle, il prononce à voix basse une assez longue incantation préparatoire dans une langue incompréhensible, « antérieure ». Et puis, d'un seul geste, fulgurant, il ouvre, au rasoir, la jeune fille depuis le pubis jusqu'à la gorge et, pendant que le sang de celle-ci se répand à flots le long de l'épouvantable *entaille fondamentale*, il lui tranche le cou de part en part, la décapitant presque. Sa main a tracé dans le corps sacrifié, porté à la source de sang, la lettre sacrée de certains, « î ». (Le « pilier sous le toit », l'axis *mundi* sous le toit aérien du

« dernier ciel », symbole du pouvoir absolu que l'on ose ainsi invoquer dans ses œuvres vives mêmes.) *Je ne sais pas si, quelque part, ne se passe pas alors quelque chose.*

Ensuite, le haut célébrant va rejoindre les autres participants, ses nœuds et ses canaux occultes, de l'autre côté de la table sacrificielle, face à leur « pierre de sang vivant », en se mettant à genoux, en demi-cercle, devant celle-ci, les bras levés et se balançant en arrière et en avant et touchant, de la tête, le plancher. Ils psalmodient une récitation rauque dans une langue inconnue, « antérieure ». L'air autour de nous semble se matérialiser. A tour de rôle, ils trempent longuement leurs mains dans le sang propitiatoire pour s'en barbouiller le visage et la poitrine ainsi que les parties génitales, en se mettant à danser en ronde autour de la *table qui saigne*. Une danse magique, avec des pas spéciaux, frappés fortement par terre en exécutant en avant et en arrière des brusques stations, des dépassements compliqués à gauche et à droite. Il me semblait entendre, comme venant de je ne sais où - mais je m'illusionnais peut-être - les battements lancinants d'un certain nombre de tam-tams, assourdis, insistants, inévitables à la fin, opérant malgré tout.

Cette deuxième cassette va prendre fin sur le plan fixe d'une photo montrant « dans la vie d'avant », dans la « vie perdue », la jeune fille qui venait d'être rituellement sacrifiée. Debout, sur les marches ensoleillées d'une grande villa jaune - était-ce à Biarritz - dans une courte robe blanche fendue le long de sa jambe, un livre à la main. Souriante.

A la fin du spectacle, la maîtresse de maison s'approcha de moi pour me dire, tout bas : « Suivez-moi, j'ai des choses d'importance à vous faire savoir. » Que pouvais-je faire ? *Je* la rejoignis dans la petite pièce du fond où, tournant deux fois de l'intérieur la clef dans la serrure, elle se mit à se déshabiller.

(650) Le lendemain de mes interloperies du boulevard Malesherbes, j'ai dormi comme une souche, jusque vers le milieu de l'après-midi. Sans rêves, et sans me réveiller un seul instant, ce sommeil qui est une imitation de la mort. Dans la soirée, je suis allé voir, seul, sur les Champs-Élysées, au George V, le dernier film de Mel Gibson, *Apocalypto*. En sortant du cinéma, je me suis assez longtemps arrêté au Marignan, où j'ai pris, sur le chaud, une quantité considérable de notes sur ce film (des notes que *je* vais sans doute essayer de transcrire ici même, plus tard, quand je trouverai un moment).

L'essentiel des réflexions auxquelles j'ai été amené à me livrer à propos de ce film semble converger vers une certaine conception post-humaine - non- humaine - des destinées de la race humaine. Des destinées qui, en fin de compte, pourraient être tout autres que celles que l'on pense habituellement, et qui aboutissent, toutes, à une sorte d'immense effroi nocturne, chaotique.

La bestialité démentielle de la race humaine déviante, dégénérée, qui s'est récemment encore manifestée à travers les massacres de masse staliniens, maoïstes, polpotistes, et qui risque fort de se manifester encore, à une échelle bien plus démesurée, dans un proche avenir, va-t-elle aboutir à une autoextinction définitive de l'espèce ? C'est que, sans le Christ, sans l'*Agnus occiso a constitutione mundi*, tout n'est que ténèbres et agitation aveugle dépourvue de tout sens, blocs de pierre morte et glaces éternelles qui tournent indéfiniment sur eux-mêmes dans la nuit totale d'un « univers » voué au silence et au vide dominés par le néant obscur de ses gouffres intemporels. Alors, la race humaine, quelle blague éhontée, quelle blague lugubre ! Que l'on prenne garde, *Apocalypto* est une fable visionnaire du passé, du présent et du proche avenir de notre propre histoire *démasquée*, réduite à son essentiel catastrophique et déjà virtuellement à l'œuvre. Nous ne faisons plus que nous débattre sous l'étreinte de ce qui est en train de se faire.

LA DÉCISION ABSOLUE APPARTIENT AU « PETIT NOMBRE »

*Ce passé muet commence à parler;
ce qui est disparu ne l'est pas complètement ;
ce qui s'en est allé n'est pas parti à tout jamais.*

Sir Richard Burton

(651) Aujourd'hui, je suis arrivé à connaître, après des recherches désespérées, l'identité civile et historique de la famille à laquelle, depuis plus de deux siècles et suivant des transformations successives, appartient (appartenait) l'appartement où j'ai vécu la nuit de l'apparition - de la réapparition - de « Laure » dans ma vie ; et qui vient d'être démoli il y a quelques jours, ce qui marque l'interruption d'un cycle. J'ai été, en l'apprenant, saisi d'une violente commotion de conscience devant la soudaine et extraordinaire révélation de certains rouages souterrains du destin en marche, un destin aussi implacable que secret - un secret ontologique - dissimulé dans les tréfonds de l'histoire. Ainsi, ce sera bien à la fin de ma vie que je me trouve mystérieusement admis à cette souvenance d'au-delà de tout souvenir, de toute mémoire actuelle et avouable.

Une chose m'apparaît à présent comme absolument certaine, c'est qu'il y a une vie cachée au-delà de la vie, au-delà du temps, et à laquelle, pourtant, dans certains cas privilégiés, il n'est pas impossible que l'on ait accès si une volonté d'en haut se charge de nous y amener - comme cela a été le cas de « ma nuit avec Laure », ayant été médiumniquement porté à me retrouver dans les lieux mêmes où je m'étais trouvé en d'autres temps de ma vie. Je suis donc en état de pouvoir déchiffrer - pour le moment, plus ou moins - le secret de mes propres origines supratemporelles et de leur évolution à travers le train des existences qui ont été les miennes, disloquées, intermittentes, oubliées abyssalement. Un secret dont je ne pense pas avoir le droit de parler. Que je suis tenu de continuer à me cacher à moi-même. De m'interdire d'y penser, sous peine que le processus de salivation en cours ne vienne à s'interrompre ? N'en ai-je pas trop dit ? Une peur obscure tente de s'insinuer en moi, qui m'inquiète. Attention, là, attention.

(652) Si cette pseudo-souvenance du devenir abyssal de soi-même s'avère comme une lourde charge à faire secrètement mienne, il n'en est pas moins certain qu'il ne s'agit là que du début des nouvelles grandes épreuves qui vont suivre. Ainsi que je le sais déjà, il n'y a pas d'échappatoire pour celui qui se trouve attiré sur le parcours de la « voie ardente ». Il lui faudra suivre à partir de ce moment le chemin à travers lui-même, Jusqu'au bout. Car long, rude est le chemin qui mène au-delà de la mort et le nombre de ceux qui parviennent à le faire est tout à fait infime, à vrai dire, presque inexistant. Ce sera aussi mon chemin, à moins que je ne tombe en route. Sur ce terrible parcours sans merci, les dangers sont à la mesure même de l'enjeu.

(653) Depuis quelque temps - depuis que « tout rentre à nouveau dans la zone de l'attention suprême » - j'ai commencé à voir devant moi, en permanence ou presque, la figure philosophique d'un « pré carré », un morceau de terre d'environ trois mètres sur trois, couvert d'une herbe verte, grasse, puissante, « magique », dont l'apparence correspond, pour moi, au Buisson ardent qui s'est mis à flamber, sur le mont Horeb, devant Moïse.

Le monde et son histoire actuelle, la civilisation humaine dans son entier, en viennent tout droit à leur conclusion. Il faut savoir reconnaître qu'il n'y a plus, à terme, que le gouffre noir d'une catastrophe irrémédiable et totale, sans rémission. A moins que Dieu ne veuille intervenir pour changer providentiellement le cours des choses. Qu'un « nouveau contact » ne vienne à s'établir entre « ce monde » et 1' « autre monde ».

La certitude s'est soudain déclarée en moi que c'est précisément à l'intérieur de ce « pré carré » d'herbe verte que la prochaine « reprise de contact » entre ce monde-ci et un Dieu à nouveau présent aura lieu, je ne sais pas encore quand, ni comment. Verra-t-on l'avènement du règne du Paraclet ? En même temps, quelque chose - absolument caché pour le moment - me dit que cette « reprise de contact » ne saurait plus tarder, quelle est tout à fait imminente. Je ne sais quoi ajouter. Le pré carré d'herbe verte, tout est là.

Seul un Dieu peut encore nous sauver, écrivait Martin Heidegger.

(654) J'ai revu hier soir, chez moi, Marie-Odette Lambert, venue quelque jours à Paris surveiller la vente d'un bel immeuble de Neuilly hérité de sa tante. En même temps, elle vient d'acheter, dans un quartier résidentiel, au Luxembourg, une villa à deux étages avec un grand jardin. Après son récent mariage avec un jeune médecin local, elle a obtenu sa naturalisation. Ainsi la première partie de notre plan a-t-elle été accomplie. Le reste va suivre.

Chose assez étonnante, elle a pu ouvrir, en avance sur le programme établi, son agence européenne de voyages, s'étant fait sur place des relations importantes, et ayant su trouver des appuis certains. Il semblerait donc

qu'elle a réussi à faire oublier ses mésaventures de Genève qui avaient failli lui coûter cher et même interrompre son parcours. Etrange comme, sous ses apparences posées, sa calme assurance, Marie-Odetta parvient à cacher la décision agissante de ses convictions révolutionnaires qui, récemment encore, n'ont pas manqué d'influencer confidentiellement le cours politique de l'Histoire actuelle.

(655) Dans le quotidien romain *Rinascita* en date du 21 janvier 2007, un article de Fabio Calabrese, *Il fascismo secondo Indiana Jones*, qui va vraiment très loin dans la dénonciation de la conspiration planétaire des Etats-Unis, aujourd'hui subversivement à l'œuvre à travers les thèses stratégiques et idéologie©-culturelles de combat dirigées contre la Grande Europe, soutenues par la doctrine de Léo Strauss. Thèses adoptées et poursuivies par les tenants du pouvoir politique de haute subversion mobilisés à Washington, à l'ombre de George W. Bush. C'est ce qu'ils appellent le *civilization building*.

« Les débats en Europe, écrit le néocon Michael Walzer, ne portent jamais sur ce qu'il faudrait faire. Les Européens s'interrogent sur ce que les Etats-Unis vont faire ; les Européens ne se voient plus comme des agents du changement ou des acteurs internationaux. » Et un autre néocon de pointe, David Rieff, n'hésite pas à écrire que les Européens sont *historiquement épuisés*. Tant mieux si c'est ce que pensent les trotskistes de Washington, ils verront bientôt quelle sera leur douleur. Le plus suspect d'entre tous, Michael Ledeen : « Par-dessus tout, nous incarnons une vision messianique, qui s'avérera victorieuse ; nous sommes un pays messianique. Et notre message à l'adresse du monde est notre vision messianique : le triomphe de la liberté, partout dans le monde. C'est quelque chose qui fait partie de notre ADN. »

(656) Saint Padre Pio di Pietralcina. Témoigner là du mystère du faisceau des soixante roses rouges déposé sur sa tombe de San Giovanni Rotondo. Et, devant moi, la flamme vive du cierge allumé devant sa photo au cadre doré. La fin d'un monde et le recommencement d'un autre, le « contact rétabli » (si tant est que jamais il eût été interrompu). *Tu seras rétabli*, Isaïe, 44/28. La promesse salvatrice, la très étroite porte entrouverte dans le mur invisible d'en face. Les chœurs angéliques. Pourquoi, à onze heures du matin, suis-je en proie à cette angoisse paroxystique qui s'infiltré en moi ? Pourquoi ?

Les roses rouges sur le tombeau, manœuvre impliquant une procédure opérative inspirée depuis l'« extérieur », depuis les ultimes sommets, mettant en œuvre des pouvoirs religieux démesurés sous les redoutables apparences d'une simplicité diversionnelle aveuglante à dessein. Une simplicité masquant une situation de haut vertige. Une folle espérance, mais qui ne durera pas.

(657) Rêve en noir et blanc. Une troublante organisation criminelle satanique, agissant souterrainement dans une grande ville, peut-être américaine, ou dans le XVII^e arrondissement de Paris. Immeubles résidentiels, foules des beaux quartiers ; femmes vêtues de noir, avec beaucoup de voiles. Rêve auquel j'assistais - successivement et à chaque fois jusqu'à la fin - en deux versions, une de durée normale, et l'autre de longue durée (60 et 160 minutes). Et dont, en me réveillant, j'ai totalement oublié le contenu, mais non le fait que, pendant que j'y assistais j'avais l'impression « absolument certaine » que je ne dormais pas, que j'« étais entièrement réveillé ». Tout en y participant cependant sur le double plan d'un « spectacle cinématographique » et d'une « expérience vécue », présent moi-même à l'intérieur de l'histoire en cours, de laquelle me reste la conscience obscurcie de l'insoutenable horreur qui s'en dégageait, qui s'affirmait en permanence par l'impossibilité dans laquelle je me trouvais de m'arracher au spectacle du film - qui constituait une participation dangereusement réelle à « ce qui était en train de s'y passer ». Je regardais un film en spectateur tout en étant moi-même un acteur de ce film, pas en tant que personnage principal mais plutôt comme un témoin de l'action en cours.

Des meurtres particulièrement épouvantables, énigmatiques et sauvages, d'une bestialité inouïe, suprêmement perverse, s'y perpétuaient surtout sur des jeunes femmes, sur des ecclésiastiques, sur des enfants.

Je reste stupéfait de l'impact que ce film a pu avoir sur moi, et cela continue. Il faudrait quand même que j'arrive à comprendre la « signification ultime » de ce rêve, à en déceler le « message », si message il y a.

(658) D'un roman initiatique sur Gustave Courbet. « *Chaque femme agit différemment sur l'homme, vient toucher quelques centres nerveux bien particuliers, Jo l'avait inspiré, Adèle le rendait puissant. Ramené à un mot, ça peut paraître simpliste mais qu'on regarde les grands hommes, toujours derrière eux on trouvera une ou plusieurs femmes, d'instinct ils savent celles qui toucheront les bons nerfs, et Courbet s'était dit qu'il ne s'était pas trompé.* » François Dupeyron, *Le Grand Soir*, Actes Sud, 2006.

(659) Par-dessous le cours de la vie qui continue, certaines blessures du passé se perpétuent loin dans l'avenir, y entretiennent leur action de blocage et d'aliénation dont, souvent, on n'arrive plus à identifier l'origine. Les métastases occultes du mal antérieur dépravent le présent, en influencent négativement les configurations à jour, la face des choses.

L'extrait suivant de *La Stratégie des ténèbres* éclaire rétrospectivement une de mes plus horribles défaites antérieures, que je tiens pour inexpiable.

« Or, cela, pour lui dire ce qui s'était passé, de manière à ce que celui-ci fasse le nécessaire pour que le corps de Laurence puisse être retrouvé à temps et, si possible, escamoté aux éventuelles diligences des autorités locales, lui laissant le soin, aussi, d'assurer à celle-ci une sépulture décente, digne d'elle, et de pourvoir à tous les services religieux ; pour que lui-même, le Père Luis Saenz, et les siens, ceux de la Communauté du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie ne cessent de prier désormais pour le repos de son âme, en attendant que, peut-être, une plus éclatante réparation ne fût officiellement - officieusement - accordée à la mémoire inquiète de celle-ci, qui traînera avec elle tant d'inconsolation secrète de la part des uns et des autres ; de qui l'on s'attendrait le moins, car le mystère de Laurence, de son existence sacrifiée, de sa quête occulte, de sa prédestination incompréhensible ne fera désormais que s'épaissir de plus en plus ; un jour, qui sait, parlera-t-on même de sa sainteté, des vertus abyssales de son parcours existentiel, de la spirale de son élévation ; son sacrifice de sang y apportant une soutenance dont plus tard on saura mesurer l'importance, l'extrême valeur testimoniale, la terrible part amoureuse, dont le dernier mot restera inconnu. »

(660) Dans *Rivarol* en date du 26 janvier 2007, Jim Reeves fait publier un entretien extraordinairement intéressant avec un universitaire américain, ancien sénateur de Louisiane, le Dr David Duke. *“La fin de la race blanche, déclare celui-ci, serait la plus grande catastrophe écologique et évolutionniste de l'Histoire.”* Nous en sommes donc là, et j'ai soudain le cœur pris comme dans une gangue de glace noire devant cette perspective de cauchemar. Vision spectrale dans le sens le plus apocalyptique du terme, vision à laquelle il faut que désormais on sache s'habituer.

(661) Henry Fielding, *History of Tom Jones, a Foundling*, roman paru en 1749. Henry Fielding est né le 22 avril 1707 à Sharpham Park dans le Somerset, et meurt en 1754 à Lisbonne (il est enterré au cimetière d'Estrella). Deux fois marié - avec Charlotte Craddock, après la mort de laquelle il épousera en secondes noces Mary Daniel, Henry Fielding avait surtout fait une brillante carrière dans le théâtre.

L'histoire de *Tom Jones, enfant trouvé*, roman d'une facture plutôt particulière, reste cependant son écrit le plus important, son chef-d'œuvre. Sous couleur de représenter la vie tumultueuse, les aventures et les intrigues obscures de son héros (à la poursuite de la jeune et éblouissante Sophie qu'il finit par épouser tout à la fin), Fielding nous administre les feux secrets d'une expérience - ou même, pourrait-on dire, d'une expérimentation - littéraire majeure, d'un niveau aussi élevé qu'une véritable « quête mystique », initiatique et « salvatrice ».

Une expérience comportant un double niveau d'accession : un premier niveau de présentation littéraire, fait d'un long récit servant de prétexte agissant à l'ensemble de son entreprise, et un deuxième niveau, souterrain celui-ci, dédoublant le premier dans les termes d'une expérience mystique - on pourrait même dire gnostique - d'un niveau transcendantal. Le roman à proprement parler n'y fait donc figure que d'établissement visible de ce deuxième niveau « gnostique » ou comme survêtement protecteur, diversionniste et dissimulateur de la *littérature autre*, parvenant ainsi à s'affirmer en tant que parcours assomptionnel de qui sait s'y engager suivant une voie profonde. Expérience relevant alors d'une certaine « autre réalité », n'ayant rien à voir avec les péripéties de son propre récit porteur. L'« épopée » de Tom Jones n'est en réalité que le véhicule, que l'appareil exécutif d'une œuvre spirituelle détachée de celle-ci, qui dispose d'un but, d'un objectif opérationnel propre, tenu secret, *indicible* : l'appropriation d'un état supérieur de l'être, proche d'une certaine « délivrance », d'un certain « salut ». La personne de la jeune Sophie, qui constitue l'objectif intangible de la chasse nuptiale de Tom Jones, apparaît alors comme la « sainte Sophie », comme l'« épouse spirituelle », « cosmique » du « Saint-Esprit », du « Paraclet vivant ».

La lecture entendue du roman de Henry Fielding sur les épreuves de Tom Jones dans sa quête nuptiale sous-entend donc une expérience spirituelle ultime, *un passage de la ligne* qui sera celui d'une expérience littéraire abyssale, d'extrême avant-garde, mise en œuvre par l'opération de déplacement de niveau qui s'y effectue dans l'ombre, et comme si de rien n'était. « On peut donc considérer cet ouvrage comme une grande création faite par nous », écrit Henry Fielding. Et aussi : « Je place ma confiance dans un trône encore bien plus puissant, qui, j'en suis certain, m'accordera toute la protection que je mérite. »

Je citerai aussi cette note de Jacques Brenner, qui me semble fort significative : « *Tom Jones* parut à Londres en 1749. Dès l'année suivante, une adaptation française fut publiée à Paris par les soins de Pierre-Antoine de La Place, lequel avait très sérieusement écourté le texte. L'œuvre restait scandaleuse et la police en interdit rapidement la vente. Il est plaisant de savoir qu'un *exemplaire fut retrouvé par Marie-Antoinette et qu'elle le plaça dans sa bibliothèque de Trianon.* »

(662) Maintenant, je sais. Je viens de comprendre ce que signifie la figure mentale du « pré carré », du « petit pré carré légèrement incliné, recouvert d'herbe verte » qui m'apparaît depuis quelque temps, qui m'obsède et à la fois me trouble profondément et me transporte, m'exalte. J'ose difficilement me l'avouer, mais finalement je crois qu'il s'agit là de la figure même de Dieu,

de T « hexagramme sacré » comportant en son milieu le « centre absolu » de l'univers, de « tout ce qui est » et de « tout ce qui n'est pas ».

Pour en être le témoin accepté, il faut obtenir l'accès au point central incandescent, en forme de virgule, du « cœur de l'hexagramme sacré » qui marque en son plus juste milieu l'accouplement des deux triangles inversés constituant la figure zoharique de Yahvé, du « Dieu vivant » de la tradition juive, qui est aussi notre propre « Dieu vivant » (nommé, par la tradition juive, le « Sceau de Salomon », et « Maguen David »). A ce propos, il me semble que je dois rappeler l'existence - et le faire pour une raison par moi connue - d'une peinture de Caspar David Friedrich intitulée *Cairn mégalithique sous la neige* (1820, 81,5 x 80 cm), qui montre le paysage brumeux d'une forêt sous la neige, en montagne, avec au premier plan une mystérieuse éminence entièrement recouverte de neige et comportant, à son sommet, les hauts troncs noirs d'un groupe de trois arbres placés en triangle, et au milieu de ce triangle, un cairn mégalithique de pierre rouge, également pris sous la neige ; une puissante atmosphère d'angoisse métaphysique s'en dégage, qui laisse transparaître la présence d'un « autre monde ».

Ce qui se trouve représenté là, c'est le haut lieu d'un culte antérieur, un sanctuaire divin de portée cosmique, l'équivalent symbolique du « petit pré carré recouvert d'herbe verte », un lieu où la présence divine se manifestait d'une manière directe sous les regards d'adoration éperdue des « appelés », des « nôtres ». Les réverbérations ardentes en provenance de cet endroit cosmique divinissime, marqué par le cœur des deux triangles sacrés nuptialement enlacés, seront donc celles du voisinage immédiat de notre Dieu vivant ; preuve de la transmutation ontologique définitive de ceux qui se voyaient ainsi admis dans Sa Présence, qui est la fin et le recommencement de ce monde. C'est bien l'expérience immédiate de cette proximité divinisante, de cette miséricordieuse admission à Sa Présence, qui expliquerait sans doute mon attraction obscure, insistante, *ininterrompue*, à l'égard du monastère de Cernica, près de Bucarest, qui donne asile à la dépouille sous haute surveillance de Monseigneur André Scrima reposant dans son cimetière. Très humblement, et de plus en plus anonymement.

En effet, Mgr André Scrima est probablement le seul de nos contemporains à avoir abordé, dans son introuvable et énigmatique livre de Mémoires, publié il y a quelques années à Bucarest, le problème de cette amoureuse admissibilité à Sa Présence, à la Présence de Dieu Lui-même. Dans son livre, Mgr Scrima fait état d'un témoignage érémitique relatant une vision de la « marche avec Dieu », de la « marche en avant » des « deux vieillards » (la « vieillesse » étant là une très haute qualification initiatique, celle de l'« accomplissement ultime de l'œuvre », et non une vulgaire question d'âge).

Dans leur « marche en avant », dans leur « marche ensemble », les deux « vieillards » suivaient, l'un à côté de l'autre et d'un même pas, un long chemin se perdant sous l'horizon ; un chemin recouvert d'une poussière bien épaisse qui leur remontait jusqu'aux chevilles, et qui était en réalité une épaisse couche de poussière d'or, d'« or vivant ». Ils *marchaient dans l'éternité*. Or un de ces deux voyageurs auriphères n'était autre que « Dieu Lui- Même » et son compagnon de marche « quelqu'un » qui avait nuptialement dépassé, d'une manière définitive et totale, le stade premier de son humanité d'origine. Un homme ayant atteint l'état d'une « divinisation » irrévocable.

Cette même figure transcendante de la « marche avec Dieu » apparaît également dans la tradition initiatique hindoue la plus antérieure, où il révèle le concept ultime de la « Brahmacharya », la « marche avec Dieu ». Car tout se tient. Ainsi, le « pré carré d'herbe verte » et la « marche en avant des deux vieillards » révèlent le fait de la même expérience surnaturelle, ultime, celui de la jonction avec le « point central », vivant et ardent, qui se tient au cœur même de l'« hexagramme sacré » contenant, donnant abri à « Dieu Lui-même ».

(J'ajouterai que ce vertigineux afflux d'inspirations visionnaires vint à monter en moi, à y faire surface depuis le tréfonds le plus interdit de mon être, à l'aube de ce dimanche 4 février 2007, en la fête de sainte Véronique.)

Donc, je l'avoue : il m'a été donné de mystérieusement recevoir un certain nombre de révélations ultimes, sismiques, renversantes, *abyssales*, dans le sens le plus vertigineux du terme. Je ne pense pas qu'il faille trop me tourmenter, tout au moins pour le moment, à ce sujet, mais le fait est que je ne me sens pas en état de freiner par mes propres moyens les oppositions assignées à ces révélations par les interdits implicites, déjà à l'œuvre, d'un certain *gardiennage secret* exercé à leur égard, dans l'ombre. Un gardiennage dressant ses invisibles dispositifs de ralentissement, d'arrêt même, autour de mon témoignage en cours. Un gardiennage préventivement chargé d'empêcher que certaines choses d'un niveau trop élevé et par cela même dangereuses ne risquent ainsi d'être dévoilées à l'occasion, mais il n'empêche. Je reste persuadé que le dévoilement indu de ces choses indévoilables doit s'affirmer et suivre son cours propre, quoi qu'il en fût, *jusqu'à la fin*. Car il y a, de toute évidence, une *fin prévue*.

(Ainsi la désolante impression ne cesse de me hanter que, malheureusement, je n'ai pas pu dire tout à fait ce que je pense qu'il m'eût fallu pouvoir dire en cette occurrence si spéciale et, tous comptes faits, si « tragique ». Ignorerais- je que toute grande révélation est une tragédie ? Une crainte vient de s'infiltrer insidieusement en moi, que le passage incontrôlé de l'« expérience absolue » - ou tout au moins de la conscience de la possibilité de celle-ci - au stade de son « expression » n'en vienne à déshériter l'« expérience » de ses

pouvoirs d'imposition ontologique ; que le dévoilement de cette expérience et de la conscience de cette expérience ne les tuent. Et que, de « tout ça », ne me reste finalement qu'un petit peu de neige fondue dans les pognes.)

(L'héritage de l'« expérience absolue » : la vision surnaturelle du « petit pré carré d'herbe verte », le souvenir - les retrouvailles - de l'ancien document érémitique dévoilé par Mgr André Scrima au sujet de la marche philosophale des deux vieillards le long d'un chemin recouvert d'une poussière d'or ; et, aussi, le mystérieux concept appartenant à la tradition hindoue, le concept « absolu » de *Brahmacharya* ; *Brahmacharya*, ou la « marche avec Dieu ».)

(Quoi qu'il en soit, ce qu'il m'est demandé de faire, je ne saurais l'obtenir que dans les termes d'une dialectique de concentration extatique sans faille et d'une totale surpolarisation mobilisées par la figure transcendante du « petit carré de terre recouvert d'herbe verte ». Je me devais de faire cet aveu, pour moi tout se joue là-dessus. J'aurais quelque chose encore à y ajouter, mais *je n'ose pas*.)

(663) Tout comme il avait été demandé à Fatima que la Russie puisse retrouver miraculeusement sa foi antérieure et une nouvelle liberté, je me suis moi-même consacré, j'ai consacré tous les miens, la France et l'ensemble continental de la Plus Grande Europe au Cœur Immaculé de Marie.

(664) *Nuestra Senora del Sar*, Santiago de Compostella : « *Acordaos, > o piadosisima Virgen Maria que jamas se ha oido decir de uno solo de cuantos han acudido a vuestra proteccion e implorado vues tro socorro haya sido descamparado.* » Il n'y a jamais eu qu'un seul « Dernier Recours ».

(5.II.2005/11.II.2007)

(665) Long coup de fil de Jean-Pierre Deloux, que j'ai trouvé en proie à ce que je pourrais appeler une *résignation tragique* devant les échéances - immédiatement prochaines, disait-il - de la catastrophe politico-historique finale à laquelle se trouverait vouée, d'une manière désormais irrémédiable la civilisation occidentale dans son ensemble, et la France en premier lieu.

Professant un pessimisme plus noir que le fond des Enfers, il me dressait le constat - certes, indiscutable - de l'épouvantable déchéance des nôtres, sans rappel, et à tous les niveaux. Déchéance se mesurant à l'état de dégénérescence accélérée, si ce n'est déjà totalement accomplie, de l'ensemble des nations vivantes de la race blanche, subversivement assiégées par la marée vertigineusement montante de ses compétiteurs décidés à la remplacer sur la « scène de l'Histoire », ceux-ci n'étant pas capable de comprendre, aveuglés par les ténèbres de leur sang élémentaire, que la disparition de la race blanche impliquerait aussi la disparition à terme de toute l'humanité. La fin, tout au

moins, d'une « véritable civilisation humaine ». A moins que, en fait, ils ne comptent secrètement remplacer celle-ci par une « autre humanité », qui ne serait alors qu'une « sous-humanité », ou plutôt même une « antihumanité ».

En principe, je ne pouvais pas ne pas être entièrement d'accord avec Jean- Pierre Deloux, alors qu'en même temps je ne pouvais lui faire part, à mon tour, de mes propres conclusions sur ce même problème, qui est, désormais, pour nous autres, un problème de vie ou de mort. Des conclusions qui posent, certes, le même problème, mais d'un point de vue autre ; non pas différent, mais plus profond, « ultime », complétant ses analyses politico- historiques par des analyses d'un ordre ontologique, « abyssal ».

Ce que je lui ai répondu ? *Je* vais essayer de retrouver l'essentiel : « Si, mon cher, on voulait s'engager à identifier *l'origine du mal*, l'origine de cette situation de catastrophe finale de notre civilisation européenne - et n'est-il pas, à présent, le plus juste moment pour le faire ? - il n'y a pas le moindre doute que c'est bien l'actuelle destitution politico- historique et culturelle de la France qui pourrait expliquer celle-ci, nous en fournir le tragique secret.

Afin que le processus de démantèlement prévu de cette civilisation européenne ultime, la nôtre, en vienne à être mis en route, il était nécessaire (pour l'« ennemi ontologique » occulte de tout ce que nous sommes, nous autres) que la France, clef de voûte, avec le « grand gaullisme », de toute tentative de reprise européenne révolutionnaire ultime, fût bel et bien *exécutée*, dans les termes d'un vaste plan de déshabilitation totale, dont on avait eu à franchir les échelons intermédiaires secrètement, un par un. Aussi faut-il qu'à tout prix on sache le reconnaître : la dernière opportunité pour une entreprise révolutionnaire vraiment décisive en vue du salut et de la délivrance de l'Europe d'horizon continental (le « grand gaullisme ») a été finalement neutralisée, à partir de la culmination subversive de mai 1968, par une série de conspirations souterraines menées depuis une centrale occulte suractivée, agissant depuis l'extérieur.

Essayant de se faire connaître, depuis l'intérieur de ses propres lignes périlclitées, le front de plus en plus incertain des derniers foyers d'embrasement - agissant souvent clandestinement - de la résistance nationale européenne ne se trouve-t-il pas mis en état de se lever contre lui-même, amené à répondre somnambuliquement aux « appels », aux « incitations », aux « instructions » d'une certaine « Union européenne » déjà passée à l'ennemi ? Le front de notre chance d'« après la dernière chance » ?

La trahison permanente et très sale d'une certaine classe politique française, gauche et droite confondues, la mise en putréfaction secrètement concertée de ses jeunesses actuelles, l'assujettissement pathologique des intellectuels professionnels par les infrastructures opératives de pénétration et d'encadrement mises en œuvre depuis l'intérieur, ainsi que depuis

l'extérieur, par notre ennemi ontologique acharné à la tâche, ont quand même fini par avoir raison, définitivement à ce qu'il paraîtrait, des dernières instances de la résistance nationale française. C'est pourquoi Jean-Pierre Deloux pense, lui, qu'« il n'y a plus rien à faire ». Que nous nous sommes « faits battre en rase campagne ». Bien sûr que je suis d'accord avec le corps d'analyses qu'il avance au sujet de l'anéantissement de la France actuellement en train d'achèvement, mais non sans certaines réserves quant au niveau auquel on pose le problème.

Ainsi semblerait-il que plus rien ne s'oppose aujourd'hui à l'évacuation de la France hors de ses engagements à l'égard de la « Grande Histoire », ni à son glissement forcé vers l'intérieur du bloc des puissances négatives - sombre cratère infernal, habité par le néant rampant, par le néant glacé de la mort et de l'outre-mort dans la mort elle-même - constitué autour de la centrale opérative à couvert mise en place par Washington en vue de l'asservissement achevé de la France et de la Plus Grande Europe. La Plus Grande Europe, faite de l'Europe de l'Ouest, de l'Europe de l'Est et de la Russie, de l'Inde, et du Japon.

Oui, il faut se résigner à le reconnaître : si on se place dans la perspective exclusivement « objective », « réaliste », de l'actuelle « situation générale », Jean-Pierre Deloux a parfaitement raison : tout est perdu, tout est fini, mais cette perspective est loin d'être la plus juste, la « toute dernière perspective ». On n'y tient en effet pas compte des profondeurs abyssales de l'Histoire. Car la perspective appelée à rendre compte seulement des rapports de force économique-politiques et culturels - et, éventuellement, religieux - ne saurait être décisionnelle autrement qu'au « premier niveau » de la réalité historique, le niveau de la confrontation des apparences, des *apparences seules*.

Ce qui compte dans toute approche de la « Grande Histoire », dans les profondeurs, relève d'une réalité invisible, « providentielle », qui ne peut tenir compte d'aucun autre facteur « réaliste », « immédiatement visible ». Dans sa propre marche, la « Grande Histoire » n'obéit qu'à un ordre appartenant à sa seule loi secrète, imprévisible, mystérieuse, et tournée vers le haut suivant les développements décisifs de la providence, j'entends de la Divine Providence.

L'Histoire, la « grande histoire », n'est que l'historigraphie en action de ses propres gouffres originels, et elle ne saurait répondre qu'aux seuls commandements de son propre mystère constitutionnel allant de l'avant. En 1942, le III^e Reich hitlérien se trouvait au sommet de sa puissance, de l'ensemble de l'espace continental européen, de la Finlande à la Grèce et de la France à la Russie ; deux ans plus tard, de Gaulle était à Paris, et le destin politico-militaire de la révolution hitlérienne était clos à jamais, débouchant sur un désastre sans précédent. D'un autre côté, ce fut aussi

au moment où l'Union soviétique atteignait au suprême niveau de sa surpuissance planétaire qu'eut à se produire, d'une manière absolument imprévue, absolument incompréhensible, son énigmatique auto-destitution finale. La rationalité des forces historiques en contradiction cédera toujours devant l'irrationalité de l'anti-force souterraine dont l'identité ultime et les propositions incompréhensibles resteront toujours en dehors des apparences visibles, de toute conscience profane de l'Histoire et de la marche de l'Histoire.

Vu l'extraordinaire intensification des conspirations du non-être agissant en force au niveau des apparences immédiates, nous encerclant jusque dans nos derniers retranchements, il est impossible que le « renversement final » de la situation, que l'avènement d'une super-décision irrationnelle ne soit déjà prêt, quelque part, pour que, brusquement, *au tout dernier moment*, la face des choses ne change. Définitivement, et totalement, afin que la *Novissima Aetas* puisse installer son règne millénaire et plus. La décision absolue appartient, toujours, au « petit nombre », au dernier « petit nombre ». Aussi les temps sont-ils déjà assurément bien proches où notre ancienne chanson réverbérera à nouveau dans les airs: "*Nous allons défiler sur vos cadavres, encore une fois nous briserons l'Histoire*". C'est ce que j'ai dit, à peu près, à Jean-Pierre Deloux, lors de notre dernier entretien téléphonique. Certes, dans son noir désespoir, non, il ne pouvait pas faire siennes les thèses avancées par moi, qui tenaient toutes à une certaine dogmatique de l'irrationalité providentiellement suractivée. Pour finir, Jean-Pierre Deloux et moi avons décidé d'organiser sans plus tarder, à la Rotonde de la Muette, un déjeuner auquel nous convierons aussi Michel Marmin et quelques autres. Il faudra que je la ramène sur le même débat, *andiamo*.

(667) Encore une fois, les décisions fondamentales de la « grande histoire » ne tiennent jamais compte des rapports objectifs des forces en présence : seule compte la décision de ses propres gouffres occultes. Seules comptent les décisions en retrait, dissimulées, de la Divine Providence. Ainsi l'actuel désastre total, apparemment irrémédiable, de la civilisation occidentale finale, en proie aux conspirations du non-être et de ses *tenebrae active* n'est-il que le signe prémonitoire des prochains bouleversements ontologiques secrètement prévus et sans doute déjà mis en branle pour le « changement final » de ce monde, ce que la tradition hindoue antérieure appelait la *Paravrtti*.

Nous mêmes, donc - qu'on le sache vraiment, ou pas du tout - nous ne sommes, dans notre propre devenir personnel, ou en tant que groupement métastratégique d'avant-garde encore occulte, encore « clandestin », rien d'autre que des « agents secrets », « sur le terrain », du Grand Renversement

final souterrainement déjà en cours. Des « agents secrets » de la Divine Providence en action.

(668) J'ai fini par me rendre compte de la passion honteuse (qu'il réussissait à masquer à peu près) dont Jean-Louis N., se rendait coupable, à mes yeux tout au moins. De son propre aveu, il ne supporte que la fréquentation des « belles femmes » de cinquante à soixante ans (et même, éventuellement, de soixante-dix ans, le cas étant alors vraiment exceptionnel). Alors qu'il n'avait que vingt-six ans, et fort jeune de mine, le goût de ces pratiques faisandées à racine incestueuse - n'y a-t-il pas une conception ancienne et régulière de l'inceste sacré ? - lui était venu, et avec une intensité inouïe, s'agissant de sa première expérience érotique, totale et prolongée avec sa grand-tante maternelle, célèbre et aventureuse beauté parisienne des années soixante.

Cependant, le parcours intime de Jean-Louis N. n'était pas chose simple. Exigeantes, ses recherches et les choix effectifs auxquels il lui fallait se décider se révélaient chaque fois longues et ardues, ses aventures étant, en fin de compte, assez peu nombreuses et aussi violentes que pathétiques (très violentes, et très pathétiques). Avancé dans sa passion comme un somnambule sur sa corniche, il connaissait des transports érotiques d'une intensité, et avec des *satisfactions* plénières, absolument exaltées, gratifiantes. Il ne s'expliquait pas son penchant, ne pensait même pas qu'il s'agissait d'une étrangeté extrême, attiré vers ses conquêtes par une obscure et impétueuse avidité nostalgique. Nostalgie de quoi ? D'un état pré-humain ?

Invité récemment par lui à un dîner intime chez sa maîtresse en date, « Fanny de Mareuil », je me retrouvai dans un somptueux appartement près du parc Monceau et dus me rendre à l'évidence de leur entente passionnelle de chaque instant, de leur double engagement dans l'espace secret d'un monde à part, séparé du nôtre, où ils étaient plongés dans l'état particulier de leurs déchéances respectives, à peine dissimulées. Ce qui n'allait pas sans provoquer en moi un certain malaise, que je ressentais fortement, car il me semblait que je participais à leur jeu.

Prisonnier à son insu de la figure mystagogiquement abyssale de la "Vieille des temps", Jean-Louis N. ne se rendait pas compte que son érotisme entièrement dévoyé n'était que la face visible d'une profonde expérience philosophique de nature antérieure, appartenant à un cycle cosmique extraordinairement dépossédé, révolu, mais d'une redoutable puissance de perpétuation souterraine. Il ne savait pas qu'en couchant avec sa « Fanny de Mareuil », accorte sexagénaire revivifiée, il devenait lui-même l'« Ancien des jours ». Il se joue là une terrible partie. Un « dieu déchu » s'agitant vainement sur le ventre flasque d'une « déesse déchu ». De quelle déchéance s'agit-il ? Peut-on encore identifier les personnes ?

Il me faut quand même conclure en démasquant, à la fin, celui que je viens d'appeler Jean-Louis N., en lui donnant un nom d'emprunt contenant une allusion révélatrice, au moins pour certains. Je serais tenté de le faire, je crois que l'on y trouverait une surprise d'importance, ne fût-ce que symboliquement. Pour moi, tout symbole est en porte à faux vers une outre-signification encore plus secrète, « interdite », « indéchiffrable », un précipice dissimulé se tenant à nos côtés, le danger le plus grand.

(669) Dan Simmons, *Le Grand Amant*, une longue nouvelle de cent vingt pages, presque un roman. Dan Simmons s'exerce à une approche très personnelle de la Première Guerre mondiale, plus particulièrement de la bataille de la Somme, vue du côté anglais dans toute son insoutenable horreur et dans les profondeurs symboliques de son mystère. Car il y a indéniablement eu un mystère propre, aujourd'hui encore inexplicable, à cette guerre, qui persiste et n'en finit plus de s'auto-éclairer de l'intérieur, d'une vertigineuse lumière noire. L'importance agissante de cette nouvelle apparaît telle que j'ai, sur le coup, hésité à croire que Dan Simmons en fût le véritable auteur, ne connaissant de lui qu'une série de romans policiers, certes d'une haute qualité, mais rien de plus.

Dans une orgie de cadavres mutilés, déchiquetés, amoncelés en tas croulants, qui entretiennent la putréfaction générale des lieux et des âmes, dans le piège des boues innommables d'où se dégage l'omniprésence et la fatalité de la mort, le personnage central de la nouvelle, le récitant, le poète anglais James Edwin Rooke - personnage fictif de Dan Simmons, son porte-parole - se voit souvent visité en rêve, dans sa tranchée de boue, un rêve ayant une réalité propre, par une fascinante Belle Dame, mystérieuse, aérienne, suprêmement élégante, voluptueuse, évoluant dans le décorum de l'appareil aristocratique anglais, et qui, dans une suite de visites inopinées, lui accordera sa présence exaltante et ses envoûtantes, ardentissimes faveurs amoureuses.

Est-elle une incarnation confidentielle de la mort, cette Belle Dame d'au-delà du rêve ? Cela apparaîtrait presque comme une certitude car, avec la fin de la guerre et le péril d'une mort immédiate écarté, elle disparaît à tout jamais, non sans lui donner rendez-vous, au-delà des années, pour la fin de sa vie. Une vie qu'après la guerre il passera entièrement au couvent de Sainte-Wandrille - il entrera dans les ordres et jusqu'à la fin sera hanté, brûlé par le souvenir de sa mystérieuse visiteuse.

La qualité propre, peut-être unique en son genre, de cette nouvelle de Dan Simmons, réside, il me semble, dans la violente contradiction entre la sombre horreur de la guerre et de ses carnages hallucinés, et la *présence là*, secrète, nocturne, conspirationnelle, de l'étincelante Belle Dame des rêves de James Edwin Rooke, présence à la fois irréaliste et tout à fait réelle.

La fascination exercée par la troublante expérience que représente la lecture de cette nouvelle pas comme les autres tient sans doute à l'affirmation, discrètement suggérée, sous-entendue, de ce que c'est la Mort qui constitue, pour le héros du *Grand Amant*, la « vraie vie » ; tout au moins la Mort incarnée par la Belle Dame qui est venue vers lui. Cette atmosphère, peut-être spécifiquement anglaise, du mélange équivoque, suprêmement nuptial, de la mort et d'une survie amoureuse dans la mort et au-delà de la mort, apparaît aussi dans une certaine nouvelle du grand Algernon Blackwood, où l'amour interrompu par la mort se survit dans une autre existence dans une « autre vie suivante », localisée dans un jardin ensoleillé de la campagne anglaise.

Cependant, cette fascination malsaine à l'égard de la mort - même si, en l'occurrence, il s'agit d'une fascination spéciale et d'une Mort qui n'est pas tout à fait la mort - n'est en réalité qu'un dangereux piège de la « puissance des ténèbres », dont il faut qu'à tout prix l'on parvienne à se préserver. Ce qui n'empêche en rien que *Le Grand Amant* de Dan Simmons constitue une instance révélationnelle fort avancée d'une littérature autre, d'une littérature d'auto-dépassement de la littérature. Une sorte de porte entrouverte, mais seulement pour quelques-uns appartenant à la « race occulte » des « rêveurs nuptiaux », qui se cache à l'intérieur d'une certaine race celtique des origines antérieures, la race des Thuata Dé Dannan.

(Dan Simmons, *Le Grand Amant*, nouvelle intégrée dans un recueil intitulé *L'Amour, la Mort*. Titre originel anglais, *Lovedeath*. Traduction de Monique Lebailly pour les éditions Albin Michel, Paris 1993), (670) Gérard de Nerval, *Aurélia* : « Cette idée m'est revenue bien des fois, que, dans certains moments graves de la vie, tel Esprit du monde extérieur s'incarnait tout à coup en la forme d'une personne ordinaire, et agissait ou tentait d'agir sur nous, sans que cette personne en eût la connaissance ou en gardât le souvenir. »

(671) J'habite, à Passy, le même pâté d'immeubles que l'amiral de Gaulle, boulevard Suchet. Aussi il m'arrive assez souvent de le croiser dans la rue, et même, parfois, de déjeuner, au Parc de la Muette, à une table en face de la sienne. Quand le général de Gaulle songeait à faire de son fils l'héritier de sa charge à la tête de l'Etat, je sais maintenant qu'il avait raison d'y penser, car l'amiral de Gaulle est un homme de la même trempe que l'« homme des tempêtes » dans ses plus grands jours. Cela ne s'est pas fait, affaire de destin. Toutefois, quand mon chemin croise celui de l'amiral de Gaulle, que je vois seul et songeur, perdu dans ses pensées et dans sa tristesse, je crois pouvoir lire sur son visage, dans son regard, une sorte de calme certitude résignée que j'ai reconnue comme étant celle d'une conscience répondant à l'appel d'une autre réalité de ce monde, supérieure à celle

de l'impuissance d'être et de la déréliction dans lesquelles nous sommes tenus de persister jour après jour.

Par des voies extraordinairement détournées, j'ai la conviction que cet homme de grande taille, sûr de lui dans sa démarche qui trahit le marin, a su rejoindre un état d'âme - un état d'être - libéré de tout, pacifié, déjà sur l'« autre rive ». Au bout d'un long parcours d'empêchements et de déviations inconsolables, je suis persuadé - je le sens ainsi, irrationnellement - qu'à l'heure présente il a entrevu la lumière finale d'une réconciliation supérieure, d'une assurance qui lui vient d'en haut. Je sais qu'il connaît la belle contrainte du rachat par la sainteté, la joie boréale voilée par l'infinie tristesse. Toujours ce sera la part des grandes destinées brisées qui reçoivent en échange le don suprême de la « libération dans la vie », l'état de *jivan mukti*, qu'ils le sachent ou pas. Elle est *marquée*, la lignée des de Gaulle.

(672) Depuis trois mois, je n'arrive plus à dormir la nuit. Je reste étendu, les yeux ouverts dans le noir. Une sorte d'angoisse m'habite, une conscience spéciale de moi-même. Parfois - assez rarement - je sens comme une présence en face de moi, vers laquelle je suis discrètement attiré par un sentiment inconnu, un léger souffle qui monte en moi, un sanglot médiumnique. Après, dans la journée, je traîne, affecté d'un léger tremblement, ensommeillé, le souffle court, défectueux. Je me fatigue bien vite, et fort, sur un fond d'épuisement permanent. Et, en plus, ma vue baisse d'une manière de plus en plus inquiétante. Doucement, je dégringole.

(673) Quel formidable roman que cette biographie qui rend compte de la cavalcade tumultueuse de sir Richard Burton à travers le siècle de la domination planétaire de *Victoria Regina*. La figure incroyable de ce visiteur clandestin d'un hindouisme grouillant de ses dépravations sacrées, d'un islamisme installé dans les atrocités à vif de son terrible obscurantisme, secoue à travers ce livre et emporte, dans un vertige parfois insoutenable, l'attention complice de qui accepte de s'y laisser. De ma vie je n'ai connu une si exaltante invitation à participer au rêve éveillé dans toute sa gloire échevelée, que ce compte rendu désinvolte, si élégant et si clair, du parcours légendaire qui aura été celui de sir Richard Burton, l'homme qui pénétra sous un déguisement à La Mecque, amant indomptable de tant d'aventures amoureuses sous voile, officier hors pair des services de renseignements coloniaux britanniques, prédateur supérieur et, en Angleterre, chez lui, témoin convulsionnaire d'une civilisation protestante arrivant au paroxysme final de sa secrète décadence.

Cette biographie de sir Richard Burton est, en fait, un violent tourbillon enlevant tout dans sa course en avant, à la suite de la carrière de celui qui

fut aussi l'auteur d'une sublime traduction, définitive, du *Livre des Mille et Une nuits*. Et dire que c'est seulement aujourd'hui que j'ai appris l'existence d'un document tel que cette biographie, dont il m'est singulièrement odieux quelle prenne fin, tellement je me sens pris par les feux vivants de son discours incandescent.

Sir Richard Burton était un géant aux yeux de braise qui parlait couramment une quarantaine de langues, qui a laissé derrière lui plusieurs dizaines de livres et des milliers de pages inédites, des ébauches d'essais, des carnets de notes ultra-confidentielles, des pages de journal, des poèmes, etc. Wilfrid Blunt affirme que Burton se targuait de tenir sa femme en son pouvoir grâce à l'hypnose. « Je l'ai entendu dire, écrira-t-il, qu'à des centaines de kilomètres de distance, il pouvait lui faire tout ce qu'il voulait aussi aisément que s'il avait été avec elle dans une même pièce. »

Je crois voir là, devant moi, comme une apparition mentale, sir Richard Burton peinant pour approcher, à travers une jungle magique, inextricable, ténébreuse, la zone des premières neiges du Kilimandjaro, et j'y reconnais le signe d'une espérance nouvelle, exemplaire, revivifiante, pour ceux qui se savent de la « race de ceux qui jamais ne renoncent ».

(674) Ces pages de mes notes de travail d'il y a quelques années que j'ai retrouvées hier soir, et que je m'empresse de reprendre ci-dessous. La persistance des lignes de force géopolitiques grand-continentales y apparaît comme une évidence toujours actuelle, et je reste stupéfait de leur actualité, de leur *prophétisme activiste*.

« En fait, le noyau fédéral franco-allemand proposé aujourd'hui par Joschka Fischer ne représente déjà plus rien : l'Europe à laquelle il appelle n'est pas l'Europe, mais une sorte d'apparition spectrale, ectoplasmique de celle-ci. La véritable Grande Europe c'est l'imperium qui émergera autour de l'axe Paris-Berlin-Moscou, quand celui-ci sera devenu l'axe Madrid- Paris-Rome-Berlin-Moscou-New Delhi-Tokyo.

Le projet de l'axe Paris-Berlin-Moscou sera prêt à être immédiatement activé au moment où les puissances nationales révolutionnaires des élites et des masses françaises, allemandes et russes suractivées par nos soins rencontreront, et épouseront, sur leur montée même, la triple volonté d'Etat de la France, de l'Allemagne et de la Russie, car c'est bien cette rencontre qui est appelée à fonder, à renouveler abysalement l'histoire grand-européenne asiatique.

La guerre idéologique de l'axe Paris-Berlin-Moscou va être faite par les grandes batailles de conscience à venir, et c'est nous autres qui détiendrons alors le commandement suprême de ces batailles. Le renversement fondamental du front intérieur de la bataille décisive pour la libération de

la conscience européenne fera que la conspiration mondialiste américaine sera alors réduite à la défensive, et nous autres conduirons l'offensive du désencerclement et de l'affirmation finale de nos propres positions grand- européennes, qui l'auront emporté.

Lors d'une récente réunion de groupe, quelqu'un avait fait l'observation fort juste que le projet de l'axe Paris-Berlin-Moscou engage avec lui comme une puissante présence chamanique ancestrale, sacrée. Or il n'y a là rien d'imprévu, rien de très étonnant : le profond changement de l'Histoire d'un vaste groupement de populations essentiellement identiques quant à leur être caché mais différentes en surface doit toujours secrètement mettre en branle de colossales puissances spirituelles souterraines, dont la mise en œuvre relève sans doute de certaines identités occultes, inavouables, d'un ordre transcendantal. Des identités surnaturelles, sans visage. Qu'on le veuille ou pas, ce point de vue risque de s'imposer, à la fin. »

(645) Il faut le savoir, une très mauvaise affaire est actuellement en préparation, sous les regards déconcertés des Parisiens hors du coup, encadrés comme ils se trouvent par les appareils de la désinformation permanente qu'entretient, en plein jour, la « ligne générale » anti-française depuis longtemps à l'œuvre.

En effet, la conjuration trotskisto-socialiste en place à la Mairie de Paris s'apprête à démanteler l'espace privilégié de la porte d'Auteuil et du boulevard Suchet. Et il est chose certaine que l'ensemble du quartier d'Auteuil ne pourra pas ne pas suivre le même mouvement. C'est Jean- Yves Mano, député socialiste du XVI^e et adjoint au logement de Bertrand Delanoë à la Mairie de Paris qui se trouve en charge de ce projet. Mais, derrière les sales manigances de Mano, de puissantes forces obscures se tiennent à l'affût qui poursuivent à couvert un travail d'agitation de plus en plus accentué en vue de l'investissement et de l'aliénation finale d'une certaine configuration spécifique de l'unité parisienne traditionnelle. Opération prévue dans les termes d'une stratégie politico-sociale concertée en profondeur, dont les conséquences apparaissent comme absolument intolérables.

L'actuel projet trotskisto-socialiste agissant en direct depuis la Mairie de Paris dans le but de dévaster socialement, en commençant par Auteuil, l'ensemble de l'Ouest parisien, n'est que le premier stade d'une nouvelle grande entreprise menée dans l'ombre par un *régis seur occulte* - que l'on connaît ou que l'on ne connaît pas - pour le démantèlement du tissu civilisationnel propre de la France. « Que l'on en finisse une fois pour toutes avec une certaine France, » disent-ils. Pour cela, il faut qu'ils installent partout des métastases banlieusardes agissantes, destinées à neutraliser,

à défaire les zones périlées qui parviennent encore à s'assurer certaines libertés civiles, socialo-politiques et culturelles, un certain « mode de vie » appartenant à ce qu'à n'importe quel prix on devra pouvoir encore appeler la « France profonde ».

Le projet de *mise en banlieue* de la porte d'Auteuil et du boulevard Suchet défendu par Jean-Yves Mano propose l'édification immédiate d'un vaste immeuble de sept étages, prévu pour quatre cents « logements sociaux », la future base opérationnelle d'une horde clandestinement incitée à tous les débordements, incontrôlable et de toutes les façons incontrôlée, qui sera donc mobilisée sur place pour mettre en œuvre les desseins factieux de la « ligne générale » qui guette le moment propice pour passer à l'action - comme en mai 1968, et sans doute bien pire encore. Ce qu'il s'agit de mobiliser, c'est une haine inextinguible de la société et de la religion françaises, de la vie française, de la chair et de la respiration françaises. Aussi la présidente de l'association Porte d'Auteuil Environnement vient-elle de déclarer : « C'est un projet gigantesque qui va transformer notre quartier en banlieue. Ils vont y loger des primo-arrivants qui ne connaissent pas nos mœurs, je crains la tension raciale qui risque d'en résulter. »

Derrière les identités tactiques de substitution engagées sur la « façade de remplacement » dressée en avant par l'ennemi à l'œuvre, des « structures supérieures » de subversion et d'aliénation politico-sociale avancées se tiennent à l'affût, dégageant les émanations séphirotiques de leurs identités occultes, inavouables. Le projet socialiste à travers lequel la conjuration trotskisto-socialiste a trouvé abri à la Mairie de Paris compte dévaster le tissu vital du XVI^e arrondissement est manœuvré par des entités subversives abyssales, innommables et inidentifiables par qui n'a pas accès au « regard autre » de ceux des nôtres, *qui savent*.

Le banditisme politique affirmé par les banlieues insurrectionnelles vient ainsi de prendre pied au cœur même de la dernière résistance, de la dernière liberté sociale et nationale française et parisienne. Et le même processus est secrètement envisagé pour s'étendre à l'ensemble du territoire français et à l'ensemble de l'Europe soumise au même assaut, en train d'être livrés aux avant-gardes visibles de la « puissance des ténèbres ». Les forces du non-être, du désordre et du chaos antérieur se lèvent face aux « dernières positions » des forces de l'être. Il ne faut pas se laisser leurrer, il ne s'agit plus d'un quelconque « combat politico-social », mais d'une véritable « guerre spirituelle » masquée.

Cependant, si la situation politique actuelle de la France et de l'Europe - qui est réellement dramatique, pour ne pas dire tragique - se montre sous un jour essentiellement négatif, fondé dans l'impuissance et le désarroi, rien n'empêche que l'on ose appeler les choses par leur vrai nom, que l'on

puisse dénoncer les avancées de la conjuration des puissances dévastatrices au service du non-être, qui préparent l'investissement forcé du XVI^e arrondissement de Paris par les milices du Val-Fourré.

Que l'on le reconnaisse ou pas, c'est le destin final d'une certaine civilisation de l'être qui se joue à découvert dans la confrontation décisive qui se prépare actuellement à Auteuil, symbole visible et immédiat de ce qui en même temps se passe dans l'« invisible ». Car c'est ainsi que sont *ces choses-là*. Au coup de force des puissances obscures agissant à l'abri de l'actuelle administration politique de la mairie de Paris, on ne saurait répondre que par un autre coup de force total et décisif, un coup de force qui ne laisse plus pierre sur pierre de l'entreprise ennemie. Il faut donc veiller à ce que non seulement on ne puisse en aucun cas toucher à l'Ouest parisien, mais que les responsables connus ou cachés de la tentative d'Auteuil soient identifiés, interceptés et sanctionnés à la hauteur de leur culpabilité entière.

Dans tous les cas, je me devais de porter ce témoignage sur une entreprise apparemment locale mais qui, symboliquement, engage l'ensemble du front révolutionnaire de l'être face à un défi de dimensions finales.

(646) Eric Rohmer me dit que son film *L'Astrée* est presque fini, qu'il sera donc prêt pour les présentations à la presse et de toutes façons pour le prochain Festival de Venise.

Je crois que ce film représente une vue en plongée profonde sur le secret même de sa vie, de son entière fidélité française de l'être ; de sa *passion* aussi, dans le sens de son itinéraire existentiel et des grandes épreuves passées que celui-ci lui avait fait connaître. Eric Rohmer s'est arrangé, non sans des difficultés majeures, pour que personne ne puisse prétendre rien savoir de sa propre vie ni de lui-même. Il a rangé son œuvre devant lui-même, mais c'est bien son œuvre qui maintenant charrie la somme dissimulée de ses épreuves, de ses combats et de ses attachements, de ses déchirantes inquiétudes inavouées, de son obstination à ne jamais choisir de faire autre chose que ce que lui dictait sa propre conscience morale extraordinairement exigeante, son être profond. L'auteur du *Conte d'hiver* a toujours été un moraliste tragique, tempéré par une sorte de retenue janséniste. Je me réjouis de notre longue fréquentation silencieuse ; de toute une vie passée hors tous sillages, assujettie au grand souffle. Je sais qu'au bout de tout une récompense m'attend de sa part, une révélation porteuse d'une grâce insoupçonnée, libératrice. Qu'il me *donnera le mot*.

(647) Je connais une petite île, quelque part sur la Seine, près de Paris, où une cabane en bois délabrée, noircie, garde le souvenir de celui qui, il y a des années, avait trouvé là un dernier asile avant qu'il ne vienne à retrouver

son grand destin caché. Bientôt on reparlera de lui en tremblant, car ses règlements de compte vont être redoutables, et sans quartier. Si je ne pense pas pouvoir dire de qui il s'agit, c'est parce que cette heure terrible approche de plus en plus. Et surtout qu'on ne s'y attend pas.

(185) Seul Claude Rank en a parlé, dans un de ses fascinants romans à clefs. Le général de Gaulle aurait effectué secrètement un voyage-éclair en Allemagne pour participer à une cérémonie sous étroite surveillance. Il s'agissait de l'élévation (au milieu d'une antique et sombre forêt, éloignée de tout) d'un mémorial sous la forme d'un haut rocher rouge et noir, sur lequel les initiales HH étaient gravées au sommet. Il se dressait tout près d'une tombe anonyme, surmontée d'une croix blanche. Les services spéciaux militaires français en Allemagne, sur ordre personnel du général, avaient été chargés de ce cérémonial.

UNE HAUTE ATTRACTION MICHAÉLIQUE

Wir, von dem Drachen zerbiessenen

Gustav Meyrink, *Der Golem*

(649) Je crois que le moment est venu d'aborder le problème de la « haute attraction michaélique » ; ce qui implique une pénétration effective dans le domaine interdit d'une certaine « pensée inconnue », dans le domaine dangereux d'une certaine inspiration « supérieure », « transcendante ».

La mission finale des nôtres exige que nous parvenions à mettre en chantier sans tarder le projet révolutionnaire de la Plus Grande Europe continentale, notre *Imperium Ultimatum*, projet défini par le concept fondationnel de l'axe du trajet géopolitique transcontinental Madrid-Paris-Rome-Berlin-Moscou- New Delhi-Tokyo. Nous tenons d'avance pour une certitude abyssale que la polarisation suprahistorique, ou plutôt transhistorique du projet concernant notre *Imperium Ultimatum* doit se trouver dès maintenant dédoublée par son identité réverbérationnelle, se reflétant secrètement sur les ultimes hauteurs de l'être, et que les combats pour l'institution révolutionnaire de l'*imperium Ultimatum* doivent se situer sous le commandement direct de l'archange Michel, porteur héraldique de la couronne galactique du Christ-Roi.

Il a été établi d'avance, aussi, qu'un groupement occulte de treize éléments de haut niveau, choisis à l'intérieur du cercle polaire central des nôtres, devra être incessamment constitué pour servir de garde permanente, dans le visible et dans l'invisible, autour de la figure agissante de l'archange Michel. La « garde transcendante » présente en ce monde et dans l'autre. Une grande muraille « michaélique » devra être dressée dans l'invisible, en termes de surconsciences intégrées, le long du tracé réunissant le Mont-Saint-Michel au sanctuaire michaélique souterrain du mont Gargano, en Italie, muraille levée pour quelle contienne eucharistiquement les interventions directes et les soudaines avancées de la « Puissance des ténèbres » en action, le train des chaînes des *klippoth* funèbres et putréfactionnels infiltrant jusqu'aux moelles vives de l'Histoire actuellement bien proche de sa fin.

Il va de soi que l'ensemble de l'encadrement révolutionnaire de nos milices michaéliques grand-continentales devra être essentiellement transcendantal ;

des milices qui comporteront aussi un édifice de hiérarchies mystiques occultes, destinées à assurer un appareil intérieur suractivé à nos corps de combat engagés sous l'égide de la figure astrale de l'archange Michel et de son « inextinguible feu polaire ». Notre vrai centre de gravité est en haut.

Quant au conditionnement personnel des hiérarchies michaéliques secrètes agissant à l'intérieur de nos groupes de combat spécial, le problème qui se pose est celui du *changement d'être* préalable que doivent subir ses éléments en action, le problème de la « réunification ardente » de l'opposition originelle des deux sexes en une « unité autre ». Le problème de l'expérience fondationnelle du « couple d'élus prédestinés » invité à connaître existentiellement son intégration nuptiale ultime », absolue. A connaître donc l'expérience décisive de son accession au « troisième terme » ontologique d'une certaine condition humaine supérieure se situant bien au-delà du niveau de l'existence non transcendantellement surqualifiée. La doctrine agissante de la puissance surhumaine secrètement impartie ainsi aux nôtres sera donc celle du tantrisme occidental suractivé des anciens *Fedeli d'Amore* gibelins ayant inspiré Dante Alighieri dans sa vision impériale suprême (s'il n'y a pas de continuité, il y aura *reprise abyssale*).

Il apparaît donc comme chose parfaitement évidente que, privée du secours dissimulé des cieux - des « ultimes hauteurs de l'être » -, il serait totalement impossible d'envisager la mise en état d'une organisation révolutionnaire grand-continentale, supranationale, immédiatement agissante, immédiatement mobilisable, comme celle que propose - exige - notre actuel projet michaélique. La part de la prière - de la plus grande prière - y sera forcément tout à fait décisive ; prière personnelle, prière de groupe, prière eucharistiquement suractivée ; prière de la sainteté vivante mobilisée à notre appui. C'est la prière qui constituera l'air que va devoir respirer l'organisation michaélique d'ensemble que nous sommes déjà en train de mettre révolutionnairement en marche.

(Ces notes de travail idéologique d'avant-garde ayant récemment fait l'objet d'une réunion ultra-secrète, d'une « discussion sur le fond » avec des représentants des « groupes géopolitiques » de la mouvance grand- continentale, une nette divergence est tout de suite apparue à cause des prises de position « catholiques » s'y trouvant affirmée» avec force, et qui sont tenues pour intouchables, parce que, pour nous autres, absolument fondamentales. Car c'est pour Dieu que nous nous battons. Les tenants irréductibles de la ligne « anticatholique » se sont donc trouvés mis en minorité et finalement exclus des débats en cours. Une ligne de partage ontologique sépare définitivement les deux tendances en présence, et il n'est point difficile de comprendre qu'il s'agit là d'un *signe des temps*. Cette réunion ultra-confidentielle a eu lieu à la fin février 2007, rue de Varennes,

chez notre amie la comtesse Jeanne de M., une ancienne des grands temps de l'*Action Française*).

(650) Vladimir Poutine serait-il en voie de s'interposer entre les Etats- Unis et les pays du Golfe, auprès desquels il tente, par son actuelle tournée diplomatique dans la région - Arabie Saoudite, Qatar, Jordanie - une approche économico-politique de taille ? Approche qui risque fort de ne pas être dépourvue de conséquences à la fois immédiates et décisives. A tel point que j'en viens à me demander ce que signifie au juste l'étonnante réceptivité manifestée par l'Arabie Saoudite face aux avances actuelles de la Russie. Faudrait-il y reconnaître déjà quelque chose comme une modification certaine de la « grande alliance » saoudienne avec les Etats-Unis, comme un changement en devenir de la ligne jusqu'à présent exclusivement américaine de Riyad ? La question qui se pose est de savoir d'où viendrait ce changement et quel pourrait être son sens caché, ses dispositions et même ses engagements encore souterrains.

Ainsi, lors du second jour de la visite de Vladimir Poutine, le 12 février 2007, l'éditorialiste du grand quotidien *Al-Riyad* écrivait-il que l'Arabie Saoudite « *n'est pas concernée par la susceptibilité occidentale envers les Russes, qui est une survivance de l'ancien conflit entre l'Alliance atlantique et le traité de Varsovie, ni par l'image de nouveau tsar dans les habits de Staline qui colle au président russe Vladimir Poutine, tant en Europe qu'aux Etats-Unis* ».

Cette prise de position éclaire parfaitement la divergence fondamentale, marquée comme telle, de Riyad avec Washington : il est évident que bien des choses importantes vont en découler, bientôt sans doute. « *Ce qui compte, ce sont nos propres intérêts et notre sécurité, ainsi que le renforcement de nos relations avec toutes les parties qui seraient en état de nous les garantir. Le président Poutine est l'égal de tous les grands hommes du monde et nous avons intérêt à établir avec lui des projets communs, à discuter de la conjoncture politique régionale, ainsi que des ingérences extérieures et de la contribution de la Russie au règlement de ces problèmes* », concluait l'éditorialiste d'*Al-Riyad*.

Il convient de tenir les réflexions de l'éditorialiste d'*Al-Riyad* comme exprimant la volonté politique du gouvernement du roi Abdallah Ben Abdul Aziz, d'où leur importance. Les entretiens de Poutine à Riyad et dans les autres pays du Golfe portent avant tout sur la définition active d'une nouvelle politique mondiale d'hydrocarbures, mais *pas seulement cela*. Un « nouveau tournant » apparaît en effet dans la « grande politique » de l'Arabie Saoudite et partout dans le Golfe, qui annonce l'apparition en force de la Russie dans les futurs développements économico-politiques de la région. Comment le dire ? Vladimir Poutine sait parfaitement qui il est, quel est son destin encore dissimulé, ce qu'il veut faire et ce qu'il fera.

(651) Je tombe parfois sur des fragments d'écrits qui paraissent me concerner personnellement, d'une manière allusive voire directe, et qui me font discrètement signe depuis l'« autre côté de la rive ». Je cite : « *Une bonne partie de sa vie était cachée, depuis des années. Cette vie secrète, la vraie, était pour lui plus importante que celle qu'il donnait l'impression de vivre* ». (Alexandre Mathis, *Chambres de bonnes*. Roman comptant deux sous-titres : *Le Succube du temple*, et *Roman fiévreux*. Editions Jean-Christophe Pichon, Paris 2005).

(652) Il y a de rares, très rares moments où, soudain, sans que rien ne l'eût laissé prévoir, une haute flambée vient à se produire, qui dévaste tout, interrompt le cours normal de notre vie et de l'Histoire, en change le cours, fait que « rien n'est plus comme avant ». Ce jour-là, j'étais à Madrid, à Somosaguas, chez Luis Miguel Dominguin et Lucia Bosé. Un déjeuner de huit personnes qui par la suite s'étaient toutes égayées dans la maison ou dans le jardin couvert, venait d'avoir lieu. Il me souvient aussi que, en cette occasion, Luis Miguel avait dû s'absenter de chez lui, ce qui lui arrivait, d'ailleurs, bien souvent.

Je m'étais retiré avec Lucia dans un petit salon du rez-de-chaussée, aux larges baies vitrées, qui donnait sur le pré vert descendant vers *je ne* sais quel cours d'eau au loin. Il pleuvait à verse, une pluie d'été lumineuse et dense ; un grand silence régnait dans cette partie de la maison. Lucia tenait à me faire entendre la mystérieuse valse de *La Traviata*. « Vois-tu, me disait-elle, ce morceau, je le sais, contient tout le secret de ma vie ; je ne sais pas comment, mais c'est ainsi. » Nous n'avions - d'ailleurs - pas tellement envie de nous parler, *c'était autre chose*. Dans une courte robe orange sans manches, elle se tenait debout contre la baie vitrée, à moitié tournée vers moi, songeuse ; à la fois présente et absente. Une sorte d'ombre légère sur le visage, comme une tristesse intemporelle.

C'est alors qu'une certaine chose s'est produite - ou ne s'est pas produite - qui allait changer entièrement ma vie. Sans crier gare, cela s'était fait, avec une violence inouïe, comme un orage de feu qui soudain emporte tout devant lui. Finissant par une catastrophe sans nom, sombre comme le fond des enfers. En y pensant maintenant, la fine lame luisante d'un poignard fantasmatique me fend lentement le cœur, de bas en haut. Et c'est la même douleur immense, démente, et la même nuit sans merci. Le temps, tout le temps qui a passé depuis, n'a aucune importance. Comment oublier, quand c'est cet oubli même qui a fait toute ma vie depuis ? Après cinquante ans, suis-je moi-même celui que j'étais, ce jour-là, sous la pluie lumineuse de l'été madrilène, à Somosaguas ? Si à présent je ne suis même plus qui je suis en réalité, comment puis-je espérer connaître qui j'étais alors, à *ce moment-là* ? Tout est ténébres.

(653) Je sais un endroit, au parc des Poètes, porte d'Auteuil, où l'on entend - quand cela se fait - des paroles résonnant dans l'air, brusquement, qui semblent venir de loin (« Cécilia, mais où est Cécilia ? ») et, de temps en temps, des petites phrases : « Ne va pas à l'hôpital demain. » C'est une faille dans l'espace, donnant sur le « monde des esprits », une ouverture à travers laquelle on risque de *se faire emmener*, disparaître sans traces. Cela fut le cas de la jolie bonne du consul d'Autriche à Paris, *emmenée* en septembre 2001. On n'en a pas parlé, bien qu'il y ait eu des témoins, qui avaient tout vu, mais qui par la suite ont préféré se taire et refusé de maintenir leur témoignage. (Je parle de la femme d'un officier de police du commissariat central du XVII', Monique L., et de ses deux enfants.)

(654) De l'utilité de certaines manifestations naturelles pour prévoir les changements en cours et déchiffrer la nouvelle réalité, encore cachée. Depuis quelque temps, de longs serpents verts tachetés de jaune commencent à se multiplier dans les fourrés du bois de Boulogne. Il me semble qu'à l'origine ce sont des serpents d'eau. Auraient-ils subi une sorte de modification de nature ? Mais alors, comment ? Et pourquoi ? Les pigeons ramiers du quartier paraissent eux avoir choisi comme lieu de rassemblement un jeune acacia situé en bordure de la ligne verte de l'ancienne Petite Ceinture où bien des choses se passent dans l'ombre. Je peux les observer en permanence dans leurs étranges manœuvres, ayant une vue en plongée sur l'acacia médiumnique depuis les fenêtres de mon studio du cinquième étage. (Déjà, Arno Breker me confiait, lors d'un de nos déjeuners à Montmartre, que, à une certaine époque, les pigeons ramiers du V' arrondissement se réunissaient avec une obstination sans faille dans la prolongation des jardins du Luxembourg en direction de Montparnasse, et nulle part ailleurs.)

J'ai également l'impression que les groupes de corbeaux qui siègent depuis longtemps sur place s'apprennent à quitter leur site favori du parc de la Muette. Pour aller où ? Mauvais signe, ce départ éventuel ? Je le crains. D'autre part, l'apparition, pour le moment clandestine, dans le XVI' et au bois de Boulogne, d'étranges petits chiens renards aux grandes oreilles, de couleur fauve foncée, m'intrigue vivement : d'où viennent-ils ? Vont-ils y prendre pied ? Je pense qu'il s'agit de la même race de petits chiens aux grandes oreilles, à moitié sauvages, récemment apparue en Alsace.

(655) Je viens de retrouver cette note, que j'avais prise à Trouville le 19 juillet 1979, alors que j'étais dans la ville haute à la recherche du *lieu pressenti*, la « Maison Jaune » :

« Les obsessions latino-américaines de Hôrbiger comportaient un arrière-plan inavoué - et peut-être inconscient - engageant un mouvement de retour à une conscience cosmique vénusienne. Le mystère de la planète Vénus,

qui implique l'aboutissement - la stabilisation - d'une immense comète voyageuse, quel peut-il bien être ? Quel est le sens de l'arrêt d'un devenir que rien ne saurait arrêter ? Et d'où lui viendrait la "représentation nuptiale" de son devenir ultime ? Vénus est-elle appelée à régenter l'amoureuse conception, l'immaculée conception d'un cosmos ultérieur, transfiguré, entièrement soumis à l'être propre et au très saint nom de Marie ?

La race humaine préontologique est-elle abyssalement d'ordre vénusien ? Sommes-nous donc abyssalement fondés sur la nostalgie ontologique de notre patrie sidérale antérieure, par l'immémoire de notre appartenance vénusienne ? Et nous autres, qui sommes foncièrement de Vénus, allons- nous pouvoir y retourner un jour ? Une élite vénusienne secrète se perpétue-t-elle clandestinement au sein de l'actuelle race humaine dégénérée, déjà irrémédiablement décadente ? Le « sang bleu » de notre appartenance vénusienne persiste-t-il à alimenter certaines souches raciales occultes, l'attraction vénusienne exerce-t-elle toujours sur certains des nôtres ses pouvoirs antérieurs ? Mystérieusement, l'Imperium Romanum a-t-il été le produit d'une influence vénusienne en provenance de Troie ? Jusqu'où peut-on encore songer à remonter dans la présouvenance de nos anciennes ascendances polaires, des « suprêmes hauteurs » où se tient l'« Etoile du Matin » ? Ce à quoi je crois pouvoir me résoudre à répondre : jusqu'aux inconcevables retrouvailles, quand le jour en sera venu. Car dans l'Apocalypse de saint Jean, il est dit qu'à celui qui vaincra, je donnerai l'Etoile du Matin.

Aujourd'hui, à la recherche de la « Maison Jaune » sur les hauteurs de Trouville, j'ai cru ressentir en moi les vertigineuses réverbérations de l'ancienne « présence vivante » vénusienne, longue traînée d'une lumière blanche aveuglante [ici, les mots, soudain, décrochent, ne pouvant plus soutenir la charge qui leur est imposée] s'étendant depuis ces hauteurs hantées jusque loin dans les deux vides au-dessus de la mer, comme la queue d'une comète à son ralentissement final, à l'ultime terme de sa course cosmogonique, comme le lent retour d'un ancien « dieu vivant » au cœur de son « invisible sanctuaire » persistant encore dans son attente. J'ai été transporté, j'ai cru m'élever dans les airs, bien haut, convoqué, seul, face au tranchant mortel d'une souvenance en moi venant depuis les plus interdites configurations astrales chiffrées de par leur état même, qui est celui de leurs significations divines agissantes à travers elles, nuptialement ; des significations prodigieusement antérieures. Une palpitation comme retenue, étouffée en moi, la nativité infiniment douloureuse de l'imprévisible heideggérien. Oui, ce fut cela, tout cela.

Je ne suis peut-être pas encore arrivé au but, mais je crois qu'aujourd'hui j'ai été bien près de le faire. Et j'ai aussi cru reconnaître, à travers une fenêtre entrouverte sur la rue, le visage inoubliable d'une jeune femme à jamais perdue, évanouie, qui s'était brusquement tournée vers moi, au bord du cri, elle-même

pour de vrai ou son ombre plus vraie encore. Plus tard, comme je voulais entrer dans l'église Saint-Jean, j'ai trouvé les portes fermées devant moi, un grand bouquet de lilas blancs déposé par terre, sur le seuil. Je ne cacherai pas le fait que je commençais <1 avoir peur de ce qui était en train de se passer alors en moi. Encore qu'une voix inconnue me soufflait, intérieurement, qu'il est bien trop tard pour m'arrêter, qu'il ne me restait plus que la fuite en avant. »

(656) Ceci, dans *Eléments*, hiver 2006-2007 : « Un courtisan dit un jour à Louis II de Bavière : "Un génie comme Wagner ne naît qu'une fois tous les mille ans. Non, répondit le roi, un génie comme Wagner n'a jamais existé et n'existera jamais plus !". » Nombre de wagnériens partagent encore aujourd'hui cet avis. C'est que Richard Wagner n'a pas été qu'un « compositeur », pas plus que Nietzsche n'a seulement été un « philosophe. »

Désireux de faire du drame musical une « œuvre d'art totale » (*Gesamtkunstwerk*) et de jeter les fondements de la « musique de l'avenir » en faisant renaître l'esprit de la tragédie grecque, Wagner n'a cessé d'écrire des traités et des articles pour expliquer sa dramaturgie ou exposer ses pensées, en même temps qu'il révolutionnait la direction orchestrale et œuvrait à une fusion des arts, des mots et des sons, dont il faisait un véritable principe de régénération ».

Assez paradoxalement, je pense qu'en réalité l'heure la plus grande, l'heure absolument décisive de la musique wagnérienne n'est pas encore venue, quelle ne sera là que le jour où l'Europe aura vraiment, et définitivement, accèdè, à nouveau, au foyer central du « Grand Esprit », où l'être aura su retrouver sa place antérieure, le lieu de sa plus juste prédestination : les murs en terre vive de sa première origine, suprahistorique, virgine.

(657) L'actuel aveuglement général qui règne dans le monde occidental au sujet de l'Islam est tout de même étrange. Tout se passe comme si personne n'avait compris que l'Islam représente pour la civilisation occidentale sa pierre d'achoppement, le terrible défi apocalyptique de sa fin prévue, subversivement organisée, mise déjà en place. Aujourd'hui comme hier, l'Islam constitue le « danger absolu », le danger de l'extinction finale de tout ce qui a fait et fait encore l'Histoire européenne du monde, depuis Rome jusqu'à nos jours.

Et si les pratiquants actuels de l'Islam ne l'ont pas tout à fait compris, l'Islam ne s'en situe pas moins du côté du serpent dont la tête sera écrasée par le talon de Marie. C'est ainsi, et pas autrement, et les islamistes eux-mêmes en seront les premières victimes, les victimes prédestinées de leur propre pacte suicidaire avec l'ordre noir de l'extinction de l'être, avec la régression finale de l'être vers les obscurs quartiers du non-être.

Notre civilisation est fondée sur le mystère agissant de la nuptialité cosmogonique féminine, de l'*Ewige Weiblichkeit*, sur le mystère transcendantal de la nature secrète de Marie, alors que l'Islam représente, lui, une pétition inconditionnelle en annulation du règne marial de la femme en tant que telle, de la « femme éternelle ». J'espère que l'on s'en rend compte : en faisant appel à ce que les gens du groupe du *Grand Souffle* appellent, eux, le jeu des *contradictions fertiles*, mon point de vue n'est ici ni d'ordre politique ni d'ordre racial ni de l'ordre d'une alternative civilisationnelle, mais d'un ordre exclusivement métaphysique, « religieux ».

Ce qui, symboliquement, nous sépare à présent de l'Islam, c'est la basilique de Sainte-Sophie captive. Réceptacle fulgurant de la Très Sainte Trinité, le Christ, soutenu dans son élévation par Marie, par sainte Marie-Madeleine et par sainte Sophie, est l'unique « lumière vivante » de ce monde, et la gloire resplendissante de l'autre. Ceci dit, ce qui nous rapprocherait quand même de l'Islam, d'un certain Islam, c'est - dans l'ombre - son identité occultiste iranienne dévoilée, partiellement, par Henry Corbin. Mais on en reparlera. Ce n'est pas si simple.

(658) D'après ce que Raymond Abellio m'avait confié il y a quelques années, de mystérieux souterrains encore sous contrôle partiraient depuis la rue Bois-le-Vent, dans le XVI^e, pour aboutir à un important dispositif de caves aménagées et de très profonds puits opérationnels, dispositif situé dans les sous-sols gardés du « dernier immeuble du boulevard Delessert sur la gauche en descendant ».

Juste avant la guerre, la Cagoule avait sérieusement envisagé de s'en emparer pour ses propres usages, mais n'eut pas le temps matériel de le faire (prise de court par les déploiements de la répression républicaine déclenchés à la suite du faux-attentat provocationnel que certains de ses dirigeants de terrain avaient eu l'inspiration singulièrement imbécile de faire perpétrer contre le siège parisien de l'Union patronale). Pendant l'Occupation, les Allemands auraient songé à utilisé ce dispositif souterrain, mais, d'une manière assez incompréhensible, sans y donner suite. Pourquoi ? Question malheureusement sans réponse, encore que j'aie mon idée là-dessus ; je préfère me taire, pour le moment.

L'ensemble du dispositif souterrain en place à partir de la rue Bois-le-Vent semble désaffecté sinon partiellement emmuré. Il faudrait que l'on s'arrangeât pour voir ce qu'il en est de *tout cela*. Je me demande même - j'ai comme un pressentiment persistant - si l'on ne risque pas une surprise de taille. Ce qui, d'autre part, ne serait pas sans danger. Des « gardiens cachés » peuvent réagir.

(659) Ce à quoi nous devons faire face, c'est à une machination permanente dirigée par les mêmes forces nocturnes, inavouables et surtout pour le moment *innommables*, qui n'en finissent plus de mettre en œuvre l'aliénation de plus en plus avancée de l'être profond de la France, de son histoire propre et de tout ce que la France signifie au-delà de l'Histoire.

A travers notre combat politique immédiat, visible, c'est la puissance des ténèbres que nous combattons, aujourd'hui comme hier, *jusqu'à la fin*. Nous avons épousé un ministère activiste dans l'absolu, dont la moitié seulement se situe en ce monde.

(660) Je suis allé voir par moi-même du côté de l'immeuble du boulevard Delessert où aboutit le dispositif souterrain évoqué plus haut. Endroit extrêmement inquiétant, silencieux, désertique. Je me suis trouvé devant une haute muraille d'enceinte (elle s'élève jusqu'au niveau d'un deuxième étage, sans la moindre fenêtre ni ouverture) clôturant la surface intérieure concernée, équivalente à au moins deux ou trois immeubles. Une sorte de lourde forteresse en pierre de taille qui avance jusqu'à l'autre bout de la rue, en bas de la colline, au bord des jardins du Trocadéro, partie d'un espace spectral, vide, avec, à l'angle de la muraille, un ancien escalier tournant, en pierre jaunie, corrodée. De l'autre côté du boulevard, où la circulation automobile est intense, soutenue, se tient une haute rangée d'immeubles de prestige aux espaces intérieurs aérés, « somptueux ». Je sentais toutefois qu'il ne fallait pas que je m'attarde trop en ces lieux, ou des veilles cachées s'exerçaient peut-être.

(661) Je me le demande, comment se fait-il que personne n'ait posé de questions, ne se soit inquiété des mystérieux amoncellements irréguliers, tourmentés, des pierres massives recouvrant le sol de la forêt de Fontainebleau, des fort anciennes constructions taillées directement dans la roche, que la fuite des temps a réduites, arrondies, effacées ? Des constructions aux buts culturels, stellaires, « extérieurs », comprenant aussi des représentations totémiques sacrées, « religieuses », lieux dont il ne faudrait surtout pas s'amuser à exciter les influences souterraines à l'œuvre, le profond sommeil dogmatique, en marchant avec une désinvolture coupable sur les gouffres, domaine interdit des grands temps occultes, dos symbolique d'une bête cosmique pétrifiée qui peut se réveiller médiumniquement. 11 n'est pas si étonnant que dans la forêt de Fontainebleau n'en finissent plus de se passer tant de choses inavouables, et depuis si longtemps.

Louis Pauwels me racontait que la seule partie de leur *Matin des magiciens* que lui-même et Jacques Bergier avaient finalement dû se résigner à s'autocensurer était précisément le chapitre concernant les « mystères de

la forêt de Fontainebleau », jugés « trop dangereux », bien trop graves pour qu'ils puissent se permettre de les révéler. Il n'avait pas voulu me dire ce que ce chapitre recélait. Or, quelques jours plus tard, me retournant vers Jacques Bergier, je lui demandais ce que contenait le chapitre sacrifié du *Matin des magiciens*. Bergier s'était écrié : « Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qui lui a pris de vous parler de cet épisode, de cette trouble et dangereuse affaire ? Serait-il devenu fou, ou quoi ? Et vous, tenez-vous le pour dit, vous ne saurez rien de ma part là-dessus. Je ne suis pas un irresponsable, moi... »

(662) J'ai passé tout cet après-midi à penser au fascinant personnage de mon ami et camarade, le Chilien Miguel Serrano, diplomate de haut vol, conspirateur planétaire et grand écrivain - auteur, entre autres, des *Visites de la reine de Saba* et du mystérieux *Ellella, le livre de l'amour magique* - essayiste inspiré et mémorialiste aux révélations souvent bouleversantes. Il avait réussi - alors qu'il était ambassadeur du Chili en Inde, 1953-1962 - non seulement à entretenir une liaison torride avec la présidente Indira Gandhi, mais aussi à trouver par ses propres moyens le chemin de « l'entrée introuvable » qui se trouve sur le mont Kailash - la sainte « montagne interdite » de l'Inde, située hors du temps et d'où le non-être est d'avance banni, relégué hors des frontières de son occulte juridiction ontologique. Cependant, leçon décisive, une fois de retour dans ce monde-ci, Miguel Serrano s'était vu dans l'impossibilité de regagner *une deuxième fois* l'entrée cachée.

Nommé par la suite à Belgrade, il n'avait pas manqué d'établir vite une « relation spirituelle supérieure » avec le président Josip Broz Tito et la femme de celui-ci ; il les avait alors initiés aux voies polaires de la connaissance suprême, « interdite », changeant ainsi le sens et la réalité cachés de leurs vies. Grâce à lui, un autre Tito, transformé de l'intérieur, avait exercé le pouvoir en Yougoslavie pendant les dernières années. De bien grandes choses (qui demeurent encore aujourd'hui totalement cachées) se sont passées dans l'entourage immédiat du président de la Yougoslavie, et dans certains lieux confidentiels habités par celui-ci et par son épouse - celle-ci, un élément indispensable à l'exercice de certains pouvoirs occultes auxquels il avait accès. Des « lieux confidentiels » qui ont gardé - et garderont - la marque ardente de ce qui s'y est déroulé. Et dont on ne peut encore parler d'aucune manière.

Je dois aussi mentionner l'importance des livres de Miguel Serrano, qui constituent un patrimoine en rupture totale avec la conscience politico- historique du monde actuel. Il est resté inconditionnellement fidèle à l'*Imperium Magnum*, aujourd'hui abattu par la déchéance fatale des « temps ultimes », mais *qui reviendra*. Serrano le sait parfaitement et ne cesse de le

proclamer. Combattant à part entière dans les rangs du « dernier bataillon » des nôtres, du « bataillon sacré », Serrano témoigne, par sa vie même, de la continuité occulte d'une certaine persistance dans l'invisible du « pouvoir antérieur » de l'être momentanément réduit à son actuel silence ontologique.

Ce n'est pas pour rien que, à bord d'une frégate des forces navales chiliennes, il était parti (1947-1948) à la recherche, dans l'Antarctique, du « dernier réduit » des nôtres, le mystérieux et introuvable *Neuschwabenland*. A l'occasion de ce voyage au milieu des glaces éternelles du pôle Sud - qui, en réalité, est le vrai pôle Nord - il avait été admis à une « inconcevable rencontre », une « certaine nuit ».

(663) Dans son livre *Maya, la realidad es una ilusión*, paru en Argentine en 2005, Miguel Serrano fait état d'une carte postale, datée du 20 avril 1947, adressée à un certain Hans Willi aux Etats-Unis, par un de ses amis, membre de l'équipage du sous-marin allemand U-Boot 209, porté disparu le 7 mai 1943 dans l'Atlantique Nord (52 N/38 W)... Sous le commandement de Heinrich Brodda, la mission spéciale - nom de code, *Asgard* - de l'U-Boot 209 devait trouver un passage secret vers l'intérieur de la « Terre creuse » et de la civilisation souterraine qui y persisterait. Cette carte postale révélait que l'équipage du sous-marin était sauf et se trouvait à présent à l'« intérieur de la Terre » (*Die Erde ist Hohle*) d'où, sans être retenus prisonniers, ils « ne pouvaient plus revenir à la surface de la Terre ».

« *Shiva est l'équivalent de Wotan. Tous deux à l'origine n'étaient que des héros de la race polaire ou hyperboréenne, les incarnations d'un archétype. La légende en a fait des dieux. La première race avait le pouvoir nommé "Odil", "Vril", etc., qui est maintenant perdu. Notre tâche est de tenter de retrouver ce pouvoir et de devenir de nouveau, tel Shiva ou Wotan, des surhommes.* » (...) « *L'étoile du matin est un Dieu-Déesse, Vénus. C'est plus qu'une planète, c'est une comète qui s'est arrêtée là où elle est afin de rappeler aux hommes leur origine divine et spirituelle et de leur montrer la manière de la retrouver.* » (Miguel Serrano)

(664) Cette nuit, en rêve, je suis revenu en arrière, dans ma propre vie, d'une soixantaine d'années, me retrouvant à nouveau dans le camp de travaux forcés de Litva-Banovici, en Bosnie, où j'étais retenu l'hiver de 1948. J'étais planqué dans la grande neige, tôt le matin, attendant que passe à ma portée le train des transports miniers, pour qu'en courant y monter je puisse aussitôt jeter sur le ballast un bloc de charbon destiné à notre baraquement. J'étais alors - mais, à ce moment-là, je l'ignorais encore - à quelques jours seulement de ma tentative d'évasion manquée, et de ce qui s'en est suivi, ma détention de six mois dans la prison souterraine de l'UDBA à Tuzla.

Période de désespoir absolu, mais aussi d'acharnement à continuer, à tenir le coup, qui m'a finalement permis de faire face au terrible piège du destin par lequel je m'étais laissé happer.

A l'intérieur de ce même rêve, qui n'était qu'une répétition, une *reprise* de mon lointain passé, je savais - je n'ignorais pas - que j'avais déjà ma chambre à Paris, à l'hôtel *Sansonnet*, rue de la Verrerie - derrière l'Hôtel de Ville - et que je rencontrais chaque jour Eric Rohmer et Jean-Luc Godard dans un café de Saint-Germain-des-Prés, le *Carrefour*, aujourd'hui disparu.

Or cet étrange goût existentiel dans la bouche - un goût métallique, acide, que je viens de retrouver par ce retour en arrière rêvé cette nuit - me rappelle les années de ma jeunesse depuis longtemps évanouie, les espérances démentes qui m'habitaient alors, en même temps que l'insouciance inouïe dont était faite ma vie pleine d'attentes et de rêves jamais réalisés, ou bien trop tard et déjà *inutilisables*.

Non, je ne me reconnais pas, aujourd'hui, dans celui que j'étais alors, mais, quelque part au fond de moi, je sais que je suis en réalité resté toujours le même, que *rien n'a changé* depuis. C'est une déchirante tristesse qui me vient et comme une sombre douleur, *tout est regret*. La vie, ce n'est en fin de compte que le regret de la vie. Et si notre vie consiste en une sorte d'unité secrètement refermée sur elle-même, seule la conscience du moment y établit les étagements dont le rêve parfois nous libère, ainsi qu'il en fut de moi, cette nuit.

(665) Jean-Pierre Deloux nous invite, E. W., N. R., Michel Marmin et moi-même à un déjeuner de travail, à La Rotonde, place de la Muette. Nous devons y décider de la création d'une maison d'édition axée sur le soutien opérationnel à l'émergence déjà en cours d'une « nouvelle conscience révolutionnaire continentale grand-européenne ». Un « projet final ». Il faudra faire vite. Il n'est pas impossible que ce projet finisse par prendre corps sans plus tarder, surtout en ce moment. Nous attendons « pour le café » Florence Ferté, notre « porteuse de feu », la jeune banquière lyonnaise sur laquelle repose la partie matérielle de ce projet. Et je tiendrais assez que cette nouvelle maison d'édition fût nommée *Asgard*, en souvenir de la « mission spéciale » de l'U-Boot 209 à la recherche de la *Erde Hohle*.

(672) Le clair-obscur et, dans le grand miroir rose, le feu dans l'âtre en train de s'éteindre.

« La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse » (Baudelaire).

(673) Saint-Germain-en-Laye à l'aube, le ciel rougeoyant au-dessus de la clairière encore dans le noir. « *Je ne veux plus que l'on se voie, comprenez*

que tout est fini. Tout. » Alors qu'il m'avait fallu attendre qu'elle disparaisse dans les fourrés que la rosée mouillait, la meute, soudain, lâchée à travers les sillons, et les aboiements au loin étouffés par les brumes du matin et par l'amère lassitude de mon cœur dévasté.

(674) J'ai mis trois jours à relire entièrement *L'étoile de l'Empire invisible*, et dès les premières pages j'ai été soufflé. Tout y est, et définitivement. Si, dans son admirable préface engagée, Guy Dupré s'est apparemment cantonné à ne parler que de l'écriture de ce livre, laissant de côté son contenu, à travers les transparences piégées de celle-ci, il a tout de même approché le secret - le mystère agissant - de ce contenu, de son affirmation active, qui met en évidence le fait que pour vivre - pour avoir vraiment accès à la « vraie vie », à l'« au-delà de la vie » - il faut commencer par connaître l'expérience ontologique de la mort. L'être ne se situe que de l'autre côté de la mort, de 1° « autre côté de l'être ».

L'étoile de l'Empire invisible est un roman sidéral, galactique, comprenant et expliquant la totalité archéologiquement agissante d'un cycle cosmogonique finissant. Ce faisant, il véhicule le processus même de la marche révolutionnaire occulte de celui-ci vers sa définition ultime, vers la parousie implicite de sa propre dramaturgie à l'œuvre. C'est le roman arthurien par excellence, l'espace même de la démarche arthurienne qui fait *ce qui doit être fait pour aboutir là ou il faut aboutir*. Le tour complet d'un cycle constituant l'au-delà décisif de ce même cycle.

Il n'empêche : personne - et je dis bien *personne* - ne s'est trouvé en état de comprendre les dimensions eschatologiques de ce roman, ni son importance par rapport aux destins secrets de ce monde sur lesquels il porte le témoignage ultime de sa propre affirmation visionnaire, libératrice, *décisionnelle*. Caries développements intimes de cet écrit donné pour romanesque constituent la substance même de ce sur quoi il témoigne, et qui, à son tour, témoignera elle-même de ce dont elle passe pour être la seule face visible : la conscience d'une conscience est une autre conscience. Et là, je ne veux surtout pas en dire plus, je m'approche déjà bien trop de ce qui appartient de droit au seul *indicible* qui, lui, est défendu dans ses demeures par les gouffres mêmes qu'il est censé surmonter. Par ses propres gouffres originels, par les gouffres mêmes de l'indicible.

Ainsi ce n'est qu'à présent que j'ai moi-même compris ce à quoi j'avais abouti, comme un *somnambule éveillé*, à travers l'écriture vivante de ce roman, qui est tout autre chose - en définitive - qu'un roman : une *romance arthurienne*. Mais, pourrait-on se demander aussi, comment est-il possible que l'on parlât ainsi de soi-même ? Ici, je ne parle pas de moi, mais de *quelqu'un d'autre*. Ce n'est pas moi qui constitue le « je » de *L'étoile de l'Empire*

invisible, le « je » propre de celui-ci est un personnage transcendantal, à la fois totalement couvert et totalement découvert par la marche de ce roman qui n'en est pas un et ce que celui-ci signifie. Il y a au tréfonds de *L'étoile de l'Empire invisible* une identité qui lui est tout à fait propre et qui est l'identité même, hiératique, faussement anonyme, idéale et ontologiquement - si ce n'est existentiellement même - vivante aussi - oui, je dis bien vivante - et dont les agissements ne sont autres que ceux du roman lui-même en acte, son propre historial secret et sa propre histoire en cours. Ce n'est pas l'auteur qui donne vie à son personnage central, à son « je » profond, mais le roman lui-même qui donne vie à son auteur. Celui-ci n'est plus alors, abyssalement, de même que je ne suis que l'ombre portée de ce *quelqu'un d'autre* qui règne tout en s'occultant à moitié, moi-même après ma transmutation arthurienne.

Finalement, il faudra bien que j'accepte de le dire, je suis convaincu que *L'étoile de l'Empire invisible* est en réalité un « livre saint », un « livre prophétique » de l'histoire occidentale à sa fin. Un jour peut-être on s'en apercevra, on en tiendra compte comme on le devrait et l'on tirera les conséquences qui s'imposent. Un aérolithe de provenance galactique est là, qui attend son heure.

(675) Il y a trois mois, quelqu'un est venu me voir de Milan, pour s'entretenir avec moi de certains projets confidentiels. Aussi avais-je pris, pour trois jours, une chambre à l'hôtel qui se trouve au dessus de la brasserie du Parc de la Muette, tout en demandant à mon visiteur d'en faire autant. De cette façon, chaque nuit, nous nous réunissions dans ma chambre ou dans la sienne pour travailler jusque vers les quatre heures. Dans la journée, nous ne nous rencontrions pas et évitions que nos chemins se croisent, veillant à ce que personne ne puisse soupçonner que nous nous connaissions, que « nous étions en contact ».

J'avais été amené, je ne sais comment, à sympathiser avec un jeune serveur serbe de la brasserie, Slobodan Vukic, étudiant à la faculté d'Assas, qui travaillait aussi à l'hôtel. Il entretenait une liaison avec une caissière du Prisunic, Marie-Ange, mince brunette assez jolie, Bretonne ayant fui son village. J'avais vite appris que Vukic, qui parlait allemand et anglais, était un partisan de Sesjeli, plus ou moins intégré à un groupe d'agitation de Serbes de Paris.

Cet après-midi, alors que je me trouvais assis à une table de la brasserie en train de lire *Les Bienveillantes*, Slobodan s'approcha de moi pour me dire à voix basse: « Je pense, Monsieur, que je pourrais vous faire connaître quelque chose d'assez extraordinaire... Il y a un "circuit gardé" qui, à partir d'un certain endroit de l'hôtel d'au-dessus - passant, ensuite, par les toits, par des chambres de bonnes, par des cours intérieures, et parfois même par certains

appartements piégés, par des corridors condamnés et des paliers successifs - aboutit, à plus d'un kilomètre, à une petite chambre vide située au rez-de-chaussée d'un immeuble de la rue de Siam, du côté de la rue About, après un coude en direction de l'église espagnole de la rue de la Pompe, Notre-Dame de l'immaculée Conception... Si cela vous intéresse, je pourrais vous le faire visiter maintenant même, je termine mon service dans une demi-heure... » C'est ainsi que, en un peu plus d'une heure, j'avais parcouru ce circuit que personne - mais sait-on jamais - ne fréquente plus. Un seul obstacle s'était présenté : quelque part rue de la Pompe, nous avons dû attendre que la concierge quitte l'escalier où elle était en train de passer l'aspirateur.

Repensant à tout cela, j'en suis venu à me demander combien Paris contient d'autres circuits gardés de ce genre, se dirigeant dans toutes les directions. Les « réseaux souterrains » de la ville se dédoubleraient en réseaux « en hauteur » non moins secrets, desservant des parcours clandestins d'immeuble en immeuble. J'ai appris également par Vukic qu'il existerait un autre de ces circuits entre - chose incroyable - la place des Ternes et le parc Monceau, ce qui proposerait un itinéraire qu'il ne faudrait prendre qu'au titre d'inventaire. Une question cependant se pose : à quoi peuvent bien servir ces *couloirs* ? Encore que ce fût possible, je ne pense pas que ces itinéraires servent à la grande cambriole parisienne. Ce doit être quelque chose d'autre. Quoi ?

Peut-être faudrait-il que je m'y intéresse de plus près (peut-être pas). Une autre question passionnante serait de savoir ce que la préfecture de police sait ou ne sait pas de l'ensemble de ces circuits fantasmatiques, de leurs origines et de leurs buts réels, de leur *fonctionnement*. Il me vient un vague soupçon. Il faudra que je voie.

(676) Günther Fraschka, *Avec Epées et Diamants*. La Diffusion du Lore, Chevaigné, 2007. Günther Fraschka :

« *Accomplissant et supportant l'indicible, le soldat allemand ne porte pas la responsabilité de la défaite. Dans l'extrême misère qui fait suite à celle-ci, les exploits d'hommes qui crurent sincèrement se battre pour une bonne cause tombèrent dans l'oubli. Mon livre a pour objet de réparer cette injustice en exposant devant la jeunesse les qualités intrinsèques qui font la valeur d'un homme et d'un soldat aussi bien dans la vie civile que dans la guerre, et qui furent reconnues pour la plus haute distinction militaire allemande : la feuille de chêne avec épées et diamants sur la croix de chevalier de la Croix de fer.* »

Sur plusieurs millions de combattants en action pendant six années, de 1939 à 1945, des années de démesure et de dépassement, seuls 27 ont reçu cette distinction suprême. Qu'importe quel avait été leur camp, seule compte la mémoire de leur héroïsme et de leur gloire surhumaine. « *Le sang*

versé par les héros ultimes, pour que les deux rejoignent à nouveau la terre - rétablissant ainsi le pont ontologique entre les immortels et nous-mêmes. »

(677) Le temps n'est jamais qu'absence. Même le temps présent, qui implique une double absence, celle des temps passés et celle des temps à venir. A ce titre, qu'importeraient donc quarante ans dans l'espace d'une vie ? Pour moi, « c'est comme si ce n'était que rien ». Retour à *Sein und Zeit*.

L'été de 1968, je me trouvais à Rome. Je passais le plus souvent mes après-midis Corso Vittorio Emanuele, chez Julius Evola, et les nuits à vagabonder jusqu'à l'aube en long et en large dans les rues de Rome. Sans aucun but ? Non, pas sans but. J'avais un but caché, que je n'arrivais pas à m'avouer à moi-même, un but qui pourtant me magnétisait irrésistiblement, qui faisait de moi ce que j'étais devenu dans ces jours-là, un possédé des rues de Rome (si on peut dire).

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les rues de Rome, la nuit, étaient silencieuses et mystérieusement désertes, ainsi qu'un décor de théâtre à vide, mais éclairé en force. Je marchais donc, sans me presser, toute la nuit, le long de ces rues romaines à l'accent théurgique sous-entendu, qui se présentaient successivement devant moi comme autant de tunnels magiciens, en quelque sorte, mais apparemment pacifiés. L'épaisse et lourde plate-forme de la nuit noire pesait sur ma tête et, l'un après l'autre, le vide maintenu en moi, mes pas assourdis se succédaient sur les pavés scintillant d'une lueur spectrale. Tout cela était vite devenu une sorte de rituel obsessionnel d'étrange imposition, une démente romaine à demi-lucide et dont je me savais quand même complice (ne fût-ce que partiellement).

Pendant tout cet intermède romain plus ou moins halluciné, je n'avais rencontré personne ; si je dis personne, c'est que je ne tiens pas compte de deux noctambules impénitents, Ralph Romney et Marin Soresco. Or je ne peux pas ne pas le dire : le but de mes pérégrinations nocturnes était une « rencontre spéciale », une « grande rencontre ». Rencontre qui n'avait pas pu avoir lieu dans le délai prévu ni à l'endroit où il avait fallu que je l'attende.

Pourtant, tout avait été mis en place pour que cette *rencontre-là* ait lieu, précisément, lors de mes incursions nocturnes dans Rome, qui chaque nuit entrouvrirait - mais *entrouvrirait* seulement - le portillon d'un mystère qui m'attendait et que finalement je n'avais pas pu franchir. A présent je sais quelle a été la cause de cet échec qui a failli me coûter plus que la vie. J'avais prévu d'entreprendre un pèlerinage au « sanctuaire antérieur » de la *Dea Victoria*, situé sur les collines au-dessus de Rome. Empêché au dernier moment par un concours de circonstances imprévu - qui, non seulement avait réussi à faire barrage à ma visite à *Dea Victoria*, mais devait me faire quitter Rome et l'Italie en catastrophe -, il m'avait été impossible de m'y rendre. Je ne suis

pas certain que même aujourd'hui l'échec de mon pèlerinage salvateur à la *Dea Victoria* romaine ne continue pas à faire sans cesse dévier et obscurcir ma route. Un pèlerinage raté, c'est un *contre-pèlerinage*, avec tout ce que cela implique en termes de déchaînement de forces négatives tournées contre celui qui a manqué à sa propre décision.

Mon brusque départ de Rome, en septembre 1968, avait été l'affaire d'un quart d'heure, les services spéciaux ayant décidé de m'exfiltrer d'Italie pour me mettre à l'abri de certaines instances politiques gouvernementales d'influence gauchiste ou pire. Aussi m'étais-je vu conduit jusqu'à une voiture banalisée du service, conduite par Sira C., qui partit droit devant pour franchir par Modène la frontière suisse en direction de Bruxelles, où j'étais attendu. Ayant dû partir en quatrième vitesse, je n'avais rien pu prendre avec moi, j'étais en veste et sans cravate. Heureusement, j'avais mon passeport français.

Nous avions pénétré clandestinement en Suisse par un tunnel interdit à la circulation, et nous retrouvions, Sira C. et moi-même, tôt le matin, au-dessus de Berne, sur les collines du Rosengarten. Malgré le soleil éblouissant, il faisait froid et il régnait une espèce de silence qui m'était apparu comme inquiétant, porteur d'un mauvais pressentiment ou quelque chose comme ça. J'avais eu une soudaine fulguration, « Arrête, arrête-toi là », avais-je dit à S. C. « Arrête-toi, je veux descendre ici. Je ne veux pas aller à Bruxelles, je vais rester à Berne. » Après quelques instants de consternation, elle s'écria : « Tu es devenu fou ou quoi ? Qu'est-ce qui te prend ? Que veux-tu faire à Berne ? Tu n'y connais personne, tu n'as pas un sou. Ressaisis-toi, je t'en prie... » Mais je continuais sur ma lancée : « Je viens d'avoir une sorte d'inspiration profonde, l'impulsion soudaine, décisive, de m'arrêter là. Comme un ordre secret du destin, irrésistible. Rien à faire, je reste à Berne... »

C'est ainsi qu'à la fin septembre 1968, je m'étais retrouvé à Berne, seul, les mains dans les poches. Sans m'en rendre compte, je venais de basculer sur l'autre versant de ma vie, qui allait recommencer là. Qui, déjà, était en train de recommencer.

(678) Dans la journée même, j'avais trouvé où loger, je m'étais *rangé*. Et j'avais tout compris. Ce que je n'avais pas pu trouver à Rome, j'allais le trouver à Berne. Je n'avais, bien sûr, pas tout compris, ni pu me rendre compte de ce *changement de destin* dans lequel je venais de m'engager, mais c'était ainsi. Dès le lendemain, je m'étais donc mis en marche, j'avais entamé la recherche de ce que je savais devoir chercher, qui était peut-être en train de me chercher, qui, aveuglément, se dirigeait vers moi.

De même qu'à Rome j'avais consacré toutes mes nuits à cette recherche, à Berne j'allais passer mes jours à cette même recherche tantrique. Ainsi,

en suivant une spirale magique, avec des cercles de plus en plus restreints depuis la périphérie de Berne vers son centre, je m'étais mis en chasse, jour après jour, en tournant lentement, à la recherche - à la rencontre - de celle qui allait devoir venir vers moi, se mettre inconsciemment - ou à un point suprêmement conscient, au-delà de toute conscience - à travers mes chemins, au jour et à l'heure prévue, et *au lieu-même*.

Le treizième jour, devant un bel immeuble de la Optingenstrasse, au numéro 53, j'étais tombé en arrêt devant un buisson vert chargé d'une profusion de grappes aux petites baies jaunes, d'un jaune éclatant, comme mystique. « C'est ici, m'étais-je dit à moi-même, c'est ici », tout en m'emparant de plusieurs grappes de ces baies jaunes. « C'est ici qu'elle habite. Ce signe, il m'est interdit de l'ignorer. J'en accepte le très heureux augure. »

Aussi, quand le 8 décembre 1968, je dus me rendre pour la première fois chez elle - je l'avais rencontrée à la fin septembre - je m'aperçus qu'elle habitait précisément au numéro 53 de la Optingenstrasse. Le premier cadeau que je lui ai fait, à M., a été - symbolique, mais combien précieux - les quelques grappes desséchées de petites baies jaunes que j'avais prises, quelque temps avant, le « très heureux augure », devant son immeuble.

(679) Quarante ans après, j'en suis - nous en sommes, M. et moi - toujours au mystère tantrique de ce 8 décembre et des baies jaunes de la Optingenstrasse, à ce qui s'est fait ce jour-là dans les arrière-espaces les plus interdits de ce monde et de l'autre. Arrière-espaces d'où je venais de recevoir - et cela malgré le fait que sur le coup je n'avais pas *tout compris* - ce qu'aujourd'hui seulement je pourrais appeler mon « identité dogmatique », mon « identité impériale occulte d'au-delà de moi-même ».

(680) Aujourd'hui, en début d'après-midi, j'ai rencontré Leni Riefensthal, devant l'hôtel George V, par temps de grand soleil. Ne pouvant y échapper, nous allâmes prendre un verre au bar du George V, et ce fut une cascade de coupes de champagne jusqu'à sept heures du soir. Svelte, resplendissante, elle était accompagnée par un compatriote travaillant sur Paris, que je connaissais, qui s'occupait de cinéma (ou faisait semblant de le faire), R. M.

Après quelques propos sur l'actualité, aussi excitants que futiles, Leni me parla, avec beaucoup de passion, de ses exaltantes incursions vers le cœur encore relativement méconnu de ce qu'elle appelait l'« Afrique mystérieuse », expression héritée, à ce qu'il me semble, des années trente. De mon côté, pour abonder dans son sens, je la ramenais sur Léo Frobenius et sur les vertus réputées hautement efficaces d'un certain « bleu africain », dernière trace de l'Atlantide, un bleu puissant qui se retrouve le plus souvent dans le vestimentaire. Cependant, et sans nous l'avouer, nous sentions la présence

d'une grande ombre inapaisée qui planait au-dessus de nous, comme un invisible dais noir.

Croyant entendie, tout près de moi, les battements assourdis du cœur blessé de la grande femme rescapée du fin fond des enfers, je sentais réverbérer en moi le silence amer de sa mémoire antérieure, éteinte à jamais. Cette rencontre m'a fait beaucoup de mal, je ne peux le cacher.

(681) Je l'ai souvent répété : sans une religion impériale, il ne peut y avoir d'empire continental grand-européen, conçu pour clore l'actuelle grande Histoire planétaire. Aussi faudrait-il que les deux églises européennes, la catholique et l'orthodoxe, retrouvent leur *unité primordiale* d'avant la rupture fatidique de 1154.

Le président Vladimir Poutine, profondément concerné -personnellement - par cette question, s'est rendu, ce 13 mars 2007, en visite officielle au Vatican, pour envisager, avec Benoît XVI, la mise en chantier effective de la réintégration de l'orthodoxie, qui apparaît à présent comme une priorité politico-religieuse de pointe. Car *c'est le moment*. Le fait que Vladimir Poutine se soit rendu au Vatican indique qu'il passe outre aux positions négatives du patriarche des Russies Alexis II, celui-ci s'opposant à ce que le pape soit reçu à Moscou, officiellement, par l'Eglise orthodoxe russe. "*L'orthodoxie est une valeur de base de l'identité européenne*", a déclaré Poutine.

Pour Mgr Hilarion Alfeyev, évêque orthodoxe de Vienne et d'Autriche et représentant d'Alexis II à Bruxelles, la « clef de bien des conflits entre Rome et Moscou serait une alliance stratégique entre les catholiques et les orthodoxes », pour « combattre l'ennemi commun ». Cet « ennemi commun » étant (Hervé Yannou dans *Le Monde* du 13.III.2007) : « la sécularisation, le relativisme et le laïcisme de l'Occident, qui menacent aussi aujourd'hui la société russe ».

Que Rome et Moscou combattent donc ensemble l'action actuelle de la Veuve Noire, présente à tous les niveaux de la société européenne d'aujourd'hui et en proie aux affres de sa subversion et de sa décadence finale - résultat de trois siècles de combats antireligieux et antispirituels, visibles et invisibles. Et qui manifeste à l'heure actuelle une exacerbation sans précédent de son œuvre de destruction, d'aliénation et de dépravation antitraditionnelle. Le président Poutine apparaît, encore une fois, comme l'homme de la dernière chance politico-religieuse grand-européenne, de la reprise impériale des destinées européennes impériales, historiques et suprahistoriques.

Prenant chaque fois à contre-pied Alexis II, Vladimir Poutine s'était déjà rendu (dans le même but d'une réintégration politico-religieuse finale du continent européen) par deux fois au Vatican, en 2000 et 2003, pour

rencontrer Jean-Paul II. Il faut relever que lors de cette troisième visite du président russe, Alexis II n'a pas manqué l'occasion de marquer encore une fois son désaccord, déclarant que l'« Eglise russe n'est pas dans la situation d'aller solliciter [l'aide de Benoît XVI] pour définir ses rapports avec les catholiques ».

Il n'y a rien à faire. Il faut attendre la disparition d'Alexis II et son remplacement par le métropolite Cyrille pour démarrer le processus final de la réintégration des deux églises européennes légitimes. Que la Providence fasse elle-même son choix. Et, désormais, rapidement.

LA DERNIÈRE VAGUE

*Et si je veux qu'il reste jusqu'à ce que je
revienne, toi que t'importe ?*

Jean, XXI, 22

(682) « On peut comprendre ainsi pourquoi le Roi, en raison de son caractère solaire et de son élection divine, étant inspiré par le "benoit Saint- Esprit" doit être, lui aussi, un "opérateur du feu" et, à ce titre, un « artiste de l'art royal » qui maintient dans le royaume l'harmonie des contraires, au-delà de leurs nécessaires oppositions. En ce sens, il est ainsi comparable au point suprême de leur équilibre ou au « fléau de la balance ». Symboliquement, son lieu de résidence, la Chambre du roi, doit se trouver au cœur du palais et à ce "pôle" visible correspond le centre invisible du Monde. »

(Guide de Versailles mystérieux, Presses Pocket, Paris 1966)

(688) Un ancien mur de terre, épais, rongé par les pluies, au-delà duquel se lève une sombre pinède et, plus loin, des champs vallonnés signés par des étendues d'eau dont la plus proche resserrée par une ceinture touffue de roseaux rouges, étroite, d'une forme allongée, aux eaux grisâtres. Des nuées de corbeaux volent prétentieusement à ras de terre. Il fait assez froid, le jour se lève. Jusqu'au loin, de basses couvertures de brumes, déchiquetées, d'une certaine blancheur, aux entailles parfois soudain étincelantes, rampent lentement. Silence, silence. Et moi, qu'est-ce que je fais là ? Si seulement je le savais. Près d'un mystérieux amas de pierres blanches vaguement taillées, recroquevillé sur moi-même dans l'herbe mouillée, je me réveille engourdi par le froid. Et puis je me souviens de tout, à nouveau, étouffant difficilement en moi un terrible hurlement de détresse. Et brusquement les larmes me brûlent le visage que je me couvre pitoyablement des deux mains.

Mais il me faut y aller et, arrivé sur place, ouvrir la porte vitrée, monter l'étroit escalier en bois aux marches raides jusqu'au deuxième étage, où il me faudra, je le sais, subir un temps d'arrêt. Je n'ignore pourtant pas, déjà,

que je n'irai pas. Non, je n'irai pas. Je vais me lever et reprendre la marche démentielle qui me porte en avant, sans aucun but, à travers les champs, jusqu'à ce que je rencontre les ténèbres ou que les ténèbres me rencontrent et s'ouvrent devant moi. Je sens dans ma poitrine un bloc de glace ardente qui m'enserme le cœur, j'arrive à peine à respirer encore. Et pourtant à nouveau, je suis en train de tout oublier. Maintenant, il fait jour.

(689) Il y a, quelque part près de Palerme, une grande et belle villa ancienne, rénovée, orange pâle et vert et, derrière, un vaste jardin embroussaillé qu'entoure un haut mur en pierres décaties, blanchies par le soleil. Je crois que c'est là. La peur me paralyse, je n'ose plus faire un seul pas.

(690) Boulevard Camélinat, à Malakoff, chez Hortense Damiron, pour un déjeuner avec M., Horia Damian et moi-même. Nous étions réunis aujourd'hui pour faire connaissance avec le « grand corbeau mystique » de cinq mètres sur deux auquel Hortense Damiron a presque fini de travailler. Il s'agit d'un chef-d'œuvre unique en son genre, irradiant et qui en impose violemment, qui tient à la religion plus qu'à l'art seul. J'en ai eu le souffle coupé, je le reconnais. Une révélation inoubliable.

Peintre à l'origine, Hortense Damiron s'est depuis quelque temps tournée vers la sculpture. De toute façon, cette jeune femme élégante et silencieuse se trouve à présent engagée dans un processus de création qui lui est entièrement propre. Un processus tout à fait novateur et d'un niveau suprême. Son actuelle spirale ascendante va la porter loin, très loin. C'est ainsi, dans le secret et dans l'enthousiasme d'une prédestination décisive, que se prépare à présent l'Art nouveau de la nouvelle Europe qui vient, et de la nouvelle grande civilisation continentale qui s'annonce à l'horizon de cette tragique fin de cycle. Non, nous ne sommes pas seuls.

(691) Ce matin, en me réveillant, j'ai fait encore une fois cet étrange rêve du grand faucon rougeâtre, volant dans l'air au-dessus de moi, battant des ailes comme s'il voulait se poser et m'accompagner jusqu'au bout du toit qui donne sur le vide vertigineux de la rue désertique, avec de longues traînées blanches dont j'ignore la nature. Et la fausse certitude que si je sautais dans le vide, je m'envolerais, je descendrais doucement, en planant, vers les jardins encore dans l'ombre que je vois en bas, sur la gauche, derrière leurs hauts portiques en fer forgé.

Est-ce bien là une tentative contre-initiatique ? L'appel sournois et criminel à l'envol dans le vide n'est-il pas une spécificité satanique ? Jésus lui-même n'a-t-il pas dû rejeter la proposition qui lui était faite de se lancer dans le vide depuis une haute falaise, depuis « le mur du Temple » ? Tout cela finit par

se montrer sous un jour des plus inquiétants. Ce matin, pour la sixième fois au moins, j'ai fait ce même rêve axé sur l'invitation du « saut dans le vide ».

(692) Le lendemain de ses entretiens réservés du 13 mars 2007 avec Benoît XVI au Vatican, Vladimir Poutine s'est aussi rendu à Bari où il a rencontré Romano Prodi et les ministres les plus importants du gouvernement italien. Lui-même était accompagné d'une partie de son gouvernement, ainsi que par les ambassadeurs de Moscou à Rome et de Rome à Moscou.

On connaît l'extraordinaire puissance mystique de la figure de saint Nicolas le Thaumaturge pour l'orthodoxie russe et, plus particulièrement jusqu'au dernier tsar martyr Nicolas II, pour la dynastie régnante des Romanoff. La basilique pontificale Saint-Nicolas à Bari garde en dépôt canonique les très saints restes de saint Nicolas, représentant ainsi un foyer de dévotion exacerbée pour l'ensemble de l'orthodoxie russe, ainsi d'ailleurs que pour la plus grande partie du catholicisme traditionnel. Or la partie la plus significative - *absolument majeure*, sans aucun doute - de la visite officielle de Vladimir Poutine à Bari a été son long passage, effectué *en tant que croyant*, à la basilique pontificale de Saint-Nicolas, suivie d'une visite à l'église russe de Carrassi, dédiée elle aussi à saint Nicolas.

Si la réintégration finale des deux grandes églises européennes devait avoir lieu un jour - qui est peut-être imminent -, il est certain qu'elle devra se faire autour de la figure de saint Nicolas le Thaumaturge. Le *pèlerinage* de Vladimir Poutine à Bari avait été préparé lors de la venue au Kremlin, l'année dernière, du supérieur de la basilique, le Père Bova, dont on peut avancer que l'on entendra beaucoup parler dans le futur. Ce qu'on ne peut pas ne pas se demander, c'est si l'attention spéciale accordée par Benoît XVI au rituel mystique de Poutine à Bari n'indique pas déjà la réunion des deux grandes églises européennes. Réintégration qui constitue *l'objectif secret fondamental* du pontificat de Benoît XVI.

Je crois - tout se tient - qu'il serait révélateur de rappeler que la visite officielle de Vladimir Poutine à Bari a fait l'objet, il y quarante ans, d'une vision fulgurante de Basile Lovinesco au sujet très précisément de l'éventuelle réintégration finale des deux églises européennes. En effet, dans son commentaire de la mystérieuse prophétie de saint Malachie, commentaire datant des années soixante et qui concernait la succession pontificale de la fin, Basile Lovinesco reliait celle-ci, explicitement, à son avant-dernière devise, *De Gloria Olivae*. Il y a quarante ans, on était loin de savoir que la prophétie de Malachie concernerait la personne du cardinal allemand Joseph Ratzinger, monté sur le trône pontifical romain sous le *nomen sacrum* de Benoît XVI, ni que celui-ci s'engagerait dans un combat pour le retour de Rome à sa plus juste foi traditionnelle devant culminer par la réintégration

finale des deux églises européennes. *De Gloria Olivae*, c'était Benoît XVI. Et l'ère prophétique annoncée par la devise *De Gloria Olivae* commencerait par le passage de Vladimir Poutine à Bari. Il n'y a pas lieu d'en douter, nous venons de franchir un pas vers les territoires de l'ère apocalyptique. Il faut que nous sachions qu'à tout instant *il nous faut être prêts*.

« Tout rentre à nouveau dans la zone de l'attention suprême. »

(693) Publiés en 1966 par Pierre Belfond, les entretiens de Raymond Abellio avec Marie-Thérèse de Brosses avaient inoculé à Louis Pauwels l'envie d'en faire autant, avec moi comme interlocuteur, ce que je m'étais empressé d'accepter. Nous y travaillions d'une assez étrange manière : le soir, en quittant ses bureaux des Champs-Élysées (où il avait installé *Planète* et ses dépendances), il m'emmenait en voiture chez lui, à Saint-Germain-en-Laye, où nous dînions avec sa femme, Elina Labourdette. Ensuite, on travaillait intensément, jusque tard dans la nuit, vers les quatre ou même cinq heures. On n'arrêtait qu'au moment où Ton tombait de sommeil et même, parfois, lui et moi à moitié endormis ; une certaine qualité onirique, voire somnambulique de ses propos, lui convenait parfaitement, me disait-il. Ainsi on était vite parvenus à un travail d'évidence supérieur, substantiel, qui vivait de sa propre vie, un « travail vraiment sensationnel ».

Je sentais que Pauwels en était content au possible. Il avait décidé de me « faire une place importante » au sein du groupe *Planète* et n'attendait plus que la fin de notre travail pour m'en informer. Ce jour-là, nous rentrions plus tôt que d'habitude. Il faisait un temps splendide, on était fin juin, nous étions heureux, ou du moins c'est ce qui me semblait. Et pourtant l'orage était déjà là, prêt à éclater. Louis voulait s'arrêter en chemin à une auberge "campagnarde", mais pas seulement, je devais m'en apercevoir par la suite : « Nous allons prendre du foie gras, ils en ont un excellent, ainsi qu'au moins une bouteille de champagne. J'ai quelque chose à vous proposer. Quelque chose d'important, et même de très important. » Un excellent champagne, frappé à souhait, et un foie gras de grande classe - Louis y était connu, on nous soignait - pour créer tout de suite une belle ambiance ; une certaine excitation était dans l'air.

Je ne me doutais de rien. « Voilà, me dit-il, je vous en parlerai très ouvertement, et sans tourner autour du pot. Je tiens à vous faire savoir d'avance toute la gravité que revêtent pour moi les choses dont je vous entretiendrai. Par où commencer ? Je vous avouerai que j'ai depuis toujours tenu Hitler pour quelqu'un d'autre que lui-même, pour *quelque chose d'autre* ; pour un être « venu d'ailleurs », dont l'identité visible ainsi que l'industrie apparente n'étaient qu'une feinte. Je n'en sais pas plus. Par contre, je suis convaincu du fait que vous-même, que vous le reconnaissiez ou pas, vous

savez là-dessus ce que peut-être personne d'autre - et je tiens à le souligner fortement, *personne d'autre* - ne sait à l'heure présente. Alors, voilà ce que je voudrais vous proposer : faites-moi donc un livre sur Hitler - un grand livre, dans tous les sens du terme - dans lequel vous révélez tout ce que nous ne savons pas, ni n'osons imaginer, sur le soi-disant incinéré de la Chancellerie. Encore une fois, ne me contredisez pas, je vous prie : si je ne peux pas prétendre savoir, je soupçonne néanmoins que vous-même, en réalité, êtes quelqu'un de très secret, couvert par le « grand secret » et, je le répète, j'ai aussi la conviction que vous détenez sur Hitler des choses inimaginables, interdites, dangereuses. Vous l'avez compris : ce que je vous demande, c'est un livre de révélations absolument "déflagrationnel" sur Hitler, qui remuera la conscience historique occidentale et peut-être plus encore. Ce livre, je peux vous l'assurer, nous rapportera une fortune. Faites-le sous votre propre nom ou sous un pseudonyme, cela n'a aucune importance. Je vous assure par contrat - vous savez que cela ne s'est encore jamais vu - vingt-cinq pour cent des droits d'auteur français et étrangers. *Planète* et ses organisations parallèles se chargeront de la promotion intensive, exacerbée, de ce livre que, par ailleurs, je conçois comme un appareil de conditionnement souterrain de la conscience politico-historique du monde actuel, comme un engin de guerre avec des buts suprêmement décisifs. Cependant, j'exige que vous me donniez une réponse dès maintenant. Je vous le dis, il m'est impossible de supporter la moindre tergiversation. Alors ? »

J'étais éberlué. Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ?

« Voyons, mon cher Louis, m'entendis-je lui répondre, je vous assure que vous divaguez. Je ne sais rien de plus sur Hitler, croyez-moi, que ce que savent ou se figurent savoir tous ceux qui ont un tant soit peu approché l'histoire connue de la vie de Hitler, de son régime et de son lugubre destin final. Vous me voyez dans l'obligation de vous dire que vous faites fausse route. Totalement. Je ne comprends pas comment l'idée a pu vous venir que je posséderais des « connaissances spéciales » sur ce sujet. Très sincèrement, je ne vois pas ce que je pourrais vous dire d'autre.

- Dites-moi, vous me prenez pour un con ou quoi ? Quand je vous dis que je sais pertinemment que vous détenez des renseignements inouïs sur la personne de Hitler, sur son "identité extérieure", sur le mystère abyssal de sa "venue", je ne dérape pas, je ne fais que vous faire part de ma conviction la plus formelle et la plus profonde. Ce que je sais, je le sais. C'est tout. Si vous ne tenez pas vous engager à mes côtés dans cette tâche, dites-le. Ouvertement. Mais n'inventez pas de fausses excuses que je tiens pour blessantes. Je ne débloque pas, je sais que vous n'ignorez pas jusqu'à quel point j'entends être, toujours, extrêmement sérieux. Je ne m'avancerais pas à la légère dans une histoire comme celle-ci. »

Il était impossible de l'en dissuader, sa religion était faite quant à mon « identité dissimulée », et quant à ce que je serais « le seul à savoir » au sujet de la personne non-humaine, « extérieure », de Hitler, quant à sa « mission cosmique secrète ». Je sentais - et j'avais peine à le croire - Pauwels très remonté contre moi. Ce qu'il considérait, à tort bien entendu, comme mon « inexplicable refus » de le suivre dans ses « projets hitlériens » le mettait hors de lui. Encore se maîtrisait-il, essayant de ne pas dévoiler son désarroi. « En fin décompté, avait-il ajouté, je constate, et cela me blesse d'une manière peut-être excessive, que vous ne me faites pas tout à fait confiance. Vous avez tort, et je le regrette. Vous me décevez d'une façon inacceptable. Dommage. J'en suis bien contrit. Mais n'en parlons plus. »

Les choses en étaient plus ou moins restées là. Or, cette inexplicable histoire me hante. Quelles étaient ces choses extravagantes que Louis croyait savoir sur moi ? Et d'où lui étaient-elles venues, « ses propres convictions » me concernant, ses « certitudes » sur les « secrets cosmiques », « galactiques », « suprahumains » que j'aurais détenus sur Hitler ? Qui avait pu lui parler de moi, lui mettre dans la tête toutes ces aberrations ? Je ne le sais pas, mais je suis enclin à penser que mon dénonciateur « à couvert » auprès de Louis Pauwels pourrait bien être Jacques Bergier, entraîné dans cette opération par son amie allemande L. W. Cette camée, amie de Lady Mountbatten, à qui je soupçonnais certaines liaisons soviétiques de haut niveau, avait travaillé pendant la guerre (depuis la Suisse) pour les services anglais. Plus tard, elle avait refait surface à New Delhi, auprès de Nehru.

Quant à la trentaine au moins de cassettes utilisées par nos enregistrements de Saint-Germain-en-Laye, j'ignore ce qu'elles sont devenues. Très certainement, elles devaient se trouver parmi les papiers que Louis Pauwels a laissés derrière lui. Il faudrait voir avec Elina Labourdette. Ce serait un document fascinant, qui nous ramènerait en arrière, en des temps aujourd'hui oubliés, mais qui étaient traversés par un grand feu. J'ai vu Pauwels pour la dernière fois à Trouville, où nous nous trouvions tous les deux l'été de 1978. Nous nous croisions assez souvent lors de nos promenades du soir, le long de la plage déserte, mais nous ne nous sommes pas parlé, ou à peine quelques mots.

(11 faut dire aussi que la formule du « scénario secret » de ma brouille avec Louis Pauwels s'est répétée à plusieurs reprises, notamment avec Raymond Abellio, mais aussi dans mes relations avec quelques autres. On finissait toujours par me reprocher de « ne pas accepter d'être moi-même », de ne pas me décider « à assumer les positions de rupture totale qui eussent dû être les miennes en termes d'action directe », de ne pas « m'engager dans la mise en œuvre de certaines opérations révolutionnaires souterraines décisives », de ne pas entraîner avec moi ceux qui auraient voulu me rejoindre, qui

« n'attendraient que le signal », que l'« ordre d'attaque », de dire : « Il faut attendre l'heure ». Personne ne voulant comprendre que le temps de ce monde n'a rien à voir avec le temps de l'autre monde, que seule l'« heure de l'autre monde » est réellement décisive, *quand elle vient*.

Je ne pourrai être moi-même qu'avec la venue de l'« heure de l'autre monde », ni faire ce que l'on attend de moi sans que celle-ci ne vienne. Ce n'est jamais une question de rassembler, de manipuler des forces visibles. Seule compte la venue de l'heure de l'autre monde, qui ne dépend d'aucune action humaine, quelle que soit celle-ci, mais du seul avènement du kàiros ; l'ordre vient d'en haut.)

(694) Ce matin à cinq heures, coup de fil de Moscou, A. D. Mis à part les groupes d'intellectuels dégénérés, manipulés par les services spéciaux étrangers à travers les métastases des ONG, il n'y a plus qu'un seul problème qui mobilise la Russie, dans toutes ses classes sociales : la succession de Vladimir Poutine. Beaucoup de gens espèrent que celui-ci finira par se décider à faire le nécessaire pour se succéder à lui-même par un troisième mandat. D'autres pensent qu'il s'est déjà choisi son successeur ; l'alternance Ivanov-Medvedev ne sert que de leurre diversionnel car « il faut meubler l'attente ». Le seul homme fort de l'actuelle administration présidentielle, l'ombre portée de Poutine, totalement fidèle à celui-ci, est aujourd'hui le mystérieux et très puissant Vladislav Surkof. Si le futur président de la Russie n'est pas Vladimir Poutine, ce sera à coup sûr Vladislav Surkof.

(695) Le moment est venu où il me faut - inévitablement - fournir un certain nombre d'explications sur le présent roman, essayer d'en définir la structure plutôt particulière et son « but ultime » plus ou moins dissimulé. Un roman, qu'est-ce que c'est, sinon le récit d'une histoire ? Dans *L'envers de l'histoire contemporaine*, Balzac raconte la double histoire d'une guérison à demi-miraculeuse et d'une ancienne conspiration royaliste. Dans son magnifique *Les deux étendards*, Lucien Rebatet présente l'histoire assombrissante d'un grand amour de jeunesse qui se défait.

Pourquoi n'écrirait-on pas l'histoire du devenir d'une conscience, la suite disparate d'un flot de souvenirs, de désordres amoureux, de commentaires politico-historiques et littéraires, mondains, etc., dont le flot constitue lui aussi une histoire, la spirale avançante d'une conscience ininterrompue rendant compte du devenir de son propre contenu ? Tout est histoire, tout est roman.

Les « personnages » du présent roman - *Un retour en Colchide* -, ce sont les fragments de conscience qui en constituent la marche vers une conclusion appelée à donner un sens eschatologique à l'ensemble. Vers une conscience

ultime, partiellement voilée, rendant compte du salut et de la délivrance de tout ce que le récit en action aura substantiellement véhiculé, récit qui, en principe, doit dépasser la somme effective de ses composantes.

Ni « passé » ni « présent » ni « avenir », le temps intérieur de ce roman sera celui qui se trouve compris à l'intérieur des frontières de son propre autodéveloppement, gardé là par une couronne de « sables mouvants » qui l'entourent. Barrière dont la mission est d'accepter que tout puisse y entrer, tout en veillant à ce que rien ne puisse par la suite en ressortir. Ainsi tout devient roman et roman de ce roman, dont l'histoire ne serait alors que celle de son propre devenir au jour le jour. L'histoire donc du suivi des annotations qui viennent à s'amonceler avec le temps qui passe. Et dont la conclusion - car il doit y avoir une « conclusion » - sera celle de l'aboutissement, quel qu'il fût, de l'ensemble secrètement conduit en avant par un but dont on ignorera tout jusqu'à la fin. On pourrait également parler de « journal intime d'un roman », ou du « roman d'un journal intime » (faut-il abdiquer dans un sens ou dans l'autre ?).

Sous un autre angle, plus accentué, il s'agit d'un roman en quelque sorte « dodécaphonique », intégrant la somme étendue de toutes ses implications souterraines, invisibles, non-dites ou dites d'une manière détournée, « dissimulée et dissimulante », accueillies ainsi dans la nébuleuse en continuité - en *expansion* - de sa propre unification en marche, suivant le principe ardent de la « foudre en boule ». Et dont la « centrale active », profondément occultée, serait alors constituée par la conscience immobile du narrateur, cachée derrière le flot du discours en continuité qui en véhicule les apparences, les affirmations successives. L'identité propre du présent roman n'est donc autre que celle du « journal intime » qui en rend compte, l'histoire diversifiée de son propre historial.

(696) Bien plus qu'un rêve, une vision surnaturelle se présentant à l'intérieur d'un rêve mobilisé à cette fin, une mystérieuse ingérence de l'« autre monde » dans ce « monde-ci » dédoublé par le rêve. Et tout cela dans le but de faire passer une certaine révélation. On verra laquelle.

En petit groupe, serrés les uns contre les autres, nous descendions un escalier de bois, étroit, raide, plongé dans le noir, pour nous retrouver dans un couloir court, étroit, aussi sombre que l'escalier, mais où un rectangle d'intense lumière blanche mate se découpait, à l'autre bout : la moitié supérieure vitrée de la porte d'entrée. Déboulant dans ce petit couloir, nous nous étions arrêtés, saisis par une impulsion d'attente, par une inquiétude diffuse, ne sachant plus quoi faire. Je reconnus alors, dans le groupe, le général de Gaulle, debout, qui s'appuyait contre le mur, à gauche, la tête tournée vers la porte. 11 y eut alors comme une sorte de flottement obscur,

comme une poussée en avant. Aussitôt après, un violent faisceau lumineux, en provenance du rectangle vitré de la porte, vint éclairer la tête immobile du Général, la rendant comme incandescente.

Ce fut à ce moment que je m'entendis crier : « Mon général, vous êtes d'une beauté surnaturelle, divine presque. Quelque chose de miraculeux, d'absolument inattendu, est en train de se passer. Si seulement nous pouvions garder intact, vivant, au tréfonds de nous, le souvenir de cette grâce vertigineuse... » Entourée par une mince bordure d'un bleu intense, sa tête, toujours appuyée contre le mur, avait été recouverte entre-temps par une extraordinaire lumière, limpide, extatique. Soudain rajeuni, le Général semblait en effet être redevenu non pas un autre, mais lui-même, dans son éternelle identité d'outre-monde, glorieuse, rayonnante d'une sorte de félicité hautaine, de sainteté à la fois triomphante et pacifiée. Un léger sourire sur le visage, le regard étincelant, il se taisait, mais son silence interpellait avec une insoutenable insistance tous ceux qui étaient présents autour de lui. Puis la scène dans son ensemble parut soudain se vitrifier, emportée par un flash aveuglant suivi du noir le plus profond dans lequel tout sembla s'absorber et disparaître d'un seul coup.

Réveillé par une secousse obscure, j'ai longtemps gardé en moi les réverbérations d'une joie éperdue, d'une assurance qui me soulevait, me rendant autre, plus que moi-même, quelqu'un que je ne connaissais pas. Il était deux heures de l'après-midi - il m'arrive souvent de m'endormir dans la journée. Je suis certain que la vision surnaturelle véhiculée par ce rêve dévoilait le « grand secret » de la sainteté d'outre-monde du général de Gaulle, dont on venait ainsi de me prendre à témoin afin que je puisse en faire état, que je « le fasse connaître ». N'est-ce pas ce que je viens de faire là ?

(697) En visite officielle en Union Soviétique, de Gaulle sut obtenir de Staline qu'un dimanche matin on ouvrit très exceptionnellement l'église française de Moscou afin qu'un prêtre de l'ambassade puisse le recevoir en confession, dise la messe pour lui et le fasse communier.

(698) « Quand de Gaulle complotait », d'après *Le Figaro* du 24 novembre 1988. L'historien canadien anglophone John Boshier n'y va pas de main morte : dans son dernier ouvrage, intitulé *The Gaullist Attack on Canada*, il prétend que dès 1963 le général de Gaulle avait monté une campagne visant à faire éclater la confédération canadienne en accordant un soutien politique et financier aux séparatistes québécois. Les mots historiques « Vive le Québec libre », prononcés en 1967, ne seraient que la pointe déclamatoire d'un iceberg séditionnel qui continuerait depuis quelque trente ans à tenter de saper l'édifice canadien. John Boshier affirme que pas moins de trente-six

hauts fonctionnaires français, agissant sous couverture, auraient pris part à cette opération.

Si le général de Gaulle avait réussi, en 1967, son entreprise de recouvrance nationale révolutionnaire du Québec et pu ainsi prendre pied de l'autre côté de l'Atlantique, la géopolitique planétaire d'aujourd'hui ne serait pas ce qu'elle est devenue depuis sous la férule de l'actuelle conjuration impérialiste mondiale de Washington. Mais, encore une fois, ce qui ne devait pas se faire ne s'est pas fait, car telle est la loi fondamentale de l'Histoire en marche, sa *fatalité foncière*.

(698) Lettre d'Oxford, du professeur Richard S.L.M., que je viens de recevoir ce matin même. Je traduis :

« Alors, mon cher, voilà. Je reconnais que j'ai mis vraiment trop de temps à le comprendre, mais à présent force m'est d'avouer que je tiens votre grand roman, L'étoile de l'Empire invisible, pour le roman sans aucun doute le plus important du XXI^e siècle, de loin supérieur, par exemple, au Voyage au bout de la nuit de Céline, ou à l'Ulysse de Joyce, etc. Et je sais très bien ce que je dis, tous mes élèves le savent déjà. Je crois qu'à la prochaine rentrée, je vais consacrer un cours annuel à votre Etoile de l'Empire Invisible, dont je viens de commander pour mes élèves une dizaine d'exemplaires à votre éditeur et, cet été, je lui consacrerai un essai d'une centaine de pages destiné à nos éditions universitaires. Un essai dans lequel je m'engage à tout dire. Ce sera quelque chose de sismique, un texte de bouleversement, un texte de "rupture totale". Vous verrez.

Ce qu'il m'est pour le moment absolument impossible à comprendre, c'est le fait que personne ne se soit encore rendu compte de l'extraordinaire importance prophétique et révolutionnaire de ce texte, qui, au sein d'une civilisation agonisante, fait figure de "livre sacré", annonçant - au-delà de toute littérature, fût-elle de la plus extrême avant-garde - la reprise en cours d'un nouveau cycle cosmogonique à venir et qui, comme vous n'hésitez pas à l'affirmer vous-même, "est peut-être déjà là". Mais, de toutes les façons, nos temps ne sont plus que des temps infiniment sombres et, si on veut le dire aussi, des temps assujettis à une abjection sans nom, /abomination dans la désolation.

Je compte passer cet été une quinzaine de jours à Paris avec Lavinia, et j'espère vivement que l'on pourra se voir. Je vous apporterai mon essai sur Ezra Pound qui vient de paraître et qui est actuellement en train de provoquer beaucoup de remous ici, beaucoup de réactions équivoques, hargneuses et imbéciles, ce qui produit en moi une sorte d'exaltation mauvaise, difficilement avouable. Je sens pourtant, derrière moi, en permanence, l'ombre tutélaire du vieil Ezra, sa présence ardente nous

ramenant tous les mystères paradisiaques de [*"ancienne Italie"*, territoire magique de ses rêves éveillés.

Ayant soupçonné, je ne sais comment, que je suis en train de vous écrire, Lavinia - qui travaille actuellement sur une très grande toile noire et verte - me demande de vous transmettre ses salutations les plus affectueuses. Sachez que vous avez en elle une partisane irréductible de vos œuvres, quelle lit et relit sans cesse. Récemment encore, elle me parlait d'un de ses rêves où elle était en train de traverser, avec vous, une rivière gonflée dans un paysage chaotique de rochers éclatés et de ravins vertigineux. Rêve qui l'avait puissamment impressionnée, qui l'avait poursuivie pendant des jours. »

Il se trouve donc au moins une personne ayant compris ce qu'il y a à comprendre au sujet de *L'étoile de l'Empire invisible* : Richard S.L.M., professeur à Oxford, et « catholique dissident dans l'attente enfiévrée de l'Apocalypse », comme il se définit lui-même.

Là où je ne suis plus du tout d'accord avec lui, c'est quand il établit des comparaisons entre certaines œuvres contemporaines d'importance. Je pense que chaque grand livre représente entièrement son temps en profondeur, dont il constitue, en fait, *l'ultime vérité*. Tous ces livres se valent, parce qu'il n'y a qu'une seule Histoire et, par conséquent, qu'une seule et même littérature, où les œuvres et leurs auteurs sont tous également confondus dans le courant central de ce fleuve tumultueux, la littérature. Tous les romans ne font qu'un et même roman, celui de la tragédie humaine privée de sa surhumanité originelle, de sa « part de divin » perdue, et dont elle ne cesse de rêver tout en essayant d'en recouvrer clandestinement, subversivement, la part évanouie. Cet immense rêve inconscient, c'est peut-être la seule chose qui compte du passage humain dans l'Histoire, le seul témoignage que nous pouvons porter ouvertement à la face de Dieu : le chant secret d'Ana Livia Pluribella dans *Finnegan's Wake*, qui est celui de la littérature occidentale dans son ensemble de littératures vivantes.

La littérature est fondamentalement prophétie, parce que c'est bien sa prophétie elle-même qui constitue l'Histoire, et non l'Histoire qui ne fait qu'accomplir la prophétie. A la limite, un livre comme *L'étoile de l'Empire Invisible* devrait être considéré comme une œuvre anonyme et utilisé comme tel.

(Il me souvient, en pensant, ce matin, à Lavinia et Richard S.L.M., que dans la pièce d'entrée de leur vieille maison oxonienne se trouve une volière aux barreaux dorés, abritant trois couples de tourterelles, dévotion rituelle à un très ancien culte nuptial d'Aphrodite auquel ils se considèrent comme liés par un « pacte secret ». C'est un des mystères de ce couple à part dont finalement on ignore les véritables attaches et les menées de vie. Cependant,

je refuse de me poser, à leur égard, la somme troublante des questions suscitées par ce que l'on sait d'eux - peu de choses, à vrai dire.)

(699) Ce 12 mars 2007, vers les quatre heures et demie du matin, j'ai eu cette *vision éveillée* - pas du tout un rêve, je veux dire - qui m'a profondément bouleversé. Alors que j'étais en train de prier intensément le Sacré-Cœur de Montmartre, j'ai vu comment on poussait doucement devant moi, posé comme sur une tache d'ombre noire, un petit carnet de peut-être onze centimètres sur cinq, comportant une vingtaine de pages, douze plutôt. Une sorte de petit carnet aux pages noircies par le temps et recouvertes d'une écriture régulière à l'encre noire. J'ai vite compris qu'il s'agissait là - caché quelque part dans une excavation des murs du bâtiment, d'accès extrêmement difficile - d'un témoignage prophétique sacré sur le mystère pronominal de la basilique, concernant la « mission ultime » du Sacré-Cœur, sa « suprême mission secrète ». D'où, aussi, ce qui m'apparut alors comme une évidence absolue, que l'on m'ait fait voir ce « petit carnet » afin de me communiquer le signe - le *signe même* - de ce qui, maintenant, n'allait pas tarder à venir, l'annonciation de mon rétablissement. Ainsi qu'il avait été dit, « *Tu seras rétabli* », Isaïe, 44/28.

(700) Dans *Rinascita* du 7 avril 2007, un important article de Nando de Angelis (Naples) : *El Che e Peron : l'attualità ed legami di due capi carismatici del secolo scorso*.

(701) Nicolas Bonnal m'écrit de Monaco, son refuge face au « néant rampant » :

« Guénon vingt ans après. *L'Orient, l'Orient, toujours l'Orient. On voit le résultat : l'islamisme financé et armé par les Anglo-Saxons (toujours eux, hein, toujours eux, alors que les vrais Arabes, au contraire de Guénon, voulaient le nationalisme, le baassisme, le socialisme, le réveil des consciences par rapport à une religion abrutissante. C'était le temps de Nasser).*

On a insulté, suite aux guénoniens de tout poil, l'Occident pour son matérialisme, et c'est justement l'inverse qui était vrai : l'Occident était spirituel, sacrificiel, intellectuel, nationaliste, progressiste et chrétien. Et il s'est laissé insulter, et il attend que le bourreau lui donne le coup de grâce ou de race qui lui permettra d'en finir avec sa mauvaise conscience et sa lassitude.

Guénon parle de la fin d'une illusion, à propos de la fin du monde moderne. Au sens strict, cet idiot utile a raison : il n'y a plus de France, plus de chrétienté, plus de Provence, plus d'azur au fond des deux. Il y a une plèbe du tiers-monde, des sudras, dominés par la nouvelle caste des

initiés de la finance et de l'informatique, pour le contrôle de laquelle une race s'est préparée depuis des milliers d'années.

L'Orient, ses armées métèques, sa féodalité, son fanatisme islamo- judéo-protestant, sa bassesse matérialiste, c'était nous. C'était, je veux dire, l'Amérique et ses alliés. Et l'Occident, la République, la laïcité, la nation, la patrie, l'armée moderne, c'était l'autre. En crucifiant l'Irak, on a crucifié l'idée d'Occident, l'idée d'un progressisme historique d'inspiration chrétienne. La seule autorité morale qui se soit élevée contre cette guerre de Cent ans, c'est d'ailleurs l'Eglise.

Il est clair en voyant le film "300" que l'armée nègre de l'Empire perse et son chef travelo, chauve et percé a plus à voir avec nous que nous avec Léonidas. L'armée perse, c'est le retour du refoulé guénonien, alors que les 300 incarnent le sacrifice ultime et redouté de l'Occident. Voilà pourquoi je me dis maintenant que nous arrivons dans un monde réellement guénonien, c'est-à-dire anticatholique, que nous allons trouver le temps bien long. Nous sommes condamnés désormais au présent perpétuel des empires orientaux. »

(702) R. V., de passage à Paris en route vers Monaco. Il me livre la clef (que je n'arrivais pas à trouver) expliquant le récent tournant pro-russe - concernant, en réalité, la personnalité de Vladimir Poutine - manifesté par l'Arabie Saoudite et l'ensemble des monarchies du Golfe. Le tournant de Riyad n'est en fait que la conséquence de la liquidation en cours, dirigée par Vladimir Poutine, de la vaste conspiration mise en œuvre par l'oligarchie sioniste de Moscou. Celle-ci, à la faveur des rudes privatisations forcées de l'ère eltsinienne, a tenté de s'emparer de la grande industrie nationale russe - pétrole, gaz, électricité, aluminium, acier, etc. - dans le but ultérieur d'une prise de pouvoir à Moscou, orientée fondamentalement vers le camp atlantico-sioniste, le camp ennemi de l'actuelle Russie nationale et impériale de Vladimir Poutine.

(Le soulèvement islamiste de la Tchétchénie est une opération montée, financée et conduite par les services secrets britanniques et leur outil sur place, l'oligarque sioniste Boris Berezovski.)

(Il ne faudrait pas non plus ignorer l'actuel barrage judéo-sioniste dressé, d'une manière souterraine en même temps que tout à fait manifeste, face à la formidable vague montante de l'islamisme révolutionnaire fondamentaliste. Ce qui, à terme, risque de changer quelque peu la donne, dans un sens favorable à nos propres intérêts.)

(703) Les choses se compliquent. Je n'avais pas du tout pensé à cela, ce n'est que maintenant que je me rends compte du fait que la « vision éveillée » du

petit carnet noir aux feuilles à moitié calcinées par le temps (qui contiendrait le « dernier mot » du mystère pronominal de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre) ne pourrait livrer son secret que si je parvenais à lire ce qui s'y trouve consigné. Il faut donc comprendre que ce que contient ce carnet est la condition de mon salut et de ma délivrance, de mon *rétablissement*, c'est l'*ultime clef du passage* à l'autre état. Comment faire ? Tout paraît ainsi déporté sur l'obligation rituelle d'avoir auparavant pris connaissance de cette écriture préventivement interdite, hors d'atteinte.

Il s'agit d'une nouvelle haute grâce qui devrait m'être faite, rien ne dépend de ma propre volonté ni de mes éventuels mérites supérieurs, quels qu'ils fussent. La décision concernant la grande révélation finale doit *venir d'ailleurs*, de l'extérieur de moi-même et de l'extérieur de ce monde. Cela se fera-t-il ? Quand ? De quelle manière ? Dans quelles circonstances et où ? C'est ce que je ne cesse de me demander. Pourquoi m'aurait-on fait don de la première partie de cette révélation inouïe, si la deuxième partie ne devait suivre incessamment ? Faut-il attendre ? Non, je sens qu'attendre ne suffit pas, il faut trouver *autre chose*.

(704) C'est à Londres que tout semble se passer maintenant. Ce que Vladimir Poutine appelle le « complot émigré » a soudainement changé de stratégie. Boris Berezovski vient en effet de passer ouvertement à un stade offensif supérieur de son entreprise contre l'actuel régime national de Moscou. Au moment même où, suscitées et payées en sous-main par les officines chargées de la diversion sur place, les manifestations s'auto-intensifiaient brusquement contre le régime national révolutionnaire de Vladimir Poutine, mobilisant et faisant descendre dans la rue, à Moscou et partout en Russie, les « groupements d'intellectuels » séditieux et les soi-disant « forces démocratiques » réactivées, Boris Berezovski déclarait, pour l'essentiel, au *Guardian* de Londres :

« Pour changer l'actuel régime antidémocratique de Moscou, il faut user de la force. Car, ce changement, il est impossible désormais de l'obtenir par des moyens démocratiques. Aucun changement ne pourra être envisagé en Russie autrement que par la force ».

Il n'y a aucune possibilité que l'actuel régime de Moscou change par la voie des élections. Le seul moyen d'imposer un changement de ce régime est de provoquer une tension profonde, décisive, entre les élites démocratiques du pays et le gouvernement. C'est ce à quoi je m'emploie à présent.

J'ai donc personnellement mis à la disposition de cette entreprise l'ensemble de mes relations économiques et politiques, ma propre expérience du combat et mes conceptions idéologiques, ainsi qu'une série de propositions concrètes pouvant concourir à l'établissement d'un

changement total, d'un renversement total du régime antidémocratique de Vladimir Poutine.

Aussi je me suis fixé, pour le moment, en premier, la tâche d'organiser en profondeur toute la série des financements nécessaires à la mise en marche de l'ensemble de nos opérations prévues. »

Boris Berezovski et les forces qui se tiennent derrière ses activités conspirationnelles semblent s'engager ainsi de plus en plus dans la dangereuse dialectique d'une stratégie de l'escalade, une stratégie pouvant conduire à des situations qui deviendraient vite irrévocables. A force de jouer avec le feu, un incendie aux conséquences imprévisibles. Mais n'est-ce pas l'objectif ultime de Boris Berezovski et de ses commanditaires dans l'ombre, que nous avons depuis longtemps identifiés ?

Il n'en est pas moins certain que les manigances antirusse de Boris Berezovski sont appuyées, entretenues et dirigées en sous-main par une importante fraction - je dis bien fraction - des services spéciaux britanniques, agissant sous la coupe de Washington, où l'on s'est récemment avisé à dissimuler de moins en moins les interventions américaines, directes ou indirectes, dans la politique intérieure de Vladimir Poutine. Est-ce dans les termes d'une nouvelle dialectique de *sidération* ?

La réponse à cette question me paraît réellement dramatique. Car la confrontation finale des Etats-Unis et de la Russie, voulue et déjà programmée par une certaine minorité souterrainement au pouvoir et souterrainement déjà agissante à Washington, au centre même du pouvoir politique américain, me paraît représenter un danger mortel pour l'Europe et la dernière civilisation de l'être, notre civilisation.

(706) C'est dans la perspective d'une certaine dialectique de la provocation

- de la *sidération* - qu'il faut considérer la liquidation à Londres de l'agent du Kremlin, Alexander Litvinenko, infiltré au sein de l'appareil de Boris Berezovski
- assassinat que ce dernier a tenté de faire attribuer au Kremlin, de même que l'assassinat à Moscou du directeur russe de *Forbes*, Paul Klebnikov, dont le collègue Michael R. Caputo a établi, dans le *Washington Post*, la responsabilité dissimulée mais entière au groupe londonien de Boris Berezovski.

C'est aussi dans les termes d'une stratégie de la provocation que l'on doit situer l'actuelle série d'appels de Boris Berezovski - lancés à travers et avec la complicité singulièrement complaisante de la presse anglaise - pour une action subversive des soi-disant « élites démocratiques russes » en vue d'un renversement par la force du régime national de Vladimir Poutine. Des appels apparemment irresponsables, mais dont le but caché n'est autre que d'aboutir à un paroxysme conflictuel dans les relations politiques entre Londres et Moscou.

Je ne peux m'abstenir de voir, dans la persistance des choix répétitifs de la « stratégie de la provocation », la réapparition d'une certaine pathologie d'ordre atavique, dont on connaît l'origine et les misérables prodromes. La même figure abyssale émerge des profondeurs obscures. La mise en encerclement politico-stratégique et nucléaire de la Russie poutinienne et l'intensification accélérée des interventions directes et indirectes, des provocations et des opérations politiques subversives de haut niveau à l'intérieur même de l'espace national russe, prouvent l'existence d'une entreprise concertée en cours pour la déstabilisation et à terme le renversement du régime national de visée européenne grand-continentale, « eurasiatique », qui est actuellement celui de la Russie.

Cette tentative de déstabilisation n'est d'ailleurs qu'une opération politico-stratégique faisant elle-même partie d'un vaste plan d'ensemble pour empêcher la mise en œuvre effective de la Plus Grande Europe continentale, de dimensions finales eurasiatiques.

(707) Henri de Grossouvre, *L'impasse de la coopération Union européenne-Russie, et l'actualité de l'axe Paris-Berlin-Moscou*. Dans *La Lettre Sentinel*, n° 43-44, janvier-février 2007. Une analyse capitale, dévoilant une situation en passe de devenir critique, tout en livrant la perspective d'un rétablissement immédiatement envisageable. Ce texte doit devenir, à ce qu'il me semble, la base de toute grande politique extérieure française à venir, de toute politique européenne grand-continentale, « eurasiatique ».

(707) Jean-Luc Schaffhauser.

(708) Nicolas Sarkozy, dans *Défense*, février 2007 :

« Je suis favorable à l'installation auprès du président de la République d'un conseil de sécurité nationale, intégrant en tant que de besoin les préoccupations liées à la sécurité intérieure, aux questions internationales et de la défense militaire. Ce conseil devrait être un lieu d'échanges et de débats permettant au chef de l'Etat de rendre ses arbitrages en pleine connaissance de cause. Cette instance, soutenue par un secrétariat permanent, pourrait être également activée dans des configurations de gestion de crise nationale ou internationale. Elle serait au passage l'occasion d'une meilleure coordination nationale et d'une meilleure utilisation du renseignement. La deuxième conclusion que je tire est la nécessité de renforcer nos capacités de mobilisation de la société dans son ensemble pour prévenir, et le cas échéant surmonter, la réalisation de la menace terroriste et des autres aléas, technologiques ou naturels, susceptibles de désorganiser gravement la vie de la nation. Je ne verrais que des avantages à ce qu'un secrétariat

général ou une agence de la défense civile soit créés pour animer l'esprit de défense et coordonner la mobilisation des différentes composantes de la société. Le service civique obligatoire pourrait être un levier significatif du renforcement de nos capacités de réaction en renforçant par exemple les moyens d'intervention de la réserve opérationnelle ».

(709) Dans une lettre de Dominique de Roux à Madalena de Sacadura Botte en date du 18 février 1976, ces quelques lignes sur son garde du corps, le colonel Armand Ianarelli, héros de la guerre du Biafra : *« J'ai vu Armand détenu trois mois, battu, cravaché trois mois, chaque jour obligé de dormir nu sur le ciment sans autre nourriture qu'un peu de millet et de l'eau sale, au secret trente jours dans une cellule obscure, trouée d'une mince ouverture. Sur eux on vidangeait les tinettes. Et toutes les nuits les soldats de l'UNITA arrachaient à la prison une dizaine de MPLA pour les tuer à coups de crosse et les enterrer sous les maïs ».*

(Dominique de Roux, *Il faut partir. Correspondances inédites 1953-1977*, Fayard, Paris 2007).

Comment et pourquoi Armand Ianarelli a-t-il pu être maintenu au secret et supplicié pendant trois mois par les miliciens de l'UNITA, alors que celui dont il assurait la sécurité était, au même moment, le principal conseiller politique de Jonas Savimbi, le chef suprême de l'UNITA ? Ianarelli a aussi assuré les mêmes fonctions auprès de Jean-Pierre Rassam ; je l'ai moi-même longtemps fréquenté à Paris avant qu'il ne rentre en Afrique.

(710) Une agente stipendiée de l'actuelle conspiration atlantique antieuropéenne se permet de reprendre, dans la presse parisienne de ce matin, l'ensemble des thèses avancées par les officines en place, concernant la situation politique actuelle de la Russie : « Vladimir Poutine orchestre personnellement le régime dictatorial russe », intitule-t-elle son papier. Cette vieille chienne enragée ne cesse d'aboyer à mort, depuis des années, dans les chiottes spécialisées d'une certaine presse convaincue de haute trahison antieuropéenne, et cela sans que personne ne se soit encore avisé de la faire taire. Elle n'est pas la seule à le faire, car il y a toute une meute d'ordures à l'œuvre, s'affairant sur les mêmes positions. Jacques Chirac aurait pu les mettre au pas, il ne l'a pas fait, et personne d'autre n'a osé y *toucher*. Il y a là quelque chose d'étrange, qui me laisse rêveur. Il faudrait que l'on se décide à aller voir de plus près. Et même de fort près.

(710) Loin de la douteuse lumière du jour qui n'éclaire rien, se passent en Russie des événements dont on est incapable de reconnaître en Occident la formidable importance politico-historique et même, en dernière analyse,

« suprahistorique ». Devant les membres des deux chambres du Parlement et du gouvernement, Vladimir Poutine a prononcé, hier 26 mars, son dernier discours à la nation avant la nouvelle élection présidentielle de mars 2008. « Le prochain discours à la nation sera fait par un nouveau président », a-t-il déclaré. Il a dénoncé, une nouvelle fois, l'intensification intolérable du « flux d'argent venant de l'étranger, utilisé pour une ingérence directe dans nos affaires internes ». Faut-il y voir un dernier avertissement avant une réaction décisive de Moscou ? Avant le « grand nettoyage » que beaucoup considèrent comme imminent ?

Poutine a fait aussi savoir, en réponse aux actuelles tentatives atlantiques d'encerclement nucléaire et de subversion intérieure de la Russie nationale dont il est lui-même à la fois le créateur et le représentant légitime en termes de destin, qu'il allait demander « un moratoire sur l'application du traité de 1990 concernant la limitation des forces conventionnelles en Europe ».

(711) Quelles que puissent être les méandres et les détours les plus secrets et les plus dramatiques du parcours qui aura été celui de ma vie jusqu'à présent, il vient un moment où tout doit aboutir, le moment de ce qui doit donner un sens final à cette course éperdue dans les ténèbres et dans l'impuissance d'être authentiquement qui fera que ma vie puisse avoir un destin propre. Autrement dit, une destination préconçue, et ce destin fût-il dissimulé, indéchiffrable. Aussi mon existence - mon passage - n'aura-t-elle pas été seulement une cavalcade imbécile et vide, un songe à demi-éveillé. Qu'il y apparaisse donc quelque chose comme une révélation tournée directement vers l'autre monde, vers une éternité piégée, liée amoureusement au domaine tutélaire de Dieu, du « Dieu unique ».

Or je sens, et je ne peux pas me le cacher, qu'à présent l'instance décisive - décisionnelle - de cet aboutissement final se trouve sur le point d'être arrivée, que cet aboutissement est presque déjà là.

(Ainsi, quelque part, tout se tient. Car en ce moment même *je suis en* train de lire, avec une déchirante tristesse - une tristesse « déchirante comme on déchire des draps » - l'extraordinaire document de vie qui est celui de la correspondance intime de Dominique de Roux, *Il faut partir* (1953-1977). Pour qui est capable de le comprendre, le poids existentiel de ce livre, et de sa signification au-delà de lui-même, sont en effet terribles, insoutenables.

Dans une lumière spectrale, indéfinie, cette correspondance célèbre secrètement une liturgie obscure, une « liturgie de minuit » pour de tragiques « moissonneurs de minuit ». Mais n'ai-je pas été, ne suis-je pas moi-même un de ces « moissonneurs de minuit », cernant sans cesse les reliefs escarpés de leurs propres enfers probatoires ? Ténèbres de la vanité, ou vanité des ténèbres ?)

J'ose croire que, maintenant, je vais enfin comprendre ce que Dieu aura voulu faire de moi. Si tout doit revenir au néant, ou si le *rétablissement final* me sera accordé, suivant la parole prophétique de l'Isaïe, *Tu seras rétabli* (Isaïe, 44/28).

(712) Qui est Dieu ? Cette question peut-elle être vraiment posée ? Une personne d'être et d'apparence absolument humaines, sans commencement ni fin, mais d'une éternelle jeunesse, créateur et maître absolu de tous les univers visibles et invisibles, de l'Histoire de l'humanité et de la vie de chaque personne humaine. Qui se tient quelque part dans l'immensité spatiale des hauteurs avec son épouse Marie, et son fils Jésus-Christ assis à sa droite avec Marie-Madeleine ; avec, aussi, à ses côtés, le Saint-Esprit Paradet et sainte Sophie ; ainsi que, se tenant debout en face de Lui, l'« Ange de la Face », l'Archange Michel. Et tous ses saints L'entourant, comme une immense couronne de lumière vivante, et l'immensité foisonnante des âmes sauvées.

Chaque être humain vivant, qui dans son for intérieur s'adresse à Lui par la voie sacrée de la prière, est entendu par Dieu à l'instant même, et entièrement. Ainsi tout est dans l'attente de ce que l'on appelle l'Apocalypse, l'avènement sur terre de la « Jérusalem céleste ». Quand l'Apocalypse viendra-t-elle ? Dans ce monde et dans l'autre, c'est le secret des secrets, le *secret absolu*.

Quant à la date de ce jour, ou à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne que le Père (Marc XIII, 32).

(713) Aujourd'hui, j'ai retrouvé « Laure » dans la rue, pour la perdre aussitôt après. Je me trouvais dans l'autobus 63, rue du Vieux-Colombier, quand je l'ai brusquement vue qui marchait sur le trottoir de gauche à grands pas, regardant tout droit devant elle, une veste militaire en toile kaki sur les épaules et une mini-jupe blanche qui dévoilait haut ses longues jambes. A cause de la circulation intense, l'autobus avançait presque au pas ; je m'étais trouvé à sa hauteur tout le long de la rue, sans quelle me voie. Ensuite je l'ai perdue de vue, elle avait emprunté la rue du Cherche-Midi. Quand mon autobus s'est arrêté à Sèvres-Babylone, je suis descendu en trombe, me lançant à sa poursuite rue du Cherche-Midi. En vain. Elle avait dû rentrer quelque part. J'ai discrètement patrouillé dans le secteur concerné jusque tard dans la soirée, mais il m'a fallu me rendre à l'évidence : je l'avais perdue.

Je viens de passer une nuit blanche, dans un état d'abattement suicidaire. Comment est-ce possible ? Pourquoi l'ai-je enfin retrouvée, pour aussitôt après la perdre à nouveau ? Que dois-je comprendre ? Qui, dans l'ombre, dirige tout cela ? Une hallucination, peut-être ? En aucun cas. Je sais qui je suis, je sais ce que je vois, je sais ce que je veux. Une provocation plutôt, pour voir comment j'y réagirai. L'avènement de la Dernière est-il un jeu secret ?

LES GLACIERS LIMPIDES DE L'AUBE

Qui possède le pouvoir, possède la réalité.

Caleb Carr, *The Italian Secretary*

(714) Un jeu secret, en effet. Et aussi un jeu tragiquement risqué, impitoyable, destituant. Car il faut bien le reconnaître, l'avènement de la « Dernière » en appelle, toujours, au très étroit rocher du plus grand danger en avancée au-dessus du gouffre supraspatial des cieux ultimes et des anti- cieux. Et, en même temps, au suprême pas en avant, sur le vide. Qui porte, ou qui ne porte pas. Mais *le choix est fait ailleurs*.

(715) En parlant, ci-dessus, du Tout-Puissant, j'ai omis - je ne sais comment - d'interpeller ce qui me semble constituer le mystère central de Son identité créatrice, à savoir l'inconcevable amour qu'il a voué à la race humaine et qu'il continue de lui manifester. N'a-t-Il pas donné Son propre Fils en holocauste pour le salut final de l'humanité, pour le dépassement résurrectionnel de la condition humaine vers l'ouverture libératrice en direction de l'éternité qui lui a été assurée par l'Elévation de la Croix ? N'a-t- Il pas pris pour épouse Marie, dont l'immaculée conception et l'assomption finale ont fait d'une créature humaine un être incréé - un être divin - à l'égal de Lui-même ? Ainsi la destinée ultime de l'humanité n'est-elle pas celle de sa propre divinisation ? L'impénétrable mystère de la race humaine n'est-il pas celui de sa résorption finale en Dieu ? L'amour devenant ainsi charité, et la charité, ensuite, redevenant amour ?

L'Eglise devrait être pure comme une division d'élite, écrira Dominique de Roux.

(716) Après trois ans d'absence, le Dr Henri M. est de retour à Paris (il était à Seattle). Aujourd'hui, nous avons déjeuné ensemble, tard, chez Lipp. A la fin du déjeuner, il m'a fait part d'un phénomène qui m'a profondément troublé, qui m'a épouventé au dernier degré : aux Etats-Unis, les abeilles seraient en train de disparaître, leurs colonies de peuplement sont réduites à

70 %. Par essaims entiers, elles désertent leurs ruches et meurent. Au premier degré, ce sont sans doute les vastes étendues de cultures transgéniques qu'il faudrait incriminer ; il y a quelque chose de plus, situé en profondeur, *masqué*, objectivement indiscernable. On sait que, symboliquement, la *disparition des abeilles* - depuis l'Égypte antérieure jusqu'à nos jours - annoncerait la fin prochaine de ce monde, à la suite d'une catastrophe de nature cosmique, soudaine, totale, et sans rémission. Je ne sais pas si cet holocauste des abeilles va se propager en Europe, déjà au fond de moi je le crains. Émergeant du fond des siècles, des âges révolus, cette préfiguration apocalyptique mesurée par la disparition des abeilles est un signe de désastre qu'il ne s'agit pas d'ignorer, un voile d'endeuilement qui s'étend au-dessus de ce monde et de nous-mêmes.

(717) Je ne peux pas ne pas reconnaître ma passion morbide pour le très grand film en blanc et noir de Robert Aldrich, *Kiss me Deadly* (*En quatrième vitesse*), 1955, qui repassera à la télévision le 10 mai prochain. Ce film, je l'ai vu au moins à quatre reprises, la dernière fois avec V., dans l'ancien cinéma de la place Saint-Sulpice, disparu depuis. De retour de Strasbourg, elle se cachait chez une amie, rue de Rivoli. Je crois que c'est là, en cette circonstance envoûtée, que s'est constitué le « lien fatal » de notre expérience amoureuse commune, en transmigration à travers les demeures vides de la mort, les sphères interdites de l'éternel non-oubli qui nous tient si loin l'un de l'autre.

Un message vertigineusement dangereux se trouve présent dans ce film, dont la charge creuse furtive que j'ai reçue jadis me hante toujours, me coupe le souffle comme la première fois. (Deux autres films américains de la même époque et d'une orientation analogue m'ont également marqué violemment et me poursuivent toujours : *Laura*, d'Otto Preminger, et *The Manchurian Candidate* (*Un Crime dans la tête*) de John Frankenheimer. J'avais, à l'époque, écrit un essai d'approfondissement sur ces trois films, les *Cahiers du Cinéma* n'en ont pas voulu ; j'ai égaré ce texte par la suite. Je n'avais pas compris alors l'*emprise abyssale* de ces trois films.)

(718) Une *certitude absolue* : l'heure de la « décision finale » est déjà là. Le document politique de combat qui suit, intitulé *La troisième guerre mondiale est commencée*, sera incessamment publié, en brochure, par les éditions DVX. Environ mille exemplaires ont été communiqués à des « décideurs révolutionnaires » de la Grande Europe et d'Amérique Latine, de façon qu'un certain courant idéologico-stratégique se mette en marche et se développe. Voici le texte intégral de ce document, que je cite à dessein - le cours de l'actuelle histoire planétaire en dépend :

« Ce qui paraît à la fois très étrange et extrêmement inquiétant, c'est que personne n'ait osé, à ce jour, aborder ce qu'il fallait vraiment dire sur le problème gravissime de l'installation accélérée, en Europe de l'Est, du dispositif américain d'encercllement contre-stratégique nucléaire visant à intercepter les éventuelles vagues de salves nucléaires en provenance d'outre-Dniepr avant qu'elles ne puissent atteindre leurs objectifs situés à l'ouest (que le dispositif d'interception américain concerne un danger venant de l'Iran ou de la Corée du Nord, ainsi que le prétend Washington, est une diversion risible).

En réalité, ce projet américain, en voie d'installation, a une tout autre signification : à savoir, verrouiller la riposte contre-stratégique nucléaire russe en réponse à la première salve nucléaire offensive américaine visant l'espace eurasiatique de la Russie. Ce qui prouve la préméditation américaine, les desseins secrets de la doctrine offensive de Washington. Car il ne s'agit donc pas d'un dispositif défensif, mais de la contrepartie d'un projet américain d'encercllement stratégique nucléaire de taille planétaire, qui met brusquement en plein jour les objectifs et les intentions offensives de l'actuelle conspiration impérialiste mondiale des Etats-Unis.

Aussi le dispositif américain de verrouillage antimissiles situé en Europe .. de l'Est fournit-il - tout en s'efforçant d'en dissimuler l'évidence - l'assurance absolument certaine de l'actualité déjà programmée d'un important projet grand-stratégique américain, visant la mise en condition opérative immédiate d'un concept offensif nucléaire en direction du versant russe du continent eurasiatique. Il ne s'agit donc pas, comme on le prétend à Washington, de verrouiller une éventuelle entreprise stratégique nucléaire iranienne, nord- coréenne, etc., mais au contraire, d'empêcher la riposte contre-offensive de la Russie à une offensive atlantique grand-continentale, de bloquer la riposte russe à la « première salve » offensive américaine, sachant quelle est l'importance - absolument décisive - de la « première salve » dans tout engagement nucléaire.

De toutes les façons, il est parfaitement inutile d'essayer de désamorcer la situation actuellement en cours : toute tentative d'interprétation minimaliste de celle-ci participerait d'une action diversionnelle favorisant les actuels desseins invouables de Washington. En tout état de cause, il faut se risquer à regarder les choses en face, à accepter de comprendre la conjoncture des faits en question dans ses implications les plus dramatiques.

En effet, un engagement nucléaire américain en direction du versant russe du continent eurasiatique implique une catastrophe aux conséquences incalculables, le spasme final d'une civilisation à la dérive qui n'épargnerait en aucun cas les Etats-Unis non plus. Car le règlement de comptes final russo- américain équivaldrait à un suicide collectif d'une civilisation autocondamnée à périr au niveau planétaire.

Pour une mobilisation révolutionnaire libératrice

A moins qu'une mobilisation révolutionnaire d'un front de reprise ne se déclare en réponse à la menace représentée par le projet d'assujettissement politique subversif « au modèle et à la volonté démocratiques » de la conspiration mondiale américaine, mobilisation révolutionnaire libératrice répondant à l'assujettissement et à l'aliénation subversivement imposés partout où se manifeste la volonté de domination américaine, et au niveau où celle-ci se trouve posée, et agit.

Seulement, cette mobilisation planétaire antiaméricaine ne saurait en aucun cas se faire d'elle-même. Il faudra donc, dans tous les cas, la définir dans les termes d'une idéologie antisubversive unitaire concernant la totalité du concept impérialiste planétaire américain, ainsi que dans les termes d'une doctrine d'action contre-stratégique opérationnelle sur tous les fronts de l'entreprise « démocratique planétaire » américaine, en cours ou à venir.

Cette double doctrine anti-impérialiste, idéologico-politique et contre- stratégique opérationnelle, de terrain, comporterait, à ce qu'il me paraît, quatre champs d'application immédiate : la plus grande Europe continentale, « eurasiatique » ; la réintégration révolutionnaire grand-continentale de l'Amérique Latine ; le contre-poids de la Chine en évolution accélérée, en autodépassement. A quoi il faut bien ajouter la mobilisation finale, planétaire, de l'ensemble des forces révolutionnaires souterraines de libération se soulevant contre l'impérialisme « démocratique » des Etats-Unis.

(1) La plus grande Europe continentale, « eurasiatique »

De toute évidence, c'est la réintégration idéologique, politico-stratégique et militaire, économique et industrielle, culturelle et religieuse de la plus grande Europe, « eurasiatique », qui représente la pierre de touche de toute mobilisation - de soulèvement - contre-subversive d'ensemble, opposée à l'actuelle entreprise impérialiste planétaire des Etats-Unis. L'objectif ultime de l'émergence révolutionnaire de la plus grande Europe continentale, « eurasiatique », n'est autre - en fin de compte - que la résurgence impériale de l'Empire romain, que l'affirmation monolithique d'une civilisation unitaire et suractivée, se reconnaissant une prédestination suprahistorique soutenue par le pathos impérial d'un nationalisme ontologique grand-européen, « polaire ».

Certes, l'état actuel des choses va montrer indéniablement que cette ■ réintégration impériale, « eurasiatique », de la plus grande Europe apparaît, pour le moment, comme tout à fait inconcevable. Mais l'Histoire - la «grande histoire » - dans sa marche en avant n'a pas à tenir compte des circonstances matérielles, prétendues « objectives », quelles qu'elles fussent, dont elle semblerait devoir subir l'influence, qui en déterminerait le cours.

Parce que, dans les profondeurs abyssales où se décide occultement son cours, la « grande histoire » ne doit tenir compte, exclusivement, que de ses propres critères décisionnels, qui sont entièrement irrationnels, d'une nature suprahistorique et surnaturelle, « providentielle ». Donc, envers et contre tout dans l'histoire tout est permis, à condition qu'il y ait à la base la « décision résolue » heideggérienne, quelque chose comme ce qui est appelé à définir la mystérieuse émergence d'une Novissima Aetas.

Autrement dit, l'avènement attendu de la plus grande Europe continentale « eurasiatique », apparaît comme étant avant tout le fait d'une volonté de renouveau politico-historique irrationnelle, décisive, suractivée, totale le « triomphe delà volonté ». Il suffit qu'une conscience prédestinée se reconnaisse elle-même comme telle, qu'une voix transcendante résonne dans l'espace intérieur de la conscience continentale grand-européenne pour que ce qui doit être fait vienne à se faire, « comme dans un rêve ». Ainsi, pour nous autres « tout rentre à nouveau dans la zone de l'attention suprême ».

Au niveau immédiatement politique de la réintégration de la plus grande Europe, le très difficile problème qui se pose est à l'heure actuelle celui de la Russie, dans la mesure où des résistances antirusses persistent à s'y opposer pour des raisons apparemment assez diverses, mais dont la plus activement importante est celle du travail souterrain poursuivi inlassablement par des centrales aux origines inavouables, occultes, appartenant aux structures d'action subversivement avancées, mises en ligne depuis longtemps déjà par les appareils d'agitation atlantique implantés dans l'espace continental européen. Et dont le « mot de passe » est celui de « démocratie ». D'ailleurs, les mêmes officines agissent à l'intérieur même de la Russie.

Tout va, tout revient au concept fondamentalement subversif de « démocratie ». C'est la démocratie qui est en train d'anéantir la civilisation européenne de la fin, notre dernier espoir d'une nouvelle recouvrance historique occidentale. C'est donc contre la « démocratie » que doit porter notre combat pour la libération et la survie. Remplacer le chaos nocturne et les tourbillons dévastateurs de la « démocratie » par les hiérarchies ontologiques sacrées d'une civilisation redevable de son existence à l'affirmation intérieure de l'être en ses plus paroxystiques ardeurs vitales, telle est notre suprême tâche révolutionnaire actuelle, qui est aussi notre tâche finale, notre tâche en conclusion du cycle.

Cependant, les misérables tergiversations des abjects tenanciers actuels de l'Union européenne ayant quand même fini par exaspérer Vladimir Poutine, celui-ci qui, il y a deux ans, se trouvait à la pointe du combat pour l'intégration grand-européenne de l'Europe et de la Russie, vient à présent défaire marche arrière en déclarant récemment dans la presse officielle dépendant directement du Kremlin : « Moscou ne compte pas adhérer dans un futur prévisible à l'Union européenne, ni ne cherchera aucune autre forme d'association avec

celle-ci. » Il nous reste à essayer de ramener Vladimir Poutine à une situation de fait, l'obligeant à revenir sur sa décision concernant le refus de l'intégration grand-européenne de la Russie. Pour que la Russie prenne sans plus tarder la place qui est la sienne au sein de l'Union européenne - à l'intérieur de la plus grande Europe continentale, « eurasiatique » - une place prédestinée, décisive, une place irradiante.

(2) La réintégration grand-continentale de l'Amérique Latine

C'est dans la pensée politique et dans ses activités gouvernementales plus confidentielles que les positions essentielles du général Juan Domingo Peron se laissent surprendre, pour constituer, en dernière analyse, la véritable doctrine révolutionnaire de la réintégration finale de l'ensemble de l'Amérique Latine en un vaste espace continental unitaire. Et cette doctrine est précisément celle qui exprime, mobilise et porte en avant l'actuelle mouvance grand- continentale latino-américaine sous la direction de la nouvelle génération de responsables charismatiques récemment apparus en première ligne, et dont le plus important est le président du Venezuela, Hugo Chavez.

Pendant toutes les années où le général Juan Domingo Peron a été au pouvoir en Argentine, une indomptable volonté secrète a sous-tendu l'ensemble de ses propres engagements politiques nationaux et continentaux de combat, celle d'œuvrer à la réintégration politico-historique totale et accélérée de l'ensemble du continent latino-américain. Lors de sa tentative d'intégration, dans les années soixante, de l'Argentine et du Chili, le général Peron avait formellement déclaré que, si, à la fin du deuxième millénaire, la réintégration de l'ensemble du continent latino-américain n'était pas réalisée, « tout était perdu, et il n'y aura plus rien à faire ». A quelques dizaines d'années près, son jugement prophétique reste entièrement valable. Je suis moi-même persuadé que là-dessus il n'y a pas le moindre doute.

C'est ainsi que, dans un de mes récents écrits activistes, intitulé *Le tournant latino-américain*, éditions DVX 2007, j'avais succinctement défini les conditions d'une reprise immédiate des combats révolutionnaires pour la réintégration politico-historique finale du continent latino-américain. Le moment est en effet venu pour que le problème de la réintégration du continent latino-américain se trouve à nouveau posé, et cette fois-ci, il faut l'espérer, d'une manière définitive. Je cite :

« L'ébranlement initial du grand mouvement révolutionnaire intercontinental actuellement en cours de développement accéléré en Amérique Latine a été provoqué par le récent engagement socialiste et national de Hugo Chavez au Venezuela, engagement approfondi, irréversible et total s'étant transmis, ainsi, et tout de suite, par réverbération,

à la Bolivie, où il a triomphé avec l'avènement au pouvoir d'Evo Morales et de son nouveau régime professant les mêmes orientations que celui de Hugo Chavez.

En même temps, l'axe révolutionnaire Venezuela-Bolivie a immédiatement trouvé des échos favorables - et sans doute bien plus encore que cela - en Argentine et au Brésil. Le régime péroniste de Nestor Kirchner en Argentine, et celui, socialiste national, de Lula da Silva au Brésil, ne pouvaient en effet pas ne pas s'avouer en étroite relation avec ce qui est en train de se passer révolutionnairement au Venezuela et en Bolivie, et qui concerne déjà les prochaines destinées politiques de l'Amérique Latine dans son ensemble. Le moment conjoncturel apparaît donc comme très exceptionnellement propice à une montée révolutionnaire d'ensemble, engageant, à terme, la totalité de l'espace géopolitique continental latino-américain ».

Prise, entre, d'une part, la plus grande Europe, « eurasiatique », entièrement intégrée à l'ordre d'un nouveau concept géopolitique impérial et révolutionnaire total et, d'autre part, une Amérique Latine ayant retrouvé son unité continentale finale, agissante et allant irrésistiblement de l'avant, l'actuelle conspiration « démocratique » planétaire des Etats-Unis perdra toute liberté d'imposer sa loi subversive là où ils tentent de le faire à présent. Et cela d'autant plus que, au même moment, Washington doit faire face, aussi, à la Chine.

(3) La Chine en tant que surpuissance planétaire

Le troisième dispositif de la résistance à l'épreuve de force planétaire américaine, la Chine, se lève, en effet, à l'heure présente, pour faire barrage, de son côté, devant les prétentions de Washington à la « domination démocratique » mondiale, apparaissant ainsi comme la nouvelle superpuissance se posant - à l'échéance des dix prochaines années - comme un défi direct aux Etats-Unis. La Chine est en marche à la rencontre de son nouveau grand destin.

S'efforçant de surintensifier sans cesse, d'une manière exorbitante, le poids ajouté de sa présence en expansion désormais planétaire, la Chine contribue d'une manière de plus en plus décisive au changement du rapport de force des puissances actuellement en compétition sur le plan planétaire pour la première place.

Or il n'est sans doute pas du tout exclu que, devant la levée de boucliers d'un front commun planétaire contre les Etats-Unis - la plus grande Europe continentale eurasiatique, le continent latino-américain, réintégré dans son unité originelle, et la Chine - les groupements conspirationnels détenant actuellement, d'une manière plus ou moins clandestine, le pouvoir politique

à Washington, vont devoir changer - modifier - leurs grands desseins de « domination démocratique », en suspendant la menace du chantage nucléaire qu'il exercent à présent au niveau planétaire.

Lamontée en puissance économique et politique delà Chine est irréversible, vient de déclarer Henry Kissinger. Et il continue, en parlant toujours de la Chine : « Quand le centre de gravité du monde bouge d'une région vers une autre, et qu'un autre pays devient soudain très puissant, l'histoire enseigne qu'un conflit est inévitable. »

Une centrale stratégique d'action révolutionnaire planétaire

L'extrême nécessité apparaît donc, à l'heure présente, d'un mouvement politico-révolutionnaire de niveau désormais planétaire, intégrant opérationnellement, dans un même front commun, l'ensemble des courants politiques « antidémocratiques » et « antiaméricains » à présent en action là où ils se manifestent, « à découvert » ou « souterrainement ».

Aussi faut-il envisager la mise en place dès maintenant d'une « direction stratégique centrale » de coordination et de rassemblement opérationnel de l'ensemble des initiatives particulières appartenant au mouvement général, supranational, engagé à faire barrage devant la marche apparemment inexorable de la conspiration « démocratique » planétaire des Etats-Unis.

Fronts, partis politiques et mouvements, rassemblements, organisations idéologiques ou culturelles, groupements de recherches géopolitiques, cercles philosophiques ou d'approfondissement spirituel, syndicats universitaires, etc., devront constituer ce à quoi doit s'adresser le travail politico-stratégique de coordination générale de la « direction stratégique centrale » qui devra constituer l'instance décisive de commandement de l'ensemble du front planétaire « antidémocratique » se dressant contre l'actuelle mouvance subversive des Etats-Unis.

Cette « direction stratégique centrale » va donc devoir constituer en quelque sorte l'instance opérative gouvernementale de l'ensemble des disponibilités des nôtres, engagés au service de la cause libératrice, « antidémocratique », agissant contre le chantage nucléaire permanent exercé par Washington.

Encore une fois, je suis persuadé que, pour le moment, la tâche fondamentale qui nous incombe devrait être celle d'organiser d'urgence cette « direction stratégique centrale » intégrant l'ensemble supranational de la résistance active des nôtres aux forces de la conspiration atlantique en place. Tâche dont les inconcevables difficultés ne devraient pas nous empêcher d'agir sans attendre : il suffirait du « petit nombre » d'éléments révolutionnaires lucides et décidés - totalement lucides, et totalement décidés - pour mettre en branle le tourbillon originel du grand mouvement contre-stratégique planétaire

s'annonçant déjà à l'horizon de l'histoire actuelle de ce monde, qui est de toutes les façons devenu un monde crépusculaire, le monde d'une histoire finissante. Il suffirait d'un « petit nombre » pour tout renverser. Or ce qui doit être fait, nous le ferons, assurément. Et en temps dû.

Porter le combat à l'intérieur même des Etats-Unis

Enfin, il reste aussi, pour contrer encore plus les engagements paranoïaques des Etats-Unis à l'égard de leurs fantasmagories « démocratiques », l'action souterraine subversivement concertée visant à exacerber leurs propres tensions intérieures jusqu'au point de ralentir, si ce n'est de bloquer entièrement leurs entreprises politico-stratégiques vers l'espace extérieur des ambitions planétaires qui les possèdent, et qui les mènent. Attaquer l'ennemi depuis l'intérieur même de son propre camp.

Entretenir donc, dans les termes d'une série soutenue d'interventions secrètes en provenance de l'intérieur, exacerbée à outrance, puissamment concertée, la pression de plus en plus insoutenable de certains courants de l'opposition nationale antigouvernementale, « traditionnelle », parvenant ainsi à faire que s'interrompît, et ensuite que changeât totalement la ligne des positions inadmissibles qui sont actuellement celles des Etats-Unis. Il ne faut pourtant pas se dissimuler qu'il s'agit là d'une opération, de longue haleine, aux exigences des plus considérables. Mais aux Etats-Unis, pays de John et Robert Kennedy, rien n'est impossible.

Une dernière question : peut-on savoir qui sont ceux des nôtres qui devront constituer le « petit nombre » des responsables en charge de la « direction stratégique centrale » censée contrôler le grand combat intercontinental final, déjà en cours ? Non, on ne peut pas savoir, à l'heure actuelle, qui ils sont. Absolument pas. Et surtout pas savoir qui est, à présent, le « chef suprême » de la « direction stratégique centrale », « inconnu de tous ». Seulement quand « l'heure viendra ».

L'Esprit est né, et il se développe. (Georges Soulès, La fin du nihilisme, Paris 1942.

Le destin absolument nouveau d'un monde absolument autre

Bien sûr, la plupart des présentes considérations peuvent paraître - et elles le sont, il ne faut pas en douter - fort dangereuses. Mais les témoignages réels sur une certaine histoire occultée apparaissent toujours, on lésait, comme des plus choquants, quand « tombent les masques » et refait surface la troublante « ultime vérité » de l'Histoire.

Car nous ne sommes pas des enfants de chœur, et on sait parfaitement à quoi il faut s'en tenir quant aux « dessous interdits » de la « grande histoire ». Aussi la vraie raison d'être du présent document ne doit-elle pas être considérée comme étant celle d'un essai de nature et aux buts métahistoriques éloignés de la réalité mais, au contraire, comme une tentative de dresser une série d'analyses opératives stratégiquement utilisables en vue d'une entreprise politico-stratégique d'ensemble, de dimensions planétaires et dont j'entends que l'on assume l'entière responsabilité de terrain.

A l'heure précise où de toute évidence tout semblerait irrémédiablement perdu, c'est le tour de ceux qui se tiennent obstinément sur les marges ultimes de l'Histoire d'intervenir dans le combat, même et surtout si les jeux semblent être faits. Notre temps est donc celui de la fin d'après la fin de l'Histoire, les temps des décisions abyssales et des actions dont les buts ne comptent plus, mais seule une certaine volonté révolutionnaire d'agir encore nous emportant au-delà de nous-mêmes et au-delà de tout. Quand les choses se défont face à l'espace vertigineusement vide d'un nouveau ontologique imprévisible, de l'Unvordenklich heideggérien.

Car c'est seulement dans la mesure où tout est devenu impossible qu'un possible autre - l'impossible d'au-delà de l'impossible, l'« anti-possible » - se met, soudain, à notre portée, et fait que nous puissions agir en conséquence, et tout construire en détruisant tout sur ordre supérieur. La tentative « démocratique » planétaire des Etats-Unis nous servant alors de seuil d'épreuve et d'horizon stratégique immédiat pour l'accomplissement de notre destin, le destin absolument nouveau d'un monde autre.

Le présent document s'adresse donc seulement à certains rescapés du feu, à certains rescapés de la récente Histoire européenne, à qui il livre les nouveaux « mots de passe » d'un rassemblement clandestin en vue d'une entreprise révolutionnaire clandestine se situant au-delà de l'Histoire, destinée à ouvrir devant nous les chemins inconcevables d'une Histoire autre et d'un autre destin : que ce qui est ne soit plus, et que ce qui a été revienne encore une fois à être, suivant le mystère ardent du « renversement occulte des pôles ». « Nous allons défilé sur vos cadavres, encore une fois nous briserons l'Histoire ».

En même temps, il ne faut en aucun cas oublier que, mystérieusement, c'est en France et à partir de la France que la partie finale va devoir se jouer, parce que c'est ainsi qu'il en a été décidé « depuis les ultimes hauteurs des cieux ». Ce sera donc dans les soubassements inconscients d'une certaine France profonde, dissimulée, que réside la décision salvatrice, et peu importe alors l'état d'abominable dégénérescence spirituelle et politico-historique actuelle de la France, parce que des puissances d'un autre ordre vont avoir à y mener la « bataille finale ». Il est donc, urgent que les nôtres - quel que soit leur

nombre - se rassemblent déjà, et se tiennent prêts à se saisir de la grande vague montante.

Puisse le présent document éclairer en avant les chemins de ceux qui se sentent appelés à monter l'assaut des actuelles conjurations secrètes du non- être, et l'emporter suivant ce qu'il en a été prévu. »

(152) Un courant providentiel se déclare en provenance de Rome : Benoît XVI, l'encyclique *Caritas in veritate*. Dans *Le Figaro* du 8 juillet 2009, l'éditorial d'Etienne de Montety : « On se souvient de la question de Pascal : "Qu'est-ce que l'homme dans la nature ?". Celle de Benoît XVI est comparable : "Qu'est-ce que l'homme dans la crise mondiale ?" "Un néant à l'égard de l'infini", proposait l'auteur des *Pensées*. "Un tout à l'égard du néant", pourrait répondre en écho le Pape ».

(153) En fin d'un dîner de travail chez moi, nous avons pris la décision - à six participants - de mettre en action, dans les plus brefs délais, une *Confédération Européenne de la Libre Pensée*, un syndicat de combat politico-stratégique d'ensemble.

On a déjà établi une première liste d'une trentaine de publications françaises et européennes qui ne peuvent pas ne pas répondre d'une manière confirmative à ce projet, dont je pense que l'on devrait confier le secrétariat général à Arnaud Guyot-Jeannin.

(718) L'opération idéologico-stratégique *Madrid* concerne la diffusion ciblée, dans les milieux opérativement adéquats, du dossier politique de combat intitulé *La troisième guerre mondiale est commencée*. Ce document constitue la seule réponse politique envisageable de l'actuel concept de la plus grande Europe face à l'offensive planétaire finale des Etats-Unis, offensive à la fois visible et invisible, « souterraine », que des « puissances occultes » mènent à des fins encore inavouables. L'identité politique actuelle des Etats- Unis n'est plus qu'une apparence, les Etats-Unis n'existent plus : ils ont été secrètement remplacés, en eux-mêmes, par autre chose, par une volonté inidentifiable qui n'appartient pas à ce monde. Mais que nous sommes quand même quelques-uns qui sont parvenus à l'identifier, et qui agissons en pleine connaissance de cause.

Ainsi, quand Nicholas Burns, secrétaire d'Etat adjoint américain aux affaires politiques, essaie de définir, dans une récente interview, les actuelles positions politiques de Washington, il a recours à une dialectique de désinformation stratégique offensive et mensongère. La situation politique planétaire présente est, en réalité, excessivement critique.

(719) Si, outre la France, la diffusion actuelle de ce document est ponctuellement assurée en Italie, en Espagne, en Argentine, en Russie et en Allemagne, nous n'avons pas encore pu trouver le meilleur canal pour sa pénétration opérative en Inde. Aussi nous faudra-t-il faire confiance, à C. C. G. qui est en poste à New Delhi. Mais, finalement, il sera peut-être nécessaire que je m'y déplace moi-même. De toutes les façons, l'Inde est entièrement tournée vers l'Europe ; c'est bien l'Inde et non la Chine qui est destinée à déterminer décisivement l'avenir du « Grand Continent ».

Savitri Devi Mukerji : « *C'est en France que le Suprême Sauveur de la Fin apparaîtra, le Kalki attendu, dans les millénaires, par la cosmologie indienne sacrée. Mais ses pouvoirs et son illumination lui viendront de l'Inde, par une Indienne d'origine européenne, quand les temps seront achevés. Elle sortira alors, elle-même, de la plus grande nuit de l'oubli, d'une amnésie tragique, d'une maladie de mort qui aura duré de longues années. Je sais aussi qu'elle viendra du Pays des Hauteurs.* »

(720) Pour la prochaine rentrée littéraire, j'ai « de prévu » la parution de deux romans inédits, *Dans la forêt de Fontainebleau* et *Un retour en Colchide*, ainsi qu'un essai, *Cinq chemins secrets dans la nuit*. -

(722) La récente découverte - ou la soit-disant découverte, sait-on jamais - du « tombeau d'Hérode » à Jérusalem fournirait-elle une légitimation suprahistorique à l'actuel Etat d'Israël ? Le « massacre des Innocents » a-t-il le pouvoir de mobiliser à nouveau les « puissances des ténèbres » qu'avait suscitées son ancienne mise en exécution ? La tête coupée de saint Jean- Baptiste, le « Précurseur », va-t-elle se mettre à parler encore une fois ? Quelque part, dans le plus grand secret, un Sauveur s'apprêterait-il à venir vers nous ? Le Grand Sauveur de la Fin, qui descendra des plus hauts lieux ? Le *ritorno dei tempi* est-il imminent ?

La découverte d'un puissant symbole réactivé n'est-elle pas génératrice, toujours, d'une certaine remontée des signes que ce symbole impliquait en lui, une remontée processionnelle des anciens pouvoirs signifiants de celui-ci ? Si c'est une série de symboles qui s'annonce ainsi, à quelle découverte faut-il s'attendre, après le « tombeau d'Hérode » ?

(723) Dans l'espace vert ensauvagé qui s'est constitué le long de la tranchée de l'ancien train de ceinture d'Auteuil, j'ai découvert, à la hauteur du pont Raffet, une source d'eau bouillonnante (qui pourrait aussi bien être le produit de l'éclatement d'une conduite). Comme cela dure depuis plusieurs jours, et que le débit a l'air de s'intensifier, il doit s'agir d'une nouvelle ou d'une très ancienne source d'eau naturelle, qui refait surface.

Comment pourrais-je ne pas y *surprendre un signe* ? Cette nouvelle source d'eau, je l'ai nommée, moi, *la Réveillée*, et je lui ai constitué un lit de sortie empierrée ; je m'y abreuve rituellement deux fois par jour.

(724) Depuis un certain temps, je fais, presque chaque nuit, avec de légères variantes, le même rêve inquiétant avec « Laure ». Nous demeurons provisoirement dans une « auberge de grand luxe », quelque part du côté de Deauville (me semble-t-il). Chaque matin nous descendons prendre notre petit déjeuner, assez tard, sur la terrasse qui, derrière l'auberge, donne sur un grand jardin un peu négligé. « Laure » remonte à l'étage chercher un pull-over. « Il fait un peu frais ce matin, tu ne trouves pas ? », me dit-elle. Comme elle ne revient pas, je décide de monter voir ce qu'elle fait.

Alors que je m'engage dans l'escalier, la jeune serveuse m'agrippe par un pan de ma veste en s'écriant : « Non, Monsieur, non, ne montez pas ! » Dans mon dos, je m'en rends compte, les gens attablés sur la terrasse ricanent discrètement, se faisant des signes entre eux. Déjà, ils savent, eux, ce que moi je ne sais pas.

En effet, arrivant au premier étage, je suis brusquement face à un haut mur de béton grisâtre, vaguement badigeonné de blanc, qui m'interdit le passage. Rien à faire, je finis par redescendre. L'auberge a fait place un endroit tout à fait inconnu, une vieille maison à l'abandon, les fenêtres cassées, la porte d'entrée bloquée par des gravats. Plus loin, une ligne de chemin de fer visiblement désaffectée, et des champs vides s'étendant à l'infini. Plus personne.

“Que se passe-t-il, est-ce que je rêve ? Oui, je ne peux que rêver. Il faut qu'à tout prix je m'attache à ce rêve, sinon je suis perdu.” Je comprends que je ne rêve pas, qu'il y a *autre chose qui se passe là*. Quelque chose que je n'ose pas, que je refuse de me figurer. « Laure » s'est à nouveau perdue. Le monde entier vient de chavirer dans un espace d'aliénation parallèle, sous la régence innommable du néant, de l'extinction totale, de l'impuissance et de l'oubli sans retour. Je n'étais plus de ce monde.

A l'instant même, je me réveillai, le cœur battant la chamade, le souffle court.

Le rêve en lui-même. Et, aussi, sa *répétition*. On veut à coup sûr me faire savoir quelque chose, bien au-delà des circonstances angoissantes du rêve auquel je viens d'échapper. Mais que veut-on me faire savoir ? Le rêve lui-même - *ce même rêve* à chaque fois - doit contenir un sens chiffré, que je n'arrive pas à saisir, qu'il m'est interdit de comprendre. Une terrible nausée s'empare de moi chaque fois, qui s'évanouit avec le jour qui se lève (pas toujours, car il m'en est parfois resté comme une noirceur secrète, persistante, qui me trouble et me fait beaucoup de mal, qui m'empoisonne souterrainement toute la journée).

(725) Aujourd'hui j'ai monté un dispositif de dissimulation de la Réveillée, à l'aide de deux bosquets que j'ai rapprochés et de beaucoup de branches feuillues ajoutées en couverture ; la source a plus ou moins inondé le fond de la tranchée sur une quinzaine de mètres et les agents de la municipalité risquent de s'en apercevoir et d'intervenir pour la boucher. De toutes façon, elle ne fera pas longue vie, la Réveillée, je le sais.

(726) Le film de Barbet Schroeder (que n'ai pas encore vu), *L'avocat de la terreur*, une enquête sur Jacques Vergès, sera présent au 60^e Festival de Cannes et dans les salles en juin prochain. Tel que je connais Barbet Schroeder, il était en quelque sorte fatal qu'il finisse par se trouver en lice avec le personnage mystérieux et fascinant de M^e Vergès. Ils sont faits l'un pour l'autre et leur rencontre a dû crépiter comme la rencontre du fer et de la pierre à fusil qui incendie la savane.

Dans une interview donnée au *Monde* (12 mai 2007), Barbet Schroeder déclare qu'il a voulu « *dresser un portrait du terrorisme aveugle de ces cinquante dernières années* ». Et il précise : « *On sait que les attentats de Londres ou de Madrid constituent notre futur pour les dix prochaines années. Il était donc intéressant défaire l'historique de ce qui nous a menés à cette situation.* »

Comment s'était-elle donc produite, sa rencontre avec M^e Jacques Vergès, lui demanda-t-on aussi : « *En lui disant que je voulais essayer de le comprendre, que j'avais un fonds commun avec lui et que je voulais en savoir plus.* » Quant à la question capitale, s'il avait pu résoudre l'énigme de la « disparition » de M^e Vergès de 1970 à 1978, Barbet Schroeder a répondu : « *Là, on est en plein roman d'espionnage. Il y a une enquête et un mystère. Les gens croient qu'il se trouvait au Cambodge, mais le film montre autre chose. C'est la partie suspense de ce documentaire. J'ai trouvé que c'était bien de commencer par le discours négationniste de Vergès sur le génocide cambodgien. J'ai construit ce film comme une fiction, un film d'espionnage et de détective, dans lequel on découvre des choses* ».

Mais Barbet Schroeder va encore plus loin : « *J'avais une idée, dira-t-il, de ce que signifiait vivre sous la menace terroriste. De ce point de vue, je trouvais qu'on vivait déconnectés de la réalité. Le 11 septembre, lorsque j'ai vu le premier avion, je me suis dit que là au moins les Américains allaient retourner dans le réel. La suite pourrait être cauchemardesque. Il suffit d'un nouvel attentat d'envergure aux Etats-Unis ou en Europe pour qu'on rentre dans les lois d'exception. L'idée d'être à un doigt d'une catastrophe, et que cela dépende d'un terroriste, vous oblige à réfléchir.* »

Pour ma part, je n'arrive pas à comprendre les peurs de Barbet Schroeder au sujet des « lois d'exception ». Ne s'agit-il pas en l'occurrence d'une nécessité

stratégique opérationnelle incontournable, devant laquelle rechigner est s'avouer implicitement du côté de ce que Barbet Schroeder lui-même appelle « la menace terroriste » ?

Mais la question n'est pas là ; ce qui, me semble-t-il, est vraiment important, c'est le niveau d'expression cinématographique auquel peut prétendre objectivement son film. Or quelque chose me dit qu'il n'est pas impossible que *L'avocat de la terreur* s'arroge le droit de représenter le premier acte de ce qui constituerait déjà le concept agissant de la *nouvelle tragédie*. Car, en effet, un nouveau concept fondationnel s'affirme déjà à l'horizon de l'actuelle mouvance décisive de la culture occidentale, le concept de la *nouvelle tragédie*.

Aussi faut-il que l'on ne tarde plus à nous entendre sur les termes. Barbet Schroeder est l'auteur, à ce jour, d'un certain nombre de longs métrages qui tous ont eu un succès d'intérêt et d'estime parfaitement justifié. Or je tiens à relever là une particularité aussi décisive que suractivante de toute tentative d'appréciation authentique de ses films : pour en *saisir l'essentiel*, il faut que l'on ne tienne pas compte seulement du film en question, mais de l'ensemble de l'œuvre, à l'intérieur de laquelle ce film doit être situé à sa place, dialectiquement intégré, suivant une commune ligne de profondeur dont il apparaît ainsi comme très impératif que l'on soit en état d'intercepter le souffle secret et la secrète avancée. Une *ligne de profondeur* de nature ontologique qui souterrainement décide de tout. Il est donc certain que *L'avocat de la terreur* risque d'être, d'une certaine manière, la preuve en action d'une sincérité abrupte, désespérée, révélatrice d'une réalité autre, d'une réalité déjà renversante et renversée, qui en fait peut-être le meilleur film de Barbet Schroeder, qui parvient à le mettre le plus à nu. En tout cas proche, déjà, et même tout proche, de la dialectique agissante de ce que l'on vient d'appeler la *nouvelle tragédie*.

L'avant-garde souterrainement comptable de l'actuelle révolution culturelle occidentale se montre comme étant, comment pourrait-on en douter encore, redevable entièrement du concept de la *nouvelle tragédie*. Il faut que quelqu'un s'avise de le dire, *L'avocat de la terreur* est un film d'outre monde, de même que M^r Jacques Vergès est lui-même un personnage d'outre-monde. Car l'espace propre de la *nouvelle tragédie* est, précisément, l'outre-monde. La *nouvelle tragédie* est celle que désormais l'on ne puisse s'affirmer qu'après la fin du monde, parce que la *nouvelle tragédie* est elle-même la fin de ce monde.

(En guise de mot de passe, *A Nightingale Sang in Berkeley Square.*)

(727) Le quotidien romain *Rinascita* vient de publier la version italienne de mon document de combat *La troisième guerre mondiale est commencée* en en changeant le titre, qui devient *I piani di guerra di Washington* (sous-

titré *Una minaccia nucleare contro la Russia, ma il vero obiettivo, come sempre, è Europa*).

(728) Sous la signature de Patrick Grainville, *Le Figaro Littéraire* consacre son éditorial au roman d'Eric Rohmer, *La maison d'Elisabeth*, qui vient d'être réédité par Gallimard. « *Les jeunes filles, écrit Patrick Grainville, sont dans leurs robes claires, au bord des rivières où l'on se baigne, par beau temps ou sous la menace de l'orage. Les corps ruissellent sous les arbres et la peau se moule à l'étoffe. La chair des filles révèle les jeux malicieux de leurs âmes.* » Et aussi : « *Toutefois, derrière cette nature splendide, saisie dans la mobilité et l'éternité de ses cycles, perce une tristesse dont la nuance secrète est la tonalité de ce roman neuf. Un art où, déjà, le naturel, loin de tout naturalisme, conquiert son autonomie surnaturelle.* »

(728) *Mulholland Drive*, film de David Lynch, 2001. Comment, oui, comment une œuvre de cette classe suprême a-t-elle pu voir le jour au sein d'une civilisation aliénée sans retour par le matérialisme le plus borné, le plus inconditionnel, comme l'est actuellement la soi-disant civilisation des Etats-Unis ?

Œuvre de David Lynch qui soulève dangereusement - très dangereusement, dangereusement à l'extrême - le plancher de la réalité pour surprendre, planquées en dessous, les relations intégralement dissimulées de notre conscience personnelle et de groupe, leurs cauchemardesques rouages médiumniquement en marche. Ce qui se trouve donc immédiatement en arrière, immédiatement caché au-dessous de la réalité de ce monde y étant révélé jusque dans les secrètes étreintes interhumaines de notre sous-conscience nocturne et des jeux sauvagement déchaînés de toutes les convoitises criminelles, de la démence suractivée régnant sans partage au-dessous du niveau acceptable, faussement diurne, de notre conscience sociale de chaque jour. Il s'agit de le comprendre, là-dessous, tout est satanique, soumis aux lois spasmodiques de l'irrationnalité bestiale du clair-obscur asphyxiant du non-être essayant d'imiter - de faire semblant d'imiter - ce qui se passe ontologiquement dans les régions de l'être qui lui sont interdites.

Mulholland Drive n'a d'ailleurs absolument rien à voir avec les autres films de David Lynch, tous subalternes, imbéciles et « sociaux ». C'est comme si quelqu'un d'autre avait signé pour lui ce film. Le monstre velu qui apparaît, soudainement, dans la cour arrière d'un restaurant et tue d'un arrêt du cœur, par le saisissement provoqué par sa seule présence, celui qui *voulait à tout prix voir*, représente le symbole-clef du film, et plus encore le *film lui-même*. En effet, si on se laisse prendre par la spirale intérieure de ce film, on risque de ne plus pouvoir revenir en arrière, de ne plus pouvoir refermer la trappe.

Car ce film de David Lynch est en réalité le récit - la mise en scène - de sa propre désintégration en marche et partant d'une certaine désintégration totale de ce monde, ramenant à la superbe séquence finale du basculement général dans la démence collective totale coïncidant d'une manière sous- entendue avec une prise en possession définitive par les Enfers.

En dernière analyse, *Mulholland Drive* signifie et annonce l'engagement peut-être irréversible de l'actuelle soi-disant civilisation américaine vers une conclusion infernale, vers la pétition de plus en plus paroxystique de sa prise en main par les pouvoirs occultes des soubassements nocturnes de ce monde. Par leur glissement fatal sous la Régence des Ténébres.

(729) Ian Rankin, *La Colonne des chagrins*, éditions du Masque, Paris 2005. (Titre anglais *The Facts*, traduit par Daniel Lemoine). Ce n'est pas que les meurtres de jeunes femmes devraient se faire nécessairement signaler par le dépôt de petits cercueils en bois contenant une poupée de chiffons, au contraire, c'est ce dépôt rituel en certains endroits d'un petit cercueil contenant une poupée qui est exigé par les meurtres de jeunes femmes. Cette dialectique renversant les modalités de la réalité de ce monde propose, elle, le dépassement magique du signifié par le signifiant. D'où l'atmosphère étrangement onirique de ce long roman qui refuse de dire ce qu'il pourrait avoir à dire en propre, exhibant ainsi une réalité faussée à dessein à la place de la vérité qui se dérobe indéfiniment afin que son terrifiant secret de sorcellerie criminelle puisse être maintenu hors d'atteinte. Et cela jusqu'à la fin, et au-delà de la fin de ce roman, entièrement piégé. Un roman ensorcelé-ensorcelant et ensorcelant-ensorcelé. De la littérature en tant qu'expérience spéciale de certains noirs abîmes, présents à l'appel.

(730) Lors de la grande messe pour la fête de l'Ascension, le patriarche des Russies, Alexis II, et le métropolite Laure, primat de l'Eglise russe à l'étranger, doivent signer ensemble à Moscou, dans la cathédrale du Christ Saint-Sauveur, l'acte canonique fondamental rétablissant l'unité intérieure de l'Eglise orthodoxe de Russie qui se retrouvera ainsi réinstallée dans son intégrité antérieure, après quatre-vingts années de séparation effective. La rupture intérieure de l'Eglise orthodoxe russe, provoquée par la révolution bolchévique, prendra donc fin, en présence de membres de la famille impériale des Romanov. Le président Vladimir Poutine sera lui-même présent à cette « grand-messe de la réunification ».

Détruite par Staline, la cathédrale du Christ Saint-Sauveur a été symboliquement rebâtie à l'identique par Boris Eltsine. C'est là que le tsar martyr Nicolas II et sa famille ont été canonisés en 2005, en présence du président russe. Au sujet de la réunification des deux Eglises orthodoxes de la Russie, celui-ci

vient de déclarer : « C'est vraiment un de ces événements absolument décisifs, qui marquent profondément, tant pour la vie de notre Eglise et pour celle de notre société tout entière, la marche en avant de l'histoire. »

Deux jours après cette cérémonie, le patriarche Alexis II et le métropolite Laure consacreront, près de Moscou, une nouvelle église dédiée aux martyrs et aux confesseurs de la période bolchevique - le processus de l'exorcisme des temps des ténèbres sanglantes ne s'arrêtera pas de sitôt. Aujourd'hui, l'Eglise orthodoxe, redevenue le pilier central de la plus grande histoire impériale et eschatologique de la Russie en continuité, se situe à l'avant-garde active du mouvement des profondeurs qui se lève à nouveau pour faire de la Russie l'eucharistie vivante du renouveau révolutionnaire suprahistorique de la plus grande Europe continentale, du Grand Continent eurasiatique auquel les Romanov n'avaient cessé de rêver.

De son côté, artisan inspiré de la réunification de l'orthodoxie russe, Vladimir Poutine est aussi, nous sommes quelques-uns à le savoir déjà, le promoteur indéfectible, providentiel, de la réintégration finale de l'orthodoxie et du catholicisme. Sa vision personnelle de l'élévation impériale à venir du Grand Continent constitue aujourd'hui la dernière chance d'un renouveau suprahistorique inattendu de la civilisation occidentale actuelle condamnée, d'une manière apparemment irrévocable, par son propre mouvement suicidaire en cours.

(731) C'est l'ancien mystère paradoxal du « retour des temps » qui régit la récente réédition, par Gallimard, du roman d'Eric Rohmer, *La maison d'Elisabeth*, écrit en 1944 et publié en 1946. Mais T. S. Eliot n'écrivait-il pas, dans *Burnt Norton*, « *Si le temps existe par-delà le temps, le temps ne se rachète pas ?* » Tout se passe en effet comme si le cinéma ultérieur d'Eric Rohmer - dix-sept longs métrages - n'avait eu pour but caché que celui de placer sous son vrai jour - sous son jour définitif - ce roman aux réverbérations visionnaires implicites, contenant d'une manière singulièrement germinative ce qui allait être le devenir intime des soixante dernières années de l'actuelle littérature française, leur miroir arrière.

La maison d'Elisabeth pourrait donc être, en quelque sorte, l'acte unique, la pierre milliaire secrète autour de laquelle tournent rituellement en cercles fermés sur eux-mêmes les états constitutionnels de l'actuelle littérature française. Encore faudrait-il que l'on puisse s'en rendre compte, ce qui n'est pas facile. Or *c'est ainsi*. L'avant-garde de la modernité actuelle - de la plus extrême modernité - déclarait pleinement son fait, il y a soixante ans, à travers *La maison d'Elisabeth*. Rimbaud ne disait-il pas *qu'il faut être absolument moderne ?* Ce faisant, et comme en échange, l'actuelle réédition de *La maison d'Elisabeth* ne cesse de projeter, aussi, une lumière extraordinairement révélatrice sur

l'ensemble du cinéma d'Eric Rohmer, dont elle finit de découvrir, de mettre à nu le véritable projet fondamental d'ensemble qui est celui d'une saisie de la réalité sacrifiant l'existence aux prétentions de l'unique surprésence de l'être. Voir à ce sujet *Ma nuit chez Maud* (1969), et *Conte d'hiver* (1991) qui assurent le dépassement final vers l'être.

Eric Rohmer : « *Avec la belle ingénuité de la jeunesse, je m'étais mis en tête de pratiquer une sorte d'ascèse aussi rigoureuse que celle des peintres cubistes, que je découvrais sur de pâles reproductions en noir et blanc, rigueur qui était, à cette époque, celle des dodécaphonistes de l'école de Vienne, dont j'ignorais jusqu'à l'existence.* » Et aussi : « *Claire apparaît.* »

Ainsi, dans *Ma nuit chez Maud*, c'est Françoise Fabian qui incarne l'existence et Marie-Christine Barrault l'être, alors que dans *Conte d'hiver*, le coiffeur représente l'existence et le cuisinier l'être. L'instant du choix entre l'existence et l'être est montré - dans *Conte d'hiver* - quand, dans la cathédrale de Nevers, près de la tête de la chaise de sainte Bernadette, résonne haut dans les airs l'envolée de notes cristallines de la sonnerie mystique composée par Eric Rohmer. Et l'on pourrait même avancer là que le secret de l'ensemble des dix-sept films d'Eric Rohmer tient entièrement aux quelques instants où résonne cette sonnerie. D'autre part, on doit reconnaître, comme le fait Patrick Granville dans une chronique du *Figaro Littéraire*, que le concept d'ensemble focalisant en dernière analyse le sens ultime du cinéma d'Eric Rohmer dans son ensemble, apparaît comme étant celui du *surnaturel*.

J'ajouterai aussi, pour conclure, que dans le cadre de l'actuelle unique, grande culture européenne, le statut particulier d'Eric Rohmer devrait être, d'évidence, comparable à celui de Goethe.

(732) Ce vendredi 25 mai 2007. En me réveillant ce matin, ce rêve, sans doute le plus important que j'ai fait de toute ma vie. Au cœur de l'hiver, par temps ensoleillé, sous la neige, vers les onze heures du matin. Je marchais sur le trottoir de droite, le long d'une haute maison jaune, de la neige jusqu'aux genoux. Arrivant au coin de la rue, je vis tout contre le mur de la maison, dans un trou faisant berceau, une petite fille nue, d'environ huit mois, qui dormait là. Je savais qui elle était, je savais pourquoi elle se trouvait là, dans cet état, je savais aussi quelle était la Vierge Marie. Une immense vague de tristesse et de joie, d'insoutenable tendresse m'envahit alors et, outrepassant tous les interdits, je me penchai sur son humble berceau de neige pour la prendre doucement dans mes bras.

« Là, ma petite chérie, lui dis-je, maintenant nous allons rentrer à la maison... Fini, ton atroce abandon. » D'une petite voix à peine audible, elle répondit :

- Que vont-ils faire, les autres ? Ils s'y opposeront, on nous en empêchera...

- Quoi, les autres ? Ils s'y soumettront *tous, ils s'y soumettront*. Il n'y a pas le moindre doute.

Et comme, avec elle toute chaude, à demi-réveillée, dans mes bras, je me dirigeais vers le boulevard ensoleillé, j'entendis brusquement des ébranlements sismiques au cœur de la terre et j'entrevis, dans les ultimes hauteurs des cieux, tous les soleils en flammes qui tournaient vertigineusement sur eux-mêmes. Le changement du monde.

« Dors, dors, dors petite chérie, dors au centre des mondes, mon adorée... » En me réveillant, ce n'est pas tout de suite que je compris en tremblant ce que ce rêve - mais était-ce bien un rêve ? - signifiait. Je suis sans doute arrivé là précisément où il fallait. Ce qui devait être fait vient d'être fait.

(433) 1^{er} au 4 juin à Enghien, où je n'étais plus retourné - j'ai peine à le croire - depuis bientôt huit ans. V. R. (qui appartient à l'administration du Kremlin), en mission spéciale à Bruxelles, voulait me rencontrer. Il a choisi au dernier moment Enghien, où il m'a convié à un rendez-vous de deux jours. Sa version, concernant l'inexplicable refus de Vladimir Poutine de se représenter l'année prochaine à un troisième mandat présidentiel, m'a intéressé au plus haut point.

Selon lui, Poutine entendrait quitter la présidence de la Russie pour une période de trois ou quatre ans, pendant laquelle il prendrait la direction d'une grande entité économique-industrielle, afin de pouvoir ensuite se faire élire par un référendum fondamental - ou, en l'occurrence, plutôt *fondationnel* - et avec l'appui inconditionnel de l'Eglise orthodoxe russe unifiée, comme le nouveau tsar d'une « Nouvelle Russie ».

V. R. m'a également fait part de sa conviction personnelle que l'attitude a priori hostile de Nicolas Sarkozy à l'égard de la Russie ne constituerait qu'une option tactique diversionnelle dans l'expectative d'une future entente grand-européenne, entente dont la France se veut toujours le promoteur (avec le soutien, pour le moment assez mitigé de l'Allemagne, sujette à des tentations atlantiques). Je n'en suis pas certain.

(Il était accompagné d'une fonctionnaire de haut rang d'une quarantaine d'années, d'une beauté, d'une élégance, d'une discrétion renversantes. Privilège de sa situation, il faut croire.)

(434) J'ai trouvé en m'y promenant qu'à Enghien s'est inexplicablement imposée une atmosphère d'abdication générale devant quelque chose d'inférieur, de très sale, d'un assez lugubre assombrissement social de la vie, *intolérable*. Huit ans, c'est beaucoup, mais qu'a-t-il pu se passer pendant ce temps-là ? Des infiltrations sociales interlopes, adultérantes, de nouveaux

ports sociaux dépravés ? Mais n'est-ce pas ce qui est en train d'arriver partout en France, et partout en Europe ?

(435) D'après une source officielle britannique - D. H. Colvin, à ce moment- là diplomate en poste à Paris - l'« affaire d'Entebbe » aurait été l'« œuvre du FPLP, avec l'aide du Shin Bet », cette « opération spéciale » ayant eu pour objectif de « torpiller les positions pro-OLP de la France, et d'empêcher le rapprochement croissant entre l'OLP et les Américains ». S'il n'y avait que cette fois-là... Tout est à l'avenant. L'accès à l'« autre face » de l'Histoire donne la nausée, provoque un vertige, change tout. Quand on a été admis à y jeter un coup d'œil, à plonger dans les mécanismes du soupçon, rien n'est plus comme avant. On a été « mordu par la tarentule ».

(456) La seule réponse qui vaille aux pièges abjects de la vie en surface, c'est la violence. Seule la violence peut casser les envoûtements scabreux de ce qui est tout en ne l'étant pas et de ce qui, tout en ne l'étant pas, s'exhibe comme l'étant. Une minorité le comprend et sait s'y conformer. La violence elle seule *fait le pont*, risque de sauver l'honneur de l'impossibilité ontologique de l'existence face à l'être, et de l'être face à l'existence. *L'empire des deux f appartient aux violents*, est-il dit dans les Evangiles. V

(457) Il y a quelques jours, à Rome, la Congrégation de la cause des saints a donné son feu vert à la poursuite du procès en béatification de Pie XII. Dès lors, il appartient à Benoît XVI de signer le décret établissant « les vertus héroïques de ce serviteur de Dieu ». Si la haute dévotion du nouveau pape à la personne sacrée du *pasteur angélique* est connue, cela fait cinquante ans que, de mon côté, j'attendais cet événement, signe indéniable d'une ouverture des cieux. Cependant, l'*Anti-Defamation League* n'a pas manqué de demander la suspension de la procédure de béatification de Pie XII.

(458) J'avais appris hier qu'elle allait se rendre ce soir, pour la dernière séance, à *La Pagode*, voir un film de Jean-Luc Godard. Or, aujourd'hui dans l'après-midi, Antonio, avec lequel elle comptait se rendre à cette séance, s'est vu « discrètement empêcher » de l'y rejoindre. J'avais bien arrangé mon coup. Un peu après le commencement du film, je suis venu m'asseoir deux rangées derrière elle. J'étais très sûr de moi. Intérieurement, au tréfonds de moi, me concentrant au maximum, je lui ordonnais : « Lève-toi, lève-toi tout de suite et viens t'asseoir derrière, à mes côtés. Viens, viens, viens. » Amenée à céder, elle se leva et, hésitant dans le noir, vint se placer à ma droite. Je ne sais pas si elle s'était tout de suite rendue compte du fait que c'était moi qui me trouvais assis là. Mais, de toutes les façons, le plus difficile restait encore à faire.

Après un certain temps, je lui ai doucement mis la main sur le genou. Comme elle se débattait un peu, je chuchotais: « Tiens-toi tranquille, sinon je t'étrangle, et ouvre aussi un peu les jambes. » Elle le fit, non sans mauvaise volonté. Je me mis à lui caresser les cuisses, d'une manière de plus en plus accentuée, faisant ainsi dangereusement monter la tension, comme si elle-même était en train de commencer à vraiment céder. A la fin du film, elle se leva brusquement et, profitant de l'empressement des gens vers la sortie, parvint à m'échapper. Une fois dans la rue, elle tourna soudain à gauche, sans regarder en arrière, et s'engagea, presque en courant, dans la rue Monsieur. Mais je la rattrapai aussitôt. « Lâchez-moi, lâchez-moi », s'écria-t-elle, mais déjà je l'avais fortement accrochée par la manche de son manteau. « Attendez donc un instant, je lui dis. Juste un instant. » Elle me répondit : « Non, non et non. D'ailleurs, que me voulez-vous ? » Tout près de son visage, je lui répondis : « ...Ce que je veux, c'est que vous laissiez tomber ce crétin d'Antonio, et que vous reveniez vers moi. Tout de suite. Sans hésiter. Et maintenant, vous rentrez avec moi. Ne vous y opposez pas, je suis à la dernière extrémité. Comprenez-le. » Quelques instants plus tard, elle posa sa tête contre ma poitrine, et se mit à pleurer avec de violents sanglots.

(459) C'est en regardant, cette nuit, la voûte étoilée scintillant au-dessus de ma tête que j'ai tout compris au sujet de *La maison d'Elisabeth* d'Eric Rohmer.

Ce roman représente, de toute évidence, une figure astrale, galactique, des personnages - des astres - tournant autour d'un soleil central, Elisabeth, à l'intérieur d'un ciel - *la maison d'Elisabeth*, précisément - qui contient l'ensemble. La figure mythologique sacrée de cette cosmogonie tournant autour d'Elisabeth représente substantiellement le « divin », le « sacré vivant », la Sainte Famille archétypale, « éternelle », le mystère même de l'être dans toute son extraordinaire simplicité présocratique, originelle, dont la nudité première se dévoile au cours des baignades liturgiquement ininterrompues qui en constituent la trame intime.

L'univers propre de *La maison d'Elisabeth* est très authentiquement, celui de l'antiquité préontologique transcendante retrouvée, l'univers antérieur, religieux et cosmique du premier monde gréco-romain, celui de la *Magna Dea* réincarnée en Elisabeth. Le classicisme d'Eric Rohmer apparaît donc comme étant celui des retrouvailles non pas symbolique mais directement vécues avec l'ordre ancien, avec la plénitude antérieure de l'être en son premier état de gloire virgine. On n'ignore pas que, depuis quelque temps, des littératures européennes avancées - en fait, la « contre-littérature » - vont de plus en plus loin. Et même, parfois, jusqu'au bout.

En cette tardive fin de cycle, certaines littératures européennes sont fonction d'une *seconde religion* chargée de recueillir en son sein la somme des héritages révolus, profondément amnésiques, des grandes mythologies occidentales antérieures à l'avènement historique du christianisme. Tout revoir.

(460) Rita Fionaldi et Francesco Sorti, *Imprimatur*, éditions J. C. Lattès, Paris 2002, traduit de l'italien par Nathalie Bauer.

(461) Partiellement mais fortement, Raymond Abellio n'a jamais cessé d'être attiré par le trotskisme. Non par ses doctrines politiques révolutionnaires, mais par son ontologie organisationnelle basée sur le secret (le « concept du secret »). Il y a lieu, en effet, que nous autres, de notre côté, nous appropriassions les stratégies opératives de l'action spécifiquement trotskiste, qui représente un élément tout à fait décisif de la pénétration et du renversement de l'intérieur du front politique opposé. Les enseignements qui nous seront fournis par l'étude appropriée de l'« action trotskiste » risquent de nous ouvrir des failles sur les chemins du combat politique souterrain. Ainsi nous devrions surprendre et détourner la *démarche trotskiste* pour notre propre compte, la mobiliser pour notre propre cause.

Une « instance doctrinale spéciale » d'appropriation de l'ontologie organisationnelle du trotskisme devrait être mise en place sans tarder, dont il nous appartient de définir et d'utiliser les conclusions souterraines. Pour la direction effective de cette « instance doctrinale spéciale », je pense que c'est A. M. qui représente, pour le moment, le choix le plus adéquat. Mais il faudra qu'il s'établisse à Paris (ou mieux à Bruxelles). En parler à W.

(462) « *Me recomando*, me disait-il dans son étrange charabia, *Eduardo de las Pajas Maestras*, de *Barcelona*, libre *periodista y novelista social de vanguardia*, gozando de las efectivas familiaridades de la joven *Lodi*, chica sencillia y muy sentimental, por el presente actuando de puta en las essaiieras bajas del Rialto ; de su hermanita « *las Rodillas* », chupadera coja en los cines del mediodia, y de su primo, muy distinguido maricon de puta. Testigos, todos que estâmes del proximo hundimiento de este mundo tal que su pobrecita madre se murio jodiento por detras. »

(463) Dans son chef-d'œuvre, *Un rameau de la nuit*, Henri Bosco traite le cas paradoxal de quelqu'un qui se voit obliger de donner asile en lui à un autre que lui-même, décédé depuis de longues années ; qui est et qui n'est pas lui-même, deux êtres se perpétuant en un seul corps. De son côté, l'ancienne maîtresse du défunt surprend, et reconnaît amoureusement la présence de celui-ci dans le vivant qui, à présent, lui donne asile.

« Mais avant d'y entrer, je rôdai quelque temps le long de ses murs. Les franchir c'était pénétrer dans un autre monde. Ce monde me décomposait ; j'y dédoublais je ne sais quoi de présent qui d'ordinaire flottait sur mon âme et en semblait être une émanation. Mais de cette double présence indéfinissable l'indécise nature me présagait l'accession à d'autres mystères que ceux dont j'avais quelque lointaine connaissance.

(...) Et ainsi, j'évitais de me séparer de ce double, parce que sa seule présence m'avait ouvert les voies d'une redoutable initiation. La nuit en était le sanctuaire...

(...) A ce signe, je comprenais qu'une autre présence créait cette crainte. En moi secrètement, deux âmes se trouvaient, et déjà je ne savais plus dans laquelle j'étais moi-même.

(...) Il me fallait plus de puissance. L'aurais-je pour ensevelir en moi, sans la détruire, comme une nature secrète, cette Ombre qui cherchait pour elle seule une vie impossible ? Je l'ignorais, ne sachant quelles forces sommeillaient en moi. J'attendais la nuit. Peut-être, si je me taisais, rendrait-elle indistinct de l'amour du vivant l'amour du mort. Il fallait que Clotilde aimât une seule âme et que je fusse dans cette âme, en attendant d'être cette âme même tout entière par une progressive et inéluctable dépossession ».

« Est-ce vraiment en vous qu'il peut revivre ? me disait-elle, et, pour moi ne faudrait-il pas que votre visage, vos yeux, votre voix, vos paroles, fussent les siens ? Mais rien ne vous les rappelle, et cependant il est en vous. Je n'y retrouve plus l'homme qu'il fut, que j'aime, qui m'a peut-être aimée. Mais je suis obligée, entendez-vous, obligée, malgré moi, d'ajouter foi à sa présence. Une irrésistible volonté me l'impose. Et c'est peut-être hélas ! à cette présence indéfinissable de l'Ombre, en vous, où je cherche à revivre, que je dois le malheur de ne pas vous aimer... »

C'est un fait, cette structure paradoxale d'une situation hors limites éclaire aussi l'impossibilité de la mort de L., la suite qu'il faut secrètement envisager de donner à l'inconcevable qu'il m'avait été donné de vivre. J'oserai même dire une suite à ce qui est peut-être déjà chose faite, au-delà de la ligne de la mort. Mais je n'ai plus le courage d'y penser, et bien moins encore d'en parler.

(64) Les ténèbres abjectissimes de mon dernier état d'être, de mon actuelle impossibilité de franchir le pas, seraient-elles, pourtant, le signe même d'une approche salvatrice au-delà de toute délivrance, au-delà de tout salut ? Cette immonde loque humaine qui se fait appeler Eduardo de las Pajas Maestras serait-il en état de pouvoir m'aider à traverser, en rampant, la *zona inquinata* de la toute dernière épreuve fatale ? Une certaine magie noire garderait-elle, occultement retournée contre elle-

même - *tout détruire* est la loi du genre, y inclus et peut-être surtout soi-même - cultiverait-elle au tréfonds d'elle-même, au tréfonds de ses assemblages ultimes, suprêmement inavouables, une part disponible à un commerce clandestin avec une certaine magie blanche ? Mes exécrables petits trafics, avec le soi-disant Eduardo de las Pajas Maestras, ne sont-ils pas, après tout, l'effrayant tribut qu'il m'appartient de payer en allant là où je dois aller par là où je dois passer ? Eduardo de las Pajas Maestras... Pour arriver à passer la mer de la putréfaction victorieuse, ne faut-il pas avoir une charogne pour nautonier ?

(647) La dramatique répétition du même non-engagement, du même engagement raté trois fois de suite : celle du théâtre argentin, presque chaque soir, à ce moment-là, chez Bernard, rue Clément à Saint-Germain-des-Prés ; en bas de la rue William Favre, à Genève ; et, pour la troisième et dernière fois, au 60 du boulevard Suchet, au bois de Boulogne. Chaque fois la même apparition, chaque fois le même embrasement acharné, la même *anamnesis* et, à chaque fois, le même échec. Chaque fois, le même mystère suspendu, soudain, dans son envol. Pourquoi *tout cela* ? Habillée chaque fois de bleu marine, qui était-elle ? Je ne suis toujours pas en état de répondre à ces questions, tout en sachant que derrière ces empêchements se tenait quelque chose qui eût pu donner un tout autre sens à ma vie, sauver ce qui ne cessait de se perdre irrémédiablement.

Le splendide hôtel fut bâti sur le chaos de glaces et de nuit du pôle, écrivait Rimbaud. Ces trois-là n'étaient-elles pas en réalité *la même* ? Au point où je suis arrivé maintenant, il ne m'est plus possible d'en douter, ne fût-ce qu'un instant. La même, mais sans doute pas la *mienn*e. Ou *la mienn*e peut-être bien, mais autrement, à jamais défendues, éloignées, interdites par un distancement ontologique donné d'avance pour infranchissable. La *mienn*e d'un autre moi-même à jamais hors d'atteinte. Qui suis-je donc, qui devrais-je être si l'on me considère par rapport à ces trois-là qui n'en font qu'une ? Qui suis-je si je ne suis pas moi-même ? Quel est cet autre moi-même situé dans un « dispositif galactique » ? Qui est-elle, celle-là, et qui suis-je par rapport à elle, la seule, nuptialement par rapport à elles trois qui n'en font qu'une ? Pourquoi n'ai-je jamais pu l'interpeller dans une de ses trois manifestations, *vraiment l'interpeller* ?

Et elles, qu'avaient-elles compris de nos fausses approches ? Avaient-elles senti comme ce monde tremblait sur ses bases lors de nos approches, eussent-elles été à peine ébauchées, jamais portées à leur terme d'embrasement charnel, cosmogonique, irréversible, fatal ? Et comment faut-il interpréter le mystère de l'ingérence à répétition de ces trois apparitions dans le cours

philosophique nocturne, interdit, de ma propre vie ? Autant de questions dangereuses, mutilées de toute réponse.

(465) Quelle étrange rencontre j'ai fait cet après-midi ! J'étais en train de prendre un verre avec Tony Baillargeat à la Rotonde de la Muette quand j'ai vu entrer deux personnages, dont un qui *regardait obstinément vers le bas*. Celui-ci je l'ai aussitôt reconnu. C'était « lui », le maître des sombres abîmes du « mystère de l'iniquité » ; lui aussi m'a reconnu. Sans plus.

DANS LA NUIT DE LA SAINT-JEAN D'ÉTÉ

(466) Mircea Eliade m'avait confié un jour, lors d'un déjeuner à La Méditerranée, que, suivant une tradition secrète de l'ancienne Moldavie dont il avait eu connaissance, la nuit de la Saint-Jean - le 24 juin - les cieux, sur les collines, s'entrouvraient aux âmes pures, laissant voir à l'œil nu les mystères des hauteurs ultimes, le Paradis et ses cohortes fulgurantes de saints et d'anges, Marie dans toute sa splendeur nuptiale et le soleil radieux de la sainte Trinité.

« La Moldavie, ajoutait-il, est un territoire secret transcendantal, où tout est encore possible. Aussi je pense qu'il doit y avoir du vrai dans cette légende concernant l'ouverture des cieux la nuit de la Saint-Jean d'été. » Et les yeux à demi-fermés, il guettait ma réaction.

En cette occasion, je dois reconnaître que l'âpre et le très cuisant, le permanent regret de la présence évanouie de Mircea Eliade n'ont pas fini de me tourmenter la vie. En me dédicaçant son roman, *La forêt interdite*, n'avait-il pas écrit, d'une manière sans doute prémonitoire : *Pour Jean Parvulesco, in aeternum ?*

Dimanche, ce 24 juin 2007. J'ai passé clandestinement la journée dans un ancien pavillon de chasse près de Pont-Marly, inhabité depuis des années. Il y avait au rez-de-chaussée, du côté de la rue, un grand salon vide, illuminé de l'intérieur par un imposant miroir mural, assez troublé. Sans doute parce qu'il passe pour être hanté, on ne l'a pas trop vandalisé. Quelques toiles restent encore accrochées aux murs, et quelques meubles épars. Le grand salon donne sur une belle salle à manger, avec de hautes fenêtres à gauche et à droite. A l'autre bout, un long corridor vitré face à la forêt. Il y règne un terrifiant silence, pareil à une sorte d'absence d'air. L'attente me parut longue. En effet, *cela* - le miracle de la nuit de la Saint-Jean d'été - ne se produisit que vers les quatre heures du matin. Car cette nuit-là il y eut miracle, je n'entends pas le cacher. Cependant, je ne crois pas pouvoir en parler. J'ai mes raisons.

Je parlerai, néanmoins, d'un rêve fort troublant que j'ai fait pendant la brève période où je me suis assoupi, vers les 23 heures. Je savais, dans mon rêve, que je me trouvais au Tibet, sur des hauteurs extraordinaires, au bord d'un précipice hallucinant que traversait un pont incertain d'une trentaine

de mètres, fait de vieilles cordes et de lattes, dont certaines manquaient ; appareil chancelant voué à l'épouvantable désastre de la chute dans le grand vide. Je savais qu'il me fallait franchir ce pont pour rejoindre le bord, en face, qui apparaissait comme fait de rochers rouges et noirs, absolument nus, aux arêtes tranchantes ; plus loin, on apercevait les ruines basses d'une sorte de sanctuaire composé de grands blocs de pierre, recouvert par de légers nuages blancs. Il me semblait qu'il y avait aussi des pans de glace, scintillants.

Une terreur panique, dévastatrice, s'était emparée de moi à l'idée que, pour traverser le précipice qui s'ouvrait là devant moi, j'allais devoir m'engager sur le pont aux lattes décrochées, aux cordes corrompues par le temps, qui se balançait lentement dans les airs. Je me sentais prêt à me jeter directement dans le vide plutôt que de me résoudre à l'épreuve du passage de ce pont de cauchemar. J'étais tombé par terre, j'avais perdu connaissance. C'est alors qu'avec un craquement sec, le pont se cassa en son milieu, ses moitiés séparées restant suspendues des deux côtés du précipice, et j'ai longtemps contemplé le spectacle de ce pont rompu en son milieu au-dessus du vide vertigineux au bord duquel je me tenais à genoux, tout tremblant, anéanti. Les deux guenilles noires du pont rompu paraissaient des linges de deuil. Le jour s'obscurcissait lentement, je pressentais qu'il allait bientôt y avoir de l'orage. En me réveillant, il m'a longtemps été impossible de me débarrasser de la terreur mortelle que j'avais vécue devant cette invitation à franchir le pont suspendu - le vide vertigineux signifiant la « faille intérieure de la montagne dogmatique ». En même temps, la persistance de mon atroce épouvante m'interdisait toute tentative de résoudre - *d'élucider* - le message du rêve que je venais de faire. Il me fallait attendre que « cela passe ».

(467) *“Comment se fait-il que chaque fois qu'il vient à Barcelone, la montagne du Tibidabo prend feu et brûle haut”*, se demandait Santi Cuervo, à mon sujet, dans les années soixante ? Et à Trinità dei Monti, le jour même de mon arrivée à Rome, le 11 juin 1968 ? Et à la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre, le jour de mon serment, de mon irrévocable *engagement final*, quand est venue se ranger à mon côté la « jeune travailleuse inspirée » ? Pressée, inattentive à l'extérieur, perdue en elle-même, mais ayant pleinement participé, sans s'en rendre compte - ayant *tenu la place* - dans le profond et mystérieux sacrifice nuptial en cours.

(468) Il y a un temps pour tout. Maintenant, vient la fin. Tout converge, inéluctablement, vers la conclusion. Vers la conclusion définitive de ma propre vie, et même, en quelque sorte, vers une certaine conclusion apocalyptique de l'actuelle Histoire du monde. Maintenant, je sais ce que Dieu voulait de

moi, dès le début de mon secret itinéraire, mais non quel sera son dernier mot. Là, seul face à Dieu, une appréhension tranchante me coupe le souffle, comme un étouffement intérieur, métaphysique. Seul, au milieu d'un champ à l'herbe rase.

(469) Dimanche, 1^{er} juillet 2007. Tôt le matin, le « commandant André » est passé me voir. Il me dit qu'aujourd'hui, à 16 heures, le Prince passera me chercher en voiture - une Mercedes bleue - devant chez Lipp, à Saint-Germain-des-Prés. Et qu'ensuite, « je verrais ». Il viendra ou il ne viendra pas, je ne peux rien y faire. Ce n'est pas à moi de le décider. Mais mon honneur, envers et contre tout, reste mon inébranlable foi vivante dans la fidélité de Dieu. Jamais, jamais Dieu ne trahira.

(470) La planque provisoire du Prince, exceptionnellement bien arrangée, se trouve quelque part près de la place des Ternes, au dernier étage d'un grand immeuble en pierre. Des gardes du corps argentins en assurent la sécurité rapprochée. C'est dans ce même immeuble, au dernier étage, que, en compagnie de Marthe W., qui venait de quitter son mari, j'ai passé les abjects événements de mai 1968. Pendant tout un mois, avec Marthe W., entièrement nue dans le grand appartement vide et sans rideaux, où nous dormions sur un drap étendu à même le parquet.

(471) A l'ordre du jour de la réunion, la brève annonce, pour commencer, de ma nouvelle promotion, pour le moment confidentielle. Ensuite, le réalignement organisationnel et politico-stratégique de l'ensemble de nos groupements en relation avec l'arrivée de Sarkozy à la présidence de la République. Car il faudra que, discrètement, nous nous appuyions, à présent, sur l'Elysée. Et, pour finir, le débat sur les nouvelles délégations à pourvoir quant à un certain nombre de « missions spéciales ». En plus, après une pause d'environ une heure, le « portrait abyssal » de Nicolas Sarkozy par le professeur Jean-Louis de M.

(472) En quittant, un peu après minuit, l'appartement de la place des Ternes, je ne sais comment l'idée me vint de rentrer chez moi, boulevard Suchet, en faisant le chemin à pied. La nuit était claire et il faisait chaud ; l'excitation quelque peu dégradante que je ressentais à la suite de la réunion secrète à laquelle je venais de participer se traduisait, pour le moment, par une impérieuse envie de marcher. J'étais en feu. Il y avait de quoi car à la fin de la réunion, le « commandant André » était venu me chercher pour me conduire auprès du Prince, qui m'attendait, debout, dans une petite pièce à l'écart. Sans plus attendre, il me fit part d'une décision qu'il venait

de prendre, une décision me concernant personnellement et qui me frappa comme la foudre. Une décision pour le moment tout à fait confidentielle, qui a changé brusquement non seulement le cours à venir de ma vie, mais le sens même de mon existence. J'étais devenu quelqu'un d'autre.

On comprendra, je l'espère, qu'il m'est impossible de révéler ce que m'a dit le Prince et qui m'a troublé si dangereusement. Ceci d'ailleurs me paraissant être le signe d'une faiblesse indécente, faiblesse que je refusais, que je n'acceptais pas. Aussi j'essayais de me maîtriser, de retrouver mon calme mais mon excitation était telle que, boulevard Lannes, je me suis surpris en train de courir.

(473) Ed Leedskalnin.

(474) L'heure abjecte des aveux les plus éhontés est venue, dont je n'ai absolument plus la force d'éviter l'avancée, la morsure ensauvagée en moi qui n'a plus fini de m'évider la vie. Non, je n'ai pas fait ce que j'avais à faire, je n'ai pas pu faire ce pourquoi j'avais été pressenti ; je n'ai pas pu accomplir mon destin caché, j'ai sans cesse été empêché d'arriver là où j'étais attendu depuis toujours. Je ne suis pas moi-même dans ma vie présente, je n'ai jamais été moi-même.

Depuis l'âge de sept ans jusqu'à aujourd'hui, un barrage obscur, un mur de ténèbres et de vide se sont interposés entre ma vie extérieure et mon être intérieur. Oui, je me suis immensément débattu, j'en ai appelé à Dieu jusqu'à l'autodestruction de moi-même. Vainement. Une désolante misère, sale, très sale, la misère dévastatrice de mon propre antedestin, de ma permanente exclusion sociale, l'a toujours emporté sur mes débats souterrains, aussi pitoyables qu'inutiles, convulsionnaires. Pendant soixante-dix ans, j'ai aveuglément rampé le long d'une tranchée souterraine, hors de moi-même, hors de ma « vraie vie ». Mais rien n'a pu me sauver de mon occulte malédiction ontologique. Certes, j'ai pu écrire une trentaine de livres, dont douze grands romans, mais ces livres, en fait, ce n'est pas moi qui les ai écrits, mais quelqu'un d'autre siégeant en moi clandestinement.

(475) Ainsi que le disait Martin Heidegger, *seul un dieu peut encore [me] sauver*. Un décret divin, renversant le sens actuel de l'Histoire, capable de rétablir mon identité antérieure, mon *identité polaire*, d'obtenir la levée de la malédiction ontologique qui me tient depuis soixante-dix ans dans ses terribles mâchoires de fer.

(476) Or, très secrètement encore, dans une sorte de clandestinité transcendente, le moment propre de ce mystérieux *décret divin* a eu lieu,

la nuit du 24 juin dernier, quelque part sur les « hauteurs ultimes », moment dont j'avais alors ressenti en moi le dévastateur frisson préontologique. L'ancien précepte tantrique s'est alors à nouveau révélé à moi, annonçant que *tout rentre à nouveau dans la zone de l'attention suprême*. Quelques mois durant lesquels ce renversement final devra avoir lieu *effectivement*.

(477) Certes, la décision divine de la nuit du 24 juin concernant l'émergence cosmogonique du grand renversement final, de la *Mahavrtti*, a déjà été décrétée, *en principe* : encore faut-il que celle-ci parvienne à sa réalisation effective. Et c'est précisément ce qui doit avoir lieu à l'intérieur de la « zone de l'attention suprême ». Tout se passera d'une manière fulgurante, absolument inattendue, quand on s'y attendra le moins, et sans qu'on sache d'où cela vient.

(478) A présent, je me trouve - nous nous trouvons - déjà à l'intérieur de cette « zone de l'attention suprême », où tout a cessé dans l'attente du *kairos*, le moment où la *Mahavrtti* doit se faire connaître.

(479) Le dernier et suprême mystère divin et cosmogonique est celui du rétablissement. *Tu seras rétabli*, Isaïe, 44/28. Ainsi je sais - depuis toujours je le sais - que c'est bien moi qui me trouve secrètement appelé à être à la pointe du rétablissement général, paraclétique et cosmogonique ; car j'ai été choisi pour être moi-même le joint sur lequel les temps vont devoir tourner, afin que le Rétablissement Final s'en trouvât déclenché et mis en place.

(480) Si je me permets de faire ici ces incroyables révélations - que je ne peux en aucun cas ne pas faire - c'est dans la mesure où j'ai l'intime assurance que celles-ci passeront inaperçues jusqu'à l'heure où elles pourront être reçues en toute bonne foi, en toute bonne foi nouvelle. Car il a été prévu, aussi, qu'un jour proche - et peut-être même très proche - la *Bonne Foi nouvelle* l'emportera sur tous les fronts. Ce que sera cette Bonne Foi, il est déjà plus ou moins possible de ne pas l'ignorer, à condition que l'on sache se tenir ouvert devant l'immense vague de feu vivant qui, à présent, monte à l'assaut de ce monde.

(482) Karlheinz Weissmann, *Unsere Zeit kommt. Im Gespräch mit Karlheinz Weissmann*, livre d'entretiens avec celui-ci. Schnellroda 2006.

(483) L'accès aux « pouvoirs supérieurs » n'est en rien une attribution gratifiante, mais un signe d'identification impliquant une certaine mission secrète. Cependant, leur utilisation sera toujours extrêmement dangereuse ; s'ils sont utilisés à des fins d'intérêts personnels, ils se retournent contre

l'utilisateur d'une manière terrifiante et impitoyablement. Ce fut, par exemple, le cas de l'instructeur initiatique de Raymond Abellio, l'énigmatique Pierre de Combas qui, ayant été amené à monnayer ses pouvoirs de guérison - plutôt exceptionnels - s'est vu, par la suite, assailli par un mystérieux supplice d'embrasement, qui lui coûta la vie.

(484) J'ai moi-même eu à faire l'expérience de ces « pouvoirs supérieurs », même si ceux-ci ne se sont manifestés que d'une manière tout à fait passagère. Je crois même que, une certaine nuit, à Madrid, dans les années soixante, J'avais atteint - en relation avec Mary Reed, et une étrange fête nocturne chez Ava Gardner - le niveau ultime d'une sorte de sainteté secrète, « particulière ». Mais sainteté quand même. Et cela, l'espace, seulement, de cette nuit-là à Madrid.

Le chauffeur du taxi qui m'avait amené à destination était alors tombé à genoux devant moi, dans la rue, en pleurant, et s'écriant : « Oh, monsieur, je voudrais tant pouvoir rester avec vous, rester à vos côtés, ne jamais vous quitter... Que vous me fassiez avoir accès à une autre vie, à mon autre vie... » C'est que, cette nuit-là, j'avais moi-même été admis à connaître la limpidité ardente de la « charité ultime », et qu'une invisible lumière devait émaner de moi, une lumière d'outre-monde.

(485) Comment les Juifs ont-ils fait pour laisser l'Arche de l'Alliance se perdre, « disparaître » ? Pourquoi n'a-t-elle pu empêcher le processus de la destitution historique d'Israël ? Où est cachée l'Arche et pourquoi reste-t-elle cachée, à l'heure actuelle, et depuis si longtemps ? Plus encore : le Sacré-Cœur de Jésus n'est-il pas devenu, en ces temps derniers, la nouvelle Arche de l'Alliance ? Celle-ci ne se trouverait-elle pas gardée dans un réduit enfoui dans les fondations occultes de la basilique du Sacré-Cœur de Jésus, à Montmartre ?

(486) Anne Perry, *Le Bourreau de Hyde Park*. Titre anglais, *The Hyde Park Headsman*, traduit par Anne-Marie Carrière, éditions 10/18, Paris 1994.

« Ecoutez-moi. J'en sais plus que vous sur le Cercle intérieur. Vous n'en connaissez que les basses sphères, celles vers lesquelles des hommes comme moi ont été attirés, sans savoir ce qui se cachait derrière les œuvres de charité qui ont pignon sur rue. On les appelle les Chevaliers du Vert. C'est ce que j'étais, un chevalier du Vert, quelqu'un qui a des obligations, mais n'avait pas vraiment été mis à l'épreuve. Ensuite viennent les Chevaliers du Pourpre. Ceux-là ont fait leurs épreuves, des frères de sang, en quelque sorte ; leur engagement est irrévocable. Puis il y a les Seigneurs de l'argent. Eux ont le droit de punir et de récompenser. Et, au-dessus de tous, un seul,

le Seigneur du Pourpre... Cela peut paraître absurde, mais le pouvoir de cet homme est absolu ; s'il prononce une sentence de mort, elle sera exécutée. Croyez-moi, ceux qui s'en chargeront iront jusqu'au gibet s'il le faut, mais ne le trahiront pas... On ignore quels sont les liens unissant leurs membres. Il peut y avoir des alliances inimaginables.

« C'est épouvantable. Imaginez le pouvoir que possèdent les chefs de cette organisation. Tous ces gens qui leur sont aveuglément acquis, des centaines, peut-être des milliers d'hommes occupant des postes de responsabilité, partout dans le pays, et qui ont prêté serment d'allégeance sans discuter, souvent même sans savoir à qui ! Un affilié ne connaît que les membres de sa propre sphère. Une protection, en quelque sorte, pour éviter les trahisons. Seuls les gradés les plus anciens connaissent les noms de tous les autres. »

(Ces révélations concernent le XIX^e siècle anglais. Faut-il croire que certaines choses ne changent jamais ?)

(487) La dernière fois que j'ai vu François Mitterrand, c'est lors d'une visite officielle à la ville nouvelle de Cergy, dans l'Oise, où moi-même j'habitais à ce moment-là, au palais blanc de la Cour des frontons. Une grande réception avait lieu le soir même de sa visite, réception à laquelle je me trouvais invité, qui se tenait dans une vaste salle de la préfecture, vite remplie.

Je me tenais sur une sorte de longue estrade sur laquelle, près des hautes baies vitrées donnant sur les jardins, s'alignait le train des tables du buffet, couvertes de nappes blanches tombant jusqu'en bas ; le champagne coulait à flots, il y avait une ambiance de plus en plus intense. Et je contemplais, au-dessous de moi la foule grouillante des invités, agitée comme par vagues, au milieu de laquelle j'avais brusquement aperçu François Mitterrand, rêveur, seul, une coupe de champagne à la main, pris au milieu d'un tourbillon de gens inconnus auxquels il ne prêtait aucune attention. Je n'allais pas laisser passer l'occasion de m'adresser personnellement à lui. J'ai aussitôt sauté le pas.

- Bonsoir, monsieur le Président... Je me permets de vous présenter mes respects, et en même temps de vous demander très sincèrement pardon... Oui, pardon parce que je n'avais pas su comprendre qui vous étiez en réalité... mais, comme à présent j'ai fini par le comprendre, je prends la liberté de vous demander d'accepter que je travaille pour vous... à un *niveau spécial*...

- Oui, j'ai lu ce que vous venez d'écrire sur moi dans *La Place Royale*... Mais, vous ici, ce soir ? Comment, et qu'est-ce que vous faites là ? Etes-vous venu seul ?

- Il se fait que j'habite maintenant Cergy. Je m'occupe de certaines activités culturelles...

- Certaines activités culturelles, dites-vous ? Allez, vous n'allez quand même pas essayer de me faire croire ça...

- Et pourtant, c'est parfaitement vrai. Depuis deux ans déjà...

- Monsieur Parvulesco, on le sait, vous êtes quelqu'un de très dangereux. Oui, très dangereux, insortable... *Je ne vois vraiment pas ce que vous pourriez faire pour moi... Vous m'en voyez assez navré.*

- Je vous prie de bien vouloir me comprendre, monsieur le Président... Je me propose de ne faire que dans le souterrain, j'en ai la pratique... Je n'agirai que dans l'ombre...

- Bonsoir, Monsieur Parvulesco. Portez-vous bien.

Et ayant dit cela, il s'éloigna brusquement, se perdant dans la foule. Pour qu'ensuite il revienne vers moi et, une main sur mon épaule, ajoute : « Un de ces jours, allez quand même voir de Grossouvre, à l'Elysée, de ma part. Il sera prévenu. »

Peu de temps après, de Groussouvre était retrouvé mort, à l'Elysée même. Par la suite je n'ai plus eu l'occasion de revoir le « beau François ».

(488) C'est avec un soulagement immense, et bien vif, que je viens de prendre connaissance des positions de Rome - pour une fois tout à fait nettes - au sujet de ce que l'on y appelle, déjà, le « danger de l'islamisation de l'Europe ». Dans son entretien avec le quotidien allemand *Süddeutsche Zeitung* en date du 23 juillet 2007, le secrétaire particulier de Benoît XVI, Mgr Georg Ganswein déclarait : « *L'Occident ne peut ignorer les tentatives d'islamisation auxquelles il est soumis. Le respect envers l'islam ne doit pas conduire à sous-évaluer les risques pour l'identité de l'Europe* ». Il y qualifiait, aussi, de *prophétique* le discours prononcé par Benoît XVI à l'université de Ratisbonne, où celui-ci avait assimilé islam et violence, discours ayant provoqué des réactions soutenues, déchaînées, de la part de la communauté islamique internationale.

D'autre part, dans le *Rheinische Post*, Mgr Walter Mixa, évêque d'Augsburg, manifestait son opposition au projet de construction d'une grande mosquée à Cologne. « *Dans les pays de culture majoritairement musulmane, vient de déclarer Mgr Walter Mixa, les chrétiens n'ont à ce jour quasiment pas le droit d'exister.* » Il s'agit là de ce à quoi il faut que l'on se tienne prêts. La fin de ce siècle sera, de toutes les façons, celle des « guerres de religion ».

(469) Depuis des mois, je ne dors pas la nuit. Je m'alite vers les onze heures du soir, et reste éveillé, dans le noir, jusqu'à huit heures du matin. Le jour venu, je m'endors pour quelques heures. Or, maintenant, ce n'est même plus le cas : je ne dors pas du tout, plongé dans une sorte de morne hébétude,

absent à moi-même. Et la prière, vainement. Dans les ténèbres blanches, dans les ténèbres du vide et du dédoublement par le vide et dans l'oubli de tout, vainement la prière. L'insomnie, traversée sous influence de la mort translucide.

(36) *Je ne* sais pas comment cela a pu se faire, comment j'ai pu passer à côté, mais le fait est que le grand, le très grand roman de Hédi Kaddour, *Waltenberg*, publié aux éditions Gallimard, Paris 2005, dédié à « Lucienne et Habib Kaddour », ne paraît pas avoir attiré l'attention. Avant celui-ci - mais est-ce un roman, tout à fait un roman ? -, l'auteur en avait publié cinq autres (*La fin des vendanges*, *Jamais une ombre simple*, *Passage au Luxembourg*, Gallimard et *L'émotion impossible*, et *Les fileuses* chez Le temps qu'il fait).

Braquée sur les deux guerres mondiales, ainsi que sur les dessous de la « guerre froide », l'écriture de Hédi Kaddour - écriture résolument d'avant-garde, particulière à la limite, synopée, *bien à part* - parvient à dresser un constat sans appel sur la dégénérescence intégrale, ontologique, de la grande politique européenne et américaine du XX^e siècle, considérée dans son ensemble. Un ensemble axé sur le double foyer des forces antagonistes du KGB et de la CIA, avec des incisions abruptes dans la politique secrète de l'Allemagne et de la France, dans l'ombre du « Congrès pour la liberté de la culture ».

Dans la ligne de Raymond Abellio, du Malraux du Shanghai rouge, voire de *La montagne magique* de Thomas Mann, *Waltenberg* restera, de toutes les façons, le roman fondamental de l'« espionnage » du XX^e siècle, un chef-d'œuvre inconditionnel et tout à fait révélateur, voire prophétique même, se répercutant au-delà de sa fin. Ses profondes avancées derrière l'envers du décor donnent le vertige, tout comme l'inquiétante partie nord de l'hôtel Waldheim des Grisons, dont le plancher nord avance au-dessus des précipices alpestres. L'hôtel Waldheim, plaque tournante, foyer suractivé et suractivant de toutes les intrigues, de toutes les ingérences occultes, de tous les affrontements implicites de la politique souterraine de l'Europe du XX^e siècle, où les deux camps - soviétique et occidental - se trouvent préventivement mis en présence.

Une certaine opération souterraine se tient, me semble-t-il, derrière la publication de ce roman. *Waltenberg*, la « main cachée » ? Que se passe-t-il là ?

(11) Lors des obsèques solennelles du cardinal Jean-Marie Lustiger à Notre-Dame, son cercueil a été déposé un certain temps sur le parvis de la cathédrale, afin que l'on puisse réciter dessus la prière traditionnelle des Juifs pour les défunts, le *kaddish*. Il faut relever que le *kaddish* est la seule prière régulière juive qui doit être dite en araméen, la langue du Christ.

(14) Rêve à l'aube, frileusement, avec de troublantes répercussions après le réveil. Couché sur un tas de vieux journaux dans une pièce entièrement vide, aux très hauts murs en béton, dont je n'arrive pas à voir le plafond perdu dans le noir (la « voûte étoilée »), je me demande où je suis, ce qui m'arrive. Au pied du mur qui me fait face se trouvent rangés deux grands fûts métalliques peints en jaune qui, « je le sais », se trouvent remplis de chaux vive jusqu'à la gueule. Soudain, on frappe un grand coup, de l'extérieur, dans le haut mur en face de moi, ensuite, un deuxième et un troisième coup, de plus en plus forts, de plus en plus véhéments. Sous l'impact de ces trois coups successifs, toute une partie du mur se détache de haut en bas, laissant à découvert une surface crayeuse d'un jaune pâle, qui exhibe en son centre un groupe de six lettres majuscules marquées avec des braises rougeoyantes, mordorées. Soit ; RSD et AEM.

Que peuvent dire ces six lettres, ces deux groupes de lettres rougeoyantes ? Je n'ai pas trop peiné pour le trouver, *Resurrexit sicut dicit*, et *Assumpta est Maria* ; ou *ramdes*. Un *moi d'intervention* d'une extraordinaire puissance opérative ascensionnelle, cet indéchiffrable *ramdes*, qu'il me semble avoir, peut-être, déjà connu, je ne sais plus où ni quand.

(11) Ce n'est que tard, bien tard dans la soirée, que j'en suis venu à me souvenir des origines, profondément ensevelies en moi, de ce rêve où me sont apparus - réapparus - les deux groupes de lettres miraculeuses, *RSD* et *AEM*, ainsi que ce mystérieux *ramdes* (qui, à présent, ne me paraît plus tellement inconnu) dans lequel s'emmêlent les lettres des deux groupes. C'était à Palma de Majorque en 1963, par une journée ensoleillée d'août, dans les hautes collines montagneuses, couvertes d'une forêt verte, compacte, s'élevant au loin. Près du sommet, sous un léger voile de brumes bleuâtres, apparaissait l'écorchure blanchissante d'un village ; et plus haut encore, la mince ligne incertaine de ce qui paraissait être un deuxième village, bien moins important que le premier.

Tomeu Pons m'avait amené en voiture jusqu'à ce premier village, « pour voir », et j'avais constaté qu'il s'agissait d'une agglomération saisonnière qui, pendant l'été, se trouvait colonisée, en cercle fermé, par les familles aristocratiques de l'île venues y chercher le frais. Pendant que Tomeu Pons s'entretenait avec le maire de l'endroit, j'allais - avec toutes les peines du monde - traverser les quelque cinq cents mètres qui, pénétrant une chênaie pourvue de fourrés inextricables, infernale à proprement parler, séparait les deux villages.

Les ruines anéanties d'un lieu longtemps laissé à l'abandon (tout au moins en apparence, comme on le verra). De l'autre côté du champ de ruines blanchissant au soleil, il y avait une petite chapelle d'un jaune délavé qui, elle, tenait encore debout. Poussant la porte, j'entrais sans aucune difficulté. Une fort puissante senteur d'encens y régnait, ce qui prouvait que l'on y célébrait

encore un culte. Sur la paroi de gauche, une peinture à l'huile - quelque peu décatie - représentait une assomption de la Vierge d'un bleu éclatant. Au-dessous de cette peinture, les lettres dorées *AEM* (« Assumpta est Maria »). Sur la paroi de droite, une peinture de la même hauteur que celle de la Vierge Marie représentait la résurrection du Christ, en des tons d'un rouge foncé, pourpre. Au-dessous, avec les mêmes lettres dorées, *RSD* (« Resurrexit sicut dicit »). Posée à même le plancher, une très grande gerbe de roses jaunes aux longues tiges, depuis longtemps desséchées. Sur le bord de l'autel s'alignaient onze cierges blancs, éteints, presque entièrement consommés. En haut, sur le mur derrière l'autel, était écrit, avec les mêmes lettres dorées, mais en bien plus grand, le mot *ramdes* qui étincelait, allumé par un rayon de soleil.

J'ai quitté cet endroit à reculons, une étrange tristesse mystique s'étant emparée de moi, qui me faisait trembler sans retenue. *Une tristesse d'ailleurs*. Ne s'était-il pas produit là quelque chose dont je ne m'étais pas rendu compte sur le coup ? Quelque chose dont, de toute évidence, je ne parvenais pas à me souvenir ? Etrange comme le passé parfois le plus lointain nous rejoint à travers le rêve. Il y a de cela quarante-quatre ans. « Toute une vie ».

(J'ai oublié de dire qu'au milieu des ruines basses du deuxième village, il y avait un îlot bleu de chardons en fleur. Et qu'à l'entrée du premier village, une mystérieuse faille sans fond se trouvait entourée d'une haute palissade en bois, avec des fenêtres ; des oiseaux volaient au-dessus, donnant l'impression qu'ils ne venaient pas d'ailleurs, mais, inconcevablement, du fond de la faille.)

(25) Je suis persuadé que le salut et la délivrance de notre civilisation occidentale, proche d'un réel danger de mort, se trouvent désormais dans la réintégration accélérée des deux grandes religions européennes originelles, le catholicisme et l'orthodoxie. Vladimir Poutine et Benoît XVI sont aujourd'hui définitivement gagnés à la cause de la réintégration religieuse accélérée du Grand Continent. Je sais aussi que, chacun de son côté, ils doivent faire face à des résistances actives considérables, en fait, insurmontables. Et qu'en l'occurrence, il faut compter surtout - si ce n'est exclusivement - sur l'œuvre souterraine de la Divine Providence. Or sait-on ce qu'au moment actuel cela peut vouloir dire au juste que de compter sur l'action directe de la Divine Providence ? Ce que cela exige comme *travail spirituel* au-dessus du vide, au-dessus des gouffres ultimes du néant vers lequel tout tend ? Sait-on ce que cela veut dire que *l'héroïsme ultime du face-à-face avec le néant ultime* ?

(26) « Un homme devra venir un jour », et sa seule marche en avant défera les lacs de l'impuissance, de l'oubli et de la mort qui nous tiennent.

Cet homme, certains l'attendent depuis longtemps, depuis avant même le désastre actuel des nôtres. Il viendra, car il ne peut pas ne pas venir, mais je sais aussi qu'il ne viendra que quand il sera trop tard. Car, si sa venue doit fonder notre salut sur le renouvellement polaire de la fin, il faudra qu'avant tout elle enclenche la liquidation totale des « temps actuels » et de tout ce qu'ils signifient. Il avancera le visage dans l'ombre, à la fois dans le temps et hors du temps, mais quand son heure viendra, les fondations abyssales de l'Histoire de ce monde vont éclater d'un seul coup en mille morceaux, et les formidables puissances vives du « renouveau final » vont tumultueusement remonter vers le jour. Il est venu une première fois, et il a été vaincu. Lors de sa seconde venue, il sera vainqueur, parce que c'est la Divine Providence qui l'a ainsi décidé, sur les hauteurs. Depuis Birkenfeld, il va alors secrètement rejoindre les rives de l'Inn, comme dans un rêve. Dans son sillage, tout près de lui, marche une jeune femme nue, aux longs cheveux roux dans le dos, qui tient dans ses mains un morceau de rocher rouge incandescent, le cœur occulte de ce monde. Les aigles noirs du plus grand destin planent au-dessus de nous, au fond des cieux. Tenons-nous prêts, le « jour se lève ».

(27) Frédéric Lenoir et Violette Cabesos, *La promesse de l'ange*, Albin Michel, Paris 2004. Un extraordinaire roman initiatique et visionnaire, manipulant des grands secrets, des secrets visionnaires.

« *Celui qui entre en relation avec l'autre monde périra, car il a franchi la frontière entre le monde terrestre et le monde céleste. Il a aperçu l'envers des choses, il appartient donc, désormais, à l'autre côté du miroir.* »

Cela ne se passe pas toujours ainsi, car il y a parfois des exceptions ardentes. Des chargés de mission de l'autre monde peuvent persister et agir à l'intérieur des deux mondes en même temps, y séjourner librement suivant les nécessités de leur action en cours.

(28) Un sentiment souterrain me hante sans cesse, concernant l'imminence d'un changement capital de ma vie, suite à un événement absolument inattendu et absolument décisif. Un événement irrationnel, totalement irrationnel, qui renversera jusqu'au sens même de ma vie et, dans cette attente, j'ai pratiquement cessé de vivre.

(116) Non sans d'assez inévitables difficultés d'information, je viens de finir la rédaction de mon essai *La figure héroïque et solaire de Vladimir Jabotinsky*, que j'espère pouvoir faire paraître sans trop tarder.

Je ne suis pourtant pas sûr que l'actuel État d'Israël accepterait de reconnaître quelle est la dette fondamentale dont il est redevable à l'égard de

Vladimir Jabotinsky, auquel on doit l'orientation de son actuelle politique nationale, et peut-être jusqu'à son existence même. L'État d'Israël, c'est Vladimir Jabotinsky.

Conduis notre hôte vers la sortie, quoi qu'il en coûte, écrivait-il. Et aussi : *Les chefs nés pour être chefs se comprennent*. Et encore : *Ils forgèrent des lames avec le fer de la porte de Gaza, dans le secret absolu*. Y reconnaîtrait-on quelque chose comme un message chiffré ?

(117) Je viens d'apprendre quelles sont les thèses contre-stratégiques d'avant-garde des Dispensateurs d'Inverhlyne, la société secrète de commandement qui contrôle la grande politique eurasiatique actuelle, dans ses profondeurs et invisiblement. Le contre-gouvernement des nôtres.

- Ce que l'on appelle l'« Entité Apocalyptique de la Fin », la « Bête » de l'Apocalypse de Saint-Jean, serait déjà sur le point de prendre totalement sous contrôle la situation politico-spirituelle planétaire d'ensemble. « Les portes de la vie » de la civilisation actuelle sont entièrement tombées sous la domination des puissances du non-être. La « Bête » règne, désormais, pratiquement sans entrave. « Les temps sont prêts, les abîmes s'ouvrent » avait dit Marie à La Salette.

- Il nous appartient donc à nous autres, porteurs des valeurs ultimes de l'être et de la survie de l'être, de répondre à cette situation de désastre total, cosmique, en dressant haut une Dernière Barrière d'arrêt devant la montée abrupte, hallucinée, des puissances du non-être et de leur paroxystique affirmation finale. Nous sommes la génération prédestinée de la Dernière Barrière.

Or, aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est un film de Jean- Luc Godard, *Nouvelle Vague*, que l'on doit considérer comme l'œuvre contemporaine sachant le mieux symboliser, voire même *expliquer* l'actuelle situation ontologique finale qui est celle des nôtres piégés par la conspiration des puissances du non-être parvenus au sommet de leur entreprise négative.

Dans une représentation wagnérienne des lieux - les vagues haut- démontées du lac de Genève, et de ses alentours mystérieusement assombris - Jean-Luc Godard pose, en effet, le problème du salut et de la délivrance de la mort. En s'appuyant sur l'amour illimité, transcendantal, qui l'attache à sa maîtresse prédestinée, il parvient à rejoindre à nouveau les rivages de la vie après la dramatique noyade dans le lac de Genève que celle-ci lui avait

infligée. Une maîtresse mystiquement assassinée, qui l'avait poussé dans la mort, mais, qui, par la suite, il conduira lui-même le long de la frontière de la nuit, afin qu'ils puissent recommencer le circuit de leurs vies au point où il avait été interrompu.

C'est le même processus tantrique, métanuptial, que celui démontré par le film de Jean-Luc Godard, *Nouvelle Vague*, que nous devrions utiliser pour le salut d'une histoire, d'une civilisation au bord des gouffres ultimes. J'ai toujours su que Jean-Luc était un visionnaire caché.

(119) *Unten den Linden*.

(120) Et Jean Rigault ? Finalement, Jean Rigault ?

(121) L'hôtel des passeurs, sur la frontière sarroise. Dutillieux ; l'agente polonaise étranglée dans son lit.

(153) Somosaguas.

(142) La plancher rouge de l'appartement des Marmin à Charenton.

(144) Ce samedi 15 août 2009, fête de l'Assomption. L'aile de l'Archange.

TABLE DES MATIÈRES

Préface : Applications du rêve	7
La nuit de Saint-Philippe du Roule	21
Derniers embrasements.....	45
D'une très secrète fissure, dans la troisième enceinte intérieure de l'être	67
L'année des deux éclipses : éclipse de Lune, éclipse de Soleil	87
Nous sommes déjà en Colchide, tout en n'y étant pas encore.....	105
L'actualité visionnaire de Horia Damian	111
Des piétinements sur la frontière finale.....	139
Face à la montée de la marée noire, l'opposition souterraine de l'Esprit ...	159
L'Aigle à trois têtes.....	179
Kriegsmarine.....	199
Acqua Alta	217
« Larguez les amarres, voici la marée haute »	235
La décision absolue appartient au « petit nombre »	255
Une haute attraction michaélique.....	277
La dernière vague	297
Les glaciers limpides de l'aube	317
Dans la nuit de la Saint-Jean d'été	343

Achevé d'imprimer en janvier 2010
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal Janvier 2010
Numéro d'impression : 912111

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim Vert

Prophétique et activiste, 1 œuvre romanesque de JEAN PARVULESCO est le vecteur d'un engagement personnel total contre le . « mystère d'iniquité » et pour l'avènement de l'être sur les décombres apocalyptiques de l'Histoire. Jusqu'à présent, tous ses romans auront été comme autant de modalités de ce combat final, comme autant de dévoilements de son enjeu mystique Mais avec *Un retour en Colchide*, JEAN PARVULESCO procède à un fantastique retournement de perspective : ce n'est plus dans le monde réel, ou prétendument tel, que tout se joue, mais dans celui des essences pures et de leurs épiphanies, cette Colchide idéale dont l'auteur, troquant la plume du romancier « noir » pour le calame du chroniqueur « blanc », invente et inventorie ici les voies d'accès, les passes (et aussi les impasses). Celles-ci ne laissent pas d'être extrêmement singulières (et dangereuses), puisque c'est dans les songes qu'elles se trouvent offertes au noble voyageur.

Roman ou chronique, peu importe d'ailleurs puisque le monde des songes est le vrai monde, celui où les puissances infernales tombent le masque et où la Vierge, sous les espèces les plus délicates et les plus inattendues, montre le chemin de son doigt consolateur.

N'hésitons pas à le dire, *Un retour en Colchide* inaugure un nouveau cycle de la grande littérature occidentale, comme l'*Odyssée* avait inauguré celui que JEAN PARVULESCO a lui-même liquidé avec *Dans la forêt de Fontainebleau*. Roman d'extrême avant-garde, donc, qui rompt avec toutes les formes avérées du genre en faveur d'une multiplicité de possibles (dont celui d'une littérature kamikaze). Car les décombres de l'Histoire sont évidemment aussi ceux du roman même, du roman qui a oublié l'être, c'est-à-dire, en fin de compte et tout bien pesé, à peu près tout ce que la littérature de fiction a produit depuis Chrétien de Troyes.

On aura compris qu'avec *Un retour en Colchide*, JEAN PARVULESCO ne s'adresse pas aux esprits paresseux et frileux, mais à tous ceux que grisent le vin blanc de l'Antarctique et les grands vents de la bonne aventure. Ceux-là ne seront pas déçus ! Ils verront des corbeaux en veille aux frontières polaires de la Jérusalem céleste, ils franchiront le Dniepr avec NICOLAS II dans toute sa gloire, ils liront des dépêches d'agences delphiques, ils rencontreront des putains célestes, VLADIMIR POUTINE et ROBERT BRESSON. Et une fois la dernière page lue, ils ne pourront résister au désir de revenir à la première et de recommencer.

ISBN 978-2-8132-0133-1 23 €



9 782813 201331